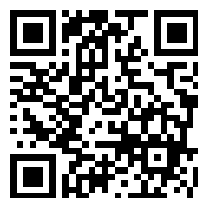

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

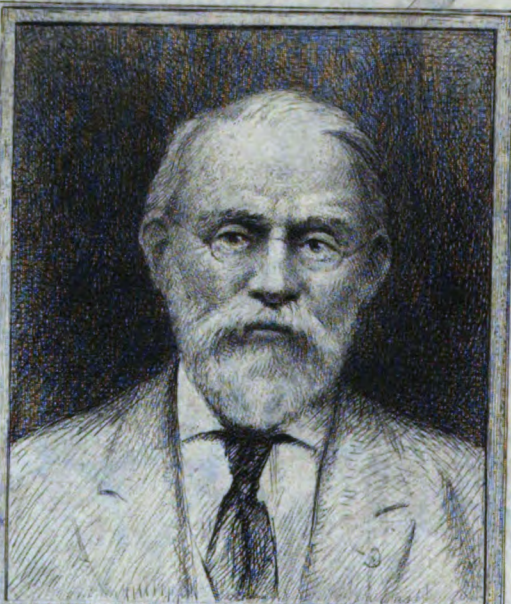
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 376564



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

W.H. Echols 1930



AS

161

.R4565

REVUE DU MIDI

12^m ANNEE — 2^m SEMESTRE

Revue du Midi

TOME VINGT-QUATRIÈME

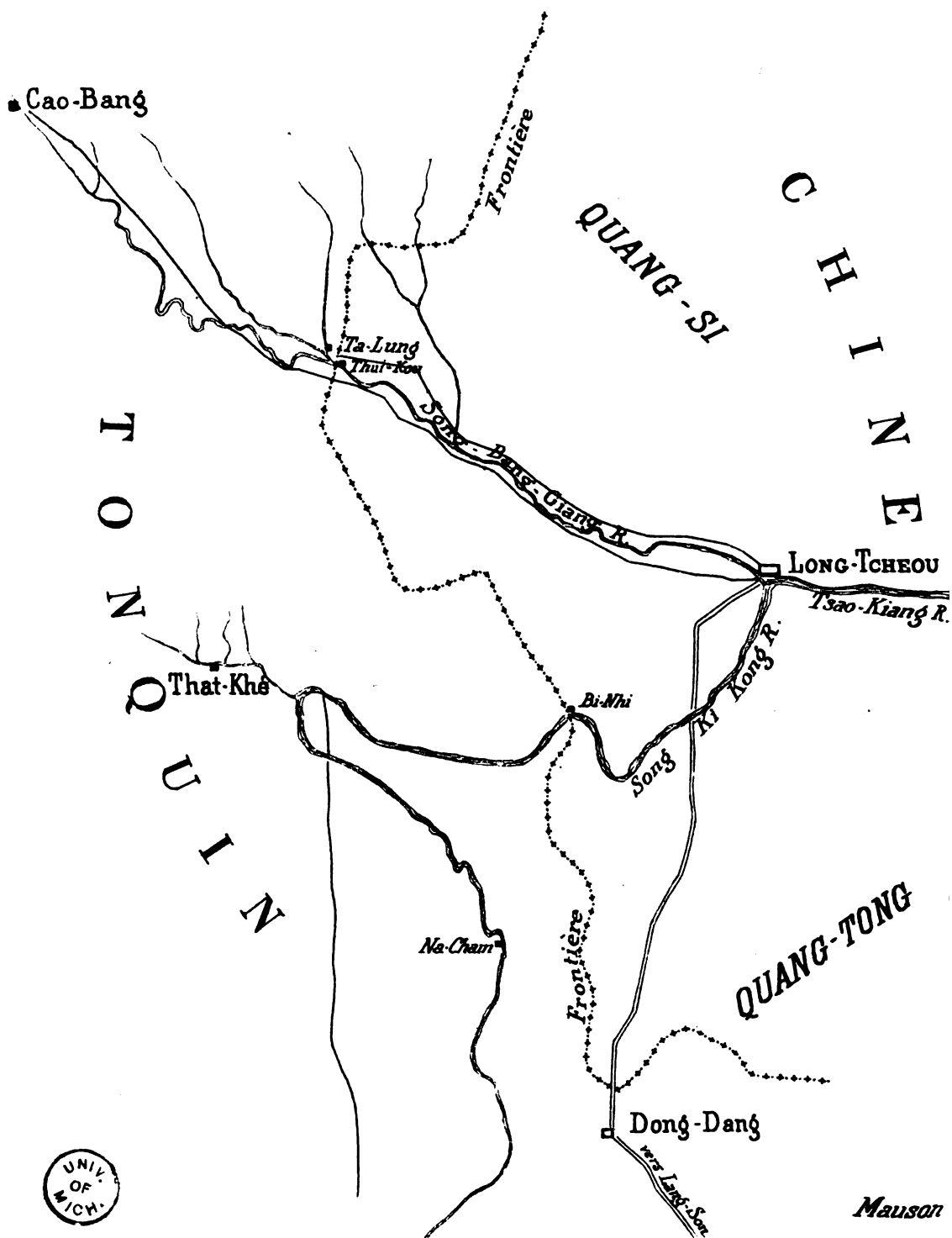


NIMES

IMPRIMERIE GÉNÉRALE, RUE DE LA MADELEINE, 21

—
1898





Evening
Night
3-20-33
26766

AU TONKIN ⁽¹⁾

Les succès rapides du Japon contre la Chine ont amené les puissances européennes à se demander si le moment n'était pas venu pour elles de s'assurer des avantages territoriaux dans l'extrême Orient.

La Russie, qui confine à l'empire chinois sur une immense étendue, a voulu posséder un port libre de glaces et s'est fait concéder Ta-Lien-Wan et surtout Port-Arthur, qui commande le golfe de Petchili, à l'extrémité méridionale de la presqu'île de Liao-Toung.

L'Angleterre, qui depuis longtemps occupe près de l'embouchure du Yang-Tsé, Kiang, sur le Hoang-Pon, le grand emporium de Chang-Haï, puis Hong-Kong, vers l'embouchure de la rivière de Canton, a sollicité la concession de Weï-Haï-Weï, sur la côte méridionale du golfe de Petchili, en face de Port-Arthur, afin de surveiller sa rivale.

L'Allemagne a habilement profité du massacre de deux de ses missionnaires pour occuper brutalement la grande baie de Kiao-Tcheou, au Sud du Petchili, au Nord de Chang-Haï, et elle s'est fait céder cette belle position stratégique, avec tout autour une bande de terrain de 50 kilomètres. Cette occupation et cette prise de possession ont été faites, comme tous les actes de l'Allemagne rapidement, avec un grand déploiement de forces et une mise en scène

théâtrale. L'Empire allemand est ainsi en position de surveiller à la fois la Russie, sa vieille rivale, et l'Angleterre peut être son ennemie de demain.

La France, qui compte dans sa belle colonie de l'Indo-Chine une vingtaine de millions d'habitants, et a des intérêts considérables en Extrême-Orient, pouvait-elle rester les mains nettes et se désintéresser de ce partage déguisé ou espéré de l'immense empire chinois ? Si son intervention diplomatique a paru tardive, son action n'en a pas été moins efficace, et ses revendications justes et mesurées ont obtenu entière satisfaction.

Les concessions accordées par la Chine sont faites à bail d'une certaine durée, qui peut être renouvelé. La puissance occupante a le droit de faire sur le terrain concédé, les travaux et de créer les établissements qu'elle juge nécessaires. Mais qui ne voit que c'est là une occupation définitive déguisée, car la puissance occupante ferait aussitôt la guerre à la Chine, si celle-ci refusait de renouveler le bail à son expiration ? En fait, c'est une véritable prise de possession, une occupation permanente et indéfinie.

La France, qui occupe une situation prépondérante dans la mer de Chine, qui confine aux trois grandes provinces chinoises de Yunnan, du Kouang-Si et du Kouang-Tong, ne pouvait tolérer qu'une autre puissance vint nuire à ses intérêts dans ces régions. Elle devait à son tour demander aussi des concessions au moins équivalentes à celles des autres puissances. Si elle l'a fait avec une modération reconnue par le Tsong-Li-Yamen, elle l'a fait du moins avec fermeté et les journaux nous annonçaient, il y a peu de jours, le succès qu'elle avait obtenu.

La Chine concède à la France la baie de Kouang-Tcheou, sur la côte orientale la presqu'île de Leï-Tcheou, en face et au nord de l'île d'Haï-Nan. La Chine s'engage aussi à ne céder à aucune autre puissance que la France cette île d'Haï-Nan, qui ferme à l'Est le golfe du Tonkin.

On avait pensé d'abord que l'île nous serait cédée. Mais, quoiqu'elle soit assez peuplée et fertile dans quelques parties, elle est habitée par des peuplades indépendantes, à demi-barbares, et son occupation nous eût coûté trop de sang et d'argent, elle eût exigé l'envoi de nouvelles troupes : il vaut mieux, pour le moment, s'en tenir à la promesse faite que la France seule pourra l'acquérir plus tard. Nous avons assez à faire avec la pacification et la mise en valeur du Tonkin.

Enfin, et c'est là un avantage considérable, indispensable à l'avenir commercial de notre grande colonie, la France obtient l'autorisation de construire et d'exploiter des chemins de fer à travers le Yunnan et les deux Kouang, pour aboutir à Canton. Notre commerce, qui a déjà une grande importance avec les provinces méridionales de la Chine, prendra ainsi un nouvel essor. Par le Song-Koï ou fleuve rouge, il pénètre directement dans le Yunnan, pays de hautes montagnes, où prend sa source le puissant Yang-Tsé-Kiang ou fleuve bleu, qui arrose toute la Chine méridionale, le pays du riz, où l'eau abondamment répandue se déverse de plateau en plateau jusqu'à la côte et fertilise d'immenses régions. Au sud de ce vaste bassin se trouvent d'immenses étendues de terrains carbonifères faciles à exploiter. Par le chemin de fer et par le fleuve rouge, nous pourrions donc, un jour, drainer en grande partie le commerce de la Chine et le détourner de Canton ou même de Chang-Haï.

Ce magnifique avenir, ces brillantes perspectives, écrit un jeune officier (1) de la Légion étrangère, établi à la frontière Nord-Est du Tonkin, à 800 mètres de la porte chinoise de Thui-Khan, ont rempli d'une joie patriotique et d'un noble orgueil le cœur de nos soldats qui voient ainsi le succès couronner leurs efforts et le triomphe payer le sang versé pour la patrie. Jusqu'à ces dernières années, ils ont vaillamment lutté pour purger le pays des pirates qui l'infestaient, le pacifier et l'amener à la colonisation. Le Kouang-Si et le Kouang-Toung étaient le réservoir où se formaient, s'alimentaient, se recrutaient et se réorganisaient, sous l'œil complaisant, bienveillant et presque toujours intéressé, des autorités chinoises, les nombreuses et parfois insaisissables bandes de pirates qui infestaient le Tonkin, rançonnaient, incendiaient les villages qui ne consentaient pas à être leurs complices, massacraient les hommes, emmenaient en captivité les femmes et les enfants, enlevaient le bétail et se réfugiaient en Chine, lorsqu'elles étaient serrées de trop près par nos colonnes. Ces incursions sur notre territoire étaient de véritables entreprises commerciales soldées et commanditées par de riches négociants chinois. Les prises faites étaient dirigées sur leurs entrepôts par deux lignes de transit connues passant par Lang-Son et par Cao-Bang. Des massifs montagneux d'une altitude de plus de 2.000 mètres, situés près de la frontière, dans un pays difficile, âpre, boisé, sans voies de communication, favorisaient l'établissement de ces repaires dangereux et en rendaient l'attaque extrêmement difficile, d'autant plus qu'on avait à lutter contre la connivence ou la trahison des indigènes.

(1) M. Paul Bertrand, Lieutenant au 1^{er} Étranger.

La caractéristique de ce pays est que les sommets affectent la forme conique, — de pains de sucre, disent les soldats, — et que ces sommets, souvent rapprochés, laissent entre eux de profonds défilés qu'il faut franchir pour gravir ensuite des pentes escarpées, couvertes de brousse ou de forêts impénétrables, dans lesquelles il faut se frayer un passage le coupe-coupe à la main, en rampant souvent à quatre pattes, dans une demi-obscurité et se guidant par la boussole. A la brousse succède aussi le rocher nu, rendu glissant par la pluie ou le brouillard (le crachin), fréquent dans le pays, et le soldat, dans ces marches pénibles, durant parfois plusieurs jours, doit porter ses armes, ses munitions, ses vivres. Les fardeaux sont portés par des coolies, timides, peu sûrs, tremblants, jetant leur fardeau à la moindre alerte. Il faut bivouaquer la nuit en pays inconnu, exposé à toutes les surprises des bandits, du seigneur Tigre (Con-Oum), qui enlève parfois un indigène sous les yeux même du poste, ou se jette brusquement sur une sentinelle. Qu'on se figure toutes ces difficultés à surmonter et on aura une idée du dévouement, du courage, de l'énergie et de la ténacité qu'il a fallu déployer partout pour achever la conquête et réprimer l'insurrection générale fomentée, entretenue par la cour de Hué, à la suite du guet-apens de 1885.

Pour réprimer cette insurrection, détruire les nids de pirates dans des régions presque inaccessibles, boisées, rocheuses, à l'aspect chaotique, à peine sillonnées d'étroits sentiers, dominés par de hautes falaises, taillés dans le rocher à pic, où quelques hommes déterminés bravaient les efforts de nos soldats ; pour mettre fin à l'honnête commerce de ces bandes, il a fallu organiser de nombreuses

colonnes et fermer à la frontière les passages habituels des pirates. De nombreux et rudes combats ont été livrés dans le Yen Thé, le Cai Kinh, le Dong-Trieu, le Mauson, et ces noms, comme ceux de Lung-Sung, Ban-Thao, Cho-Moi, etc., sont célèbres dans les annales de la conquête.

Nos postes ont été reculés, de nouveaux centres bien choisis, bien établis, ont été créés, et ces régions frontières, autrefois ravagées, désolées, ruinées, dépeuplées, redeviennent habitées, les populations, rassurées et confiantes, se livrent à des travaux agricoles, des villages sont armés par nous et deviennent nos auxiliaires, le bien être s'y développe avec la sécurité, et la tranquillité y est aujourd'hui parfaite, à ce point que nos officiers, pour leurs reconnaissances, leurs travaux topographiques ou la création de routes, ne craignent pas de s'aventurer à 20 ou 30 kilomètres de leurs postes presque sans armes, accompagnés seulement de quelques ordonnances, de leurs boys et de coolies, plutôt comme appareil que comme escorte de sûreté.

Les petits postes français qui naguère encore étaient obligés de veiller sans cesse à leur sécurité, qui étaient constamment en alerte la nuit, qui avaient toujours à craindre une attaque inopinée favorisée par les indigènes ou par des transfuges, peuvent à présent s'occuper de travaux plus pacifiques. Il y a quelques années, c'était l'époque héroïque, celle de la lutte à outrance, parfois sans merci, avec la perspective, en cas de capture, de tortures affreuses ou de tourments sans fin, aujourd'hui c'est celle de la pacification et... de la colonisation. Nos postes n'en sont plus réduits à vivre sous des paillottes ou dans des cagnas les abritant insuffisamment de l'intempérie, et à cultiver quelques rares légumes au seuil

de leur habitation. Il règne partout une fièvre de construction, une noble émulation s'empare de tous et partout on voit s'élever de véritables baraques en pierre, couvertes avec des tuiles du pays, cuites au four, avec des portes, des fenêtres ; des pavillons presque élégants et à coup sûr confortables abritent nos officiers, des meubles un peu rustiques, mais solides et suffisants ornent ces logis, des jardins bien entretenus les entourent et les légumes d'Europe, les fruits y sont cultivés avec succès. Et tout cela se fait avec presque rien, grâce à la fertilité d'invention, à l'originale ingéniosité de nos officiers et soldats. C'est une solide prise de possession du sol, on veut affirmer ainsi le droit d'occupation et on cherche par l'exemple, par l'impulsion donnée, à répandre autour de soi les bienfaits de la civilisation, l'amour du bien-être, le goût du travail.

J'ai été souvent en Afrique témoin de ces faits, de ce besoin d'expansion, de cet entraînement par l'exemple, du plaisir qu'on a à créer, à faire surgir du sol des demeures, des plantes, des arbres, et de l'immense satisfaction qu'on éprouve à faire ainsi œuvre de colonisateur. Aussi n'ai-je jamais compris cette sottise accusation que nous portons parfois contre nous-mêmes et qu'on va répétant légèrement partout, que nous ne sommes pas colonisateurs ! Il n'y a qu'à songer à la Louisiane, surtout à cette magnifique race qui se développe et prospère tant au Canada, à ce qui se fait en Algérie, à ce qui se passe sous nos yeux en Tunisie, à ce qui va se faire demain, que dis-je, à ce qui se fait déjà à Madagascar ?

Il est certain que ce goût, ce besoin de création s'est développé chez nos soldats, en Algérie. Nos légionnaires font au Tonkin ce qu'ils ont vu, ce

qu'ils ont appris à faire en Algérie. Ils suivent en cela les grandes traditions de la Légion romaine. Qui a pu contempler sans émotion les magnifiques ruines des monuments, des villes, des palais, des temples créés par la troisième légion Augusta ? Qui n'est pas resté rêveur devant ces grandioses témoins d'une civilisation que quatorze siècles de barbarie, plusieurs invasions, des luttes acharnées et de stupides actes de vandalisme n'ont pu abattre encore ?

Il s'est produit presque de nos jours, il se produit aujourd'hui au Tonkin, ce qui se passait alors au temps de l'occupation romaine. La légion établissait son camp sur un point à occuper, point stratégique, à proximité de l'eau, du bois et des terres fertiles. Le camp permanent devenait bientôt un centre de colonisation. Des établissements, un prétoire, un temple, des maisons, des casernes ne tardaient pas à s'élever ; des jardins, des cultures l'entouraient et bientôt la foule qu'attire toujours la soldatesque, (aubergistes, cabaretiers, marchands de toute sorte, même batteurs et femmes) venait s'établir autour du centre. Le légionnaire libéré s'y fixait aussi, y faisait souche, devenait colon à son tour et la cité grandissait, s'embellissant chaque jour, élevant de superbes monuments et étendant au loin son action. Par le mélange avec la population indigène, une race se créait, facilement assimilable, et la conquête était à jamais assurée.

C'est ce qui se passe au Tonkin, mais avec les différences que comportent le climat et la race jaune. Ici, après la période de lutte, on a senti d'abord le besoin de s'installer commodément, afin de pouvoir supporter facilement les rigueurs du climat. Comme je l'ai dit, on s'est mis à construire, à s'installer, puis on a créé des jardins, on a planté, on a défri-

ché. Il a fallu pour cela créer toutes choses et faire des routes pour remplacer les affreux sentiers qui opposaient tant d'obstacles à nos mouvements. Alors l'émulation s'est emparée de tous et l'imagination a rêvé aussitôt au pays transformé. Chacun à voulu porter sa pierre à l'œuvre de la colonisation, chacun s'est taillé un lambeau de besogne et s'y est acharné avec la fougue, l'entrain de la jeunesse et l'espoir de la distinction. Ici des briqueteries, des tuileries, des carrières de pierre sont ouvertes, des forêts sont exploitées et nos soldats se font ouvriers, maçons, forgerons, maréchaux; nos officiers, ingénieurs. Là, c'est une scierie mécanique qui fonctionne admirablement et débite de belles planches, de grosses poutres en bois de teck ou de fer, que les Chinois viennent chercher de loin. Les roues, les engrenages sont en bois de fer, le moteur est une énorme roue comme celles des norias, mue par des bœufs et qui, par un arbre de couché et des courroies en peau de buffle, actionne deux scies mécaniques, une en ruban, une en roue plate, un tour, une meule, un soufflet de forge à hélice. C'est une merveille d'adresse, de patience et d'ingéniosité.

Un officier construit une route. Il est à la fois ingénieur, géomètre, entrepreneur, financier, administrateur et un peu militaire, route superbe de 3 à 4 mètres de largeur, avec une pente uniforme, travaux d'art dans des difficultés inouïes, un chef-d'œuvre !

Un autre construit un poste complet, en pierres, avec tuiles du pays, logements plafonnés pour les officiers, des écuries bien conçues, meubles et ustensiles taillés dans la forêt voisine. Un troisième se fait jardinier, cultivateur, planteur, donne des graines et des plants aux indigènes, les pousse à la cul-

ture, au défrichement du sol, à la plantation de la canne à sucre, qui y réussit admirablement. Un quatrième, enfin, songe à faire un canal qui déversera dans la plaine le trop plein d'une cascade et permettra d'étendre les cultures.

Les cartes du Tonkin au 500.000^e, au 200.000^e et celle qu'on publie en ce moment au 100.000^e, ont été faites au moyen de levés expédiés, d'itinéraires, de quelques levés réguliers qu'on a réunis et juxtaposés. Ces travaux ont été faits par des officiers très experts, d'une façon très consciencieuse, mais pas absolument régulière. Il n'y a pas eu de triangulation exacte, et il en résulte que le nivellement obtenu dans le travail de chaque secteur n'est pas rattaché à celui des secteurs voisins. On a des cartes du secteur donnant la figure très exacte du terrain, mais sans indication d'altitude. Il manque un canevas définitif par lequel on eût dû commencer et sans lequel on ne peut arriver à un bon résultat. Enfin, les nouvelles routes ne sont pas levées et par suite du défaut de concordance entre les secteurs, il y a parfois de grandes erreurs de distances. Un officier songe, dans un secteur, à faire une triangulation de second ordre et à procéder ensuite à un levé régulier. Mais quelles difficultés à vaincre ! Il faut partir quelquefois pour plusieurs jours, s'enfoncer dans la brousse, dans des massifs inextricables, en se frayant la voie avec le coupe-coupe, chercher, la nuit, un abri dans un village quelconque, s'orienter le jour avec la boussole, remonter parfois une rivière encaissée en se faisant remorquer sur un faible radeau de bambous, puis sauter à terre dès que la vallée s'élargit ou que le rapide est franchi, grimper sur un piton, redescendre dans un abîme et rentrer ensuite parfois trempé par le crachin, mais content de l'œu-

vre accomplie et heureux de retrouver les camarades, qui, de leur côté, ont aussi surmonté bien des obstacles. On cause à table, ou sur la terrasse du poste, on se raconte ce qu'on a fait, ce qu'on se propose de faire et on devise de l'avenir, en songeant à la France, la patrie lointaine, dont on attend avec impatience les nouvelles si lentes, si tardives à venir, on envoie un souvenir aux amis, aux parents, à la famille, puis on s'endort d'un bon sommeil et on recommence le lendemain. Telle est la vie que mènent nos officiers aux avant-postes du Tonkin, vie rude, pénible, mais saine et réconfortante, qui accroit l'initiative, trempe le caractère et élève les cœurs par le développement de la personnalité et une notion élevée du sentiment du devoir.

Mais si les travaux accomplis par nos troupes, à l'imitation des légions romaines, sont remarquables, les progrès réalisés par les indigènes le sont moins. La race n'est plus ici ce qu'elle était dans les Gaules, l'Ibérie, l'Afrique, l'Asie mineure. La population est très mêlée dans l'Indo-Chine. Les plaines, les parties basses sont habitées par les tonkinois, ou annamites issus sans doute des Chinois, dont ils ont été longtemps tributaires ; les régions montagneuses sont peuplées par plusieurs races, dont la principale est la race thaï, venue croit-on, de l'Ouest et Aryenne. La langue thaï se parle de Bang-Kok à Cao-Bang. Les autres peuplades sont des Muongs ou Mans, Meos, Nungs, qui ne se comprennent pas entre eux. L'ensemble de cette population jaune est une race vulgaire, souvent enfantine, aux formes grêles, de petite taille, aux cheveux noirs et rudes aux pommettes saillantes, aux yeux bridés et obliques, au nez épaté, au caractère bas, lâche et méprisable. L'annamite est voleur, menteur surtout, on ne peut

lire sur sa face glabre, derrière ses yeux malins ce qui se passe dans sa tête. Très obséquieux, prodigue de salutations, il est résigné, mais non dévoué et n'a au fond que de l'aversion pour nous. Paresseux et routinier, il faut le pousser pour lui faire faire un travail dont il ne retire pas un produit immédiat.

Il a d'ailleurs si peu de besoins qu'il ne cherche rien en sus de sa maigre pâture. Il est vrai que depuis vingt ans il a été terrorisé par les pirates ou les Chinois, qu'après avoir longtemps peiné, il s'est vu enlever le fruit de son patient labeur, on lui a ravi sa femme, ses enfants, son bétail, il a vu brûler sa cagne et n'a échappé lui-même à la mort qu'en se jetant dans la brousse ou se réfugiant dans une grotte. Le caractère s'est ainsi déprimé et ce n'est qu'à notre contact et encadré par nous que l'indigène se retrempe et retrouve un peu d'énergie ; il a d'ailleurs le mépris de la mort et se montre assez brave à côté de nous. Mais, en somme, il est peu estimé par nous et ne nous est pas sympathique comme l'arabe.

Le climat débilitant, anémiant, bien qu'il soit supportable dans les régions élevées, n'engage pas beaucoup l'européen à s'y fixer définitivement. Aussi ne faut-il pas espérer que le soldat libéré y devienne colon comme autrefois le légionnaire romain. Le soldat ne s'attachera pas à la femme annamite, ne fera pas souche dans le pays et il ne se développera pas là une population croisée. Ce n'est d'ailleurs pas à souhaiter : les métis deviennent presque toujours les ennemis de la race supérieure dont ils sont issus : St-Domingue, Cuba, Libéria, les Philippines, nous en offrent de tristes exemples.

Le Tonkin ne deviendra donc pas une colonie de peuplement, mais il sera une riche colonie d'exploitation. Malgré son apathie et sa torpeur habituelles, il est possible d'amener l'indigène à perfectionner ses procédés de culture. Cette œuvre entreprise et poursuivie avec persévérance par nos chefs de poste à la frontière Nord-Est est déjà en bonne voie. Les riches plaines favorables aux cultures, semées de villages autrefois florissants, ruinés par la piraterie, mais qui se reconstituent et se repeuplent sous notre protection, sont aujourd'hui couvertes de moissons : le riz, le sarrazin, le pavot-opium, les patates s'y développent à souhait, et surtout, par dessus tout, la canne à sucre qui y donne d'excellents produits. Nos officiers, à la fois chefs militaires et administrateurs font aux indigènes des avances de graines, de plants, d'argent même pour acheter des buffles, du matériel, des meules en bois de fer pour écraser la canne à sucre. Il faut même user avec eux d'un peu de contrainte, car l'idée du lucre par le travail ne leur est pas familière ; ils sont cependant assez dociles à nos enseignements et peu à peu les cultures s'étendent, la friche recule, les villages s'accroissent, se multiplient et la civilisation s'étend. Le nouveau poste de Ta-Lung, dans la vallée du Song-Bang-Giang, à la frontière chinoise voit ainsi accroître son action bienfaisante, grâce à l'initiative hardie et intelligente du capitaine, chef de poste. Cette belle plaine se couvre de cultures et la vallée peut devenir aussi riche et aussi prospère que certains points de l'Indo-Chine.

Mais un obstacle s'oppose, pour le moment, à ce que les cultures prennent le développement que comportent l'importance de la vallée, la richesse du sol, et il faut espérer que les arrangements conclus

avec la Chine le feront disparaître. La frontière de ce côté, arbitrairement tracée, laisse en dehors de notre action une importante bande de terrain entre le confluent du Song-Bang-Giang et le Song-Ki-Kong. Une rectification de frontière ou une cession de territoire s'impose nécessairement. Le Song-Bang-Giang, rivière de Cao-Bang, qui vient du Nord-Ouest, quitte notre frontière à Ta-Lung et le Song-Ki-Kong, rivière de Lang-Son, au Sud-Ouest, pénètre en Chine à l'Est de That-Khé. Ces deux rivières se réunissent à Long-Tcheou et forment le Tso-Kiang, affluent de droite de la rivière de Canton. Ce sont deux voies fluviales, deux grandes voies de pénétration dans le Quang-Si et elles ont longtemps servi aux pirates pour ramener en Chine les prises faites sur notre territoire. Celle du Song-Bang-Giang dessert toute la haute région du Nord-Est, celle du Song-Ki-Kong ouvre une communication directe avec le centre et le Sud du Tonkin, par la voie ferrée de Phu-Lang-Thuong à Lang-Son. La compagnie Fiver-Lille établit en ce moment une voie ferrée qui ira de Lang-Son à Long-Tcheou, par Dong-Dang et pourra être prolongée jusqu'à Canton. Cette ligne, qui a pour directeur le colonel Vallière, sera utilisée par le trafic du Tonkin avec Quang-Si et la Chine méridionale. Nous avons déjà un pied à Long-Tcheou, nous y avons un consul, un médecin du consulat, ancien médecin militaire, et nous y sommes en rapport avec quantité de négociants. C'est une ville de 40.000 habitants, commerçante, industrielle, encombrée de produits anglais et allemands, où nos marchandises commencent à pénétrer. Ce sont les négociants de Long-Tcheou, qui viennent acheter les bois du Tonkin, la badiane (essence d'absinthe)

et nous vendent le thé, le tabac, le poisson salé et une foule de bibelots.

Il est indispensable que nous ayons ce point, non seulement pour l'avenir de notre commerce avec la rivière de Canton, mais encore pour le ravitaillement de nos troupes. En effet, les marchandises venant du Delta et destinées à la haute région arrivent par voie ferrée à Lang-Son. Là, tout ce qui est peu volumineux ou de poids moyen est transporté sur la frontière ou à Cao-Bang à dos de coolies ou par des voitures à buffles sur la route praticable, c'est-à-dire de Lang-Son à Na-Cham et de That-Khé, à Cao-Bang. Entre Na-Cham et That-Khé, environ trente kilomètres, il n'y a qu'un sentier, parce que la véritable route est la rivière.

Les transports s'y font par sampans, moyen plus économique que les coolies. Mais les marchandises une fois embarquées restent sur les sampans, qui descendent le Song-Ki-Kong, passent la frontière à Bi-Nhi, arrivent à Long-Tcheou, remontent le Son-Bang-Giang, repassent la frontière à Thui-Kau et arrivent ainsi à Cao-Bang. Nos propres marchandises et nos approvisionnements pour aller du nord au sud ou inversement font ainsi en Chine un long détour causé par l'interruption de la route ou le prix élevé des transports. Nos troupes sont ravitaillées en vins, farines, café, sucre et biscuit, etc., par une entreprise particulière. Ces denrées arrivent ainsi en sampans à Cao-Bang par Long-Tchéou. Le retour a lieu par la même voie ; sampans et sampaniers sont de Long-Tcheou. Qu'une difficulté survienne avec la Chine et voilà du coup le ravitaillement de nos postes compromis ou devenu ruineux, ne pouvant plus se faire qu'à dos de coolies.

C'est cette voie du Song-Bang-Giang, puis du Si-Kiang, qui draine tout le commerce du Haut-Tonkin et de la Chine occidentale jusqu'à Canton. Le mouvement y est considérable. Un sampan met dix-sept jours pour aller de Long-Tchéou à Canton; il porte une tonne et coûte de frêt 30 piastres pour le voyage (environ 75 francs). Cette voie économique fera donc toujours une concurrence redoutable à celle de la mer de Chang-Haï à Canton. Il y a là pour nous un avenir considérable et on peut s'imaginer quel magnifique essor est réservé à notre commerce, si nous savons profiter des avantages de notre situation. L'importance de notre trafic en Chine est encore minime, nous n'arrivons qu'en cinquième ou sixième ligne, après les Anglais, les Allemands, les Suédois et même les Danois. D'après les dernières statistiques, nous possédons 31 comptoirs en Chine, contre 361 pour les Anglais et 92 pour les Allemands. Mais ces puissances ne trafiquent que sur les côtes, tandis que nous seuls pénétrons à l'intérieur.

Je viens de parler de la rivière de Canton, dont nous tenons en quelque sorte les sources. Nous avons une seconde voie de pénétration très directe dans la Chine occidentale, c'est le Song-Koi ou fleuve rouge, qui naît dans les hautes montagnes du Yunnan et pénètre dans le Tonkin, au nord de Lao-Kaï. Le Yunnan et le Quang-Si sont fort riches, les vallées y sont superbes, populeuses. Les Anglais forment depuis longtemps le projet d'y pénétrer par la Birmanie. Ils construisent une voie ferrée, qu'ils poussent avec ardeur, pour donner la main à Chang-Haï et à Canton. Ils feraient ainsi le tour de notre frontière du Nord et nous fermeraient, de ce côté, l'accès de la Chine, nous reléguant, nous confinant

dans nos possessions actuelles. Nous devons aussi nous efforcer de pénétrer dans ce Yunnan. Le colonel Pennequin, qui commande la région de Lao-Kaï, insiste sur la nécessité de cette prompte pénétration, de manière à barrer la route aux Anglais. Cette pénétration est facile. De Lao-Kaï, on peut aller, par le fleuve rouge et les lacs du Yunnan, jusqu'au centre de la Chine. Notre situation est belle, mais nous ne devons pas, par notre hésitation et notre lenteur, compromettre nos avantages. Déjà, les Anglais et les Allemands ont fondé des comptoirs sur le Yang-Tsé-Kiang, rivière de Chang-Haï, et sur le Si-Kiang, rivière de Canton ; ils tentent de pénétrer dans l'intérieur des terres et de se rendre ainsi maîtres du commerce de ce vaste empire. Nous sommes mieux placés, ayant à notre disposition les deux grandes voies du Song-Koï et de la rivière de Canton. On annonce même que la France à l'autorisation de construire un chemin de fer de Pakhoï, sur le golfe du Tonkin, à Nan-Sing-Fou, sur le Si-Kiang. Ces voies fluviales, augmentées des voies ferrées en construction ou à construire, peuvent concentrer dans nos mains tout le grand trafic des provinces centrales et méridionales de la Chine. Mais, je le répète, il faut se hâter.

Nos officiers et nos soldats, par leur contact constant avec les populations frontières de la Chine, ont donné une haute idée de notre puissance, de notre activité, de notre industrie, de notre caractère et de notre humanité. Nos missionnaires, dont on ne saurait trop louer le zèle infatigable, le labeur patient, le courageux dévouement et le patriotisme élevé, ont su se créer, dans ces régions, une situation officielle réellement considérable, exclusive et

assurer à l'influence française une prépondérance incontestée dans ces régions encore peu explorées. Sachons profiter de leurs efforts et recueillir le fruit de leur persévérant labeur !

GÉNÉRAL BERTRAND.

DEVANT LA MER

Sous le soleil qui flambe aux espaces brûlants
Et souffle dans les cieux son haleine embrasée,
La mer, l'immense mer chatoyante, irisée,
Prolonge à l'infini ses flots étincelants.

Hier calme, immobile en sa paisible gloire,
Elle ne modulait qu'une lente chanson,
Et sur son corps d'azur glissait un doux frisson,
Souple ondulation de sa robe de moire.

Aujourd'hui l'aquilon sonore et diligent,
D'une aile forte bat les vagues qu'il assiège,
Les enlève et roulant leur écume de neige
Couronne les écueils de panaches d'argent.

Au large deux grands bricks vers des plages lointaines
S'envolent dans le vent, gigantesques oiseaux,
Et leurs flancs balancés inclinent sur les eaux,
Au bord de l'horizon, les mâtues hautaines.

Sous un pin parasol et loin de la cité
Qui baigne dans le flot ses terrasses de pierre,
Je savoure, fermant à demi la paupière,
Du rêve langoureux l'exquise volupté.

J'écoute et de la mer aux étranges abîmes
Naît un concert de voix, sons graves et puissants
Qui chantent l'Insondable en de mâles accents
Et déroulent le chœur des paroles sublimes.

O mer ! par ta splendeur et par ta majesté
Tu sembles un reflet mystérieux de l'Être
Et tout homme anxieux, que ta force pénètre,
Retrouve l'espérance et la sérénité.

O mer ! en contemplant ta glorieuse face,
Cristal inaltérable où se mire le ciel,
On conçoit l'Absolu, le Divin éternel,
Bien au delà du temps, du nombre et de l'espace.

Sur ton vaste chemin qu'il parcourt sans effort
Notre esprit, dégagé des vaines apparences,
Aux sources de l'amour et des intelligences
Monte, sûr de la vie et vainqueur de la mort.

Il élargit son vol vers la clarté première.
Chercheur de l'Idéal et du suprême bien,
Des injustes douleurs il brise le lien
Et plane au firmament sacré de la lumière.

Devinant dans le monde un paternel dessein
Où couve le secret des incessants prodiges,
Notre âme alors s'emplit d'ineffables vertiges
Et l'auguste Infini palpite dans son sein.

RAYMOND FÉVRIER.

LE MIDI PITTORESQUE

UNE JOURNÉE A RUSSAN

Suivez-moi, vous tous que fatigue le bruit incessant et l'agitation de la ville, qui fuyez son atmosphère viciée, ses plaisirs énervants et recherchez, avec l'air pur, les douces émotions et les distractions saines ; et suivez-moi aussi, vous tous, chercheurs infatigables , géologues, botanistes, archéologues ou simples curieux. Je veux vous conduire en un lieu, où vos goûts seront satisfaits, sans fatigue excessive ni grande dépense.

Par les rues de l'Enclos Rey et de la Posterle, quittons la ville au soleil levant, cheminons à travers les mazets ensoleillés et gagnons rapidement la garrigue qui sépare la plaine de Nîmes de la vallée du Gardon. L'air frais du matin, qu'embaument les douces senteurs des bois, nous met la joie au cœur et nous traversons la montagne alertes et dispos.

Bientôt cependant, le paysage revêt un air de désolation étrange : voici des champs incultes, une ferme en ruines ; tout autour, la terre est défoncée, les arbres sont brisés et çà et là gisent, en grand nombre, des débris de mitraille et de balles que le canon a projetés au moment des écoles à feu. Nous avons atteint, en effet, les buttes du champ de tir, et, ce qui impressionne si tristement nos yeux, représente, en petit, l'image de la guerre.

Mais laissons là ces vestiges du passé, et, à travers les collines calcaires, retournons au village, en suivant les crêtes. Arrêtons-nous cependant un instant à côté d'un moulin à vent dont la tour se dresse devant nous, et contemplons le paysage admirable qui, de ce point, s'offre à notre vue.

A nos pieds, s'entassent les maisons de Russan, d'où monte, vers le ciel, en de légers nuages gris, la fumée qui s'échappe des tois vieillis et recouverts de mousse.

Plus loin la plaine, à travers laquelle serpente la rivière, s'étend immense, couverte de pampres verts, de gras pâturages et de moissons dorées, que piquent çà et là, pareils à [des bouquets de verdure, le bosquet de Fontaine, les parcs Gournier et de la Tour. A notre droite, perdues à l'horizon, on aperçoit les tours du château des ducs de Crussols ; à notre gauche s'ouvre la gorge étroite, bordée de rochers à pic, au fond de laquelle le Gardon roule ses eaux limpides, depuis Russan jusqu'au Pont-du-Gard. Et tout autour de nous, disséminés en avant des Cévennes qui bornent l'horizon, dix-neuf villages occupent, dans la plaine, le vaste espace qui s'étend d'Uzès à Saint-Mamert et de Nozières au hameau de Russan.

Arrachons-nous lentement à ce spectacle qui rend l'âme rêveuse et, par le chemin déjà parcouru le matin, regagnons notre ville, emportant, avec un charmant souvenir de la journée écoulée, le désir de retrouver encore les impressions vives et les émotions ressenties.

N. B. — Aux fervents de la pédale, je recommande l'itinéraire suivant : quittez Nîmes par la route d'Alais, traversez la Calmette, visitez les Buissières et le Spelunke de Dions et arrivez ensuite à Rus-

san. Regagnez Nîmes par Saint-Nicolas et admirez, en passant, le Pont et l'Abbaye de ce nom, construits au xiii^e siècle par les religieux établis en ce lieu.

ARMAND CARAYON.

UN NAPOLEÓN EN CÉVENNES

OU LE MYSTÈRE DE

Saint-Félix et Taupessargues. - (1822-1823).

Aujourd'hui, pour se rendre de la gare d'Anduze à celle de Saint-Hippolyte-du-Fort, on monte dans le courrier qui traverse à petit pas, successivement les territoires de Tornac, Saint-Félix-de-Pallières et Monoblet.

Avec sa bordure de chênes verts, le chemin vicinal n° 33, reliant Anduze à Saint-Hippolyte-du-Fort serait, dans tout son développement, d'une monotonie tant soit peu fatigante, si le mûrier et le châtaignier, en la belle saison, ne jetaient, de çà de là, sur l'ensemble trop sombre, une note plus gaie, si l'œil ne découvrait bientôt la splendide échappée du Gardon d'Anduze, cher à Florian, serpentant, miroitant, verdoyant jusqu'au pont de Ners. Voilà pour les touristes !

Placée sur les premiers contreforts des Cévennes, aux limites des terrains jurassique et néocomien, contournant des collines oxfordiennes ou taillée dans les assises dolomitiques, cette même route est aussi pleine d'intérêt pour le géologue qui pourrait y enrichir son musée, augmenter ses collections de curieux spécimens, voire y découvrir, non sans plai-

sir, assurément un autre mammouth, comme celui de Durfort.

— Là-bas, face au levant, derrière ces bois, s'élèvent les ruines imposantes du monastère de Tornac, dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Ravagé au ^{viii}^e siècle par les Sarrasins, richement rétabli au ^{xii}^e, ce monastère eut l'insigne honneur d'offrir l'hospitalité au pape Gélase II, qui, reconnaissant, voulut lui-même consacrer sa nouvelle église (1118).

En haut, sur ces pitons, l'amateur contemple, à droite, les restes du château de Fressac, le donjon de Durfort ; à gauche, la tour de Monoblet et les débris du prieuré de Saint - Amans - des - deux - Vierges.

A l'ouest, voici le fameux camp de Roland, le paladin des Cévennes. Au milieu des yeuses, dans la combe de Bisoux, le comte et seigneur Roland, généralissime des protestants de France, avait établi sa retraite au temps des Camisards. Admirablement placé, à cheval entre la Vaunage, la Gardonnenque et les Cévennes, cet asile convenait au chef des partisans. Vainqueur ou en nombre, Roland se portait au secours de Cavalier et ravageait la plaine avec lui ; vaincu ou décimé, il se dérobaux dragons et il réparait ses pertes dans son antre d'accès bien difficile aux troupes royales. Comme hommes, certes, il devait lui plaire d'être ainsi à proximité du château de Cornely, où résidaient ses deux nobles et jeunes admiratrices.

Cavalier, pourchassé de l'Uzège, par Julien, après avoir passé le Gardon à Ners et rejoint à Tornac Ravel et Catinat battus à la Fougace, conduisit toute sa colonne réunie au camp de Bisoux où l'attendait Roland (février 1703).

Il y revint encore (24 mai 1704) au lendemain de son entrevue avec Villars, à Nîmes, mais Roland le reçut fort mal et le traita de rênégat.

Là aussi furent malmenés par le même Roland les députés protestants d'Alais, de St-Jean, d'Anduze etc., qui venaient le prier d'accepter à son tour l'amnistie du maréchal de Villars. (Juin 1704)

Enfoui dans un vallon, le château de St-Félix-de-Pallières, lourde et massive construction carrée, à l'aspect débonnaire d'une maison de campagne plutôt que d'un manoir féodal, ne fixera pas longtemps votre attention, mais avec un officier archéologue distingué, de passage sur cette route, il y a déjà quelques années, vous admirerez, à travers les marronniers en fleurs, la fine, l'élégante silhouette de son église romane.

Enfin, sur ces masses calcaires, à trois cents pieds seulement au-dessus du niveau de la mer, au milieu de ces fourrés de chênes, on jouit d'un air très pur, d'un climat plus doux, plus égal que celui de la plaine, si souvent balayée par le vent, aussi la route est-elle loin d'être déserte et, dans chaque pli de terrain, derrière ces collines aux formes étranges, bien à l'abri, près d'une source le plus souvent, on rencontre des métairies, véritables ruches cévénoles pleines de mouvement et de vie.

Si d'aventure vous aviez le goût des histoires locales on pourrait vous en raconter pour faire paraître moins long le chemin et moins rude la côte, car ces bois, ces collines, ces vallons, aujourd'hui si paisibles, ont, à plusieurs reprises hélas ! subi toutes les horreurs de nos guerres civiles. Plus d'un drame sanglant s'est joué dans ces fermes qui en ont conservé le redoutable souvenir.



Au début des Cent-Jours, le lieutenant-général comte Gilly, prit le commandement de la 9^{me} division militaire. Bientôt après il fut nommé commissaire extraordinaire de l'Empereur pour l'Hérault et le Gard. C'était l'état de siège dans ces deux départements.

Le général Gilly, voyant l'agitation qui régnait dans l'Hérault, suspectant non sans raison peut-être, les Montpelliérains de vouloir imiter les Nimois, résolut de leur imposer, sinon l'amour, du moins le respect de l'Empire, par une salubre frayeur.

Le 19 mai 1815, au matin, parut un décret signifiant au sieur Dax d'Axat, ci-devant maire de Montpellier, ainsi qu'à plusieurs notables, tous personnages très dangereux, leur expulsion de la ville, dans les 24 heures, avec ordre de se rendre à Grenoble dans un délai de dix jours, pour y demeurer sous la surveillance de la police. . . . à peine par eux s'ils ne se conformaient à cet ordre, d'être internés au fort Lamalgue. Signé : Gilly.

En rendant ce décret, le général Gilly cédait-il à un mouvement de colère, spontanée, impétueuse, à cette espèce d'ivresse que donne une victoire inespérée ? Habile politique, voulant se faire pardonner en *haut lieu* sa modération à l'égard du duc d'Angoulême et les officiers de sa suite, lors de la capitulation de Pont-Saint-Esprit, prenait-il de propos délibéré, cette forme comminatoire, brutale même, d'un arrêt dont la publicité pourrait le servir encore plus à Paris qu'à Montpellier ? Ou bien le marquis de Dax d'Axat aurait-il fait, d'autre part, intervenir après coup auprès du général quelque haute et légitime influence, et ce dernier, se ravisant, voulait-il se

ménager encore une porte de sortie dans le cas d'un de ces subits retours de fortune si communs depuis quelques années ? On ne sait ! Quoiqu'il en soit cette mesure par trop draconienne ne fut point exécutée. Le 22 mai, deux passeports signés : Comte Gilly. Contre-signés : baron Dureste, commandant supérieur de la place à Montpellier, furent délivrés au marquis et à la marquise de Dax d'Axat, avec l'ordre de se retirer, eux, leurs quatre enfants et deux domestiques, à Saint-Félix-de-Pallières, sous la surveillance du sous-préfet du Vigan.

C'était encore l'exil mais singulièrement adouci ! Au demeurant son château de Saint-Félix était pour cette famille un séjour autrement agréable que Grenoble et surtout que le fort Lamalgue ! Et, singulière ironie du sort ! un mois après, c'était Waterloo ; c'était Louis XVIII, rentrant en France ; c'était Napoléon, à bout de ressources, se confiant à la perfide Albion et montant sur le Bellérophon pour s'en aller mourir à Sainte-Hélène ; c'était le marquis de Dax d'Axat, reprenant sa place à l'Hôtel-de-Ville de Montpellier et le général Comte Gilly, exilé à son tour ! Il vint de retraite en retraite, se clahir à *Taupessargues*, commune de Tornac, mais à quelques mètres du territoire de Saint-Félix-de-Pallières.

On le serrait de près, et la nuit, de sa cachette, le malheureux entendait le bruit des pas des sentinelles placées tout autour. Il ne réussit pas longtemps à tromper la vigilance des troupes chargées de le prendre, mais le souvenir de sa clémentie loyauté, à Pont-Saint-Esprit, éloquentement invoqué par sa compagne et par la duchesse d'Angoulême sauva sa tête proscrite.

* * *

Dans cette même métairie de Taupessargues, le 12 août 1823, des coups de fusil retentissaient, dernier acte d'un drame politique dont le dénouement était réservé aux assises du Gard et de l'Hérault.

Pour la parfaite intelligence du sujet, revenons un peu en arrière, commençons notre récit, des plus authentiques, par la publication de deux lettres, documents importants, officiels.

I

Lettre du sieur Chabbal au rédacteur du Journal des Débats.

Saint-André de Valborgne, Gard, 26 mai 1823.

« A Monsieur le rédacteur du *Journal des Débats*,
« Monsieur. Presque tous les journaux, et le vôtre est du nombre, ont fait connaître, il y a peu de temps, les principales circonstances d'un assassinat commis sur un individu royaliste par un autre individu qui ne le serait nullement, mais, en présentant toutefois cet événement sous son véritable point de vue, on a cru devoir taire les noms des acteurs de cette scène tragique. Sans doute qu'échappé par miracle aux coups de mon assassin, j'aurais voulu l'oublier et le plaindre, mon cœur ne pouvant désirer ni publicité ni vengeance, mais calomnié après avoir été victime, je dois à mes amis de rompre le silence, car qu'elle que soit la divergence des opinions, les actions privées d'un homme doivent toujours mériter l'estime de tous les partis.

« Il y a près d'un an qu'un individu qui s'est donné d'abord pour le général Berton, puis pour

son aide-de-camp, enfin pour cousin de Buona-
parte parut dans la commune de Saint-Marcel où j'ai
des propriétés. Accueilli par des paysans crédules,
il y trouva un asile. J'en fus instruit. L'occasion me
fit même rencontrer cet homme que tout le monde
voyait habituellement et je le vis, j'ose le dire,
avec cet intérêt qu'inspire le malheur.

« Depuis plus de huit mois j'ignorais le sort de
cet inconnu, lorsque le 4 avril dernier, vers midi,
étant à dîner à ma campagne du Mas-Lantal, avec
trois autres personnes, un étranger entre brusque-
ment dans mon salon, me lâche à bout-portant un
coup de pistolet qui me frappe à la jugulaire et en
tire un second qui atteint un de mes convives, à la
tête. Croyant avoir consommé son crime, il sort,
ferme rapidement la porte à clef, saisit un fusil à
deux coups laissé dans l'antichambre et se fait jour
avec cette arme qui lui reste, à travers les domesti-
ques accourus au bruit des explosions et des cris.

Revenu du premier étourdissement causé par ma
blessure quel ne fut pas mon étonnement en me rap-
pelant dans les traits de mon assassin les traits du
proscrit que je n'avais aperçu qu'un seul instant de
ma vie ?

Tel est, Monsieur, le récit rapide et fidèle de l'é-
vénement dans lequel je devais succomber, si un
gros col piqué n'eut assez amorti la balle pour l'em-
pêcher de rompre l'artère carotide.

Mais pourquoi devais-je périr de la main d'un
frénétique ? Le voici !

« Des ennemis de la monarchie qui cherchent à
frapper tout ce qui se rattache aux principes d'ordre
et de paix dont elle est la base, des hommes aussi
lâches que perfides qui ont plus d'une fois recelé
mon assassin, qui le recèlent peut-être encore, me

signalèrent comme son *délateur* et surtout comme *royaliste*, à son imagination criminelle et alarmée. Ces hommes ont eu le triste avantage de diriger le coup; ils veulent maintenant le justifier en cherchant à le faire considérer par les habitants paisibles et honnêtes mais crédules et soupçonneux comme une punition nécessaire et méritée.

« C'est contre ces bruits semés habilement, pour enlever aux honnêtes gens de nos contrées l'influence qui peut leur rester encore que je viens m'élever aujourd'hui. Je veux qu'en faisant la profession de mes principes on sache qu'ils se renferment tous dans le cercle des devoirs que l'honneur seul peut avouer. Décoré d'un habit qui en est le plus juste emblème, la délation m'est une arme étrangère; c'est ouvertement que je veux combattre, que je combattrai toujours les ennemis de la patrie, en fidèle serviteur du Roi: je veux surtout que mon assassin puisse connaître qu'il n'a été qu'un séide quand il a cru se venger et qu'il éprouve un remords de plus en apprenant que je lui pardonne.

« En vous priant, Monsieur, d'insérer cette lettre dans le prochain numéro de votre estimable journal, veuillez agréer, etc.

« CHABBAL, ancien officier général. »

II

*Lettre de M. de Manoël, juge de paix de La Salle, à
M. Roche, maire de Saint-Félix-de-Pallières.*

La Salle, 13 juillet 1823.

Le Juge de paix du canton de La Salle, officier de police judiciaire, à Monsieur le Maire de la commune de Saint-Félix.

Monsieur,

« Vous ne devez point ignorer que le gouvernement attache la plus grande importance à effectuer l'arrestation du sieur *Roque* qui est un grand coupable et qui ne peut être considéré autrement par tout ceux qui pense bien. J'imagine que vous avez eu son signalement et des instructions relatives audit Roque et à sa bande composée de cinq hommes aussi armés. Nous avons fait sur les montagnes tellement de recherches qu'elles ont sans doute obligé ces brigands de les quitter pour aller ailleurs.

• On dit qu'il y a une vingtaine de jours ce Roque a paru à Saint-Félix avec sa bande, qu'il a été chez le nommé Roux Alexandre ; on a ajouté que Isidore Roux faisait partie de la bande de Roque, et que Roque, ayant été arrêté et conduit devant vous, vous l'aviez laissé en liberté. J'ai douté d'une grande partie de tout ce qu'on a dit à ce sujet, mais, quoi-qu'il en soit, veuillez bien me dire tout ce qui s'est passé : si Roque a paru à Saint-Félix ? Chez qui ? Si Isidore Roux fait partie de la bande ? Depuis quand il manque de la commune ? Qu'elle a été, jusques à aujourd'hui, la moralité de Isidore Roux ? Et celle d'Alexandre Roux chez lequel Roque aurait été ?

L'âge d'Isidore Roux ? Enfin, me donner tous les détails que vous saurez et qui pourront vous parvenir, et faire tout ce qui dépendra de vous pour découvrir et suivre les traces de celui et de ceux qu'il importe tant à la société en général d'atteindre.

« Je vous envoie le garde-champêtre de la Salle. Je vous prie de me répondre par son retour. Si vous avez, comme je le crois, une réponse à faire à M. le Procureur du Roi, vous pouvez la remettre au garde et je me charge de la lui faire parvenir.

« J'ai l'honneur, etc.

« DE MANOEL, Juge de Paix.

« N. B. — Comme je suis obligé de faire un rapport tous les quinze jours à M. le Procureur du Roi pour lui dire les résultats des recherches et des informations au sujet dudit Roque et sa bande, veuillez bien, dès que vous saurez quelque chose de relatif, m'en informer.

« Le garde vous remettra un paquet de M. le Procureur qui se trouva dans ceux que j'ai reçus hier.

« DE MANOEL ».

Quel était donc cet aventurier qui se donnait tantôt pour le général Berton ou son aide-de-camp, tantôt pour le cousin de Bonaparte ? D'où sortait cet audacieux qui tirait, à bout portant, chez lui, des coups de pistolets sur un officier général en retraite ? Cet intrigant, enfin, qui, à la tête d'une bande armée, tenait en haleine, ainsi, pendant plus d'un an, toutes les autorités du Gard ?

Voici ce que nous avons pu savoir à son sujet :

« Au mois de juillet 1822, un individu, inconnu dans le pays, était apparu dans l'arrondissement du Vigan et notamment dans la commune de St-Marcel-de-Fontfouillouse où il s'était établi chez le nommé François Arnal.

« Cet inconnu jouait le personnage mystérieux mais loin de cacher des sentiments et des opinions politiques qui auraient dû lui fermer toutes les portes, il affecta de se montrer très hostile au gouvernement royal.

« Pendant son séjour dans l'arrondissement du Vigan, à l'époque de l'été 1822, il avait passé son temps à courir le pays en paraissant se livrer au plaisir de la chasse.

« Il allait toujours armé : trois hommes l'accompagnaient d'habitude dans ses courses, savoir : les nommés Daumet, Boudon et Arnal chez lequel il revenait toujours prendre gîte.

« Dans ses courses il troubla la tranquillité publique par des propos et actes contre la royauté. Tantôt il se disait le général Berton, tantôt Delon, son aide-de-camp, ou bien il prenait d'autres dénominations en rapport avec les cris séditieux qu'il faisait entendre.

« Une telle conduite éveilla l'attention de l'autorité. Les recherches les plus actives furent faites : on parvint aisément à se saisir de Boudon, Daumet et Arnal. Tous les trois ayant été jugés par le tribunal correctionnel du Vigan, les deux derniers furent condamnés à l'emprisonnement et à l'amende.

« L'inconnu n'avait pas été arrêté : il paraissait cependant qu'il avait quitté le pays, du moins on n'avait plus entendu parler de lui depuis le mois d'octobre 1822, environ jusqu'au 4 avril 1823.

« En juillet 1822 à l'époque où l'inconnu était

chez Arnal, à St-Marcel, dans le temps où sa présence excitait la curiosité des uns et causait de vives alarmes aux autres, le sieur Chabbal, ancien officier général, demeurant à St-André-de-Valborgne, mais ayant une campagne appelée le *mas de Lantal*, dans la commune de St-Marcel, eut le désir de voir de près cet inconnu, de lui parler, sans doute sans autre motif que de se mettre à même de le juger et pour ne pas s'égarer, comme la plupart des autres habitants, dans de vaines et ridicules conjectures.

Le sieur Chabbal se rendit donc un jour chez Arnal et demanda à voir l'inconnu auquel ceux qui étaient toujours en rapport avec lui, donnaient constamment la seule qualification de *Monsieur*, prétendant ignorer son nom.

Le *Monsieur* était alors dans l'intérieur de la maison, et, Arnal après avoir pris ses ordres, introduisit près de lui le sieur Chabbal.

Suivant le récit d'Arnal et de sa femme, l'inconnu ayant fait la conversation pendant quelques instants, avec le sieur Chabbal, l'invita à dîner avec lui pour le lendemain, en ajoutant qu'ils auraient une conversation différente et que Chabbal *saurait tout*.

Le sieur Chabbal aurait accepté l'invitation, mais le lendemain un expres se disant envoyé par lui aurait apporté une lettre contenant ses excuses de ne pouvoir se trouver au rendez-vous et une invitation de sa part à l'inconnu, de venir le même jour le trouver chez son fermier du Fesquet.

Suivant le sieur Chabbal au contraire, il n'aurait point accepté l'invitation qui lui fut faite par l'inconnu, mais seulement il lui aurait fait dire le lendemain, de se rendre à sa campagne du Fesquet où il désirait l'entretenir. Il s'y serait rendu en effet,

le matin et y aurait vainement attendu l'inconnu.

Toujours est-il que le 28 juillet 1822, une lettre dont le sieur Chabbal reconnut l'écriture pour être la sienne, fut envoyée de Beaucaire, par la poste, au procureur du Roi, du Vigan. Elle contenait ces mots :

Saint-André, le samedi, 4 heures du matin.

« Monsieur,

« Je ne puis vous dire les motifs qui m'empêchent de me trouver au rendez-vous que vous m'avez assigné, hier au soir. Veuillez bien vous rendre sans retard chez mon fermier du Fesquet, je vous y attendrai avec impatience. Je vous souhaite le bonjour. Le nom de mon fermier est Boyer.»

Arnal et sa femme prétendirent que la lettre remise à l'inconnu de la part de Chabbal et dont l'inconnu leur donna connaissance sur le champ, disait la même chose.

Cependant, détail important, partie du papier sur lequel devaient être écrits les noms et indications pour l'adresse, avait été coupée, et la lettre parvint ainsi mutilée, entre les mains du procureur.

Du reste que ce fut d'après une invitation verbale ou d'après une invitation écrite de la part du sieur Chabbal, l'inconnu se rendit chez le fermier du domaine du Fesquet : il n'y trouva pas Chabbal venu le matin, mais parti depuis plusieurs heures.

Il paraît que l'inconnu fut mécontent.

Recherché vers cette époque avec plus de soins par l'autorité chaque jour informée de ses démarches, effrayé aussi probablement par l'arrestation de Daumet et Arnal, ses fidèles compagnons, il s'éloigna et se cacha si bien qu'on ne parlait plus de lui.

A Suivre.

COMPTE RENDU
DES
TRAVAUX DE L'ACADÉMIE DE NIMES
PENDANT L'ANNÉE 1897.

Mesdames, Messieurs,

Vous avez la bonté d'assister aujourd'hui à notre séance publique. Voulez-vous me permettre de vous initier, d'une façon plus cordiale et plus intime, à notre vie académique et de vous faire les honneurs de nos séances privées ?

C'est le samedi soir, à huit heures, à l'Hôtel de Ville. Un escalier sans crocodiles (1) conduit à notre chambre haute les académiciens doucement essoufflés. Dans la salle, ornée de portraits qui perpétuent le souvenir de nos illustrations locales, chacun se place autour de la table où s'étalent les publications récentes offertes en hommage à notre Compagnie ; on se salue ; on prend un air de feu ; on cause de la pluie et du beau temps pendant quelques minutes ; puis la sonnette du président s'agite, la séance est ouverte, chacun se tait.... ou à peu près.

Le secrétaire alors lit le procès-verbal. Je ne vous

(1) Dans le grand escalier de l'Hôtel de Ville de Nîmes, les angles du plafond sont ornés de crocodiles, par allusion aux armoiries de la vieille cité latine.

dirai pas avec quelle conscience et quel dévouement il s'acquitte de ses délicates fonctions ; il est trop près de moi pour que je risque cet éloge ; je dirai seulement que notre gratitude envers lui est perpétuelle, comme la mission dont il est revêtu.

Voici venir maintenant les lectures, les travaux, les rapports, et vraiment il en est pour tous les goûts ; nous sommes éclectiques : chez nous, tous les genres sont bons, hors le genre.... que vous savez.

Aimez-vous l'archéologie ? Je n'insinuerai point, comme Boileau pour la muscade, qu'on en a mis partout ; mais on en met assez pour démontrer les aptitudes de nos membres sur ce terrain. M. Maruéjol, par exemple, cet amateur qui vaut plus d'un professionnel, nous indiquera, avec une rare sagacité, *Ce qu'on peut voir dans une mosaïque* ; M. l'abbé François Durand nous parlera avec esprit d'*Un qui-proquo épigraphique dans Ménard* ; M. Bayle nous décrira d'une façon intéressante *La Maison de Pétrarque à Vaucluse*, et M. Bondurand étudiera pour nous, avec son érudition ordinaire, *Les Inscriptions de l'Arc de Triomphe d'Orange et du Temple de Vienne en Dauphiné*. Si j'ajoute les pourparlers qui, grâce à la présence de M. de Marsy, ont préparé la réunion à Nîmes du Congrès archéologique, dont vous avez certainement gardé le précieux souvenir, j'aurai à peu près épuisé nos incursions dans ce domaine.

De l'archéologie passons - nous aux sciences ? M. Carrière, alors, nous enseignera, avec tableaux et cartes à l'appui, l'*Origine* de cet acide carbonique qui vaut à l'eau de Vergèze son nom de Princesse des eaux de table ; M. Lombard - Dumas, avec sa compétence accoutumée, nous décrira les *Sources incrustantes en Algérie*, et plus proche de nous, *Les miocènes aux environs de Sommières* ; par M. le doc-

teur Mazel, nous aurons une étude très actuelle sur *L'Esthétique des villes* ; par M. Fernand Bruneton, une travail très soigné sur *La Banque de France et le renouvellement de son privilège* ; et si, après nous être arrêtés quelque temps à ces questions terre à terre, nous aspirons plus haut, M. Gérard Lavergne, suivant *L'Expédition Andrée dans l'exploration aérostatique des régions polaires*, nous entraînera, avec lui, par ballons dirigeables ou machines volantes, *A la conquête de l'air*.

Mais redescendons ; c'est l'histoire qui nous réclame ; elle a sa grande place dans nos préoccupations. N'est-elle pas le livre d'or des peuples, le sanctuaire de leurs gloires en même temps hélas ! que la crypte de leurs douleurs ? M. le général Bertrand nous a retracé cette année, avec l'expérience d'un militaire consommé et l'émotion d'un ardent patriote, *Le combat de Wissembourg* et la conduite des *Turcos à Froeschwiller*. De tels récits touchent notre âme de trop près pour qu'on ne vibre pas à les entendre, et nous remercions notre éminent confrère des impressions généreuses que sa parole a réveillées en nous. Remercions aussi du fond du cœur le sympathique président de la Société française d'Archéologie, M. le comte de Marsy, pour les *Notes* qu'il a bien voulu nous fournir sur certains personnages aujourd'hui décédés, affiliés à notre Compagnie. Des détails inédits, présentés par M. Mazel, sur *M. Braquehay, un homme de bien*, s'il en fut ; un travail très nourri de faits sur *La Traite des Nègres au XVIII^e siècle*, par M. Fernand Daudet ; une curieuse *Signification aux consuls de Quissac de deux arrêts du XVIII^e siècle relatifs à la tenue des chèvres en Languedoc*, pièce communiquée par M. Odile Pannet ; une savante étude de M. Gus-

tave Bayle sur *Les Anglais à Vaucluse et Philippe Stanhope*, enfin des *Documents piquants pour servir à l'histoire de notre Compagnie*, documents exhumés par M. Simon, Conservateur de la bibliothèque municipale, et un travail spirituel de M. Rocafort sur le même sujet, telle est la part que l'année écoulée a faite aux préoccupations historiques.

Voulez-vous de la littérature ? M. l'abbé Delfour sera là, plusieurs fois nommé, j'ajoute aussi plusieurs fois couronné ou tout au moins digne de l'être. En outre de son étude attachante sur notre regretté Bigot, qui, lue en séance publique, avait été déjà mentionnée au rapport de l'année dernière, il nous a présenté, avec cette grâce de style dont il est coutumier, *Ruskin et la religion de la Beauté*, et nous a donné, à notre grand plaisir, un mémoire sur *Les femmes victimes dans l'histoire de notre littérature*. M. l'abbé Bascoul a pris, pourrait-on dire, *L'Esprit de Rivarol*, pour nous le faire connaître. M. de Sarran-d'Allard nous a parlé *con amore* de *Calendal dans l'épopée et au théâtre* ; et enfin M. Rocafort, notre inépuisable et toujours très suggestif confrère, nous a communiqué ses réflexions judicieuses sur *Le rôle du professeur universitaire dans l'éducation morale de la jeunesse*, ainsi que sur *L'individualisme chez les Anglo-Saxons et chez les Français*. J'ajoute, pour être complet, le modeste travail du dernier président, lu à la séance publique, sur : *Religion et poésie*, et vous aurez ainsi une idée des sujets divers qui ont été abordés parmi nous dans le champ des études littéraires.

Où puis-je mettre maintenant le *Voyage à Moscou* que nous a fait faire avec lui M. Georges Maurin ? Il forme, à lui tout seul, une classe particulière. On ne voyage pas beaucoup dans notre sage Académie ;

est-ce pour cela qu'on nous nomme des membres résidants ? En tout cas une narration comme celle dont je vous parle nous fait regretter que la liste des excursions racontées ne s'allonge pas un peu plus.

Mais ce ne sont pas seulement des études originales, personnelles qui nous occupent ; nous avons le devoir et le privilège d'entendre aussi des rapports sur les œuvres qui sont soumises à notre jugement ou sur celles que nous impose la notoriété publique. C'est ainsi que M. Rocafort nous a fait une étude de main de maître sur le *Ramuntcho*, de Loti, et sur les *Caresses d'antan*, dues à la plume poétique de M. Alexandre Ducros, notre confrère. C'est ainsi que M. Bardon nous a donné son appréciation sur la *Monographie de Saint-Hilaire-de-Brethmas*, composée par M. Rouverand, et offerte en hommage à l'Académie ; que M. Maurin nous a présenté une vivante analyse des *Biographies uzétiennes*, de M. Alphonse Artozoul, et un élogieux résumé du travail que, sur *Jean Dumas, conseiller et chambellan du Roi*, M. Arthur de Cazenove a écrit de sa plume habile, travail dont notre Compagnie a décidé l'insertion au volume de ses Mémoires ; que M. Paul Clauzel a esquissé dans son rapport sur le concours, en annonçant la Mention honorable accordée à l'étude de M. Poulle-Symian, des considérations pleines de justesse sur *La vie et les œuvres du peintre Natoire*, et que M. le pasteur Grotz a rendu compte, avec sa sûreté de jugement et sa finesse habituelles, des travaux qui avaient marqué l'année où il fut président.

Enfin avez-vous soif de poésie ? M. Chansroux, M. Raymond-Février, M. Benoit-Germain, M. Fernand Desfours, M. Bard, M. Albert Roux, plus un écrivain

anonyme dont quelques vers nous ont été lus par M. Simon, tels sont les disciples des Muses qui ont bien voulu cette année agrémenter nos réunions de leurs productions poétiques, soit en français, soit en patois. En patois ! Pouvons-nous prononcer un tel mot sans penser encore à celui qui avait fait de ce langage un vrai parler délicieux et que la mort, il y a un peu plus d'une année, a ravi à notre affection ? Trois fables de Bigot, les dernières hélas ! nous ont été communiquées dans l'exercice écoulé ; l'une d'elles, *Lou Caladoun dé l'Our*, vous avez pu l'entendre à notre séance publique de l'an passé ; une autre sera lue à la séance d'aujourd'hui. La troisième sera ou lue ou publiée avec quelques œuvres posthumes, et puis ce sera tout. Mesdames et Messieurs, vous partagez nos regrets, j'en suis sûr, et vous ne nous en voudrez pas de renouveler à cette heure un hommage déjà rendu l'année dernière au poète si sympathique, qui, de plus, pour nous tous fut un ami si cher.

A ce deuil déjà si profond sont venues malheureusement s'ajouter encore d'autres pertes : deux de nos membres non résidants, M. le docteur Martin, d'Aumessas, et M. Adrien Jeanjean, de St-Hippolyte-du-Fort ; deux de nos membres honoraires, M. le docteur Albert Puech, dont le souvenir restera longtemps vivant dans notre Compagnie, et M. Alphonse Daudet ont laissé parmi nous les plus justes regrets. Alphonse Daudet, une illustration et de notre Midi et de toute la France, avait accepté avec la plus entière bonne grâce d'être au nombre de nos confrères ; l'Académie de Nîmes sera reconnaissante à la mémoire de ce grand écrivain d'avoir permis que si, rien ne manque à sa gloire, il ne manquât pas à la nôtre.

Soit pour combler ces vides si douloureux, soit pour unir à elle par des liens plus étroits ceux dont elle avait pu apprécier le fidèle concours, l'Académie a procédé à quelques élections dans le cours de cette année. Elle a nommé correspondants M. l'abbé Bascoul, de Fons, MM. Griolet de Geer et Adolphe Roux, de Paris, M. Pannet, du Raynaud par Quissac, et M. de Sarrahan-d'Allard, archiviste d'Alais ; membres non résidants M. le pasteur Février, de Saint-Hippolyte-du-Fort, qui nous appartenait comme correspondant, et le Frère Sallustien, directeur des Écoles chrétiennes d'Uzès ; membre résidant M. Gérard Lavergne, dont je n'ai pas besoin de vous faire l'éloge ; membres honoraires, le nouvel évêque de Nîmes, Mgr Béguinot, qui, avec une exquise distinction, a toujours témoigné à l'Académie, depuis sa venue parmi nous, la plus cordiale sympathie, et M. Frédéric Mistral, notre correspondant déjà, un de ces noms qu'on est heureux de prononcer dans une réunion comme celle où nous sommes, car on est sûr qu'il y rencontre l'écho le plus sonore et le plus chaleureux. Enfin, Mesdames et Messieurs, par une disposition statutaire, le Président d'honneur de notre Académie, c'est M. le Préfet du Gard. L'arrivée dans nos murs de M. Lardin de Musset et l'accueil gracieux qu'il a fait à nos délégués nous ont donné l'occasion de lui dire combien le nom qu'il porte si honorablement, et dont le poétique éclat se continue dans sa famille, nous est une garantie de son bienveillant intérêt pour notre œuvre et pour nos travaux.

A côté de ces faits de l'an 1897, il nous en faut citer trois autres qui se rapportent, il est vrai, à l'exercice courant, mais qui nous touchent de trop près pour être passés sous silence à la séance d'au-

jourd'hui. M. l'ingénieur Lenthéric, dont la présence dans nos rangs était pour nous un réel privilège, a demandé, à cause de ses fonctions absorbantes, à être déchargé de la mission de membre actif. En regrettant cette décision, que nous avons dû respecter, nous avons cependant la consolation de garder M. Lenthéric à titre de membre honoraire. Un autre fait, né de celui-là, c'est la nomination de M. Michel Jouve, conseiller à la Cour d'appel, en qualité de membre résidant ; je suis heureux aujourd'hui, devant vous, de lui souhaiter la bienvenue. Enfin, le dernier fait est une épreuve douloureuse : il s'agit de la mort récente de M. Frédéric Béchard, l'un de nos membres honoraires, auquel notre bibliothèque devait un accroissement précieux et dont le talent distingué avait été en plusieurs occasions apprécié par notre Compagnie. L'Académie exprime ici, en souvenir de ce confrère, sa sympathie et ses regrets. M. Béchard avait eu la bonne fortune, en le donnant pour titre à l'une de ses productions dramatiques, d'enrichir notre langue d'un substantif nouveau, qu'a consacré l'Académie Française, *Les Déclassés*. Ajoutons que s'il a créé le mot, il n'a malheureusement ni inventé ni détruit la chose.

Et maintenant, quand j'aurai ajouté à ce tableau le souvenir des distinctions honorifiques accordées à quelques confrères ou des succès académiques obtenus par plusieurs d'entre eux, quand je vous aurai dit que nous avons parfois à nous occuper en séance ou dans diverses commissions des intérêts matériels dont la gestion nous incombe, intérêts qui se sont accrus dans le cours de l'année dernière par le fait que l'Académie a été appelée à recueillir le legs de M. Edouard Maumenet, quand je vous aurai rappelé que ce beau legs, dont le montant n'est pas

encore entièrement fixé, a pour but exclusif une œuvre de bienfaisance et de patriotisme, et que le seul désir de notre Compagnie est de répondre au vœu de son généreux bienfaiteur selon la plus stricte équité, je vous aurai donné un aperçu rapide, mais point trop incomplet cependant, je l'espère, de nos travaux intérieurs. Partagez maintenant cet aperçu en vingt séances, divisez ce bloc en monnaie, découpez cette pièce un peu massive en tranches, puis ajoutez à ces diverses réunions la vie, l'entrain, la cordialité qui en sont le principal charme, et vous aurez une idée assez nette de nos rencontres bimensuelles. Aussi bien vous voilà presque des nôtres maintenant ; il ne vous manque plus qu'un jeton de présence pour vous croire académiciens. Je n'irai point jusques à proposer cette distribution extra-règlementaire ; notre vigilant trésorier ne serait pas de cet avis. Mais si, même sans un jeton, vous avez eu quelque plaisir à voir de près notre vie intérieure, mon but sera bien largement atteint, puisque, déjà sympathiques à nos travaux (votre présence nous le prouve), vous serez devenus pour nous, sinon tous des confrères, du moins tous des amis.

GUSTAVE FABRE.

L'HÉRÉSIARQUE

L'Hérésiarque, tel est le titre de la nouvelle œuvre de notre collaborateur, M. Henri Mazel, la plus belle de toutes celles précédemment parues. C'est un drame en cinq actes, plein de vie et de mouvement, d'un coloris de style éblouissant. Victorin était le moine le plus candide du couvent de Valsainte, situé dans notre région. Mais l'esprit du mal l'a visité sous la forme d'Astéria, comtesse de Bourgundie, excommuniée, et il a succombé. Malgré ses prétentions de fidélité à l'Eglise, il est excommunié à son tour par un concile réuni à Avignon et condamné au bûcher. Mais au moment d'y monter, une émeute a éclaté dans la ville et les partisans d'Astéria le délivrent. Les Pères du Concile sont entraînés en prison, Astéria et sa cour, et avec elle Victorin devenu empereur et pape, trônent dans le palais pontifical. Mais leur triomphe ne dure pas : le cinquième acte s'achève sur les cadavres des deux usurpateurs et sur la reprise de possession de la province par Enguerrand, délégué de l'Empereur et du Saint-Père. L'extrait suivant donnera une idée de la manière de l'auteur. Nous sommes au premier acte, dans la chapelle du couvent de Valsainte. Astéria en fuite, qui a pu pénétrer jusque là, a déjà conquis à moitié le cœur tendre de Victorin qui était en oraison. Se sentant mourir, le vieux moine Déodat

est venu, avant d'expirer, bénir une dernière fois son jeune frère.

DÉODAT (*entrant*).

Le Seigneur soit avec toi, mon frère !

ASTÉRIA (*à voix basse*).

Dieu !

DÉODAT

Pourquoi ne réponds-tu pas, frère Victorin, n'est-tu pas ici en prière ? En extase, peut-être, et tu ne peux m'entendre ! Où donc es-tu ? les ténèbres sont épaisses et mes prunelles si vieilles qu'elles ne distinguent plus guère... Pourtant, je sens un parfum étrange...

VICTORIN

Mon père, je suis bien ici, et c'est moi qui vous réponds : Que le Seigneur soit avec votre esprit !

DÉODAT

Ta voix tremble...

VICTORIN

Comment pourrait-elle ne pas trembler, si terribles sont les angoisses où peut sombrer toute âme, à toute heure ?

DÉODAT

Seraient-ils venus t'obséder, mon fils ? Oui, je devine au fond du parfum de roses qui flotte encore un relent de mystère... Cette odeur n'est pas céleste... Ils sont venus, n'est ce pas, mon fils, et, gloire à Dieu, tu leur a résisté ! Réjouis-toi, car ceci est écrit ; « Heureux qui endure et surmonte la tentation ! » Le Christ lui-même a voulu s'y soumettre, et la rage des démons n'est que l'aveu de leur terreur.

VICTORIN

Mon père !

DÉODAT

Vois-tu, je suis à l'âge où l'on s'assied au bord de la route en attendant que la douce mort passe ; mes membres sont raidis, ma vigueur éteinte, mes yeux aveugles, toute ma vie s'est réfugiée dans mes narines, et c'est pourquoi elles

T. XXXIV, 4^{or} Juillet 1898

distinguent vite le relent obscène des sorcières, et ton parfum de myrrhe et de cinname, à toi... Tu es le plus pur de nous tous, Victorin, et ta prière monte vers Dieu aussi droite qu'une vapeur dans un air très calme.

VICTORIN

Mon père, par pitié !

DÉODAT

Voici que je descendrai bientôt dans la tombe, mes forces sont sur leur déclin, et depuis quelques instants même ma faiblesse augmente... Avant d'expirer, j'ai voulu te bénir encore, car je te vois oint par Dieu pour l'avenir : tu as l'amour qui aspire les foules et l'éloquence qui les échauffe et la passion qui les entraîne, tu es beau, tendre et chaste, ton rôle peut être immense...

VICTORIN

Ah, la domination de son âme est plus désirable que l'empire de la terre.

DÉODAT

Cette odeur est étrange. Mon fils, est-tu bien seul ici ?

VICTORIN

Nous étions deux à prier ensemble.

DÉODAT

Deux ?

VICTORIN

Pardonnez-moi, mon père, si j'ai péché.

DÉODAT

Oui, oui, je vois... je vois... une femme... Eh ! quelle femme pourrait pénétrer en ce monastère que gardent tant de grilles, sinon... Elle !

VICTORIN

Mon père...

DÉODAT

Ah ! l'horrible louve. la chienne altérée de sang et de sarnie, la Jézabel dont les crimes ont ému la divine patience ! Elle est ici, et tu lui as parlé, Victorin, et tu dis que tu as prié avec elle ! Ah, malheureux enfant ! Oui, je la recon-

hais : c'est bien ce front bombé et largement découvert, et ce teint blême que les brasiers d'enfer ne rendraient pas pourpre, et ces lèvres plus sinueuses qu'un frémissement de marécage, et ces regards dont me brûle la flamme à travers la taie de mes prunelles, oui, c'est bien elle, son relent lascif, son cliquetis de bijoux et sa froissure d'étoffes en le rejet de sa superbe, tout jusqu'au son de sa voix encore muette que je crois déjà entendre.

Dehors, maudite ! Infâme, hors d'ici ! La lance de saint Maurice t'a échappé, tu n'es plus qu'une réprouvée, une bête fauve que le premier chasseur doit abattre. Et te voilà prise au piège, louve ! En nos mains, tu es en nos mains ! Le Saint-Père nous a libérés de ta mouvance. Tu n'es plus la dame de Burgundie, maîtresse des clés de ce monastère, mais une vagabonde qui a violé Valsainte, et qui sera pour ce crime, remise au bras séculier dont elle prévoit la sentence !

ASTÉRIA

T'avais-je menti, frère Victorin, et n'est-ce pas la mort jusqu'en cet asile ?

DÉODAT

Péril sur nous parce que cette immonde a infecté l'air de notre âme, sur cette nef d'où sa vue fait enfuir les prières, sur toi, mon pauvre enfant, qu'elle a peut-être ému de pitié et sur moi-même qui lui parle, et même en la maudissant, m'empoisonne de ses effluves ! Je sens la colère de Dieu, parce qu'elle l'obombre, planer sur nous. Valsainte, dans quel creuset de flammes purifieras-tu la souillure que t'imprime sa pestilence... Ah ! fuis, fuis, frère Victorin, qu'importe la mort d'un vieillard, mais toi, fuis...

VICTORIN

Pas avant, mon père, que je n'aie imploré votre pardon pour la pécheresse.

DÉODAT

Hélas, hélas, voilà bien ce que je redoutais par dessus tout... Ah ! mon fils, mon malheureux fils, dans quel piège as-tu glissé ! Toi, le chérissant, c'est par l'amour que tu devais être séduit et le Rusé a bien perpétré son œuvre.

VICTORIN

Mon père, penseriez-vous au péché de chair ? Je vous le jure, cette misérable est pour moi sans sexe, et je n'avais même pas vu son front large et son teint de marbre et ses yeux étincelants avant que vos lèvres ne me les aient révélés. Mais elle est malheureuse.

DÉODAT

Hélas !

VICTORIN

Ah ! songez dans quel cycle de désastres a tournoyé cette déplorable victime, vaincue, traquée, proscrire et ne pouvant échapper à la mort, même au pied de cet autel où elle clame asile. Ah ! suis-je coupable de frémir à une calamité si royale.

DÉODAT

Mon fils, nous crois-tu donc de pierre, et penses-tu que nous n'avons pas à refouler la miséricorde au fond de nos âmes ?... Ne regarde pas le malheur mais le mérite ; au-dessus de la pitié n'y a-t-il pas la justice ? et quelque dolente que soit cette femme ne reste-t-elle pas le puits d'abîme d'où sont sorties les sauterelles de la mort ?

VICTORIN

Au-dessus de la pitié n'y a-t-il pas la justice ?... Mon père, Jésus, aurait-il ainsi parlé ?

DÉODAT

Eh, qui de nous est Jésus ? Ah, mon fils, ce n'est pas l'abbé de Valsainte qui te parle, je ne voudrais pas prononcer les paroles terribles qui feraient de toi un rebelle si tu ne tombais aussitôt à mes pieds, c'est le père, le vieillard plein de jours et d'expérience.

VICTORIN

Hélas !

DÉODAT

Ce n'est pas non plus le prêtre ! S'il parlait, il ne lui refuserait pas son aide, mais, ô mon fils, est-ce bien le sacerdoce en toi qu'elle a ému, est-ce à l'ordre de Melchisédec qu'elle s'est adressée, s'est-elle accusée des péchés ?

Non, car elle serait à nos pieds sanglotante, et je la flaire debout et la narine ouverte. Prends garde, Victorin, ce n'est pas le prêtre qui tremble en toi, c'est l'homme.

VICTORIN

Dieu, qu'elle clarté m'illumine !

ASTÉRIA

Aux pieds de qui, fût-il vieillard, fût-il bourreau de la hache haute, une femme comme Astéria tombe-t-elle ? Malgré trahisons et désastres, je reste sacrée aux yeux de tous de par le saint chrême dont les évêques m'ont ointe, de par mon père le glorieux empereur Lothaire l'Aveugle et sa lignée ancestrale qui remonte en sillon de lumière jusqu'à Charlemagne, de par l'énergie qui m'a permis de tuer mes rivaux comme un César, et de régner sur Rome comme une Livie !

DÉODAT

L'entends-tu ?

ASTÉRIA

Tomber aux pieds de quelqu'un ? Oui, peut-être, de qui viendrait avec des bénédictions sur les lèvres et non des injures, et des aromates dans les mains et non des lanières, qui panserait mon cœur royal mais de femme et que tant de flèches hérissent, et m'apprendrait l'amour à moi qui ne sais que la haine. Que suis-je enfin, sinon une âme pétrie du même limon que les vôtres, vivifiée par le même Esprit, rachetée par la même Hostie ? Est-il vrai que je sois flancée au flammes infernales ? du moins je fus d'abord appelée aux joies parasidiaques ; quelle victoire plus belle que de m'arracher au gouffre, et de me conduire, moi aussi couronnée d'étoiles et vêtue de lumière, vers les épouses de l'Agneau ! Et pour cela que faudrait-il ? Une larme, une larme versée sur moi, vieillard de colère...

DÉODAT

Il l'écoute ! Il l'écoute ! Ah, les mauvais anges sont ici.

VICTORIN

Chassons-les donc en ramenant cette âme à Dieu !

DÉODAT

Oui, mais pas toi ! D'autres la sauveront. Valsainte manque-t-il d'apôtres et d'ascètes ? Mais ton âme à toi est trop tendre, il n'est pas bon qu'elle frôle le péril féminin. Viens, mon fils bien-aimé, viens, ne t'expose pas au péché pour sauver la pécheresse !

VICTORIN

Mon père, n'est-il pas écrit : « Je me suis fait infirme avec les infirmes pour soulager les infirmités, et je me suis fait tout à tous pour obtenir le salut de tous ? »

DÉODAT

Souviens-toi : notre règle défend à toute femme de pénétrer ici.

VICTORIN

Celle-ci est suzeraine de Valsainte.

DÉODAT

Elle ne l'est plus.

VICTORIN

Ne faut-il pas que la bulle de déchéance soit confirmée par le concile ?

DÉODAT

Ah ! tu ne résisterais pas ainsi si l'œuvre de séduction n'était faite...

Tu baisses le front, c'est que j'ai vu juste... Une dernière fois, je t'adjure par la Vierge sans macule, par l'apparition saignante de Jésus-Christ. par la majesté de Dieu dans son soleil de foudres, éloigne-toi de cette femme !

VICTORIN (*se jetant à ses genoux*).

Mon père...

DÉODAT

Tu pleures, mon fils bien-aimé, vois de même couler mes larmes. Ah, les esprits de ténèbres ont bien trouvé le défaut de ma mystique armure, et cet assaut a épuisé mes forces dernières...

En vérité, je sens que le Seigneur va me rappeler à lui, la vie flotte en mon corps comme en un fantôme que le vent va dissoudre, ma voix faiblit, mais elle s'élève en-

core vers toi comme un râle. Détourne-toi de la perverse, repasse en ton esprit les crimes de tous ceux qui l'approchèrent, ses cardinaux rouges de carnage, ses comtes vautrés dans les stupres, et l'antipape Geoffroy le simoniaque, qui déchira les entrailles de l'Eglise et fut éventré à son tour, ses intestins coulant sur la chaire de saint Léon, ah ! mon fils, frémis devant tant d'horreurs !

ASTÉRIA

Je suis celle qui souffre et qui n'a jamais trouvé de consolateur. Je souffre de faim et nul corbeau ne traverse mon horizon, de soif et nulle goutte d'eau de pluie ne tombe, de solitude et nul ne s'approche, de désespoir et nul ange d'amour n'éloigne de moi le calice... Si j'ai commis des crimes, c'est que toute main pure fuyait l'anathème. A ne sentir partout que trahison, j'ai desséché mon âme. Je n'ai pu aimer personne et je ne sais si quelqu'un m'a aimée. J'ai méprisé la tendresse pour mieux dominer le monde, et maintenant que tout s'écroule, j'envie le bonheur qui passait peut être à portée de ma droite. La couronne d'amour est la seule qui donne droit de heurt à l'huis céleste.

DÉODAT

Ma respiration s'embarrasse, mes pieds sont plus froids que des dalles, mes forces s'enfuient, je sens que je vais mourir...

VICTORIN

Mon père vénéré !

DÉODAT

Oui, mourir, mon enfant, mais la mort, pour nous, c'est la joie ! Ce n'est plus la senteur mauvaise que je respire à présent, mais des effluves d'encens et de cinname. Entends-tu ces chants lointains ? Comme je serais heureux, mon fils bien-aimé, si je pouvais m'endormir en Dieu en tenant ta main.

VICTORIN

La voici, mon père.

DÉODAT

Que tu es bon, Victorin !... Oui, soutiens-moi, le Sei-

gneur exauce mon vœu le plus cher, mourir aux pieds de ses autels...

Mon fils, la femme est-elle toujours là ?

VICTORIN

Oui, mon père.

DÉODAT

Si elle pouvait partir ! Son atmosphère est peuplée de démons, et quand les douces orgues se ralentissent, j'entends leur ricanement et je sens leur soufre... Ah ! ne la crois pas, mon fils, ne la crois pas. Tu sais qu'elles clairvoyances consolent les mourants, elle est fatale et les boucliers des esprits méchants couvrent sa marche d'un dais de blasphèmes...

ASTÉRIA

Qui me consolera sera heureux comme un élu. Le bonheur ici-bas est fait d'enthousiasmes, et nuls ne seront plus purs que ceux que je ferai naître, il est fait aussi de mélancolies et nulles larmes ne seront plus douces que celles que nous verserons ensemble. Mon bonheur n'est pas de dominer mais d'obéir, et si mon front reste orgueilleux devant qui m'insulte, avec quelle ferveur humble, ô ciel, me roulerai-je sous les pieds de qui m'aimera, et comme je baiserais ses mains qui me châtieront, et comme je pleurerai sur ses sandales, comme un agneau lèche la main qui l'égorge...

DÉODAT

Voici que mes yeux ne voient plus et que mes oreilles n'entendent plus. Je suis en vous. Seigneur, en vous tout entier. Ah ? recevez-moi dans votre sein...

Reste auprès de moi, mon fils ne t'en va pas. Je veux que tu me voies mourir et que tes mains me ferment les paupières.

A genoux, mets-moi à genoux, le visage tourné vers le tabernacle, c'est ainsi que je veux mourir...

Puisses-tu, mon fils, jouir d'une mort aussi douce !...

Et toujours ma voix faiblissante renaît pour te détourner de la perverse. Tu te dois à tous et non pas à une... Repousse-la, puisqu'elle ne sait pas tomber à genoux !

VICTORIN

Ah ! mon père, mon père !

DÉODAT

Ta main, ta main droite dans la mienne ! Que je meure
en tenant ta main !

ASTÉRIA (*tombant aux pieds de Victorin*)

Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché,

VICTORIN (*la bénissant*).

Ah ! *Benedicat te omnipotens Deus, Pater et Filius, Spiritus Sanctus !*

DÉODAT

Je n'ai pas eu ta main, mon fils !

(*Il meurt.*)

UNE COLLECTION NOUVELLE

DES VIES DES SAINTS

Quand on parle des « saints » à M. Homais, il s'étonne qu'il se soit trouvé des hommes qui aient pu se résoudre à devenir saint Augustin ou saint Vincent de Paul, quand il leur eût été si honorable et si avantageux de faire de brillants ingénieurs, des avocats diserts ou seulement des pharmaciens.

Pour un religieux et, en général, pour une personne pieuse un « saint » est presque exclusivement un sujet d'édification. Ce n'est pas à ce point de vue que je me placerai, n'ayant pas qualité pour en traiter congrûment.

Entre ces deux catégories flotte une majorité de bons esprits, croyants ou non, qui voient dans le « saint » mieux qu'un fanatique, et autre chose qu'un dévot, qui admirent sa hauteur morale, frappés exclusivement, ou de préférence, par ses côtés humains, par ses vertus naturelles et par son action ici-bas. Que savent-ils des « saints, » ceux-là ? Rien, ou presque rien. Eux qui rougiraient de n'avoir pas lu la biographie de Franklin ou celle de Kant, ils ignorent avec sérénité dans quel siècle naquit saint Ambroise ou saint Bernard.

A qui la faute ? A eux-mêmes d'abord, au temps qui les presse, aux affaires qui les appellent, aux plaisirs qui les sollicitent, à l'indifférence religieuse

et au laïcisme qui les gagnent insensiblement ; mais aussi, il faut l'avouer, à ce qu'« il y a bien peu de vies de saints écrites comme elles devraient l'être. » C'est un évêque, Mgr Dupanloup, qui l'a dit.

Qu'il y ait de bonnes vies des saints, c'est incontestable, mais il y en a peu, et ce sont généralement des ouvrages d'une grande étendue, — la *Sainte Elisabeth de Hongrie*, de Montalembert, ou la *Sainte Chantal* de Mgr Bougaud, — inaccessibles par là même aux gens du monde. Les vies plus courtes pullulent, mais, sauf le respect qui est dû aux pieuses intentions de leurs auteurs, elles découragent les lecteurs les plus intrépides par la quantité de niaiseries qui en font d'ordinaire le plus bel ornement, par le manque absolu de critique, par l'odeur fade qui se dégage des fleurs fanées d'un style tour à tour plat et prétentieux : véritables Bouasse-Lebel de l'hagiographie, qui nous produisent la même impression de pauvreté navrante que les plâtres de la rue Saint-Sulpice à Huysmans.

On s'est ému enfin de tant de détresse. Un éditeur intelligent (1) a entrepris de présenter de chacun des grands saints un portrait vivant et simple, tiré des sources et des documents contemporains, et renfermé dans un cadre assez restreint pour retenir l'attention d'un grand nombre de lecteurs. La direction de la série a été confiée à un philosophe éminent, M. Henri Joly, professeur à la Sorbonne, auteur d'ouvrages fameux sur l'instinct des animaux et sur la psychologie des grands hommes et des criminels.

M. Joly à son tour s'est choisi des collaborateurs d'un mérite exceptionnel et comme on en voyait rarement, ces temps-ci, groupés autour d'hommes ou de

(1) Victor Lecoffre, Paris.

choses d'église. Leurs noms sont tout un programme en même temps qu'un gage assuré de succès. Laïques presque tous, c'est une garantie qu'ils n'inclineront pas trop à composer exclusivement un livre de piété. Ils viennent d'un peu partout, sans mot d'ordre ni lien d'école : du Parlement comme MM. Denys et Henry Cochin ; de l'Académie française, comme le duc de Broglie, le Cte d'Haussonville et M. Thureau-Dangin ; des Facultés libres, de l'Ecole des Chartes et des archives de l'Etat. Mais c'est l'Université surtout qui a donné, renouant ainsi, par des individualités de choix, avec la religion des relations jadis étroites et glorieuses mais depuis longtemps plutôt espacées. Je lis au hasard le nom d'un professeur au Collège de France, d'un maître de conférences à l'Ecole normale, de plusieurs professeurs de la Sorbonne et des facultés de provinces, de deux professeurs de lycée.

Ce n'est pas que les membres du clergé et des principaux ordres religieux aient été écartés : on en trouve, et ceux-là très bien choisis, et d'une compétence éprouvée. Il faut souhaiter que le monde ecclésiastique ne tienne pas en suspicion cette nouvelle collection pour la place relativement faible qu'il y tient. Le concours des laïques a plus d'une fois réussi à l'Eglise. En l'espèce il est excellent, par le renouvellement qu'il apporte à la manière de traiter la matière, et aussi par les chances qu'il a de piquer la curiosité. La vie de saint Louis ou celle de Jeanne d'Arc par le Révérend Père X aurait trop souvent risqué de laisser les profanes respectueusement froids : signée de M. Marius Sepet ou de M. Petit de Julleville, elle les tente. C'est injuste et inepte, mais c'est ainsi.

Huit volumes ont déjà paru, huit petits in-12, d'une

élégante simplicité et tout à fait jolis à l'œil. On peut donc dès à présent se faire une idée juste et complète de l'esprit de cette publication, des intentions communes des collaborateurs et de la méthode qui fait l'unité de leurs divers travaux. Il s'agit avant tout, semble-t-il, de faire connaître l'âme et la vie du saint, en le replaçant dans son milieu historique au moyen d'une documentation exacte et en le faisant parler lui-même le plus souvent possible.

Une triple préoccupation se dégage de l'ensemble.

Avant tout on veut être véridique et exact. Il n'y a pas qu'une manière, celle de M. Aicard ou celle de M. Rostand, de défigurer nos saints. Il y a aussi celle de tant d'hagiographes naïfs ou routiniers qui surchargent leur saint favori de tout un bric à brac de légendes, de miracles et de contes à dormir debout dont il est complètement dénaturé. Telles ces belles cathédrales dont le style primitif a été aboli par la fantaisie arbitraire d'un artiste moderne. Déjà un prêtre éminent, membre de l'Institut, et aujourd'hui directeur de l'École française de Rome, M. l'abbé Duchesne, avait pris l'initiative, au grand scandale de plus d'un béat, de ces restitutions qui s'imposaient. Visiblement la nouvelle collection s'est inspirée de ses hautes leçons : sans amoindrir systématiquement le rôle du surnaturel, — ai-je dit que les collaborateurs sont tous des croyants ? — elle présente les vies des saints épurées de tout alliage superstitieux. Le bon goût des fidèles se trouve ainsi respecté, évitées aussi les railleries faciles des incrédules et des sceptiques.

De même, sans tomber dans l'interprétation purement naturaliste, on a voulu remettre le saint dans l'humanité, dont il était après tout, quoiqu'il l'eût dépassée, on a voulu le faire revivre en homme de

chair et d'os, comme nous. Trop souvent, en effet, dans les biographies qui courent les mains des dévotes, les saints apparaissent comme les instruments aveugles et passifs d'une puissance surnaturelle. Une intelligence extérieure semble être venue se substituer à leur intelligence, une volonté à leur volonté. Ils n'ont pas l'air être des nôtres, d'être de notre planète. Aussi ils se ressemblent tous, éditions innombrables d'un type unique et définitif, celui des vitraux d'église, sans consistance et transparent. Or, à première vue, cela est faux. Chaque saint a eu une personnalité franchement accusée, faite de son âge, de son tempérament, de son pays d'origine et de sa condition. La grâce a pu la transfigurer : la supprimer, non. Je vois parmi eux des jeunes et des vieux, des malades et des bien portants, des violents et des doux, des rois et des cordonniers, des bergères et des courtisanes : l'Esprit souffle où il veut, mais il est impossible qu'à son souffle se soient évanouies instantanément tant de diversités et de contradictions. Et de fait je sais, et j'aime, profane, à savoir que Jeanne d'Arc était une merveille de beauté et d'esprit, que Jérôme et Augustin avaient eu des sens exigeants, que Bernard, afin de résister à un trouble né d'un regard, avait été obligé dans sa jeunesse de se jeter dans un étang pour y refroidir le feu de sa passion ; que Vincent de Paul — qui le croirait ? — était d'un naturel bilieux et aussi François de Sales ; que la jolie Catherine de Sienne raffolait des fleurs, François d'Assise des bêtes, et Ignace de Loyola de la musique ; que Philippe de Néri avait des excentricités d'humeur que Gœthe, qui se félicitait d'avoir un tel saint pour patron, appelait plus respectueusement « ses saillies humoristiques » ; qu'Élisabeth de Hongrie, enfin, aimait tellement son mari, après

Dieu, que, dans leur latin naïf et sans crainte, les chroniques du temps racontent que le soir elle n'exigeait pas qu'il pût de ses mortifications (*ad lectumque mariti reversa hilarem se exhibuit et jucundam*). Il ne me déplait pas de savoir tout cela, parce que c'est par ces faiblesses, hélas ! que je m'en rapproche, et je félicite les nouveaux hagiographes de n'en avoir point rougi pour leurs héros.

Isolés de l'humanité, les biographies courantes isolent encore les saints du milieu dans lequel ils ont vécu. Quelle grossière erreur ! Comme toutes les élites, celle-là entretient avec le milieu historique où elle apparaît des rapports incontestables, qu'elle ait pour mission d'exalter ses tendances, ou, ce qui est plus fréquent, de les contrarier. N'est-ce pas la sensualité païenne qui a provoqué dans les premiers siècles de l'Église la glorification de la chasteté, ainsi que les appels multipliés de saint Jérôme et de saint Ambroise au célibat monastique ? Plus tard, n'est-ce pas les excès des Barbares, batailleurs et ignorants, qui ont fait ouvrir des couvents de travailleurs de la terre et des couvents d'érudits ? Et, au xvi^e siècle, n'est-ce pas l'esprit de révolte et de dissidence qui a groupé des religieux dans un vœu d'obéissance absolue ? Sans être seulement des expédients momentanés contre le péril d'un jour, nous voyons les saints apparaître à leur heure et dans leur milieu ; et leurs œuvres correspondent toujours à des besoins précis et déterminés. De cette vérité, les auteurs de la nouvelle collection en sont profondément pénétrés : de là des tableaux d'histoire peints à la couleur particulière des temps et des lieux, qui datent et caractérisent la vie du saint, et au centre desquels elle prend un sens et un relief inattendus.

Enfin on a voulu montrer la sainteté même en

action. C'est un préjugé de se figurer les saints en état perpétuel de contemplation et d'oraison. Le saint est un mystique, autrement dit, il aime Dieu de toute son âme, et c'est par la contemplation qu'il entre en communication avec lui. Mais « celui-là fait beaucoup qui aime beaucoup, » dit l'*Imitation*. La contemplation du saint n'est pas stérile : elle est l'aliment de son action, le réservoir d'idée, d'amour et d'énergie qui donnera de son trop-plein sous la forme infiniment variée d'œuvres de charité ou d'enseignement. On peut appliquer aux saints ce qu'Henri Martin disait fort bien de Jeanne d'Arc : « La sérieuse enfant offrait déjà ce mélange de méditation solitaire et de puissante activité qui caractérise les êtres promis à de grandes missions. » L'action, voilà donc le point culminant de la vie sainte. Tout au moins c'est à l'action que l'humanité juge les saints, c'est à l'action que, par suite de la diminution croissante du sens surnaturel, elle les jugera de plus en plus. C'est donc une entreprise très opportune que de les présenter par où ils ont le plus de chance d'attirer et de retenir l'attention des contemporains.

Il est difficile de faire un choix parmi les volumes déjà parus : à des titres divers ils sont tous également recommandables. Cependant, comme restitution du passé, nul doute qu'il faille attribuer la palme à la *Sainte Clotilde* de M. Godefroy Kurth, professeur à l'Université de Liège. Avec une science sûre, cet historien déjà célèbre de nos origines fait la part dans cette vie de ce qui est rigoureusement exact et de ce qui est suspect. Par exemple, il prouve péremptoirement que Gondebaud, roi des Burgondes, n'ayant pas tué son frère Chilpéric, ni jeté à l'eau sa femme, ni exilé ses deux filles, Clotilde, l'une d'entre elles, n'a pas eu à demander vengeance à Clovis ou à

ses fils de cette cruauté imaginaire. M. Kurth s'est bien gardé de restaurer du portrait de Clotilde ce que le temps en a totalement détruit. Mais ce qui en reste, il l'a fait vivre et parler avec éloquence. Cette allure si gracieuse de la femme sous les longs voiles de la veuve, ce geste plein de dignité pudique et de majesté royale, cette rayonnante spiritualité, on dirait une de ces fresques mutilées de Botticelli qui vont jusqu'à l'âme, délicieusement.

Parmi les saints d'action proprement dits, le *Saint Vincent de Paul* du Prince Emmanuel de Broglie fait revivre ce héros de la charité avec une force et un relief saisissants. On le revoit tel qu'il était, non seulement le plus grand homme de bien que le christianisme ait donné à la terre, mais aussi le saint le plus conforme au caractère français, par où s'explique qu'il soit chez nous si bien compris et si constamment imité. Ce fils de paysans landais, — qu'on s'obstine je ne sais pourquoi à anoblir malgré lui, puisqu'il a toujours signé Depaul en un seul mot, — avec sa gaieté, son œil malicieux, avec cette intelligence étonnante pour l'époque des besoins nouveaux qu'amène le changement des temps, avec ce cœur à la fois si simple et si bon, enfin avec cet intarissable entrain dans le bien qui dissimulait mal les plus rudes austérités, est sans contredit le vrai fils de cette vieille terre de France, et on a raison de ne pas vouloir laisser absorber par le rayonnement de la sainteté l'empreinte si française de cette souriante physionomie.

Je ne parle pas de la *Psychologie des Saints* de M. Henri Joly, qui sert de préface à toute la collection. C'est un chef-d'œuvre de pénétration et de finesse. On est impatient de voir ces qualités appliquées à l'étude d'un saint aussi énigmatiquement redoutable que l'était Ignace de Loyola.

JACQUES ROCAFORT.

PROSE BIBLIQUE

(Pour l'ami Marius Richard).

UN SOIR A GOMORRHE

« Car nous allons détruire ce lieu parce que le cri des péchés de ses habitants s'est élevé devant l'Eternel et il nous a envoyés pour le détruire. »

(Genèse-XIX-13).

Voici, c'était un soir lointain des âges et le vent qui venait des mers passait voluptueux et malsain, parfumé de tous les aromates du cantique.

C'était au temps où les hommes devenaient très vieux et avaient une vie tranquille qu'ils passaient à mener paître des troupeaux, et à chanter des psaumes le jour du repos.

Mais les pâtres de Gomorrhe ne païssaient que des boucs semblables avec leur rire lubrique et leur barbe pointue aux masques crispés des vieux Satans.

Et ils avaient désappris la religion des anciens et les croyances, ils profanaient les choses saintes et riaient des mystères, même les jeunes filles ne savaient plus comment on fabriquait le gâteau des noces. —

Par le porche des voyageurs, situé à l'Occident de la ville s'envinrent, derrière les chars des marchands fastueux, les deux anges de Dieu qui portaient comme il convient aux pèlerins, la coquille, les sandales et le gourdon.

Ils s'en venaient du côté des mers, avec le vent du soir doux et parfumé d'avoir frolé les bras nus et les cheveux

des filles qui chantaient sur les terrasses fleuries, là-bas vers les plaines de Galaad.

Cependant la nuit arriva, une nuit stellaire et bleue de lune, et les deux anges s'en allèrent dans les rues de Gomorrhe, afin de voir.

Et voici ce qu'ils virent de leurs yeux et entendirent de leurs oreilles.

Sur le seuil des portes entr'ouvertes, des femmes attendaient, pareilles aux idoles des tabernacles païens, des femmes aux joues et aux yeux peints avec toutes sortes de drogues aromatiques, du nard, du cinabre et de la cinnamome.

Celles-là étaient les prêtresses, les iniatrices des mauvais rites et elles murmuraient dans l'ombre des promesses calines. —

Ils s'en allèrent vers les jardins aux floraisons de roses et vers les fleuves, et ils virent encore des femmes en des nacelles, leur toison était rousse et leur chair était pâle et fardée de lune.

A la proue des barques illuminées qui descendaient au fil de l'eau, des ephèbes chantaient doucement des airs lointains. —

Et les anges de Dieu furent partout hantés par l'obsession des nudités, des parfums et des chevelures.

Dans les maisons on ne travaillait pas le soir au clair des lampes, et l'on avait remplacé les bonnes plantes des champs par des fleurs mauvaises aux odeurs énervantes que l'Evangile défendait.

Pour exalter des courtisanes, les poètes qui sont divins et qui savent sertir en l'or des paroles scandées les mots rares comme des gemmes princières et des sardoines, ne disaient plus les fêtes du travail et des moissons, la gloire des soleils et des midis et la tristesses des crépuscules élégiaques. —

Et les anges voyageurs virent et entendirent encore des choses tellement infâmes qu'ils ne les comprirent point, mais ils connurent que l'ordre de l'Eternel était bon.

Et ils sortirent par la porte des Pèlerins, parce que les temps étaient venus de détruire les villes, car leurs péchés étaient montés en gerbes rutilantes de flammes rouges et vertes vers les ciels.

LÉO LARGUIER.

ALCOOLISME LATENT OU INCONSCIENT

SES CONSÉQUENCES

PHYSIQUES, INTELLECTUELLES ET MORALES (1)

L'alcoolisme n'est malheureusement pas un mal nouveau, et pas un d'entre vous n'ignore les dangers qu'il fait courir en ce moment plus que jamais à la Société. Déjà, au xvi^e siècle, Charles IX, et avant lui François 1^{er}, sévissaient contre cette plaie sociale. Un édit de 1536, du roi-chevalier dit ceci : « Quiconque sera trouvé ivre, sera incontinent constitué et détenu prisonnier au pain et à l'eau pour la première fois ; si secondairement il est pris , sera battu de verges ou de fouet dans la prison ; et tierce fois sera fustigé publiquement ; et s'il est incorrigible, sera puni d'amputation d'oreille, d'infamie et de bannissement. »

Et depuis lors, quels terribles progrès le fléau de l'alcoolisme n'a-t-il pas faits ! Vous avez entendu les conférences si instructives et intéressantes faites dans notre ville à ce sujet.

Vous savez déjà les résultats généraux de l'alcoolisme , son influence sur certaines affections, en particulier sur l'aliénation mentale. D'après les travaux de Claude, de Magnan, en France, l'alcool a augmenté le nombre des aliénés dans la

(1) Conférence faite le 20 avril 1898, à la salle des Fêtes du Lycée de Nîmes (*Ligue anti-alcoolique*).

proportion de 38/12 pour 100 pour les hommes, et 42/80 pour 100 pour les femmes.

Le rapport existant entre l'abus de l'alcool et la criminalité est aujourd'hui admis par tout le monde. Les hygiénistes et les moralistes sont aussi d'accord pour reconnaître les liens étroits unissant l'alcoolisme et la misère.

De plus, il est démontré que l'alcoolisme favorise la tuberculose. Les relevés statistiques de Ogle, sur les causes de la mortalité en Angleterre, présentent un tableau effrayant des ravages de la tuberculose chez les individus adonnés à l'alcool.

Le peu de résistance des alcooliques atteints de maladies infectieuses est un fait banal, connu de tous les médecins. La pneumonie est une maladie particulièrement grave, pour un individu en puissance d'alcool et dans les cas les plus bénins en apparence, on voit tout-à-coup surgir l'asystolie qui emporte les malades.

L'insuffisance du cœur se trouve au même degré chez les alcooliques atteints de fièvre typhoïde ou d'érysipèle, et les dernières épidémies de choléra, entre autres celle de Hambourg, ont démontré dans quelle proportion considérable, les alcooliques succombent à l'infection.

En général, l'alcoolique offre plus de prises à la maladie et il guérit moins vite qu'un individu normal.

Ce fait ressort clairement de l'expérience des sociétés Anglaises d'assurance mutuelle contre la maladie.

Dans les affections chirurgicales, l'alcoolisme exerce aussi sa pernicieuse influence.

Lors des opérations, l'anesthésie est particulièrement difficile et parfois dangereuse chez les alcooliques manifestes ou atténués. C'est souvent

même une occasion de découvrir l'alcoolisme, ce qui peut donner la clef de certains symptômes ou de certaines maladies que l'on ne s'expliquait pas alors qu'on ne connaissait pas cette tare.

Chez l'alcoolique ne présentant que peu ou pas de lésions viscérales, les blessures qu'on pourra avoir à soigner, seront peu influencées dans leur évolution. Il y a pourtant une intensité plus grande des phénomènes douloureux et une excitation considérable, du délire, même parfois du délirium tremens.

Les véritables complications des blessures ne surviennent chez l'alcoolique que lorsqu'il a des lésions viscérales déjà accentuées. C'est alors le delerium tremens qu'on observe au moindre prétexte, sous l'influence du trauma le plus léger.

En règle générale, chez tous les alcooliques, les grands traumatismes sont beaucoup plus graves que chez les individus sains et leurs fractures se consolident beaucoup plus lentement, exposant fréquemment à de fausses articulations ou pseudarthroses.

J'en ai dans mes notes personnelles plusieurs observations.

La vitalité moindre des tissus chez les alcooliques, explique leur gangrène facile, l'intensité des infections qui s'y inoculent, la rapidité foudroyante de leur extension.

C'est sur ce terrain qu'on voit évaluer le phlegmon diffus, l'erysipèle malin, la gangrène gazeuse, le tétanos.

J'ai eu dernièrement à soigner un homme alcoolique qui à la suite d'une simple luxation de l'épaule a eu une gangrène de la main et de l'avant-bras ; j'ai dû lui désarticuler le coude.

Les ravages de l'alcoolisme sur la santé des individus suffiraient à eux seuls, dit Jaquet, pour nous convaincre de la nécessité de la lutte engagée contre ce fléau, plus meurtrier que les épidémies les plus graves et les guerres les plus sanglantes. C'est non seulement l'individu, mais la société entière, qu'il menace de destruction.

En vertu de la loi de fer de l'hérédité qui pèse brutale et terrible sur la progéniture des buveurs, nous assistons à la déchéance physique et morale des populations adonnées à l'alcool. Magnus Huss, Martin, Grenier, Demme, et surtout Legrain, ont fait des recherches tristement concluantes à ce sujet. Dans deux cent quinze familles où Legrain a étudié les effets de l'alcoolisme, il a trouvé à la première génération, cinq cent huit individus affectés de tares héréditaires, consistant en malformations congénitales, dégénérescence psychique et mentale.

La déchéance physique de la race se manifeste d'une façon sensible dans les résultats du recrutement militaire dont l'insuffisance dans les régions adonnées à l'alcoolisme, a été signalée par Rotureau et confirmée par Claude.

Quant à la déchéance morale de la descendance des alcooliques, elle ressort d'une manière évidente des statistiques des maisons de correction pour détenus mineurs.

Supprimez l'alcool sous toutes ses formes, on ne trouvera plus des fous, des voleurs et des assassins parmi les enfants de quinze ans, et l'on pourra voir cesser aussi la dépopulation progressive et continue que déplorent les moralistes modernes.

Mais je ne puis pas ce soir, aborder ce sujet de l'alcoolisme dans son ensemble ; il est trop vaste et nous entrainerait trop loin.

Laissant de côté les ivrognes de profession et l'alcoolisme aigu, je bornerai notre causerie, si vous le voulez bien, à une variété d'alcoolisme que l'on peut appeler *alcoolisme latent ou inconscient*.

Avant d'entrer dans mon sujet, permettez-moi une profession de foi.

Je ne suis pas abstinente. J'admets que dans certaines circonstances on use des boissons alcooliques, qui ont leur utilité. Pour ma part, je n'hésite pas à boire de la bière quand j'ai soif, et lorsque je prends part à un dîner d'amis, je vide comme les autres à la fin du repas, ma coupe de champagne.

Et c'est précisément parce que je ne suis pas abstinente et que dans la vie ordinaire je colore mon eau avec du vin, que je tiens à vous dénoncer les conséquences de cet alcoolisme spécial, dont on ne se méfie pas, parce qu'il n'a pas de résultats visibles, immédiats, et que j'appelle *alcoolisme inconscient*.

Par *alcoolisme latent ou inconscient*, j'entends l'état chronique dans lequel sont les personnes faisant un usage régulier des boissons alcooliques, en quantité physiologiquement exagérée, mais sans abus apparent et sans ivresse.

La plupart de ceux qui se trouvent dans ces conditions seraient très surpris de s'entendre appliquer l'épithète d'alcooliques. Ils jouissent à première vue d'une bonne santé, s'occupent de leurs affaires, et chez eux l'alcoolisme ne se manifeste généralement que par une diminution de la résistance vitale et de la longévité.

M. Jaquet, Privat-Docent à l'Université de Bâle, dans une étude toute récente et très consciencieuse sur l'alcoolisme, s'exprime ainsi à ce sujet :

« Tout en reconnaissant l'innocuité d'un usage vraiment modéré des boissons fermentées, il nous paraît hors de doute que ce que de nos jours on entend par usage modéré dépasse notablement la limite de la tolérance de l'organisme humain pour l'alcool.

Un adulte consommant régulièrement un demi-litre de vin à chacun de ses repas, absorbe déjà de ce fait, environ 100 grammes d'alcool. Si l'on y ajoute un apéritif avant le dîner, un petit verre après le repas, plus un ou deux verres de bière dans le courant de la journée, consommation qui, d'après les idées généralement admises, n'aurait rien d'exagéré, on arrive à une dose quotidienne d'environ 150 grammes d'alcool, quantité que la moindre occasion peut faire monter à 200 ou 300 grammes.

« Les manifestations de cette fausse modération que l'on pourrait qualifier d'*alcoolisme latent*, sont peu appréciables chez les individus bien portants. Rien dans leur état physique ou mental ne permet de soupçonner l'existence d'un trouble organique quelconque ; mais il suffit qu'ils soient atteints par la maladie pour que les effets de l'alcool se traduisent nettement par une diminution de la force de résistance et une plus ou moins grande sensibilité de l'organisme. »

L'alcoolisme latent ou inconscient sévit à tous les âges ; l'enfance en est atteinte aussi bien que l'adolescence, l'âge adulte, l'âge mûr et la vieillesse. On le constate également chez l'homme et chez la femme dans toutes les classes de la société, surtout parmi les membres de la bourgeoisie et de l'aristocratie ; c'est l'alcoolisme de la famille, des salons, des boudoirs et des cercles,

L'ALCOOLISME CHEZ LES ENFANTS

Il semble au premier abord que s'il est un mot qui choque employé avec celui d'*alcoolisme*, c'est bien celui d'*enfance*. Nous savons, et cela est déjà assez triste, que certains enfants placés dans des milieux de vice et de grossière ignorance, boivent et s'enivrent très jeunes ; mais ce n'est pas de ceux-là que nous voulons parler. Le mal que nous visons est plus insidieux et peut-être plus dangereux, car il sévit dans des familles honorables, pleines de sollicitude pour leurs enfants, et qui les alcoolisent d'une façon sûre et continue sans s'en douter.

Le docteur Baratier dit, dans son travail sur l'alcoolisme et l'enfance : « Il existe dans la croyance générale un principe d'erreur absolu et impossible à déraciner. Ce principe consiste à croire que le *vin donne de la force et de la vigueur aux jeunes enfants*. »

La famille, imbue de cette idée qui est la cause primordiale de tout le mal, donne à boire à sa progéniture, dès l'âge le plus tendre, de l'alcool ou des produits similaires. Dans maints villages, dans maintes villes, à l'occasion d'un baptême, d'une fête, d'un repas quelconque, d'une réunion familiale, et même sans occasion, on enlève momentanément le biberon ou le sein de la bouche d'un enfant pour lui faire boire une cuillerée de vin pur ou sucré, voire même quelques gouttes d'eau-de-vie, et on trinque avec lui, à sa santé !

Et les parents, les amis, les voisins trouvent très drôles les grimaces du pauvre petit être qui s'agite sous leurs yeux, après cette criminelle absorption !

Aux quelques gouttes de vin ou d'eau-de-vie du début, succèdent peu à peu les cuillerées à café,

puis à soupe, de vin pur ; on arrive au morceau de sucre trempé dans l'eau-de-vie, à la sucée, à la resucée, à l'eau-de-vie pure ; en peu de temps cette coutume devient régulière, et l'habitude journalière est prise. Aux convulsions, aux cris du début, succède peu à peu un calme relatif ; l'enfant se laisse prendre à ce nouveau breuvage, et au bout de quelques mois, souvent en moins de temps, l'enfant, en même temps que du lait, boit du vin.

A six mois, il commence à manger ; plus tard, les parents seront fiers de montrer leur gamin d'un *au qui mange et boit comme un homme !*

Soumis à un pareil régime, l'enfant sera souvent malade. Au moindre rhume, à la plus petite colique, à la plus légère indisposition, on aura recours au vin chaud, aux grogs au rhum, kirsch ou cognac, deux ou trois fois répétés ; d'abord prises par cuillerées, ces boissons finiront par être absorbées par demi-verres ou par verres entiers. — Une mère de famille, une nourrice, parfois même intelligente, criera au meurtre quand le médecin prescrira 5 ou 10 gouttes de laudanum sur un cataplasme destiné à combattre les coliques d'un enfant de trois ans ; et de sang-froid elle fera absorber à ce même enfant, pour ces mêmes coliques, soit une bolée de vin chaud, soit de l'eau-de-vie pure, soit le plus souvent, le remède soi-disant spécifique en cette occurrence : de l'absinthe pure ! Ces préjugés néfastes, ces idées fausses, permettent à l'alcool d'envahir les berceaux et d'en faire des cercueils !

J'ai constaté plusieurs fois moi-même combien les mères donnent fréquemment des boissons alcooliques, surtout du vin, à leurs nouveaux-nés, et cela dans toutes les classes de la société.

Il n'y a pas longtemps, en passant dans une rue

de Nîmes, je vis une femme donnant de la chartreuse à son bébé, âgé d'environ trois mois. Je m'arrêtai pour lui faire des observations qui furent d'ailleurs fort mal accueillies.

Au mois de février dernier, j'opérai d'urgence une femme des environs qui avait un bébé d'un mois. Trouvant mauvaise mine à cet enfant, je m'informai de son alimentation, et appris que depuis sa naissance on lui donnait tous les jours et à plusieurs reprises du vin, d'après les conseils de commères et d'une sage-femme. Je fis cesser cet usage du vin, remis l'enfant au régime lacté absolu, et en quelques jours, il reprit un air de bonne santé.

J'ai dans mes notes quantité d'exemples semblables dont j'ai eu connaissance en m'enquérant minutieusement des antécédents, de l'hygiène, de l'alimentation d'enfants qu'on m'a amenés atteints d'affections diverses : débilité, rachitisme, tuberculose, maladies des os et des articulations.

C'est donc un fait malheureusement acquis que l'alcoolisme existe dans la première enfance, et je suis persuadé qu'il constitue un facteur important dans la morbidité et la mortalité des nourrissons.

Ils n'auraient besoin, pour se développer et se fortifier, les pauvres petits, que d'une hygiène bien entendue. Leur alimentation devrait être fournie exclusivement par la mère.

Ici permettez-moi d'ouvrir une parenthèse à ce sujet.

Il y a quelques années, l'allaitement maternel, surtout dans les classes élevées de la société, était peu répandu. Pourtant, hors les cas très rares de maladie ou d'impossibilité réelle, une mère doit allaiter son enfant ; c'est un axiome, une règle absolue. En confiant l'allaitement de son enfant à une mercenaire, on prive un autre enfant du lait maternel,

qui lui appartient de droit. Il est démontré que les enfants des nourrices sont, dans une très grande proportion, voués à la mort par le fait de la privation du lait de leur mère et des conditions déplorables dans lesquelles ils sont alors placés. La mère qui ne nourrit pas son enfant, et qui se fait remplacer dans cette noble fonction par une nourrice mercenaire se rend inconsciemment complice d'un infanticide.

Ce que je dis là n'est pas seulement mon opinion personnelle.

Consultez les statistiques de l'Assistance Publique, lisez les comptes-rendus de la Société d'hygiène publique, les nombreux travaux publiés sur ce sujet, les remarquables articles si documentés de la *Revue Philantropique* ; et vous verrez que je n'exagère pas lorsque j'insiste sur l'importance de l'allaitement maternel, et sur la nécessité de ne rien donner aux enfants en dehors du lait, leur nourriture rationnelle.

Pourtant, chez quelques nourrissons élevés exclusivement au sein, il se produit des phénomènes alcooliques.

C'est que *l'alcoolisme des nouveaux-nés peut-être dû à la nourrice*, que cette fonction soit remplie par la mère ou par une mercenaire.

Le docteur Vallin s'est occupé de cette question dans un mémoire paru dans la *Revue d'Hygiène*, en 1896, sur l'alcoolisme par l'allaitement ; et il prouve par de nombreux exemples l'influence néfaste que peut avoir sur l'enfant l'usage exagéré des boissons alcooliques permises à la nourrice.

La femme qui allaite devant fournir au moins un litre de lait par jour, se deshydrate nécessairement, d'où une soif vive et continuelle ; sous

prétexte de lui donner des forces, on lui laisse boire une quantité de vin considérable (l'eau est si délimitante) !

Telle femme absorbe par jour deux bouteilles de vin et quelques verres de quinquina, soit la valeur de 300 grammes d'eau-de-vie au titre normal (50 degrés).

Il est en effet dans les idées courantes que les nourrices, pour fournir beaucoup de lait, doivent avoir à discrétion vin, bière, café, liqueurs, boissons toniques, etc. Aussi, les familles, loin de les retenir, les encouragent-elles à se servir de tout ce qu'elles peuvent désirer.

Plusieurs d'entr'elles s'enivrent ; mais comme leurs belles couleurs dues à la couperose alcoolique font croire à une robuste santé, elles sont considérées comme saines, et l'on s'étonne que l'enfant présente des accidents convulsifs.

Quelques exemples cités ont la précision d'expériences de laboratoire.

Un enfant a des crises convulsives régulièrement, le lundi et le jeudi. On constate que le dimanche et le mercredi, jours de congé pour elle, la nourrice profite de ses sorties pour boire avec excès. On la surveille de près, et les convulsions ne reparaisent plus.

A la suite d'accidents de même espèce, on change la nourrice d'un enfant ; les convulsions cessent ; mais un jour la première nourrice, ivrognesse avérée, en venant voir l'enfant lui donne le sein ; une heure après, nouvelles convulsions.

L'état d'excitabilité du système nerveux chez ces petits êtres, est la conséquence très grave des habitudes alcooliques données soit à eux, soit à leurs nourrices. Ils ont des coliques, sont agités, énervés,

leur ventre grossit, leurs côtes deviennent saillantes en avant, c'est le chapelet rachitique ; les membres se courbent, les genoux, les poignets augmentent de volume, se nouent ; le rachitisme, la tuberculose s'installent sourdement, mettant ces bébés dans de mauvaises conditions pour résister à toutes les attaques microbiennes qui les entourent. Aussi, à la moindre occasion, éruption d'une dent, colique, indigestion, maladies éruptives ou autres, ces enfants sont pris de délire ou de somnolence ; ils ont des convulsions entraînant soit la mort, soit des paralysies infantiles contre lesquelles nous sommes à peu près impuissants et qui se traduisent par les pieds bots, les déviations des genoux, les atrophies des membres. Ou bien, ils toussent, ils ont des glandes au cou, de l'hypertrophie des amygdales, de l'entérite chronique, du carreau ; et quelques-unes de ces affections nécessitent des traitements prolongés ou des opérations. Au moindre choc, à la moindre chute, la tuberculose et l'ostéomyélite, restées à l'état latent, se localisent sur un pied, un genou, la hanche, le poignet ou la colonne vertébrale, nécessitant parfois des opérations graves.

Et comme, avec cette alimentation vicieuse qui vient de la nourrice, on prive ces enfants au moindre prétexte, à la moindre indisposition, de leurs sorties à l'air pur et de leurs bains qui devraient être quotidiens, qu'on s'efforce de les faire marcher avant que leurs membres soient en état de les porter, ces terribles affections augmentent et se développent, créant pour plus tard des débiles, des malformés ou des infirmes.

Devant ces résultats déplorables, nous ne pouvons que nous joindre à Vallin quand il s'élève avec énergie contre l'épithète d'hygiénique donnée au

vin et aux boissons fermentées, et qu'il préconise pour les nourrices la diététique suivante, sinon comme la plus rationnelle, au moins comme la plus pratique : un demi-litre de vin par jour aux repas, un litre de lait pur ou coupé dans l'intervalle, à à discrétion de l'eau fraîche sucrée. La bière légère pourrait au besoin remplacer le vin.

Mais il faut supprimer sans merci toute autre boisson alcoolique: en particulier ces vins et élixirs toniques lancés dans le public avec des réclames retentissantes, les recommandant comme reconstituants et nécessaires aux nourrices. Ces drogues n'ont d'autre résultat que de faire la fortune du fabricant et de répandre l'alcoolisme des nourrissons.

Je connais moi-même une dame, assidue lectrice des 4^m pages des journaux, qui achetait tous les médicaments toniques annoncés comme étant souverains pour les nourrices et les bébés. Elle fit tant et si bien qu'elle mit son mari, qui avait un traitement très raisonnable, dans une grande gêne pécuniaire ; et que ses enfants sont malingres, scrofuleux, et rachitiques. A plusieurs reprises, je lui ai conseillé de cesser pour ses enfants l'usage de ces boissons ; mais mon influence n'a pas eu l'autorité des phrases emphatiques de la réclame. Le résultat est que j'ai eu à soigner ces enfants pour des déviations rachitiques ou des affections scrofuleuses qu'il aurait été très simple d'éviter.

Les boissons alcooliques, funestes dans la première enfance, doivent être absolument prosrites dans la *seconde enfance*.

L'alcool n'est pas nécessaire à l'enfant sain ; il lui est nuisible, affirme le D^r Comby, médecin distingué de l'Hôpital des Enfants malades à Paris ; et il ajoute : « l'usage habituel, quotidien de l'alcool

dilué (vin, bière, cidre) n'est pas recommandable dans le jeune âge ; le cerveau de l'enfant n'a pas besoin de cet excitant ; son estomac, son foie, son rein ne peuvent être que défavorablement impressionnés au contact de l'alcool. »

Dans certains cas, le médecin ayant à soigner une maladie fébrile ou infectieuse chez un enfant absolument privé de boissons fermentées dans la vie ordinaire, pourra recourir aux effets salutaires de l'alcool employé comme médicament tonique et stimulant qui lui sera alors d'un grand secours.

On peut donc poser comme règle absolue que tout enfant en état de santé doit boire exclusivement du lait et de l'eau, au moins jusqu'à la puberté.

Et pourtant, que d'enfants alcoolisés sans le savoir, dans tous les milieux sociaux ! — Chez les pauvres, on se donne comme excuse à la boisson le manque de pain, et on fait boire l'enfant pour soutenir son corps affaibli par le jeûne ; dans la classe aisée ou riche, le mal est aussi grand. L'hérédité alcoolique y fait moins de ravages par suite du bien-être relatif où se trouve l'enfance ; mais elle existe cependant ; et par hérédité alcoolique, j'entends aussi celle des vésanies, en un mot tout ce qui contribue à mettre un enfant dès sa naissance, au point de vue mental, en état de moindre résistance.

Alors, comme sa constitution est frêle et délicate, les vins toniques généreux ou soi-disant tels lui sont servis régulièrement à chaque repas ; les élixirs à base d'alcool presque absolu, les spiritueux, les liqueurs de table lui sont donnés pour exciter une évolution lente de débile et d'anémie ; et chaque jour ne fera qu'aggraver le mal. D'un côté comme de l'autre, par misère ou par richesse on tue la vitalité que pourrait encore avoir l'enfant ; d'un

débilité héréditaire on fait un névropathe, un déséquilibré, un alcoolique.

D'après le Dr Rodiet, les causes de l'alcoolisme chez l'enfant sont multiples. A part l'hérédité, qui est la plus importante, il faut noter les causes d'ordre moral et d'ordre social ; l'éducation, celle des parents et celle des patrons ; le milieu, là intervient l'exemple du père et des frères ; la pauvreté, l'entraînement des camarades à l'atelier, le surmenage et les privations.

A ces causes énumérées par le Dr Rodiet, il faut ajouter la richesse, ou plutôt la mauvaise habitude qu'ont les parents de trop garnir le porte-monnaie de leurs enfants ; l'oisiveté, le défaut de surveillance des parents, les mauvais exemples, etc.

Et ici, je suis fatalement entraîné à toucher en passant à une question intimement liée à mon sujet, celle de l'éducation donnée aux enfants d'aujourd'hui.

Je connais des pères qui laissent prendre à leurs enfants du vin à discrétion, et qui, après les repas, leur permettent de se servir d'eau-de-vie ou de liqueurs. J'en connais même qui amènent leurs enfants au café avec eux, et ils prennent ensemble des apéritifs divers, amers, vermouth, absinthe.

Quant aux enfants plus jeunes, sous l'influence des excitants pris à la maison, ils sont plus vifs et ont l'esprit plus ouvert que leur âge ne le comporte. De là, la tentation d'en faire de petits prodiges, de leur surcharger la mémoire de fables, de leur apprendre à lire et à écrire avant que leur cerveau ne soit capable d'un effort soutenu.

L'alcool leur donne une puissance de travail extraordinaire pour leur âge ; ils apprennent facilement, encouragés par leurs parents tout heureux de leurs progrès ; et à l'âge où ils auraient besoin

de se développer physiquement, ils vivent sans air, sans soleil, et sans exercices hygiéniques. — Bientôt ils sont fatigués, ils s'anémient, s'étiolent. Surviennent des glandes, la toux, l'hypertrophie des amygdales, les pharyngites glandulaires, les déviations de la colonne vertébrale dues soit à la carie vertébrale, soit à la scoliose ou à la lordose. Parfois, on voit survenir une coxalgie, une tumeur blanche, ou la redoutable méningite tuberculeuse, la tuberculose intestinale ou péritonéale. — Alors, pour combattre l'affaiblissement de ces enfants, les parents leur donnent du café, des élixirs et vins reconstituants, des boissons alcooliques diverses, qui, loin de guérir le mal dont ils sont la cause première, ne font que l'empirer.

Quel est l'avenir intellectuel de ces enfants ?

Quelles sont les conséquences physiques et morales des habitudes alcooliques qu'on leur a données ?

Leur avenir intellectuel est très piètre généralement. Le cerveau surmené de ces petits prodiges de l'enfance ne peut fournir un travail suffisant pour une forte instruction ; quand ils vivent jusqu'à l'adolescence, ce sont des jeunes gens incapables, qui ont beaucoup de peine à passer leur baccalauréat, ne peuvent arriver aux écoles et deviennent les étudiants inamovibles des Facultés. Certains même, n'arrivant à rien, se contentent d'être les petits crevés de nos boulevards.

De leur enfance, qui semblait annoncer une intelligence si brillante, il ne leur reste que le besoin d'alcool et d'excitants, qui n'ont plus, d'ailleurs, le pouvoir de les stimuler.

Les conséquences physiques de leur état d'alcooliques sont graves. C'est à l'alcool qu'ils sont redevables de leur débilité, de leur susceptibilité à contracter toutes les maladies contagieuses qu'ils

rencontreront, de leur développement souvent retardé ou diminué, malgré leur apparence de santé, ils ont les chairs flasques, bouffies, le teint pâle, les lèvres épaisses ; pas de muscles, pas de poumons. Ils seront plus tard des rabougris, des refusés des conseils de révision.

Dans une communication à l'Académie de Médecine, en 1896, M. Lancereaux insiste sur les funestes effets de *l'acoolisme chez l'enfant et son influence sur la croissance*. Il cite deux faits très probants :

Une jeune fille de 14 ans a pris, dès l'âge de 3 ans, du vin en excès. Son abdomen commence à augmenter à partir de l'âge de 12 ans. Lorsque M. Lancereaux la vit, l'existence d'une cirrhose hépatique était manifeste, cette cirrhose était liée à une intoxication par le vin, il y avait en même temps une croissance très imparfaite.

Une autre jeune fille de quatorze ans avait été soumise dès l'âge de deux ans, à des excès de vin ; elle avait une cirrhose hépatique. Indépendamment de ces accidents, elle présentait une paralysie symétrique des membres inférieurs accompagnée d'hypéralgésie cutanée, caractères certains d'une intoxication par les essences. D'ailleurs, la mère de cette malade convient que, depuis l'âge de 6 ans, sa fille prend chaque jour, à son instigation, de la crème de menthe sous prétexte de mieux digérer le vin devenu indigeste. Cette jeune fille a les apparences d'une enfant de cinq à six ans au plus, sa taille n'étant que de 97 centimètres et ses membres extrêmement grêles.

La littérature médicale n'est que trop riche en faits de ce genre. Les observations de cirrhose, de tremblement, de delirium tremens, de tuberculose, engendrés par les boissons fermentées sont fréquentes.

Ainsi Biggs, de New-York, a fait l'autopsie d'un garçon de treize ans mort de cirrhose hépatique ; cet enfant avait eu, à l'âge de deux ans et demi, une bronchite traitée par le whiskey ; il y avait pris goût et il avait fini par en boire cinq à six verres de trente à cinquante grammes par jour.

Blagoweschtschenski a fait l'autopsie d'un enfant de dix ans, mort de cirrhose hépatique qui depuis l'âge de deux ans prenait deux verres à bordeaux de vin rouge par jour.

Un petit garçon de cinq ans, observé par Colon, entre à l'hôpital pour une fracture du fémur droit ; le lendemain excitation, loquacité, delirium tremens, tremblement, hallucinations nocturnes terrifiantes. Cet enfant absorbait depuis l'âge de deux ans un petit verre d'eau-de-vie tous les jours, sans compter de la bière et du vin.

Vous voyez sans que j'aie besoin d'insister davantage, qu'au point de vue *physique*, l'alcool entraîne des troubles graves dans le fonctionnement normal de l'organisme des enfants.

Au point de vue *moral*, les conséquences de l'alcoolisme chez l'enfant ne sont pas moins graves.

Comparez autour de vous les enfants élevés sérieusement, dont les parents s'occupent, qui sont sevrés ou à peu près de toute boisson alcoolique, et ceux au contraire qui livrés à eux-mêmes, ont déjà des habitudes alcooliques invétérées.

Les premiers ont le cœur ouvert, ils pensent et agissent franchement et leur bonne santé leur permet de travailler régulièrement et d'une façon utile.

Les seconds au contraire, sont renfermés et taciturnes. L'excitation nerveuse produite par leur état d'alcoolisme latent leur donne par moments une gaieté et une facilité de travail factices, qui s'abattent

au moindre obstacle, et n'ont rien de durable. La paresse de leur esprit, qui n'a plus le ressort voulu pour se développer, et de leur volonté, qui n'a plus l'énergie de vouloir, les met presque fatalement à la merci de tous les entraînements, et les prépare à se laisser dominer par la première influence mauvaise qu'ils trouveront sur leur chemin.

Je pourrais vous citer des cas d'enfants alcooliques âgés de 10 ans, que j'ai dû soigner pour certaines maladies. Beaucoup de ces gamins contractent de mauvaises habitudes, qui les étioilent et aggravent leur état de déchéance.

ADOLESCENCE

Tel l'enfant, tel jeune homme.

Dans l'*adolescence*, les ravages de l'alcoolisme inconscient ne feront que croître et empirer.

Chez les jeunes filles, ils s'exercent jusqu'à un certain point. Vous les voyez nerveuses, hystériques, présentant certains troubles particuliers; c'est grâce à l'abus des boissons alcooliques et des fortifiants pris dans la famille, dans les après-midi, les bals et les soirées.

Mais c'est surtout chez les jeunes gens que l'alcoolisme inconscient est répandu, et produit les plus déplorables effets.

Cette question de la conduite des jeunes gens nous tient tellement à cœur, que nous ne pouvons nous empêcher de nous y arrêter un moment quoiqu'il n'entre pas directement dans notre sujet; certes, l'alcoolisme est un des facteurs importants dans la dégénérescence d'une certaine catégorie de jeunes gens; mais il n'est pas le seul.

Le manque de vie de famille, l'absence d'une éducation sérieuse et morale, forte et hygiénique, l'er-

reur qui consiste à pourvoir abondamment d'argent des garçons trop jeunes pour savoir en faire un bon usage sont à incriminer aussi.

Grâce à la vie enfermée, surmenée de travail et d'alcool qu'ils ont menée trop jeunes, les enfants dont je vous parlais tout à l'heure sont devenus des adolescents affaiblis d'esprit et de corps.

Ils sont vieux avant l'âge, ont des attitudes, des habitudes d'hommes mûrs ou âgés ; saula bicyclette en ce moment à la mode, ils n'aiment pas les exercices physiques. Pas d'hydrothérapie, pas de gymnastique, pas de courses libres à la campagne... Ils sont incapables de volonté, de nobles ambitions, de sentiments généreux. Ils ne savent pas ce que c'est que l'enthousiasme qui entraîne à certains moments à verser son sang pour des idées même fausses ! Mais ne vaut-il pas mieux défendre de tout son cœur des idées erronnées que de n'en pas avoir du tout !

Pour eux, ils riront à ces mots : piété filiale, désintéressement, dévouement ; et dans leur argot spécial trouveront « bateau » et « vieux jeu » tout ce qui n'est pas indifférence suprême vis-à-vis de tout. C'est le bon ton.

Ils traiteront Alfred de Musset, Victor Hugo, Lamartine, qu'ils n'ont jamais lu, de rasants, et leurs lectures consisteront en romans et en journaux illustrés que la morale réprouve. Il va sans dire que vous ne les verrez jamais lire des ouvrages qui pourraient développer leur instruction ou leur éducation !

Ils ont pourtant des préoccupations qui sont à la hauteur de leur état intellectuel : leur toilette, leur café et leur cercle. Vous les voyez, ces adolescents, encore sur les bancs du Lycée, ou qui en sont à peine

échappés, costumés par le meilleur faiseur, avec des cheveux de jeunes filles, se promener le dos voûté, et entrer d'un air las au café où ils ont leur place attitrée, avec quelques amis ; ils s'y attablent des après-midi et des soirées entières, et ce sont alors de véritables concours de boisson. J'ai entendu moi-même un garçon d'une quinzaine d'années se glorifier de ce qu'aucune quantité d'alcool ne pouvait plus l'enivrer ; et il était fier d'avoir vu tous ses amis arriver à l'état d'ébriété, tandis que lui pouvait encore boire et se tenir sur ses jambes. Il croyait, le malheureux, que l'alcool ne lui faisait pas de mal, qu'il était comme vacciné par l'habitude qu'il avait d'en boire beaucoup... S'il voyait dans quel état doivent être ses différents organes, et la santé que lui réserve l'avenir, il serait beaucoup moins fier !

Mais le café ne leur suffit pas ! Ils ne s'y sentent pas assez libres ; ils se réunissent en cercles plus ou moins fermés ; et l'on voit des Présidents de cercle âgés de 14 ou 15 ans !

Vous voyez d'ici les conséquences morales de ces habitudes ! Ces pauvres êtres, car il faut les plaindre, privés de toute énergie, se laisseront aller aux entraînements les plus graves. J'en sais, et plus d'un, parmi des fils de familles bourgeoises parfaitement honorables, qui en sont arrivés à voler de l'argent à leur mère !

La pente est dangereuse, l'entraînement presque fatal. Etant alcooliques, ils seront vicieux ; celui qui peut mettre son orgueil à boire beaucoup ne manquera pas de le mettre aussi à d'autres succès aussi faciles, et poussés d'ailleurs par l'excitation de l'alcool, ils finiront par passer ailleurs qu'au café leurs après-midi ou leurs soirées. Certains rentrent chez eux fort tard dans la nuit ou le matin

seulement. Et leurs parents, d'une tolérance coupable disent qu'il faut que jeunesse se passe, et ferment les yeux !

Et si ces jeunes gens trouvent que la famille n'est pas assez généreuse, ils peuvent facilement se procurer de l'argent, soit auprès de personnes interlopes, soit auprès de fournisseurs divers. Je connais de ces jeunes gens de 16 à 20 ans ayant plusieurs milliers de francs de dettes !

Heureusement pour la patrie française et pour l'humanité, ce n'est pas la généralité des jeunes gens qui répond à ce triste portrait, et nous avons encore autour de nous bien des exemples consolants de garçons sérieux, travailleurs, aimant la vie de famille, qui n'ont jamais contracté, ni chez eux, ni en dehors, des habitudes alcooliques ; ce seront ceux-là qui arriveront aux écoles, puis aux situations honorables et respectées ; ils formeront une élite, une aristocratie ; non celle de l'alcool et de l'argent, mais celle de l'intelligence et du cœur.

Ce seront des intellectuels et des hommes probes et moraux.

ALCOOLISME DANS L'ARMÉE

Ces jeunes gens sont devenus des hommes. Arrivés dans des conditions plus ou moins bonnes à l'âge de 21 ans, ils seront appelés à faire leur service militaire.

L'alcoolisme sévit gravement dans l'armée.

Or, si l'alcoolisme constitue, dans tous les milieux sociaux, un danger menaçant, il n'est peut-être pas d'endroit où la passion de l'alcool soit susceptible de causer plus de ravages que dans le milieu militaire, dit un de nos confrères de l'armée dans le journal *La Médecine Moderne* (avril 1896).

L'alcool exerce son action à la caserne sur des organismes arrivés à un âge particulièrement critique. La contagion de l'exemple n'est nulle part plus forte que dans l'armée, où elle devient parfois une véritable force d'entraînement. Enfin, sitôt libérés, les soldats vont pouvoir semer aux quatre coins du pays les habitudes bonnes ou mauvaises qu'ils auront contractées à la caserne. La prophylaxie de l'alcoolisme s'impose donc dans l'armée, au même titre que celle de la fièvre typhoïde et de la tuberculose.

L'alcool guette partout le soldat à la caserne.

Au quartier, c'est la cantine qui, du matin au soir, lui ouvre ses portes. Il y va le matin acheter un verre de *tord-boyaux*, dont il additionne son café noir, pensant ainsi se donner des forces. Il y retourne dans la journée avec un camarade auquel il *paye une tournée* et qui lui en paye une autre en échange.

Il peut même s'y attabler, et, dans l'animation d'une partie de cartes, prendre force consommations.

Ne pourrait-on remplacer ces cantines par des distributeurs automatiques où, pour une somme très minime, le soldat aurait un grand verre d'une boisson hygiénique (café, thé, bière légère, ou limonade). Si la cantine était réduite à un vulgaire comptoir, ou mieux encore, ainsi que cela se pratique en Russie, à un simple guichet où on vient demander un verre de bière comme on demande un timbre dans un bureau de poste, elle aurait certainement beaucoup moins d'amateurs.

Que rencontre le soldat en sortant de la caserne ? un cabaret, puis un autre, puis un troisième.

Les abords des quartiers sont, en effet, littéralement infestés de débits où se vendent des boissons

alcooliques pires encore que celles de la cantine régimentaire.

A Nîmes, les cabarets borgnes abondent aux environs des casernes d'infanterie, d'artillerie, du champ de tir et des gares. Ils ne sont pas l'objet d'une surveillance suffisante ; aussi, je renonce à vous décrire ce qui s'y passe. Les soldats qui les fréquentent, en outre des boissons alcooliques qu'ils absorbent abondamment, s'inoculent des maladies qu'ils transmettront plus tard à leurs femmes et à leurs enfants. Le nombre de personnes atteintes de ces affections augmente continuellement, aussi bien dans la population civile que dans la population militaire.

Pour notre part, nous avons indiqué ailleurs ce péril et réclamé la mise en vigueur des lois et règlements existant à ce sujet.

D'autre part, les médecins militaires ont signalé fréquemment le rôle que jouent ces cabarets dans la genèse et l'entretien des diverses maladies et épidémies.

Le remède à un pareil état de choses doit être radical. C'est, sinon l'interdiction d'ouvrir des débits de boisson dans un rayon donné autour des casernes, du moins l'interdiction, pour les militaires, de fréquenter des cabarets situés dans ce rayon ; c'est la création, autour des casernes, d'une *zone de protection* au point de vue de l'alcoolisme. Les cabarets borgnes doivent être surveillés par la police, au lieu de n'être jamais inquiétés par elle.

Mais pour que les soldats ne fréquentent pas alors des cabarets excentriques ou des maisons interlopes, il faut mettre tout en œuvre pour les retenir à la caserne ; en organisant des salles de jeu, de lecture, on évitera aussi qu'ils aillent à la cantine.

pendant les quelques moments de liberté laissés par les exercices de la journée.

Ily a déjà dans un certain nombre de régiments de ces salles de jeux, de ces bibliothèques ; et nous savons qu'à Nîmes, dans un régiment d'artillerie, le colonel les a organisées.

Cependant, supprimer la cantine régimentaire, ou lui enlever quelques-uns de ses attraits, empêcher les stations que les soldats font si volontiers chez le marchand de vin d'en face au moment où ils sortent de la caserne et au moment où ils y rentrent, ce n'est qu'une partie de la prophylaxie de l'alcoolisme dans l'armée. La partie la plus importante de cette prophylaxie consiste à bien pénétrer les hommes des dangers qu'ils font courir à leur santé en s'adonnant aux boissons alcooliques ; il faut leur persuader que quiconque abuse de ces boissons raccourcit sa vie. Pour la plupart, en effet, alcoolisme est synonyme d'ivresse, et ils se figurent ne pas se faire de mal tant qu'ils boivent sans que l'ébriété s'en suive. C'est une idée dangereuse et fausse dont il faudrait les corriger. Pour beaucoup même, dont le jugement a été faussé par les propos ou l'exemple des camarades, souvent par ces déplorables chansons de café-concert qui célèbrent le vin, les liqueurs et même l'ivresse, être ivre n'est nullement reprehensible ; c'est drôle, tout simplement.

Ainsi que le dit M. Lardier, de Rambervillers, non seulement aucun Français ne devrait contracter à l'armée et particulièrement en Algérie, des habitudes d'alcoolisme, mais l'armée devrait être pour l'homme une école où de saines idées lui soient inculquées sur les dangers de l'alcool et où les idées fausses qu'il pourrait avoir à ce sujet seraient redressées.

Revenu dans ses foyers, bien convaincu des maux dont l'alcool est la source, l'homme propagerait autour de lui, *verbo et exemplo*, les bons principes dont il aurait été imbu. Et l'armée pourrait jouer dans la diffusion des idées de tempérance, un rôle analogue à celui qu'elle a joué et qu'elle joue encore dans la diffusion de la vaccine.

Il importerait donc de multiplier dans l'armée les conférences anti-alcooliques. Surtout, il faudrait bien frapper l'esprit des hommes en répétant fréquemment les exemples de M. Algrave, et de nos collègues et amis, Legrain, Boissier et Gal, qui réussissent à tuer presque instantanément des animaux en leur faisant avaler ou en leur injectant des boissons alcooliques empruntées au marchand de vin ou au café voisin.

Nous savons que plusieurs de nos confrères militaires ont déjà, de leur propre initiative, réalisé ces expériences dans divers régiments. Ils se sont servis, pour leurs expériences, de boissons alcooliques prises à la cantine devant les soldats et ils ont vivement impressionné leurs auditeurs.

Cette excellente initiative demande à être vivement encouragée.

Une fois les soldats dûment avertis des dangers de la boisson, on pourrait se montrer plus sévère pour la repression.

L'ivresse devrait alors être punie de façon à inspirer une crainte salutaire, ainsi que le propose notre confrère militaire que je vous ai déjà cité, et il ajoute :

Il va sans dire que les gradés de toute catégorie, seraient l'objet d'une surveillance spéciale. La peine serait proportionnée au grade et l'avancement et le rengagement seraient impitoyablement renvoyés ou

refusés à tout gradé connu pour ses habitudes alcooliques.

Si l'on appliquait dans l'armée toutes les mesures prophylactiques possibles contre l'alcoolisme avéré ou latent, les résultats pourraient être très considérables, puisque tous les Français font partie de l'armée et qu'elle exerce son influence sur toutes les catégories d'individus.

Il n'est que temps de réagir. L'exemple nous est donné par la Suède, la Norvège, la Suisse, pourquoi ne les imiterions-nous pas ?

AGE ADULTE, VIEILLESSE

A l'*âge adulte*, que sont devenus les adolescents aux habitudes alcooliques déjà anciennes ?

La vie a tenu pour eux ce qu'elle promettait. Leur travail, quand ils en ont un, ne les préoccupe pas, et les retient le moins possible. La plus grande partie du temps qu'il leur laisse se partage entre le café et le cercle, où à côté de consommations diverses, ils trouvent les tentations du jeu.

Même s'ils se marient, leur genre de vie ne change guère ; comme ils aiment la bonne chère et que leurs caves sont bien garnies, ils donnent à leurs femmes le goût des boissons alcooliques. Et toutes les réunions mondaines, dîners, soirées, ou visites de l'après-midi, seront l'occasion de nouvelles libations.

Actuellement, il est rare en effet, que le thé soit la seule boisson offerte à cinq heures dans les salons ; on y joint généralement des vins et liqueurs qui entretiennent chez les deux sexes, une gaieté plus ou moins saine.

Madame devient nerveuse, pour ne pas dire hystérique et elle ne se doute guère que c'est à l'alcoo-

lisme qu'elle doit les troubles survenus dans sa santé et dans celle de son mari.

Et c'est dans ces conditions que va se fonder une famille nouvelle. Ces organismes usés et empoisonnés, auront à donner la vie à des êtres qui leur ressembleront fatalement et qui seront condamnés dès le berceau à toutes les affections que je vous énumérais au début de cette causerie.

La mère, trop nerveuse, ou d'une santé trop précaire, ne pourra nourrir son bébé ni même s'en occuper, et la triste histoire de l'alcoolisme des enfants sera à recommencer.

La vie de famille, atteinte dans ses forces vives, n'existe plus ou à peu près dans ces milieux où le mari ou le père a été au-dessous de sa noble tâche de créateur et de directeur d'âme, quand il n'a pas compris qu'en donnant le jour à un enfant, on se crée une double et lourde responsabilité, puisque ce petit corps de nouveau-né renferme une âme, et que corps et âme seront sains ou tarés, suivant l'état physique et moral du père et de la mère.

D'ailleurs, la santé de Monsieur et de Madame se ressent de l'alcool qu'ils absorbent sans y réfléchir et presque sans s'en douter.

Ils souffrent de l'estomac, ils sont dyspeptiques, goutteux, ou bien c'est une maladie du foie, une bronchite chronique, ou de l'oppression cardiaque dont ils sont atteints. Leurs reins et leur vessie fonctionnent mal.

Ils vont faire des stations thermales. On choisira, bien entendu, une station à la mode, où il y aura jeux, baccarat, casino, théâtre.

Dans cette station, Madame continuera ses habitudes et Monsieur fera de même.

A mesure que le temps passe, leurs maux ne font

que s'aggraver ; survient l'*âge mûr*, ils sont sous la menace du terrible cancer ou d'une maladie de cœur, d'une attaque d'apoplexie qui les laissera paralysés ou ramollis cérébralement.

S'ils ont échappé à ces affections, si leurs constitutions ont résisté aux désordres internes créés par l'alcool, voici cette autre maladie, inéluctable celle-là, qui se dresse devant eux : la *vieillesse* approche, elle est là. C'est l'heure de récolter ce qu'on aura semé.

Pour ceux-ci, ce sera la solitude et la tristesse jointe à des souffrances physiques diverses et à l'amertume d'une vie manquée et finie qui empoisonneront leurs derniers jours.

La vieillesse, pour eux, ne sera que le regret de ne pouvoir plus mener la vie comme autrefois ; le café et le cercle continueront à être l'occupation de leur journée ; mais ils s'y traineront avec lassitude, parfois même avec dégoût, quoique ne pouvant plus s'en passer.

Leurs enfants dont ils se sont si peu occupés et auxquels ils n'ont donné que de mauvais exemples, n'ont pour eux ni affection vraie, ni respect. Leur cerveau affaibli et altéré par l'alcool les prédispose à des hallucinations mauvaises, ils ont des instincts pervers, des conversations et des idées lubriques qui leur enlèvent jusqu'à la dignité de leur âge.

Pour eux donc, pas une seule consolation ; leur état physique est ce que vous pouvez penser, étant donnés les ravages produits par l'alcool dans leurs organes dont aucun n'est sain.

Moralement abandonnés, seuls, sans affections, ils traînent leur déchéance d'un endroit à l'autre avec la crainte continuelle de la fin prochaine.

Ah ! qu'elle est différente, pour les hommes pro-

bes et sérieux, l'heure solennelle de la vieillesse !

Toute leur vie a été un long et intelligent labeur, qui a ennobli leur esprit et élargi leur cœur ; acceptant les responsabilités que la vie leur a offertes, ils ont élevé leurs enfants dans leurs idées de droiture, de sobriété et de travail ; et, devenus aïeuls, ils sont le centre du foyer.

C'est à leur expérience que tous ont recours ; ils ont l'indulgence toujours prête à excuser, mais aussi la douce et sereine autorité, respectée de tous, petits et grands.

Et s'ils jouissent du repos qu'ils ont bien gagné par une vie entière de travail, ce repos ne sera que relatif. Tant d'œuvres philanthropiques réclameront leur concours, tant de choses intéressantes leur restent à lire et à faire.

Et le jour où la mort viendra les appeler par leur nom, ils partiront, le front serein, forts d'une vie pure et saine, léguée à d'autres êtres qu'ils auront faits à leur image !

Vous voyez, Mesdames et Messieurs, combien sont graves les conséquences de l'alcoolisme latent ou inconscient que je viens de vous signaler.

J'aurais pu très facilement vous rapporter de nombreuses observations, soit personnelles, soit empruntées à la presse médicale et hygiénique, à l'appui de chacune des variétés de cet alcoolisme, mais j'aurais craint d'abuser de votre indulgence et de votre attention.

Ce que je vous ai dit sur les méfaits de l'alcoolisme inconscient ou latent, dans la première et la seconde enfance, dans l'adolescence, à l'âge adulte et à l'âge mûr, vous engagera, je l'espère, à vous unir à nous pour combattre les funestes effets de ce fléau.

Mesdames, c'est surtout à l'égard des enfants que vous pourrez être utiles, en répandant autant que possible ce principe que l'enfant n'a besoin, pour se développer, devenir grand et fort, et avoir un cerveau solide, que d'hygiène, de lait, d'air et d'eau.

Et vous, mes jeunes amis, réfléchissez à votre avenir et voyez si vous voulez devenir des ratés ou des hommes sérieux et moraux et acquérir des situations honorables.

J'attends de vous, Messieurs, votre appui moral dans l'éducation de l'enfance et de l'adolescence et dans la famille.

A vous tous je m'adresse pour vous appeler à combattre avec nous l'alcoolisme apparent et l'alcoolisme caché.

Luttons contre ce vice dans la mesure de nos moyens, et nous aurons rempli notre devoir envers nos familles et envers la patrie !

Dr J. REBOUL.

UNE IDÉE LUMINEUSE

Piboit est un vieux sac à vin,
Qu'à du bientôt quitter sa femme,
Qui ne sait pas gagner son pain,
Mais sait très bien perdre son âme.
Après avoir mangé son bien
A tant le mois, le jour et l'heure,
Il ne lui reste presque rien,
Si ce n'est sa pauvre demeure.
Habitant d'un petit endroit
Avec de ruelles obscures,
Son triste gîte est à l'étroit
Entre plusieurs autres mesures.
Quand l'homme sort du cabaret,
Il faut qu'on le mène ou le porte ;
(Mais c'est le tort du vin clairet) ;
S'il est seul, il manque sa porte...
Ennuyé de coucher dehors,
La nuit la porte restant noire,
Un jour, sur elle, il veut alors
Se venger de ce long déboire,
Et, furieux, le vieux buveur
D'un lait de chaux la badigeonne !...
Sur ce point survient le Pasteur
Qui le voit, s'arrête et s'étonne.
D'autres en font autant, surpris,
Car, sûr, ce n'est pas de la sorte, —
En blanc, — mais en vert, jaune ou gris,
Que partout l'on peint une porte.
Mais lui, sur elle, à tour de bras
Etend la chaux avec malice,
Et, brave, il ne la lâche pas
Qu'il ne se soit bien fait justice.

« Mon bon Piboit,, dit le Pasteur,
 Pourquoi rends-tu ta porte blanche?...
 Et dis-nous pourquoi ta fureur !... »
 L'ivrogne alors d'un ton qui tranche :
 « Elle devient noire le soir...
 C'est pourquoi je la badigeonne,
 Voulant l'obliger à me voir
 La nuit, quand je rentre en personne. »

H. B.

CHRONIQUE

Nos lecteurs apprendront avec plaisir que certains de nos collaborateurs ont reçu tout récemment des récompenses dues à leur mérite et à leurs travaux. Ce sont :

MM. *Edmond Falguirolle*, nommé Chevalier de la Conception du Portugal pour ces publications sur le chevalier de Seure et sur Jean Nicot, ambassadeurs au Portugal au xvi^e siècle ;

Sarran d'Allard, nommé Officier de l'Ordre royal de la couronne de Roumanie pour ses nombreux écrits et notamment pour ses *Légendes Latines* dans lesquelles figurent des traductions d'auteurs roumains ;

L'abbé E. Bouisson, curé de Beauvoisin, élu membre non résidant à l'Académie de Nîmes ;

L'abbé Albert Durand, professeur au Petit Séminaire de Beaucaire, couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres pour son travail sur Saint-Laurent-des-Arbres dont la *Revue* a donné un fragment.

*
• •

Au dernier congrès des Sociétés savantes le Gard a fait bonne figure. C'est d'abord M. Félix Paul, professeur au Lycée d'Alais, président sortant de la Société scientifique et littéraire de cette ville, qui a donné des détails aussi originaux qu'intéressants sur la « vinification en rouge ». Notre *Revue* a été dignement représentée par MM. le Chevalier Emmanuel Portal, de Palerme; Gabriel Carrière et Louis de Sarran d'Allard. Le premier délégué de la

Société d'Alais, dont il est membre honoraire, a parlé sur « l'Atlantide et les Atlantes », question qu'il semble avoir creusée à fond. Le second, envoyé au Congrès par l'Académie de Nîmes et la Société d'Etude des sciences naturelles de la même ville, a entretenu la réunion de ses dernières découvertes archéologiques et préhistoriques. Le troisième, en sa double qualité de représentant de l'Académie de Nîmes et de la Société Académique Indo-Chinoise de France, dont il est, pour le Gard, le délégué départemental, a fait une communication sur « la géologie de la Cochinchine et des pays voisins ».

Toutes ces communications ayant paru au *Journal Officiel*, il suffit d'y renvoyer nos lecteurs.

BIBLIOGRAPHIE

LETTRES A MA COUSINE, par Gabriel AUBRAY, 1 vol., in-18, chez Plon, 3 fr. 50.

Gabriel Aubray, en qui quelques lecteurs perspicaces croient reconnaître M. Gabriel Audiat, professeur de rhétorique au collège Stanislas, auteur d'une étude sur la morale dans le théâtre d'Alexandre Dumas, récemment parue dans la *Quinzaine*, n'a aucun des défauts que son métier pourrait faire craindre. Il veut instruire, mais il a la prétention d'amuser : je dirai même qu'il y met tous ses soins, et qu'il est trop habile pour n'y pas réussir. Son ouvrage ne se présente pas à nous sous l'apparence d'un lourd traité, mais sous la forme plus attrayante d'une sorte de roman, un peu dédaignée jadis, et qui semble revenir à la mode d'aujourd'hui, le roman par lettres.

Dans sa préface, pleine de la suavité d'une journée d'automne limpide et douce, exhalant le parfum des regains de foin coupés tard, il nous présente sa cousine, cette provinciale, bonne et sérieuse, souriante parfois, à qui, de mois en mois, il envoyait de Paris, graves ou gaies, ses impressions sur les hommes et sur les choses. Et tout de suite le lecteur est prévenu du ton de l'œuvre. L'auteur y parlera de tout, mais en homme qui se respecte, et qui respecte sa correspondante, de façon que si l'une de ses lettres, ou plus tard le volume qui les réunira venait à s'égarer, elles ne puissent choquer des âmes plus jeunes que celles à qui elles étaient tout d'abord destinées.

Alors le défilé commence : *Printemps parisien*, *Devant la mort*, etc.

« Sous un ton de perpétuelle ironie et de satire légère, écrit le P. Chérot dans les *Etudes*, que de vérités dites à

nos contemporains : quels jugements sévères, mais vrais, sur toutes les fausses célébrités de la philosophie et de la littérature ! Quelles cruelles flétrissures imprimées sur les œuvres dépravées de nos romanciers, de nos auteurs dramatiques, de nos critiques et de nos conférenciers les plus à la mode ! »

Mais M. Aubray n'est pas seulement un satiriste et un orateur, même ailleurs que dans ses conférences pour les œuvres de mer ; il a en lui du poète et du philosophe. Sa poésie est celle de la nature, une idylle où se mêlent les champs et les grèves, les voix de la ferme et celles de l'Océan.

Sa *Maison de Michelet* contient une étude exquise de la vie du bord de la mer, telle que l'aiment les penseurs et rêveurs solitaires, telle que la déforme le monde des casinos et des cercles qui s'abat aujourd'hui sur nos plages. Il hait la foule, mais il aime le peuple ; et avec quel cœur il nous dépeint la rude existence de nos braves marins, soutenus dans leurs labeurs et leurs sacrifices par la foi en Dieu !

Comme contraste je recommande les chapitres si parisiens intitulés : *Autour d'un carrosse*, *Devant le cinématographe*, *l'Œuvre du feu*. D'autres études cherchent à résoudre les pièces néfastes par Alexandre Dumas fils : *Divorce*, *attelage conjugal*, *enfant naturel*. Avec un courage et une force de démonstration que seule la vérité peut donner, M. Gabriel Aubray conclut que l'Evangile a toutes les réponses, et que hors des lois de Dieu il n'y a pour la société, pour la famille et pour les individus, ni moralité, ni bonheur possible. C'est ce qu'il appelle la « revanche de Dieu » et il excelle à en faire toucher du doigt les terribles châtiments, la mort suivant partout de près le péché.

Il dit leur fait même aux cyclistes, qui ne sont pas les pires des païens, mais qui dissolvent la vie de famille. Et il leur dit si gentiment qu'eux-mêmes lui donneront raison. « La bicyclette a tué dit-on, le livre. Le livre se venge ».

Loué pour ses qualités littéraires par plusieurs journaux profanes, *Journal des Débats*, *Matin*, *Voltaire*, etc... recommandé par tous les journaux catholiques, *l'Univers*, *La Croix*, *le Peuple Français*, *le Petit Moniteur*, *la France*

libre, etc. c'est un livre à faire lire aux jeunes gens et aux gens du monde, parce que, comme l'a dit Léon Gregoire dans l'*Univers*, « léger de forme, paradoxal et frivole d'apparence, il est apologétique et apostolique sans qu'on s'en aperçoive. Tout en badinant, il ranime le sentiment chrétien chez les croyants, et sans rien de prédicateur, force les autres à réfléchir ».

Une étude notariale au village de 1597 à 1897, par l'abbé Ernest Durand, Alais, imprimerie Brabo.

Monographie d'une étude notariale fondée à Peyremale, dans les Cévennes, en 1597. Autour de cette étude notre distingué collaborateur a groupé une foule de renseignements et de documents, la plupart inédits, sur les principaux événements historiques depuis la Réforme jusqu'à nos jours. C'est une intéressante contribution à l'histoire de notre région et qu'il sera très profitable aux érudits de consulter.

Speculum perfectionis seu S. Francisci Assisiensis legenda antiquissima, auctore fratre Leone, edidit Paul Sabatier, Fischbascher, 12 fr.

L'auteur de la célèbre *Vie de S. François d'Assise* édite ici un récit du frère Léon demeuré jusqu'à ce jour manuscrit. L'introduction nous raconte l'histoire philologique du manuscrit, le texte lui-même est d'un latin très simple et peu correct, mais tout imprégné de ces arômes franciscains qui rappellent l'Evangile, comme l'image l'original. La *Revue* reviendra sur les travaux de notre compatriote le pasteur Paul Sabatier, qui le méritent à tant de titres.

L'Administrateur-Gérant : GÉRAIS-BEDOT.

Nîmes. — Imprimerie Générale, rue de la Madeleine, 21

LA FRANCE

DE LA VIGNE ET DE L'OLIVIER

La France est en décadence, et c'est le Midi qui en est cause, parce que le Midi est le pays de la vigne et de l'olivier. Telle est la thèse de M. Edmond Demolins dans son récent ouvrage *Les Français d'aujourd'hui*, et il suffit que ce soit l'éminent directeur de la *Science sociale* qui l'ait soutenue pour qu'elle mérite toute notre attention.

Ainsi donc, la vigne et l'olivier, que nous aurions été tentés peut-être de prendre pour des présents inestimables de la Providence, sont, à y regarder de près, les deux fléaux du Midi, et par lui de la France ! Est-il possible ? La vigne, joie des festins et richesse des caves, consolation des affligés et force des valétudinaires, que Dionysos n'offrait en cadeau qu'à ses meilleurs amis, et qu'une myriade d'inspirés, depuis Pindare jusqu'à Richopin, ont célébrée dans toutes les langues !..... L'olivier, qu'Athéna, fille de Zeus, ne dédaigna pas de créer pour être la principale fortune de la plaine d'Athènes, pour assouplir les membres des vigoureux athlètes, et aussi pour symboliser la douce Paix !..... Hélas ! il n'y a pas de poésie, pas de sentiment qui tienne contre l'analyse

terrible de M. Demolins. La vigne et l'olivier sont des productions fruitières arborescentes à cueillette, et c'est de la cueillette que nous vient tout le mal. Écoutez comment.

L'exploitation des arbres à fruits, et plus particulièrement de la vigne et de l'olivier, constituent, n'est-il pas vrai ? le travail principal et la ressource la plus importante du Midi méditerranéen. Or, ce travail est peu de chose. Celui de l'olivier se réduit à la cueillette ; de même, celui de la vigne, ou peu s'en faut : car une fois plantée, elle produit pendant une quarantaine d'années, et sans demander beaucoup de façons : « c'est du jardinage. » Cela occupe quatre mois l'an, et laisse de longs loisirs.

Le vin et l'huile sont des produits riches. Sur le même espace la vigne donne un bénéfice très supérieur à la culture ; et l'huile, parce que la zone de production en est relativement restreinte, est un article de commerce très rémunérateur.

Première conséquence : le méridional a contracté le goût de la vie facile et l'horreur des travaux pénibles : « C'est pour ainsi dire à l'ombre (?) de ses arbres fruitiers, que s'est formé, à la longue et de siècle en siècle, le type du méridional indolent, ami des longs loisirs, du doux *far niente*, de la sieste, des plaisirs bruyants, et ennemi de la contrainte pénible et des durs labeurs. »

Ce n'est pas tout ; la vigne et l'olivier ont abouti à des résultats autrement fâcheux. Comme ils n'exigent ni grande main d'œuvre, ni grands capitaux, ni connaissances supérieures, et que bien peu de terre ainsi plantée suffit à nourrir une famille, ces deux malfaiteurs ont développé à l'excès la petite propriété, et, par voie de conséquence, ils ont inspiré

à ceux qui les cultivent, d'abord des vues essentiellement étroites, des tendances routinières, ensuite un individualisme excessif, qui a pour effet de relâcher les liens de la famille et de faire souhaiter de bonne heure aux enfants, par l'âpreté au partage qu'il engendre, la disparition des vieux parents.

Allons jusqu'au bout de notre calvaire, et voyons les effets calamiteux de la vigne et de l'olivier sur la vie publique. Le petit propriétaire a un sentiment excessif de l'égalité ; il est facilement envieux de tout ce qui le domine. De là à critiquer l'état politique et social il n'y a qu'un pas, et de fait le petit propriétaire est frondeur. D'autre part, vis-à-vis du paysan et de l'ouvrier qui travaillent pour le compte des autres, il a des prétentions, et cela se traduit par le luxe du vêtement. Il habite de préférence la ville et le village, d'où on peut aller en se promenant visiter sa terre. Il occupe ses loisirs par le bavardage du forum ou du café. Il n'a nulle envie d'aller chercher fortune ailleurs, dans les colonies : n'a-t-il pas chez lui tout ce qu'il faut ? D'ailleurs il réduit la natalité, pour diminuer les partages. Il perd toute aptitude à l'industrie ou au commerce, parce qu'il préfère la fabrication du vin ou de l'huile, qui est aussi peu compliquée que possible. S'il a besoin d'émigrer vers une profession, ce ne sera ni à l'usine ni à l'atelier qu'il songera, mais il recherchera de préférence les professions libérales et administratives.

En résumé, la vigne et l'olivier ont produit parmi les populations du midi de la France, la paresse, la routine, le bavardage, la jalousie égalitaire et démocratique, l'aversion pour l'industrie, le commerce et la colonisation, l'engouement des professions urbaines ou libérales. Or, comme de l'aveu même de

M. Demolins, c'est le Midi qui a conquis la France actuelle, c'est donc lui qui a fait pénétrer dans le caractère national tous les défauts dont on se plaint aujourd'hui : il a tué l'initiative, en tournant tous les yeux vers la manne du budget; il a développé l'influence exagérée des politiciens bavards et des fonctionnaires aux dépens des représentants des professions usuelles ; il a fait des Français un peuple de frondeurs et de casaniers, un type social inférieur, brillant mais faible et incapable de grands progrès.

N'ayant nulle envie, quoique méridional, de prendre, sur tous les points, le contre-pied de M. Demolins, je ne soutiendrai pas que c'est le contraire de ce qu'il a dit qui est justement la vérité et que le Midi est une pépinière de vertus. Il participe d'abord aux vices et aux travers des cinq parties du monde, c'est-à-dire que ni la paresse, ni l'orgueil, ni l'envie ne lui sont étrangers. Il est paresseux, parce que le sol ne lui est pas avare. Il parle beaucoup, parce qu'il a des loisirs, et il parle fort, parce que tout le monde y veut parler à la fois. Il est casanier, parce qu'il se trouve bien chez lui. Il pullule en haut lieu actuellement, parce que ce régime, qui sourit aux audacieux, s'adapte admirablement à ses défauts. Mais il n'y a pas dans tout cela de quoi fouetter un chat. Ce sont autant de défauts amusants, dont je pardonnerais à peine à un septentrional, superficiel et jaloux, de se formaliser. De la part d'un méridional au courant, comme l'est M. Demolins, tant de pessimisme est inexplicable.

Il ajoute que la nature du Lieu et du Travail a fait du Midi plus spécialement le pays de la petite propriété, et, par suite, de l'individualisme. On pourrait l'embarrasser déjà en lui demandant de concilier

cette assertion avec d'autres qu'il avance dans le même ouvrage. N'a-t-il pas dit cent fois que la France, et plus particulièrement le Midi, sont des contrées à formation communautaire ? — Tout au moins il l'affirme de la région de l'olivier. Or la vigne, dans beaucoup de nos vignobles, étant mariée à l'olivier, comment se fait-il que celui-ci n'ait pas déteint davantage sur sa compagne ? — Au surplus, quelle preuve me fournit-on que l'olivier communautaire a donné aux pays où il domine, au Var ou aux Alpes-Maritimes par exemple, un type social si différent de ceux, limitrophes, où c'est la vigne individualiste qui l'emporte ? — Enfin, M. Demolins a raisonné dans l'hypothèse purement gratuite que tout le monde dans le Midi est propriétaire de vignes et d'oliviers. La moitié, si l'on veut, de la population est dans ce cas : l'autre moitié se compose d'industriels et de commerçants, petits ou grands, d'ouvriers et de boutiquiers, et aussi hélas ! de pas mal de prolétaires.

Mais concédons à M. Demolins son individualisme de la vigne. De quel droit ferme-t-il ici les yeux sur les bons effets de cet individualisme, pour ne s'attacher qu'aux mauvais ? Car de plaider l'ignorance, il n'y faut point songer : M. Demolins a écrit son précédent ouvrage tout entier pour démontrer que l'individualisme a été la raison peut-être unique et à coup sûr suffisante de la supériorité des Anglo-Saxons ! Et voilà que cette heureuse influence, appliquée aux méridionaux, tournerait si mal ? Au lieu d'un noble sentiment de dignité personnelle, elle engendrerait la docilité moutonnaire ? au lieu de l'initiative, la routine ? au lieu de l'énergie morale, la paresse et l'aveulissement ? M. Demolins, en le soutenant, a été plus fidèle à son système qu'à la réalité.

J'ajoute, ce qui est plus grave, que M. Demolins a négligé dans son analyse un facteur dont nous voudrions bien, nous autres, faire aussi bon marché que lui, le phylloxéra. Je sais bien que dans un livre où l'on traite des causes lointaines qui agissent sur un peuple, le phylloxéra, qui date de vingt ans à peine, n'avait pas sa place. Si donc je reproche à M. Demolins de l'avoir omis, c'est à titre d'agent de relèvement pour l'avenir. Le temps où l'on n'avait qu'à labourer, tailler et fumer la vigne pour en recueillir des fleuves d'or, est bien passé. La viticulture, par l'emploi des engrais chimiques, est devenue une science : il faut, pour réussir, être sur place et s'en mêler directement. Sans compter qu'un cortège incessant de maladies rivales du phylloxéra, le mildew, l'oïdium, que sais-je encore ? et une série noire de gelées et d'humidités sont venues à point pour secouer le petit vigneron de sa routine habituelle, et lui insuffler un peu de cette belle endurance, dont nous nous serions bien dispensés, mais qui, en dépit de la latitude, nous est venue comme à des Anglo-Saxons, dès que le besoin s'en est fait sentir.

M. Demolins est si prévenu contre nous que ses éloges eux-mêmes distillent un perfide venin. Ainsi, quand pour appeler le Midi la patrie des orateurs il en oublie quel fut le pays d'origine des Pitt et des Fox, c'est patrie des bavards qu'il faut lire. Et il cite Thiers et Gambetta. Je lui passe, à la rigueur, Gambetta, qui n'était guère, en effet, qu'une sonorité de premier ordre. Mais Thiers !... halte-là. Thiers, et Mirabeau, et Berryer, et dix autres encore, ce ne sont pas là des moulins à paroles ; ou de ces moulins, si j'en entends le tic tac, j'en vois aussi sortir la farine,

Mais pour une poignée d'orateurs, que de rhéteurs ! — Sans doute, mais quoi ? Cela revient à dire que la masse est plus nombreuse que l'élite. On s'en doutait. Et puis, M. Demolins devrait savoir que dans l'ordre moral pas plus que dans l'ordre physique, la nature ne fait pas de sauts. Un Corneille, un Molière, un Bossuet, cela ne se réussit pas du premier coup. Que d'ébauches avant le type définitif ! Les bavards méridionaux sont la condition préalable des Thiers et des Berryer, ils sont des premières épreuves défectueuses, le gaspillage de la nature avant la réussite de ces statues immortelles, de la bouche desquelles, comme autrefois de l'Hercule Gaulois, sortent les chaînes d'ambre qui tiennent tout un peuple subjugué.

J'ignore si M. Demolins a eu raison d'affirmer que nous sommes un peuple en décadence. C'est possible, après tout ; et, à en juger par le relâchement des mœurs publiques et privées, par la décomposition des idées fondamentales de famille, de patrie et de religion, c'est soutenable. Nous n'aurons pas l'outrecuidance d'espérer une immortalité qui a échappé à la Grèce, à Rome, et aux plus brillantes civilisations de l'Orient. Nous aussi, les archéologues de l'avenir nous découvriront peut-être à nos sépultures. Mais qu'il faille rendre responsables de tout le mal les productions fructifères arborescentes du Midi, et la cueillette en particulier, cela me dépasse. Le Languedoc de Charles d'Anjou et la Provence du roi René ont fait, je crois, assez bonne figure dans l'histoire. Et pourtant la vigne et l'olivier existaient déjà. Nos pères ne buvaient pas du cidre et n'apprêtaient pas la cuisine au beurre. Déjà la fâcheuse cueillette sévissait..... Non, si réellement la France décline, c'est qu'elle est une nation fatiguée et

vieillie. C'est à l'âge qu'il faut s'en prendre, et à des fatalités historiques qui l'ont armée contre elle-même. La cueillette n'y est pour rien.

Dans tous les cas, notre devoir est de ne pas croire à cette décadence et de nous conduire comme si elle n'était pas. Qui sait si on ne prend pas pour telle le malaise qui précède les enfantements? ... Et nous continuerons à assaisonner d'huile nos légumes et à boire du vin.

JACQUES ROCAFORT.

MINIATURES PROVENÇALES (1)

M. Hermann Suchier, le savant professeur de Halle que les lecteurs de la *Revue du Midi* ont appris à connaître, et M. Rudolf Kautzsch, ont publié, dans le xxi^e volume de la *Zeitschrift für romanische Philologie*, la description d'un manuscrit à miniatures avec légendes provençales. J'extrais de leur intéressante étude les renseignements qui suivent.

Parmi les manuscrits en vente à la librairie Jacques Rosenthal, à Munich, Karlsstrasse, 10, on en remarque un particulièrement précieux.

C'est un livre d'heures écrit dans le midi de la France (Katalog VII Litterarische Seltenheiten. Bibliothekswerke N. 955). M. Rosenthal a eu l'obligeance de l'envoyer à Halle, où MM. Suchier et Kautzsch ont pu en établir une description plus soignée que celle que pouvait offrir le catalogue. La publication de cette description rencontrera certainement le meilleur accueil de la part des amis de l'art médiéval. Elle favorisera, en effet, l'acquisition de ce rare manuscrit par un dépôt public, éventuellement bien préférable à son acquisition par un particulier. Dans ce dernier cas, le manuscrit pourrait demeurer inaccessible pendant longtemps, peut-être toujours.

(1) Hermann Suchier und Rudolf Kautzsch. *Eine Provenzalische Bilderhandschrift. Sonderabdruck aus der Zeitschrift für Romanische Philologie. XXI Band. Halle. Max Niemeyer.*

Le manuscrit est relié en maroquin rouge, frappé d'ornements d'or et portant au dos, en lettres d'or :

PSALTER

MSS

Il contient 255 feuillets en parchemin. Sur la première page, une main du xvii^e ou du xviii^e siècle a écrit :

Celestinorum S. Marcialis
De Gentillino fontis
Sorgensis.

Où peut être situé ce couvent ? demandent MM. Suchier et Kautzsch. S'il fallait vraiment lire *fontis Sorgensis*, comme la Sorgue n'est autre chose que l'écoulement de la célèbre fontaine de Vaucluse, et que les Célestins de Gentilli étaient établis dans son voisinage, à l'Isle-sur-Sorgues, on pourrait à leur prieuré de Saint-Antoine de Ménemènes à l'Isle, dépendant de l'abbaye de Montmajour. Mais je préfère de beaucoup la solution donnée par M. Antoine Thomas (*Annales du Midi*, janvier 1898, p. 124), et qu'on doit adopter sans hésiter : « Il faut lire *fontis* au lieu de *fontis*. Il s'agit du couvent de Gentilly, commune de Sorgues, autrefois Pont-de-Sorgues. » Sorgues est à 10 kilomètres d'Avignon. « A peu de distance de Sorgues, dit M. Jules Courtet (1), était le beau monastère des Célestins, à Gentilli.... Gentilli était un séjour délicieux, à cause des belles eaux, des jardins et de l'édifice en lui-même. La reine de Pologne s'y arrêta trois jours, en 1713. Le roi d'Angleterre, Jacques III, y était allé souvent, pendant son séjour à Avignon. La duchesse de Parme s'y arrêtait pour dîner, imitée en cela par une foule de princes. »

M. Labande, conservateur de la bibliothèque d'A-

(1) *Dictionnaire des communes de Vaucluse*, Avignon, 1876.

vignon, nous apprend, dans l'introduction de son catalogue des manuscrits dont il a la garde (1), que le pape, à la fin du xiv^e siècle, voulant fonder un monastère à l'endroit où était enterré le cardinal Pierre de Luxembourg, à Avignon, y appela des religieux du couvent des Célestins de Gentilli. Le nouveau monastère devint aussitôt un des plus riches et des plus importants d'Avignon. De nombreux et superbes manuscrits lui furent donnés ou légués, qui enrichissent aujourd'hui pour partie la magnifique collection de la bibliothèque municipale au Musée Calvet. Si le manuscrit qui nous occupait avait été trouvé par la Révolution dans le couvent d'Avignon, au lieu du couvent de Sorgues, il est probable que le Musée Calvet l'aurait recueilli. M. Labande dit que « la Bibliothèque d'Avignon possède encore des manuscrits provenant de trois couvents situés au dehors de la ville : des Célestins de Gentilli près de Sorgues... » On n'a point de détails sur leur librairie. Il est donc impossible de savoir à quelle époque notre manuscrit y est entré.

Sur le feuillet de garde du manuscrit, continue la description de MM. Suchier et Kautzsch, une main entièrement moderne a écrit au crayon :

Les Religieuses Trinitaires de Valence.

La largeur des feuillets est de 12 à 12 1/2 centimètres, leur hauteur de 18 à 18 1/2.

Des images sur l'ancien et le nouveau Testament, un tableau des dates de Pâques, un calendrier, le texte des Psaumes de la Vulgate, des cantiques, des prières, le tout en latin, l'hymne *Aurora*

(1) *Catalogue général des manuscrits des Bibliothèques publiques de France. Départements. Tome xxvii. Avignon, tome I* Paris, 1894.

jam spargit polum, voilà ce que contient le manuscrit. Les saints mentionnés dans le calendrier ne peuvent s'adapter à des localités particulièrement désignées, mais l'ensemble indique le Languedoc. Le tableau des dates de Pâques va de 1265 à 1305. Les images sont du xiv^e ou du xv^e siècle. Il en manque.

Le manuscrit se divise en trois parties. Du feuillet un au feuillet soixante-cinq, ne se trouvent que des images à légendes provençales, mesurant en moyenne 8 centimètres sur 12, et prenant tout un côté (en largeur).

Avec le feuillet 66 commence le texte cursif, ne comportant que des marges ornées et des lettres initiales ornées. Cette partie des ornements est d'une autre main que les grandes images du commencement. En revanche, le premier peintre reparait dans la suite des grandes images, après la fin du texte. Cinquante images suivent encore sur autant de feuillets, et terminent le tout. Les images du début se rapportent à l'ancien Testament, les images de la fin au nouveau. Les unes et les autres se correspondent exactement pour le faire extérieur.

Elles se correspondent aussi par la matière. Le cycle des images commence, en effet, par des peintures de l'histoire de la création, et se termine par l'archange Michel, après avoir retracé les principales scènes de la Bible et de l'Evangile.

Dans cette suite d'images telle qu'elle nous est parvenue, se sont glissés le Sein d'Abraham et la Roue de la Fortune. D'un autre côté, il manque des scènes de l'histoire biblique sur lesquelles on pouvait compter. Il se rencontre aussi des anomalies dans la suite usitée des images. D'où il faut conclure que notre série n'est pas originale, mais dérive d'un

document plus ancien. La suite primitive ne pourrait passe reconstituer entièrement avec toute certitude.

Les images sont généralement peintes à la gouache sur fond d'or, et sont entourées d'une bordure en couleur, assez large. La bordure est bleu et rouge, et cela de telle sorte, que la même couleur se trouve toujours sur les bords opposés. La suite d'images varie ainsi :

Dans la première image, les bordures supérieure et inférieure sont rouges, tandis que dans la seconde image cette couleur se trouve sur les bordures latérales. En revanche, les bordures d'en haut et d'en bas de la seconde image sont bleues. Sont bleues aussi les bordures latérales de la première. Sur le fond de couleur de la bordure, des ornements sont peints en blanc à la gouache. Aux angles de la bordure sont des ornements d'or. Tout autour de la bordure, à peu de distance, est tirée une ligne noire. L'intervalle n'est pas peint.

Dans les images se trouve, a partir du bas, un fond d'ondulations brunes, rapprochées et régulières. Au-dessus, s'étend le fond d'or. L'or est, comme d'habitude, étendu et bruni sur une fine masse blanche. Il est singulier de constater que le fond d'or ne remplit pas tout l'espace enfermé par la bordure. Il finit, au contraire, vers le haut, en forme de feuille de trèfle, pendant que dans les deux coins l'angle demeure libre. Les angles sont peints avec de la couleur rouge brique (ou verte), et sur ce fond est disposé, à la gouache blanche, le dessin d'un mur de briques. Cette surface dorée et peinte forme le fond des tableaux.

Pas un motif de paysage n'est naturel. Le fond

habituel d'ondulations, et çà et là une paire d'arbres de convention, sont jugés suffisants. Ces arbres ont généralement une seule et même forme : un tronc court d'où s'élancent de une à trois tiges effilées, qui se terminent toujours par une feuille ronde au limbe historié. Des branches de vigne et un buisson ardent sont d'ailleurs différents des arbres, mais aussi peu naturels.

Pour l'architecture, on voit des arcades qui vont d'une bordure à l'autre, ensuite des portes, ou un fond de couleur quelconque au lieu du fond d'or. Elle est sommairement indiquée. Il n'y a que le mobilier indispensable. Nulle part de détails intentionnels.

Les personnages prennent environ les quatre cinquièmes de la hauteur d'une image. Le style n'en est pas minutieux. Cela ne vient pas de ce que le peintre était en avance sur son temps, mais évidemment de ce qu'il était un praticien à qui la masse de son entreprise ne permettait pas le fini. De l'ébauche primitive on ne distingue plus rien, car la couleur couvre tout. Celle-ci est d'abord étendue en un ton régulier sur la surface nécessaire. Ensuite les ombres sont obtenues par un ton foncé de la même couleur. Enfin les contours et le dessin intérieur sont tracés au pinceau en traits noirs ou bruns, d'épaisseur convenable. Le dessin manque d'ailleurs de vie individuelle. Nous n'avons ni unité harmonique, ni élégance dans les types. Les figures ne sont qu'un échantillon de la manière habituelle du dessinateur. Sur les visages il n'y a que peu de mots à dire. Ils sont, comme les mains, non pas ménagés, mais tout d'abord recouverts avec du blanc. Là-dessus, les ombres sont peintes en rose. Enfin, le dessin reçoit, au moyen d'un pinceau suffisamment effilé, du brun ou même du rouge. Les lèvres

sont toujours indiquées par un trait rouge. La chevelure est généralement blonde, tantôt plus foncée, tantôt plus claire. De l'expression du visage, on ne peut rien dire, car toute la vie de l'âme est réduite à un petit nombre de mouvements stéréotypés. De même, l'ensemble, l'ordonnance, l'action, les épisodes, décèlent l'absence totale d'observation vivante.

La gamme des couleurs montre le rouge pourpre (fané), le rouge brique, le rouge brun, le rose rouillé, le jaune, le vert clair, le bleu foncé (fané), le bleu de ciel, le blanc, le noir. Toutes les couleurs sont employées en couverture.

Il faut le dire, ces miniatures ne sont pas d'un niveau élevé : elles portent la marque d'un travail industriel médiocre. Mais elles ont pourtant leur intérêt propre. Leur caractère laisse supposer une plus large diffusion de ce cycle d'images, dont il ne paraît subsister que notre unique exemplaire.

De la suite des grandes images il faut distinguer, à leur avantage, les ornements intercalés dans le texte. Il est vrai que les trois bordures ornementales en or, rouge, jaune et bleu, qui se trouvent chaque fois à gauche des trois premières pages du texte, ne sont pas très relevées. Au contraire, les drôleries de la marge extérieure du recto de chaque page ne sont pas déplaisantes. C'est chaque fois une figure particulière, qui se termine en bas par une longue queue, de manière que l'ensemble peut servir de marge. Le dessin de ces morceaux est plus sûr et d'un style plus serré que dans les grandes images. Nous y reconnaissons des types de tête avec de petits nez arrondis et ouverts, et des yeux convenablement arqués. La conception est vivante, bien que sans le débordement d'humour qui distingue tant de personnages d'autres drôleries.

Enfin il y a aussi des lettres initiales. Ainsi, chaque page du calendrier débute par un grand *Kl* en bleu, rose et or. Plus loin se trouvent, au commencement des principales divisions du texte, des lettres rouges ou bleues, entourées de minces filets tracés à la plume en bleu, rouge ou violet.

Les grandes initiales à image ne manquent pas non plus. Elles sont exécutées de la façon suivante : le corps de la lettre et son encadrement rectangulaire sont traités en bleu et en rouge, et historiés avec des ornements blancs. Autour et tout près de la première initiale, est encore tracé un mince filet d'or. Le fond à l'intérieur de la lettre est recouvert d'or. C'est sur ce fond d'or que sont les figures, traitées à la gouache, tout à fait dans la technique des grandes images peintes qui se trouvent avant et après le texte, mais de la main du peintre des drôleries, avec lesquelles elles concordent parfaitement pour le style.

De la consciencieuse description de M. Kautzsch, j'ai retenu tout ce qui m'a paru essentiel à faire connaître ici.

Si l'on avait le manuscrit sous les yeux, on pourrait peut-être arriver à déterminer le nom des deux enlumineurs qui y ont travaillé, à supposer, ce qui est rendu très probable par les légendes des images en provençal, qu'ils aient travaillé à Avignon.

M. Labande, dans l'introduction de son Catalogue, s'exprime ainsi : « Le bienfait le plus apprécié, à notre point de vue, qui résulta du séjour des papes à Avignon, fut la création d'ateliers de copistes et de miniaturistes, dont les travaux continuèrent pendant tout le *xv^e* siècle... Il est à observer que tous ces ateliers fonctionnaient sans préjudice des monastères, dans lesquels se poursuivaient également les travaux de transcription.

« Les manuscrits, une fois achevés d'écrire, passaient entre les mains des miniaturistes et des enlumineurs. Quelques - uns nous sont connus pour le ^{xiv}^e siècle par les extraits de *Cameralia* que le R. P. Ehrle a publiés, et par le compte de l'évêché d'Avignon, qui forme le registre G. 9. des Archives départementales de Vaucluse. Signalons d'abord une artiste femme du nom de Marie, puis André de Beauvais, Bartolot ou Barthélemy de Paris, Hugues Tourneur, Gautier de Rhodes, Bernard de Toulouse, et surtout le fameux Jean de Toulouse, dont on peut admirer de belles miniatures dans le Missel dit de Clément VII. M. l'abbé Requin, dans ses *Documents inédits sur les peintres, peintres-verriers et enlumineurs d'Avignon au XV^e siècle*, a encore signalé l'enlumineur Jean Bondinelli, en 1387.

« Le même auteur a révélé les noms de tous les artisans et enlumineurs de manuscrits au ^{xv}^e siècle, la plupart d'après les archives notariales ».

Il est malheureusement difficile d'espérer que notre manuscrit revienne jamais dans le Midi, car on en demande, paraît-il, 18.000 francs, et aucun de nos établissements scientifiques n'est en état de le payer ce prix.

J'arrive maintenant aux légendes provençales, que M. Suchier s'est chargé d'éditer, et qui terminent l'article. Comme il y en a 255, je ne reproduirai que les plus intéressantes. Je n'ai pas besoin de dire qu'elles le sont toutes, mais, obligé de faire un choix, je donnerai celles qui sont le plus amusantes par leur naïveté.

9.

« Com nostre seinher uenc dauan Azam e Azeua (Ève), | et els de uergonha que agron cant si uiron nutz, | cobriron lur natura cascun d'una fuella

T. XXXV, 1^{er} Août 1898

8

d'albre. | E demandet per que auion maniat del frug
que el lur auia | uedat. E Adam respos : Seinhoer,
la femna que m'as dada o a fag far ».

16

« Com nostre seinhoer mandet per l'angel a Noe,
que fezez l'arca | en que gandis aquelas cauzas qu'el
li mande, cant | uolc destrure lo mon per aigua,
per la malicia de | las gens ».

19

« Cant l'esdolobis (*déluge*) fon passatz, e remas
l'arca entre dos | puegz que son en Erminia, segon
que hom dis. E com | Noe, cant conoc que las
aiguas eron ameradas (*diminuées*), trames | lo corp
(*corbeau*) per uezer se las aiguas eron baizadas, e el
trobet | una caronhada e comenset a maniar e non
tornet. E pueis el trames la columba, que li aportet
.i. ram d'oliuer, e issiron de l'arca. »

26

« Com Moysen se merauilha cant ui lo boisson |
uert que davant l'era ueiaire que cremes cant nos- |
tre seinhoer parlaua ab lui. »

39

« Com Moysen fa aucir aquels que agron peccat
en adorar | lo uedel e desconogut dieu, e fes aucir
los us als autres ».

40

« Com David, que era pastre, uenc dauant Saul,
que era reis e | oingz de dieu. E Saul inostra a
David sa filla Nicola | e dis li que dara la li per
moller (*femme*), si aucis Golias lo | iaian, qu'es
campios contra el e contra som pobol ».

43

« Com la femna encantairis que sabia de l'art de
nigromancia | fes cemblant a Saul quel fezes parlar
ab Samuel la propheta | pueis que fon mortz, car

Saul si cosseillaua ab el entre tau | que vivia, que uolial demandar com li penria de la batailla | que deuia far ab los Faristiens ».

45

« Com David bailla las letras ad Urias, son caualier, que las bail a so | senescalq que estaua per lui en la batailla contra sos ene | mics, en las cals letras si contenia que el meseis (*lui-même*) que por | tava las letras fos mes en tal luec de batailla que moris. | Car David auia emprehada (*rendue mère*) sa molter, e no uolia que o saubes el ».

47.

« Com David si soterret per lo peccat que auia fag | , per so que nostre seinher loil perdonœs, cant la propheta | l'en ac repres, e adonc fes los set salmes e nostre | seinher trames li aqui son angel ».

50.

« Com Salamon, fil de David, que fon lo plus sauis (*sage*) hom | del mon, jutguet lo contrast de l'efan que era | entre las doas macipas (*jeunes femmes*), aissi com si conten en la pistola (*Écriture, de epistola*) ».

51.

« Com Salamon adoret los dieus de la pagana (*sa femme païenne*), per | amor d'ela, tan la amaua, en dezamparet lo sieu dieu | ver, e cant si reconoc d'aquel fallimen que auia fag | contra dieu, fugi s'en en .i. bosc ».

Dans les légendes du Nouveau Testament, il y en a qui ne sont pas moins curieuses ni moins savoureuses. On comprendra aisément le sentiment qui m'empêche de les reproduire dans une revue qui n'est pas exclusivement scientifique.

ED. BONDURAND.

LES ETRENNES A DOULCE

LA RENCONTRE

Un jour, dans une triste rue
De la ville ou j'allais errant,
Je vis une dame inconnue
Me fixer en me dépassant.

Pourquoi me regarder ainsi
Dame lui disparus si vite ;
Pourquoi me regarder ainsi
En me laissant de toi souci ?

Depuis, le soir, dans mon alcôve
Lorsque j'étends mes membres las,
Je vois encore son regard mauve
Qui filtre de ses yeux lilas.

Ne me regarde plus ainsi
De tes yeux aux douces caresses,
Ne me regarde plus ainsi
Ma belle Dame, par merci !

Au petit jour, lorsque s'achève
Mon sommeil plein d'un triste émoi,
Je sens déjà ses yeux de rêve
Descendre au plus profond de moi.

Ne me regarde plus ainsi
De tes yeux prometteurs d'aumônes :
Ne me regarde plus ainsi
Ma belle Dame, par merci !

Tu m'as blessé, sans le savoir,
D'une plaie à jamais accrue ;
Je mourrai de t'avoir revue,
Et je meurs de ne plus te voir.

Ne me regarde plus ainsi
De tes yeux qui m'affolent l'être,
Ne me regarde plus ainsi
Ma belle Dame, sans merci !

Ou bien, si tu connais la flamme
Que ton regard peut allumer,
Au lieu de verser dans mon âme
Le désir et la peur d'aimer,

Reviens me regarder encore
Et ne disparais plus ainsi :
Reviens vers celui qui t'adore,
Ma belle Dame, par merci !

*
* *

LE SALUT

Le long des murs de marbre
montent les glycines pâles :
Leurs cascades retombantes
s'égrennent dans l'air léger ;
Elles habillent de grâce
La blanche froideur des murs,
Et vêtissent de chasteté
Les statues des colonnades.
Je t'aime, ô chaste fleur pour tes grâces penchées !

—o—

Avec l'aurore du printemps
naît l'orgueil des premiers lilas,

Laisse que ta parole, en son doux nonchaloir,
Répande un peu de baume aux douleurs de mon âme
Et, versant la pitié comme un précieux dictame,
M'apprenne de ton cœur l'éternel bon vouloir !

Et laisse que tes yeux, ces améthystes tristes,
S'abaissent jusqu'à moi, limpides séducteurs
Si bien que le malheur m'efface de ses listes.....
Tes yeux, ô Douce, en qui je me noie et je meurs !

*
* *

LE RETOUR DE DOULCE

ou

« *la Ballade de l'Arundelle* »

Un jour d'antan, une arundelle
Nous vit triste, à son départir :
« Sans vous, nos fleurs se vont flétrir,
Notre bonheur se va ternir,
Et notre bosquet déverdir !
— « Tôt reviendrai-je, nous dit-elle,
Adieu vous dis,
Adieu vous dis, jusques à revenir
Adieu vous dis ! »

Si sais-je, arundelle infidelle,
Que c'est ton rôle de mentir :
Déjà vient la saison nouvelle,
Le ciel cesse de se ternir,
Point ne te voit-on revenir !
Las ! Las ! quand tu t'en fus, cruelle,
Adieu nous dis,
Adieu nous dis pour ne plus revenir,
Adieu nous dis !

Viva ! chacun peut s'es jouir !
Voici de retour l'arundelle !
Notre soleil va revenir,
Notre bosquet va reverdir !
Bonjour vous dis, nous chante-t-elle,
Votre jardin peut refleurir,
Bonjour vous dis,
Bonjour vous dis pour ne plus repartir ;
Bonjour vous dis ! »

*
* *

LE DÉPART DE DOULCE

Vous partiez et c'était la dernière entrevue :
Hirondelle d'un ciel qui se ternit sans vous
Vous preniez votre vol vers des climats plus doux,
Et déjà sur mon front l'ombre était descendue.

De combien de soupirs, de combien de langueurs,
De quel joyeux besoin de concession tendre,
Sont remplis ces instans où l'on voudrait entendre
S'alentir à jamais le rythme de nos cœurs !

Heure grave d'amour — les frivolités tues —
Heure dont le reflet me fera vivre un an,
Heure immense de paix où les voix entendues
Sont ou l'offre d'un gage ou l'espoir d'un serment !

Je vous parlais — avec combien d'impatience !
De ce printemps lointain qui ramène vos pas :
Je vous vantais aussi les douceurs de l'absence,
L'absence lui sépare et ne désunit pas !

Valent-ils vraiment mieux les retours, quand on s'aime ?
Alors que l'un sur l'autre on sait qu'on peut compter,
On se quitte fidèle, on se revoit de même ;
C'est toujours vivre ensemble et ne pas se quitter !

Et lorsque ivre au penser des rencontres lointaines
Je vous ai saluée au détour du chemin,
Tout mon sang reflué m'a déserté les veines ;
Vous m'avez dit adieu sans me donner la main !

* *
*

LES ADIEUX A DOULCE

J'ai pensé bien souvent, Douce, à nos aventures,
J'ai pleuré bien de fois de nous sentir si loin :
Mais le baume du tems a mis sur mes blessures,
Le philtre assoupissant dont j'avais tant besoin.

L'oubli s'est fait non sans mille après déchirures
La hantise de vous m'avait trop longtemps pointé ;
Ce qui me restait d'âme est mort de ces morsures,
Et je vous aurai dû de ne m'en plaindre point.

Seul hautainement seul, libre de toute chaîne
— Car, après vous, à qui pourrait-on s'enchaîner ? —
J'irai droit dans ma vie orgueilleuse et sereine,

Et dirais sans frémir, alors qu'avril ramène
Le renouveau du monde et l'amour printanier :
« Aimer ? je n'en veux plus !... c'est trop amer d'aimer ! »

SAINT QUIRIN.

LA PREMIÈRE BIOGRAPHIE

DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

La vie de ces pauvres fut si admirable, que la gloire du Ciel seule pourrait la chanter.

DANTE, *Le Paradis*, Chant XI.

L'auteur de la *Vie de saint François d'Assise*, qui eut naguère un si retentissant succès, vient d'inaugurer une série de publications qui paraissent devoir éclairer d'un jour nouveau les origines du mouvement franciscain (1). Dans la dédicace « A ses amis d'Assise » du volume initial (2), M. le pasteur Sabatier avoue la frayeur de reproches, de récriminations, ou même de « malédictions » et de « sarcasmes » qui le faisait « trembler bien fort » en allant revoir la mystique Ombrie. Il y reçut, au contraire, un accueil plus chaleureux qu'on n'a coutume d'en réserver aux écrivains — qui ne sont qu'écrivains. Nous croyons que la passion politique, peut-être religieuse, s'en mêla. Si nous sommes bien informé, ces réunions ou manifestations, présidées par des « professeurs », des préfets ou des avocats, si elles

(1) *Collection de documents pour l'histoire religieuse et littéraire du Moyen Age*. I. *Speculum perfectionis seu S. Francisci Assisiensis legenda antiquissima*, auctore fratre Leone; nunc primum edidit Paul Sabatier. Paris, Fischbacher, 1898, in-8°. CCXIV - 376 p. — En préparation : II. *Actus S. Francisci et sociorum ejus* ; — III. *I. Fioretti di S. Francesco*.

(2) *Le Speculum*.

ont fait la joie des « amis » de M. Sabatier, ont inspiré quelque défiance aux autres, j'entends à ceux pour qui cet hagiographe fait encore l'effet d'un iconoclaste.

Nous sommes assuré qu'en nous envoyant, d'Assise même, le *Speculum perfectionis*, M. Sabatier n'avait ni de tels espoirs, ni de telles appréhensions. Car, d'une part, il sait aller au-devant des critiques impartiales et ne les craint pas, prêt à se rendre à des observations justes ; et, d'autre part, il n'a point oublié l'accueil qui fut fait, parmi nous, à sa *Vie de saint François*. Avec une unanimité non concertée d'avance, — faut-il le dire ? — trois critiques nimois pensèrent du bien de cette œuvre, et ne se gênèrent pas pour le publier (1). Deux sortes de gens s'en étonnèrent : les uns, près de nous, dans les Cévennes ou dans le Diois, par haine de l'hérétique, *in odium auctoris* ; et d'autres, au loin, parce que leur siège était fait et qu'ils tenaient à leurs idées arrêtées. L'un de ces derniers (2) nous écrivit alors, de Paris : « Évidemment votre Midi ne pense pas, sur ce sujet, comme le Nord ».

En ce qui nous concerne, nous n'avons point cessé d'estimer l'effort de reconstitution savante auquel M. Sabatier se consacre. Nous persistons à croire que la vérité doit y gagner. Nous ne croyons pas devoir repousser d'emblée un érudit qui sait faire parler les documents et les interprète le plus souvent à son désavantage, c'est-à-dire à l'encontre de ses préjugés, et abstraction faite de l'opinion protes-

(1) M. Léonce de Castelnau, dans le *XX^e Siècle* ; M. Louis Baragon, dans cette Revue ; et nous-même dans la *Semaine Religieuse*.

(2) M. l'abbé Le Monnier, curé de Saint-Ferdinand-des-Ternes, historien de saint François.

tante ou rationaliste, dont il paraît se détacher de jour en jour davantage.

Nous lui savons gré, au surplus, de la loyauté avec laquelle il est revenu de certaines appréciations erronées qui lui avaient été signalées. C'est ainsi qu'en attendant de pouvoir apporter à son œuvre des corrections qui s'imposent, allant au plus pressé, il a formellement rétracté tous ses doutes au sujet de l'indulgence de la Portioncule (1). Nous sommes anxieux de savoir s'il aura le courage de remanier son œuvre assez à fond pour mériter la levée de l'interdiction dont l'Index l'a frappée (2).

Comme il arrive d'ordinaire, la *Vie de saint François* était surtout fautive par ses restrictions, ses négations, par les amputations d'une critique trop

(1) Cf. *Un nouveau Chapitre de la Vie de saint François d'Assise*, Paris, Fischbacher, 1896. Voici en quel termes M. Sabatier annonce le dessein de cette brochure rectificative. « Dans les premières éditions de la *Vie de saint François d'Assise*, j'avais cru devoir rejeter en bloc tout ce qui concerne la fameuse indulgence de la Portioncule. De nouvelles études à Florence, à Assise et à Rome m'ont fait découvrir un certain nombre de documents nouveaux et m'ont surtout permis de constater que les documents traditionnels en faveur de l'indulgence sont en général authentiques. S'ils ont beaucoup souffert en passant par les mains de copistes, ignorants, ou même peu scrupuleux, on peut, presque toujours, retrouver le texte primitif. Tous ces documents seront publiés *in extenso* dans les appendices de la prochaine édition de la *Vie de saint François d'Assise*, mais je suis heureux de mettre sous les yeux des amis des choses franciscaines le résultat de ces nouvelles études ».

M. Sabatier est de l'école de ces critiques, pour qui les textes formels et les documents authentiques ont seuls une valeur probante, à l'exclusion des témoignages traditionnels. C'est là une erreur fâcheuse et une injustifiable exigence. En l'espèce, il fallait ne point oublier la volonté, souvent exprimée par saint François, de ne jamais demander de bulles à la cour romaine, de crainte qu'après lui les Mineurs n'en tirassent vanité. Le cartulaire de l'Ordre en est amoindri d'autant. Cet élément d'information, d'ordinaire prépondérant, passe ici au tout dernier rang.

(2) Une étude plus approfondie des sources, a modifié très heureusement l'appréciation de M. Sabatier sur le fait des Stigmates. Il en parle avec une convenance parfaite, *Speculum, Vie de Fr. Léon*, p. LXVI.

brutale. Quoi qu'en ait dit son auteur, elle fit justement l'effet d'une mutilation d'images saintes. Dans l'*Instauratio magna* projetée, c'est en quelque sorte la *Pars destruens*. Nous croyons que le *Speculum perfectionis* est le premier volume de la *Pars ædificans*.

Ici, c'est Frère Léon qui écrit, l'un des plus affectionnés compagnons de François, son secrétaire, son confesseur, le garde-malade de ses derniers jours. A tous ces titres, il fut l'un des confidents du saint. C'est une question de savoir si c'en fut le plus intime, car le degré dans l'intimité, voilà assurément qui défie toute appréciation. Il nous suffirait d'évoquer de récents conflits locaux, encore présents à toutes les mémoires, pour donner la preuve que des membres également sincères d'une même famille religieuse peuvent interpréter différemment les intentions de leur fondateur. Et, plus leur bonne foi est certaine, plus leurs désaccords sont tenaces. Les divergences ne prennent fin d'ordinaire qu'à l'extinction de l'un des partis, opprimé par son émule plus heureux.

Il est prouvé qu'aussitôt après la mort de saint François, deux tendances opposées se partagèrent la multitude des Mineurs. Il y eut, d'un côté, le très grand nombre des partisans de la large observance, qui prétendaient, à la suite d'Elie de Cortone, que les accroissements inespérés de l'Ordre (1) avaient amené le fondateur à modifier ses

(1) A la réunion générale appelée *Chapitre des Nattes*, en 1219, cinq mille mineurs étaient présents, bien qu'il en fût demeuré quelques unités dans chaque couvent. Sans compter les fraternités du Tiers-Ordre, un fourmillement de frères couvrait l'Italie et débordait sur tous les pays latins. Saint François s'en inquiétait par moments. « Il y a trop de Mineurs, disait-il. On en rencontre trop. »

vues primitives, et à « humaniser » la règle. Ils pensaient qu'entre les diverses rédactions de cette règle, il convenait de préférer à toutes les autres, et même au Testament du saint, celle de 1223, que Honorius III avait approuvée exclusivement, et qui était connue depuis sous le nom de *regula bullata*. Par émulation sans doute avec l'Ordre des Prêcheurs, ils soutenaient que les mineurs devaient être des missionnaires, autant que des ouvriers de miséricorde, serviteurs des lépreux ou des pauvres, et que saint François avait rapporté l'obligation positive qu'il avait primitivement édictée à ce sujet. Quant à l'idée souvent exprimée de l'identité de la règle franciscaine avec l'Evangile, ils ne l'entendaient plus que dans un sens large et oratoire, s'appuyant sur l'interprétation qu'en avait donnée la bulle *Quo elongati*, du 28 septembre 1230. Comme ils estimaient que l'Ordre franciscain n'avait point été l'unique préoccupation du fondateur, dont le relèvement de l'humanité et l'exaltation de la cité des âmes était l'ambition suprême, eux, se considérant comme les héritiers de ses intentions bien connues, ainsi que les qualifie la bulle de Grégoire IX, se croyaient en droit de les interpréter, sinon de les modifier, bien que les dernières paroles de François fussent de nature à les mettre à l'aise. « Qu'ils vivent comme ils voudront », avait-il dit. — « J'ai rempli ma tâche, que le Christ vous montre ce que vous avez à faire vous-mêmes (1). » D'ailleurs, au moment de sa mort, saint François n'était plus ministre général de l'Ordre, depuis sept ans, preuve évidente qu'il avait voulu lui laisser toute liberté.

(1) La création du Tiers-Ordre pouvait passer pour une première concession du fondateur à la faiblesse humaine.

Circonvenu par Fr. Elie qui se donne le titre de *familier* du saint, le pape Grégoire IX impose silence à la fraction adverse, en attendant que Thomas de Celano d'abord, puis S. Bonaventure aient jeté dans la balance le poids de leurs biographies, celle-ci officielle, celle-là de commande, où tous les faits concouraient au triomphe du parti.

Pendant que s'affirmait et triomphait le groupe prépondérant, quelques-uns d'entre les premiers compagnons de François gémissaient dans l'ombre, réduits à l'impuissance. Sainte Claire semble avoir été leur alliée. Frère Léon est leur chef. Et quel chef ! Sans doute, il revendique à bon droit le titre de *socius* du fondateur. Il l'a suivi, servi, copié en tout. François était le Petit Pauvre, *poverello*, le Bouffon du Bon Dieu, *giullare di Dio* : Léon est la Brébis de François, *frà Pecorèlla*. Il se croit, mieux que personne, informé des intentions du Père. Après avoir été son secrétaire et son confesseur, c'est lui qui, durant les nuits de fièvre, enlaçant son pauvre corps, l'avait retenu sur sa couche, et, le matin venu, avait protégé son sommeil contre les indiscrets. C'est à lui que François exprimait ses désirs de malade, confiait une envie de poisson, d'écrevisses et de gâteau aux amandes, *mostacciolo*. C'est à lui qu'après chaque crise, il dictait de nouveau son testament, désireux de fixer à jamais son idéal de vie religieuse, de lever tous les doutes, de confondre les audaces des ministres ou les manœuvres des intrigants. Si François, réellement, se désistait de ses droits de fondateur, s'il rabattait de ses ambitions généreuses, si surtout il se résignait, en dictant ses testaments ou ses *notuli*, à parler pour ne rien dire, qui, mieux que Léon, pouvait les avoir ? Or, il prétendait le contraire et brûlait d'en donner

la preuve. « Lorsque, au moment où François n'était pas encore refroidi dans son tombeau, il avait vu Élie non seulement encourager un esprit contraire à celui de leur père spirituel, mais annoncer bruyamment son projet d'ériger une fastueuse basilique pour servir de tombeau *au petit pauvre du bon Dieu*, il ne sut pas contenir son indignation. Frère Egide l'avertit bien des dangers qu'il courrait s'il levait l'étendard de la révolte, mais il avait trop vécu de l'âme de François pour permettre ce qu'il considérait comme la profanation de son tombeau, et aidé de quelques amis, il brisa le vase de marbre placé aux abords de l'emplacement de la future basilique, pour recevoir les dons des visiteurs. Elie le fit bâtonner et expulser de la ville d'Assise (1)».

Ce lamentable récit, qui paraît authentique, (2) explique la conduite subséquente de Fr. Léon. Pour lui, mieux vaut désormais se tenir dans l'ombre, respectueux et réservé dans sa bouderie. Il vivra de souvenirs inoubliables. Il les transmettra à ceux des Frères qu'un mouvement confiant rapprochera de lui. Enfin, il les écrira, sans plus tarder, avant qu'ils n'aient eu le temps de se refroidir. La mort de François est du 3 octobre 1226 : dès le mardi 11 mai 1227, Fr. Léon en terminait la Biographie qui nous est présentée aujourd'hui. Œuvre de dépit, dira-t-on, œuvre tendancieuse, dont le titre même du premier chapitre révèle l'intention et formule en quelque sorte la thèse, (3) mais néanmoins œuvre

(1) *Speculum*, *Introd.* p. LI.

(2) Outre le *Speculum* de 1509, d'où M. Sabatier l'a extrait, la *Chronique des XXIV Généraux*, avec ses annexes : la *Vie de fr. Egide* et celle de fr. Léon y font des allusions formelles.

(3) « *Quomodo beatus Franciscus respondit ministris nolentibus*

sincère, récit véridique d'un témoin oculaire. Ce qui en fait le prix exceptionnel, c'est sa priorité absolue, son authenticité désormais acquise, grâce à la sagacité de son éditeur et au hasard d'une découverte faite dans la bibliothèque du Municipale, à Assise. Jusqu'à ce jour, nous n'avions à opposer aux Biographies officielles de Celano et de S. Bonaventure que la *Légende des Trois Compagnons*, dont l'intégrité paraît douteuse. Or, d'entre ces derniers, si Ange et Rufin se sont contentés de collaborer à l'œuvre collective, il n'en a pas été de même de Fr. Léon. Avant de signer avec eux, la légende concertée en commun, il avait produit spontanément son œuvre propre, personnelle.

Suivant l'usage médiéval, il l'avait décorée d'un titre symbolique : *Miroir de la Perfection de l'état du Frère mineur, à savoir du bienheureux François*. On aimait, en ce temps-là, les titres qui disaient quelque chose. Joinville à qui notre Fr. Léon ressemble sous de multiples rapports, n'avait point intitulé son ouvrage : *Vie de S. Louis*, mais : *Livre des saintes paroles et des bons faiz nostre roy saint Looys*. Comme Joinville, Fr. Léon voit surtout dans son héros, un compagnon aimé à qui il a eu la douleur de survivre. Il voudrait en tracer une image avant tout fidèle. Parce que tout l'intéressa dans son ami, il se permet de tout raconter. Loin de s'attacher exclusivement au merveilleux, il lui préfère l'humain. Il cherche et il place la vérité dans la vie, corps et âme, dans l'homme physique autant que dans l'homme spirituel. Il ne croit pas que des soupirs ou des

obligari ad observandam regulam quam faciebat. » Ce titre se trouve atténué dans l'édition de 1509 : » *Quomodo beatus Franciscus usque ad regulam.* »

peines de cœur déflorent une âme de saint, ni que tels détails familiers en soient une profanation. Les panégyriques ne grandissent guère les héros, ni l'allure modeste d'une histoire vécue ne les diminue sensiblement.

Dans le *Speculum*, le merveilleux a sa place, mais non exclusive. On y trouve autre chose qu'un tissu de prophéties et de visions. En revanche, bon nombre de faits y ont leur date assignée. Bon nombre d'enseignements y sont précisés et fixés. Autant de bonnes fortunes pour ceux à qui sa lecture n'est point interdite.

Car, elle le fut, et même à ses contemporains, ce qui explique son long oubli. D'abord rejeté dans l'ombre par la situation privilégiée faite à la première vie de Thomas de Celano, et ensuite à sa seconde (1), le *Speculum* fut formellement proscrit et condamné à la destruction par le Chapitre général de l'Ordre, présidé par S. Bonaventure, en 1263. Seule, la vie que le ministre général venait d'écrire devait subsister. « Au nom de l'obéissance, disait le Chapitre, toutes les légendes du Bienheureux François antérieures à celle-là devaient être détruites : les frères qui les trouveraient hors de l'Ordre devraient tâcher de les faire disparaître, puisque la légende faite par le général contient tout ce qu'on a pu savoir d'une façon certaine, et tout ce qui a été prouvé. »

Au demeurant, nous ne partageons point le jugement sévère porté par M. Sabatier sur les intentions de S. Bonaventure, ni sur son œuvre. Bonaventure

(1) Après la disgrâce de Fr. Elie, Celano écrivit une nouvelle vie, dans laquelle il ne craint pas de se rapprocher davantage de la *Légende des trois Compagnons*, et, par là-même, du *Speculum* de Fr. Léon.

jouissait d'une autorité suffisante pour juger de l'opportunité d'une Vie nouvelle. A la date où il a composé la sienne, il pouvait interroger, sur les lieux mêmes où avait vécu François, de nombreux témoins oculaires des faits. Il a écrit sans prétention, en un style simple, dans un but d'édification (1). Autant que n'importe qui il admirait les vertus du saint fondateur, et s'en montrait d'ailleurs le digne émule. « Laissons ce saint, dit Thomas d'Aquin, écrire la vie d'un saint (2). »

Le désir le plus légitime de faire valoir l'œuvre de Fr. Léon ne saurait expliquer le discrédit que l'on tenterait de jeter sur celle de S. Bonaventure. Nous croyons que les divergences que l'on pourrait noter entre elles sont surtout superficielles. L'interprétation en sens divers des règles de S. François n'a point produit, heureusement, les dissensions regrettables qu'on semble dire. Et même, une fois passée la période scabreuse que dominent les intrigues de Fr. Elie, il n'y a pas eu de dissensions du tout. Seulement, dans l'unité de l'immense armée franciscaine, se meuvent des troupes variées, toutes fidèles, toutes faisant honneur au drapeau. Qui oserait dire que les conventuels, les Frères de l'Étroite Observance, les Cordeliers, qui exercèrent si longtemps, en France, l'apostolat rural, les Déchaussés d'Espagne, les Récollets, les Capucins ne sont point de vrais fils de S. François (3) ? Dans chacune de ces familles, l'on compte des saints en nombre pro-

(1) On sait que les chapitres VIII et XII de S. Bonaventure ont donné naissance au charmant recueil des *Fioretti*.

(2) *Sinamus sanctum pro sancto laborare* (*Breviar. rom.* 14 juillet, 2^e noct. lec. V).

(3) La facilité avec laquelle vient de s'opérer, sur l'ordre du Souverain Pontife, la fusion d'un certain nombre de ces diverses familles franciscaines en est la preuve en quelque sorte tangible,

digieux. Aucune n'a pactisé, à aucun moment de l'histoire, avec ces sectes en apparence similaires, qui troublèrent si fort le moyen-âge. C'est donc que le ferment déposé au fond de la masse franciscaine était bon. Tandis que le levain pharisaïque (1) se soulevait, s'épaississait, ameutant, en des régions diverses, mais à des dates rapprochées, Cathares, Albigeois, Bonshommes, Humiliés, *Apostoli*, et toutes autres caricatures ou contrefaçons de l'ordre franciscain, celui-ci demeurait immuable dans la voie que lui avait tracée son fondateur. Une autre parodie, non moins stérile, bien qu'aussi sanglante, ce fut la levée de boucliers des Hussites en Bohême, préface de la Réforme dont les initiateurs se réclamaient également du pur évangile.

Quand M. Sabatier aura terminé son étude directe du mouvement franciscain, une autre tâche s'imposera à lui, croyons-nous. S'il lui convient d'éclairer complètement sa religion, il devra décrire aussi les contrefaçons qui en furent faites, et ce sera là encore une étude franciscaine, bien qu'indirecte (2). Il en arrivera aisément, par la comparaison, à découvrir le pourquoi de l'exclusive fécondité de l'Ordre des Mineurs. François a étonnamment réussi, là où tant d'autres ont échoué, parce qu'il est resté toujours attaché à l'Église et n'a rien fait que par l'Église. Que M. Sabatier, qui aime sincèrement son héros (3), ne lui fasse donc point l'injure de le ranger, de près ni de loin, parmi ces rêveurs mystiques, ces utopistes socialistes dont l'Église dut condamner et

(1) *Cavete a fermento pharisæorum.* (MATTH. VII 6).

(2) Une notice sur les *Apostoli*, par exemple, compléterait utilement certaines considérations de l'*Introduction*.

(3) « Saint François n'est ni assez aimé, ni assez connu ». *Dédicace*, p. X.

dont elle eût voulu enrayer les dangereux agissements (1). Qu'il ne se figure pas non plus que, pour sauver l'œuvre de François, ses disciples aient dû l'amender, l'atténuer, et que ce soient eux, et non lui, qui l'aient mise bénévolement à la remorque de l'Eglise.

A aucun instant de sa vie, saint François n'a montré la moindre velléité de contrecarrer l'autorité romaine, ni même de s'en passer. Il suffit de rappeler en quelle estime ne cessa de le tenir Honorius III, ce pontife si accompli, qui, de bonne heure, l'avait deviné, admiré, aimé. Et, quant aux rapports du saint avec le cardinal Hugolin, rien n'autorise à en suspecter la sincérité. Devenu Grégoire IX, Hugolin témoigna une grande bienveillance aux Fraternités, et les couvrit fort à propos de sa haute protection. Le respect du Saint-Siège fut toujours le devoir fondamental de l'Ordre, et son premier point de règle. L'amour de l'Eglise l'anima, le vivifia toujours. De son côté, l'Eglise protégea efficacement ses accroissements, contint, régla, dirigea ses énergies, le préservant des écarts, sauvegardant sa liberté, mais la gardant de la licence.

Nous en trouvons les preuves dans l'ouvrage même de Fr. Léon, et dans la préface, l'introduction, les notes et les appendices dont l'a comme encadré son éditeur.

Ces divers apprêts n'étaient point nécessaires pour nous faire goûter cette savoureuse légende, mais ils en facilitent merveilleusement l'assimilation.

(1) Le principal excès à éviter, c'est de faire de la pauvreté absolue, une loi évangélique imposée à la conscience de tous, ou une doctrine économique nécessaire aux peuples, et, à ce titre, de condamner la richesse, ce qui allait à dépouiller les riches. Avec l'Eglise, François enseigna le respect de la propriété et même de la richesse, dont il condamnait seulement le mauvais emploi ou l'inutile accaparement, qui est une des formes de l'avarice.

L'annotation du texte est si abondante qu'elle vaut presque une traduction. Nous croyons toutefois que bien des lecteurs trouveront qu'il reste encore, dans ce livre, trop de latin, trop d'italien et même d'allemand. Mais à cet excès, — qui, dans un livre assurément destiné à devenir populaire, est un défaut, — s'opposent de puissants correctifs : c'est l'ordre lucide, la franche admiration, l'enthousiasme, qui sont des qualités bien françaises.

E. BOUISSON.

PRESSSENTIMENT

CHANT I

Dans l'épais rideau de feuillage,
Les oiseaux avaient fait leurs nids
En écoutant leur doux ramage,
Tristesse et deuil étaient bannis.
Dans l'eau du ruisseau, l'alouette,
Venait se mirer par moments,
Et, lançant leurs trilles charmants,
Et la mésange et la fauvette,
Un peu plus loin dans les buissons,
Gazouillaient gaîment leurs chansons.

Languissement, au pied d'un arbre,
Tout auprès du bassin de marbre,
Demi couchée, elle songeait :
Tandis que sur elle, la brise,
Semait la fleur au pommier prise,
Si bien qu'on eût dit qu'il neigeait

Mais quelle est donc cette rêveuse,
Qui, de solitude amoureuse,
En ce lieu vient s'ensevelir ?
A moins encor que d'aventure,
Elle ait eu pour but d'embellir
Cette printanière nature,
En ajoutant à la verdure,
Comme une nouvelle parure,
Son éblouissante beauté,
Plus bas, plus bas en vérité,
L'on ne doit point à la légère,
Parler de la jeune bergère

Qui vient seule pour rêver là.
Cette créature idéale,
C'est la fière et noble vestale.
C'est la belle Domitilla.

Chacun et l'admire et la vante ;
Des Grâces elle est le portrait :
De l'empereur elle est parente,
Ceci n'est point un mince attrait !
..... Alors, pourquoi l'air de tristesse
Qui vient assombrir son regard ?
Est-ce que la belle prêtresse,
Se repentirait par hasard,
D'avoir abdiqué sa jeunesse,
En rejetant toute tendresse,
Et tout lien qui l'arrêta,
Pour se consacrer à Vesta ?
Vraiment, on le dirait peut-être,
Au chagrin qu'elle fait paraître ;
Car, symptôme très alarmant,
Son luth même, son luth charmant,
Qu'à regret toujours elle quitte,
Bien vainement la sollicite,
Il git par terre tristement.

..... Mais de son morne abattement,
Soudain, elle sort, se redresse,
Saisit son luth avec ivresse,
Et le fait vibrer sous ses doigts,
A ses accords mêlant sa voix.
O dieux ! La céleste harmonie,
La douloureuse mélodie
Que rend si bien Domitilla
Arrêtez-vous ; écoutez-la.

Hélas ! Il est donc vrai ! Dieux cléments sur la terre
Douter, souffrir, c'est notre lot !
Et faut-il s'écrier, quand l'on a cru naguère :
« Amitié ! Tu n'es qu'un vain mot !

- Tu disparais ainsi que l'onde fugitive,
 - Plus vite que le flot mouvant !
- Elle s'envole ainsi des peupliers de la rive,
 - La feuille qu'emporte le vent !
- Et c'est ton amitié que je croyais fidèle,
 - Qui dès le premier souffle a fui !
- Bien crédule j'étais, la croyant éternelle,
 - Léa, je l'apprends aujourd'hui !
- Un songe m'éclairant d'une lueur cruelle
 - Me prédit un déchirement.
- Tu pars ! Les mois ont fui. J'attends une nouvelle
 - Oh ! C'était un pressentiment !
- Et maintenant dis moi, cœur ingrat et volage,
 - Pourquoi ne t'oublierais-je pas ?
- Que m'importe après tout ; vers quel autre rivage,
 - L'infidèle a porté ses pas !
- Mais voyez au vieux bois ce qu'on fait à mesure
 - Toutes les feuilles de l'ormeau.
- Chacune tour à tour y laisse une blessure
 - En se détachant du rameau !
- C'est ainsi qu'à mon cœur est même cicatrice,
 - Qui se longtemps se pourra rouvrir !
- Bien vainement je feins un courage factice,
 - Un rien me viendrait attendrir !
- Suis-je folle vraiment ! Joyeuse et confiante,
 - Voguons plutôt vers l'avenir !
- Elle m'a oubliée ! Eh bien, insouciante,
 - Perdons aussi le souvenir !

Ainsi dit la belle vestale,
Et laissant échapper son luth.

Elle prend un sentier abrupt,
Aux fleurs effeuillant un pétale,
Distraitement, sans y songer,
Quand les rameaux sur son passage
Venaient effleurer son visage
De leur bout flexible et léger
Sous ce dôme courbant la tête,
Auprès du lac elle s'arrête.

Au sein d'un endroit enchanté,
Ce lac à l'aspect argenté
Sert de miroir au paysage.
Sur la rive fraîche et sauvage,
Domitilla reste un moment,
Contemplant le site riant
Dont le ciel embellit la terre :
Plus transparente que le verre,
Cette onde aux mobiles reflets,
D'un calme et d'un repos complets,
Quelquefois se trouble et s'agite,
Mais elle recouvre bien vite,
Sa paisible tranquillité.
D'immuable sérénité,
Tout ce tableau porte l'empreinte,
Et sentant une douce crainte,
Un pieux effroi la gagner,
La vestale va s'éloigner,
Quand un cri plaintif tout près d'elle,
Sur les bords du lac la rappelle.

Tombé dans l'eau en y buvant,
Bientôt saisi par le courant,
Un oiseau en vain s'efforce,
De lutter de toute sa force,
Prévoyant son malheureux sort,
Afin d'échapper à la mort.
Prise de pitié la prêtresse
Arrache à la rive un roseau

Et tend le bout au pauvre oiseau,
 Qui dans son bec avec adresse,
 Le danger doublant son ardeur,
 Se saisit du cable sauveur.
 L'attirant alors vers la rive,
 Domitilla contre son sein,
 Le réchauffe toute pensive :
 « Pauvre oiselet, sur ton chemin,
 « Les dieux dit-elle m'ont guidée,
 « Ton existence hasardée,
 « A temps j'ai pu la secourir.
 « Humble et mignonne créature,
 « Chanteur ailé de la nature
 « Je n'eusse pu te voir périr ! »

Joyeusement l'oiseau gazouille,
 Il semble la remercier
 Il ouvre ses ailes que souille
 L'eau mêlée à du gravier.
 Baisant sa tête intelligente,
 Domitilla tout à côté,
 Le déposant sur une plante,
 Lui rend alors la liberté.
 Son œil le suit, mélancolique,
 Volant de rameaux en rameaux,
 Puis enfin, pressante supplique,
 De ses lèvres tombent ces mots :

« Oh ! Prête moi ton aile,
 « Oiseau prends ton essor,
 « Vole, vole près d'elle.
 « Pour lui redire encore,
 « Si plus elle ne m'aime,
 « Un dernier anathème !
 « Va vite sur les bords
 « Où Léa vit contente,
 « En son âme inconstante
 « Eveiller des remords !

- « Il faut que tu réprouves,
- « Le feu près de finir,
- « Mais si tu la retrouves
- « Gardant mon souvenir !
- « Près d'elle sois le gage,
- « Sois le vivant message
- « De ma tendre amitié !
- « Dis lui : Toujours aimante,
- « Domitilla mourante
- « T'appelle par pitié !

Elle dit, et l'oiseau s'envole,
Comme attentif à sa parole,
Il monte, il fuit vers l'horizon,
Lançant dans l'air à pleine gorge,
Les chants que seul son palais forge
Ayant seul leur diapason.

- C'est la plaintive Philomèle !
- Dit la vestale qui chancelle,
En reconnaissant l'oiseau roi.
- Léa ! Léa ! Pardonne moi ! •

MARIE DE PARSEVAL.

POÈTES RHODANIENS

II

JOSEPH ROUMANILLE

Après le maître imprimeur Aubanel, nous présentons au lecteur Joseph Roumanille, modeste professeur puis libraire ; le Bon « Rouma », de la rue Saint-Agricol, en Avignon (1).

Roumanille ! encore un disparu de ce félibrige d'antan qui, en 1855, chantait :

Sian tout d'ami, sian tout de fraire
Sian li cantaire dou pais (2)...

Roumanille, qui fut le Nestor des poètes rhodaniens de ce temps-là, car Aubanel et Mistral ne vinrent qu'après lui sur la terre de Provence (3).

Il y parut en 1818 :

Dins un mas que s'esound au mitan di poumié
Un bèu matin, au tems dis iero,
Sieu na d'un jardinié mé d'uno jardiniero
Din li jardin de Sant-Roumié
De sèt pauris enfant venguère lou proumié (4)...

(1) V. Louis Veuillot, *le Parfum de Rome*, I. p. 43.

(2) Premiers vers de la première pièce du premier *Armana provençau* pour l'an premier du félibrige.

(3) Roumanille 1818-1891 ; T. Aubanel 1829-1887 ; Mistral est né en 1830.

(4) *Lis Oubreto*, p. 2 : monte vole mouri (1845).

L'ainé des sept enfants du *masier* de Saint-Remi devait, trente-six ans plus tard, être l'ainé encore des sept félibres de Fonségugne.

Nous n'avons pas dit et nous ne pouvions dire tout au sujet du *miougranié sauvage*. En face de de Roumanille et de ses œuvres nous voici plus à l'aise ; sa prose ni ses vers ne susciteront de débats ; son nom n'éveillera aucun douloureux souvenir, tandis que la grenade entr'ouverte saigne encore : *incondita solus studio jactabat inani* ; Aubanel

Ne chantait que pour son plaisir
Et chantait seul des airs sauvages...

Aussi fut-il mal lu, mal connu, mal apprécié ; croyant sincère, tertiaire de Saint-François, catholique pratiquant jusqu'à la fréquence, il se vit accuser d'être un de

ces dangereux auteurs
Qui, de l'honneur, en vers, infâmes déserteurs
Trahissant la vertu sur un papier coupable,
Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable.

N'en déplaise à ces Zoïles, la verve spontanée de Théodore n'allume point de flamme corruptrice ; mais il n'écrit pas non plus pour le « grand public » :

Es meiour d'estre ama
Que d'estre renouma (1).

Le gai conteur que nous essayons aujourd'hui de faire revivre dans ces pages n'a jamais offusqué personne. Il ne brille ni par la hardiesse, ni par la spontanéité. En lui, point de philosophie, de virtuosité, de symbolisme : il vit, il voit, il peint. Ce n'est

(1) Th. Aubanel.

pas un cerveau de penseur ; c'est un cœur d'homme. Il ne prétend ni étonner, ni épouvanter : il intéresse, il instruit, il amuse, il captive, surtout il se fait aimer, car il communique l'émotion, le frisson, l'étincelle, la chaleur de la vie.

Roumanille donne à l'âme provençale un corps ; il prête aux rêves une réalité ; il anime les choses du Midi.

Pour lui, le Félibrige est par-dessus tout, « une œuvre de peuple, connaissant et faisant aimer à l'homme de la nature sa langue, instrument naturel. » (1)

Aussi dans la phalange qui marche à la lueur de Sainte Estelle, nul ne peut, avec plus de vérité que Roumanille, s'approprier ce vers de *Mireio* :

Cantan pa que per vautre, o paure et gen di mas (1)

De propos délibéré, la gloire du *Cascarelet* fut •
modeste, et ce n'est point faute à lui si le félibrige, depuis 1876, a tenté de sortir des bornes que le bassin du Rhône, non moins que la pensée originelle de ses fondateurs, semblait lui tracer naturellement. •
Voilà pourquoi, il ne pourra être question ici des grands problèmes poétiques, ni des savantes recherches de la linguistique moderne, ni du côté professionnel, — du métier — soit dans le lexique, soit dans la syntaxe.

Ce que fut, ce que fit Roumanille, surtout ce qu'il voulut faire, voilà notre sujet. Il nous plaît de considérer seulement en lui l'incarnation sympathique du félibrige populaire, le poète de la bonté.

(1) P. Mariéton : *La terre Provençale*.

Li pauri gen me legiran
A. BIGOT.

Qu'elle soit de Roumanille ou d'un autre, l'épigraphic de l'ancien *Armana Prouvençau* synthétise adéquatement la pensée de l'auteur des *oubreto* : « *joio, soulas e passo tems de tout lou pople dou Miejour.* »

Le but est précis, exclusif — faire aimer au vieux peuple du Midi, sa vieille terre romaine, en lui rendant l'usage de sa vieille langue.

Projet hardi ! car, en 1854, à Fonségugne, Roumanille ne pensait pas plus à la Comédie Française jouant sur quatre tréteaux dans le *Cieri* antique d'Orange l'*Idipous tyrannos* de l'athénien Sophocle (1) adapté par le parisien J. Lacroix, que le roi Louis XIII, posant à Paris, vers 1630, la première pierre de Notre-Dame des Victoires, ne pouvait prévoir 89. Mais l'histoire se permet des ironies que l'imagination n'ose pas :

Le vrai peut, quelquefois, n'être pas vraisemblable.

Plus d'un félibre a dû se répéter le vers de Boileau en lisant dans les journaux le compte rendu des fêtes d'Orange.

Or, en 1874, l'*Armana* disait : « il y a vingt ans, le 21 mai, jour de sainte Estelle (2), sept amis d'Avignon ou des alentours, Aubanel, Brunet, Glaup, Mathieu, Mistral, Roumanille et Tavan, se réunissaient chez un des leurs (3), au châtelet de Fonségugne. Le motif qui les y amenait, comme le lien qui rattachait leurs âmes, c'était l'amour du gai sa-

(1) Ou tout autre tragédie grecque.

(2) Vierge martyre de Saintonge, premier siècle de J.-C. — C'est la patronne symbolique du félibrige.

(3) M. Giéra.

voir. Dans un festin où les convives s'enivrèrent de poésie provençale, les sept jeunes troubadours, considérant entre eux que la langue provençale courait risque de disparaître, faute de respecter les pures formes nationales, de s'entendre sur la notation des mêmes sons, et à cause du discrédit que les mauvaises productions faisaient rejaillir sur l'idiome tout entier, se mirent d'accord sur la nécessité de fonder en Provence une école littéraire, d'unifier l'orthographe dialectale et de publier annuellement une œuvre collective sous forme d'*Almanach populaire*.

Dans le but d'opérer leur sélection, ils adoptèrent le nom fatidique de *félibre*, conservé dans les vieux chants provençaux et qui vient du grec *philabros*, ami du beau. Ils votèrent d'emblée la constitution du félibrige, résumée comme on sait, en deux articles que voici :

Art. 1. — Le félibrige est établi pour conserver à jamais à la Provence sa langue, sa couleur, sa liberté d'allure, son honneur national et son rang dans le monde intellectuel.

Art. 2. — Le félibrige est gai, affable, fraternel, plein de franchise et de simplicité. Son vin est la beauté, son pain la bonté, son chemin la vérité. Il a pour foyer le soleil; il tire de l'amour sa science, et met en Dieu tout son espoir. • (1)

Roumanille n'aurait-il pas emporté avec lui dans la tombe ce félibrige là ?

Pauvre Rouma ! sur son lit de mort, ses mains défaillantes erraient, cherchant encore sans doute à relier les épis de la gerbe provençale :

(1) *Armana* 1874. *Crounico felib.*

— *De que cerques, Rouma ?*

— *Cerque de man d'ami !...*

Depuis le 21 mai 1891, la gerbe demeure éparpillée sur les aires fécondes du terroir. Le précurseur a disparu. La ruche a essaimé et le patriarche repose dans le petit cimetière de Saint-Remi, là, dans le pays des siens, où il désirait mourir, et longtemps la poétique bourgade provençale sera un lieu de pèlerinage pour ceux qui ont aimé l'initiateur de la Renaissance méridionale... (1)

*
* *

La première génération félibréenne !

Quelle floraison d'art ! quel épanouissement de bonté ! quelle ivresse de joyeux enthousiasme !

En réhabilitant le « *patois* » du Midi, Roumanille ne voulait point tenter une œuvre d'érudition académique ; il ne cachait non plus aucune arrière pensée de politique rétrograde ou de séparatisme à courtes vues. Il venait crier au peuple Rhodanien, à « son » peuple : Prends garde ! la grande patrie moderne ne doit pas te faire dédaigner l'ancienne petite patrie ; l'homme fait ne rougit pas de l'idiome familier qu'il a balbutié dans son berceau d'enfant ; les traditions provinciales composent un faisceau indivisible de fibres vitales qu'on ne saurait plus à cette heure isoler ou trancher sans blesser au cœur la France ; ta langue trop peu étudiée, forme à elle seule les deux tiers et plus du dictionnaire de l'Académie, et il n'est peut-être point indispensable pour propager l'amour du sol français, de démolir les Alpes, de combler la vallée du Rhône, ni de passer je ne sais quel niveau sur tout ce qui n'est point article de Paris !

(1) Ch. *Revue félibréenne*, avril-juin 1891.

Roumanille « apportait cette flamme du génie latin, cette flambée de soleil, cette senteur du terroir que rien ne remplace. Il savait qu'il est beau de rester de sa province, mais plus beau encore et d'y faire entrer l'humanité (1), » c'est-à-dire le vrai peuple des humbles, des ouvriers des paysans ; pourvu qu'il fût compris par *le peuple* il se préoccupait assez peu des théories de l'école ou des arabesques de la forme ; il leur préféra toujours les délicatesses du cœur, qui sont l'esprit et la langue du peuple. « Le nombre des connaisseurs et des personnes qui pensent sera toujours moins grand que celui des gens prompts à s'émouvoir et trouvant plaisir à pleurer (2). » C'est la route que le félibre avignonnais aimait à suivre pour rencontrer le grand public méridional.

La foule a plus d'une ressemblance avec les enfants. Elle exerce, comme eux, une justice sommaire qui, dans la plupart des cas, expédie ses victimes avec une inconsciente iniquité ; elle montre, comme les enfants, une candeur intrépide qu'il serait cruel de ne pas respecter. Aussi, l'histoire n'existe-t-elle pas pour la foule qui ne conçoit que la vraisemblance, la parabole, le conte, la légende. La raison des choses lui échappe ; elle n'obéit qu'au sentiment, qu'à l'émotion par le rire ou les larmes. L'art surtout la déconcerte ; elle n'accepte que la mode, le convenu, l'uniforme, la banalité.

Il ne faut pas en vouloir à la foule. Elle cesserait d'être, si elle cessait de penser, de raisonner et de juger ainsi. Son ignorance fait son charme et peut-être son innocence assure sa félicité. C'est à

(1) Alph. Daudet, par E. Zola. 18 Déc. 1897.

(2) Deschanel : *Racine*, t. I.

ce grand enfant que s'adresse Roumanille ; c'est pour s'en faire comprendre que Roumanille est bourgeois.

*
* *

Mon Dieu ! oui, bourgeois, ayons le courage de tout dire ; bourgeois de cette bourgeoisie, tant méprisée jadis au nom du *grand Art* par les romantiques truculents et anti-philistins de 1828. Elle a du bon, tout de même, cette bourgeoisie ; et si en France, au dire du pauvre Daudet, nous sommes tous plus ou moins compatriotes de Tartarin ou neveux de Bravida, tous aussi, nous devenons bourgeois, lorsque nos poètes s'appellent Racine, Lamartine ou Roumanille. Ceux-là furent poètes non point par le cerveau, mais par le cœur et c'est pourquoi nous pleurons, sans nous en cacher, en voyant jouer *Andromaque*, en écoutant le *Lac* ou en relisant la *chato avuglo* (1) :

Ero lou jour tan bèu qu'uno Vierge enfantavo
A Betelen....

La critique, moins prompte à s'émouvoir, s'aperçoit que le *métier* manque à Roumanille ; comme la foule, elle lui reconnaît, elle lui accorde les exquises du cœur ; mais elle ne peut lui faire aussi facilement crédit des qualités professionnelles, — que Roumanille semble d'ailleurs avoir peu regrettées. Bourgeois et peuple, il l'est plus encore que poète ; il l'est de parti pris, avec préméditation, pour mieux prêcher son dogme, — la foi, la tradition, l'amour du terroir, le culte de la langue méprisée : *li pauren me legiran !*

(1) Oubreto en vers, p. 274.

C'est par amour « dou pople » qu'il devient félibre et que, — de 1854 à 1891, — il accepte charge d'âmes dans l'*Armana prouvençau* dont il s'est constitué le pontife, non sans quelque affectation teintée de bonhomie. Apôtre de la Cause, sous ses dehors de plaisanterie familière, « il verse au peuple provençal les traditions de la famille, le saint amour du pays, la sève des bonnes mœurs... » Toutes ses « galéjades » ne font pas rire : « Acò s'es coumpli maugrat la guerro atroço que se fai au prouvençau dins lis escolo » (1). L'âpreté de ces derniers mots prouve avec quelle jalousie le fidèle Rouma gardait « son félibrige » : il en écartait toute nouveauté séduisante, toute hérésie littéraire ; toujours vigilant et défiant, il entendait rester de toutes pièces l'homme du Midi, *unguibus et rostro* ; la fascination de Paris n'avait sur lui aucune prise, et, volontiers, comme Lafontaine, il eût crié :

Paris n'est pas toute la France (2).

Cuirassé de cette conviction, armé d'un incomparable outil de propagande populaire, — je veux dire son idiome, — le félibre se mit à l'œuvre, et, sans repos, sans lassitude, poursuivant la carrière qu'il s'était tracée, il fut, pendant près de quarante ans, le conteur en titre du peuple Rhodanien.

— « Vaqui tout moun cor, vé!... » Voici tout mon cœur, disait-il avec un geste emphatique à l'un de mes amis de Nîmes, en lui offrant, il y a déjà bien des années, ses premières *oubreto*.

Oui, tout ton cœur et aussi tout ton génie, brave Rouma ! se révèlent en ces attendrissants petits

(1) *Arm. prouv.*, 1874, p. 9.

(2) Épître 25^{me}.

poèmes où le maître provençal s'en va commenter dans l'*Armana*, à chaque Toussaint venant, en vers, en prose, avec une foi délicate, une ingénieuse souplesse, une verve intarissable, le cri compatissant du divin conteur des paraboles évangéliques : pitié pour la foule (1)! *Joio soulase passo tems de tout lou pople doù miéjour !*

*
* *

Roumanille, conteur, nous a laissé « un livre de morale douce, aimable, facile, applicable à toutes les circonstances, faite pour tous les états, pour tous les âges ; — écartant tout appareil d'instruction, toute notion trop compliquée, il prend sa philosophie dans les sentiments universels, dans les idées généralement reçues, et, pour ainsi dire, dans la morale des proverbes, qui, après tout, sont le produit de l'expérience de tous les siècles » (2).

Est-ce Lafontaine fabuliste ou Roumanille conteur que Chamfort définit en ces termes ?

Autant l'un que l'autre.

Quel charmant *nouvelliste* Roumanille eût fait à la Cour des Papes d'Avignon ! Sentimental, intime, menu d'inspiration, avec une pointe, oh ! si peu acérée, si discrète de causticité, avec une bonne grâce, un parfum sauvage de paysannerie, point alexandrine comme Théocrite, mais plutôt virgilienne. Car, le Roumanille des *oubreto* a des aïeux intellectuels ; c'est le poète des Eglogues et des Géorgiques ; c'est Lafontaine, moins la satire champenoise de ses moralités goguenardes ; c'est Racine, le Ra

(1) *Misereor super turbam. S, Joan.*

(2) *Éloge de Lafontaine*, 1771, Acad. de Marseille.

cine anecdotique de Bérénice, des Plaideurs et de Bajazet ; la veine naturelle du talent qui coule de source et sans effort ; « le sourire dans l'ironie, l'atticisme dans la gauloiserie triomphent chez Roumanille, ses contes sont d'un gouaillieur bonhomme et fin, d'un observateur populaire et indulgent ; c'est un Rabelais de famille. On l'a souvent comparé à Lafontaine et à Bridaine : il y a en lui du prédicateur et du moraliste : moraliste topique et de saine tradition comtadine » (1).

Nous venons de nommer tous les rivaux et aussi tous les maîtres de Roumanille, car lui n'est point spontané à la façon d'Aubanel. Dans notre langue, ni ailleurs, on ne saurait lui trouver d'équivalents parmi les prosateurs, si ce n'est Bocace dans les pages où le licencié florentin respecte son lecteur, pages fort rares.

Chez Roumanille, quelle perfection de rendu, quel fini de détails, quelle sincérité de vu et quelle sûreté de touche ! Peinture à examiner la loupe à l'œil.

— N'approchez pas de mes tableaux, disait Rembrandt ; il faut les regarder à distance, l'huile sent le ranci !

C'est de tout près, au contraire, qu'il convient d'étudier les *oubreto*. Roumanille ne perd rien à cet examen de commissaire-priseur. Pas de grand art, pas d'*impressionisme* ; broderie au petit point, nuancée à miracle, patiemment, honnêtement.

En voulez vous une preuve ? Essayez de décanter en français, — je veux dire de traduire, — une page du *Cascarelet*, la première venue, et comparez en-

(1) P. Mariéton, *op. cit.*

suite l'original avec le produit que vous obtiendrez. Que reste-t-il ? Un résidu incolore.

Le parfum de Provence s'est évaporé.

L'expérience que nous proposons a été faite par un journal de Paris, à l'époque où Roumanille venait de disparaître. Le texte fut emprunté à l'*Armana* ; la translation était fidèle, exacte, littérale. Rien n'y manquait que... Roumanille. Nous renvoyons le lecteur au n° 43 de la *Lecture rétrospective, à l'Hôpital* (1). J'en appelle à ceux qui parlent provençal, est-ce bien là une traduction ? A peu près comme le *Don Juan* de Mozart adapté pour orgue de barbarie est de la musique : corps sans âme ; non pas traduction, mais bien trahison.

Heureusement pour Roumanille ses meilleures pages rebuteront toujours les plus intrépides translateurs. Qu'on essaie de travestir les *Sourneto de ma Grand la borgno, l'Ome justo, lou marrit Oste, l'Oli de cade, lou Salut de Tarascoun, lou Nougat, la Remontrance* des Taureaux de Camargue au ministre de l'Intérieur, et tant d'autres ciselures ! A l'œuvre ! Entassez prépositions sur articles, pronoms sur adjectifs, mots composés sur périphrases ; limez, raturez, retournez, polissez ; mais rendez-moi le charme de ces phrases, prises au hasard entre mille, parmi les moins littéraires et les moins émues :
 « Aquélo niue plouviné e li viéi afrejouli intrèroun »
 » dins lou four. Mai lou four, se devino, èro caud de »
 » la véio et li pauri marrit se rabineron... Aquéli »
 » pàuri viéi soun intra dins lou four, e' m'aco se »
 » soun crema... E aro, que n'en fau faire ? Se la jus- »
 » tiço lou ven à saupre, manjaren tout ço qu'aven, »
 « emai belèu nous faran penja. »

(1) *Lect. rétrosp.*, tome 8, 1892, p. 91.

Nous aurons occasion de revenir sur ce point et de dire toute notre pensée au sujet de la traduction dans les œuvres d'art. Pour le moment, nous dirons seulement de notre félibre ce qu'il disait lui-même de Jean Reboul : « le Reboul d'un *liame de rasin* n'est pas le Reboul qui écrivait en maître sa fière langue des dimanches, — c'est celui qui écrivait et parlait en félibre sa gentille langue des jours ouvriers, notre langue harmonieuse, Messieurs, qu'il savait, comme le rossignol sait sa chanson (2). »

Traduire le chant du rossignol ?

Qui donc a jamais eu cette idée ?

Qui donc a pu mener à bien cette tentative ?

On me répondra peut être, avec l'auteur des *Bourgadiëiro* : « C'est, en définitive par ceux qui parlent ou peuvent parler le français que je puis être lu ; — ceux qui ne parlent et ne comprennent que le *patois* ne sachant pas lire. »

L'étude des œuvres de Mistral nous permettra d'approfondir le débat que, dès sa jeunesse, Roumanille a tranché d'une façon aussi charmante que décisive. Ses premiers vers furent, naturellement —, des vers *français*, et si sa mère avait su lire, le félibrige, au moins le *premier* félibrige, celui de 1854 à 1876, n'aurait jamais existé, ni le *Cascarelet*, ni l'*Armana*, ni les *Oubreto*, comme aussi « l'œuvre pro-

(1) Arm. prov. 1874, p. 75.

(2) Discours de Roumanille, aux fêtes de Jean Reboul, Nîmes, 1876. — Le *Liame de Rasin*, publié en 1868, par Roumanille et Mistral, est un recueil curieux de pièces provençales, signées Mistral, Roumanille, Reboul, Giéra, etc. — De notre poète nîmois, on y lit, notamment la *Capitêlo* (p. 178) et *Meste Mathieu* (p. 184), pièces qui montrent en Reboul un félibre très original et trop peu connu parmi nous. En 1859, Mistral, en route pour Paris, où il allait présenter à Lamartine sa *Mirèio*, vint mettre le jeune félibrige sous le patronage du boulanger-poète. L'évêque de Nîmes, Mgr Plantier, fit aux provençaux un accueil princier et donna en leur honneur des fêtes artistiques dans les salons de l'évêché.

vençale de Roumanille fût sans doute demeurée locale et provinciale, inconnue du grand public français si sur le chemin du Cascarelet la destinée un jour n'avait mis Frédéric Mistral (1). » La Providence tisse à son gré la trame des événements, dont l'homme, quelles que soient son adresse ou sa vanité, ne fournit en somme que le fil.

Vers 1835, Roumanille, étudiant au Collège communal de Tarascon, un vieux collège bâti avant 89, — par les doctrinaires, — voulut un beau matin prouver à sa famille qu'il avait profité des leçons de ses maîtres ; il écrivit en langue « *franchimande* » ses premières rimes de jeunesse ; puis, avec une fierté naïve, il s'en fut les lire à sa bonne femme de mère (2). La jardinière écoutait complaisamment, mais ne comprenait guère. Le poète novice eut à cette minute la révélation soudaine de sa voie : il se promit d'écrire à l'avenir dans une langue intelligible aux siens, dans l'idiome local de Saint-Remi, dont les accents familiers auraient le pouvoir de faire battre le cœur de sa mère : *li pauri gen me legiran* !



De ce serment filial, sont écloses, en 1847, les poésies qui ont pour titre les *Margarideto* (pâquerettes). « Roumanille faisait alors partie d'une société de charité qui devait être le modèle de la Société de Saint-Vincent de Paul et il donnait un feuillet moral au petit journal la *Commune* (3). » Il avait

(1) Les Races vivaces. Hémon, 1888. Avignon.

(2) Ces vers parurent dans le *Bulletin-du-Rhône*, fondé en 1835.

(3) P. Mariéton, op. cit.

antérieurement collaboré au journal de Bellot et de L. Méry, le *tambourinaire* et le *Ménestrel*, ainsi qu'au *Bouillabaisso* de Désanat, où l'on rencontre, parmi les collaborateurs, Crousillat, J. B. Gaut, et Mistral, encore adolescent. A cette date, — la première du félibrige, — il était en relations depuis deux ans déjà (1845) avec Frédéric Mistral et Anselme Mathieu (1), deux jeunes campagnards que Roumanille avait pour élèves au pensionnat Dupuy où il était professeur : « il cueillait, dès lors ses *margarideto*. Saisis tous deux du désir de relever la langue de nos mères, nous étudiâmes les vieux livres provençaux et nous nous promîmes de cultiver la langue selon ses traditions et son caractère national. (2) » L'auteur futur de *Mirèio* et de *Nerto* s'essayait dans le petit poème des *Meissoun* (les Moissons), transcrivait en provençal quelques églogues de Virgile. Après les *Margarideto* (1836-1847) Roumanille publia les *Noëls (Nouvé)* ; puis li *Sounjarello*, en 1852.

C'était l'année du premier congrès des poètes provençaux, à Arles, l'année où à Avignon, paraissait le volume des *Prouvençalo*, dont un universitaire écrivit la chaleureuse préface (3). Quarante poètes du Midi s'étaient ralliés sous la bannière de Roumanille, au nom de la Provence et de ses traditions.

Le félibrige était dans l'air.

Pendant qu'à Maillane Mistral prépare *Mirèio*, le

(1) Né à Châteauneuf-du-Pape en 1829, trad. d'Horace et de Catulle, auteur de la *Farandoulo*, poète élégant, mélancolique, coloré. (Cf. *Mirèio*, c. 6).

(2) Fréd. Mistral, *lis Isclo d'Or*, préface, 1874.

(3) M. Saint-René Taillandier qui, vingt ans plus tard, devait occuper à l'Académie française, le fauteuil de Voltaire et de Ducis. Voir dans les *études littéraires* de cet écrivain, les pages consacrées au félibrige et en particulier à Roumanille.

libraire de la rue Saint-Agricol donne successivement *La part de Dièu, li flour de Sauvi, la Campano mountado*, poème héroï comique, *li Capelan, Fau i'ana, Lis enterra chin*, et toutes les publications qui formèrent, après divers remaniements, les *Oubreto* en vers et en prose de l'édition définitive, avec les *Cascareleto* et *li Conte provençau*. Histoires de veillées, légendes locales, proverbes campagnards, chansons rustiques, toute l'exubérance provençale éclate et se démène là, en farandole, dans un accès de gaieté saine et communicative, dans un cri courageux d'indépendance pour la vieille langue d'Oc :

lengo d'amour !...

Auras douè terradou li mascle a toun cousta,
Car es tu la patrio e tu la liberta (1) !

Roumanille, parmi ces éclaireurs, se bat au premier rang pour la pureté de la langue et l'éducation du goût populaire. *Zoù !*

Nous pouvons mesurer aujourd'hui l'étendue du terrain reconquis pied à pied par ces « mâles », car, pour juger les œuvres et les hommes, nous sommes assez loin déjà du temps où E. Renan semblait mettre de son côté les railleurs et les rieurs quand il narguait dans son livre des *origines de la langue française* ce « patois sans règles, sans flexions, sans titres de noblesse, du mauvais français en un mot, dont tout le mérite consiste à dire *barquo* pour barque et *foulo* pour foule ; cela ne devrait pas s'écrire et c'est un signe alarmant qu'en dehors d'*Agen* on ait pu l'admirer (2). »

Les alarmes de Renan, « Laniboire (3) » ne l'em-

(1) F. Mistral, *Calandau*, c. 4.

(2) A propos des *papillotes* de Jasmin, le poète barbier.

(3) V. *L'Immortel*, d'Alph. Daudet.

péchèrent pourtant pas d'accepter en 1891 la présidence des jeux floraux tenus à Sceaux et de prononcer à cette occasion un discours à la gloire de la cause félibresque. Depuis 1854 l'idiome provençal a retrouvé ses flexions verbales, et nominales, ses règles, ses tours particuliers, sa syntaxe, d'une grande simplicité comme il convient à une langue populaire, mais logique ; enfin, un dictionnaire. Grâce au félibrige, le provençal n'est plus un patois vulgaire ; c'est une langue ressuscitée.

L'œuvre éducatrice n'est pas moins avancée.

M. de Pontmartin, dans ses *Samedis*, a porté, sur la morale et l'action populaire de Roumanille, des jugements définitifs auxquels le lecteur nous pardonnera d'ajouter quelques mots.

« En France, malgré les bureaux, l'école, le régiment, la presse, la vapeur et l'électricité, il y a encore une vie des provinces... Dans notre France civilisée et bureaucratisée, où les mêmes vulgarités règnent partout avec les mêmes lois, il y a encore des régions mystérieuses, des asiles cachés où repose, — pour quelle agonie ou quelle renaissance ? — l'âme des ancêtres... Entre toutes ces provinces, deux ont plus fortement perpétué leur visage, leurs mœurs et leur langage ; c'est la Bretagne, et c'est la Provence » (1).

Leur âme, comme leur figure, sont restées les mêmes. Ainsi, Roumanille, parmi les félibres provençaux, est le plus « *nature* », d'une nature terrienne, paysanne ; homme de la glèbe, attaché étroitement au *terradou* natal, qui ne connut et ne voulut jamais connaître que *son* pays, *son* ciel, *son* horizon ; il s'est imprégné jusqu'aux moëlls de la

(1) H. Béranger : nouveaux conteurs français 1897.

couleur et de la saveur des choses du Midi ; sur les collines, le long des eaux, sur les fleurs et sur les oliviers, il recueille l'âme des « *reire - grand* », comme dans les adages, les cantilènes, les costumes, les mœurs locales, les fêtes, les institutions, les traditions, les superstitions même. Prières, danses, paysages, ruines, il a pleine science et conscience de la race, de la contrée et de son génie ; pur provençal et pur peuple, oriental et latin, il a, avec une religieuse minutie, ramassé une à une les miettes du passé ; il a, dans ses œuvres, embaumé les vieux âges provençaux, comme les fils des Hébreux, en quittant la terre d'Égypte, emportaient au désert la momie sacrée de Joseph. Toujours facile à suivre et à lire, toujours instructif, même sous ses éclats de rire, égal, consciencieux, sincère, sensible, pittoresque, émouvant, impersonnel, sans grand style, ni grande inspiration, il reste le plus sympathique de tous les félibres dans la mémoire du peuple, et, dans le souvenir de ses frères en félibrige, celui qui a le mieux pratiqué le culte de la solidarité professionnelle. Roumanille, les pages de l'*Armana* en témoignent, ne connut jamais la jalousie, ce vice, assure Boileau

... Qui suit la médiocrité.

Laissant chacun à sa place, il n'a rabaissé le mérite de personne, et se connaissant bien, il s'est contenté d'être lui. Ses œuvres, en prose comme en vers, ne sont que des *œuvrettes (lis oubreto)* ; mais cette humble moisson s'est changée en une récolte féconde où tout est bon, savoureux et sain.



De Roumanille, en effet, on peut tout citer, et les collationneurs en quête de « pages célèbres » n'ont avec lui que l'embarras du choix. Ni bonne ni mauvaise année ; ni haut ni bas ; ni ralentissement, ni accélération ; de 1854 à 1891, ses clients ont retrouvé dans chaque *Armana* la même joie et le même délassément. Il ne donne ni vertige ni migraine ; on ne court aucun risque de s'essouffler à sa suite sur les « *Hauteurs de l'Art des Vers* » ; il s'arrête à mi-côte, car il sait que

Mounta 's pa tout ; fau saupre resta 'n l'er (1).

Au sommet du Parnasse rhodanien, il regarde amicalement, sans envie mais non sans fierté, planer le chantre de *Calendàu*, son élève, beau, majestueux, symbolisant l'idée, l'art, la science, la langue du terroir, la *Cause* tout entière. Assis, à la base, avec Aubanel, il tend comme lui la main au peuple de Provence et tandis que Théodore s'ouvre par l'amour le chemin de l'immortalité, Roumanille, le Malherbe (2) félibréen, s'y assure une place par la bonté du cœur : *li pauri gen me legiran l... joio, soulas et passo temps de tout lou pople dou Miejour*. (3)

(A suivre).

J. BALLIVET,
past. arcad.

(1) A. Bigot.

(2) P. Mariéton.

(3) Pour les détails biographiques nous renvoyons à *Roumanille*, par J. de Terris, 1898 (les contemporains) ; *Eloge funèbre de Roumanille*, par le R. P. de Fourvière, Avignon 1891, etc., etc.

CROQUIS DE PLAGE ⁽¹⁾

Aussi gravement qu'un sculpteur
Fouille le marbre avec lenteur,
Y mettant un peu de son âme,
Les enfants font de beaux pâtés
Que les flots soudain agités
Enlèvent d'une grosse lame.

Tout aussitôt les innocents
Recommencent, mais impuissants
Contre la vague qui s'entête
A ruiner leurs bastions.
Nous, les hommes, nous sourions,
Ou, dédaigneux, hochons la tête.

— Pourtant nos rêves de plaisirs,
Nos espérances, nos désirs,
Sont-ils autres dans leur démente
Que ces pâtés de sable fin,
Et ne les voit-on prendre fin
Au moindre flux de l'existence ?

Et nous-mêmes, que sommes-nous,
Obscurs ou grands, sages ou fous ?
... La mort qui guette à notre porte,
Comme le flot prend le pâté
Et l'entraîne en l'immensité,
A peine créés nous emporte.

HENRY BAUQUIER.

(1) Extrait de *Croquis et Reflexions*, recueil de vers qui vient de paraître chez Clerget, Paris. Nous en recommandons la lecture, facile, agréable, et doucement mélancolique.

NOTES

SUR LES DEUX MONUMENTS ROMAINS

de

S. REMY DE PROVENCE

L'histoire de ces monuments est très confuse. De nombreuses monographies ont été publiées à leur sujet, mais les auteurs ne sont point d'accord, ni sur la date de leur construction ni sur leur destination.

Voici cependant ce que l'on peut établir, d'après les opinions les plus accréditées :

*
* *

Il faudrait rapporter ces deux édifices à la guerre des Gaules.

1° Le *Mausolée* aurait été élevé par Jules César, en l'honneur de Caius Marius son oncle, 101 ans avant l'ère chrétienne.

2° L'*Arc de Triomphe*, par l'empereur Auguste, à la mémoire de Jules César, 50 ans environ avant J. C.

Sur le plateau *dis Antique* — c'est ainsi qu'à St-Remy on appelle ce quartier en langue provençale — (1), à 10 minutes de la ville actuelle, il y

(1) Ce qui veut dire plateau des *antiquités*, des monuments antiques.

aurait eu une cité Gallo-Romaine nommée *Glanum*, détruite vers 480 par les Visigoths.

Les monuments qui nous occupent faisaient partie de cette ville. *Glanum* était alors un *Emporium* où l'on vendait surtout des blouses : *Glanum* viendrait du grec γλαυνος blouse.

Les Cimbres et les Teutons, qui, venant d'Espagne, se rendaient à Rome, ont défilé devant le camp de Marius, établi à *Glanum* même et dont il reste encore des vestiges. (1)

Ils étaient 200.000 environ, trainant après eux, leurs femmes, leurs enfants, leurs chiens, leurs troupeaux, leurs bagages, armée assez semblable à nos bohémiens modernes. Ils poussaient des cris et des hurlements incroyables pour effrayer les Romains.

Marius habitua peu à peu ses troupes à la vue de ces bandits qu'il extermina ensuite à *Pourrières* non loin d'Aix.

Pourrières viendrait de *campus putridus*, champ de pourriture, ainsi nommé à cause de l'infection laissée par tant de cadavres, à la suite de cette bataille terrible qui eut lieu, environ 100 ans avant Jésus-Christ.

C'est peu après cette victoire qu'aurait été construit le *Mausolée* et comme pour en perpétuer le souvenir.



Voici maintenant la description des deux édifices qui sont situés seulement à douze mètres environ, l'un de l'autre.

(1) On nous montra les limites du camp de Marius ; les murailles qui le terminent sont en pierres sèches.

1° Le *Mausolée* est classé parmi les monuments historiques. Il s'élève en forme de pyramide sur un socle carré qui mesure six mètres cinquante centimètres, sur chaque face.

Sur ce socle ou piédestal, on remarque un premier étage composé de quatre bas-reliefs frustes qui représentent des scènes de combat, aux personnages et chevaux nombreux, très bien exécutés, le tout flanqué de pilastres.

Ces scènes sont des épisodes de la victoire de Marius sur les Cimbres, d'après les uns et d'après les autres, des sujets empruntés à l'Iliade.

Sur ces quatre tableaux de pierre règne une guirlande soutenue par des génies.

Le deuxième étage est percé d'arcades avec colonnes cannelées aux coins de cette partie de la construction, et une frise y offre des groupes de divinités ou monstres marins aux ailes de chauves-souris.

Au-dessus de cette frise, une inscription se développe sur l'architrave ; on lit :

SEX.L.M.JULIEI.C.F.PARENTIBUS SUEIS

C'est-à-dire : Sextus Lucius et Marius fils de Julius Caius, ont élevé ce monument à leurs parents.

Cette inscription contredirait l'opinion de ceux qui veulent que cet édifice a été l'œuvre de Jules César.

Mais ils prétendent, M. Gilles par exemple, que cette inscription est apocryphe et quelle date, tout au plus, du iv^e siècle après J.-C.

Pourtant, il ne faudrait point voir des traces de basse latinité dans les mots *Julieis* et *sueis* qui sont là pour JULII et SUII, cette première manière d'é-

crire ces mots étant aussi pratiquée, dès le grand siècle d'Auguste.

Au-dessus du deuxième étage, a été établi un couronnement circulaire formé par dix colonnes corinthiennes dont l'entablement supporte une coupole.

Sous la coupole, sont placées deux statues, les statues des consuls Caius Marius et Quintus Lutatius Catullus son collègue (1).

Il est à remarquer que ces deux personnages quoiqu'assurément militaires n'en ont pas le costume et sont revêtus de la toge romaine.

Ici se pose naturellement une double question : les restes de ces deux Romains ont-ils été déposés là, ou sommes-nous en présence d'un monument dressé à leur mémoire, en d'autres termes, sommes-nous devant un tombeau ou un trophée ?

M. Gilles est de ce dernier avis. Cependant on pense généralement que le *Mausolée* a servi de tombeau ; il existe dans le sous-bassement de l'édifice une cavité qui paraît avoir reçu un ou plusieurs cercueils.

M. Cyprien Gauthier, maire de Saint-Rémy en 1868, un érudit très recommandable qui nous a beaucoup aidé par ses renseignements dans ce présent travail et qui nous accompagna lui-même sur les lieux, ordonna alors des fouilles intelligentes qui amenèrent dans cette cavité la découverte du

(1) A ma première visite à St-Remy, je voulus demander au maître de l'hôtel où j'étais descendu quels étaient ces deux personnages ; il me répondit *Caius* et *Maius* : deux erreurs dans deux mots. Cet homme faisait deux personnalités d'une seule et de plus il dénaturait le nom de Marius. Je compris que la confusion à propos de nos deux monuments était autant dans la tradition populaire que chez les lettrés et que l'axiome : *Vox populi vox Dei* n'était pas toujours vrai.

crâne et des ossements d'un homme d'une trentaine d'années.

Le caractère général du *Mausolée* est archaïque. Cependant on avait cru jusqu'ici que l'*Arc de Triomphe* était plus ancien que le *Mausolée* ; mais des études plus récentes et plus approfondies ont démontré que l'*Arc de Triomphe* était postérieur.

Le célèbre archéologue allemand Ritschld, de l'Université de Bohnn, dont l'opinion est partagée par MM. Egger, Léon Rénier et Henri Revoil, fait remonter le *Mausolée* à l'époque qui sépare César d'Auguste ;

2° L'*Arc de Triomphe* est privé de son attique et est composé d'une arcade bien proportionnée mais peu élevée : elle ne mesure que 7 mètres 50 sous voûte ; c'est peu si on la compare à celle des arcs de triomphe que l'on voit à Rome.

Ce que j'ai admiré le plus dans ce monument, c'est l'archivolte qui est des plus gracieuses, ornée qu'elle est de raisins, olives et autres fruits du pays, parfaitement sculptés et les rosaces qui embellissent la voûte et qui offrent des moulures aux lignes multiples, d'un travail d'un rare fini ; on dirait, en examinant ces rosaces, une dentelle brodée par la main délicate d'une jeune fille.

Les colonnes qui soutenaient le couronnement de l'édifice sont cannelées et ont perdu leurs chapiteaux. Les bas-reliefs qui décoraient les entre-colonnements sont mutilés ; on ne peut pas distinguer facilement aujourd'hui ce qu'ils représentaient. Les archéologues affirment qu'il y avait là Jules César, posant la main sur Vercingétorix, la Gaule enchaînée et la Grande-Bretagne captive, prosternées aux pieds de Rome.

En effet, j'ai cru reconnaître, sur un des côtés,

des personnages chargés de chaînes, et c'était tout-à-fait dans les mœurs romaines de faire servir les vaincus au triomphe du vainqueur.

La longueur totale de l'*Arc de Triomphe* est de 13 mètres 40, sur 5 mètres de large et 9 mètres 50 de hauteur.



On attribue ces deux monuments au ciseau d'artistes grecs ; le site, d'ailleurs, où ils s'élèvent au pied des Alpines, au milieu des oliviers, est un site grec, assez semblable à celui de l'Acropole, aux environs d'Athènes.

Ils sont visités toute l'année par de nombreux étrangers, surtout par des Allemands et des Anglais.

Les auteurs qui ont écrit sur ces belles productions romaines sont, outre les précédents déjà cités : *Malosse et Millin*, auteurs de l'*Histoire de Provence*, *Bouche et Papon*.

Ajoutons à ceux-ci *Perrot*, *Lettres sur Nîmes et le Midi de la France*, 1848, et, enfin, *Mérimeé*, *Voyage dans le Midi de la France*, plus d'une fois fantaisiste et mal renseigné. Tous s'accordent à reconnaître le grand mérite de ces deux monuments.

Post-scriptum. — J'ai eu la bonne occasion d'acquérir, il y quelques années, une fort belle gravure représentant les monuments romains de St-Rémy. Elle est d'une grande netteté : au dernier plan les Alpines et des oliviers. Un peu avant, au second plan, nos deux gracieux monuments. Enfin, au premier plan, l'artiste, ayant voulu animer le paysage,

quatre jeunes gens jouent aux boules ; un peu plus loin, à droite du spectateur, se promènent et causent deux personnages plus richement habillés. Enfin, à gauche, un couple, un mari et sa dame, admirent l'Art de Triomphe et semblent écouter les explications d'un prêtre qui le leur montre. Tous ces personnages ont les costumes de l'époque Louis XV.

J. BOUDIN.

UN NAPOLÉON EN CÉVENNES

OU LE MYSTÈRE DE

Saint-Félix et Taupessargues. - (1822-1823)

(suite)

Quelle idée s'était-il formé sur le compte du sieur Chabbal ? Avait-il cru qu'il n'avait cherché à se mettre en communication avec lui que pour se ménager les moyens de le livrer à la justice et nourrissait-il contre lui des projets de vengeance ?

Ce qui eut lieu quelques mois après ne permet pas de douter de ses mauvaises dispositions à l'égard du sieur Chabbal.

Le 4 avril 1823, Chabbal se trouvait à la campagne du mas de Lantal. Ce jour-là, il avait reçu la visite de mademoiselle Laplane accompagnée de sa domestique et du sieur Roqueplan. Il les avait retenus à dîner : le dîner était à la fin : les sieurs Chabbal et Roqueplan étaient seuls restés à table : il était environ 2 heures. En cet instant les fermiers de la maison qui étaient à l'extérieur virent arriver un individu, armé d'un fusil double.

Cet étranger passant auprès d'eux leur demanda si le sieur Chabbal était chez lui ? Ils répondirent que oui et que en ce moment même, il dînait avec quelques personnes,

L'inconnu continua sa marche et s'avança sur le passage d'entrée de la maison, ôta son chapeau, puis s'essuyant le front dit « qu'il faisait bien chaud ».

Il parut réfléchir un moment, puis tout-à-coup il pénétra dans l'intérieur, déposa son fusil contre un mur, ouvrit la porte de l'appartement dans lequel dinait le sieur Chabbal et se montrant, armé d'un pistolet dans chaque main, il dit en s'adressant à Chabbal : « — Vous êtes mon prisonnier ! » — Pourquoi cela ? répliqua Chabbal ! — Parce que vous m'avez vendu ! riposta l'homme armé, — et au même instant, il tira un coup de pistolet sur Chabbal puis incontinent, s'adressant à Roqueplan — « Et à toi aussi, coquin ! » — et en prononçant ces mots il tira sur lui le pistolet dont il était armé de la main gauche.

Aussitôt cet audacieux sortit et s'évada après avoir eu soin de reprendre son fusil.

Un domestique voulut l'arrêter au passage, mais, couché en joue, menacé de mort, le domestique effrayé lui laissa les issues libres.

Aux cris : « A l'assassin ! au voleur ! au secours ! » les personnes de l'extérieur qui avaient entendu deux détonations d'armes à feu, accoururent rapidement. On se mit sur les pas du téméraire fugitif, son agilité le mit bientôt hors d'atteinte ; murailles, montagnes, il a bientôt tout franchi, ayant seulement laissé tomber et perdre son chapeau dans sa fuite.

Cependant un homme qui travaillait à la terre, s'était trouvé sur son passage et s'était mis en mesure de l'arrêter, mais le fugitif après l'avoir laissé avancer à une certaine distance lui défendit de passer outre, lui montrant le bout de son fusil, dont il le menaçait de faire usage sur lui s'il faisait un pas de plus.

Resté, par ce moyen, maître de continuer sa retraite, il dit après s'être un peu éloigné : « qu'il venait de tuer le sieur Chabbal, avec qui il avait eu une dispute et qui l'avait dénoncé. » puis il ajouta : « Je suis Delon, cousin de Bonaparte ! Parle tant que tu voudras mais n'avance plus ou je te brûle ! »

Le coup de pistolet avait été tiré à bout portant sur Chabbal et comme appuyé sur sa gorge. La balle avait traversé la cravate et fait une blessure au cou ; sa figure avait été brûlée par la poudre : le sang ruisselait de ses plaies.

L'effet de l'autre coup de pistolet sur le sieur Roqueplan avait été manqué en partie, parce que celui-ci, au mouvement fait par l'assassin avait baissé la tête. Cependant il avait été atteint au front de plusieurs grains de plomb qui lui avaient fait de graves blessures : son chapeau avait été percé sur plusieurs points.

Le sieur Chabbal reconnut dans son assassin le même homme qu'il avait vu chez Arnal, dont il n'avait pas accepté le dîner et auquel il avait donné rendez-vous chez son fermier du domaine du Fesquet (juillet 1822). Les mots prononcés par cet homme « M. Chabbal vous êtes mon prisonnier, parce que vous m'avez vendu » décelaient évidemment le motif impulsif du crime.

Mais cet homme qui, en juillet 1822, se faisait passer pour un personnage important, tantôt pour Berton, tantôt pour Delon, etc. ; qui après la consommation de son crime (4 avril 1823) se dit être Delon, le cousin de Bonaparte, quel était-il ?

Son signalement avait été pris. Il portait des traits caractéristiques de reconnaissance. Or, un individu, nommé Louis Roque, de Beauvoisin, ayant été condamné par le Tribunal correctionnel de Nîmes et

mis sous la surveillance de la haute police, à l'expiration de sa peine (un an de centrale pour vol d'une montre) était disparu, depuis un certain temps, de Beauvoisin.

Les renseignements les plus précis établissaient que ce Louis Roque errait, soit dans l'arrondissement d'Alais, soit dans celui du Vigan. Il était désigné comme un homme d'une audace à tout entreprendre et son signalement, jusqu'à l'adhérence de deux doigts dans l'une et l'autre main, était identique à celui de l'assassin des sieurs Chabbal et Roqueplan.

Alors, pour les Autorités du Gard, les soupçons ne s'égarèrent plus. L'individu qui, le 4 avril 1823, avait tiré les deux coups de pistolet sur les sieurs Chabbal et Roqueplan, était évidemment pour Messieurs de la Justice et de l'Administration préfectorale, le même qui avait troublé par sa présence la commune de Saint-Marcel et les environs (1822).

Enfin, toujours pour ces mêmes Autorités, cet individu n'était autre que Louis Roque, de Beauvoisin.

Sur le champ les recherches les plus actives furent faites de sa personne. La conduite politique qu'il avait tenue dans le pays : le crime privé mais horrible dont il venait de se rendre coupable (4 avril 1823) devaient être de nature à indisposer tellement la population de la contrée qu'il ne pouvait espérer ni aide, ni assistance, ni retraite en aucun endroit.

Sans doute, un certain nombre d'habitants entraient dans les vues et dans les désirs de l'Administration. Mais l'impartiale histoire établit qu'il y eut de nombreuses exceptions. En général, les Cévenols étaient indifférents et plutôt même sympathiques à l'inconnu mystérieux que ses fidèles appelaient « Le Monsieur » et que le peuple avait baptisé « Moustache. »

Immédiatement après le 4 avril 1823, l'inconnu recherché, poursuivi sur tous les points s'était éloigné où se tenait immobile dans la retraite qu'il avait pu trouver. Mais bientôt il reparut dans le pays sur les lieux dégarnis de force armée et dès ce moment il ne se montra plus seul.

En mai et le jeudi matin 26, six hommes armés furent aperçus non loin de la maison de Bonperrier (Saint-Marcel). Ils paraissaient venir du côté de la Salle et se dirigeaient vers Ayredecôte. Ils tirèrent même un coup de fusil et la balle, dont le sifflement fut entendu, vint tomber auprès de A. Chabbal, A. Teyssier et autres, qui, étonnés de l'apparition et de la contenance de ces six hommes armés, les suivaient des yeux dans leur marche.

Vers la fin du même mois, des hommes armés, vraisemblablement les mêmes, se présentèrent, dans la nuit, chez Jean Capelier, aubergiste au col du Mercou, firent des questions sur la localité, sur les moyens de se cacher, mangèrent, burent et partirent au point du jour. Quinze jours après, nouvelle apparition de ces mêmes hommes au même lieu et à la même heure.

L'Autorité avertie de ces apparitions, avait fait cacher des gendarmes chez Capelier, Pendant tout le temps que les gendarmes y séjournèrent, personne ne parut. Peu à près qu'ils se furent retirés les mêmes individus revinrent et se conduisirent de la même manière.

A la fin juillet ils se montrèrent au nombre d'environ 25, armés, sous le commandement d'un homme petit, portant moustaches, lequel avait toujours agi comme chef, lors des apparitions précédentes.

Cette fois-ci cet homme prit le ton menaçant et, s'adressant à Capelier, lui dit : « Soyez sage ou autrement vous serez malheureux ! »

Le lendemain cette bande revint encore chez Capelier, dans la soirée, se fit servir des comestibles, sur l'invitation du chef, on chanta des chansons en l'honneur de Napoléon.

De fin juillet au 10 ou 12 août 1823, cette bande fut continuellement en mouvement. Par la rapidité de ses marches et contre-marches sur diverses localités et à des points assez éloignés les uns des autres, elle déconcertait toutes les mesures prises contre elles. Ayant osé traverser la nuit, la petite ville de la Salle, elle s'avance et monte dans le pays, pénètre jusque dans la Lozère et revient incontinent sur ses pas, cherchant à se grossir et pour y parvenir contraignant plusieurs individus à prendre parti avec elle.

Le 31 juillet 1823, composée de vingt-cinq à trente hommes, elle se présente le matin, chez Teyssier, à Bonperrier, se fait donner des vivres, se tenant moitié dans la maison, moitié à l'extérieur.

Dans l'intervalle, du 1^{er} au 8 août, elle vient deux fois chez Louis Puech, au col de l'Asclieu, y prend un repas, faisant le gué avec soin pour empêcher les personnes de la maison de s'éloigner. En s'en allant le chef demande à la femme Puech, si elle connaissait le *Monsieur* qui avait tiré sur Chabbal ?

Le 5 août, cette bande, au moins au nombre de dix, était dans la commune de Saint-Félix, chez Claude Villaret, de la Maisonneuve — lieu le plus habituel de sa réunion.

Le 6 août, le sieur Pierre Salles, propriétaire d'Ayredécôte, rentrant chez lui, à midi, avec ses moissonneurs, trouva une partie de la bande armée à l'extérieur de sa maison, l'autre dans l'intérieur. Ayant demandé aux hommes de cette bande où ils allaient ? Ce qu'ils voulaient ? On lui répondit. —

« Nous faisons nos affaires et, vous, faites les vôtres ! » Au même instant le chef de la bande d'un ton fier et résolu fit entendre ces paroles. — « Je suis l'ami de Chèbbal du Lantal ! Oui, je suis l'ami de ce brigand ! puis il ajouta en montrant un papier. « — Voilà ce que Chabbal a fait insérer dans le *Journal des Débats* ! » — Il fit lire le papier par un homme de la bande, et, entr'autres choses on entendit ces mots : « Que le sieur Chabbal avait réchappé comme par miracle de l'assassinat commis sur sa personne. » Pendant son séjour chez le sieur Salles, la bande s'était fait donner à manger et avait chanté des chansons en prononçant le nom de Napoléon.

Ce même jour, à cinq heures du soir, la bande arriva au domaine de Récuries (Florac), chez Maurin qui reconnut parfaitement, sans en avoir l'air, le chef pour être le même homme qui avait logé en juillet 1822 chez Arnal, de Saint-Marcel.

Chez Maurin la bande se fit donner encore des provisions. Le même soir, 6 août, elle se présenta, au coucher du soleil, au domaine des Sorbieres (Bassurel) Florac. Elle fit halte devant la porte. Un homme entra seul dans la maison et demanda, avec le ton de l'autorité, des vivres pour sa troupe et pour une seconde qu'il attendait, disait-il. Bientôt toute la bande pénétra dans la maison et entonna des chansons en l'honneur de Bonaparte.

Des postes avaient été établis au dehors : on les faisait souvent relever. Les armes, telles que fusils de munition, de chasse, à deux coups, sabres et pistolets étaient déposés dans un coin. Le chef surveillait tout avec activité. Si quelques-uns des hommes de la bande paraissaient s'endormir, il les éveillait brusquement en leur disant : « Savez-vous que

l'on ne dort pas avec moi ? Si vous voulez dormir allez à *l'armée de la Foi* (1) ! »

Trois géomètres, occupés aux opérations du cadastre et logés dans la maison des Sorbières, se trouvaient présents. Le chef de la bande ayant demandé au propriétaire qui ils étaient ? — « Messieurs les géomètres, leur dit-il en s'approchant d'eux, je ne vous connais pas, mais soyez sages ! D'ailleurs s'ils parlent trop nous saurons bien les rencontrer sur la montagne, ajouta-t-il en sortant.

Au moment du départ, le chef de la bande dit qu'il était Delon, de Montpellier, aide-de-camp du général Berton, qu'il avait éprouvé de grands malheurs : que l'opinion particulière devait être respectée ; que dans peu de temps *un nouvel ordre de choses serait établi* ; qu'il recouvreraient *tous la liberté* ; que *Mina* (2) marchait sur Toulouse. Alors il ajouta que si Chabbal, de Saint-André, ne l'eût pas dénoncé mais laissé tranquille dans sa retraite, il ne lui aurait pas tiré un coup de pistolet. En parlant ainsi il fit lire, par un de ses hommes, un écrit imprimé (La lettre de Chabbal au *Journal des Débats*). Après cette lecture, le chef dit : « Chabbal pardonne d'une jolie manière. Il a promis 100 louis à qui apporterait ma tête. Il sera cause que le pays sera mis à feu et à sang, et si je peux réunir 1.000 miquelets (3), je m'emparerai de Saint-André et je ferai tirer Chabbal à quatre chevaux » !

Pendant le séjour de cette bande chez Verdier, un

(1) *Armée de la Foi*. Nom donné à l'armée du duc d'Angoulême en Espagne, par les libéraux (1823).

(2) Mina, chef de partisans espagnols qui lutta contre Napoléon I^{er}, puis contre Ferdinand VII (1784-1835).

(3) Miquelets, autrefois bandits espagnols, aujourd'hui soldats de la garde des gouverneurs de province, en Espagne.

des hommes lui aurait dit : « Nous sommes ici comme des imbéciles ! Nous marchons sans savoir ce que nous faisons, ni ce que nous voulons ! Nous ferions beaucoup mieux d'être chacun chez nous » !

Au sortir du domaine des Sorbières, la bande quittant le département de la Lozère entra dans l'arrondissement du Vigan. Le 7 août elle était à Saint-Marcel, où elle contraignit un nombre assez considérable d'habitants à marcher avec elle.

— « C'est vous qui avez porté, ce matin, les armes contre moi, dit à Étienne Gréfeuille le chef de la bande, — marchez avec moi » ! — Gréfeuille hésita à obéir.

Alors le chef, d'un ton menaçant, l'apostropha de nouveau, en ajoutant : « — Va ! Va ! La *Gardon-nenque* montera bientôt ! »

Le nommé Louis Saumade refuse-t-il de marcher ! Un des hommes de la bande dit aux autres : « Tirez sur lui » ! — Etienne David, H. Chabbal, forcés aussi de marcher, quoique malades, paraissent-ils chercher l'occasion de s'évader ! Le chef commande de les surveiller et de tirer sur eux s'ils font mine de s'évader !

Partout il menace ! Passant devant la maison de Léon Roussel : — « Où est, dit-il, le vieillard qui a déposé contre moi » ?

Dans cette journée du 7 août, le chef fut reconnu par plusieurs personnes pour être le même individu qui, en juillet 1822, avait demeuré chez Arnal et qui avait occasionné des troubles dans le pays par des propos et des actes séditieux. Il s'y annonça même comme tel en se présentant avec sa bande chez Perrier, maire de St-Marcel et en demandant à lui parler. Sur l'observation de la femme Perrier que son mari

était absent, il lui répondit : « Il peut venir me trouver au camp de Jales » (1) !

En se retirant il força le domestique du maire, l'instituteur de la commune et plusieurs autres habitants à prendre rang dans sa troupe.

Le chef ordonna ensuite à la bande de se diriger vers Racoutès et de grimper sur la montagne, où, disait-il, il devait trouver du renfort et du secours.

De là, la bande, après avoir contraint encore plusieurs personnes à la suivre, vint chez Berthézène, qui se trouvait en ce moment à l'extérieur de son habitation. La bande veut s'introduire dans la maison : il fait quelques difficultés pour la recevoir, mais le chef la contraint, par la pointe du sabre, d'entrer le premier, ensuite il crie à ses gens : « Moitié dehors, moitié dedans » !

Il se fit servir des vivres ; pendant le souper, après avoir fait chanter une chanson en l'honneur de Napoléon il sortit de son chapeau un papier (*Journal des débats.*)

En ayant fait faire la lecture par Victor Berty, il ajouta : « Chabbal dit qu'il me pardonne, — moi je ne lui pardonne pas et je veux mettre les plus basses pierres de sa maison les plus hautes : » —

En partant de chez le sieur Berthézène la bande emmena de force son fils aîné. Vers minuit elle arriva à Bonperrier chez Teyssier et se fit ouvrir la maison pour se procurer de nouvelles provisions.

Ce fut en cet instant que le chef apprit l'arrestation d'un de ses partisans aux Montels. Un des amis de l'homme arrêté lui ayant proposé d'aller le

(1) Le camp de Jales, dans la plaine de Beaulieu-Berrias (Ardèche), au-dessous du fort de Banne, fut un lieu de rassemblement pour les royalistes d'abord, pour les fédéralistes ensuite, contre la Révolution (1790-1793).

délivrer de force, il s'y refusa, parce que disait-il, *il s'exposerait en le faisant ! »*.

Dans le courant de cette journée, près de la métairie de Berne, la bande fut rencontrée par Pierre Bachelat.

Le chef lui demanda s'il avait servi ? Si pendant son service il avait aimé l'Empereur ? Puis il lui proposa de marcher avec lui et sa troupe, lui disant qu'il lui ferait donner un fusil et l'assurant qu'il serait bien reçu et bien payé !

Le chef annonçait ne pas craindre d'être surpris ni arrêté. Il se vantait de ne pas manquer d'argent. Sept à huit hommes de la bande portaient des cocardes tricolores !

Le lendemain 8 août, la bande pénétra à Lafoux. (Hameau de Soudorgues), s'arrêta chez Verdier, se fit donner des vivres, chanta toujours les mêmes chansons napoléoniennes et partit, après avoir forcé le nommé Espase fils, auquel le chef procura lui-même un fusil, en le prenant dans le village, de marcher devant elle pour lui servir de guide.

Après que la bande eut traversé les montagnes, le chef consentit à la délivrance d'Espase fils, et sur l'observation de plusieurs individus de St-Marcel, venus là par peur, qu'étant sans armes ils ne pouvaient être d'aucune utilité, il leur permit de s'en aller, disant : « Autant vaudrait des chiens courants que des hommes sans armes ! »

Partout où la bande passe, partout où elle s'arrête, elle chante des chansons séditieuses contre le roi, elle proclame les noms de *l'Empereur*, de *Mina* et de *Napoléon II*. — Elle dit qu'elle marche pour la *liberté*. — Dans toutes les maisons où elle se fait donner des vivres le chef paye toujours tout ce qu'on lui demande : quelquefois il donne plus et toujours

il paye sans compter et apprécier la dépense. Il ne présente jamais moins d'une pièce de 5 fr. parfois il les tire à poignées de sa poche.

Chez Capelier, il offre une grande pièce d'or qui fut reconnue pour être un *quadruple*.

Capelier étonné répondit qu'il n'était pas assez riche pour en avoir la monnaie. Alors un des hommes de la bande remit au chef trois pièces de 5 fr. qui furent données à Capelier.

Chez Salles, à Ayredecôte, pour payer 9 fr. il présente et change un louis de 48 francs.

Cependant les tentatives de la bande ne furent pas avantageuses, à St-Marcel de Fonsouillouse, et, dans cette partie du haut pays, par la violence seule, elle pouvait faire des recrues qui lui échappaient à la première occasion.

Les maires de St-Marcel, de Saumane, de St-André-de-Valborgne, déployèrent de l'activité, firent même du zèle pour arrêter ou tout au moins repousser la bande.

David Desmons, de Durfort, qui en faisait partie, fut arrêté aux Montels (St-Marcel).

Il ne nia pas avoir été de la bande du *Monsieur*. Il avoua que leur but était de marcher pour la liberté. Il déclara enfin que ses compatriotes de Durfort, Mathieu Desmons, Guillaume Allut, Pierre Cadière, Etienne Missarel, se trouvaient aussi avec le *Monsieur*.

Le haut pays se montra donc assez hostile à ce mouvement de révolte et de sédition, aussi, déconcertée la bande descendit dans le pays où elle s'était formée, avec l'espérance d'y trouver au moins retraite et secours si elle ne pouvait s'y créer des partisans.

Cependant une force armée considérable envoyée

contre cette bande pour la dissoudre et se saisir des perturbateurs était arrivée en différents points du pays. Les difficultés et les aspérités de la localité pouvaient seules donner à la bande audacieuse les moyens de se soustraire aux recherches ; encore ne pouvait-il y avoir d'espérance de salut pour les individus qui la composaient qu'en s'isolant et se retirant dans les asiles que leurs intelligences du pays leur ménageaient encore.

(*A Suivre.*)

E. DURAND

COMMENT ON DEVENAIT «SEIGNEUR»

AU XVI^e SIÈCLE

Le 29 septembre 1559, « jour et feste de Saint Michel », vers les huit heures du matin, devant « l'esglize et prieuré » du lieu de St-Michel dépendant de la baronnie d'Aimargues, se trouvèrent Jacques de Rochemaure, docteur en droit, lieutenant-particulier en la sénéchaussée de Beaucaire et Nîmes, Rançon Alirand, notaire royal de Nîmes, Pierre Figualet, prêtre de ladite église, noble Jean de la Tour, capitaine, habitant de Nîmes, Anthoine Bonfa, de Nîmes, Guillaume Michel, de Moussac, Audibert Barandon, d'Aubais, Pierre Picard, de Nages « et plusieurs autres. »

Jacques de Rochemaure avait aussi convoqué Jehan Godel, régent, et Anthoine Buade, juge ordinaire de la ville et baronnie d'Aimargues, ainsi que Anthoine Barthélemy, Anthoine Olivier et Anthoine Yrissac, « consuls et scindics des manants et habitants » de ladite ville.

Il annonça à tous qu'à l'avenir il serait « seigneur de Saint-Michel, « de par « le bon plaisir » de messire Anthoine comte de Crussol et de Tonnerre, vicomte d'Uzès, baron d'Aimargues.

Et pour qu'aucuns « n'en puissent prendre ignorance », il leur fit faire lecture d'un acte reçu à Remoulins, dans la maison de Jacques Faret, écuyer,

seigneur de St-Privat, le 18 juillet précédent, par Jacques Rossel, notaire d'Uzès, aux termes duquel ledit comte de Crussol lui « a infeodé, et par tiltre d'infeodation » lui « baille et désampare en franc fief ou a rière fief noble, et en toute aultre meilheure forme et manière que fère il peut..., sans pouvoir vendre ou transporter à aucune personne prohibée de droit, toute l'entière juridiction, moyenne et basse et mixte justice du terroir et dismerie de l'esglize et prieuré de Sainct-Michel, assis led. terroir de Sainct-Michel dans la juridiction du lieu et baronie d'Eymargues au diocèse de Nismes lez la rivière du Vidorle.»

La vente comportait en outre une terre de deux carteyrades aboutissant à une rue « allant du mas du seigneur de Cadoule au molin dud. seigneur de Rochemaure.»

Mais le comte de Crussol se réservait sur le tout « sa directe seigneurie, droits de loz, trézains demy trézains, prélation comme retention d'avantaige, son fief franc noble et honorat, foy et homage, serment de fidélité en tel cas requis, droict de suppriorité, premières appellations et ressort en sad. baronnie d'Eymargues ou Viconté d'Uzès (1) d'où deppend lad. baronye, » ainsi que « l'aubergue d'une maille d'or vallant vingt-six soulz tournois poyable à chacune mutation de vassal et seigneur.»

Cette inféodation fut faite « moyenant l'entrée (2) d'une douzaine de perdrix », reçus immédiatement par Crussol et la cession gratuite par Rochemaure au comte d'un « pré de quatre carteyrades ou en-

(1) La *viconté* d'Uzès ne fut érigée en *duché* qu'au mois de mai 1565 par lettres-patentes de Charles IX, datées de Mont-de-Marsan,

(2) Droit d'entrée,

viron » situé dans la juridiction d'Aimargues, au quartier des fenassieux, près le mas de Bousquet (1).

Sur la terre inféodée, « et non ailleurs », il était permis à Rochemaure de « bâtir et édifier chasteau ou maison forte avec tours, créneaulx, prisons et four » ; avec cette restriction que le four ne servirait qu'à « cuyre pain pour la provision dud. Rochemaure et sa famille, de sond. chasteau et de ses appartenances » ; il était aussi autorisé à créer et instituer tels officiers que bon lui semblerait pour l'exercice de sa juridiction moyenne, basse et mixte.

Enfin, Rochemaure reconnu être vassal du comte de Crussol, et séance tenante, il lui fit « homaige, la teste nue, a deux genoux, tenant ses deux mains entre icelles de mond. seigneur, et preste serment de fidélité sur les saintz évangilles.... qu'il lui sera fidele en toutes choses concernantes ses honneurs, personne et biens et de ses familliers ; et là où il entendra, par soy ou par aultruy, aulcune chose que puisse nuyre a lhonneur, personne et biens do mond. seigneur, qu'il l'empêchera de son pouvoir et l'en advertira par soy ou par aultre fidele serviteur ou messenger aussi tost qu'il en aura le moien ; que toutes choses que mond. seigneur le comte lui demandera, advis ou conseil, qu'il le luy donera fidelement juxte dieu, à sa conscience, qu'il ne revèlera les secrets que mond. seigneur lui aura déclaré ou dict oultre sa volonté ni aultrement que par mond. seigneur le conte luy aura esté dict et comandé et tout autrement faire comme ung vray vassal doit et est tenu faire à son vray seigneur feodal suyvant disposition de droict, auquel homaige a esté receu

(1) Ce mas appartenait au comte de Crussol,

par mond. seigneur le baisant à la joue en signe de paix et b n volance ».

Au fond, comme on le voit, il s'agissait de la vente d'un droit de justice bien infime et d'un échange de propriétés peu importantes ; apparemment, la transaction était avantageuse pour le comte de Crussol, qui se réservait sa « directe seigneurie » et restait le suzerain de tout le pays d'Aimargues.

Cela suffisait cependant pour que Jacques de Rochemaure e t le droit de prendre, à l'avenir, le titre de « seigneur de Saint-Michel » et d'en exercer les prérogatives. Le voici donc à Saint-Michel pour s'installer dans sa nouvelle dignité.

Les consuls cités plus haut n'avaient pas jugé bon de se déranger. Michel Yvern t, « soy disant leur acesseur » s'y trouve cependant et proteste pour eux en tant que l'inféodation et que la prise de possession par Rochemaure de la juridiction de St-Michel pourraient être préjudiciables aux anciens droits, libertés et facultés que la communauté d'Aimargues pourrait avoir sur ce terroir par des transactions jadis faites entre eux et les prédécesseurs de comte de Crussol ou autres titres ; il ajoute que sa présence ne doit pas être considérée comme un consentement ou un acquiescement quelconque.

Néanmoins Rochemaure, « continuant sa prise de possession , incontinent sans divertir   aultres actes » choisit et nomme Jean Goudet (1), licencié en droit, pour son viguier, Anthoine Buade, docteur en droit, pour son juge, Jehan Fassat, notaire d'Aimargues, pour son greffier ordinaire, et Jehan Michel pour son sergent, lesquels pr t nt immédiatement serment sur les  vangiles « de bien et loyalement

(1) Ou Goud l ou Godel.

exercer lesd. estats et offices, rendre droict et justice aux subjects de lad. juridiction selon Dieu et leur conscience et aultrement garder et observer les ordonnances du roy et tous aultres chapitres en tel cas requis. »

Enfin, sur la réquisition d'Anthoine Tourrette, clerc, agissant pour Blaise Mazer, procureur juridictionnel nommé par Rochemaure, celui-ci ordonna à Jehan Michel, sergent, de « publier à haulte voix et son de trompe », dans les « rues publiques acoustumées », les CRIÉES dont voici les dispositions:

« De par Monsieur Jacques de Rochemore, seigneur de Saint-Michel, et de ses officiers,

« Est faicte inhibition et deffance à tous ses subjects et justiciables dud. terroir et juridiction de de Saint-Michel :

« Premièrement, qu'ils n'aient à jurer ni blasphémer le nom de Dieu sur peyne de cent soulz tournois pour la première foy, et pour la seconde et tierce sur les peynes contenues aux esdictz et ordonnances du Roy.

« Item leur est faict inhibition et deffance de ne oultraiger ni battre l'ung l'autre malicieusement de faict ni de parole sur peyne de dix livres tournois et autre qu'ils pourront encourir.

« Item est faict inhibition et deffance de ne faire manger ni gaster les bleds, foins, vignes et aultres fruictz à leur bestal, à baston planté ou aultrement, des terres et pocessions ungz des autres sans licence et permission de ceulx à qui apartiennent lesd. terres et pocessions, sur peyne des bans acoustumés exigés dans lad. baronye d'Eymargues et aultres peynes qu'ils pouroient encourir tant pour les edictz du présent pays de Languedoc confirmés par les arrestz

de la cour souverayne de Parlement que aultres edictz du Roy et disposition de droict.

« Item est fait inhibition et deffence à toutz estrangiers qui ne sont habitans dans led. terroir et juridiction dud. Sainct Michel ou de la ville et baronye d'Aymargues de mettre et faire dépaistre le bestail gros ne menu en et dans le terroir de lad. juridiction de Sainct-Michel sans licence et permission dud. seigneur ou de ses officiers sur peyne d'encourir les bans acoustumés levés dans lad. baronye dud. Aymargues et autres peynes arbitraires et qu'ils pourroient encorir.

« Item est fait inhibition et deffance à toutz subjectz de lad. juridiction de ne chasser dans le terroir dicelle avec arquebouzes et tonnes de perdrix (1), ni aultres arnoye et chasses prohibées par les ordonnances du Roy et sur les peynes y contenues.

« Item est fait inhibition et deffance de ne chasser ni prendre aux fillets ou autrement des pigeons des pigeonniers dans led. terroir et lad. juridiction sur peyne de dix livres tournois et aultres qu'ils pourroient encorir de droict. » •

Le notaire Alirand dressa procès-verbal du tout (2) pour « estre enregistré aux registres de la court-ordinaire dud. Sainct-Michel ».

•
*
*
•

Le document ainsi résumé est intéressant pour l'histoire des origines de la noblesse de robe. La cession d'une parcelle de terre à un haut et puissant

(1) Piège formé surtout d'un trou.

(2) Acte du 29 sep. 1559, reg. de 1556 à 1559, f° 135 à 141 (Étude de M^e Degors, not. à Nîmes).

baron suffisait donc pour devenir « seigneur » et pour acquérir le droit d'avoir des « sujets », des « justiciables », une « cour ordinaire », des « prisons » et probablement aussi un gibet. Toutefois, le nombre de ces « sujets » et de ces « justiciables » est si restreint, qu'on a dû quérir ailleurs, — et faire venir de loin, — les témoins de l'installation de Rochemaure dans sa nouvelle dignité, de même que le choix des « officiers » s'est porté forcément sur des personnes habitant Aimargues.

C'est un monument d'orgueil et de vanité.

F. ROUVIÈRE.

CHRONIQUE

Par une singulière coïncidence, Nîmes a célébré ce mois-ci deux centenaires, celui de Notre-Dame et celui de Michelet. Leurs intentions n'ayant pas été précisément les mêmes je ne chercherai pas par quoi ils ont pu se ressembler. Tout au plus oserais-je avancer que la manifestation religieuse et la manifestation patriotique ont été également des fêtes du sentiment, de l'imagination et de l'art.

Les fêtes de Notre-Dame ont duré trois jours. Je n'y ai pas assisté, les organisateurs n'ayant pas songé à m'en fournir le moyen. Mais c'est un cri unanime qu'elles ont été parfaitement réussies et à la pleine satisfaction de Mgr l'Évêque de Nîmes, qui en avait conçu l'idée. La décoration du monument aurait pu peut-être répondre avec plus de fidélité à son style, mais l'ensemble restait imposant, et M. Révoil a mérité tous les compliments qu'on lui en a faits.

On a entendu un grand nombre d'orateurs, on en a écouté deux avec plus de plaisir que les autres, le Recteur des Facultés libres de Lyon et l'Évêque de Montpellier, celui-ci, dit-on, se distinguant encore des autres dans l'histoire qu'il a tracée des vicissitudes du culte de la Vierge par un tact et une discrétion que ses qualités naturelles et son pays d'origine suffisent à expliquer.

M. Bellivier, à la tête de la maîtrise : M. Bonnet, à l'orgue, ont paru dignes de la réputation qu'ils ont acquise et ils l'ont quelquefois dépassée.

C'est dans la grande salle des fêtes du Lycée qu'a été célébré le centenaire de Michelet. Par une vue renouvelée de la Convention et d'Auguste Comte, le gouvernement a-t-il décidé d'instituer chaque année la fête

commémorative d'un de nos grands hommes ? Ce qui est sûr, c'est qu'il a été très bien inspiré de commencer par celui-là.

Un grand homme n'est pas forcément un modèle en tout point imitable. Voltaire, Rousseau, Diderot et beaucoup d'autres mettront à la gêne, s'ils sont loyaux et consciencieux, leurs futurs panégyristes. Michelet a mis les siens à leur aise. Grand historien, il a mérité que M. Jules Simon lui déniât l'impartialité et M. Gabriel Monod la précision scientifique et la méthode. Grand écrivain, il est incontestable que son style tendu, fiévreux et sursautant fatigue quelquefois plus qu'il ne plaît. Mais comme homme, il fut irréprochable et d'une tenue morale parfaite.

Il a été surtout un grand patriote, et c'est le patriote qu'on a voulu sans doute honorer en lui. Il a aimé la France jusqu'à éprouver des émotions réelles en revivant les hontes ou les gloires de son passé. Au début de sa carrière, quand il était libre de tout esprit de parti, il s'est associé avec enthousiasme à toutes les manifestations de son génie, depuis Jeanne d'Arc jusqu'à la Révolution. Enfant du peuple, il a aimé ardemment la démocratie, et c'est de son histoire qu'il a fait l'histoire de la France.

Au Lycée, le proviseur, M. Darboux, avait tout ordonné avec une entente remarquable, M. Bonnaric, inspecteur d'académie, a prononcé un éloge de Michelet d'une simplicité émue, M. Martinenche a lu d'une voix habile des extraits de l'historien national, enfin l'orchestre, dirigé par M. Tagliapietra, et les chœurs d'élèves des deux sexes ont donné toute satisfaction aux connaisseurs.

*
* *

La souscription publique à Nîmes pour le monument Alphonse Daudet réussit au-delà de nos prévisions. Sur les cent-vingt carnets qui ont été distribués à des collecteurs de bonne volonté, une vingtaine, déjà retournés, ont produit plus de 2.000 francs. Les fêtes de nuit à la Fontaine, des 2 et 3 juillet, ont rapporté d'autre part 1.300 francs.

A ce propos, un journal influent de Nîmes, le *Journal du Midi*, s'est fait récemment l'écho de certains adversaires du monument.

J'ai répondu au rédacteur en chef par une lettre rendue publique. N'ayant ni plus ni mieux à dire aujourd'hui, je la reproduirai ici, en m'excusant de me citer moi-même.

A Monsieur le Rédacteur en Chef du JOURNAL DU MIDI.

MONSIEUR,

Laissez-moi vous remercier tout d'abord, au nom du Comité, vous, et par vous, toute la presse locale et régionale, de la bonne grâce avec laquelle vous mettez à notre disposition votre publicité. Nous sommes persuadés qu'une bonne part des résultats obtenus, nous les devons à votre obligeance, d'autant plus appréciée par nous, croyez-le bien, qu'elle a résisté aux malentendus de la première heure.

Hier encore vous avez bien voulu constater à quel point réussissait notre souscription publique. Malheureusement vous avez cru devoir réserver au milieu de vos félicitations un écho aux doléances de certains détracteurs du monument. Vous dites que le succès de l'entreprise, si grand qu'il s'annonce, le serait bien davantage, « si l'homme qu'il s'agit d'honorer n'avait pas passé son temps à dénigrer le Midi et plus particulièrement quelques-uns de nos compatriotes ». Vous ajoutez ironiquement : « C'est une réflexion que nous avons souvent entendu faire, que les Nimois, en élevant une statue à Alphonse Daudet, témoigneraient qu'ils savent pratiquer le pardon des injures. »

Que l'argument n'a pas porté, l'expérience le prouve et vous-même implicitement le reconnaissez. De fait, le Nimois a jugé notre œuvre d'un point de vue plus élevé que vos mécontents ne l'avaient supposé capable.

N'importe. Si petit qu'ait été le nombre de ceux dont cet argument a fermé le cœur et la bourse, — je ne veux pas croire à un prétexte, — le Comité est enchanté que l'occasion lui soit fournie de le tirer au clair, pour qu'on s'explique sur son compte, une bonne fois.

Faisons tout de suite la part du feu. S'il y a de nos concitoyens qui ont été ou se sont cru personnellement visés par Alphonse Daudet dans un de ses romans, qu'ils lui en aient gardé une dent, je l'admets, et je n'attends pas de leur part une magnanimité qui dépasse l'humaine nature. Consentir à se reconnaître soi-même, plutôt que

son voisin, dans Tartarin, Bezuet, Bravida, ou Roumestan, c'est déjà du courage : il y aurait, à en témoigner à l'auteur de la gratitude, un héroïsme qu'on ne peut raisonnablement exiger d'eux. Laissons les donc, ceux-là, consoler par le refus, poli ou hargneux, de leur obole leur amour-propre vexé.

Mais les autres ? tous ceux en qui ne saigne que le Méridional, le Méridional impersonnel et anonyme, comment ne pas chercher à leur faire entendre raison ?

Pour être du Midi, on n'en est pas moins homme, on a ses travers. Si le septentrional est d'ordinaire plus posé que nous, il est aussi plus lent, et l'ouverture de son cœur est en raison inverse de sa fidélité. Nous autres, pécaïré, nous sommes vifs jusqu'à l'emballement, imaginatifs jusqu'au mirage, et si nous ouvrons tout grand le crédit de notre générosité, ce n'est jamais qu'à de courtes échéances. Alphonse Daudet l'a vu et l'a dit. C'était son droit d'observateur et son devoir d'artiste. Que n'eût-on pas protesté, ici même, s'il s'était avisé de peindre le Méridional flegmatique et concentré !

Mais il a dépassé la vérité pour pousser à la charge. Tartarin n'est pas un portrait, c'est une caricature. — D'accord. Mais *Don Quichotte* aussi est une caricature, et je ne sache pas que l'Espagne en ait boudé à Cervantès. Ici pas plus que là, le grossissement des traits n'est de la méchanceté, c'est de l'art. Alphonse Daudet adorait le Midi, il y revenait avec plaisir ; l'accent du pays, quand il l'entendait, le transportait d'allégresse, et quelques instants de conversation avec un compatriote lui faisaient oublier les morsures de la douleur. Seulement, il nous comprenait dans la mesure où il nous aimait, et comme il avait l'observation aiguë, il saisissait nos travers avec une facilité incroyable, il avait le sentiment de nos ridicules très vif, et sa verve s'est amusée à jeter ainsi dans la circulation plusieurs types méridionaux qui ont fait la joie des deux mondes. Mais encore une fois cela fait honneur à l'artiste, sans engager son cœur.

La vérité est que nous devons nous mettre au-dessus des malices de Daudet. S'il a eu quelquefois de l'esprit à nos dépens, ayons celui d'en rire, sans en afficher de l'aigreur. Pardonnons-lui pour le bien qu'il nous a fait, car il

est très réel. Il n'a pas immortalisé que Tarascon, il a popularisé à Paris et dans toute la France le Bas-Languedoc et la Provence, avec leurs mœurs, leurs légendes et leurs traditions, il a ébloui nos compatriotes de là-haut par les trésors de grâce et de poésie qu'il a tirés de ce coin de province dédaigné, il leur a fait trouver du plaisir au chant des cigales, il a conquis une place dans leur souvenir charmé et dans leur admiration pour nos moulins et pour nos garrigues, pour les solitudes de la Crau et pour le pays d'Arles. La muse de Mistral reconnaît la sienne pour sœur et pour émule. Que veut-on de plus ?

Ces observations, je ne puis, ici, que les indiquer. Mais que vos mécontents, Monsieur, veuillent bien y réfléchir, et je suis persuadé que leurs préventions ne subsisteront pas. Après cela je n'empêche pas que, pour que la statue de Daudet soit à la fois une glorification de ce brillant génie, une riposte à ses malices, et une satisfaction à notre susceptibilité froissée, on inscrive sur le socle cette parole, qui est de lui :

En France, nous sommes tous un peu de Tarascon.

J. R.

L'Administrateur-Gérant : GERVAIS-BEDOT.

Nîmes. — Imprimerie Générale, rue de la Madeleine, 21.

LE CHATEAU DUCAL D'UZÈS

DIT LE DUCHÉ

Le Château ducal d'Uzès, vulgairement appelé le Duché, est situé sur le point le plus culminant de notre ville, sur l'emplacement même du camp romain, *castrum Uticence*. Ce camp était destiné à soumettre la tribu des Volces arécomiques, nos ancêtres, dont le territoire s'appelait Ucetio, d'où est venu le nom d'Uzetia, Uzès (1).

La porte d'entrée actuelle du Château, plus au levant que l'ancienne, est ornée de belles colonnes de granit qui proviennent des exploitations des Alpes françaises.

Elle est surmontée des armoiries du duc d'Uzès, qui sont :

« Écartelées au premier et au quatrième quartier, partie fascé d'or et de sinople qui est de Crussol et

(1) Plusieurs localités, grandes ou petites, nous donnent des similitudes nombreuses du nom d'Uzès. Mentionnons Usale en Afrique, Useda en Espagne, Usseau (Deux-Sèvres), Ussel (Allier), Uzer (Ardèche), Usel (Côtes-du-Nord), Saint-Use (Drôme).

Uzès, dérivant du mot *Uzetia*, doit s'écrire avec un accent grave et se prononcer en ouvrant la bouche.

A Paris on avait l'habitude autrefois de prononcer le nom d'Uzès comme s'il n'y avait qu'un accent aigu : le Duc d'Uzé, le Château d'Uzé.

La Duchesse d'Uzès actuelle, née Mortemart-Rochechouart, fait prononcer son nom comme ici, avec un accent grave suivi d'une s.

T. XXXV, 1^{er} Septembre 1898

d'or à trois chevrons de sable qui est de Lévis ; aux deuxième et troisième d'azur à trois étoiles d'or en pal, qui est de Gourdon-Genoulhac et d'or à trois bandes de gueule qui est de Gallot-Genoulhac ; sur le tout : de gueules à trois bandes d'or qui est d'Uzès ».

L'écu surmonté d'une couronne ducale et pour cimier une tête de lion avec deux lions d'or pour supports, le tout sur le manteau ducal. La devise est : *Ferro non auro*. Les armes de la maison d'Uzès sont à la première salle des croisades. Sous la monarchie légitime, elles passaient les premières après celles du roi et avant toutes celles des maisons nobles de France.

En entrant dans la cour de ce château, on est frappé de l'aspect imposant de cette tour carrée (donjon du moyen âge), qui, dit-on, a été édifiée sur les bases d'une tour romaine ; puis les regards ne peuvent se détacher de cette belle façade, souvenir de l'architecture de la renaissance, qui se trouve comme encadrée entre le donjon et une chapelle dont la toiture reproduit, dans de grandes proportions, les armoiries du duc d'Uzès.

A gauche du donjon, on remarque une tour ou pignon octogone dont les escaliers intérieurs mènent au rempart et aussi au bâtiment appelé la Vicomté, orné d'un balcon récemment construit avec des colonnes de granit semblables à celles de la porte d'entrée.

Par ses diverses constructions, par ses souvenirs, le Château ducal se rattache aux diverses époques de notre histoire.

On peut l'étudier : 1° de l'époque romaine au moyen âge ; 2° du moyen âge à la renaissance ; 3° de la renaissance à nos jours.

CHAPITRE I

DE L'ÉPOQUE ROMAINE AU MOYEN AGE

Les Romains après avoir détruit Carthage, soumis la Grèce, dompté l'Italie, ne voyaient plus autour d'eux d'ennemis redoutables, que les Gaulois. Aussi ils envahirent notre pays et après avoir occupé le littoral de la Méditerranée ils pénétrèrent dans les terres.

En ce moment les ancêtres des habitants d'Uzès occupaient le versant oriental du plateau de notre ville qui s'étend du rocher que nous appelons Roc Sarbonnet jusqu'à la route d'Avignon au quartier du Pont des Charrettes.

C'était une forêt où se trouvait un temple des Druides qui existe encore dans la propriété de M. Bérard, avec des huttes coniques en pierres sèches disposées ça et là comme on en voit encore dans les enclos de nos garrigues.

Tandis qu'ils vivaient paisiblement sous la domination de leurs prêtres et de leurs prêtresses qui parfois cependant se livraient à des sacrifices humains, ils furent attaqués et facilement vaincus par les Romains qui bientôt prirent possession du plateau sur lequel est bâtie notre ville.

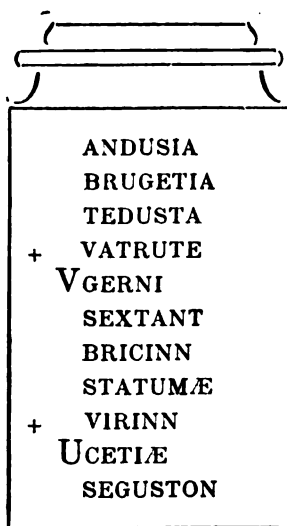
Les vainqueurs tenaient à occuper cette position élevée, non seulement à cause de la salubrité de l'air, mais aussi pour surveiller la ville de Nîmes (Nemos) qui était érigée en République et qui n'était pas encore en leur pouvoir.

Ils établirent sur ce plateau à l'endroit même où se trouvent le château ducal et ses dépendances un camp qui fut appelé *castrum Ulicence* du nom du territoire de la tribu celtique *Ucetio*.

Autour de ce camp vinrent peu à peu s'installer les habitants du versant oriental dont je viens de parler et des romains appelés en ces lieux pour la grande entreprise de l'adduction des eaux de la fontaine d'Eure à Nîmes qui nous a valu le Pont-du-Gard.

Ce camp acquit une grande importance ainsi que le constate une inscription gravée sur un petit piédestal carré en marbre blanc découvert en 1747 dans un champ situé au chemin de Sauve près la fontaine de Nîmes et conservé au musée de cette ville.

Nous en reproduisons la figure ci-contre. Les caractères de l'inscription sont beaux et appartiennent au temps du siècle d'Auguste :



Menard en donne la traduction suivante :

ANDUSIA Anduse — BRUGETIA La Bruyère.
 TEDUSTA Theziers — VATRUTE Cruvier.
 SEXTANT Subitancion — BRICINN Brignon.

STATUMÆ Scate — VIRINN Vezenobre.

SEGUSTON Soustelle.

Deux camps militaires UGERNI pour CASTRUM UGERNI Beaucaire et UCETIÆ pour CASTRUM UCETIÆ UZÈS.

Les lieux indiqués dans l'inscription sont rangés de quatre à quatre à la réserve du dernier qui devait être suivi des trois autres. On remarque qu'UGERNI BEAUCAIRE et UCETIÆ UZÈS sont en plus gros caractères pour indiquer par là qu'ils sont supérieurs aux autres.

C'est qu'en effet tout en étant un poste militaire bien fortifié *Uzès* était déjà à cette époque lointaine une ville assez importante ainsi que le prouvent d'ailleurs les mosaïques, les autels, les tombeaux les médailles trouvés dans notre sol et qui appartenaient aux Romains (Menard T. 1 p. 3)

Leur gouverneur avait son habitation au milieu du camp à l'endroit même où est le château ducal. Sa principale mission était de substituer au druidisme les croyances romaines. Aussi on vit bientôt s'élever un temple de Mars à Uzès (A) en même temps qu'à Toulouse un capitol et à Nîmes un temple de Diane.

(A) Tout près d'Uzès prend naissance la fontaine d'Eure si gracieusement reproduite par Pradier dans le groupe en marbre qui décore le milieu de l'esplanade de Nîmes. Elle eut dans cette ville des prêtres consacrés à son culte. Près du temple de Diane on trouva en effet un petit autel votif élégant de forme sur lequel était représenté un prêtre voilé tenant à la main une patère de lait que deux serpents dressés devant lui viennent déguster.

Au-dessous de sa tête on lit :

AUGUST
LARIBUS

et sous ses pieds

CULTORES URÆ TONTIS

Ce qui indiquait que les prêtres de la fontaine d'Eure avaient élevé cet autel aux lars d'Auguste.

Cet autel est au musée de Lyon.

Mais durant ce temps et avant que la France naquît par un acte de foi sur le champ de bataille de Tolbiac, Uzès reçut les bienfaits du christianisme et quelques-uns de leurs habitants allèrent se cacher et prier dans une *crypte* que le gouvernement vient de classer parmi nos monuments historiques.

La Gaule romaine était une contrée très florissante. N'a-t-on pas dit de la France qu'elle était le plus beau royaume après celui des cieux ? Aussi les barbares ne tardèrent pas à l'envahir et à en faire disparaître la société romaine.

Crocus roi des Vandales, vint assiéger notre ville. Les habitants se réfugièrent dans le camp Romain dont les murailles étaient flanquées çà et là de tours rondes, mais ils ne purent résister longtemps. Les Vandales employaient du reste un moyen féroce pour vaincre. Ils égorgaient leurs prisonniers et mettaient leurs cadavres autour des remparts afin que leur putréfaction portât la mort parmi les assiégés.

Crocus victorieux détruisit tous les monuments construits par les Romains.

Après les Vandales vinrent les Wisigoths, qui firent à leur tour de tels ravages qu'un historien a pu dire de nos contrées que si elles avaient été inondées de tout l'Océan, elles n'auraient pas été réduites à un plus pitoyable état.

Durant trois siècles, Uzès dut subir la domination des Wisigoths, auxquels succédèrent les Sarrasins, qui amenèrent à leur tour la désolation dans notre pays, de telle sorte que nous ne pouvons dire ce qu'étaient devenus l'ancien camp romain et les constructions qui y avaient été élevées.

Après le départ définitif des Sarrasins, Uzès, devenue française, commença à renaître d'abord sous Pépin le Bref et puis sous son fils Charlemagne.

Un Wisigoth du nom d'Ausemond, qui avait utilement servi et aidé Pépin le Bref à chasser les Sarrazins, fut nommé comte pour commander dans Nîmes, Uzès et Montpellier.

A la mort de celui-ci, Pépin le Bref nomma à ce poste important un franc du nom de Rodolphe.

On se remit à rebâtir les églises et les monuments détruits par les Vandales, les Wisigoths ou les Sarrazins. Mais ce fut sous Charlemagne qu'Uzès prit un nouvel essor. Elle avait conservé son diocèse et ses évêques, qui cherchèrent, toujours au milieu de toutes ces ruines, à substituer l'unité religieuse à l'unité politique disparue.

Charlemagne mit ou conserva dans chaque diocèse un comte chargé de son gouvernement, de sorte que tous les pays du Languedoc renfermèrent autant de comtés ou gouvernements particuliers que de diocèses. C'est ainsi qu'à cette époque, Uzès fut érigée en comté. Le nouveau comte vint habiter un logement qui lui avait été préparé sur l'emplacement du Château ducal actuel. C'est là qu'il dû recevoir la duchesse Dhuoda de Septimanie (1), que son mari avait exilée à Uzès, où elle a composé pour son fils un *Manuel* de morale chrétienne entremêlé de poésie qui est bien le plus ancien de tous les écrits dus à des femmes nées en France.

Bientôt, par suite des événements politiques, le comté d'Uzès appartint aux comtés de Toulouse (2).

(1) Son mari, le duc Bernard de Septimanie, était le fils de ce fameux Guillaume de Gellone allié à la famille de Charlemagne et aussi célèbre par ses luttes contre les Sarrazins que par la fondation de l'abbaye de Gellone.

(2) Le premier comte de Toulouse, en 778, fut Tursine, d'où sont descendus les comtes de Toulouse.

Chaque comte avait, dans l'étendue de son comté, le commandement des troupes, l'intendance des finances du prince et l'administration de la justice qu'il rendait lui-même ou par les vicaires, d'où est venu le nom de viguier.

L'un d'eux, Bernard, désigna pour gouverner à sa place dans Uzès, avec le titre de comte, son parent Gobert, prince de Gothie, dont le nom a été conservé aux archives ducales.

Ce comté s'éteignit en août 1065, en la personne de Berthe, marquise de Gothie, qui décéda sans postérité. Ses états, et notamment le comté d'Uzès, furent recueillis par son parent au quatrième degré, Raymond IV, comte de Toulouse (1).

Dès cette époque, Uzès perdit son titre de comté et devint une simple seigneurie, qui fut inféodée par le comte de Toulouse à un des ancêtres du duc d'Uzès.

CHAPITRE II

DU MOYEN AGE A LA RENAISSANCE

Rien ne ressemble moins à la féodalité que l'unité souveraine réalisée un moment par Charlemagne et c'est lui cependant qui peut en être considéré comme le véritable fondateur par la répression de tout désordre et par le maintien durable des fortunes et des influences aux mêmes mains et aux mêmes lieux. Du reste aucun état social n'apparaît complet, il se forme lentement, successivement, avant d'avoir une définition parfaite (Guizot).

La féodalité ne fut pas comme certains historiens révolutionnaires se sont plus à le dire, un pouvoir monstrueux, grossier, désordonné. Ce fut au contraire une organisation publique, méthodique et civilisatrice succédant à l'anarchie qui régnait dans notre pays à la suite de l'invasion des barbares et de la faiblesse des descendants de Charlemagne,

(1) *Hist. du Languedoc*, L. 2, n° 44.

Ce n'est pas qu'au début les seigneurs n'aient ruiné bien des gens de leur voisinage, écrasé d'impôts leurs tributaires et dépouillé même le clergé d'une partie de ses bénéfices. Mais comme la royauté était tout à fait impuissante (A), chaque seigneur contraint de se suffire à lui-même sentit bientôt qu'il ne pourrait devenir fort qu'à proportion du nombre et de l'aisance des habitants de sa seigneurie. Son intérêt lui ordonna la justice et lui fit écouter la pitié.

Des traités intervinrent entre les seigneurs et ses tributaires pour se protéger mutuellement soit contre d'ambitieux voisins soit contre l'invasion étrangère. En échange de la protection de leur seigneur, les habitants offrirent leurs épées et leurs services sous le nom de vasselage et en peu d'années la France naguère sans défense vit les murs de ses cités garnis de tours, les villes et les villages en armes, chaque montagne, chaque éminence protégée par un château, défendue par un fort et la terre peuplée de soldats laboureurs, prêts en cas de danger national à se réunir tous ensemble pour défendre la patrie.

La féodalité reconnut deux principes : la terre et l'épée.

L'ordre social consista en une hiérarchie de terres possédées par des guerriers relevant les uns des autres et formant une chaîne qui partant de la tournelle de simple gentilhomme allait jusqu'au donjon royal (la grosse tour du Louvre) construit par Philippe Auguste.

Il y avait deux sortes d'hommages : 1° l'hommage simple dont le serment se prêtait debout l'épée au

(A) Qui t'a fait comte ? demande Hugues-Capet irrité à Aldibert Cte de Périgord qui résiste à ses ordres.

— Et toi qui t'a fait roi, réplique le seigneur avec fierté,

côté les mains libres et 2° l'hommage lige dont le serment se prêtait à genoux sans épée ni éperons, les mains dans celles du seigneur.

Ce fut là une grande révolution qui constitua une forme politique jusqu'alors inconnue à l'humanité.

Bermond seigneur héréditaire d'Uzès, un des ancêtres du duc actuel, fit construire au XII^e siècle cette grosse tour carrée (le donjon) qui rend si imposant le château ducal et qui porte encor le nom de tour Bermonde. Elle était entourée de fossés et de remparts flanqués aux quatre angles de tours rondes.

Ce donjon sans agrément comme ceux de cette époque ne révèle qu'une pensée de défense et de sécurité.

Les pièces ou chambres qui se trouvent dans cette tour sont toutes voûtées jusqu'au plus haut étage.

La porte d'entrée de ce donjon est au Nord dans le vestibule du château actuel en entrant à gauche et donne accès à une pièce au rez-de-chaussée qui est au premier étage par rapport au midi.

Là se trouve la porte de l'escalier à vis qui s'élève jusqu'au sommet du donjon d'où le guetteur pouvait donner le signal d'alarme au son de la cloche ou du cor.

Cet escalier offre de nombreux avantages.

Il prend peu de place et peut s'élever très haut sans nuire à la solidité des constructions voisines.

Il permet d'ouvrir des portes sur tous les points de sa circonférence et à toutes les hauteurs.

Il est facilement réparé, barricadé. Un seul homme peut le défendre.

Tout près et à droite de cette porte de l'escalier se trouve une toute petite porte aujourd'hui murée qui permettait d'arriver à une autre pièce que l'on appelle par tradition l'entrée des oubliettes.

Il y a là sur le sol vers le milieu de cette pièce une ouverture d'environ 50 centimètres carrés par laquelle un homme pouvait facilement être descendu dans un cachot à l'aide d'un anneau qui existe encore au sommet de la voûte.

En bouchant cette ouverture, les cris des malheureux ainsi enfermés n'auraient pas même été entendus.

Dans beaucoup de châteaux féodaux on montre les oubliettes. Je croyais comme bien d'autres à ce souvenir du moyen âge, mais je suis bien revenu de mon erreur. Tout récemment j'accompagnais au château ducal le comte de Marsy, directeur de la Société Française d'archéologie qui était venu à Uzès, devant le congrès archéologique fixé au mois de Mai 1897 dans le Gard.

Je lui montrai l'ouverture des oubliettes.— «C'est une erreur, me dit-il, il n'y a peut-être pas trois châteaux contenant des oubliettes. On parle de celles du château de Pierrefonds, de Chinon et de la Bastille et encore on pourrait considérer celles de Chinon comme des latrines et celles de la Bastille comme une glacière.

«Bien certainement, ajouta M. de Marsy, le donjon du château ducal n'a pas d'oubliettes et ce que l'on appelle de ce nom avait une autre destination. »

Après son départ, je voulus m'assurer moi-même de l'état des lieux dans lesquels je pénétrai facilement par la grande cave du château, grâce à une tranchée récemment faite dans l'ancien mur qui a bien 3 mètres d'épaisseur.

Je ne constatai ni inscription, ni sculpture et je remarquai que des 4 murs l'un d'eux avait été élevé bien postérieurement aux autres pour fermer un passage.

Ce que l'on a appelé jusqu'ici des oubliettes était tout simplement en effet un passage, un souterrain par où on pouvait s'échapper du donjon ou y rentrer, à l'aide de la petite ouverture de 50 centimètres carrés dont j'ai parlé.

Voici ce que dit Mérimée dans les *Instructions du comité historique des arts et monuments*.

« On donne souvent au moyen âge des couleurs atroces aux souterrains des donjons et l'imagination accepte trop facilement les scènes d'horreur que les romanciers placent dans de semblables lieux. Combien de celliers et de magasins de bois n'ont pas été pris pour d'affreux cachots ! Combien d'os de débris de cuisine n'ont pas été regardés comme les restes des victimes de la tyrannie féodale. »

Ainsi voilà l'atroce légende des oubliettes qui doit disparaître du château ducal.

Ce qui n'est pas une légende c'est le four banal établi près du donjon et qui reste encor.

La petite porte à droite de la porte d'entrée y conduit à l'aide d'un escalier dont la voûte est fort remarquable. C'était un privilège pour le seigneur suzerain d'établir un four où chacun pouvait apporter son pain et le faire cuire moyennant une redevance.

En cas de blocus il permettait à la garnison de faire cuire son pain sans recourir aux habitants.

Il existe aussi dans le château un puits creusé au pied de la tour, la Vigie.

Comme on le voit par les détails, que je viens de donner, le donjon entouré d'une enceinte de fortifications était presque imprenable avant l'invention de la poudre à canon et il permettait à une poignée d'hommes déterminés de tenir en échec un corps d'armée.

Tandis que le seigneur faisait construire un

donjon digne de sa puissance, les évêques faisaient édifier avec le concours de la royauté et des habitants d'Uzès une cathédrale fort belle qui était considérée comme un monument ayant à la fois un caractère religieux et politique.

On y priait, mais on s'y occupait aussi des affaires du pays.

De la cathédrale du moyen âge il ne nous reste que le clocher.

Il a été construit pour l'opposer au donjon du seigneur.

En le faisant si solide et si élégant les habitants d'Uzès ont voulu montrer par là la puissance et la richesse de la cité et ce monument est resté le vivant témoignage de leurs efforts pour leurs franchises et leurs libertés municipales.

Nos vieilles cathédrales ne sont elles pas d'ailleurs le berceau de l'unité Française ?

A côté du donjon dont je viens de parler se trouve le château du seigneur qui a été remanié et dont j'ai retrouvé aux archives ducalès le dessin sous le nom de château de la vicomté.

(A suivre)

LIONEL D'ALBIOUSSE.

DE QUELQUES OBLITÉRATIONS

DU SENS MORAL

Il n'est pas nécessaire d'être exceptionnellement perspicace pour constater que, dans notre univers, tous les êtres, même les plus inférieurs, sont armés en vue de leur lutte pour la vie. L'homme ne fait pas exception à cette règle. Placé sur la limite de deux mondes qui, en lui, se rencontrent et se pénètrent : le monde de la matière et le monde de l'esprit, il est doué en raison de sa double destinée. Rudes et nombreux sont les efforts qu'exige de lui son existence matérielle ; plus nombreux, plus rudes encore sont les combats qu'il doit soutenir dans le domaine moral. Or, ici, son inspirateur, son guide, son arme offensive et défensive, c'est la conscience morale.

La conscience, en discernant le bien et le mal, éclaire notre route, nous signale les dangers divers qui nous menacent, détermine notre orientation normale : elle est une lumière. Après nous avoir dit quel chemin nous devons prendre, la conscience nous oblige à le parcourir : elle est une force impulsive. Mais à cette impulsion, nous pouvons céder ou résister. Dans le premier cas, nous faisons le bien ; dans le second, nous commettons le mal. Tout cela, la conscience le constate et ses constata-

tions lui dictent son assentiment ou sa réprobation : elle est un juge. Enfin, c'est elle qui exécute ses propres sentences en nous infligeant le remords ou en nous ménageant la satisfaction du devoir accompli : elle est un justicier.

Cependant, en raison de la multiplicité de ses fonctions, la conscience est comme certains instruments de précision qui se faussent d'autant plus aisément qu'ils sont plus délicats. Or, rien n'est plus dangereux pour la vie morale qu'une conscience faussée. Endormie et paralysée, elle se tait, et son silence peut amener l'homme à se dire qu'il n'est pas dans son état normal. Faussée, elle parle, elle ordonne, conservant les apparences de la sagesse et de la vie. Elle n'en est pas moins un pilote aveugle qui nous mène droit à l'écueil. Je voudrais rapidement rechercher quelques-uns des éléments de ce péril.

Les circonstances extérieures, le milieu au sein duquel nous vivons, les propensions de notre race, les exigences de notre carrière risquent de porter atteinte à la droiture de notre conscience.

La conscience subit parfois des altérations. Sous tel monarque sensuel et dévot, les pratiques religieuses ne sont pas exclusives d'une immoralité qu'absout d'avance la conduite du chef de l'état. En Angleterre, manifester un profond respect pour la religion, suivre le culte, fait partie intégrante de la tenue de tout gentleman, tandis que chez nous, à certains moments, la profession de croyances, généralement tenues pour surannées, suffit à disqualifier le savant, le fonctionnaire, l'homme d'état. Ainsi, d'une rive à l'autre d'un détroit, la conscience peut subir des influences opposées, se modifier selon les circonstances et surtout selon l'intérêt du moment.

Quant aux diverses professions, chacune d'elles,

d'après Diderot, a ses exceptions à la conscience générale. Ne faut-il pas se plier aux exigences de sa carrière ? Comment aller toujours jusqu'au bout de sa droiture ? N'est-on pas contraint, dans ce monde où tout est relatif, d'entrer en accommodement avec des principes bons à évoquer dans quelques occasions exceptionnelles, mais qui seraient pas trop gênant dans le train ordinaire de la vie ? — L'homme qui suit une carrière périlleuse passe à côté du danger quotidien sans le voir : ainsi en est-il de certains scrupules peu goûtés dans notre milieu professionnel. L'accoutumance endort bientôt notre indignation comme elle assoupit chez le moine l'instinctive répulsion qu'il ressentait jadis à la vue de la tête de mort qui orne sa cellule. Pourtant, nous risquons, après avoir violé, en fait et comme contraints, les principes moraux desquels nous nous réclamions, de les atténuer, de les fausser jusqu'à ce qu'ils soient d'accord avec nos complaisances morales, avec nos indécidités professionnelles. — Le jour où nous en sommes là, quel rôle joue notre conscience ? Est-elle muette ! — Non, elle parle ; mais ses injonctions lui sont dictées par nous. Plus d'opposition, plus de protestation, plus de lutte : notre sens moral est devenu en nous un complaisant, j'ai presque dit un complice, qui, en dépit d'apparences trompeuses, ne nous renvoie plus que l'écho trop fidèle de notre propre pensée.

Je dois aussi, sous peine d'être incomplet et partant injuste, rappeler ces scrupules professionnels qui, chez l'honnête homme, finissent par faire partie intégrante de son être, si bien que, quand ils ont parlé, tout en lui se tait et s'incline. L'ombre ne doit pas nous faire oublier la lumière ; mais la constatation de la lumière ne doit pas non plus nous amener à méconnaître nos ombres.

L'opinion aussi avec ses exigences parfois de conventions, avec ses complaisances souvent contestables, risque de fausser la conscience. Que demande en effet l'opinion ? Simplement de se conformer aux lois de l'honneur. Or ces lois ne régissent qu'une part restreinte de la vie morale, sans compter que leurs injonctions sont arbitraires et variables. Jadis, tricher au jeu n'entachait pas l'honneur d'un gentilhomme, tandis que les dettes de jeu sont sacrées, il est bien porté, dans certains milieux, de s'inquiéter médiocrement des autres. — L'immoralité a son code particulier qui la règle plus qu'il ne la proscriit. Voler à autrui son bonheur domestique est considéré moins comme une mauvaise action que comme une de ces prouesses auxquelles on octroie un sourire discrètement approbatif. Ainsi, à y regarder de près, on constate que le code de l'honneur est, pour une large part, un répertoire d'accommodements entre l'idéal moral et les faiblesses humaines. Point de scandale, répète-t-il sans cesse, et, moyennant ce, comptez sur une indulgence plénière !

Faut-il donc proscrire l'honneur ? Non certes. Sur bien des points, il est digne de tout notre respect : je n'en veux d'autres preuves que la déchéance de l'homme qui le méconnaît. Mais n'oublions pas son caractère incomplet ; reconnaissons qu'il est notre unique inspirateur, il faussera notre conscience en n'éclairant qu'une partie minime de notre vie ; il exaspérera notre vanité ; il sanctionnera les inspirations de notre égoïsme et substituera dans bien des cas des devoirs factices aux devoirs réels.

La droiture de notre sens moral est encore menacée par nos épreuves et par nos joies. Que d'hommes

nativement droits dont les revers, les deuils, les souffrances ont faussé le jugement ! Ayant eu à se plaindre de quelques-uns de leurs semblables, ils se sont réfugiés dans une misanthropie irritée. Ils ne voient partout que le mal ; objets d'une démarche bienveillante, ils se demandent quel piège elle peut bien cacher. Puis, sans prétexte de légitime défense, ils attaquent, ils condamnent tous et chacun. Que si vous plaidez auprès de ces Alcestes les circonstances atténuantes en faveur d'une humanité moins noire qu'ils ne la font, vous arrivez simplement à les exaspérer. Et chose étrange, c'est au nom de sa franchise, de sa droiture, de son idéal moral que le misanthrope anathématise injustement et sans merci. Qu'est-ce à dire, sinon que devenu atrabilaire comme Rousseau, sa conscience est faussée comme l'était, en dépit de son génie, celle du grand philosophe.

Chez d'autres, c'est le succès qui oblitère le sens moral. Il est difficile, après avoir pleinement réussi de demeurer modeste, de ne pas avoir de son savoir faire, de sa sagesse, de son intelligence, une idée exagérée. De là à se croire infailible, il n'y a qu'un pas bientôt franchi. L'homme qui en est là a en lui une telle confiance qu'il ne songe plus à soumettre ses pensées, ses sentiments, ses résolutions à un contrôle quelconque. Le vrai, c'est ce qu'il croit ; le juste, ce qu'il décrète ; le bien, ce qu'il fait. Ainsi son sens moral loin de diriger sa vie est dirigé par elle. Ses jugements ne précèdent pas ses actes ; ils les suivent. Quant à sa conscience, elle ne commande plus, elle obéit ; elle obéit servilement, après avoir graduellement abdiqué sa souveraineté normale.

Un mot encore sur les causes intérieures de l'oblitération du sens moral. Ces causes me semblent se réduire à deux : l'intérêt et la passion.

Est-il un homme pouvant affirmer qu'il n'a jamais considéré comme licite non ce qui était juste, mais ce qui lui était avantageux. Sans doute, on en vient pas là tout d'un coup ; on ne prend pas de propos délibéré la résolution de se tromper soi-même, afin de pouvoir considérer comme bon ce qui, hier encore, semblait mauvais. Mais voici : dès l'abord, l'intérêt pour ses conclusions plaide sa cause avec une clarté qui ne nous laisse aucun doute sur ses exigences. Parfois, pourtant, ces exigences vont à l'encontre de ce que réclame le devoir. Qu'à cela ne tienne : à grand renfort de distinctions subtiles, de sophismes complaisants, on institue un accord factice dont on se contente et dont la conscience fait tous les frais. Ainsi, la franchise par trop cassante de la jeunesse fait place à la cantileuse diplomatie de l'âge mûr. Plus d'indignations généreuses inspirées par la ferme notion du bien ! La grande affaire n'est-elle pas de ne point se compromettre et de ménager toute influence utile ? Puis, que de revanches à prendre. Le fait d'avoir été trompé ne nous confère-t-il pas le droit de rentrer dans nos débours. Et c'est ainsi qu'on croit rester honnête en remettant en circulation la fausse monnaie qu'on a reçue.

Quant aux passions, qu'il s'agisse de sensualité, de haine, d'ambition ou d'orgueil, elles ne peuvent la maltraiter de l'âme qu'après avoir transformé notre conscience d'abord droite et impérieuse en un compagnon facile, accommodant, qui finit par tout nous passer.

Pourtant, à part de rares exceptions, la conscience ne se fausse que partiellement. L'homme qui, en ce qui le concerne, formule les appréciations les plus erronées, recouvre la rectitude de son jugement dès qu'il s'agit d'autrui. De là des contradictions

inouïes et naïves, même chez les moins naïfs ; de là des distinctions aussi bizarres que sincères dans des cas identiques. N'y aurait-il pas lieu, dès lors, d'en appeler de nous-mêmes à nous-mêmes et d'essayer, quelque difficile que soit la chose, de nous appliquer les règles que nous avons si souvent imposées aux autres.

Enfin, ne devrions-nous pas, pour rectifier notre sens moral, nous pénétrer de l'esprit de cet évangile que Vinet a si bien défini : « La conscience de la conscience ! »

M. ENJALBERT.

UN NAPOLEON EN CÉVENNES

OU LE MYSTÈRE DE

Saint-Félix et Taupessargues. - (1822-1823)

(suite et fin)

Le 12 août 1823, trois hommes de la bande, ceux que l'on peut regarder comme y ayant joué les principaux rôles, savoir : le *Monsieur* (qui pour les autorités n'était autre que Louis Roque, dit Moustache, de Beauvoisin), Alexandre Roux père et Louis Villaret, gendre de la Maisonneuve, étaient cachés pour toute la journée dans la maison de Taupessargues, (Tornac), occupée en partie par le propriétaire Novy et par la famille Puech, ses fermiers, les mêmes qui, quelques années auparavant, s'étaient montrés bien dévoués pour le général Gilly, recherché et pros-crit (1815).

Louis Bourguet père, de Vergelle, accompagné d'Etienne Puech, son domestique, un des fils du fermier de Taupessargues, les y avait amenés, le matin, à la pointe du jour, pour les y faire cacher. Ils avaient prié la femme Puech de leur donner retraite pendant tout le jour, disant que, à la nuit, ils viendraient les retirer. Ils ajoutèrent qu'ils avaient voulu aller à Pélisson, tout près d'Esfère. Mais que le jour les ayant surpris à Taupessargues, ils ne pouvaient pas aller plus loin. Enfin, comme moyen déterminant pour les faire recevoir, ils

avaient dit que : *l'un des trois était Bonaparte.* — Ces trois hommes avaient été cachés dans la magnanerie. Dans le courant de la journée, la femme Puech et ses enfants leur avaient apporté des provisions.

Étienne Puech (ce malheureux se tua plus tard dans la prison) avait même eu un colloque avec eux et particulièrement avec Alexandre Roux père. — « *Voilà Bonaparte !* lui dit Roux en lui montrant le petit homme à moustaches, chef de la bande. *C'est lui qui nous a dit de le suivre ! Viens avec nous ! Nous ramassons le plus de monde que nous pouvons, pour rendre le rassemblement le plus nombreux possible. Nous voulons renverser le Gouvernement partout où nous pourrons ! Qu'as-tu peur ? mon ami ! Il ne faut mourir qu'une fois !* »

On ne tarda pas à être informé que la maison de Taupessargues renfermait les trois principaux personnages de la bande. Aussitôt la force armée fit ses dispositions pour cerner la maison et les alentours de manière que personne ne put échapper.

La gendarmerie à cheval arriva la première. Au mouvement dont on s'aperçut dans la maison de Taupessargues, il fut aisé de reconnaître qu'il s'y passait quelque chose d'extraordinaire. La gendarmerie, l'officier compris, était de huit personnes. La maison de Taupessargues est composée de bâtiments immenses ; elle occupe une très grande surface. On se mettait en mouvement pour se placer aux issues et les garder, lorsque le chef d'escadron Aubriol et le gendarme Chazal, débouchant à un coin de la maison, en virent sortir trois hommes armés, le Monsieur, Roux et Villaret. L'un d'eux, le plus grand, coucha en joue le gendarme Chazal, mais au même instant apercevant le commandant Aubriol, il se retourna sur lui en lui criant : « Si tu avances, tu

es mort ? » Sourd à cette menace, l'officier se précipita sur les malfaiteurs, et, au même instant, il fut atteint, à la distance de sept à huit pas, de deux coups de fusil qui lui criblèrent de plomb la figure, le cou, les bras et la poitrine.

Ces deux coups de fusil furent tirés l'un par l'homme le plus grand, qui était Louis Villaret, et le second par l'homme le plus gros des trois qui était Alexandre Roux.

De son côté, le gendarme Roche, qui s'était aussi rapidement avancé au bruit des deux premiers coups de fusil, trouva tout à coup à sa portée un des trois individus. C'était le chef de la bande. Au même instant, celui-ci le couche également en joue en lui criant : « N'avance pas ou je te brûle » ! et aussitôt il tire sur le gendarme un premier coup de fusil qui le blesse au bras, franchit un mur, puis se retournant, il tire un second coup, que le gendarme Roche reçut presque à bout portant, tout entier sur le ventre.

Au bruit de la fusillade, les gendarmes, qui étaient de l'autre côté de la maison, accourent et poursuivent les trois hommes vigoureusement. A la faveur des bois et des rochers, néanmoins tous les trois parvinrent à s'évader.

De cet exposé, il résulte que la bande était composée en plus grande partie de gens qui habitaient au-dessous de Lasalle, puisque leur langage les a fait reconnaître pour être du pays bas. C'est à Saint-Félix, Durfort et aux environs, que cette bande a pris naissance, qu'elle s'est grossie. C'est toujours là qu'elle revenait comme à son centre, à son quartier général. C'est à la Maisonneuve, chez Villaret, que le *Monsieur* faisait sa résidence habituelle depuis sa tentative d'assassinat sur le sieur Chabbal. C'est tantôt chez A,

Roux, tantôt chez Bourguet, de Vergelle, qu'il trouve un asile. C'est tantôt chez les uns, tantôt chez les autres, qu'à des soupers où sont réunies plusieurs personnes il se dit être Delon, fait chanter des chansons contre le Gouvernement royal, invoque le nom de Napoléon et initie à ses projets plus particulièrement Louis Villaret et A. Roux, qui sont toujours en armes avec lui. C'est à la Maison-neuve que la bande, au nombre de dix hommes, était en juillet 1823. C'est encore là qu'elle était en plus grand nombre le 5 août. Le chef regardait si bien cette maison comme le rendez-vous désigné et commun, qu'en entrant, il demandait si d'autres personnes armées ne s'étaient pas déjà présentées, et c'est là, en effet, que peu après, six hommes armés, de Durfort, viennent se réunir à sa bande. Enfin, c'est là que le chef, ayant tout son monde rassemblé, se mit en marche, disant à troupe : « Allons ! marchez sous le drapeau de votre Empereur » !

Ils voulaient renverser le Gouvernement royal, rétablir l'Empire, croyant que leur chef était *Bonaparte lui-même ou un autre personnage important !!!*

C'était de l'extravagance ! C'était de la folie qu'une telle entreprise de la part de tels hommes ! Mais la folie et l'extravagance d'une entreprise n'en détruisent par l'entreprise elle-même. La tranquillité publique n'en fut pas moins compromise, troublée et si nous pouvons aujourd'hui nous étonner de la crédulité de ces pauvres cévenols, qui courent aux armes pour se ranger sous le drapeau de Napoléon, (mort depuis deux ans à Sainte-Hélène, mais qu'ils croient avoir sous leurs yeux), que penserons-nous de cet aventurier audacieux, de ce mystérieux inconnu qui reçoit accueil et asile dans le pays, s'y

crée aisément chef d'une bande et se trouve avoir à sa disposition assez d'argent pour le répandre à profusion ? D'où lui provenait cet argent ? Qui le lui procurait ? En quelle intention et pour quel usage ?

Il résulte enfin que l'existence et la marche de cette bande jeta l'épouvante dans toute la contrée. Pour empêcher ses progrès, ses ravages et la dissoudre il fallut le développement d'une force imposante. Elle ne put être poursuivie, dispersée sans avoir fait couler le sang de deux braves militaires, un officier de gendarmerie et un gendarme !

Le 22 août 1823, les comparses de la bande, de Durfort ou de Saint-Félix, se présentèrent d'eux-mêmes pour obéir au mandat décerné contre eux... donnant pour excuse qu'ils avaient été uniquement entraînés par le désir de voir le *grand personnage qu'on disait être dans le pays*.

Roux Alexandre fut arrêté chez lui, Louis Villaret et le *Monsieur* disparus ensemble, après la fusillade de Taupessargues ne purent jamais être arrêtés.

D'après Roux, en se sauvant de Taupessargues, les trois chefs de la bande se trouvèrent indemnes des coups de fusil tirés par les gendarmes, se réunirent tout de suite dans le bois et dans les vignes où ils restèrent, n'osant plus se présenter à aucune habitation. Le *Monsieur*, avec son argent, s'adressant au premier berger qu'il trouvait, se faisait apporter des vivres dans les champs. Roux Alexandre, ne pouvant plus marcher revint chez lui au bout de quelques semaines, se cachant de ci de là, jusqu'au moment de son arrestation. Ils se séparèrent dans les vignes du pays-bas et pour retourner à Saint-Félix, Roux passa par Sommières. Devant le juge d'instruction, Roux donna à entendre que

le Monsieur était allé s'embarquer aux Saintes-Maries (Bouches-du-Rhône !)

ÉPILOGUE

Après une pareille conduite, après un tel bouleversement, après de si longues et de si émouvantes péripéties, laisser échapper le principal coupable n'était pas précisément bien glorieux pour les autorités du Gard ! Pour elles le chef de la bande était Louis Roque, de Beauvoisin. Une certaine ressemblance, paraît-il, les avait induites en erreur, et, une fois égarées sur une fausse piste, naturellement elles n'en voulaient point revenir ! Qui de nous n'a constaté, au moins une fois dans sa vie, autour de lui, un de ces emballements, soit de l'opinion publique, soit de quelques particuliers, emballements funestes, préjudiciables à tout le monde et surtout à ceux qui en sont les malheureuses victimes ? — Le coupable, le vrai coupable, pense quelqu'un, doit être un *tel* ! — C'est un tel, n'est-ce pas ? répond une autre personne ! — Assurément c'est lui ! affirme un troisième, plus hardi, plus catégorique ! Et tous les échos d'alentour répètent avec une inconsciente férocité : « C'est un tel ! C'est lui ! C'est lui ! » Pauvre sagesse humaine, toujours courte par quelque endroit ! Triste opinion publique qui pour se donner certaine valeur, ose se réclamer de Dieu ! *Vox populi ! vox Dei !!* »

Donc, pour ces messieurs de la Cour, Louis Roque étant le chef de la bande, fut condamné à mort par *contumace*.

Les infortunés indigènes de Saint-Félix, Durfort et autres lieux, en attrapèrent en conséquence et payèrent pour le *Monsieur* (1824) !

Ils firent appel. L'arrêt de la Cour de Nîmes fut cassé par celle de Montpellier, qui condamna Roux Alexandre à dix ans de réclusion, Celle de Nîmes, devant qui l'affaire revint encore, acquitta Louis Roque (10 mai 1824).

Entr'autres motifs d'acquit, la Cour considère :
« Que l'homme inconnu a toujours été appelé *Mon-*
« *sieur* en 1822, comme en 1823, par tous ceux qui le
« voyaient et l'approchaient ; qu'on le regardait
« dans le pays comme un *personnage important*,
« qu'on lui portait honneur et respect, qu'il n'était
« ni vêtu ni traité comme un paysan et qu'il n'en
« avait pas non plus les manières ; qu'ainsi il est
« prouvé qu'un de sa bande portait ordinairement
« en route, son fusil et un autre son sac, où étaient
« ses vivres ; qu'il parcourut, le matin du 6 août, à
« la tête de sa bande, une partie du chemin, monté
« sur une mule, tandis que ses gens le suivaient
« à pied ; que chez Verdier, il se fit servir *seul*
« à souper dans une chambre, tandis que sa
« troupe prenait son repas dans la cuisine ; que
« chez Maurin il mangea du pain blanc, tandis que
« les siens mangeaient du pain de seigle ; qu'il
« s'exprimait toujours en français, disant rarement
« quelques mots patois ; que plusieurs témoins rap-
« portent de lui des propos et des expressions ne
« pouvant appartenir qu'à des personnes ayant reçu
« une éducation un peu soignée ; qu'il parlait aussi
« *nouvelles* et *politique* ; qu'il portait toujours des
« chemises en toile blanche et fine, tenue et ma-
« nières qui rendent plus qu'invraisemblable l'iden-
« tité supposée entre l'inconnu et Louis Roque.
« Que s'il résulte des dépositions d'un très petit
« nombre de témoins et surtout des réponses prêtées
« par quelques uns des co-accusés ; que le chef de

« la bande avait aux mains une défectuosité com-
« mune avec Roque, il résulte aussi des dépositions
« d'un très grand nombre de témoins et notamment
« de celle de la femme Arnal qui a servi pendant
« quelque temps l'inconnu, que ceux-ci ne se sont
pas aperçu de cette défectuosité ; que d'ailleurs le
« signalement de Roque ayant été donné et rendu
« public, dès le commencement de juin 1822, ainsi
« qu'il est établi par la déposition de Jacques Roche,
« maire de Saint-Félix, rien n'a été plus facile, soit
« aux co-accusés soit aux témoins intéressés qui
« ont parlé postérieurement de cette défectuosité
« des mains, de l'appliquer au chef de la bande
« qu'ils ont pu vouloir soustraire par là aux recher-
« ches et aux poursuites de la justice. D'ailleurs
« cette circonstance, c'est-à-dire la ressemblance
« d'une défectuosité aux mains, fut-elle certaine,
« elle ne saurait être suffisante pour détruire dans
« l'esprit de la Cour, la conviction profonde que les
« autres nombreuses circonstances, ci-dessus rap-
« pelées, y ont produite.»

Roque Louis fugitif, fut donc acquitté le 10 mai 1824.

Il n'avait pas encore 26 ans — et le *Monsieur* avait de 30 à 35 ans. —

Il était illétré, ne sachant ni lire ni écrire, — et le *Monsieur* savait lire et écrire : homme même instruit dont on vantait beaucoup l'esprit et les talents. — Roque n'avait disparu de Beauvoisin que le 24 mai 1822 — Or, depuis un mois le *Monsieur* était à la tête de sa bande — Chabbal annonce que le chef de la bande *était un homme capable d'inspirer l'intérêt attaché au malheur*, et en parle non comme d'un homme appartenant à la plus basse classe du peuple, tel qu'était Louis Roque — Plus

loin, dans sa lettre, Chabbal l'appelle : un proscrit— Donc ce n'était pas Roque condamné pour vol d'une montre — Le même Chabbal déclare que le chapeau abandonné par son assassin était un chapeau grossier et d'emprunt — Roque était un misérable dépourvu de moyens : le chef de la bande avait de l'or et de l'argent plein ses poches, et même un *quadruple d'or* (pistole d'Espagne valent 81 fr.50 c.)

Il en coûte toujours à un homme de reconnaître qu'il s'est trompé. Il lui en coûte d'autant plus qu'il occupe un rang plus élevé dans la société, son orgueil l'en faisant plus souffrir. Quant aux Administrations politiques, militaires, civiles, religieuses, judiciaires, il est reconnu *qu'elles ne se trompent jamais*.

Elles sont plus infailibles que le Pape ! Tant pis pour les pauvres unités qui ont à en pâtir ! !

Roque Louis déclaré innocent, il fallait un coupable. N'ayez crainte, on en trouvera un ! Ce fut un jeune homme de St-Hippolyte-du-Fort, bourrelier de son état, nommé Malleville ou Malaville Jean-Pierre, âgé de 29 ans. Cet individu étant soldat à Perpignan, avait déserté, (1822) exerçant son métier à Barcelone, jusqu'au moment où le gouvernement espagnol organisa une force armée composée de Français alors résidant en Espagne. Il fut incarcéré dans un des bataillons formés à Mataro et le 15 sept. 1823, se rendant à Figueras, avec la troupe armée dont il faisait partie, il fut fait prisonnier et conduit à Perpignan. Le conseil de guerre le condamna à mort. Louis XVIII commua sa peine en celle des travaux forcés à perpétuité. Son défenseur lui apprit alors qu'il était accusé en *même temps*, d'avoir été le *chef de la bande* et même que la cour de Nîmes (10 mai 1824), après l'avoir déclaré coupable de ce

nouveau crime l'avait condamné à mort, au lieu et place de Louis Roque. — Le 4 juin 1824, la sentence rendue contre le sieur Maleville J.-Pierre, condamné à mort par contumace, fut affichée sur un poteau au Vigan, chef-lieu de l'arrondissement où Maleville avait commis son *prétendu* crime.

Le 1^{er} août 1825, le jury du Gard, déclara Jean-Pierre Maleville, *non coupable de ce complot* et la Cour fut obligée de l'acquitter lui aussi.

Le vrai coupable demeurerait donc inconnu ! Protégé par une puissance mystérieuse, il disparaissait pour toujours dans les brumes de la Méditerranée, laissant ses infortunés complices, enfants des Cévennes, exposés à toutes les rigueurs d'une justice d'autant plus sévère qu'elle s'était déjà deux fois trompée.

Les romanciers comme les dramaturges doivent en prendre leur parti : jamais ils ne trouveront, dans leur imagination, des comédies ou des tragédies égalant en imprévu, en intérêt et en émotion les péripéties de l'histoire. Nos archives renferment le canevas des drames les plus mouvementés, des aventures les plus romanesques : c'est bien ici que le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. Malgré les apparences, ce chercheur à l'air débonnaire, cet érudit au regard sagace mais paisible, en tournant d'une main calme les feuillets de ses manuscrits, remue entre ses doigts plus de documents « passionnels », que l'imaginatif, tourmenté par l'extraordinaire et le macabre, n'en récoltera jamais dans les courses vagabondes de sa rêverie.

A voir défiler des drames, les murailles du Palais de Justice peuvent seules rivaliser avec les rayons poudreux de nos archives. Et il n'est pas besoin de remonter bien haut. Quelle époque est plus troublée

plus agitée, plus tragique que les dernières années du XVIII^e siècle et les premières années du nôtre ? Jusqu'aux grotesques, coudoyés à chaque pas qui prennent alors une apparence shakespearienne. Tous ces papiers, méthodiquement rangés, renferment du sang et des larmes : là, dorment les secrets des cœurs les plus remués, de leur vivant, par les sentiments les plus aigus.

Le Monsieur inconnu.

« Qui n'a pas dit son nom et qu'on n'a point revu ». Venu on ne sait d'où, parti pour une destination ignorée, trouva chez nos Cévenols, petits fils des Camisards de Roland et de Cavalier « *bon soupé, bon gîte et le reste ?* »

.... Si les hommes furent assez crédules pour ajouter foi aux affirmations d'un étranger qu'ils prenaient sinon pour Napoléon lui-même, du moins pour un de ses parents ou un de ses généraux, leurs femmes et leurs filles ne sont-elles pas excusables d'avoir eu pour lui des complaisances analogues à celles que certaines grandes dames eurent pour la plupart des rois de France ? Les descendants de ces dernières n'en sont pas moins fiers pour cela ! Qui donc aurait le courage de jeter la honte et l'ignominie sur les rejetons des premières ? Soyons indulgents pour les unes comme pour les autres, au nom de la charité chrétienne qui oublie et qui pardonne, comme Jésus-Christ, ou bien au nom d'une morale très pure, très sévère, mais également juste, condamnons celles-ci sans excuser celles-là !

.....

Si notre opinion personnelle, pouvait compter pour quelque chose, nous dirions : Ce *quadruple d'Es-*

pagne, les noms de *Mina* et des *Miquelets* plusieurs fois prononcés par le *Monsieur* cet *or* et cet *argent* qu'il avait en si grande quantité, cette coïncidence de sa tentative d'insurrection en Cévennes, avec les mouvements des Espagnols contre la France et l'expédition de l'armée de la Foi contre les Espagnols. sa disparition du côté de la mer, toutes ces circonstances réunies nous font supposer que le *Monsieur* était un agent intrépide, audacieux du gouvernement Espagnol. (Mina et Riégo imposés par leurs victoires au faible Ferdinand VII), (1820-1823.)

I

PORTRAIT

DE L'ASSASSIN DU SIEUR CHABBAL

(4 Avril 1822).

Visage basané, barbe épaisse, les yeux hagards et grands. Vêtu d'une carmagnole et d'un pantalon couleur de ramoneur (cadis brun). Chapeau noir et rond, souliers forts.

II

SIGNALEMENT

DE LOUIS ROQUE, DE BEAUVOISIN

Taille de 1 mètre 65 centimètres, visage long et maigre, yeux noirs et vifs, cheveux et favoris noirs, nez long et assez bien fait, menton un peu pointu, teint brun et sans couleur, ayant deux doigts de

chaque main, plus particulièrement le médium et l'annulaire de la main gauche, adhérents l'un à l'autre, marchant la tête levée, très mince de corps.

Et, comme correctif, après les portraits de ces deux tristes personnages, voici ceux de deux très honnêtes gens.

III

PORTRAIT DU MARQUIS DE DAX D'AXAT

MAIRE DE MONTPELLIER (1815)

Ange-Jean-Michel Bonaventure Dax de Cessales, marquis d'Axat, chevalier des ordres royaux de Saint-Louis et de la Légion d'honneur, âgé de 48 ans : Taille 1 mètre 75 centimètres, front grand, sourcils châtons, yeux gris-bleu, nez long, bouche moyenne, menton pointu, barbe châtaine encadre son visage ovale et fait ressortir le teint blanc.

IV

PORTRAIT

DE LA MARQUISE DE D'AXAT (1815)

Émilie-Anastasie Guignard de Saint-Priest. Elle a 1 mètre 70 centimètres de taille, âgée de 32 ans, cheveux et sourcils châtons, le front moyen, les yeux bleus, le nez bien fait, la bouche moyenne, le menton rond, le visage ovale, le teint très frais et très blanc.

E. DURAND

LES CORRESPONDANTS DU CHANOINE DELACROIX

M^{sr} PLANTIER ; M^{sr} BESSON

Dans quel poème héroï-comique ai-je lu cette fin de couplet :

Si je noircis ce que je touche,
C'est que je suis un ramoneur ?

En reprenant la plume, le souvenir de ces deux vers n'a pas été sans me causer quelque effroi. Que de pages blanches noircies par ma vilaine griffe ! Dieu le sait. A ce titre, hélas ! ma chanson n'a pas tort :

Je suis un pauvre ramoneur !

Comment oser, avec cela, taquiner les ombres de deux des plus grands évêques de Nîmes ? Ah ! si l'abbé Delacroix n'était pas là, derrière moi, m'excitant et me disant : « noircis les pages, je les ferai lire ! » Je n'irais pas plus loin. Mais, à la voix de cet ami posthume, j'oublie ma figure et ma chanson. Et, en compagnie du curé de Bagnols, j'ai l'audace de me faire l'introducteur de M^{sr} Plantier et de M^{sr} Besson auprès des lecteurs de la *Revue*.

Toutefois, si quelqu'un était tenté de me dévisager et de me dire : « toi, tu ne seras jamais qu'un ramo-

neurl) Je supplie ce juge inconnu, mais bienveillant, d'écouter ou de lire ma défense. Et la voici :

I

A peine sorti du Séminaire, l'abbé Delacroix ne craignit pas de faire poser devant lui les gloires du jour. C'est en artiste qu'il exécuta le portrait littéraire des Dupanloup, des Lacordaire, des Veuillot, des Montalembert. (1) Un éloge public lui fut même adressé par M^{sr} Plantier. En fallait-il davantage pour le mettre en goût de placer dans sa galerie jusqu'à son évêque?

Les *Etudes Bibliques* tentèrent sa plume, et il était entrain de succomber à la tentation, lorsqu'il reçut de M^{sr} Plantier en tournée pastorale la lettre suivante :

« Bagnols, 13 avril 1858.

« Connaux, votre illustre patrie, mon bien cher abbé, a été magnifique ; vous seul manquiez à la fête. Mais au fond vous avez bien fait de nous imposer le regret de ne pas vous avoir comme le complément de la solennité. C'est surtout dans le temps pascal que l'on doit avoir le courage de sacrifier le plaisir au devoir.

« Je laisse à votre bonne volonté la liberté de parler de mon ouvrage dans l'*Opinion du Midi*. Mais votre tact devra comprendre que ce doit être plutôt sous forme d'annonce et d'analyse que sous forme de jugement. C'est une convenance dont il ne m'est pas possible de vous dispenser parce qu'elle sort du fond même de nos situations respectives,

« Adieu, cher abbé ; je pars pour St-Etienne des Sorts.

Tout à vous en N. S.

† HENRI, Evêque de Nîmes. »

(1) On pourrait voir pour plus de détails les correspondants de l'Abbé Delacroix, et aussi l'*Essai biographique et littéraire sur M. le chanoine Delacroix*, que l'on trouvera chez GervaisB-edot.

Cela signifiait? à bon entendeur, salut ! L'aimable vicaire oubliait que le papillon serait sage s'il n'approchait pas trop de la lumière. Et, vous pouvez le croire, je n'accuse pas l'abbé Delacroix d'avoir été papillon ; il était chevalier.

S'il se constituait juge ou critique, c'était afin d'émettre des idées personnelles librement exprimées. Or, les idées personnelles, nous les aimons tous... ; mais, chez les autres, il nous plaît trop souvent d'en faire une tête de turc : nous les aimons surtout pour taper dessus. L'auteur de *Fleurette* l'éprouva souvent.

Est-ce à dire que M^{sr} Plantier dédaignât le talent du jeune écrivain ? Non. Mais un cordonnier n'a pas le droit de regarder plus haut que la chaussure ; il faut toujours en revenir à la douce morale du fabuliste !

Seulement, l'abbé Delacroix, d'un naturel susceptible, sentit renaître en son âme, à l'égard de certains personnages, une méfiance qu'il avait déjà, en d'autres circonstances, eu de la peine à étouffer.

Il élargit bien davantage encore le cercle de ses soupçons quand il vit son évêque le recevoir avec une froideur glaciale. Et les reproches voilés du prélat le frappèrent au cœur. Pourquoi ses relations lui avaient-elles donné l'air de s'embarquer dans la galère libérale ? Oh ! cette galère, que d'amertumes elle lui a vallu ! Tant vaut la cause, tant valent les hommes, lui disait-on ! Il lui était si facile de se faire piloter par les Alzon, les Numas, les Grancolas ! Et, même à l'époque glorieuse de la *Revue du Languedoc*, s'il avait pu mêler sa prose à celle de ces hommes distingués, on l'avait bien vu : son cœur restait à l'écart.

Humilié peut-être, mais non converti, le jeune

vicaire, découvrit dans ces blâmes indirects de nouvelles raisons de se serrer contre ses amis et de s'éloigner des autres.

A vrai dire, l'abbé Delacroix subit des coups plus violents. Le jour où l'évêque de Nîmes foudroya les épreuves de son *Fléchier*, la secousse fut terrible. Comment ? le prélat n'avait cessé de l'encourager ! il lui avait signalé, il lui avait ouvert des sources ! et, l'œuvre achevée, en quelques lignes, il accablait l'auteur ! L'infortuné vicaire soupçonna les insinuations des familiers de l'évêché d'être la cause de son malheur, et il le dit.

Cependant l'*Histoire de Fléchier* parut. Les amis de l'historien qui approchaient sa Grandeur restaient muets. Pas un mot de sympathie, pas un signe de satisfaction. Le désastre pouvait-il être plus complet ? Et voici que l'évêque prononça publiquement la sentence, devant le clergé de la ville, en disant à l'auteur : « Vous avez fait un beau livre ! » C'était la résurrection ! le *Lazare veni foras* !

Mais une ombre restait encore. M. l'abbé de Cabrières, ayant écrit une préface pour les *Études bibliques* de Mgr Plantier, n'avait-il pas porté sur Fléchier un jugement qui différait, en une partie notable, de celui de l'abbé Delacroix ? Coïncidence fâcheuse, peu faite pour détruire les soupçons du délicat vicaire de la cathédrale ! Aussi, je ne sais quel mauvais génie, quelle furie ou quel démon murmurait sans cesse aux oreilles de l'auteur de *Fléchier*, en lui contant certains dessous des choses :

..... Les cabales s'amassent ;
Tes rivaux obscurcis autour de toi croissent.

Un article très favorable publié par M. Louis Allemand fit taire cette voix de discorde, sans l'étouffer.

fer toutefois, à en juger par ces lignes de l'abbé Delacroix : « M. Louis Allemand avait d'autant plus de mérite que, seul des professeurs de l'Assomption, il trouvait mon livre bon. M. Durand, qui en avait revu les épreuves grâce à la confiance que m'inspiraient son talent et sa *probité*, le traitait en parricide. M. d'Alzon... » Mais je m'arrête, car il convient de se souvenir du proverbe italien :

La lingua batte dove la dente duole !

Comment s'étonner alors que Mgr Plantier...? Et bien, non ; Mgr Plantier lui-même écrivit à l'abbé Delacroix :

« Nîmes, le 2 Juin 1865.

« Il y eut deux hommes dans notre immortel Fléchier, mon cher abbé ; il y eut l'orateur et l'écrivain ; il y eut l'évêque. De ces deux parts de sa vie et de sa gloire, la première est quelque peu connue ; la seconde ne l'est presque pas, même au sein du diocèse qu'il gouverna. Je vous sais gré d'avoir versé sur celle-là un riche surcroît de lumière ; mais je vous suis reconnaissant surtout d'avoir pleinement dévoilé celle-ci aux regards et à l'estime de la France.

« L'amour de la règle et de l'ordre constitue l'un des caractères distinctifs de ses écrits ; ce fut aussi l'âme de son épiscopat. Il fait noblement chaque chose quand et comme il doit la faire. On le voit s'occuper de son chapitre avec dignité et de ses prêtres avec amour. Ses visites pastorales sont faites avec un soin scrupuleux, et les procès-verbaux, par lesquels l'abbé Bégault, sans doute sous la dictée de son évêque, en constate le résultat, sont de véritables modèles. Toujours littéraires, ses mandements sont aussi toujours opportuns ; ils répondent avec à-propos à toutes les joies, à toutes les douleurs, à tous les besoins des âmes ; de l'Église et de la patrie. Les grandes œuvres germent et fleurissent sous sa main. Parallèlement à son ministère pastoral, il se mêle, dans une

juste proportion, au maniement des affaires publiques ; il prend part, avec distinction, aux travaux des États. Il consacre une sollicitude affectueuse à la pacification des Cévennes ; et sans attribuer au mot de *tolérance* le sens énervé qu'on y attache de nos jours, il démontre que la charité n'est point incompatible avec la défense rigoureuse des droits de l'Église et de la vérité.

« Voilà Fléchier tel que je l'ai vu dans ces admirables archives dont il nous a légué l'héritage. Il m'a été précieux de le retrouver, sous ce grand aspect, dans votre livre comme dans un miroir fidèle ; je me sens honoré de l'éclat que vous faites rejaillir sur le plus illustre de mes prédécesseurs.

« Du reste, l'ensemble de votre livre est bien composé, vos recherches ont été poussées loin sur le grand siècle, sur les sociétés que Fléchier fréquenta dans sa jeunesse, sur les influences qui contribuèrent à donner à son esprit, à son caractère, à son éloquence, à ses lettres, les nuances qui les distinguent, sur les affaires importantes où il entra, sur les relations qu'il échangea soit avec les grands évêques, soit avec les hommes politiques de son époque. Ces hauts sommets de votre ouvrage sont richement éclairés. Vos jugements, appuyés sur ces investigations consciencieuses, sont sobres et sains. La modération que vous y portez n'a rien de la mollesse et des transactions de notre temps. Enfin, le tout est dit dans une langue qui, tout en ayant quelques teintes modernes, se donne toutelois hautement pour la fille et l'héritière de la vieille langue française.

« Mais je maintiens les réserves que je vous avait indiquées dans une autre circonstance. Il est telle part de la correspondance et de la vie intime de Fléchier que vous auriez dû laisser dans l'ombre. Sa gloire n'a rien à gagner à la révélation de ces *frivolités* soi-disant *littéraires*.

« Je voudrais aussi que votre style, en général naturel, correct, élégant, dégagé dans ses allures, reproduisit un peu mieux par la dignité de la forme la gravité de votre pensée. Il existe de l'une à l'autre un contraste auquel le goût et la critique ont quelque peine à s'habituer,

« Malgré ces réserves vous avez fait un bon livre ; vous avez donné au clergé des paroisses un exemple utile et qui vous honore.

Tout votre en N. S.
 † HENRI, Évêque de Nîmes. »

Quatre mois n'étaient pas écoulés qu'une nouvelle lettre parvenait au vicaire de la cathédrale :

« Nîmes, le 17 septembre 1865.

« En entrant dans le sacerdoce et le ministère des paroisses, mon cher abbé, vous avez eu le mérite, hélas ! trop rare de ne désertier ni l'amour, ni la pratique de l'étude. De bonne heure même, vos travaux ont affronté les hasards de la publicité. Ce n'étaient, comme vous les appeliez vous même, que de simples *fleurettes* ; mais ces *fleurettes*, à l'exemple de celles qui s'épanouissent sur certains jeunes semis de rosiers, promettaient à l'observateur des fleurs plus riches et plus sérieuses pour l'avenir. Votre talent, répondant à ces espérances, a grandi dans la direction de notre *Revue*, direction dont la responsabilité ne fut pour vous ni sans difficulté, ni sans péril, ni sans honneur. Enfin ces œuvres successives, qui n'étaient pour ainsi dire que des essais, vous ont conduit graduellement à votre grande *Histoire de Fléchier*. Il serait inutile de répéter ici le jugement que j'en ai porté, la France entière le connaît puisque la plupart des feuilles publiques s'en sont fait les échos. Mais ce que je me plais à constater, c'est que tous les critiques illustres de notre temps à quelque nuance — de politique ou de religion — qu'ils appartiennent ont décerné à votre ouvrage d'unanimes éloges. La plupart ont fait des réserves selon qu'elles leur ont été dictées par leurs préjugés ou leur foi ; mais tous ont été d'accord pour placer votre *Fléchier* parmi les biographies les plus remarquables publiées à notre époque.

« Heureux de ce succès, je ne le suis pas moins de la pensée que vos labeurs d'homme d'étude n'ont point porté de préjudice à vos fonctions de vicaire : Sainte-Perpétue et la Cathédrale en rendent témoignage.

« A ces divers titres, mon cher abbé, je vous nomme *chanoine d'honneur* (1).

« L'avenir, j'en ai la confiance, justifiera cette distinction comme le passé. Bientôt vous partirez pour Milhaud, cette paroisse excellente dont je vous ai confié la direction. Par une affectueuse simplicité vous prouvez aux braves gens qui l'habitent que vous n'aurez point prétendu leur faire une grâce en consentant à devenir leur curé. Votre zèle soutiendra le mouvement de foi que leur ont imprimé vos prédécesseurs. Il n'est pas jusqu'aux dissidents eux-mêmes qui ne doivent rencontrer en vous une indulgente compassion pour leur aveuglement, mais en même temps une vigueur inexorable pour la défense de la vérité et des droits de l'Église.

« Plein de ces espérances, je vous bénis, cher abbé, du meilleur de mon âme.

† HENRI, Évêque de Nîmes. »

Encore un éclat de foudre ! Était-il inattendu ? Assurément non, mais ce n'en était pas moins un éclat de foudre.

Avant d'arriver à ce tournant de la vie, l'abbé Delacroix, causant avec Mgr Plantier, avait dit :

— Le temps approche où mon tour viendra d'aller au village ; alors ma plume sera brisée.

— Mais, voyez Gorini ! répondait l'évêque. Est-ce qu'il n'écrit pas au village ?

— Certainement, Monseigneur, mais Gorini est un bénédictin et je ne suis qu'un littérateur. A un bénédictin il ne faut que des documents et la solitude ; un littérateur a besoin d'un milieu qui le soutienne et l'excite. Pour moi, ce milieu n'est qu'à Nîmes.

Le prélat parut acquiescer, et, quelques mois

(1) Pour les détails, sur ce point et sur d'autres, voir l'*Essai biographique et littéraire*.

après cette conversation, il plaçait l'auteur de *Fléchier* à la tête d'une paroisse rurale !

Le nouveau chanoine revint à ses soupçons ; il regarda derrière son évêque et crut voir le bras de M. d'Alzon. « Ma petite personne est trop en vue, dit-il, et peut-être n'ai-je pas le droit d'avoir de l'esprit. » Dans le doute, il résolut de ne pas faire une dépense inutile et non autorisée.

Il partit et se tut.

II

En 1871, le chanoine Delacroix, après être sorti de Milhau pour exercer les fonctions d'aumônier au collège d'Alais, fut nommé curé de Bagnols. Mgr Besson le trouva à la tête de cette paroisse.

Le nouvel évêque de Nîmes avait lu la *vie de Fléchier*. Il la chercha dans la bibliothèque de l'évêché pour la faire lire aussi, comme l'a écrit l'abbé Delacroix lui-même, « à ceux de ses compatriotes qui venaient le voir, entendant par là leur donner une bonne idée du présent comme du passé de son diocèse. » Il était d'ailleurs au courant des événements religieux et littéraires du diocèse, ayant écrit la *Vie de Mgr Cart*, son compatriote, et le plus aimé des évêques.

Peut-être le curé de Bagnols crût-il toucher aux honneurs ! Et il semble bien que son étoile parut briller un instant. L'évêque et le curé se livraient de si agréables assauts ! C'était une sorte de fraternité de l'esprit et des lettres. Le prélat doucement persifleur, plein de verve et toujours prêt à railler les méridionaux et le midi ; le curé, charmant causeur et délicieux conteur de ses propres déconvenues, soulevant des éclats de rire par ses saillies et ses boutades.

Le chanoine Delacroix racontait tantôt son aventure, à Paris, chez... ou plutôt à la porte de Montalembert, tantôt l'histoire vraie de son *Volontaire Pontifical*. Comme l'évêque riait au récit de ces malencontreux exploits ! L'abbé Delacroix les lui contait à Orsan : il disait comment il avait découvert, par hasard, un exemplaire du *Volontaire Pontifical*, cet enfant perdu, et sa joie d'auteur en lisant ces mots : 3^{me} Edition.

« Mon fils ! Monseigneur, j'avais retrouvé mon fils ! Ce n'était plus un être frêle et timide, mais j'avais là sous les yeux, dans les bras, un enfant plein d'audace qui avait fait le tour du monde, et couvert de gloire le nom de son père ! Votre Grandeur comprend ma joie, depuis quinze ans que je n'avais pas revu le *Volontaire Pontifical* au foyer paternel ! Et oui, Monseigneur, j'eus l'émotion d'un père qui retrouve un fils disparu depuis quinze ans !

« En toute hâte, je fis un mandat et je traçai quelques lignes à l'adresse du dépositaire, hélas ! aussi propriétaire de mon illustre nouvelle . Ma lettre partit pour la Belgique et fut reçue avec tous les égards qui lui étaient dûs par l'éditeur Casterman. J'attendais fièvreusement la réponse, mais la Belgique est loin. J'allais reprendre la plume lorsque je reçus du libraire une lettre à peu près conçue en ces termes : — Monsieur le chanoine, j'ai l'honneur de vous accuser réception de votre honorée du XX et du mandat inclus. Nous prenons bonne note de votre demande de six exemplaires du *Volontaire Pontifical* et nous donnerons au plus tôt suite à vos ordres. Il manque 0 fr. 25 centimes. —

« Très honoré de cette lettre et plus honoré encore de la grande confiance que me témoignait mon libraire en réclamant avec tant de simplicité les

0 fr. 25 centimes, je m'empressai de faire droit à cette réquisition. Le père de l'enfant prodigue avait sacrifié le veau gras, je pouvais bien sacrifier 0 fr. 25 centimes ! »

Oh ! ces vingt-cinq centimes ! quel thème à spirituelles variations pour Monseigneur de Nîmes ! Croyez que Mgr Besson ne se fit pas faute de conter l'histoire des vingt-cinq centimes de l'abbé Delacroix !

Mais toutes les conversations du chanoine avec son évêque avaient pour conclusion ces paroles du prélat : « Voyons, mon cher chanoine, donnez donc un pendant à votre *Fléchier* ! » Jusque dans ses lettres, Mgr Besson revenait à cette idée.

Or, en août 1879, le curé de Bagnols, après avoir provoqué une pétition ecclésiastique pour repousser l'augmentation de traitement offerte aux succursalistes aux dépens des évêques, soutint son sentiment par une *Lettre à un succursaliste sur le budget des cultes*. Le 23, il écrivit à Mgr Besson pour lui exprimer ses vœux de bonne fête et, en même temps, il lui adressa cette petite brochure. La réponse épiscopale ne se fit pas attendre.

« MON CHER AMI,

« Vous ne m'avez jamais oublié le jour de la fête de saint Louis. Je vous en sais bien bon gré. Vos vœux me touchent beaucoup. J'en fais pour vous à mon tour et je continue à souhaiter que vous trouviez un sujet digne de votre plume, en donnant un pendant à votre *Histoire de Fléchier*.

Votre tout dévoué

† LOUIS, évêque de Nîmes.

Baume-les-Dames, 25 août 1879. »

Etait-ce une épigramme ? Le chanoine Delacroix

n'en douta pas. Jetant le manche après la cognée, il voulut avoir sa réplique. La voici :

« Bagnols, 31 août 1879.

« MONSIEUR,

« Chateaubriand a dit, après les Martyrs, je crois :

— « J'ai assez écrit, si mon nom doit vivre ; trop s'il doit périr. » —

« Vous ne trouverez pas mauvais que, à mon tour, je dise quinze ans après Fléchier :

— « J'ai assez écrit pour ce que je puis être dans le diocèse, trop pour ce que j'y suis. » —

« Vous savez avec quel respect et quel dévouement je suis, Monseigneur, etc.

A. DELACROIX. »

Cette lettre servit-elle la cause du curé de Bagnols ? J'en doute. Mais ce n'était pas la première fois — et il avait la tête trop près du bonnet pour que ce fut la dernière ! — que, au risque de se compromettre, il sauvegardait par une boutade l'honneur de sa dignité.

A la première rencontre, le prélat dit au chanoine :

— Je n'ai pas reconnu mon Delacroix.

— Alors vous avez bien changé, Monseigneur, répliqua l'auteur de la *Lettre à un succursaliste*.

Et la rebuffade fut oubliée.

Malheureusement, un épisode de peu d'importance faillit aigrir presque aussitôt les rapports de ces deux hommes d'esprit.

Chargé de faire le compliment d'usage à l'issue de la retraite pastorale, l'abbé Delacroix ne put s'empêcher d'y mettre sa marque. Et cette marque, d'ordinaire comportait quelque malice. Oh ! malice anodine et surtout involontaire ! Mais, vous le savez,

un pommier fait des pommes ; et l'abbé Delacroix, lui, faisait des malices.

Le prédicateur remercié, l'évêque reçut ce compliment :

« MONSIEUR ,

« Je crois vous apporter aussi l'expression des sentiments de vos prêtres assemblés ici, en vous remerciant de nous avoir donné un pareil guide pour nos saints exercices. Il nous faut de telles voix pour nous consoler un peu du silence de la vôtre. Aussi avons-nous accueilli avec avidité et reconnaissance les quelques paroles que Votre Grandeur a daigné nous adresser. Vous nous avez parlé en père, persuadé que c'est là le langage que mérite d'entendre un clergé qui se distingua toujours par son respect de l'autorité et son amour pour ses évêques.

« Nous sommes méridionaux, Monseigneur, mais nous avons du cœur. C'est le bon père qui l'a dit. Monseigneur Cart, dont les souvenirs vous sont précieux à tant de titres, nous grondait quelquefois très fort, c'était pour nous embrasser plus fort encore.

« En tout cas, Monseigneur, croyez que vous n'avez autour de vous que des prêtres animés du désir de vous être agréables, même dans les choses qui leur coûtent le plus ; croyez que nous aspirons tous à être votre couronne, comme vous êtes notre gloire. »

Malheureux compliment ! L'orateur lui-même en a constaté le pitoyable effet en des termes si personnels qu'on me pardonnera de les citer.

« J'y avais mis du *moi*, dit-il, mais certes pas de malice. — Cela t'apprendra à siffler, Poitevin ! — Parle comme le commun des fidèles et si tu parles à ton évêque : comme le troupeau des soumis et des tremblants.

« Malheureusement *je sens quelque chose là* qui me met

dedans avec les meilleures intentions du monde.... Oh ! que ne suis-je une bête !

« Les commerçants disent : vendre beaucoup pour vendre bon marché ! — Moi, je dis être une bête pour vivre en paix !

« Tous mes ennuis me sont venus du peu d'esprit que Dieu m'a donné. »

Avais-je tort de le dire : un pommier fait des pommes et l'abbé Delacroix.... !

Malgré ces malentendus et ces chocs, les affinités intellectuelles maintenaient une véritable sympathie entre l'évêque de Nîmes et le curé de Bagnols.

Celui-ci, à la veille de rééditer son *Histoire de Fléchier* qu'il désirait modifier notablement, communiqua son dessein à Monseigneur Besson et demanda l'autorisation de lui dédier son livre. L'évêque le loua et lui adressa la lettre suivante destinée à être placée en tête de la nouvelle édition :

« Nîmes, le 12 Décembre 1879.

« MON CHER AMI,

« J'accepte avec grand plaisir la dédicace que vous m'offrez d'une nouvelle édition de l'*Histoire de Fléchier*. Je n'ai pas d'autre titre à cet honneur que d'être le successeur de ce grand homme sur le siège qu'il a illustré par son zèle et par ses vertus. La France connaissait en lui une des quatre grandes gloires de la chaire chrétienne dans un des quatre siècles qui font le plus d'honneur à l'humanité. Vous avait fait connaître le pasteur et le prêtre, et quand on vous a lu on a acquis la certitude que Fléchier mérite à tous ces titres l'estime et l'admiration des gens de bien. Votre beau livre vous a donné un rang honorable parmi les ecclésiastiques à qui Dieu a départi le don de bien écrire. Ce talent est rare, faites-le valoir encore. Vous continuerez ainsi, en vous sanctifiant vous-même car le travail, à sanctifier les autres par de bonnes lectures.

« C'est le vœu que le successeur de Fléchier forme pour

l'historien de ce grand prélat, pour la gloire du diocèse de Nîmes et pour le profit spirituel des âmes.

« Agrérez, mon cher ami, l'expression de ma reconnaissance et de mon affection.

« † Louis, Évêque de Nîmes, Uzès et Alais ».

La nouvelle édition de *Fléchier* n'était pas prête à voir le jour. Les retouches faites, il fallait trouver un éditeur. L'éditeur trouvé, il fallait des exigences modérées. Un moment l'abbé Delacroix se réjouissait d'avoir enfin réglé la chose. Palmé s'était rencontré l'éditeur introuvable. Oui ; mais l'homme s'agite et Dieu le mène, un incident survint. Désespoir de l'auteur qui s'empresse de tout communiquer à Mgr Besson. L'évêque, toujours bienveillant, prend part à ses ennuis et s'offre à le tirer d'embarras :

« Nîmes, le 9 Février 1880.

« MON CHER AMI,

« Je ne sais comment interpréter la lettre de M. Palmé, ni si vous pouvez compter beaucoup sur cet éditeur. Avant de lui retirer votre manuscrit, ou plutôt votre édition corrigée, voyons si vous ne trouveriez pas ailleurs quelque chose de plus sûr. Je dois passer cinq jours à Paris, du 2 mai au 7, prêchant le 2 à Sainte-Clotilde pour nos écoles chrétiennes, et le 8 à Orléans, le panégyrique de Jeanne d'Arc. Pendant ce séjour, j'entretiendrai mes éditeurs Bray et Retaux de votre affaire. Si je puis les déterminer à se charger de la réimpression dans des conditions semblables à celles de Palmé, peut-être y gagnerez-vous beaucoup. Vous viendrez me voir dans ma tournée du canton du Pont-Saint-Esprit, nous causerons à loisir.

« Tout à vous.

« † Louis, Évêque de Nîmes ».

Oui, les dieux quelquefois vers les mortels s'abaissent,

dit le poète. Cette aimable lettre le rappelait à l'abbé Delacroix et lui mettait l'espérance au cœur.

Enfin, vers le milieu de décembre 1882, tout était prêt; le livre allait paraître. Mais la lettre épiscopale avait vieilli; il était opportun de la rajeunir. L'auteur de *Fléchier* sollicita ce rajeunissement. Mgr Besson fit répondre par l'un de ses vicaires généraux :

« Nîmes, le 15 Décembre 1882.

« MON CHER AMI,

« Monseigneur ne voit pas d'inconvénient à faire le changement de date que vous désirez, mais il voudrait connaître votre *dédicace*, votre *introduction*, et revoir le texte de sa propre lettre qu'il a un peu oubliée (1). Devant partir pour Rome le 27 du courant, ce serait la semaine prochaine qu'il faudrait lui faire cette communication.

« Avec lui nous nous réjouissons tous de votre retour sur un théâtre où vous avez fait si noble figure.

Tout à vous en N. S.

CLASTRON, v. g. »

L'abbé Delacroix avait besoin de ce baume après la blessure qu'il avait reçue dans l'affaire d'Alais.

Candidat à la cure cathédrale, il avait été évincé, au rapport de ses supérieurs, par la politique des politiques... Ne le croyant qu'à demi, et soupçonant la politique de quelques autres personnages, il s'informa.

Mais laissons dormir ces détails dans les cartons du curé de Bagnols et partons pour Rome à la suite de l'évêque de Nîmes.

(1) La lettre fut datée du 1^{er} décembre 1882. Le texte ne fut pas modifié sensiblement : La France connaissait.... devint, la France admira; et il y eut recevez, au lieu d'agréez.

C'est là que je fis connaissance avec M. Clastron ; il distilla du miel pour me dire : « Monseigneur veut vous parler. » Avec le miel on attrape les mouches et quelquefois les hommes. Il s'agissait de me faire quitter Rome où je venais d'être ordonné prêtre et de me donner un vicariat aussi peu rapproché que possible de mon pays natal. Comment se fit-il que M. Clastron prononça devant moi le nom de Bagnols ? J'en ai perdu le souvenir, mais j'osais dire : « Je n'ai pas l'honneur de connaître M. Delacroix. J'estime cependant beaucoup ses ouvrages. » Le vicaire-général eut un sourire, *le sien* ; était-ce pitié pour un blanc-bec comme moi ? Il eut la générosité de louer mon goût littéraire, et puis, toujours souriant, il m'apprit que dans ma naïveté j'avais donné le bâton pour me battre. Si j'avais su ! Mais j'ignorais alors toutes les histoires de *Fleurette*... et les autres ! Le charmant vicaire général fut sur le point de me démontrer, avec mille grâces, que je commettais là un acte d'insubordination. O préjugé, misère des plus forts esprits !

C'est en enfant que Mgr Besson crut devoir me traiter. J'avais vingt-trois ans, bel âge où je faisais encore la tonsure ! Sa Grandeur me révéla — ma jeunesse et mon naturel comportaient si peu de malice ! — Les mystères de ma nomination de vicaire. Des mystères en si petite chose ! cela vous étonne, mais vous pouvez m'en croire. Et moi, confiant, je dis — quo cela me pesait, grand Dieu ! — le préjugé de M. Clastron à mon endroit et le blâme sous entendu de mon goût littéraire pour le curé de Bagnols, exprimé en paroles mieilleuses légèrement piquées de vinaigre. Monseigneur, plein de bonté, me rassura : « Le chanoine Delacroix, dit-il, est un prêtre éminent. Je voudrais avoir beaucoup de pré-

tres comme lui.» J'allais éclater de joie ; Sa Grandeur le comprenant, gasconna : » Vous voudriez lui ressembler ? » Qu'importait ! l'évêque ne me vengeait-il pas du vicaire-général ? Je savais en quelle estime l'illustre prélat tenait l'abbé Delacroix.

De fait, Mgr Besson s'intéressa de plus en plus à l'*Histoire de Fléchier*. A son retour de Rome, il s'empressa de parcourir le volume fraîchement imprimé. Quelques jours après le curé de Bagnols recevait la lettre suivante.

« Nîmes, le 29 mars 1883.

« MON CHER DOYEN,

« J'ai voulu relire votre nouvelle édition de *Fléchier*. J'en suis très content, à sept ou huit expressions près que vous pourriez changer dans la quatrième. Mes éditeurs ont la main bonne, je suis persuadé qu'ils écoulent votre ouvrage.

Très affectueusement.

† Louis, Évêque de Nîmes. »

Cette édition de l'*Histoire de Fléchier* imprimée chez Lahure, à Paris, fut, sur le conseil de Mgr Besson lui-même et par son entremise, déposée à la librairie Bray et Retaux. L'évêque fit plus encore, il poussa le chanoine Delacroix dont le succès s'affirmait chaque jour, à présenter son ouvrage au concours annuel de l'Académie Française. Ainsi soutenu, l'historien de Fléchier résolut de faire une tentative. Son protecteur ne négligea aucun moyen de le faire aboutir et l'appuya chaudement auprès de ses amis. Les lignes suivantes de l'abbé Clastron en témoignent : « Mon cher ami, Monseigneur a chaudement recommandé votre livre à Mgr d'Autun, à MM. de Broglie et Marmier ; il veut bien m'assurer qu'on a fait le meilleur accueil à sa recommandation, et ce n'était que justice. »

La cause de l'abbé Delacroix progressait à vue d'œil. La commission des Quarante chargée d'examiner les titres des candidats se prononçait en majorité pour l'*Histoire de Fléchier*. Mgr Besson était assuré de toucher, pour ses œuvres, la majeure partie du prix de 4.000 francs, récompense pécuniaire du curé de Bagnols couronné par l'Académie. Mais la roue de la fortune a ses caprices, et les Quarante, pour des raisons non littéraires, n'accordèrent qu'une mention honorable au protégé de l'évêque de Nîmes (1). Voici comment le successeur de Fléchier exprima ses regrets au curé de Bagnols.

« Nîmes, le 1^{er} juillet 1884.

« MON CHER DOYEN,

« *Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni*. Caton, c'est votre évêque, si les quarante sont des Dieux. Acceptons leur jugement sans nous plaindre. Vous aurez l'honneur et je n'aurai pas l'argent.

« Je vous ai adressé une nomination pour l'abbé X... S'il refuse ayez la bonté de nous prévenir...

« Que Dieu nous garde du choléra. Je suis obligé de renoncer aux eaux de Cauterets pour faire face à l'ennemi.

« Votre tout dévoué serviteur et ami.

† Louis, Évêque de Nîmes.»

Le chanoine Delacroix, mentionné par l'Académie, allait-il se reposer sur ses lauriers ?

Peut-être y pensa-t-il ! Mais il trouvait bien long et bien lourd le silence qu'il s'était imposé.

(1) On trouvera la cause de cet échec dans l'*Essai biographique et littéraire sur M. le chanoine Delacroix* qui sera mis en vente à la librairie Gervais-Bedot.

Aussi croirais-je volontiers qu'il lui échappait de dire avec le *Néron* de Victor Hugo :

Mes amis, dites-moi combien d'heures encore
Peut durer cette éternité ?

(La fin prochainement).

LOUIS BASCOUL.

LA MORT DU SOLDAT

Il nous faut la bataille,
Le vaste champ d'honneur,
Il nous faut la mitraille,
La balle droit au cœur.

(Vieille chanson guerrière).

Il me souvient d'avoir assisté, — ce temps n'est plus que l'ombre d'un souvenir, — à l'enterrement d'un notaire. Verveux et pathétique fut le jeune collègue qui versa les fleurs et les larmes suprêmes sur le cercueil : je n'eusse jamais pensé que l'on gardât tant de cœur sous les correctes et froides allures du tabellion. L'esprit ne manquait pas non plus dans la funèbre harangue. L'orateur, par exemple, observait que le défunt avait constamment porté à si haut degré sa dignité, sa ponctualité, sa fidélité professionnelles, que ses collègues, d'une voix, l'avaient surnommé *l'homme-notaire*.

Le brave commandant, dont je viens vous parler cinq minutes, aurait bien mérité le titre d'*homme-soldat*. Son amour du métier devenait touchant à force d'être féroce. « Je suis né, je vis, je vivrai, je mourrai soldat, redisait-il souvent, et rien de ce qui touche aux armes ne me trouve insensible ». Au-dessus du soldat il ne voyait que le prêtre ; mais, avouons-le, il avait un faible

pour le prêtre aux allures dégagées, à la désinvolture et à la brusquerie militaires, plutôt que pour le sacerdote extérieurement coupé sur le patron mystico-angélique de Louis de Gonzague.

Pour taquiner ce noble cœur de bon soldat il suffisait de la plus légère critique sur les hommes ou les choses de l'armée. Mais si l'on tenait à l'exagérer, il n'y avait qu'à se permettre de supposer innocemment qu'il ne mourrait ni de l'acier, ni du bronze enflammé.... « Avouez, commandant, insi-
« nuait parfois un malin, que ce serait fort drôle si
« vous, incarnation de l'esprit et des habitudes
« militaires, vous étiez, de par les décrets de la
« destinée, condamné à une mort bourgeoisement
« paisible, là, tout doucement, tout prosaïquement
« claquemuré dans une chambre silencieuse, vague-
« ment embaumée du fade parfum des médicaments
« et des tisanes, minutieusement soigné et consolé
« comme un épicier retiré des affaires et lentement
« tué par le regret du métier....! »

Il bondissait comme sous un affront : « N'insistez
« pas... Dieu serait injuste et cruel pour moi. Cha-
« que jour, au « Délivrez-nous du mal » de mon
« *Pater*, j'ajoute : Accordez-moi la vraie mort du
« soldat..... Voyons, franchement, sérieusement,
« pouvez-vous imaginer un homme aussi furieuse-
« ment militaire que moi, un homme imprégné,
« imbu d'esprit guerrier au point d'en être insup-
« portable, cet homme-là s' « éteignant misérable-
« ment comme un pédagogue en retraite » comme
« un droguite au repos, comme un marguillier pai-
« sible et douxereux?... Je crois trop intimement à
« la bonté de Dieu pour redouter semblable igno-
« minie !... Qu'il me pardonne si je commets une
« insolence, mais plutôt que de me résigner à ce

• honteux et décoloré trépas, je lui demanderais, « faute d'un éclair terrestre pour me foudroyer, un « tonnerre et un éclair d'en haut : c'est là encore « une mort de guerrier, un éclat, un triomphe... « pourvu que l'on soit averti, cinq minutes avant, « de faire son acte de contrition »....!

O dérision de la destinée ! Malgré les plus louables efforts pour décrocher cette splendide mort guerrière, malgré toute sa volonté de mourir jeune pour s'assurer de ne point mourir ailleurs qu'au champ d'honneur, l'intrépide et imprudent soldat semblait ne réussir qu'à écarter les balles. A ses côtés elles frappaient nombre de tout jeunes, qui, héroïques devant la mitraille, cependant n'eussent demandé qu'à vivre encore pour une plus ample moisson de lauriers ; lui, il paraissait invulnérable. « Sont - elles stupides, s'exclamait - il, ces balles absurdes qui bêtement suppriment ces charmantes jeunesses et ne veulent pas d'une vieille baderne comme moi » ! Notez que, en dépit de ces qualifications injurieuses, il était dans la suite la force et toute la vaillance de son corps et de son âme.

Et c'est ainsi que, sans rime ni raison, un beau ou plutôt un abominable matin, il fut brutalement cloué sur son lit, puis sur son fauteuil, par la paralysie. Ah ! il ne faisait pas bon, tout d'abord, auprès de lui ! Heureusement, son admirable femme lui dénicha le « curé » qu'il lui fallait : un homme qui avait porté le péril, qui avait pas mal fait le coup de fusil en Algérie, et qui, sous sa soutane nullement coquette, un peu portée à la diable, gardait sans vergogne ni affectation des allures noblement militaires, abandonnant, disait-il, à ses confrères les « confessions en mousseline », pour se réserver la partie rude et grossière du ministère évangélique.

Ce fut merveille que la rapidité avec laquelle les atomes crochus de ces deux types contractèrent intime et indissoluble alliance. Une vraie tendresse, une perpétuelle lune de miel entre ces deux âmes. Il nous était délicieux de les voir s'entretenir à voix basse, au tuyau de l'oreille, comme deux amoureux, dans le mutuel attendrissement de leurs physionomies militairement farouches. Le prêtre admirait la foi du commandant, l'officier adorait la guerrière sainteté du prêtre. Ah ! par exemple, après avoir tant commandé, le digne commandant ne commandait plus et s'estimait fort heureux d'obéir. Quand nous le plaisantions là-dessus : « Que voulez-vous, « par moyens de parlementer avec ce colonel en « soutane ! Je me croyais, comme le fameux La Tour « d'Auvergne, un des premiers parmi les premiers « belliqueux de France ; à côté de ce prodigieux « curé je ne suis qu'un enfant de chœur, lui est un « maréchal ? Et si par hasard il me regarde de travers, je me sens la chair de poule. Il y a ici-bas « des choses inexplicables, mais c'est ainsi ! »

Et ce fut ainsi que, fatiguée d'entendre le commandant regretter son sabre et son appareil guerrier, le bon et formidable prêtre lui mit en mains un splendide chapelet vigoureusement constitué. Enfin l'officier avait été crânement chrétien, mais peu enclin aux menues pratiques. Il avait beaucoup ri un jour que le curé de son village, où même à l'église les choses se passaient en famille, avait voulu l'incorporer à la procession un cierge à la main. « Ah ! cher curé, aurais-je donc l'air assez « nigaud avec cette flamberge-là ! Aucun mépris, « croyez-le, mais cela n'entre pas dans le fournement « du guerrier français ! »

Eh bien, contre le chapelet pas l'ombre d'une ré-

flexion. Le rosaire et le commandant devinrent inséparables. Vous imaginez bien que nous le blaguions un tantinet à ce propos, mais il répliquait, avec bonne humeur : « Souriez à loisir, jeunesse, « souriez sans gêne, même riez ; mais croyez que « cela a du bon, tâtez-en, et vous m'en donnerez « des nouvelles. »

Il n'était pas d'aussi bonne composition quand nous retombions sur le fameux chapitre de « la mort du soldat. » — « Oui, oui, lui disions-nous, goguenards, parlons-en un peu, commandant, de cette « triomphante mort du soldat ! Plus moyen d'y « compter, maintenant, et vous voilà résigné, de « par Dieu et votre commandant en soutane, à mourir parmi les onguents et les calmants, les purgatifs et les soporifiques ! On peut arranger parfois « sa vie, mais on ne commande pas sa mort comme « un déjeuner à cinq francs par tête ! — Pas tant, « pas tant de caquet, répliquait-il avec un œil légèrement mauvais, souriant toutefois. Là-dessus « le dernier mot n'a pas encore été dit... Le chapelet, ça a du bon, voyez-vous... Et rira bien qui « rira le dernier... »

Personne ne riait quand éclata la terrible guerre qui dans toute âme française ouvrit une plaie saignante encore. Contrairement à nos prévisions, le commandant ne paraissait nullement accablé : très surexcité, au contraire, très exalté, il reprenait sa voix des grands jours et brandissait son chapelet comme un sabre menaçant. Parfois il se soulevait à demi sur son fauteuil, lui, masse ces jours encore à moitié inerte, et nous nous demandions s'il n'aurait pas fait la folie de se dresser, pour retomber à terre et s'anéantir. Les entretiens à voix basse avec le tendre ami prêtre se multipliaient et se pro-

longeaient. Quel noir complot tramaient-ils donc, ces conspirateurs à la figure illuminée et triomphante, alors que nous baissions le front sous le poids des premiers désastres ?...

Toujours est-il qu'un beau matin — s'il pouvait y en avoir alors ! — à l'immense stupéfaction de la maison, des amis des docteurs, le commandant divorça avec son fauteuil qu'il repoussa d'un pied dédaigneux, et nous apparut, raide sanglé, formidable dans son uniforme et sous ses armes, mais encore le chapelet à la main. Il nous salua militairement, semblant sourire de notre surprise, tandis que le prêtre et la commandante trouvaient tout cela fort naturel ; et de sa voix de clairon : « Messieurs, je « vous l'ai dit cent fois, le rosaire a du bon ! Et « quand vous aurez des embêtements dans la vie, « causez cinq minutes avec le brave curé-soldat que « voilà : je vous le recommande... Quant à moi, je « reprends mon service, et je vais chercher, quoique « vous avez blagué là-dessus, la mort du soldat ! « Au revoir là-haut ! »

Je vous laisse à penser l'émoi qui régna, durant quelques jours, parmi Messieurs de la Faculté, à la nouvelle de ce cas singulièrement intéressant. Tandis qu'ils discutaient abondamment le commandant, lui, ne perdait pas son temps, épouvanté par la pensée que peut-être cette ignoble paralysie viendrait le repincer avant le choc bienheureux de la mitraille, il fut des premiers à reprendre un commandement. Parmi ses anciens soldats, qui le reconnurent avec enthousiasme, plusieurs remarquaient la radieuse expression de sa physionomie lorsque, droit et ferme sur son coursier, il marcha à l'ennemi...

Il n'avait pas désappris l'art d'enlever ses hommes. Leur ardeur fut admirable, et admirée par

l'ennemi lui-même. Quant à lui, il n'attendit pas longtemps ce que depuis si longtemps il attendait en vain. Un des premiers éclats du bronze meurtrier le frappa au cœur, lui laissant aux lèvres et aux yeux l'expression d'une joie indicible...

Quand on le releva, on remarqua son chapelet enroulé au poignet, ce qui fit dire à un officier : « Du « moins voilà un dévot qu'on n'accusera pas d'avoir « tremblé devant la mort ! »

Je me rappelais tout cela l'autre jour, en passant devant le cimetière ombragé par les immenses platanes de la route, et en saluant le granit et la croix dorée de la tombe du commandant, sur laquelle on a justement gravé ces paroles : « Sa vie fut la vie d'un soldat, sa mort fut la mort du soldat. »

Je ne serais vraiment pas excusable si je n'ajoutais point ceci : le commandant et son ami le « colonel en soutane » étaient deux vrais, deux francs, deux incorrigibles méridionaux.

ALPHONSE HENRY,

L'APOTRE

Pour arracher l'ivraie à pleines mains
et semer dans les cœurs le bon grain des Sagesse,
je suis parti, par les rudes chemins,
vers les villes en détresse,
les villes tristes où règne la douleur.
Dans les villes de la douleur
j'ai effeuillé la rose de mon cœur,
car le Dieu qui m'anime est un Dieu de tendresse,
et, bien des soirs, j'ai entendu sa voix,
à l'heure où le jour meurt en des pourpres royales...

Mon Dieu m'a dit : « Mon fils, viens-t'en avec ta foi
vers les villes où les larmes et les râles
chantent lugubrement en des chœurs d'agonie...
Viens-t'en vers les lèvres ternies :
apprends leur à chanter l'hymne de ma beauté.
Revèle aux yeux éteints ma divine clarté
afin que soit illuminée leur route.
Dis aux hommes de croire et d'abolir le doute :
qu'ils se fassent des âmes de petits enfants,
fleuries sous le baiser d'un printemps triomphant,
blanches comme les roses blanches,
comme les ailes de mes anges
et comme le brocart des cantiques divins...
Dis-leur que je suis mort pour eux et que mes mains
et que mes pieds ont versé sur leur détresse
mon sang riche de ma tendresse.

Je serais le Repos après les durs chemins...

Dis aux Vierges, lis de Jessé
et roses de Sçaron, que les roses mystiques
sont tout extase et que les violes séraphiques
chanteront les épithalames.

Je veux être l'Espoir à jamais caressé...

Les purs froments seront par mes mains entassés,
car je suis, ô mon fils, le Moissonneur des âmes... »



Et je m'en suis allé par les rudes chemins,
le cœur vibrant de toutes les tendresses.
J'ai dit aux hommes : « Vos rêves sont vains
si le souffle de Dieu n'anime pas vos rêves.
En vérité, je vous le dis, les joies sont brèves,
quand elles ne sont pas faites du Seul Amour.
Vous qui pleurez, venez aux tristes carrefours
agenouiller votre détresse
aux pieds du Crucifix sanglant.
Courbez devant son front blême vos fronts tremblants.
Dités votre âme et vos hontes et vos tristesses
et dites-lui le désir de son Ciel.

En vos cœurs s'épandra une rosée de miel.

Vierges, venez vers lui en blanches théories,
portant dans vos mains frêles vos âmes fleuries
pour que l'Epoux en fasse une gerbe splendide...
Offrez-lui l'éclat pur de vos regards candides,
de vos yeux clairs comme les astres de son Ciel... »



Et j'ai marché des jours et des jours sans espoir
de voir s'ouvrir les yeux vers les splendeurs du Ciel.

Je marchais et priais, et, quand venait le soir,
pour retrouver un peu de force et d'énergie,
je me trainais aux pieds des grands Christ douloureux,
de grands Christ maigres
que baisent en sifflant les bises aigres,
et je pleurais des larmes d'agonie.
On m'a chassé des hautaines cités,
et, pour avoir appris aux enfants des prières
où je parlais de Sa beauté, de Sa bonté,
les hommes m'ont jeté des pierres.

MARIO PÉCHERAL

VÉZÉNOBRES

I

DU PAYSAGE EN GÉNÉRAL, IMPRESSIONS QU'IL PRODUIT SUR L'ESPRIT ET LE CŒUR.

Le charme du paysage ne consiste pas seulement dans les sites pittoresques ou charmants. Il se compose encore de l'air qu'on y respire, des peuples auxquels il a donné asile, des souvenirs qu'il évoque et qui, s'emparant de l'âme, lui inspirent tour à tour des sentiments d'amour ou de haine, d'admiration ou de mépris, de joie ou de tristesse.

Le caractère du paysage en général tient donc en même temps à des causes physiques et à des causes morales. A la vue d'un pauvre et misérable village, perdu dans une plaine immense et stérile ou bâti sur le flanc escarpé d'une montagne, on se sent, malgré soi, pris de pitié pour cet endroit sauvage. Mais qu'on vienne nous dire que ce malheureux village a été jadis le théâtre de quelque action d'éclat, qu'un illustre capitaine, par exemple, y a remporté une brillante victoire, dès lors surgissent en nous d'autres pensées et d'autres sentiments. On croit entendre aussitôt, avec les chants de triomphe des vainqueurs, les cris des agonisants et des vain-

cus. Le clairon résonne à nos oreilles, les pas des coursiers se précipitent devant notre imagination et, au-dessus de cette scène de bataille, apparaît radieuse la figure du soldat dont l'habileté et la bravoure nous intéressent et nous attachent à cette solitude naguère pourtant si pénible.

Qui ne sait qu'il suffit de pas grand'chose, d'un simple accident, d'un brouillard ou d'un rayon de soleil, de la présence d'un ami pour changer, tout d'un coup à nos yeux, le paysage et lui donner une perspective de grâce ou de splendeur, un attrait jusque-là inconnu ? Une simple et modeste église de campagne, cachée derrière un groupe d'ormeaux ou de chênes séculaires, et à demi voilée sous un riche manteau de lierre et de mousse, peut, à certaines heures, exciter en nous des idées d'immortalité et de céleste béatitude que ne sauraient nous inspirer des ouvrages de science et de foi.

Voyez cette vieille tour fièrement assise sur son puissant rocher ! Avec quelle éloquence nous parle-t-elle du passé ! Après avoir bravé les injures du temps, elle s'élève imposante, percée de mâchicoulis et aussi pure de lignes que lorsqu'un noble seigneur la construisit au retour des Croisades. Elle semble toute prête encore à recevoir sans effroi la balle du Camisard et à protéger la contrée qu'elle domine. Et pourtant aujourd'hui on ne sait plus à qui elle appartient : le passant sans abri y établit parfois son foyer, et le cyprès lugubre, comme un spectre immobile, est devenu l'unique gardien de ses ruines désolées.

Ainsi les paysages ne sont pas pour les peintres seulement. Ceux-ci ont à les reproduire dans leurs tableaux, mais les paysages ont de plus que l'inté-

rêt des lignes et des couleurs, celui des souvenirs et des sensations de toute nature qui ne laissent pas que de fasciner également l'imagination de l'homme de goût, de l'historien, du poète, du véritable artiste.

Que de contrées possèdent, dans leurs annales, dans leur histoire des pages du plus haut intérêt, et que l'action du vandalisme ou du temps a fait disparaître ! Essayer de reconstituer le passé d'un pays en recourant à la tradition, à la science et à l'histoire, en demandant à la pierre effritée le secret de splendeurs éteintes ou de symétries disparues, quoi de plus attrayant et aussi de plus utile ? Toute ruine porte en elle son mérite et son éloquence. Des donjons à demi - rasés, des murailles éventrées, des voûtes lézardées, des fossés comblés, des châteaux démantelés, rien de tout cela ne laisse indifférent l'observateur intelligent et habile. Et quand, au milieu de ces débris d'autres siècles, s'élève une cité ou un village, la curiosité, piquée par ce contraste, cherche plus encore à connaître le passé qui l'entoure.

II

SITUATION, ÉTYMOLOGIE ET ANTIQUITÉ DE VÉZÉNOBRES

Ainsi en est-il de Vézénobres, chef-lieu de canton, de l'arrondissement d'Alais, à 11 kilomètres de cette ville et à 32 de Nîmes, que domine un château fort, et qui s'élève pittoresquement, en amphithéâtre, sur le flanc d'une colline, du haut de laquelle la vue plane sur le vallon de Beaurivage et le confluent du Gardon d'Alais avec celui d'Anduze. De ce côté, s'étend une vallée large, verdoyante et fertile, où l'on montre Boucoiran, avec sa haute tour féodale, Ners, Cardet, Massannes, la patrie d'Estelle, et les

lieux rendus classiques par Florian. C'est là un beau tableau terminé au loin par le rideau bleuâtre des hautes Cévennes. De l'autre versant de la colline, c'est la ville d'Alais qu'on aperçoit avec sa vaste prairie et, par delà d'autres paysages, les monts de la Lozère, à l'aspect sauvage quand le soleil du Midi n'est point là pour leur donner une couleur moins triste et moins sombre.

De quelque côté qu'on arrive à Vézénobres, entouré de vieilles murailles, de ruines et de rocs immenses, le chemin est d'une pente rapide et fatigante.

Rarement, croyons-nous, on peut trouver un pays avec un tel caractère d'originalité antique. Au lieu d'abandonner la colline pour s'établir dans la plaine, ce qui eût rendu plus faciles les communications avec leur localité, et contribué à lui donner certainement plus d'importance, les habitants de Vézénobres ont au même endroit élevé leurs nouvelles demeures. Ils sont restés sur la hauteur ; c'est à peine si quelques maisons ont été construites dans la partie basse ou sur la route d'Alais.

La dénomination de Vézénobres qui paraît remonter à l'époque celtique, et fut probablement une des premières communes du Midi, nous est arrivée en passant par de nombreuses transformations.

Ainsi nous le trouvons désigné, en 1050, sous le nom de *Vezenobrium* ; en 1052, c'est *Vinedobrium* ; en 1060, *Vidanobre* ; en 1077, *Vinezobre* ; en 1100, *Venedobrium* ; en 1144, *Vesenobre* ; en 1208, *Vicenobrium* ; en 1344, *Verzenobre* ; en 1435, *Vizenobre* ; en 1462, *Voyzenobre* ; *Vezenobre* ou *Vezenobres*, à partir du 17^e siècle.

L'historien Ménard a cru reconnaître dans le mot *Virinn*, inscrit sur un piédestal antique, trouvé à

Nîmes, l'origine de Vézénobres. D'après lui, Vézénobres ne serait autre que l'*oppidum*, l'ancienne ville désignée par les Celtes sous le nom de *Virinn*, *Virinn* n'étant que l'abréviation de *Virinno*, *Virinum*.

Il en est qui ont cherché l'étymologie de Vézénobres dans notre patois moderne. Le mot *Vézé* ou *Vézen*, qui signifie je *vois*, nous *voyons*, joint au vieux mot latin *ober*, ouvrier du labour, ou *obro*, *obra*, le travail du champ lui-même, en languedocien, forme bien le nom tout entier de Vézen-obre, c'est-à-dire nous voyons l'ouvrier du labour, ou les travaux de la campagne. Vézénobres se trouvant bâti en amphithéâtre, on domine, en effet, la plaine de chacune de ses maisons, et l'on aperçoit de là et les travailleurs des champs et les champs eux-mêmes.

D'autres prennent la dénomination de *Vicenobrium*, et traduisent le mot celtique *Vicæn*, habitation, bourg, village, et le radical *brië*, hauteur, élévation ; d'où *Vicenobrium* signifierait bourg, village sur un endroit élevé.

Antérieurement à la conquête romaine, le territoire formant aujourd'hui le département du Gard était occupé par les Volces Arécomiques. Ils étaient venus, vers l'an 400 avant Jésus-Christ, remplacer sur ce sol les Ibères Ligures.

Les géographes anciens nous apprennent, en outre, que les Volces Arécomiques s'étaient établis dans les diverses vallées arrosées par le Gardon et sur la rive droite du Rhône.

Après les victoires de Marcus Fulvius et de Marius sur les Cimbres et les Teutons, en reconnaissance pour leur libérateur, les habitants du pays se déclarèrent contre Sylla en faveur de Marius

d'abord et de son lieutenant Sertorius ensuite. Ils devinrent les victimes des basses vengeances de Pompée, qui alla même, paraît-il, jusqu'à les priver de leurs terres.

Bientôt, pourtant, leur sort s'améliora, et Octave, pour les récompenser de leur attachement à la cause de César et à la sienne, fonda « colonia Nemausus Augusta », laissant aux habitants de la région leur ancienne constitution. Il voulut qu'ils fussent regardés comme libres et indépendants. Ces habitants jouirent même du droit latin qui leur accordait le privilège d'acquérir le titre de citoyen romain, en exerçant les charges annuelles de la magistrature.

* Sous l'administration romaine, le territoire fut sillonné de nombreuses voies. L'une, la voie de *Nemausus* à *Gabalum*, passait par Malgoirès, Boucoiran, Ners, où elle franchissait le Gardon sur un pont dont quelques piles, comme tout ce qui se rattache à cette époque, ont bravé les injures du temps, Vézénobres, alors *Vinedobrinm*, Brouzetles-Alais, pour aboutir à Villefort.

Cette voie se bifurquait sur Anduze (*Anduzia*), entre Boucoiran et Ners, avant de passer le Gardon.

C'est aussi, à cette époque, que furent construits tous ces monuments disséminés sur divers points de notre territoire, et qui attestent encore la grandeur antique du nom romain.

Peu à peu le pays adopta la langue, la civilisation et même la religion romaines, en même temps que disparaissait le druidisme.

En 312, Constantin embrasse le christianisme. Les persécutions religieuses cessent, et la Gaule devient rapidement chrétienne. Le concile tenu à Nîmes, au IV^e siècle, prouve que, dès cette époque, le paganisme avait disparu.

Viennent ensuite les invasions des barbares qui renversent en peu de temps ce que Rome avait édifié avec tant de peine. En 487, s'éteignent dans les Gaules la puissance et la domination des Romains. Il ne reste plus, dès lors, de ces fiers conquérants que l'imposante grandeur des monuments dont ils avaient doté le pays.

C'est alors que Vézénobres dut commencer à vivre d'une existence qui lui est propre, et cessa de s'identifier pour ainsi dire à la région de Nîmes.

D'après un mémoire manuscrit trouvé aux archives de Vézénobres, et d'autres précieux documents, « il est certain que le lieu de Vézénobres est fort ancien ; qu'il porte le nom de ville depuis un très long temps ; qu'il a été anciennement du domaine du roi ; qu'il y avait une viguerie royale dont beaucoup de villages d'alentour dépendaient ; qu'il y avait encore une des plus anciennes et des plus fortes citadelles de la Province ». Ce qui prouve, en effet, que ce manuscrit ne s'écarte pas de la vérité, en parlant de l'ancienneté de Vézénobre, ce sont les tombeaux romains, les aigles en pierre, les lampes et les vases lacrymatoires découverts près d'une vieille église où se trouve construit le château de M. le Marquis de Calvière. Ce château, un des plus beaux qu'on puisse trouver dans le Midi de la France, appartient aujourd'hui à la famille de Bernis-Calvière, qui l'habite trois ou quatre mois de l'année. Son parc, charmante et petite reproduction de celui de Versailles, a une étendue de seize hectares.

Vézénobres remonte donc à une haute antiquité ; ce fut l'une des vingt-quatre villes (oppida) groupées autour de Nîmes (Nemausus), la capitale. L'histoire n'a pas conservé le nom de toutes ces villes, mais les textes épigraphiques dont le musée de Nîmes

s'enrichit tous les jours, nous en ont transmis un certain nombre.

C'est ainsi, comme nous l'avons dit, que le nom de *Virinn*, abrégatif de *Virinno*, *Virinum*, a été conservé par un monument découvert, dans un champ, près de la Fontaine de Nîmes. Plusieurs autres noms ont été trouvés de la même manière.

L'étude de ces noms et l'identité incontestable de quelques-uns avec les localités qui ont remplacé ces anciens centres de population, nous permettent d'entrevoir d'après quel système les habitants primitifs ou, au moins, les Celtes, à l'époque de leur autonomie, s'étaient groupés sur cette partie de la Gaule.

Le pays était organisé par vallées. Dans la partie montagneuse, l'oppidum était placé au point culminant de la vallée. Dans la plaine, dans la région des marais, il s'élevait, d'ordinaire au confluent de deux rivières. Ainsi l'oppidum de *Virinnensis*, *Virennæ* (Vézénobres), commandait le confluent du Gardon d'Alais et du Gardon d'Anduze. L'oppidum de *Statumensis*, *Statumæ* (Seyne), était situé sur une ramification du serre de Bouquet où la Seyne prend sa source. Les *Vatrusenses* avaient pour oppidum *Vatrutæ*, *vieilla ciouta*, vieille cité (commune de Monteils), sur une hauteur dont le pied est baigné au Nord et à l'Ouest par la Droude. Enfin les *Briginnones* avaient pour oppidum *Brigiin* (Brignon) dominant le confluent de la Droude et du Gardon.

Comme on le voit, l'oppidum et le cours d'eau au-dessus duquel il se trouvait portaient le même nom. La dénomination celtique s'est plus ou moins altérée, parfois même elle a disparu, mais ce n'est jamais sans laisser quelque trace.

Les oppida de *Virinn* *Statumæ*, *Vatrutæ* et *Bri-*

giin semblent avoir été étroitement liées aux luttes nombreuses qui précédèrent la conquête romaine, et durent, à ce qu'il paraît encore, tomber sous la domination des Auvergnats.

Pendant la première moitié du VIII^e siècle, la région fut ravagée par les Sarrasins. La tradition rapporte que, en 733, après leur défaite à Poitiers et à Nîmes, les Arabes tentèrent de s'emparer de Vézénobres, mais qu'ils furent repoussés par le courage de ses habitants. Ces derniers débarrassèrent ainsi, par leur victoire, le pays d'un voisinage fort incommode. Quoi qu'il en soit de ce fait, il est hors de doute que ces barbares laissèrent de leur passage des traces bien fâcheuses. Ils corrompirent les mœurs, et firent disparaître les restes d'urbanité qu'avaient su conserver les Visigoths.

La forme du gouvernement fut la partie qui souffrit le moins de ces constantes invasions.

Zama, chef des Sarrasins, laissa subsister les comtés dans les villes considérables, et les vigueries dans celles de moindre importance. On se demande si Vézénobres avait, à cette date, sa haute et basse viguerie, ou si elle l'obtint seulement sous Pépin le Bref, quand ce roi confia le gouvernement de Nîmes et d'Uzès à Rodulfe, qui en fut le premier comte sous le contrôle de l'autorité royale.

Grâce à l'intelligence et à l'habileté d'un architecte, M. Roux, d'Anduze, ami de l'art et de l'antiquité, on montre encore de nos jours, à Vézénobres, les restes fort bien conservés de deux cheminées sarrasines : l'une émerge du toit de la maison Galon ; l'autre domine la mairie nouvellement restaurée.

A la fin du VIII^e siècle, sous Charlemagne, Vézénobres portait le nom de la ville, et possédait sa

haute et basse viguerie de laquelle dépendaient plusieurs localités voisines, et était fortifié.

III

FORTIFICATIONS DE VÉZÉNOBRES. ÉGLISES, TEMPLE, HORLOGE, HÔTEL DE VILLE, CASERNES.

Une forteresse paraissant dater du VIII^e siècle, et presque entièrement disparue, dominait la ville au Nord. Un vaste rempart contigu renfermait le fort et la ville. Cinq portes à pont-levis en fermaient l'entrée ; chaque porte était commandée par un corps de garde.

De ces cinq portes, une seule existe encore, c'est la porte Sabran, au-dessous de la tour de l'horloge. Il ne reste que quelques vestiges du portail du vent ou du Nord (*pourtaou dé l'aoura*), et de la porte Viterne. Cette dernière a été démolie en 1860, pour agrandir une des places du quartier.

Le portail d'Alais, entre la maison Riboulet et le grand puits, et la porte du Nord-Est, près des maisons Mourier et Flourac ont également disparu.

Le rempart était défendu au Nord et à l'Ouest par un large fossé, appelé douve, aujourd'hui tout à fait comblé, au dedans, par un large terrassement presque aussi haut que le rempart lui-même, au midi et à l'Est, par des maisons d'une extrême solidité. Ces maisons, en effet, qui, en certains endroits mesurent 1^m50 et même 2 mètres d'épaisseur, ont parfaitement résisté aux attaques du temps et de l'ennemi, et font, de nos jours, le désespoir des démolisseurs.

Dans l'intérieur se trouvaient deux châteaux, celui du marquis de Montanègre, seigneur de Vézéno-

bres, lieutenant général des armées du roi en Languedoc, et celui du marquis de Thoiras, brave capitaine, aussi remarquable par sa bravoure que par sa probité. D'abord page de Condé, puis lieutenant de de Vénérrie, il aida, comme général, à chasser les Anglais de l'île de Ré et la défendit contre Bukingham. Il combattit ensuite en Espagne, sous Spínola, général génois, au service de cette puissance (1571-1630) et déploya, dans la guerre des Pays-Bas, de rares talents qui lui valurent le bâton de maréchal. Disgracié par Richelieu, il alla offrir sa vaillante épée au duc de Savoie, allié de la France, et fut tué à Fontanelle.

Le château du marquis de Montanègre était le plus important ; il fut, dit-on, démoli par un seigneur d'Alais.

En creusant la rue du Plan, on a découvert une espèce de guérite et, un peu au-dessous, un souterrain paraissant se diriger du château Montanègre vers la forteresse. Il n'a été possible de le suivre que sur une très petite étendue, à cause de l'encombrement des matériaux.

Non loin de là, en établissant les fouilles de la remise Fromental, on a trouvé les traces d'un chemin allant de la guérite à la porte de l'Ouest.

Quant au château du marquis de Thoiras, il formait rempart au midi. Il fut d'abord loué par la communauté et transformé en caserne. Acheté plus tard par la commune, il devint l'hôtel de ville, et fut détruit en partie, en 1629, par le duc de Rohan qui abbattit tout ce qui pouvait lui opposer de la résistance.

On y remarque encore des meurtrières, des machicoulis et une croix de Malte.

Églises. — Du château du marquis de Montanègre dépendait une église, l'église Saint-Pierre, sur l'emplacement de laquelle a été élevée une partie de la maison Mourier. Il n'en existe plus que quelques vestiges insignifiants. Elle fut probablement démolie en même temps que le château.

Une autre église, voisine du château du marquis de Calvière, se trouvait à l'Est de la ville. Elle fut donnée en pension, ainsi que le couvent, à messire Joseph de Calvière, abbé de Boucoiran et prieur de Vézénobres. Cette église disparut, et sur ses ruines furent construits le théâtre et les écuries du château actuel. Le couvent fut transformé en régie, et le cimetière en casino d'été.

A deux kilomètres, Nord-Ouest de la ville, sur la lisière d'un bois et isolée de toute habitation, il y avait l'église Saint-Jean. On y distingue encore la nef et le chœur ; elle semble avoir appartenu au style roman. Aux alentours on a trouvé une hachette celtique et quantité de débris de poterie romaine. Le dernier titulaire du bénéfice de l'église Saint-Jean fut l'abbé Daniel, d'Alais. Après avoir été vicaire de Vézénobres, il devint successivement curé-doyen de Quissac et de Marguerittes, et mourut en 1835, chanoine titulaire de la cathédrale de Nîmes.

Pendant plusieurs années, on fut obligé de louer au prix de douze livres par an, pour y célébrer le service divin, une pièce de la maison de Madame la marquise de Thoiras. De 1690 à 1692, on bâtit une nouvelle église. Pour empêcher les eaux d'y entrer, les habitants de Vézénobres ouvrirent un fossé devant le chœur, afin de les conduire « au valat de l'hôpital. » Pour cela, il est payé à des soldats trois livres et dix deniers. Le 10 janvier 1693, M. Maigneau, vitrier, reçoit 14 sols pour des carreaux à l'église, d'après l'état dressé par M. Roux, curé.

Cette église ayant été brûlée par les rebelles, Claude Sauzet-Claris présente, en 1714, pour la réparer, un devis s'élevant à 3.600 livres.

C'est le 16 avril 1715, qu'on se décide à construire l'église actuelle à laquelle seront attenants la sacristie et le cimetière, et dont les travaux furent confiés au maçon Brunel.

Quelques mois plus tard, MM. de Labarèze, Atger et Granier sont désignés pour faire à cet effet un premier emprunt. Comme ce n'était guère facile, à cause de la rareté de l'argent, et que, d'autre part, le premier consul Huet mettait quelque obstacle aux travaux déjà commencés, Monseigneur de Lamoignon, Intendant du Languedoc, ordonna que le montant des frais serait avancé par les principaux habitants de Vézénobres. Il fut ainsi épargné par l'ordonnance de M. l'Intendant, datée de Montpellier, plus de 300 livres tant pour l'intérêt que pour le contrat de l'emprunt.

Ce furent les familles de Thoiras, de la Barèze, Mazel, Compan, Louis Riboulet, Louis Salles, Antoine Issoire, Jean Barbusse, Etienne Fayet, Antoine Pouget, Jean Guiraud, Pierre Dufour qu'on choisit pour faire l'avance de l'argent destiné à l'achèvement de l'église.

(A suivre).

E. J. RÉDIER.

DOCUMENTS INÉDITS D'HISTOIRE LOCALE

Mémoire relatif à l'émigration de

Mgr P. M. M. Cortois de Balore, évêque de Nîmes.

Les biographes de Mgr Cortois de Balore (1) consacrent à peine quelques mots à un épisode cependant assez critique de la vie de cet évêque. Nous voulons parler de sa tentative, en 1792, de passer à l'étranger, de son arrestation, et enfin de sa sortie du territoire français, en un mot de toutes les péripéties de son émigration. Le document que nous publions comblera cette lacune. Il est intitulé : *Mémoire pour le ci-devant évêque de Nîmes*. C'est, en effet, un mémoire, rédigé par un homme de loi, sans doute, pour appuyer une pétition présentée au préfet du Gard, dont les conclusions tendaient au renvoi en possession des héritiers et des pièces au ministre de la police pour être statué sur la radiation définitive de l'ancien évêque de Nîmes de la liste des émigrés. Le document n'est pas daté, mais l'action introduite par les héritiers à l'effet de renvoi

(1) Vincens-Saint-Laurens. *Eloge de P. M. M. Cortois de Balore, prononcé dans la séance publique de l'Académie du Gard du 7 mai 1873.* — Mémoires de l'Académie du Gard, 1812-1822, p. 154-167.

L'abbé Goiffon. *Les Evêques de Nîmes au XVIII^e siècle.* Nîmes, Bedot, 1873.

en possession est forcément antérieur à la Restauration, puisque les biens des émigrés qui n'avaient pas été vendus avant 1815 furent restitués aux ayants droit en vertu de la charte de Louis XVIII. C'est donc entre le 18 octobre 1812, et le mois d'avril 1814, dates de la mort de Cortois de Balore, et du premier retour des Bourbons, qu'eurent lieu les revendications de la famille de Cortois. Quel sort eurent-elles ? Nous avons vainement cherché des renseignements à ce sujet dans les archives départementales. Nous en aurons peut-être si ces lignes tombent sous les yeux d'un descendant des héritiers de Mgr de Balore. Du reste, l'intérêt de cette pièce ne réside pas dans le succès ou dans l'échec des démarches faites pour entrer en possession des biens du ci-devant évêque de Nîmes, mais dans les détails si circonstanciés de sa sortie de France. Ils présentent un intérêt historique général et en même temps local puisqu'il s'agit d'un ancien évêque de Nîmes. Nous avons pensé aussi qu'il était bon, et principalement, à notre époque, de rappeler le souvenir d'un homme de bien, « indulgent, équitable, trop véritablement pieux pour être fanatique, pénétré enfin de cette grande vérité que la liberté de conscience est de droit naturel et de droit divin. » (1)

I. SIMON.

(1) Vincens-Saint-Laurent. Eloge de P. M. M. Cortois de Balore. *Mémoires de l'Académie du Gard*, 1812-1822. II. p. 158.

Mémoire pour le cidevant évêque de Nismes

Pierre Marie Magdeleine Cortois de Balore fut nommé député aux états généraux de 1789, il quitta à cette époque son diocèse pour venir siéger à l'assemblée de la nation et n'y a plus reparu depuis. L'on peut dire qu'une aussi longue absence lui a fait perdre à Nismes son domicile de fait. La constitution civile du clergé mettant le siège de Nismes au nombre de ceux qu'elle conservoit en rangeant le titulaire au nombre des fonctionnaires publics. Le refus qu'il fit de prêter le serment exigé par elle en en lui otant tout droit d'administration publique dans son diocèse lui arracha son domicile de droit, ainsi dès cette époque il est devenu parfaitement étranger au département du Gard. Ces faits y sont tellement notoires surtout par le choix et l'installation d'un nouvel évêque en remplacement de l'ancien qu'ils n'ont besoin de l'appui d'aucune preuve. Après la clôture de l'assemblée constituante le cidevant évêque de Nismes continuait à résider à Paris jusques vers le 15 avril 1792 qu'il fut à la campagne dans la commune de Croissy, département de Seine-et-Marne. Il y demeura jusques vers le milieu du mois d'août de cette même année, époque assez fameuse de la révolution pour justifier la crainte qu'il eut qu'un plus long séjour ne compromit et sa tranquillité et celle des amis chez lesquels il étoit. Il en partit donc à cette époque muni d'un passeport de la commune de Croissy, en faveur de Cortois citoyen français dirigé sur Dijon sa patrie. Cette

prudence fut parfaitement justifiée par l'envoi d'une forte armée que fit la commune de Paris, deux jours après son départ pour le traduire là où bientôt après périrent un grand nombre de ses confrères. La ville de Troyes est sur la route la plus directe de Croissy à Dijon, c'est dans cette commune que le ci-devant évêque de Nismes fut traduit à la municipalité à raison de son passeport et reconnu pour l'évêque de Nismes par l'un des officiers municipaux qui avait été son collègue aux Etats-Généraux. Cette découverte jointe aux soupçons qu'inspirait surtout alors sa qualité d'évêque non exprimée sur le passeport, donna des doutes sur sa légitimité, et conséquemment le citoyen Cortois fut écroué aux prisons de Troyes et il fut écrit à la commune de Croissy pour prendre des informations sur le passeport prétendu délivré par elle, elle répondit l'avoir véritablement donné avec prière de laisser continuer sa route au porteur, il fallut donc le mettre en liberté le 1^{er} septembre 1792. Dans cet intervalle, c'est-à-dire, le 26 aoust, fut rendue la loi de déportation contre les fonctionnaires publics conservés par la constitution civile du clergé qui n'en auraient pas prêté le serment. Cette loi d'après les faits exposés ci-dessus, atteignait directement le citoyen Cortois de Balore, et dès qu'elle lui fut connue, il résolut d'y obéir, ce qu'il exécutait le 2 octobre suivant d'après le passeport qu'il obtint à cet effet de la commune de Troyes. Il est à observer que dans celui-ci il prend la qualité de prêtre, ce qui indique suffisamment après n'avoir pris dans celui de Croissy que celui de citoyen français, qu'il obéissoit à une loi qui regardoit les personnes de cet état. S'il n'y prend pas celui d'évêque, c'est que ceux ci n'étoient pas plus sujets à la déportation que

ceux-là, c'est que ceux-ci étant encore plus en butte à la persécution que ceux-là, la prudence commandoit de prendre les moyens qui, satisfaisant également à la loi exposoient à moins de dangers. L'inquiétude que lui donnât son arrestation à Troyes, le séjour de la prison, quoiqu'assés court, altérèrent assés sa santé pour qu'il ne put partir tout de suite; ce qui joint au désir de laisser se calmer cette première persécution excitée alors contre les ecclésiastiques remplit l'intervalle qui s'est écoulé entre sa mise en liberté et son départ. Il passa tout ce temps caché dans une maison de campagne aux portes de Troyes. Voilà donc le cidevant évêque de Nismes sorti du territoire françois par une loi de l'Assemblée législative. Nonobstant tous ces faits l'administration du Gard a inscrit sur la liste des émigrés P. M. M. Cortois de Balore cidevant évêque de Nismes sous la date du 25 floréal an second de la république, c'est-à-dire, plus de dix-huit mois après la loi qui l'obligeoit à sortir de France. Loin de s'arrêter par ici à discuter les motifs qui déterminèrent cette inscription, ils le seront lorsqu'il s'agira de sa radiation définitive.

Il suffit actuellement d'établir 1° que P. M. M. Cortois de Balore a du être déporté et qu'il l'a été, ce qui l'est suffisamment par le remplacement qui en a été fait, la loi du 26 aoust 1792, et le passeport de Troyes, 2° pour rendre profitable à ses héritiers les décrets des 20 et 22 fructidor an iv, que le cidevant évêque de Nismes n'est sorti du territoire françois que forcé par la loi du 26 aoust 1792, ce qui est prouvé par l'extrait du registre de la section Fontaine de Grenelle, le certificat de Croissy, l'évêque de Troyes et enfin encore le passeport de cette

commune : c'est sur ces seuls points que doit porter la pétition présentée au préfet du département du Gard dont les conclusions doivent être au renvoi en possession des héritiers et des pièces au ministre de la police pour être statué sur la radiation définitive.

Mém. de la Bibliothèque municipale de Nîmes. Supplément, n° 489, ff. 153-154.

L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

EN FRANCE

dans le passé, le présent et l'avenir

Il y a quelque temps (1), dans un article intitulé « *Le principe de l'évolution et l'éducation en France* » M. Guérin écrivait ici même : « C'est à l'école primaire que s'est renouée de nos jours l'alliance « de l'éducation morale et de l'instruction » et, plus loin il ajoutait : « C'est là que devra se recruter, presque sans chance d'erreur, l'élite chargée de diriger les destinées du pays. »

Qu'on nous permette, à notre tour, nous inspirant de ces paroles, de suivre l'enseignement primaire dans sa marche évolutive et d'indiquer, à ce propos, ce qu'il fut dans le passé, ce qu'il est à l'heure actuelle, ce qu'il doit être dans l'avenir.

I

Et d'abord, qu'est-ce que l'enseignement primaire ? La définition varie selon que l'on considère sa place dans l'organisation générale de l'enseignement, le but qu'il poursuit ou les élèves auxquels il s'adresse.

Dans le 1^{er} cas, l'enseignement primaire est le

(1) *Revue du Midi*, du 1^{er} février 1898.

premier degré de l'enseignement. Dans le second, la définition varie encore avec les époques qui l'ont conçu ou organisé. Pour la Convention, l'Enseignement primaire doit avoir pour but « d'enseigner les connaissances utiles à tous les citoyens. » L'Empire ne prévoyait plus que de « petites écoles, des écoles primaires où l'on apprend « à lire, à écrire et les premières notions du calcul. » Sous la Restauration, « le but de l'enseignement primaire était surtout de multiplier, de renforcer en quelque sorte, l'instruction religieuse. » A notre époque, nous sommes revenus à l'ancienne définition ; nous verrons plus tard en quoi notre conception diffère cependant de celle de la Convention. Si nous considérons enfin, les élèves auxquels s'adresse l'enseignement primaire, on peut le définir encore : celui que reçoivent les enfants du peuple, c'est-à-dire les fils d'ouvriers, de petits employés et de petits propriétaires. Ne perdons pas de vue cette dernière définition ; nous verrons combien elle est vraie en France, même à l'heure actuelle. En attendant, ne nous arrêtons à aucune ; et, abordant notre étude, voyons où remonte l'origine de l'enseignement primaire dans notre pays, et ce qu'il a été dans le passé.

II

La Réforme enfanta l'enseignement primaire, en prescrivant aux fidèles la lecture et la méditation de la Bible, traduite en langue courante. Elle associa, en quelque sorte, le savoir et la foi : aussi, les nations protestantes occupent le premier rang, dans le développement de l'instruction populaire. Tous les Réformateurs, cependant, ne déploierent pas le même

zèle pour cette cause. *Calvin* ne s'occupa guère d'instruction ; il fonda seulement le collège de Genève (1559). *Mélancthon* travailla surtout pour les écoles savantes. Seul *Luther* conçut réellement et organisa l'enseignement primaire. La lettre qu'il écrivit à ce propos aux princes allemands, serait à citer tout entière. En voici le début seulement :

« Grâce et paix de la part de Dieu et du Seigneur Jésus-Christ. Sages et puissants seigneurs, je vous prie tous de vouloir accueillir favorablement cet écrit, et de prendre à cœur les choses qu'il renferme. Car, ce n'est pas mon avantage que je cherche dans ces pages ; mais la gloire de Dieu et le salut de l'Allemagne. Il s'agit de s'occuper de l'instruction de notre jeunesse, si nous voulons lui faire du bien, si nous voulons faire du bien à notre peuple et à nous tous. On consacre tant d'argent pour des arquebuses, des routes, des digues, et pour toutes les choses d'une utilité publique ; pourquoi n'en emploierait-on pas autant pour élever nos enfants et former de bons maîtres d'école » ?

La vocation d'instituteur lui paraissait la plus belle de toutes après celle de pasteur ; et ayant réformé l'Eglise, il organisa l'enseignement. Mais *Luther* appartient à l'Allemagne, et je dois rester dans les limites de mon sujet.

En France, les États-Généraux d'Orléans, en 1560, exprimèrent le vœu de voir instruire les enfants du peuple, mais ce vœu n'eut point d'écho. Plus tard, cependant, en 1684, un prêtre, l'abbé de La Salle, fonda l'institut des Frères de la Doctrine chrétienne et tenta, sans argent, pour l'enseignement primaire, ce qu'avec des ressources immenses, les Jésuites avaient réalisé pour l'enseignement secondaire.

Dès 1707, cet ordre ouvrit à Alais les premières

écoles primaires dans le département du Gard (Dict. Buisson). L'abbé de La Salle fit jurer à ses frères de donner « l'instruction gratuite, et songea même à obliger les parents à envoyer leurs enfants à l'école », ayant ainsi, le premier, l'idée de l'instruction publique et obligatoire. Il ouvrit un séminaire de maîtres à Reims, organisa l'enseignement simultané et conçut l'enseignement professionnel. On peut donc le considérer, à juste titre, comme le fondateur de l'enseignement primaire en France.

III

A la veille de la Révolution, si l'on en croit les admirateurs de l'ancien régime, les écoles primaires étaient nombreuses. Sans en discuter le nombre, on devine ce que pouvaient être le local, les maîtres et l'enseignement de ces écoles.

« Dans les provinces les plus éclairées, dit M. Rambaud, les maisons d'école étaient souvent de pauvres cabanes couvertes en chaume ; ailleurs, l'école n'avait même pas de local déterminé, ou bien, elle se tenait dans une grange, dans un hangar, dans une cave, dans une écurie ».

Le premier venu, faute d'un autre gagne pain, pouvait devenir maître d'école. Il se présentait dans le village où une place était vacante, le jour où devait en être choisi le titulaire. Là, il chantait, montrait son écriture et ses autres talents, exhibait ses recommandations ; et, s'il était agréé, signait le traité qui déterminait ses engagements et sa rétribution. Cette dernière était faible, et ses fonctions multiples. Pour 200 livres, le maître de la commune des Angles (Hautes-Alpes), devait instruire les en-

fants et raser les hommes du village. Ajoutons, à ce triste tableau la servitude du pauvre maître vis-à-vis du curé, qui l'appelait « mon maître d'école », et l'on verra combien sa situation était peu enviable.

L'enseignement donné par de tels maîtres était vraiment dérisoire. Il consistait, dit un mémoire du temps, à « exercer la mémoire et infliger quelques châtimens souvent mal entendus. »

Les filles étaient encore plus négligées que les garçons. Une maîtresse d'école de la Haute-Marne se défendait d'enseigner à écrire à ses élèves « de peur qu'elles n'employassent leur savoir à écrire à leurs amans. »

Ainsi, l'enseignement primaire était précaire sous l'ancien régime et n'avait ni organisation, ni direction d'aucune sorte. Le Châlotais, président du Parlement de Rennes, avait eu l'idée d'une éducation nationale et Turgot en conçut le projet. La Révolution éclata et s'occupa d'établir une organisation générale de l'enseignement. Elle énonça tous les grands principes dont quelques-uns sont passés depuis dans nos lois scolaires, mais n'appliqua, faute de temps et d'argent, aucun des décrets qu'elle rendit, pour assurer cette organisation.

De 1833, date réellement l'enseignement primaire en France. A cette époque, des écoles sont ouvertes dans toutes les communes, des écoles normales sont créées, des maîtres sont formés, des programmes arrêtés.

L'enseignement primaire comprend alors, les écoles primaires, les écoles primaires supérieures et les écoles normales. Un local spécial est affecté à ces écoles ; les maîtres qui les dirigent, sont, la plupart, pourvus d'un titre de capacité et reçoivent une rétribution, ils sont nommés par le conseil

d'arrondissement, sur la présentation du Conseil municipal, après avis du Conseil communal, et sont institués par le ministre lui-même.

L'enseignement qu'ils donnent est un minimum déjà fort raisonnable pour l'époque et comprend, au moins, l'instruction morale et religieuse, la lecture, l'écriture et le calcul.

On constate cependant une grande lacune dans cette organisation qui passe sous silence les écoles de filles; souvent, aussi à cette époque, les écoles, les maîtres et l'enseignement laissaient beaucoup à désirer, parfois autant que sous l'ancien régime. Les principes de l'obligation et de la gratuité n'étaient pas introduits dans la loi.

La République de 1848 revint aux idées de la Révolution en matière d'enseignement, mais n'eut pas le temps de mettre ses idées en pratique.

Le second empire fit voter, en 1850, une loi organique qui, sous des apparences libérales, fut une loi de réaction pour l'enseignement et de tyrannie pour les maîtres. Le programme des écoles normales fut réduit, celui des écoles primaires, divisé en partie obligatoire et partie facultative. Quant aux maîtres, la loi admit, pour leur titre de capacité, une foule d'équivalences les plaça sous l'autorité directe des recteurs départementaux.

Le décret loi de 1854, les livra ensuite à la merci du pouvoir politique, en donnant au préfet, le droit absolu de les nommer, de les déplacer, de les révoquer à son gré, sans présentation et sans appel. La loi de 1867, créa, dans les communes, les écoles de filles ajouta au programme des écoles primaires l'enseignement de l'histoire et de la géographie, et releva un peu le traitement des maîtres.

Néanmoins, et malgré les réformes accomplies sur

les instances de M. Duruy, l'Empire laissait encore beaucoup à faire dans le domaine de l'enseignement primaire.

Cet enseignement ne comprenait en 1871, que les écoles primaires et les écoles normales, les E. prim. S. ayant été supprimées par le silence voulu de la loi de 1850 à leur égard. Dans la plupart des communes, les bâtiments scolaires étaient insuffisants et délabrés.

Les programmes étaient peu étendus et les élèves se distinguaient, sur les bancs de la même école, en élèves payants et élevés gratuits.

Les maîtres, il faut le reconnaître, valaient mieux, quelques-uns surtout, que leurs écoles. N'oublions pas que sous l'Empire, vivaient et les Rapet, les Rendu, les Sarradon. Quelques-uns, cependant, étaient insuffisamment instruits; la plupart, étaient fort mal rétribués; tous, étaient placés sous la double tutelle politique et ecclésiastique.

IV

Ici se termine ce rapide historique, qui, nous retraçant ce qu'a été l'enseignement primaire, nous montre de combien, le présent l'emporte sur le passé, à ce point de vue.

Une série de lois votées et promulguées en 1879, 1880, 1881, 1882, 1883, 1886, 1889 et 1893 ont abouti à notre organisation actuelle.

Aujourd'hui, l'enseignement primaire, s'étend depuis l'école maternelle jusqu'à l'école normale primaire supérieure, passant par l'école primaire élémentaire et supérieure, l'école normale et l'école manuelle d'apprentissage. Il prend l'enfant à sa sor-

tie du berceau, et le conduit jusqu'à son entrée dans la vie.

Ses programmes comportent une instruction complète autant que variée ; ses méthodes se perfectionnent de jour en jour.

Des écoles, mieux comprises, plus confortables qu'autrefois, s'élèvent de toutes parts, et jusque dans les plus humbles hameaux, au point que certains esprits chagrins et rétrogrades, reprochent à la République ce qu'ils appellent, trop magnifiquement, les « palais scolaires. »

Les élèves qui fréquentent ces écoles, sont de plus en plus nombreux et tous instruits gratuitement. Dans bien des endroits même, la caisse des écoles délivre à ces élèves des fournitures et jusqu'à des vêtements, à titre gratuit.

Les maîtres, enfin, sont la plupart instruits et bien préparés à leurs fonctions, mieux rétribués et plus considérés qu'autrefois ; ils sont affranchis du joug ecclésiastique et protégés contre l'arbitraire du pouvoir politique, par l'intervention nécessaire de l'Inspecteur d'académie et du Conseil départemental.

N'avions-nous pas raison d'avancer que, relativement à l'organisation de l'enseignement primaire, le présent l'emporte de beaucoup sur le passé ? Est-ce à dire que cette organisation soit à l'abri de tout reproche, et qu'on ne puisse formuler contre elle aucune critique ?

Tel n'est pas l'avis de M. Maneuvrier, dont nous allons résumer les idées.

V

Dans un ouvrage, paru en 1886, sous le titre de « *L'Éducation de la Bourgeoisie sous la République* »,

l'auteur fait le procès de l'organisation de notre enseignement dans son ensemble, et indique, en passant, les réformes dont lui paraît susceptible l'enseignement primaire. Voici, en substance, ce qu'on lit à la page 41 et dans les pages qui suivent : « Il semblerait naturel que l'instruction primaire servît de base à l'instruction secondaire, et celle-ci, à l'instruction supérieure. Il n'en est rien. Notre enseignement public, dans son ensemble, ne forme pas un système. Vu du dehors, l'édifice pédagogique semble régulièrement ordonné. Pénétrez-y, vous constaterez avec stupeur que les trois étages ne communiquent pas.

La symétrie n'existe qu'à la surface, dans les mots. L'organisme est incohérent ; il y a hétérogénéité entre les administrations, entre les maîtres et entre les études.

Au point de vue administratif, il y a trois directions et trois personnels, liés par le ministre dont l'existence est de nos jours si éphémère. L'enseignement primaire, pour sa part, relève de deux ministères : intérieur et instruction publique. L'école primaire dépend autant du préfet que de l'inspecteur d'académie, puisque le premier nomme et déplace les maîtres que le second dirige.

La diversité des trois ordres d'enseignement est profonde. La loi de 1833 a amélioré, il est vrai, la situation des instituteurs ; d'autres lois ont relevé leur dignité et leur capacité ; il n'est pas moins vrai, qu'à l'heure actuelle, il faut des bacheliers, des licenciés même, pour enseigner dans les classes de huitième et septième des lycées, alors qu'un simple breveté suffit, pour élever et instruire les enfants du peuple.

L'abîme qui existe entre les maîtres, subsiste plus

profond encore entre les élèves. « Il y a deux enseignements primaires ; celui des lycées et celui des écoles communales ; celui qui se paye et celui qui ne se paye pas ; celui des riches et celui des pauvres. » Il répugne à la bourgeoisie d'envoyer ses enfants à l'école publique. Il est vrai, que sa répugnance est le plus souvent justifiée.

Ici, installation grandiose, cours magnifiques, vastes préaux, classes bien aérées et peu chargées, maître d'élite et enseignement très élevé.

Là, au contraire, mauvaise installation, quand l'école n'est pas insalubre, cours étroites et sans préaux, maître souvent surchargé d'élèves et quelquefois peu instruit, partant enseignement parfois déplorable.

D'ailleurs, par les études, l'école primaire ne prépare pas au lycée.

Le grand vice d'une telle organisation est de classer forcément tous les jeunes Français, dès leurs premiers pas dans la vie, en deux catégories irréductibles ou peu s'en faut : d'un côté, dans les lycées, les privilégiés ; de l'autre, dans les écoles primaires, les déshérités. Ainsi, on prépare l'antagonisme des classes, on perpétue le règne de la discorde sociale.

Le tableau tracé par M. Maneuvrier, est peut-être un peu chargé, mais avouons que dans bien des cas, il est au-dessous de la réalité. Le système des bourses permet, dit-on, aux élèves de pénétrer d'un enseignement dans l'autre, et aux fils du pauvre de s'élever jusqu'aux premiers rangs de la société.

Mais, sans parler de la façon parfois injuste dont les bourses sont attribuées, le principe de la séparation existe ; c'est ce principe qu'il faut détruire. Il suffit, pour cela, d'établir une organisation de l'enseignement en rapport avec une nouvelle conception de l'État et des classes dirigeantes.

VI

L'Etat, n'est point une minorité établissant des lois à son profit, et se réservant, depuis tantôt un siècle, tous les emplois lucratifs, par un système d'examens et de concours doublés de stages plus ou moins longs. L'Etat, c'est la nation tout entière ; il a pour devoir de rechercher parmi les enfants de toute condition, une élite laborieuse, intelligente et morale pour la diriger, et de procéder à une sélection attentive à tous les degrés de l'enseignement, pour se procurer cette élite. Ainsi, Platon dans sa République, choisit les magistrats, chefs suprêmes dans la cité, parmi les guerriers les plus solides, les plus sensés et les plus instruits.

Cette élite, ainsi choisie, fournirait à l'Etat, les fonctionnaires de tous ordres dont il a besoin pour assurer le fonctionnement des services publics. Les riches auraient toujours le pouvoir de s'instruire et de lutter pour la conquête des fonctions publiques ; mais la puissance de l'argent serait diminuée, pour le plus grand bien de la justice et de la moralité.

L'enseignement, complètement réorganisé, ne comprendrait plus trois ordres séparés, mais présenterait la double unité administrative et pédagogique.

Un seul chef présiderait aux destinées de cet enseignement, sous toutes ses formes et à tous ses degrés : Instruction classique, primaire, technique, artistique et tout relèverait de son autorité. Ce chef serait assisté de conseils composés de professionnels et de représentants de la société.

Il faudrait ensuite unifier le plus possible la situation matérielle et morale du personnel, affranchir les instituteurs, de la tutelle politique, en confiant leur nomination à leurs chefs universitaires, leur assurer un avancement régulier, établir pour eux des minimums d'émoluments équivalents à ceux des maîtres secondaires ; car, enfin, la peine et les difficultés ne sont pas moindres dans l'un et l'autre enseignement. On devrait, il va sans dire, exiger des instituteurs de nouvelles garanties : une instruction solide et étendue, une étude approfondie des méthodes d'enseignement et une connaissance parfaite des enfants. La situation des membres de l'enseignement primaire serait alors enviable et enviable et l'on ne verrait plus les jeunes gens les plus intelligents dédaigner l'enseignement, lui préférant le commerce et l'industrie qui leur promettent plus d'honneurs et moins de peine, plus de considération et plus de profit. M. Maneuvrier dit avec raison : « Créez de bonnes positions et vous aurez de bons maîtres, ayez de bons maîtres et vous aurez de bons citoyens. »

Avec l'unité administrative, il conviendrait de réaliser, dans l'enseignement, l'unité pédagogique.

L'enseignement primaire formerait le premier degré d'enseignement, donnant à tous les citoyens le minimum d'instruction nécessaire à l'exercice de leurs droits. Les classes de neuvième, huitième et septième, comme aussi les classes enfantines des lycées seraient supprimées.

L'enseignement secondaire, formerait le deuxième degré et comprendrait l'enseignement de culture générale classique ou moderne et l'enseignement professionnel. Enfin, l'enseignement supérieur servirait de couronnement aux études et jouerait le

rôle d'enseignement créateur, laissant aux deux autres ordres le rôle d'enseignements distributeurs. Ces idées, qui choquent quelques-uns de nos lecteurs, peut-être, ne sont pas cependant nouvelles. On les trouve déjà dans le rapport de Condorcet à la Convention nationale. L'enseignement, d'après son projet, devait être donné gratuitement, dans quatre catégories d'écoles, toutes se faisant suite et se complétant mutuellement.

Ces mêmes idées, Bersot les indiquait en 1848;(1) et enfin elles sont appliquées en Suisse et aux États-Unis. Dans la République américaine, l'organisation de l'enseignement n'est pas uniforme ; d'une façon générale, cependant, elle prévoit trois catégories d'écoles :

- 1° Les écoles élémentaires de 6 à 10 ans ;
- 2° Les écoles de grammaire de 10 à 15 ans ;
- 3° Les écoles supérieures de 15 à 18 ans ou plus.

On remarque, dans ces écoles, la présence, sur les mêmes bancs, d'enfants issus de toutes les classes de la société.

Écoutez ce qu'écrit à ce propos M. Hippeau, dans son beau rapport sur « *L'Instruction aux États-Unis* ». « L'école primaire, aux États-Unis, est un premier trait-d'union entre les différentes classes de la société, tandis que, dans les nations européennes, elle établit et consacre, en quelque sorte, le point de départ de l'inégalité et de la séparation des classes..... »

Et plus loin, il ajoute : « L'exemple des États-Unis répond encore d'une manière péremptoire aux objections présentées, quelquefois, au sujet de la réunion, dans les mêmes écoles, des enfants de la

(1) Michelet les développe dans *Le Peuple* p. 272

bourgeoisie et de ceux du peuple. Le système qui met en contact des jeunes gens et des jeunes filles apportant des manières distinguées et un langage correct et pur, et des enfants du même âge, appartenant à des parents qui n'ont pu leur donner qu'une éducation imparfaite, a pour effet, non de faire perdre aux premiers les avantages qui les distinguent, mais d'y faire participer les seconds, non de faire descendre les premiers, mais de faire monter les seconds à leur niveau (1) ».

En résumé, ce que nous demandons avec M. Maneuvrier, et à l'exemple de ce qui se pratique aux Etats-Unis, c'est la réorganisation complète de notre enseignement à tous ses degrés, dans le sens de l'unité administrative et pédagogique, c'est que les maîtres primaires soient de mieux en mieux préparés comme aussi de plus en plus rétribués, c'est enfin, que l'enseignement primaire forme le 1^{er} degré d'enseignement et que l'école primaire devienne réellement « l'école nationale ». Ainsi que l'a dit M. Maneuvrier et c'est par là que nous terminerons : « La condition même de la démocratie, c'est la fusion des classes, dans la grande idée de la patrie et de la solidarité commune. Or, c'est à l'école primaire que cette grande idée doit commencer à germer, dans la camaraderie des études et des jeux ; et c'est au régiment qu'elle doit s'épanouir dans la fraternité des armes. »

A. CARAYON.

(1) Dans le duché de Luxembourg, tous les enfants passent par l'école primaire, et sur 30.000, 11 seulement reçoivent l'instruction chez eux (Rapport de M. Mutelet) *Revue pédagogique*. Août 1897.

L'Administrateur-Gérant : GERVAIS-BEDOT.

Nîmes. — Imprimerie Générale rue de la Madeleine, 21

UNE EXCURSION EN CHINE

Les officiers français, qui sont à la frontière chinoise, ont de fréquentes occasions de visiter les officiers chinois établis en face d'eux. Ils saisissent avec empressement ces occasions. Ils les font même naître au besoin. Une visite en Chine a toujours pour eux beaucoup d'attraits : elle les arrache à leur vie parfois monotone, satisfait leur soif d'inconnu, leur goût d'aventure, leur permet d'observer ce qui se passe de l'autre côté de leur limite et d'y recueillir des renseignements utiles. L'esprit d'observation trouve toujours à y glaner quelque chose, à y relever un trait, un détail, qui en disent plus que bien des choses ; enfin, ils étudient un terrain sur lequel ils pourraient être appelés à combattre.

Voici ce que raconte l'un de nos officiers : (1)

Nous sommes allés de Ta-Lung à Long-Tcheou, 36 kilomètres. En partant de Ta-Lung, on franchit d'abord le Song-Bang-Giang et on passe sur la rive droite qu'occupe, presque en face, le poste chinois de Thui-Cao. Lorsqu'on veut visiter un poste au delà de la frontière, il est de règle de prévenir le commandant de ce poste par un mot avec une carte de visite. L'officier chinois envoie comme reçu sa carte de visite, grand papier rouge portant son nom

(1) Voir la carte jointe à la *Revue du Midi* du 1^{er} Juillet 1898.

en caractères chinois : c'est le laisser passer. Il n'y a jamais de communication sans cette formalité.

Le commandant est ici un colonel chinois, le colonel Son, qui commande tous les postes de la frontière du Quang-Si. Nous partons à cheval précédés de notre escorte et suivis des nos coolis et de nos boys. Le colonel habite Thuy-Cao, grand marché au confluent du Song-Bang-Giang et du Song-Bac-Wong. Le village est dominé par un demi cirque que commandent deux fortins armés de canons. Les deux fortins sont réunis par un mur crénelé, qui ferme le cirque et renferme l'habitation du colonel, les établissements militaires, les casernes. Le village est situé en aval de la citadelle.

Le Colonel est le frère du maréchal Son, installé à Ping-Siang (N. E de Dong-Dang et S. O de Long-Tcheou), qui commande lui-même toute la frontière depuis la côte jusqu'à Moncay, grand dignitaire de l'Empire, précepteur des enfants du fils du ciel et notre intermédiaire officiel avec la Cour de Chine. Il nous attend dans sa cour, entouré de son poste de réguliers et nous fait le meilleur accueil. C'est un grand fort bel homme d'une cinquantaine d'années, ne parlant pas le français, mais très intelligent, très fin, quoique d'extérieur mongole, doué d'une grande souplesse, saisissant facilement les choses et sentant l'homme du monde.

Il est rieur, plaisant, d'une amabilité débordante, d'une politesse raffinée, plein de bonhomie et d'un tact exquis. Il fait les honneurs de chez lui avec beaucoup de bonne grâce et à la façon dont il donne ses ordres, on sent en lui le chef et l'homme de race.

Il est entouré de quelques officiers, qui ne le valent pas : quelques uns sentent le pirate et le parvenu. L'un d'eux est un ancien pirate, d'une fami-

liarité commune, rustre, néanmoins fin et rusé. Ces oppositions de nature et d'éducation sont faciles à comprendre. Après avoir conquis la Chine au milieu du dix-septième siècle, la dynastie actuelle, mongole, craignant de nouvelles révolutions, mit de côté la caste militaire déjà battue en brèche par les lettrés et les mandarins civils. Les militaires peu à peu déconsidérés, réduits à un rôle de milice policière, ne tardèrent pas à perdre leur prestige, leur recrutement s'en ressentit et l'armée devint bientôt le refuge des illettrés, des paresseux, des vagabonds. L'esprit de chevalerie y a régné autrefois comme chez nous au moyen-âge. Les anciennes peintures de l'Annam, représentant de superbes cavaliers se pourfendant vaillamment en champ clos devant des dames, en font foi.

Avec les progrès de la civilisation, la bravoure a du céder le pas à la sagesse. Mais les Chinois se sont immobilisés et n'ont pas su s'élever à la période d'organisation raisonnée. Ils ont négligé la science des armes et leurs masses innombrables, mais indisciplinées et mal armées, n'ont pu résister aux petites armées européennes, puis à l'invasion Japonaise.

Il n'y a pas en Chine d'aristocratie militaire. Sur la frontière seulement où l'élément militaire a du nécessairement prendre de l'importance par les services rendus, il s'est créé une espèce de coterie militaire, le fils a pu hériter de la fortune du père, mais, en général, tous les chefs sont des parvenus, fils de leurs œuvres. Aussi officiers et soldats ayant la même origine, vivent-ils pour ainsi dire côte à côte, à l'exception toutefois des grands chefs. A part ceux-là, la seule différence sensible qu'il y ait entre les chefs et les soldats, c'est que les premiers ont le droit de se faire obéir et, au besoin de faire couper la tête aux récalcitrants.

La plupart des officiers actuels sortent des bandes de pirates dans lesquelles ils avaient fait leurs preuves. L'armée de Liu-Vinh-Phoc, qui nous a si longtemps résisté au Tonkin, était superbe, bien organisée, manœuvrière et très brave; elle a fourni les meilleurs officiers à la Chine. D'autres individus, qui se trouvaient au Tonkin ou en Annam comme marchands, artisans, trafiquants, dépossédés et ruinés par la conquête française, ont dû se réfugier à la suite des armées chinoises. Ils se sont faits vivandiers, mercantis, interprètes, espions, puis ils ont pris un fusil et sont entrés dans le rang. Dans une armée pareille, un homme de ressources et de volonté devient vite officier. Tel Colonel chinois n'a pas d'autre origine. Plusieurs officiers étaient à Son-Tay avec les pavillons noirs ou à Lang-Son avec l'armée du Quang-Si.

Il y a à Thuy-Cao une compagnie de réguliers. Parmi ceux-ci on peut reconnaître plusieurs anciens pirates qui ont guerroyé chez nous et qui regrettent certainement leur ancien métier, alors fort lucratif. Ils sont armés du fusil Martini-Henry, avec chargeur, de fabrication belge. Dans les marches, ils portent l'arme sur l'épaule, la crosse en l'air. Leur tenue très simple est assez bonne, leur attitude sous les armes convenable.

Le colonel nous invite à déjeuner, — il n'y a pas de visite sans cela, — un déjeuner à la française avec du champagne; il se montre très aimable pour nous et emploie souvent des formules de politesse qui sentent le gentilhomme.

Thuy-Cao est un marché très important où affluent, tous les vingt jours, de vingt kilomètres à la ronde, tous les produits du Song-Bang-Giang. C'est un véritable port qui reçoit, en entrepôt, de

Chine d'une part, les marchandises et denrées chinoises destinées à la région de Cao-Bang et du Tonkin, d'autre part, tout ce qui est destiné à la région de Long-Tcheou. Ce n'est pas un pays de production, c'est un pays d'échange, lequel se fait surtout par les Chinois. Peu de Thos habitent ce point, la culture du sol se fait dans les villages environnants, Le jour de marché, des escouades de paysans et paysannes débouchent de tous les sentiers de la plaine et de la montagne, trotinant leur bambou sur l'épaule, et portant ainsi les produits parfois les plus bizarres : quartiers de lard, cochons vivants, enfermés dans des paniers de bambous, sacs de riz, chats, (très estimés comme destructeurs des rats et amis du foyer), bananes, maïs, sucre de canne solide et aggloméré autour de petites baguettes de bambous, légumes, jardinage, etc., etc. On peut évaluer à 5,000 le nombre de ces paysans accourant au marché.

Les droits ou patentes du marché constituent un revenu considérable pour l'administration locale ; les Chinois y réalisent de grands bénéfices. L'importance de ce marché tient à la position de Thuy-Cao au confluent du fleuve et de son affluent le Song-Bac-Wong. Nous avons aussi des marchés au Tonkin, ils ne sont pas aussi fréquentés.

Un autre marché chinois bien important surtout au temps de la piraterie, est celui de La-Hoï, à 6 ou 7 kilomètres N. E. de Thuy-Cao, dans l'intérieur des terres.

Le Colonel nous donne une escorte de réguliers pour nous conduire. Il est nécessaire en Chine d'être placé sous la sauvegarde de l'autorité chinoise. Les routes ne sont pas très sûres : les pirates expulsés du Tonkin ont été amenés à exercer leur industrie

en Chine, et les chefs militaires de la frontière doivent à chaque instant organiser de petites expéditions pour réprimer le brigandage. Ce n'est plus la piraterie telle qu'elle existait au Tonkin il y a quelques années, véritable entreprise organisée avec le concours tacite ou avoué des chefs militaires Chinois, souvent même avec leurs hommes, c'est le brigandage tel que nous l'avons connu en France, à l'époque des routiers, après la guerre de cent ans. On rencontre parfois sur les routes des têtes suspendues dans des paniers à claire-voie, fixés au bout de longues perches de bambous, qui témoignent de l'énergie que déploient les Chinois pour purger leur pays de ces malandrins.

C'est aussi pour une question d'apparat et un motif pratique que les voyageurs de marque se font escorter. Nous en faisons autant de notre côté pour les Chinois qui viennent nous visiter et ces égards naturels font l'objet d'un règlement de police frontière. Des deux côtés, on ne pénétrerait pas sans escorte.

Après un salut cordial de part et d'autre, nous remontons à cheval, quittons Thuy-Cao et prenons la route de Long-Tcheou.

Jusqu'à Phuc-Hoa, sur notre territoire, le fleuve a été resserré entre des parois rocheuses ; à partir de ce point, la plaine s'élargit un peu, pour former encore un étranglement vers Thuy-Cao, au delà duquel les mamelons terreux et boisés, qui s'accrochent aux rochers, s'étendent, s'aplatissent, ne forment plus qu'une plaine ondulée, dans laquelle le fleuve s'élargissant serpente en nombreux méandres jusqu'à Ha-Dong, 20 kilomètres de Thuy-Cao, autre marché très important.

La vallée est superbe, bien cultivée. Des deux

rives se détachent des sentiers conduisant à des gorges, à des trouées dans les mamelons par où on accède aux villages ou aux cirques de l'intérieur. Un sentier étroit conduit au Nord, au marché de La-Hoï, un autre au Sud à la porte de Bo-Cup. Une route contourne au Sud les massifs rocheux et gagne, par un long détour Ha-Dong, où la vallée atteint 4 ou 5 kil. de largeur.

Les jours précédents nous avons vu le marché de Thuy-Cao. Aujourd'hui nous assistons à celui de Ha-Dong, qui nous offre un spectacle original. Nous avons aperçu sur la route ou débouchant de divers sentiers de longues théories de jeunes filles Thos ou Mans endimanchées, vêtements neufs, bien coiffées, les cheveux gentiment coupés sur le front — à la chien — jolis chapeaux de bambous en forme de pagode, marchant comme de petites pensionnaires dans leur costume noir, sous la conduite d'un vigoureux gaillard à cheval, notable ou maire du village. Elles prenaient à notre passage des airs timides ou discrets et levaient gauchement leur chapeau selon la règle. Elles se rendaient au marché. Là, elles s'alignent devant des paniers de riz, les jambes croisées, accroupies. Elles sont en grand nombre et attendent modestement la visite de jeunes gens, qui passent à distance et paraissent en faire une inspection détaillée.

C'est le marché des Congaies. A certaines époques de l'année, toutes les jeunes filles nubiles de la région se réunissent ainsi au marché, comme à une kermesse. Les jeunes gens s'y rendent de leur côté et font choix d'une femme. Ils parcourent les rangs des jeunes filles, jettent leur dévolu, font timidement d'honnêtes propositions et, s'ils sont agréés, il ne leur reste plus qu'à aller demander la bien-

aimée dans sa case et à en payer le prix devant le Li-Thuong ou maire du village. Le retour du marché est parfois fertile en incidents variés. Tout cela se passe d'ailleurs très sérieusement, selon le caractère des montagnards, qui ne riant jamais, ont l'esprit tourné vers les choses sérieuses, conservent un air grave, réservé, digne, ne se livrent pas et vivent avec nous sur le pied d'une extrême réserve.

La-Hoi, Thuy-Cao et Ha-Dong avaient une extrême importance au temps de la piraterie. Thuy-Cao opérait pour l'Est de la frontière et la vallée du Song-Bang-Giang tonkinois. La-Hoi opérait pour le Nord-Est. Celui-ci d'importance secondaire reliait Ha-Dong au Deo-Luong, région montagneuse au Nord-Est. C'est surtout un marché très important pour les buffles. Tous les animaux volés chez nous se revendent là et les autorités chinoises réussissent parfois à y surprendre nos brigands. De nombreux sentiers mènent de notre territoire à ce marché et les pirates étaient toujours sûrs de trouver un refuge dans ce pays peu connu et où tous les villages leur servaient de réservoir.

Les produits de la piraterie venus des deux points précédents étaient expédiés sur l'arrière à Ha-Dong, où se tenait surtout le marché des femmes. Les chinois de l'intérieur du Quang-Tong venaient y acheter des esclaves et allaient ensuite organiser leurs convois et leurs expéditions à Long-Tcheou. Depuis la pacification du Tonkin, ces points ont beaucoup perdu de leur importance. Long Tcheou avait la spécialité de la vente des armes. Il y affluait quantité de fusils de toutes provenances anglaise, allemande, française et même chinoise. Les chefs pirates venaient y équiper leurs bandes. On y fabrique aussi des

coupe-coupe, des lances, des trompes de guerre, des uniformes ou casaques pour les réguliers, en un mot tout ce que comporte l'attirail d'un guerrier. Aujourd'hui, Ha-Dong, et Long-Tcheou aussi en sont réduits au commerce honnête.

On fait peu de culture à Ha-Dong, on y manutentionne et y manipule les produits des champs apportés par les paysans et surtout le sucre de canne, qui s'y récolte en grande quantité. Ce sucre est apporté à l'état de cassonade agglomérée, solidifiée en plaques, comme la cire dont elle a la couleur, ou bien appliquée en couches de quatre ou cinq centimètres d'épaisseur autour de petites baguettes de bambous. Il est en partie consommé à l'état brut par les habitants, qui en sont très friands. C'est pour eux un régal. Ils mâchent de la canne à sucre en guise de rafraîchissement ou simplement comme passe-temps. Le sucre brut est aussi employé en Chine pour la confection de matériaux de construction. Avec du papier réduit en pellicule très mince, soyeux, non glacé, se dissolvant facilement dans l'eau, du sable, de la chaux et du sucre, ils fabriquent une sorte de ciment assez résistant, qui leur sert à parqueter les appartements. Ils manipulent aussi le sucre, le blanchissent par des lavages, le réduisent en poudre, le font sécher au soleil et en obtiennent une cassonade semblable en tous points à celle vendue chez nous, qui est ensuite expédiée sur la côte pour y être raffinée. Le sucre brut solide se vend dans les pays de 2 à 5 centimes le kilogramme annamite (environ 600 grammes), soit de 5 à 7 1/2 centimes. La canne à sucre réussit admirablement dans les vallées où la rivière fournit à la fois l'eau pour les irrigations, la force motrice nécessaire aux meules qui broient la canne et un moyen de transport, des plus écono-

miques. Un planteur audacieux et possesseur de quelques capitaux pourrait en tirer un grand parti. C'est la source d'un commerce important pour le pays et qui, avec les progrès de la mise en valeur du sol, tendra encore à s'accroître. La place et les rues de Ha-Dong sont envahies par des nattes, des caïphens, jouant le rôle de nos bourrenques, et sur lesquelles sèche au soleil du sucre pulvérisé.

Un lieutenant Chinois, avec environ 100 hommes, occupe Ha-Dong. Il appartient à la compagnie qui a son centre à Bo-Cup, en face Na-Lan.

Il n'y a pas de citadelle dans la ville. Le Lieutenant habite une vieille pagode avec quelques hommes. Le reste de son détachement garde trois ou quatre forts perchés comme toujours à des hauteurs vertigineuses sur les crêtes des massifs rocheux, au Sud-Est de la ville. Ces forts élevés ont l'avantage de servir de postes optiques. Ils communiquent à l'Ouest avec ceux du Song-Bang-Wong, en face et au Nord-Est de Ta-Lung, par eux avec Thuy-Cao, au Sud et avec celui Tong-Qui. Celui-ci communique avec ceux de la frontière de l'Est, jusque très loin au Nord au moyen d'une succession de nids d'aigle. Il y a là un réseau complet. Les Chinois savent parfaitement comme les Arabes, se faire des signaux de nuit au moyen de feux. Le jour ils se font des signaux avec leurs immenses drapeaux de toutes couleurs qui, à ces hauteurs, se détachent nettement sur le ciel. Ils peuvent ainsi être rapidement renseignés sur tout mouvement insolite à la frontière. Le Lieutenant de Ha-Dong est un vieux soldat qui a certainement guerroyé autrefois sur notre territoire.

En quittant Ha-Dong, nous descendons au fleuve par un escalier de près de 20 mètres de hauteur,

nous franchissons le Song-Bang-Giang et gagnons la rive gauche par un escalier semblable à celui de la rive droite. En Chine, comme au Tonkin, les lits de rivière sont très encaissés. On y descend soit des villages, soit des villes, par des escaliers en pierre fort bien construits, mais très raides. Les chevaux du pays sont très exercés à cette gymnastique.

La route de Long-Tcheou est bonne en tant que route chinoise. Le mot de route est d'ailleurs bien pompeux pour désigner les voies de communication de ce pays. Les chariots et les voitures ne sont utilisés par les Chinois que pour de courts transports à travers les plantations. Le véritable, le meilleur et le plus économique moyen de transport est le coolie. Les chemins ne sont donc tracés que pour le passage des piétons et des cavaliers. Une route est considérée comme bonne si elle a un mètre de largeur et peut être parcourue partout à cheval. Il n'y a d'ailleurs au Tonkin que quelques artères principales, telles que la grande route de Lang-Son à Cao-Bang et quelques tronçons voisins des grands centres qui soient praticables aux voitures. Et encore la nature du sol est telle, les pentes sont parfois si fortes, si capricieuses, les pluies si destructives, que, malgré des travaux incessants, ces routes seraient considérées en France comme impraticables aux voitures. Ce sont simplement des sentiers naturellement suivis par les indigènes et parfois à peine débroussaillés. Celle de Long-Tcheou est toutefois une exception : elle a 2 mètres de largeur, est assez bien tracée et comporte un certain nombre d'ouvrages d'art assez solides, assez bien établis.

La Genèse d'une route est d'ailleurs bizarre dans ce pays. Sur une route à peine tracée, les chinois n'hésitent pas, pour franchir un ruisseau, à construire

un superbe pont en belles pierres, parfois en granit de grand appareil. A travers un terrain marécageux, ils élèvent une longue digue terrassée. Contre un flanc rocheux et élevé dominant une rivière, ils construisent un terrassement d'une trentaine de mètres de hauteur, mais s'occupent à peine des autres sections de la route. La main d'œuvre ne leur faisant pas défaut, ils tranchent dans le grand et ne négligent rien pour faire un chef d'œuvre. L'œuvre accomplie, on n'y revient plus jamais : les ouvrages d'art subsistent, les simples travaux, les petits terrassements disparaissent, n'étant jamais entretenus, et la route offre souvent de regrettables solutions de continuité. Au Tonkin, nous nous contentons de simples ponts en bois sur les petits ruisseaux, mais il y en a sur tous, nous évitons les grands terrassements en gagnant les flancs des hauteurs, nous contournons les massifs rocheux et cherchons à atteindre les cols par des pentes à peu près uniformes, mais aussi nos routes sont partout praticables.

Pour gravir les pentes trop raides ou rocheuses, les chinois ont un système qu'on pratique fréquemment dans les Alpes et les pays de montagnes. Ils franchissent les pentes au moyen d'escaliers que les chevaux du pays gravissent ou descendent merveilleusement bien. Naguère encore, les routes du Tonkin étaient ainsi établies : telle la route de Lang-Son à Cao-Bang, qui avait un escalier de 200 mètres de hauteur entre That-Khé et Dong-Khé, escalier fait de perches de gros bambous mâles, posés parallèlement sur le sol, fixés par des pieux et déterminant ainsi une succession de marches formées de terre battue. Sur la route de Long-Tcheou, on franchit ainsi à chaque instant des escaliers de 10 à 15 marches,

La vallée du Song-Bang-Giang est bien cultivée, peuplée et fertile ; elle donne à peu près les mêmes produits qu'au Tonkin et peut devenir fort riche. Ce qui frappe le regard, c'est la prospérité apparente des campagnes, des villages, des villes. Les agglomérations y sont plus nombreuses qu'au Tonkin, la population y est dense, aisée, industrielle et active. Ce pays forme en effet les anciens confins pirates, il s'enrichissait aux dépens du notre. Les campagnes du Tonkin ont du être autre fois aussi peuplées que celles de la Chine, on a cependant l'impression qu'ici la race chinoise se sentant chez elle s'y est plus développée et y a formé des agglomérations plus nombreuses. Lang-Son, Cao-Bang n'ont jamais atteint la prospérité des villes chinoises. On sent que le Tonkin n'a été pour la Chine qu'un terrain d'exploitation, une possession transitoire, tandis que la population chinoise fourmillait sur son propre sol, chassait les Thos de la plaine et les refoulait peu à peu dans les montagnes élevées ou au delà des frontières.

En aval de Ha-Dong, la vallée s'élargie et atteint 4 ou 5 kilomètres. Le terrain est plus accidenté, le sol plus mouvementé. A environ 4 kil. avant d'arriver à Long-Tcheou, la vallée est barrée par un énorme massif rocheux dont toute la crête est couronnée de forts et d'ouvrages, constituant, en apparence au moins, de sérieuses défenses.

Ce sont de vraies citadelles avec des bastions et embrasures garnis de canon qui se profilent sur le ciel. Au centre du fort et le dominant s'élève une plate-forme, formant kiosque, couvert d'un toit pointu, au dessous duquel on distingue un ou deux canons de gros calibre, de fabrication allemande dans le genre de notre 115 ou de notre 220.

Le fleuve contourne le pied du massif et la route passe, à 800 mètres de là, sur la rive gauche, au-dessus des mamelons. On atteint alors un col d'où l'on aperçoit Long-Tcheou, jusque-là masqué par le massif rocheux. Le Song-Bang-Giang passe au Nord du massif, le Song-Ki-Kong au Sud et le confluent a lieu au Sud-Est, déterminant une longue presqu'île formée par les alluvions.

La ville principale et la citadelle sont sur la rive gauche de Song-Bang-Giang. La presqu'île est occupée par un faubourg et quelques constructions européennes, le Consulat français, par exemple. En aval du confluent et sur la rive droite, s'élèvent les constructions de la nouvelle ville européenne. Au delà, le terrain est très ondulé, mamelonné et creusé par un profond sillon dans lequel coule le fleuve qui porte ses eaux à Canton.

La citadelle est entourée d'une muraille en briques. A l'intérieur se trouvent des baraquements pour la garnison, les officiers et le personnel militaire. Elle occupe le point le plus élevé de la berge. De part et d'autre, sur la rive du fleuve, s'étend la ville chinoise. De vastes faubourgs peuplés, avec de nombreux jardins bien cultivés forment l'enceinte extérieure. Toutes les maisons sont construites avec de petites briques d'une teinte uniformément grisâtre, elles n'ont qu'un rez-de-chaussée, ne sont pas plafonnées, mais bien charpentées et couvertes en tuiles. Serrées les unes contre les autres, s'alignant le long de rues étroites, pavées avec de larges dalles de pierres, ayant leur façade envahie par des étalages de toute sorte, des enseignes suspendues entre ciel et terre, et les rues coupées à chaque instant par des marches d'escaliers, avec une nombreuse population en mouvement, elles rappellent certaines parties de la ville d'Alger ou les cités indigènes de l'Algérie.

Une très longue rue, la plus importante, est parallèle au fleuve. Les autres, à un niveau supérieur ou inférieur communiquent avec elle par de larges escaliers de 4 ou 5 mètres de largeur, qui descendent parfois jusqu'au fleuve où s'entassent quantité de maisons bâties au dessus de l'eau sur pilotis. Il y a dans certaines rues, une succession interminable de boutiques, garnies d'auvents, de magasins de toutes sortes largement ouverts et le commerce se fait en plein air par une nuée de vendeurs, d'acheteurs, de porteurs et de coolies. C'est un va et vient continu, un fourmillement incessant. Ça et là, à un élargissement de rue s'élève une pagode, se dresse un marché couvert. Du côté du Nord d'autres voies parallèles à la grande rue communiquent entre elles que par des ruelles très capricieuses, tantôt étroites, tantôt larges, coupées de nombreux escaliers ou parsemées de vastes terrains vagues. Dans les magasins chinois on ne vend pas des marchandises spéciales, comme la plupart du temps en France. On peut voir à la fois dans la boutique d'un chinois, des étoffes, du savon, de la parfumerie, du riz, du poisson salé, des pantoufles et même des montres allemandes.

Le fleuve est très animé et constitue un véritable port. La rive gauche encombrée de barques, de sampans, de jonques même sur lesquels fourmille une population grouillante, sampaniers, mariniers, marchands, colporteurs, n'ayant d'autre domicile que le sampan. Et tout cela a un aspect général peu propre et sent l'encombrement et le brocantage.

La colonie européenne se compose de 7 ou 8 français, et de 12 à 14 autres individus, employés des douanes et généralement anglais. Notre consul habite une jolie propriété dans la presqu'île, près du

confluent. Fatigué par un séjour de 14 ans en Chine, à Hong-Kong ou à Shang-Haï, il se repose dans cette ville ; c'est un agent très utile pour nous et en même temps une source de renseignements précieux. Il y a aussi le docteur Thoulin, chancelier du consulat, médecin du consulat et de la compagnie Fives-Lille. Ancien médecin de la marine, il a fait le service à Cao-Bang dans un bataillon de la Légion et y a été décoré à la suite de l'affaire de Na-Lan, en août 1892, dans laquelle des réguliers de Bo-Cup déguisés en pirates avaient surpris dans un cirque une reconnaissance et l'avaient en partie détruite. Ce médecin jeune encore, a su se faire là une situation très brillante. Le directeur de la compagnie Fives-Lille est le colonel en retraite Vallière. C'est cette compagnie qui, appuyée et subventionnée par le Gouvernement, a obtenu la concession du chemin de fer de Long-Tcheou et celle d'un vaste terrain sur la rive droite du Song-Bang-Giang sur lequel commence à s'élever une ville européenne.

La gare est tracée à l'extrémité d'une belle avenue de 26 mètres de largeur et la ville naissante commence à sortir de terre. Mais les autorités chinoises soulèvent à chaque instant de nouvelles difficultés, les contestations sont nombreuses, les interprétations divergentes, des influences contraires ne cessent d'agir et on a affaire ici à la duplicité, à la lenteur et à la passivité chinoises, dont on ne peut triompher parfois qu'au moyen des arguments usités en Orient.

En arrivant, nous sommes allés à la citadelle et y avons été reçus très cordialement par les officiers chinois, qui nous ont invités à leur table. Nous avons été reçus ensuite par les Français habitant Long-Tcheou, qui nous ont fait visiter la ville et nous ont mis au courant de la situation du pays. On sent

qu'il faudrait peu de chose pour que ce territoire fut cédé à la France, ces Messieurs le désirent vivement et se demandent ce que nous attendons pour parfaire l'œuvre qu'ils ont commencée.

Le maréchal Son se trouvait par hasard à Long-Tcheou. Il a son quartier général à Ping-Siang, où doit passer le chemin de fer, et c'est avec lui que la question a été traitée.

Devenu par notre influence chef des confins militaires, il nous a été d'abord favorable, mais, depuis, subissant sans doute une influence occulte, il dit que les frais d'établissement de la voie, que doit supporter la Chine, sont trop élevés, demande des rectifications de tracé dans un intérêt militaire ou politique ou commercial, soulève des objections et temporise. Le colonel Vallière, pris entre le ministre des colonies, celui des affaires étrangères et l'autorité chinoise, s'impatiente et se désole de cette perte de pays. Il espère cependant faire entendre certaines raisons au Maréchal.

Revenu seul à la citadelle, pendant que mon camarade s'attardait en ville, j'ai pu jouir d'un curieux spectacle : un exercice de guerre fait par les réguliers chinois. Les Chinois considèrent le secret de ces exercices comme indispensable au salut de l'Empire, j'ai pu les voir à travers une porte.

Dans l'angle d'une vaste cour de la citadelle, ayant 70 ou 80 mètres de côté, se trouvaient réunis les officiers et le maréchal observant la manœuvre. C'était un exercice de combat avec cartouches à blanc. Les réguliers massés en désordre à une extrémité de la cour avaient en face d'eux des drapeaux dans un angle figurant l'ennemi. Un officier chinois suivi de son drapeau de commandement rassemble sa compagnie. Les hommes se bousculant,

jacassant, le fusil sur l'épaule, se mettent en une file indienne et sinueuse mêlée de drapeaux et de fanions, chaque escouade ayant le sien. Tout étant prêt, l'officier, au milieu du bruit et du désordre se met en marche décrivant toutes sortes de méandres et la file indienne le suit : c'est la marche d'approche nécessitée par la nature du terrain, telle que nous l'employons nous-mêmes dans la brousse en suivant les sentiers tortueux. La marche d'approche terminée, on s'arrête en face de l'ennemi, en masse et en désordre. L'officier muni d'une canne et son drapeau à côté de lui, se met sur le flanc, et à son signal, chaque escouade sort du tas avec son fanion, court 4 ou 5 pas, s'arrête, les hommes prennent instantanément la position du tireur, à genou ou debout, à volonté. Pour tirer debout ils prennent notre position de l'escrime à la baïonnette. Parfois ils n'épaulent même pas et gardent la crosse au flanc, Tout cela se fait très rapidement. Le premier prêt tire et aussitôt partent tous les fusils comme dans un feu de salve raté. On entend distinctement les premiers coups de fusils, les autres forment aussitôt une salve en somme assez bonne. Courir à la ligne de feu, mettre en joue, tirer, ne demande que trois secondes. Ils ne visent pas et tirent au milieu du brouhaha, des réflexions de chacun, des interpellations réciproques.

Dès qu'ils ont tiré, ils font demi-tour, s'écartent un peu sur le flanc en désordre, déchargent leur étui et passent une baguette dans le canon pour le nettoyer.

Pendant ce temps, la deuxième escouade tire et ainsi de suite jusqu'à la gauche. Les escouades ayant tiré, ils se précipitent tous à la fois sur la ligne, au hasard, et brûlent le plus vite possible leurs muni-

tions : c'est le feu rapide et le feu à répétition. Les trompes de guerre donnent leurs notes sourdes, basses, uniformes et lugubres, les drapeaux s'agitent, puis..... le feu s'éteint faute de munitions. La manœuvre est finie. Le Maréchal et les Officiers paraissaient fort satisfaits.

Le Maréchal est un homme distingué et fort intelligent. Il commandait en 1885, à Lang-Son et ne craint pas de raconter, dit-on, qu'alors que notre armée en proie à la panique, fuyait vers Lang-Son, lui-même, considérant la partie comme perdue, courait s'abriter à Long-Tcheou, pour y tenter une dernière résistance et était fort surpris, le lendemain, de ne pas nous voir sur ses traces. A quoi tient le sort des ministères !

Nous sommes revenus le lendemain à notre poste, enchantés de notre promenade, ravis de ce que nous avons vu et nous promettant de recommencer nos observations sur un autre point de la frontière.

Tel est le récit de l'officier dont nous n'avons fait que condenser et coordonner les nombreuses notes.

Général BERTRAND.

LE GARD PRÉHISTORIQUE

GROTTE SALPÊTRIÈRE (Suite)

*Les arts du dessin et le mobilier de l'homme
magdalénien.*

Pendant la dernière phase de l'époque quaternaire, alors que de nombreuses troupes de rennes lui assuraient sa subsistance, l'homme eut de plus nobles occupations que celles de pourvoir à sa nourriture de chaque jour, et de protéger son existence sans cesse menacée par les féroces animaux dont il était venu disputer l'empire. Du reste, ses craintes étaient moins vives.

L'ours dépossédé de son antre, avait fui vers les forêts sombres ; le mammouth déclinait, ce géant des glaciers ne trouvant plus alors un monde qui lui fut conforme, disparaissait à mesure que la terre se réchauffait, et se réfugiait dans les fiords de la mer polaire, comme aujourd'hui le bison, au plus épais des forêts de la Lithuanie.

Déjà l'amour du beau, qui constitue l'un des traits distinctifs de notre espèce, se révélait par des créations artistiques qui attestent la supériorité de nos ancêtres primitifs sur la plupart des sauvages, nos contemporains. Leurs essais de sculpture et de dessin, tracés sur le bois ou sur la pierre, font

l'office de manuscrit, et nous sont d'un puissant secours ; ils encouragent nos investigations ; leurs données fournissent des notions plus exactes, et, par induction, elles nous aident à résoudre le problème des us et coutumes des peuplades primitives qui foulèrent le sol de la Gaule méridionale.

Le bois et la pierre ne sont pas les seules matières qui dans la Grotte Salpêtrière, comme en bien d'autres cavernes, ont pu conserver le souvenir de ses habitants, il faut y ajouter l'ivoire et les os. En citant le bois, nous n'avons pas en vue les fibres ligneuses des arbres, mais le nom donné aux cornes rameuses et caduques, que portent les diverses espèces de la famille des cervidés. C'est une substance qui diffère essentiellement des cornes, quoique comme elles, ce soit le prolongement de l'os frontal. Ce qui lui a donné son nom de bois, c'est qu'il y est assimilé par une sorte de végétation animale. Les vaisseaux sanguins du front, versent, au lieu où l'os doit se prolonger en bois, des fluides qui, soulevant la peau, ne tardent pas à passer à l'état cartilagineux, et qui s'ossifient bientôt ; à mesure que ce travail s'opère, la peau s'élève et couvre les ramifications du bois qui, dans un état parfait, finit par se dépouiller.

Certainement, le bois de nos végétaux a dû être employé par les sculpteurs de l'époque magdalénienne ; mais la preuve de fait nous manque, car on n'en a pas trouvé d'ouvrages dans les stations qui remontent aux temps géologiques. Il semble cependant que le bois a dû précéder la pierre. Étant plus facile à travailler, il est tout naturel qu'on l'ait employé le premier. Nous ne pouvons en juger que par analogie : les peuples sauvages actuels taillent et sculptent très fréquemment le bois avec des instru-

ments en pierre. De nos jours encore, nous le retrouvons presque seul à former l'outillage des tribus australiennes qui viennent au dernier rang dans l'échelle de la civilisation.

Quoiqu'ils ne présentent pas la résistance du silex, les os, grâce à la cuisson qu'ils ont subie, se retrouvent encore parfaitement bien conservés, dans les stations où ils n'ont pas été exposés aux agents atmosphériques. Les parties d'os les plus employées sont les omoplates et les côtes. Plusieurs reproduisent encore, sans altération, d'originaux dessins gravés au trait et empruntés au règne animal, mais sans relief aucun ; ce genre de travail est particulier au bois de renne, facile à travailler lorsqu'il est frais.

Les cornes de renne, à elles seules, ont fourni la matière première des trois quarts environ des objets d'art magdalénien.

Celles du cerf ont été aussi employées, mais fort rarement. Elles sont plus rugueuses, plus grossières et plus dures que celles du renne, ce qui les a généralement fait repousser.

Vers la fin du quaternaire la taille du silex n'a plus le fini de l'âge précédent, du solutréen, mais son rôle ne cesse d'être important. La dureté, la puissance de son tranchant, et la facilité de la transformer en maints instruments, font que l'homme magdalénien ne cesse de le travailler avec autant d'activité que de succès. Il en fait des burins, des flèches, des coins, des pointes vives, des lames ou couteaux, des javelots, des râcloirs, etc... Il l'utilisa sans le polir, faute de temps, et ses outils n'en avaient pas moins un perfectionnement relatif.

Sous prétexte que de nos jours, la pierre est le lot à peu près exclusif des populations très misé-

rables qui occupent le dernier degré de l'échelle sociale, il ne faudrait pas supposer que l'usage de la pierre soit incompatible avec une certaine civilisation ; il suffit d'observer les indigènes de la Nouvelle-Calédonie. Les ethnographes reconnaissent que, malgré ce que leur outillage peut avoir de primitif, les Néo-Calédoniens n'en sont pas moins, au point de vue social, bien au-dessus de leurs voisins, les nègres australiens (1).

Les missionnaires ont constaté aussi que les tribus les plus mal outillées ne sont pas toujours, intellectuellement et moralement, les plus dégradées. Tels sont, nous dit le R. P. Petitot (2), les Déné-Dindjié, par rapport aux Esquimaux qui, possesseurs d'une industrie plus développée, demeurent cependant à d'autres points de vue, fort inférieurs à leurs voisins.

Parmi les instruments préférés de l'homme magdalénien, il faut citer les burins et les racloirs. Les burins sont des lames de silex assez longues et épaisses, terminées au sommet, par un taillant en biseau oblique, de deux à quatre millimètres de développement. Ils sont quelquefois doubles, chaque bout ayant son biseau. Parfois aussi, ils sont associés à un grattoir destiné à nettoyer les surfaces et à effacer les traits irréguliers et imparfaits.

Jusqu'à ces derniers temps, on avait cru que les ciseleurs primitifs ne se servaient que de lourds silex, pour fabriquer toutes leurs ornements, mais un patient chercheur, M. Emile Taté, a recueilli près de Coincy-l'Abbaye, dans l'Aisne, des pièces qui jettent un nouveau jour sur la question ; ce sont

(1) *Matériaux*, 1880, page 367.

(2) *Missions catholiques*, 1879 page, 541.

de petits triangles à biseau, retailés avec une remarquable finesse. Trois types analogues trouvés dans la grotte Salpêtrière figurent dans nos vitrines.

Les grattoirs, si nombreux dans les stations de cette époque, sont de larges éclats de silex dont la pointe a été transformée en une extrémité semi-circulaire, taillée en biseau du côté intérieur, quelquefois sur tout le pourtour, et qui ressemblent au ciseau rond du tourneur.

Les Esquimaux s'en servent pour fabriquer leurs arcs et d'autres objets en bois, mais comme les Pennacooks de l'Amérique septentrionale, ils s'en servent aussi pour racler les peaux dont ils se revêtent.

C'était assurément l'emploi qu'en devait faire l'homme quaternaire qui, lui aussi, pour se défendre contre la rigueur du climat, était obligé de se revêtir de peaux. Sans doute, il les utilisait, pour polir, arrondir les sagaies, les harpons et les dards, mais l'usage le plus fréquent devait être le râclage des peaux. Nous devons ajouter qu'il se servait encore de ces éclats de silex pour ratisser la sanguine ou le dur minéral de fer hématite ; il se procurait ainsi le pigment coloré dont les hommes, à cette époque aimaient à se parer. Nous avons dans notre collection un de ces silex imprégné de peinture rouge, il a été recueilli dans la grotte Salpêtrière, avec un broyeur en roche amphibolique, qui avait servi à triturer cette couleur elle y est encore adhérente.

Le docteur Keller suggère un autre emploi pour ces instruments. Certains de ceux que l'on a trouvés dans les stations lacustres de la Suisse ont pu, selon lui, servir à écailler les poissons.

Puisque même de nos jours, comme nous l'avons

dit précédemment, la nature du mobilier n'est point un indice certain du degré de culture d'un peuple, il serait imprudent de baser sur une pareille donnée, notre opinion, concernant l'état social des premiers habitants de notre région. Pour juger de cet état, ce n'est donc pas la nature des substances employées dans leur industrie qu'il faut considérer, mais plutôt l'usage que ce peuple sût en faire. Or, étudiée à ce point de vue, l'industrie quaternaire est loin de dénoter un état de sauvagerie absolue. Rien de plus varié dans les formes et parfois de mieux soigné, comme travail, que cette ancienne industrie. Évidemment, les peuplades qui savaient donner au silex ces formes diverses et souvent gracieuses, qui taillaient, avec une perfection inimitable, ces pointes de lances et de flèches qu'on admire dans maintes stations, qui gravaient ou sculptaient sur os et sur ivoire, avec une fidélité difficile à dépasser, des scènes empruntées au monde animal de ces temps reculés, ces peuplades, disons-nous, n'étaient point aussi sauvages que ce qu'on l'a prétendu ; et, certes, nous n'avons point à rougir d'en être les descendants.

Au point de vue des armes de pierre, ce qui donne son cachet spécial à l'époque magdalénienne, c'est l'apparition de la flèche, qui suppose nécessairement l'invention de l'arc ; cela fait des habitants des repaires de ces temps, des chasseurs d'une adresse rare. Assurément ces flèches et les pointes de lance leur servaient pour la chasse et la guerre. La hampe en bois de ces instruments a sans doute disparu, mais les traces nombreuses d'oiseaux appartenant pour la plupart à l'ordre des rapaces, permettent de confirmer cette supposition, au moins pour la flèche,

S'il en était autrement, l'on se demanderait à quel usage auraient pu servir ces fines pointes dont l'extrême petitesse n'admet guère d'autre emploi. Comment, à défaut de l'arc, nos chasseurs primitifs auraient-ils pu atteindre ces légers et déliants volatiles !

L'abbé Ducrost, l'un des explorateurs du célèbre gisement de Solutré, pense avoir découvert les arcs eux-mêmes dans des côtes polies d'éléphant et dans des fragments de bois de renne, portant des rainures très régulières (1). Les pointes de lance, qui ne diffèrent des flèches que par leurs dimensions plus considérables, consistent en simples éclats grossièrement triangulaires et retaillés sur une face, comme celles du Moustier, et des gisements de même type, ou en pointes délicates, dites feuilles de saule, parce qu'elles reproduisent principalement cette forme. Comme les pointes de flèche, les pointes de lance ont dû être emmanchées, car on n'aurait pu les utiliser à la main, celles surtout qui ne mesurent que quelques centimètres de longueur.

Nous fondant sur les usages des sauvages modernes, nous pensons que ces pointes, quelles que soient du reste leurs dimensions, ont été pour la plupart fixées à une hampe, et qu'elles ont servi à la poursuite du gibier quaternaire, à la manière de lances, de dards, de javalots ou de flèches.

Au siècle dernier, les Hottentots chassaient encore avec de telles armes, l'éléphant, le rhinocéros et le lion lui-même (2).

Puisqu'il est admis, que l'homme quaternaire était chasseur, il faut admettre aussi, qu'il était armé en

(1) *Revue des Questions scientifiques*, janvier 1882, p. 92.

(2) Lubbock, p. 391.

conséquence ; or, la lance est un des engins de chasse et de guerre les plus indispensables.

Si l'on connaît des peuplades assez barbares pour ignorer l'arme de jet, l'arc par exemple, il n'en est pas qui n'aient au moins la lance à leur usage.

Il conviendrait aussi de mentionner la fronde qui figure dans l'armement de la plupart des sauvages contemporains ; mais l'on ne possède aucune preuve matérielle de ce que l'Européen quaternaire en ait fait usage. Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, il faut se résigner à une ignorance qui persistera longtemps.

Nous sommes loin d'avoir mis sous les yeux de nos lecteurs tous les engins de chasse et de guerre du mobilier quaternaire. Il y aurait beaucoup à dire encore sur les harpons, les sagaies, les dards et les javelots qui caractérisent surtout l'époque magdalénienne, mais c'est avoir causé suffisamment de l'arsenal primitif de l'homme magdalénien ; du reste, en insistant davantage sur ce sujet, nous nous exposerions peut-être à des redites sans attrait, vu que la plupart de ces objets vont être décrits dans les planches qui font suite à cette étude.

Nous serions très désireux d'insérer toutes ces planches dans la Revue du Midi, mais la dépense qu'elles nécessitent étant trop considérable, nous avons le regret de n'en pouvoir donner qu'un spécimen.

PLANCHE I.

N° 1

Fragment d'os, probablement d'un bovidé, sur lequel paraissent être fouillées à l'aide d'un silex courbe, deux esquilles longitudinales, ébauches d'hameçon et desagaie. Pour ce genre de travail, on commençait par tracer sur l'os deux profondes rainures parallèles avec un couteau en silex ; lorsque la lame dégagée ne tenait plus à la matrice que par sa face inférieure, on l'en séparait au moyen d'une cassure ; elle pouvait être déterminée en enfonçant dans les rainures de petits coins en silex.

N° 2

Lissoir, andouiller de renne, dont l'extrémité est taillée en un biseau oblique formé d'une seule face. On y remarque quelques encoches intentionnelles sur le côté gauche et sur le pourtour du bec de flûte. Dans la section du biseau, on observe le tissu spongieux du bois de renne.

N° 3

Pointe de trait effilée et arrondie excepté à sa base coupée en biais pour en faciliter l'emmanchement.

N° 4

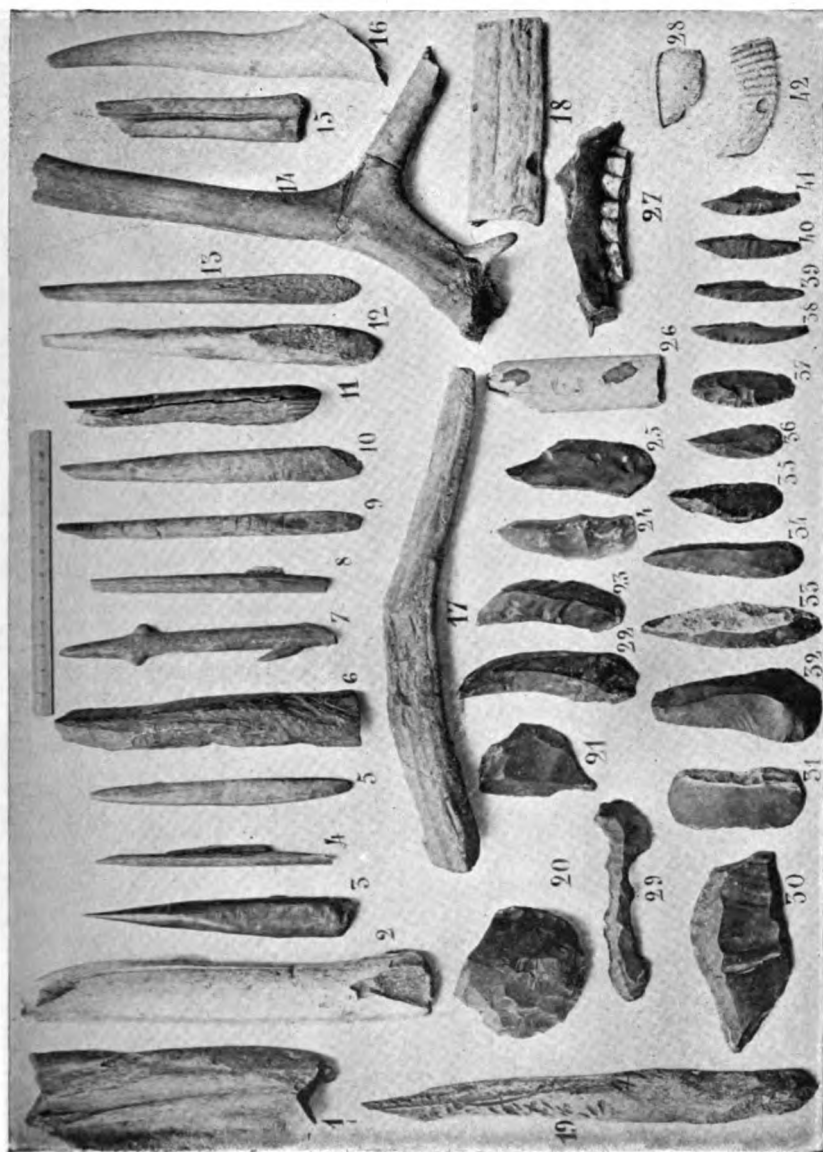
Pointe de sagaie, en bois de renne, cassée à sa base. La face supérieure est aplatie vers son milieu. On remarque des entailles courtes vers la cassure. Elles vont par 1, 2, 1, 4, 2 de chaque côté.

N° 5

Pointe de trait en bois de renne à base et à sommet pointus pour être fixée dans un manche perforée verticalement.

N° 6

Bois de renne sculpté, mais dont les traits confus ne permettent pas d'en déterminer le dessin.



A. Sirey & Co., Lyon

GROTTE SALPÊTRIÈRE

N° 7

Harpon à deux éminences ou boutons, muni d'une seule dent rayée des deux côtés, dans le sens de sa direction, par une rainure à poison. Deux autres rainures ont été pratiquées dans le même dessin sur la tige de l'arme elle-même. On suppose qu'elles ont été faites afin de recevoir une substance toxique, assez active pour hâter la mort de l'animal blessé. Cette arme brisée devait avoir d'autres dents sur ses côtés.

N° 8

Pointe de dard conique, sillonnée de rainures verticales.

N° 9

Pointe conoïde de sagaie, en bois de renne, amincie vers sa base biseautée pour en faciliter l'emmanchure. Neuf entailles horizontales très accusées ont été tracées sur la face supérieure.

N° 10, 12, 13

Pointes de sagaie, coniques et lisses dont les bases sont à biseau.

N° 11

Ossement avec ébauche de sculpture d'un pied de cervidé.

N° 14

Andouiller basilaire de bois de renne cassée à sa base, avec des ramifications aplaties et à surface lisse, tandis que dans l'andouiller du cerf, son congénère, elles sont de forme orbiculaire et recouvertes de rugosités.

N° 15

Lissoir dont la surface supérieure est munie d'une rainure profonde. On serait porté à croire que cet instrument était emmanché, car les côtés paraissent être disposés à cette fin. La surface inférieure est concave, et l'extrémité

de l'instrument élargie et amincie est fort usée par le frottement.

N° 16

Extrémité d'andouiller de jeune renne.

N° 17

Lissoir confectionné avec un bois d'andouiller de renne. Une section a été faite sur le dos de l'instrument pour que le doigt pût y exercer sa pression. Une série de petites entailles sont encore visibles sur les côtés.

N° 18

Plaque formée d'une corne de cerf. Elle a été sciée et ensuite usée sur les côtés par le frottement. On remarque une petite cavité sur la surface supérieure.

N° 19

Poignard en bois de renne. La cassure de la poignée empêche d'en distinguer la forme. La surface supérieure de l'arme porte plusieurs encoches profondes faites avec un silex très effilé. Quelques-unes sont croisées en forme d'X.

N° 20

Hache ou coin soigneusement retouché, sur ses bords surtout. Cet instrument devait servir à refendre le bois de renne ou bien pour en détacher des esquilles à ouvrager.

N° 25

Os plat, cassé à ses deux extrémités, et sur lequel sont gravés quatre dessins en formes d'angles aigus ayant chacun une petite ligne dans la direction de la bissectrice.

N° 27

Os maxillaire de cerf où trois dents sont encore enchâssées dans leurs alvéoles.

N° 28

Fragment de valve de pétoncle dont le col porte des marques de travail.

N° 42

Tête de coquille marine, sciée avec un silex. Un trou à suspension a été creusé en partie sur la surface supérieure de la valve.

N° 29

Pièce très curieuse et fort rare. Cet instrument devait être affecté à divers travaux, surtout aux ébauches des dards, harpons, sagaies ; en passant tour à tour par les courbes plus ou moins déprimées, ces divers objets recevaient l'appropriation voulue. La forme de grattoir double, que revêt encore cet instrument, permettait à l'ouvrier de nettoyer les surfaces de ses pièces et d'en effacer les traits irréguliers.

Nos 21 et 30

Perçoirs en silex. Ces instruments ont pu servir d'alènes ou de vrilles pour forer des trous ou graver les ossements et les bois de renne.

Nos 22 et 23

Couteaux en silex dont la lame recourbée se termine en pointe rejetée sur la gauche. Le numéro 22 est en silex à teinte ocreuse : on remarque sur sa crosse une partie de la croûte du silex dans lequel l'instrument a été taillé.

N° 31

Grattoir double, en silex finement retouché sur le pourtour, excepté du côté droit de l'outil où la gangue a arrêté le travail de l'ouvrier. On s'accorde à dire que les grattoirs doubles caractérisent la seconde moitié des temps quaternaires.

N° 32

Grattoir double, oblong, à section triangulaire, retouché sur tout le pourtour. La pointe manque par suite d'une cassure ancienne.

N^{os} 33, 34, 35, 36 et 37

Pointes de flèche de formes variées avec d'habiles retouches.

N^{os} 38, 39, 40, 41

Pointes magdaléniennes, en forme de feuille de saule, à cran tourné vers la droite, retouchées très adroitement.

N^{os} 24 et 25

Burins en silex. Le numéro 25 est en forme de grattoir à sa partie inférieure.

QUELQUES NOMS D'AUTEURS !⁽¹⁾

(MONOLOGUE COMIQUE)

Le docteur *Faust* 1 vieux chirurgien major soupirait le *Jour et la Nuit* 2 après la *Dame Blanche* 3 qu'il avait aperçue dans un *Rêve d'Amour* 4 pendant le *Songe d'une nuit d'Été* 5. Pour mettre fin à ses tourments et sur le conseil du *Cid* 6 il alla au *Cabaret de Ramponneau* 7 consulter la *Somnambule* 8. Celle-ci, après avoir interrogé la *Dame de Pique* 9 lui prescrivit de se rendre sous le pic de la *Maladetta* 10 au *Val d'Andorre* 11 accompagné des *Treize* 12 et de cueillir sur la rive du *Lac des fées*, 13 un brin de *Marjolaine* 14 et une fleur de *Myosotis* 15 en évoquant la *Nonne sanglante* 16 lorsque passerait dans l'*Ombre* 17 la chevauchée de la *Valkyrie* 18. Hélas ! cette prescription ne produisit aucun effet ; notre vieil Esculape fut resté froid comme la *Neige* 19 au milieu des *Cent Vierges* 20, et tout penaud il retournait dans sa *Patrie* 21 lorsqu'il eut *La Bonne Fortune* 22 de rencontrer *Tancrède* 23 et le *Duc d'Albe* 24 échappés aux *Vêpres Siciliennes* 25 et revenant du *Siège de Corinthe* 26. Le premier avait pour *Reine du jour* 27 *Zerline* 28 et le second *Léocadie* 29. Ces guerriers vantèrent au docteur la toute-puissance du

(1) Les chiffres placés à côté de chaque nom indiquent l'auteur de l'ouvrage qui se trouve à la fin du monologue.

fameux *Robert le Diable* 30 et citèrent comme exemple le *Nabab* 31 qui, grâce à la *Mascotte* 32 du *Sorcier* 33 avait retrouvé son *Bijou Perdu* 34. Véritable *Juif-Errant* 35 il ne voyageait jamais sans *l'Amour et son carquois* 36 et papillonnait autour de la *Corbeille d'Oranges* 37 de *Mireille* 38 après avoir fait la cour dans sa jeunesse à *Anna Bolena* 39 et à *Marguerite d'Anjou* 40.

Faust plein d'espoir se hâta de consulter Méphisto, qui lui fit boire dans la *Coupe du roi de Thulé* 41 le *Philtre* 42 composé jadis par le *Docteur Crispin* 43 ; tandis que dans un *Eclair* 44 apparaissait *Marguerite* 45. Le docteur ressentit à l'instant la vigueur du *Jeune Henri* 46 aussi après s'être fait raser chez le *Barbier de Séville* 47 et avoir rendu visite à *La Jolie Par fumeuse* 48 il alla faire un *Diner au Champagne* 49 au *Lapin blanc* 50 avec le *Grand Casimir* 51 en compagnie de la *Périchole* 52. Au dessert, les galants ayant bu force Cliquot dans la *Timbale d'Argent* 53 allaient ressembler aux *Deux portiers pour un cordon* 54 mais de vant *Othello* 55 médecin l'autre prit un *Baiser à la porte* 56 et se retira. Notre *Coq* 57 au contraire, avait déjà offert le *Cœur et la Main* 58 à son *Gentil Crampon* 59 et venait d'obtenir le *Huis Clos* 60 quand la *Tante Aurore* 61 qui croyait sa nièce au *Pardon de Ploërmel* 62 accourut et s'écria : « Fuis ma fille, fuis ces *Amour du Diable* 63 ce misérable *Barbe-Bleue* 64 à déjà séduit et tué *La Jolie fille de Perth* 65, *Jane Bel* 66, *Manon Lescaut* 67 et la *Esméralda* 68. » Tout marri de se voir reconnu le docteur s'enfuit vers le *Pré aux Clercs* 69. En ce *Rendez-vous bourgeois* 70 défilait un véritable *Mariage aux lanternes* 71 car pour égayer ce pauvre *Charles VI* 72 qui ne s'amusa guère, qu'avec une *Poupée de Nuremberg* 73 une *Souris blanche* 74 ou une *Clochette* 75 il y

avait *Concert à la cour* 76. Bientôt arrivèrent *Richard cœur de Lion* 77 donnant le bras à la *Reine de Chypre* 78 parée des *Diamants de la Couronne* 79 *Henri VIII* 80 et *Elisabeth* 81 le *Roi de Lahor* 82 et la *Reine du Saba* 83 *Gustave III* 84 et la *Princesse Jaune* 85 *Le Roi d'Ys* 86 et *Lucie de Lammermoor* 87 *Sigurd* 88 et la *Reine Topaze* 89.

Derrière venaient les *Mousquetaires de la Reine* 90 dirigés par *Cinq Mars* 91 et le *Comte Ory* 92 ; et les *Dragons de Villars* 93 sous le commandement de *Hernani* 94 et du *Nouveau seigneur du village* 96. Pendant leur *Séjour militaire* 96 à *Rivoli* 97 les *Mousquetaires* s'étaient distingués à l'*Attaque du Moulin* 98 où avait été tué *Marco Spada* 99 et depuis, ils étaient autorisés à porter des *Chaperons blancs* 100; l'autre troupe avait battu les *Brigands* 101 délivré *Lakmé* 102 la *Fiancée du roi de Galbe* 103 et la *Grande Duchesse* 104, elle ramenait prisonniers, *Grandolfo* 105 et *Fra Diavolo* 106. En voyant ce défilé Faust s'écria : « Ma foi, de *Par le Diable* 107, *Si j'étais roi* 108 à toutes ces *Vestales* 109 je préférerais *Marie* 110, *Emmeline*, 111 *Iphigénie*, 112 ou *Barberine* 113 mais comme je ne m'appelle pas *Joseph* 114 et n'ai plus d'*Illusion* 115 à ces *Rosières* 116 je préférerais encore la *Fille du Régiment* 117 la *Fille du Tambour-Major* 118 ou la *Fille de Madame Angot* 119. »

Notre *Don Juan* 120 en était là de ses réflexions quand il vit successivement passer *Roméo et Juliette*, 121 *Paul et Virginie*, 122 *Pierre et Catherine*, 123 *Samson et Dalila*, 124 *Mignon* 125 et le *Trouvère*, 126 et le *Caïd* 127 cachant sous son burnous une femme voilée qu'il n'aurait pas reconnue si un passant ne s'était écrié : « C-a-id » *Haydée* 128.

En voyant tous ces couples, notre médecin chercha quelque *Marquise des rues* 129 car pour ne pas

rester seul il aurait offert le bras à l'*Africaine* 130 à *Jaguarita l'indienne* 131 à la *Marquise de Brinville* 132 à *Macbeth* 133 malgré sa tâche de sang ; il aurait même accompagné *Orphée aux Enfers* 134 pour trouver une Eurydice, lorsque près du *Grand Mogol* 135 il vit un *Chalet* 136 inondé de lumière.

Il entra, et dès le seuil, il vit la salle en beau *Sa-lambô* 137 on s'apprêtait à célébrer les *Noces de Jean-nette* 138. Mais le fiancé invité jadis, aux *Noces de Figaro* 139 avait vu le mari rasé par sa femme ; de plus ayant eu à se plaindre du verbiage de sa première épouse, une certaine *Traviata* 140 morte phtisique, il craignait que la seconde ne jeta son bonnet par dessus les moulins lorsque sonneraient les *Cloches de Corneville* 141 aussi son *Rêve* 142 était-il d'épouser la *Muette de Portici* 143. Heureusement, le *Valet de la Dame de Pique* 144 arriva il précédait les *Mousquetaires au Couvent* 145 qui avaient repris la *Belle Hélène* 146 aux *Troyens* 147, en sortant tout armés du *Cheval de bronze* 148. *Herculanum* 149 étant détruite et *Jérusalem* 150 délivrée *Aïda* 151 avait pu être enlevée en même temps que la *Favorite* 152 la *Fille de Jephté* 153 et *Miss Helyett* 154 au *Calife de Bagdad* 155. Cette expédition, ruinait la puissance d'*Hérode* 156 et mettait fin à la guerre des *Deux Roses* 157 elle avait été dirigée par le *Petit Duc* 158 qui s'était arrêté pour se rafraîchir au *Fidèle berger* 159. Il voyageait dans une calèche conduite par le *Postillon de Lonjumeau* 160 attelée du cheval de *Mazeppa*, 161 et de la *Mule de Pedro* 162, en route il expliquait *Bocace* 163 à un certain *Domino noir* 164 qui ressemblait étrangement à *Martha* 165. En même temps, que le Petit Duc on vit apparaître *Lohengrin* 166 sur son coursier ailé que guidait *Obéron* 167 roi des génies de l'air. Cet heureux présage, décida le fiancé

récalcitrant; *Guillaume Tell* 168 lui donna son anneau et comme *Polyeucte* 169 faisait quelques difficultés pour unir un *Huguenot* 170 à une *Juive* 171 on offrit le *Tribut de Zamora* 172 au *Prophète* 173 qui bénit le mariage. Aussitôt *Sapho* 174 décrocha sa lyre, le *Maitre de Chapelle* 175 saisit la *Flûte enchantée* 176 le *Brasseur de Preston* 177 versa sa meilleure bière, et l'on se mit à danser tandis que les virtuoses exécutaient les plus beaux motifs de l'*As de Pique* 178.

Malgré son caractère officiel, l'*Ambassadrice* 179 troussant sa robe, accepta l'invitation du *Duc d'Olonne* 180, *Rigoletto* 181 oubliant sa fille infortunée fit vis-à-vis à *Gillette de Narbonne* 182 *Hamlet* 183 se tremoussant au bras de la *Princesse de Trébizonde* 184 s'écria : « Je suis. » Cette *Magicienne* 185 de *Carmen* 186 énvira tellement son danseur, qu'elle dut plusieurs fois lui dire : « *Toréador* 187 prends garde » et *Zampa* 188 reconnaissant en *Galathée* 189 la belle *Statue* 190 animée par l'Amour la fit tourbillonner comme si ses jambes n'avaient jamais été de marbre. Pendant un temps d'arrêt une *Chanteuse voilée* 191 qui ressemblait à *Hérodiade* 192 mais n'était autre que la *Fiancée du Diable* 193 exécutait la *Barcarolle* 194 du *Pêcheurs de perles* 195 lorsque le docteur ayant déjà son *Pompon* 196 osa lui pincer la taille. Aussitôt l'*Étoile du Nord* 197 apparut à l'horizon et cette lueur céleste, détruisant l'effet du breuvage infernal le pauvre médecin tomba foudroyé tandis que retentissaient dans les airs les lugubres accents de la *Damnation de Faust* 198.

Les jeunes époux profitant de cet incident s'éclipsèrent. Après avoir pris une infusion de *Fleurs de thé* 199 ils allèrent faire un *Voyage en Chine* 200 pour célébrer leur *Premier jour de bonheur* 201 et dès leurs *Premiers pas* 202 la *Petite Mariée* 203 aper-

cevant l'anneau au doigt de son mari s'écria rougis-
sante : « Ah voilà donc la bague à Tell!!! *la Baga-
telle* 204.

NOMS DES AUTEURS

1. Gounod. — 2. Lecocq. — 3. Boieldieu. — 4. Auber. — 5. Ambroise Thomas. — 6. Massenet. — 7. Lecocq. — 8. Bellini. — 9. Halévy. — 10. Vidal. — 11. Halévy. — 12. Halévy. — 13. Auber. — 14. Lecocq. — 15. Lecocq. — 16. Gounod. — 17. de Flottow. — 18. Wagner. — 19. Auber. — 20. Lecocq. — 21. Paladilhe. — 22. Adam. — 23. Rossini. — 24. Donizetti. — 25. Verdi. — 26. Rossini. — 27. Adam. — 28. Auber. — 29. Auber. — 30. Meyerbeer. — 31. Halévy. — 32. Audran. — 33. M^{me} Anais Marcelli. — 34. Adam. — 35. Halévy. — 36. — Lecocq. — 37. Auber. — 38. Gounod. — 39. Donizetti. — 40. Meyerbeer. — 41. Diaz. — 42. Auber. — 43. Ricci. — 44. Halévy. — 45. Boieldieu. — 46. Méhul. — 47. Rossini. — 48. Offembach. — 49. Lecocq. — 50. Hérold. — 51. Lecocq. — 52. Offembach. — 53. L. Vasseur. — 54. Lecocq. — 55. Rossini. — 56. Lecocq. — 57. Roger. — 58. Lecocq. — 59. Diet. — 60. Lecocq. — 61. Boieldieu. — 62. Meyerbeer. — 63. Grisar. — 64. Offembach. — 65. Bizet. — 66. Auber. — 67. Auber. — 68. M^{lle} Bertin. — 69. Hérold. — 70. Nicolo. — 71. Offembach. — 72. Halévy. — 73. Adam. — 74. Vasseur. — 75. Hérold. — 76. — Auber. — 77. Verdi. — 78. Halévy. — 79. Auber. — 80. Saint-Saëns. — 81. Rossini. — 82. Massenet. — 83. Gounod. — 84. Auber. — 85. Saint-Saëns. — 86. Lalo. — 87. Donizetti. — 88. Reyer. — 89. V. Massé. — 90. Halévy. — 91. Gounod. — 92. Rossini. — 93. Maillard. — 94. Verdi. — 95. Boieldieu. — 96. Auber. — 97. Wormsr. — 98. Bruneau. — 99. Auber.

100. Auber. — 101. Offembach. — 102. L. Delibes. — 103. Auber. — 104. — Offembach. — 105. Lecocq. — 106. Auber. — 107. Auber. — 108. Adam. — 109. Spontini. — 110. Hérold. — 111. Hérold. — 112. Gluck. — 113. de Saint Quintin. — 114. Méhul. — 115. Hérold. — 116. Hérold. — 117. Donizetti. — 118. Offembach. — 119. Lecocq. — 120. Mozart. — 121. Gounod. — 122. V. Massé. — 123. Adam. — 124. Saint Saëns. — 125. Ambroise Thomas. — 126. Verdi. — 127. A. Thomas. — 128. Auber. — 129. Hervé. — 130. Meyerbeer. — 131. Halévy. — 132. Auber. — 133. Verdi. — 134. Offembach. — 135. Audran. — 136. Adam. — 137. Reyer. —

138. V. Massé. — 139. Mozart. — 140. Verdi. — 141. Planquette.
 — 142. Bruneau. — 143. Auber. — 144. Pellet. — 145. Varney.
 — 146. Offembach. — 147. Berlioz. — 148. Auber. — 149. David.
 — 150. Verdi. — 151. Verdi. — 152. Donizetti. — 153. Meyerber.
 — 154. Audran. — 155. Boieldieu. — 156. Chaumet. — 157. Hervé.
 — 158. Lecocq. — 159. Adam. — 160. Adam. — 161. M^{me} de Graudval.
 — 162. V. Massé. — 163. de Suppé. — 164. Auber. — 165. de
 Flottow. — 166. Wagner. — 167. Weber. — 168. Rossini. —
 169. Gounod. — 170. Meyerbeer. — 171. Halévy. — 172. Gounod.
 — 173. Meyerbeer. — 174. Gounod. — 175. Paër. — 176. Mozart.
 — 177. Adam. — 178. de Suppé. — 179. Auber. — 180. Auber. —
 181. Verdi. — 182. Audran. — 183. A. Thomas. — 184. Offembach.
 — 185. Halevy. — 186. Bizet. — 187. Adam. — 188. Hérold. —
 189. V. Massé. — 190. Reyer. — 191. V. Massé. — 192. Massenet.
 — 193. V. Massé. — 194. Auber. — 195. Bizet. — 196. Lecocq. —
 197. Meyerbeer. — 198. Berlioz. — 199. Lecocq. — 200. Bazin.
 — 201. Auber. — 202. Auber. — 203. Lecocq. — 204. Offembach.

C CHANTE.

LE CHATEAU DUCAL D'UZÈS

DIT LE DUCHÉ

Suite

Là se donnaient parfois des fêtes importantes notamment lorsqu'un fils de la maison d'Uzès était fait chevalier. Voici comment on procédait à cette cérémonie :

Le jeune gentilhomme passait la nuit à prier dans la cathédrale, vêtu d'une soutane brune sans ornement, puis il communiait et allait ensuite au bain.

Au sortir du bain on le revêtait d'une tunique blanche symbole de pureté, d'une robe rouge symbole du sang qu'il était tenu de répandre pour le service de la foi, d'un justaucorps noir symbole de la mort qui l'attendait ainsi que tous les hommes.

Ainsi purifié et vêtu, il recevait les visites de cérémonies.

Le lendemain deux seigneurs venaient l'aider à s'habiller.

Sa chemise était brodée d'or au cou et aux poignets.

Par dessus, on lui mettait une camisole faite de petits anneaux de fer joints ensemble qu'on appelait *haubert*, ensuite un pourpoint de buffle, une cotte d'armes et sur le tout un grand manteau. (1).

(1) Guizot.

Dans ce costume, il se rendait à la cathédrale et là aux pieds des autels, en présence de l'évêque du clergé et des seigneurs et dames invités à cette cérémonie, il jurait à genoux de sacrifier ses biens et sa vie pour la religion, pour le salut de l'État, pour la défense des veuves et des orphelins et généralement de tous les malheureux.

Le serment prêté le jeune gentilhomme recevait l'accolade accompagnée de ces paroles : *De par Dieu Notre-Dame et Mgr Saint-Denys, je te fais chevalier.* On lui chaussait des éperons dorés et on le revêtait du ceinturon où pendait l'épée qui avait été bénite par le prélat.

En sortant de la cathédrale, le jeune chevalier montait sur le cheval qui lui était préparé et au son des trompettes et des hautbois, on se rendait au château où avait lieu des fêtes qui duraient plusieurs jours. Il était beau de voir dans les rues de notre ville, ces chevaliers aux armures étincelantes à l'écu blasonné, aux couleurs symboliques avec leurs pages, leurs écuyers, leurs valets. Le peuple d'Uzès était avide de prendre sa part de ce spectacle.

Les armes définitives du chevalier étaient l'écu ou bouclier, le haubert ou cote de mailles, la cuirasse, les brassards, les gantelets, le cuissard. Ses armes défensives étaient l'épée, le sabre, la lance, la hache et la masse.

Un des devoirs du chevalier était d'honorer la femme. Aussi ce furent à une certaine époque les dames qui armèrent les chevaliers et qui eurent aussi les honneurs du tournoi dont le château d'Uzès offrit plusieurs fois le spectacle.

De toutes les constructions militaires dont le château offre le souvenir, le donjon est bien celle qui

rappelle le plus clairement, le genre de vie, les habitudes et les mœurs du seigneur de cette époque.

Le seigneur féodal du ^{xii}^e siècle est en effet défiant partout au dedans comme au dehors de la forteresse.

Il cherche à s'isoler lui et sa famille de la garnison.

Chaque jour, on lui apporte les clefs du donjon et même celle du château qu'il place sous son chevet. Il vit là entouré de remparts élevés surmontés de créneaux et de machicoulis.

Est-il attaqué, si la ville est prise, on peut se réfugier dans la place d'armes et fermer la porte d'entrée au moyen d'un pont-levis et d'une lourde herse en fer.

Si l'ennemi s'approche des fossés, on lance sur lui une grêle de traits, soit par les meurtrières pratiquées dans l'épaisseur des murailles, soit du sommet des tours où l'on s'abrite derrière les créneaux.

S'il parvient jusqu'au pied des remparts les machicoulis permettent de faire pleuvoir sur lui de l'eau bouillante et toutes sortes de projectiles ainsi qu'on peut en juger par la tour ronde située à l'angle Nord-Ouest du château ducal et qui est appelée la vigie, construite, dit-on, par le seigneur Raymond dit Rascas.

Si l'ennemi emporte la première enceinte, on se retranche dans le donjon seconde enceinte encore plus redoutable.

Enfin si on ne peut s'y défendre, on a la ressource des souterrains pour se sauver. C'est là en effet ce qui caractérise le donjon et ce qui le distingue d'une tour. Il commande les défenses du château, mais il commande aussi les dehors ayant toujours une issue

particulière sur la campagne par laquelle au besoin le chatelain poussé dans ses derniers retranchements ou trahi par ses vassaux pouvait s'échapper (1).

Mais au lieu d'un ennemi c'est le voyageur qui se présente. Pour lui le pont-levis s'abaisse et on lui donne la plus heureuse hospitalité. On se réunit dans la plus vaste pièce du donjon. Si c'est un pèlerin, il fait quelque pieux récit.

Si c'est un troubadour, il chante les haut-faits de Charlemagne (2).

Néanmoins le séjour du châtelain était fort triste. Le seigneur vivant là dans l'isolement et l'oisiveté devait y mourir d'ennui. Aussi s'empressait-il de se croiser et de courir les aventures :

Decan, seigneur d'Uzès, un ancêtre du duc, suivit Raymond IV de Saint-Gilles, comte de Toulouse à la première croisade d'où il revint couvert de gloire et félicité de sa conduite par le pape Céleste II.

Son petit-fils Raymond dit Rascas soutint le comte de Toulouse dans la guerre qu'il avait entreprise contre le roi d'Aragon et le comte de Provence et plus tard assista comme témoin à la cérémonie dans laquelle l'infortuné Raymond VI fut fustigé dans l'église de Saint-Gilles par le légat du pape Milon.

Bermond III fit plusieurs campagnes militaires notamment en Flandre, dans l'armée de Philippe Auguste.

Robert I^{er} combattit si vaillamment à la bataille de

(1) On trouve encore dans la maison du docteur Blanc attenante au duché, un souterrain très profond et d'environ d'un mètre de hauteur allant du couchant au levant, c'est-à-dire du château à la campagne.

(2) Uzès compte deux troubadours Fabre et Guidon,

Cassel, le 23 août 1328, que le roi érigea en sa faveur la seigneurie d'Uzès en vicomté (1).

Son successeur Decau III prit part à maints combats contre les routiers et devint leur prisonnier dans une bataille livrée près de Lyon sous le commandement de Jacques de Bourbon I^{er} de la Marche, en 1361.

Alzias vicomte d'Uzès alla se faire tuer en Tunisie, au siège de Tunis, en 1390, dans une expédition dirigée par Louis II de Bourbon. Ses ossements furent transportés à Uzès et ensevelis dans l'église des Cordeliers, lieu de sépulture de sa famille.

Enfin, lorsque la vicomté d'Uzès passa, en 1486, aux Crussol par le mariage de Symone, seule héritière de la vicomté, avec Jacques de Crussol, les Crussol figurèrent avec honneur sur presque tout nos champs de bataille.

Quand le châtelain allait au loin chercher la guerre et les aventures, sa femme restait au château chargée de la défense et de l'honneur du fief.

C'est cette position élevée et presque souveraine qui contribua surtout à l'époque des croisades au développement moral de la femme et au progrès général de sa condition.

Après les croisades, la féodalité n'eût plus la même importance. Elle perdit successivement le pouvoir judiciaire avec Philippe le bel et ses fils, le pouvoir militaire pendant la guerre de cent ans et au contact de la renaissance les traditions de simplicité et de bonnes mœurs.

En deux mots deux forces l'ont détruite, la royauté qui finit par établir un gouvernement central et les

(1) C'est lui qui fit construire la partie du bâtiment château ducal qui fait face à la porte d'entrée et qu'on appelle encore la vicomté.

communes qui formèrent une action générale autour de ce gouvernement.

Nous reconnaissons que la féodalité ne peut trouver place dans nos institutions politiques, mais n'oublions pas que c'est du fond de ces donjons que sont sortis ces principes de chevalerie qui ont contribué à la grandeur de notre pays et qui inspirent encore de nos jours, même aux plus humbles des actes de courage et de fraternité qui valent mieux que les plus beaux traits de l'antiquité païenne.

CHAPITRE III

DE LA RENAISSANCE A NOS JOURS

L'artillerie à feu (1) porta le dernier coup au château féodal et commença le grand nivellement de la société moderne.

D'un autre côté, le goût pour les résidences somptueuses fut contracté par la noblesse en Italie pendant les campagnes de Charles VIII, Louis XII et François I^{er}.

Les seigneurs conservant le donjon et ses remparts comme un signe de leur ancienne puissance, construisirent des habitations d'agrément et de luxe.

C'est ainsi qu'au xvi^e siècle, le premier duc d'Uzès Antoine de Crussol fit construire cette belle façade qui se trouve au levant, entre le donjon et la jolie chapelle gothique à laquelle il est incorporé.

Cette façade est ornée de colonnes, de pilastres et de bas reliefs. Philibert Delorme, architecte du pa-

(1) La nouvelle artillerie est appelée à feu ou à canon pour la distinguer de l'ancienne composée de machines de guerre comme catapultes, béliers, dards mayonnaux, etc. Voir dictionnaires de Moteri et de Larousse.

lais des Tuilleries en aurait fourni le dessin. Ce point a été contesté et des savants ont déclaré que ce n'était pas le style de ce fameux architecte. Il est possible que Philibert Delorme ait simplement modifié le plan qu'un autre lui aurait présenté. Quoi qu'il en soit, on peut considérer cette façade comme un modèle de l'architecture de la Renaissance.

Avant de pénétrer dans l'intérieur du château, disons un mot des tentatives dont il fut l'objet à l'époque de la révolution.

On commença par détruire les armoiries et boucher les créneaux des remparts et des tours. On pillait le mobilier qui était fort beau.

En 1792, on tenta d'incendier la grosse tour carrée (le donjon), mais grâce à l'épaisseur des murs l'incendie n'eut pas de suites funestes. On vendit ensuite tout le château à un prêtre assermenté, l'abbé Olivier, pour y établir un pensionnat. Il crut tirer un profit des pierres de la grosse tour, mais comme elles se réduisaient en poussière en tombant d'une telle hauteur, il renonça à son projet. La tour fut toutefois découronnée ; il a fallu y refaire une construction qui aurait dû être mieux dans le style de la vieille tour.

Trompé dans ses espérances, cet abbé Olivier vendit le château au prix de 16.000 fr., à quelques habitants d'Uzès qui avaient concerté de le restituer au duc au prix d'achat dans des temps meilleurs. C'est ce qui eut lieu à la restauration. Depuis lors les ducs y ont dépensé plus de 400.000 fr. en réparations ou embellissements.

Entrons maintenant dans cette vieille demeure seigneuriale.

Le grand escalier (1) qui mène aux divers appar-

(1) Charles de Crussol, époux de Françoise Génouilhac, l'a fait construire.

tements est d'une construction plus ancienne que la façade, et rappelle celui du château de Pau.

Du reste dès le *xiv^e* siècle on tint dans les châteaux à donner une apparence de luxe aux grands escaliers et les architectes déployèrent surtout leur imagination dans les voûtes et l'escalier du château ducal en est la preuve.

Au premier étage on trouve : à gauche, diverses chambres qui ont remplacé l'ancienne salle à manger et une vaste salle d'armes conduisant à la chapelle. Cette salle contenait l'armure complète de Galiot de Genouilhac, grand écuyer de France, grand maître de l'artillerie sous François I^{er}, et les portraits en pied des ducs d'Uzès ; à droite, l'antichambre qui mène d'un côté à la chambre d'honneur de la duchesse d'Uzès, et de l'autre à la bibliothèque, puis un grand salon de réception décoré des portraits des ducs d'Uzès :

1^o *Antoine* de Crussol comte de Crussol, chevalier de l'Ordre de St-Michel, duc d'Uzès (1565) pair de France (1572) marié à Louise de Clermont Tallart, le 10 avril 1556, reçut Charles IX et sa cour au château de St-Privat dont il était le seigneur suzerain ; fut chargé par la cour de pacifier le Bas-Languedoc, la Provence et le Dauphiné durant les guerres de religion et mourut de ses fatigues au premier siège de la Rochelle.

2^o *Jacques* de Crussol son frère, né le 20 juin 1540 décédé en 1586, avait épousé Françoise de Clermont. Il avait d'abord porté le titre de baron d'Acier, sous lequel il joua un grand rôle à la tête des protestants, durant la guerre de religion.

Rallié à la cour à la mort de son frère, la reine Catherine de Médicis l'opposa avec succès au maréchal de Montmorency qui s'était révolté contre l'autorité royale.

Lors de la création de l'Ordre du saint Esprit par Henri III en 1573, Jacques de Crussol duc et pair de France fut le second sur la liste de promotion.

3° *Emmanuel I* de Crussol, épousa en 1601 Claudine d'Ebrard de St-Sulpice, fut chevalier et commandeur des ordres du roi en 1619.

Par la mort du duc de Montmorency, décapité à Toulouse le 30 octobre 1632, le duc d'Uzès devint le doyen des pairs et prit le titre de premier duc et pair de France.

Il porta les honneurs (la couronne royale, aux obsèques de Louis XIII.

4° *François I* de Crussol, né en 1604 mort le 4 juillet 1680 avait épousé 1° Henriette de la Chatre et 2° Marguerite d'Apchier.

Il assista au siège de Perpignan et contribua à l'annexion du Roussillon à la France en 1612

Il figura avec la duchesse d'Uzès au mariage du roi Louis XIV avec l'infante Marie Thérèse sur les bords de la Bidassoa en 1660.

5° *Emmanuel II* de Crussol, né en 1642, chevalier des ordres du roi, épousa Julie-Marie de Montausier et alla combattre les Turcs en Hongrie.

Il porta les honneurs pour le roi d'Espagne au mariage de Louise d'Orléans avec le roi Charles II d'Espagne et devint en 1674 duc et pair de France par la démission de son père en sa faveur.

6° *Louis* de Crussol, né en 1673, tué à l'âge de 22 ans à la tête de son régiment à la bataille de Nerwinde. Ses titres et ses dignités passèrent à son frère qui suit.

7° *Jean-Charles* de Crussol né en 1675, chevalier des ordres du roi, chevalier d'honneur de la reine régente, Anne d'Autriche épousa 1° Anne de Grimaldi fille de S. A. S. Louis, prince de Monaco en

1696 et 2^e Marguerite de Bullion ; porta les honneurs (la couronne royale) aux funérailles de Louis XIV.

Il échangea en 1721 avec le roi Louis XV la terre de Levis pour les droits du roi à Uzès, ce qui augmenta considérablement la puissance du duc d'Uzès dans notre ville.

8^e *Charles-Emmanuel* de Crussol, né le 11 janvier 1707, décédé en 1762 avait épousé en 1725 Emilie de la Rochefoucauld. Il reçut à la bataille de Parme en 1731 une terrible blessure qui le rendit bossu, fut député aux états de la province du Languedoc pour la noblesse en 1729.

9^e *François-Emmanuel* de Crussol, né à Paris le 1^{er} janvier 1728 mort à Paris le 22 mars 1802, prit part à la guerre de sept ans et devint maréchal de camp. Il porta les honneurs (la couronne royale) aux obsèques de Louis XV.

Il émigra, alla se fixer en Angleterre et revint en France en 1801. Il avait épousé Julie-Victorine de Pardaillan d'Antin fille de Louis d'Antin, duc et pair de France.

10^e *Marie-François-Emmanuel* de Crussol, né le 30 décembre 1750, épousa en 1777 Emilie de Chatillon. Il fut nommé le premier sur la liste des pairs de France à la Restauration et était décoré des ordres du roi et lieutenant général de ses armées. Il exerça les fonctions de grand maître de la maison de France aux obsèques de Louis XVIII et au sacre de Charles X (1).

10 *bis*. On a omis le portrait d'Adrien-Emmanuel de Crussol duc de Crussol et député d'Uzès, qui avait épousé Mlle Victorine de Mortemart-Rocheschouart parce que étant décédé avant son père, il

(1) Il prononça sur le seuil du caveau ces paroles sacramentelles :
Le roi est mort, vive le roi.

n'avait pu porter le titre de duc d'Uzès, titre qui passa à son fils qui suit.

11° *Géraud* de Crussol, né à Paris le 28 janvier 1808 épousa Mlle de Talhouet, fut député de la Haute-Marne et du Gard.

12° *Jacques-Emmanuel* de Crussol, né à Paris le 18 janvier 1840, avait épousé Mlle Anne de Mortemart-Rochechouart.

Sorti de St-Cyr il servit dans la cavalerie, devint membre du conseil général du Gard et député d'Uzès.

13° *Jacques* de Crussol, né à Paris le 19 novembre 1868 partit pour l'Afrique en qualité d'explorateur à la tête d'une troupe de 300 hommes levée à ses frais et mourut à Kabinda alors qu'il venait de concert avec un détachement Français augmenter notre territoire colonial par une victoire aux Abires sur les Boubous qui avaient précédemment assassiné un de nos compatriotes de Pommeyrac.

14° *Louis* de Crussol, né à Paris le 15 septembre 1871, marié le 11 janvier 1894 à Mlle Marie-Thérèse d'Albert de Luynes dont il a eu une fille et un fils Géraud né le 8 février 1897 destiné à hériter du duché d'Uzès.

A la suite du grand salon est une autre pièce autrefois appelée salle des orgues.

En quittant cette pièce, ainsi que le salon, si l'on ne veut descendre à la salle à manger, autrefois salle de Théâtre, s'ouvrant sur la seconde cour du château, on revient à la salle de la Bibliothèque, où se trouve une porte donnant accès à un long couloir servant de dégagement à un grand nombre de chambres.

Au fond de ce corridor, à droite, est l'entrée de la chapelle.

La porte est richement sculptée. La Foi, l'Espérance, la Charité et la Religion sont symbolisés sous forme de personnages dans quatre panneaux.

L'intérieur de la chapelle est du style gothique flamboyant. Elle a été restaurée par le duc d'Uzès, bisaïeul du duc actuel, et ornée de magnifiques vitraux, où l'on remarque les armes du duc d'Uzès et de la duchesse née de Talhouët.

La toiture est aiguë et couverte de briques en couleurs, jetant au loin des reflets de lumière et dessinant, dans de vastes proportions, les armoiries du duc d'Uzès (1).

Le second étage du château est à peu près abandonné. L'escalier qui y mène est aussi beau que celui du premier étage, dont il n'est que la suite. On y remarque une très vaste salle dont la voûte en ogive est très élevée. C'est celle de l'ancien château. Tout près de là se trouve l'escalier en colimaçon qui part du rez-de-chaussée et qui conduit jusqu'à la plate-forme de la plus haute tour. Une petite porte ouverte à cet étage permet de faire cette ascension, qui donne au visiteur le plaisir de voir à peu près tous les monuments d'Uzès dans son enceinte ou sur son territoire.

C'est d'abord au midi et en face du duché.

La *Tour de l'Horloge*, jadis donjon des évêques et immédiatement après entièrement cachée par ce monument :

La *Tour des Prisons*, autrefois château du roi, où

(1) Une bulle du Pape Pie de l'an 1158, donne pouvoir à Jehan, vicomte d'Uzès, d'avoir un autel portatif où il puisse faire dire la messe et l'office divin par son propre prêtre. D'un autre côté, le Pape Sixte IV, en 1472, accorda à Louis de Crussol, à sa femme, Jeanne de Levis, et à leurs descendants, le droit d'avoir un autel portatif pour faire célébrer la messe (Voir bulles du Pape aux archives ducales, *Cort.* 12).

descendit Louis XIII lors de son entrée à Uzès, le 10 juillet 1629, durant les guerres de religion (1).

Plus loin, le *Château Bérard*, avec ses ombrages de pins qui cachent un *Temple des Druides* et ses rochers, au bas desquels a été creusé l'aqueduc romain qui conduisait à Nîmes les eaux de la Fontaine d'Eure, en passant par le Pont-du-Gard.

En suite allant par le regard de droite à gauche.

Le *Pavillon Racine*, autrefois appelé tour Martine à cause d'un temple romain qui s'élevait sur l'emplacement même de la cathédrale et qui doit sa nouvelle dénomination au séjour qu'y fit notre grand poète Racine alors abbé, chez son oncle Scouin, doyen des chanoines.

Le *Presbytère*, construit sous l'administration de M. de Labruguière, maire d'Uzès.

La *Cathédrale*, bâtie au xvii^e siècle sur l'emplacement d'une église du xiii^e et de laquelle faisait partie le magnifique clocher dit *Turis Fenestralis*, Tour Fenestrelle, qui subsiste encore.

Le *Palais épiscopal*, contigu à la cathédrale et où l'on remarque les deux cariatides qui supportent le balcon du premier étage.

Derrière ce palais se trouvent la promenade des Marronniers décorée de la statue de l'amiral de Brueys, et le parc du duc d'Uzès, qui s'étend jusqu'à la rivière de l'Eure (2).

Plus près du duché, presque aux pieds des rem-

(1) La Tour de l'Horloge et celle des Prisons appartenaient primitivement à la maison d'Uzès. Des collatéraux, à qui elles échurent, les vendirent, savoir ; la Tour de l'Horloge à l'évêque, vers le milieu du xiii^e siècle, et la Tour des Prisonniers au roi Charles VIII, en 1497.

(2) Dans le parc on remarque la tour du Tonnel qui pouvait correspondre, à l'aide de signaux, avec la Tourrasse, près de laquelle était une maison de plaisance appelée château des Fonses, appartenant aux ducs d'Uzès.

parts, la *Crypte*, dont certains rochers artificiels révèlent l'existence au dehors. C'est un monument chrétien des premiers siècles de l'Église, où l'on remarque dans le sanctuaire une figure de Christ de grandeur naturelle sculptée sur le rocher.

La *Périne*, où se trouvait une basilique construite par saint Firmin, évêque d'Uzès, de 538 à 553.

Le *Collège communal*, construit en 1835.

Les *Casernes*, qui datent du siècle dernier et qui portent le nom de Brueys, en souvenir de l'amiral.

L'*Hôtel-de-Ville*, également du siècle dernier et dont la façade principale est ornée des armes de la ville qui sont : *Fasce d'argent et de gueule de six pièces ou chef d'azur chargé de trois fleurs de lys d'or*.

L'*ancienne église des Capucins* qui contenait avant la révolution les tombeaux des ducs d'Uzès.

Le *Groupe scolaire*, bien vaste bâtiment pour notre pays.

Le *Carmel* récemment construit.

Le *Temple protestant* autrefois église et couvent des Cordeliers.

Enfin l'*église Saint-Étienne* d'un style grec, construite vers le milieu du siècle dernier par les soins de Mgr Bouyu, soixante-troisième et avant-dernier évêque d'Uzès.

En descendant de la haute tour et pour sortir du château, il faut revenir à la cour d'entrée dans laquelle s'ouvre la porte du caveau qui sert de tombeau de famille.

Dans la pièce qui précède le caveau on remarque à droite la pierre tombale en marbre de messire Emmanuel de Crussol, duc d'Uzès, pair de France, baron de Lévis et de Florensac, seigneur d'Acier, prince de Soyons, chevalier des ordres du roi et

chevalier d'honneur de la reine régente Anne d'Autriche.

La pierre tombale est décorée des armes des ducs d'Uzès entourée du collier des chevaliers du Saint-Esprit.

En entrant dans le caveau on est frappé de la vue du magnifique christ en bronze, plus grand que nature qui domine les pierres tumulaires.

La première pierre en entrant à gauche est celle qui recouvre les cendres de Marie-François-Emmanuel de Crussol, duc d'Uzès, premier pair de France, prince de Soyons, comte de Crussol, lieutenant-général pour le roi des provinces de Saintonge et Angoumois, chevalier des ordres de Sa Majesté, décédé dans son château d'Uzès. le 19 juillet 1739, à l'âge de 63 ans et au-dessus Emmanuel de Crussol, chevalier d'Uzès, marquis de Montsalès, décédé le 22 novembre 1743.

Puis toujours à gauche une grande plaque portant ces mots :

A LA MÉMOIRE DE :

M^{me} Anastasie de Crussol d'Uzès, duchesse de Tourzel, née à Paris, le 24 juin 1809, morte à Ilyères le 18 février 1838, ensevelie à Saint-Symphorien (Sarthe).

M^{me} Amable-Emilie de Chastillon, duchesse d'Uzès, née à Paris, le 3 juillet 1760, morte à Paris, le 7 mai 1840, ensevelie au château de Wideville (Seine-et-Oise).

M^{me} Célestine de Crussol d'Uzès, marquise de Rougé née à Paris, le 6 janvier 1785, morte à Paris, le 5 avril 1866, ensevelie à Moreuil (Somme).

Enfin, en face de gauche à droite : Magdeleine-Ju-

lie-Victorine de Pardailhan de Gondrin d'Antin, duchesse d'Uzès, née à Paris, le 1^{er} morte 1729, morte à Londres, le 13 septembre 1799 ; François-Emmanuel de Crussol, duc d'Uzès, premier pair de France, né à Paris, le 1^{er} janvier 1728, mort à Paris le 22 mars 1802.

Victorine-Victorienne de Rochechouart de Mortemart, duchesse de Crussol, née à Paris, le 4 juin 1776, morte à Paris, le 15 juillet 1809.

Adrien-François-Emmanuel de Crussol d'Uzès, duc de Crussol, pair de France, né à Paris le 16 novembre 1778, mort à Marseille, le 1^{er} avril 1837

Jacques-Frédéric de Crussol d'Uzès, élève de l'école navale, né le 1^{er} septembre 1844, décédé à Paris le 17 novembre 1859.

Antoinette-Elisabeth-Sophie de Talhouet, duchesse d'Uzès, née à Paris le 15 février 1818, morte à Paris le 16 février 1863.

Armand-Géraud-Victorien-Emmanuel de Crussol, duc d'Uzès, né à Paris, le 28 janvier 1808, mort à Paris, le 21 mars 1782.

Jacques-Emmanuel de Crussol d'Uzès, duc d'Uzès, né à Paris, le 18 janvier 1840 et mort à Paris, le 28 novembre 1878.

Jacques-Marie Géraud de Crussol, duc d'Uzès, né à Paris le 19 novembre 1868, mort à Kabinda (Afrique) le 20 juin 1893.

Autrefois les seigneurs d'Uzès étaient ensevelis dans l'église du couvent des Cordeliers, situé presque en face du temple protestant. Postérieurement, leur sépulture fut dans l'église des capucins d'Uzès. Après la révolution, ils établirent leur caveau actuel chez eux.

Saluons leurs cendres avec respect. Les ducs d'Uzès ont toujours fort tourné au bien du pays

leur pouvoir et leur haute influence. Respectons leur château féodal. Il conserve encor l'empreinte de l'énergie morale dont un descendant de cette illustre famille, le duc Jacques d'Uzès, a donné un glorieux exemple en mourant héroïquement pour la patrie à Kabinda, sur le sol africain.

LIONEL D'ALBIOUSSE.

VÉZÉNOBRES

(Suite)

Temple. — Le temple actuel fut bâti par l'entrepreneur Borelly, en 1792, sur les ruines de l'ancien dont on ignore la date de construction et de démolition.

Horloge. — En 1721, le nommé Pouget, de Vézénobres, menace de faire condamner les consuls pour la somme de 90 livres que la communauté reste à lui devoir au sujet des réparations de la tour de l'horloge.

Les sieurs Brunel et Granier sont chargés de procéder à la vérification des dites réparations, et d'examiner, avant qu'il soit payé, si le nommé Pouget s'est bien conformé à la teneur du devis et du bail.

C'est en 1722, le 23 avril, que l'horloge de Vézénobres fut placée par René Bellefleur, horloger à Montpellier, sur le corps de garde de la porte Sabran.

En 1726, René Bellefleur réclame de la communauté les 450 livres qui lui sont dues de l'horloge et des deux cadrans qui l'accompagnent, l'un du côté du couchant et l'autre du côté du levant. Ce dernier ne marcha jamais bien et dut être abandonné.

Moyennant 25 livres par année, Bellefleur entretenait l'horloge.

Dans l'assemblée générale qui eut lieu, le premier

jour du mois de décembre de l'année 1726, et où sous la présidence de Guillaume Fontanieu et Pierre Etienne, deuxième et quatrième consuls, se trouvaient Pierre de Galissard, seigneur de Marignac, Pierre Granier, Antoine Ponsard, Pierre Maigrin, Nicolas Guiot, Antoine Brunel, Louis Mathieu, André Dulhas, Jean Bonnet, Jean Bessède, Antoine Peyrac, Jean Larguer, Antoine Bouteille, Jean Salles, Jean Coulomb, Guillaume Lacombe et Brunel Pierre, il fut décidé que l'horloger Bellefleur recevrait de la communauté 125 livres pour les deux cadrans et l'entretien de l'horloge. Quant aux 350 livres restantes, on en payerait l'intérêt à 5 pour 0/0, en attendant qu'il fût possible de se libérer.

En 1727, l'entretien de l'horloge, augmenté de 5 livres, se porte à 30 livres que nous trouvons remises à Blanchet, neveu de Bellefleur.

Hôtel de Ville. — L'hôtel de Ville servait autrefois de caserne. Il fut acheté par la communauté au marquis de Thoiras qui en exigea 3.300 livres. Avant cette acquisition, la communauté affermaient ce local.

Caserne. — Vézénobres avait jadis une caserne de douze à quinze cents hommes divisés en douze corps de garde.

A la date de 1703, une pétition de Simon Compan, deuxième consul, à M. de Basville fait savoir à l'intendant du Languedoc que, déchargés du logement de trois compagnies du régiment de la Fare, les habitants de Vézénobres ont, depuis lors, supporté divers autres logements, à savoir un bataillon de marine, le régiment de Tarneau, et présentement le premier bataillon de Royal-Comtois. Le consul remercie M. de Basville d'avoir bien voulu accorder des lits de soldats, mais il ajoute que les habitants

ayant à dépenser 30 livres par jour en charbon, huile et fourrage, sont incapables de faire face à cette dépense. Il supplie donc Monsieur l'intendant, ce qui, du reste, fut accordé, d'ordonner que les localités de Saint-Christol, Ribaute, Saint-Hilaire, Méjannes, Monteils et Deaux, après avoir fourni des lits, viennent également en aide pour payer les 30 livres.

Dans les archives (1724), il est alloué 2 livres et 19 sols pour fourniture de corde, seau et casserole à la caserne. En 1726, le louage de onze lits destinés aux casernes est soldé au sieur Bousquet pour le détachement du régiment de marine.

Le 7 décembre 1740, sur la requête du consul Lacombe, M. de Bernage, conseiller d'État, intendant du Languedoc, approuve le devis de Brunel Pierre, s'élevant à la somme de 750 livres, pour les casernes et l'hôtel de ville qui menaçait ruine.

IV

VÉZÉNOBRES, VILLE LIBRE, SES PRIVILÈGES

Au point de vue administratif, Vézénobres était en quelque sorte une ville libre. Relevant directement du domaine royal, elle jouissait du droit de pêche et de chasse. Elle avait également le droit d'élire ses consuls, de garder ou de faire garder ses portes, et enfin de s'assembler sans autorisation. Vézénobres possédait encore d'autres privilèges honorifiques et municipaux qu'elle avait acquis par inféodation au roi. Le roi n'avait que la seule justice haute, basse et moyenne et 40 sols de censive.

Les consuls, au nombre de quatre, étaient les gouverneurs de la ville. Ils étaient élus et rééligibles

à la majorité des voix. On les désignait par premier, deuxième, troisième et quatrième consul ; le premier consul portait le nom de maire. Leur élection avait lieu le lendemain de Noël, fête de Saint-Etienne.

D'après diverses transactions, dont une datée de l'année 1326, sous le règne de Charles IV, comte de la Marche, troisième fils de Philippe le Bel, fut passée entre messire de Laudun, seigneur de Vézénobres et de Montfaucon et les habitants du dit lieu, le droit de nommer les consuls appartenait à ces derniers. Ces magistrats, après avoir été nommés, étaient tenus de porter les clés de la ville au seigneur qui les leur rendait, en échange du serment qu'ils prêtaient entre ses mains, en lui laissant le droit de choisir ceux d'entre eux qu'il destinait à la garde des portes, tours et murailles de la ville et de la forteresse.

A part les consuls, il y avait les conseillers politiques, véritables assesseurs, nommés par les consuls dont ils ne pouvaient être parents. Ils étaient, sous peine d'amende, obligés d'assister à leurs délibérations ; leur nombre était doublé dans les circonstances difficiles.

Après les consuls et les conseillers venaient les officiers municipaux, le trésorier, le greffier, le capitaine de la ville, commandant la milice bourgeoise, le régent et la régente des écoles. C'étaient encore les deux baumiers dont le signe distinctif était le bâton fleurdelisé, les valets de ville, le trompette, le crieur public, le bassinier, chargé des quêtes de l'église, le médecin des pauvres, les mesureurs, les essayeurs, les contrôleurs, les examinateurs patentés des pourceaux soupçonnés d'avoir la lèpre, le porcher de la communauté, les gardes-

terres et d'autres encore ayant chacun leurs fonctions, leurs droits et leurs privilèges.

En 1290, Philippe le Bel, mattre de la moitié seulement de la baronnerie de Lunel, et voulant, pour en faire une clé du royaume, fortifier cette ville dont l'autre moitié appartenait à Raymond Gausselin d'Uzès, proposa à ce dernier de lui céder sa part en échange de Vézénobres. La proposition fut acceptée, et l'échange ratifié, à la condition que les habitants garderaient leurs privilèges et prérogatives de toujours.

En 1317, Guillaume de Plasian, chevalier, seigneur de Vézénobres, celui-là même qui avait été le premier à prendre la parole, le 13 juin 1303, à l'Assemblée des Etats Généraux, pour accuser le pape Boniface VIII, et demander la convocation d'un concile, avec l'approbation du roi, prétendit, au mépris du privilège des habitants, se réserver le droit de pêche au dessus et au dessous du moulin de la Resse. Jalouse de conserver ses droits, la communauté protesta et un procès s'ensuivit. Messire Aymeric Girard, professeur de droit, archidiaque à Nîmes, fut choisi pour régler le différend.

Il reconnut le privilège des habitants, mais pour un bien de paix et afin de ne pas éterniser le débat, il ordonna que les habitants céderaient au seigneur le droit qu'il demandait. En retour de cette cession, celui-ci payerait tous les ans, à la fête de Saint-Michel, une salmée de blé, de seigle et de paumelle à la communauté. Cette redevance pour laquelle se trouvait engagé le moulin de la Resse, pouvait se payer en argent ou en nature. Cette sentence arbitrale fut acceptée par les habitants de Vézénobres.

En 1514, le 24 octobre, Françoise de Montfaucon, seigneuresse de Vézénobres, chargera également

Jean Catalan, son fermier, de payer chaque année de la durée de son bail aux pauvres du pays une charge de blé, à cause du droit de pêche au moulin de la Resse.

Six années après le jugement de Messire Aymeric, Messire Beringuier, Seigneur d'Uzès et de Vézénobres, inquiéta, à son tour, les habitants sur leurs privilèges. Ce nouveau différend donna lieu à une autre transaction, en date du 14^m des Calendes de Septembre de l'an 1323, par laquelle il est porté atteinte au droit de chasse de la communauté. Il était dit, entr'autres choses, que personne ne pourrait désormais prendre les perdrix et les pigeons avec des filets. Non seulement les habitants de Vézénobres approuvèrent cette transaction, mais ils allèrent, dans leur bonne foi, jusqu'à en payer au nommé Pons tous les frais, soit la somme de 35 livres.

Par ses transactions qui se renouvellent sans cesse, on voit que les Seigneurs de Vézénobres ne pouvaient, d'aucune manière, dépouiller la communauté des privilèges qu'elle tenait directement du roi, et dont elle jouissait depuis un temps immémorial.

Vers 1383, sous le règne de Charles VI, pendant les troubles que suscita la mauvaise administration des oncles du roi, des révoltés, connus sous le nom de *Tuchins*, excités sans doute par le poids des impôts qui augmentaient de plus en plus, prirent les armes et ravagèrent le midi de la France. Au lieu de les combattre à l'exemple des autres villes, Vézénobres favorisa, paraît-il, ces pillards et leur ouvrit ses portes. En souvenir de ce fait, le surnom de « Touchis di Bénobré » fut donné aux habitants. Ce surnom peu flatteur vint ainsi grossir la nomenclature, déjà assez riche, des sobriquets dont les localités rivales et

voisines aimaient à se gratifier entre elles au moyen âge.

Aucun incident extraordinaire ne semble avoir signalé la fin du moyen âge. Les populations méridionales paraissent, à cette époque, se reposer, se recueillir, pour ainsi dire, afin de se livrer avec plus d'énergie aux luttes terribles et sanglantes qui pendant si longtemps vont bouleverser le pays !

V

VÉZÉNOBRES PENDANT LA RÉFORME, LA GUERRE DES CAMISARDS ET LA RÉVOLUTION

Sous le règne de François I^{er}, lorsque fut prêchée la Réforme, les habitants de Vézénobres embrassèrent pour la plupart la religion nouvelle. Aussi, lors des troubles et des persécutions religieuses, cette place fut-elle vivement disputée entre catholiques et protestants.

A la proclamation de l'édit de Nantes (1598), le pays jouit pendant quelques années d'un calme relatif ; mais la mort d'Henri IV ralluma la guerre. Les partis étaient trop surexcités pour vivre longtemps en bonne harmonie.

Les menés du prince de Condé, toujours mécontent, parvinrent à détourner de son devoir de fidélité le duc de Rohan. La démolition de la Cathédrale de Nîmes que les Catholiques venaient d'élever, fut le signal du bouleversement général.

Les protestants ne tenaient pas tout le pays. Quelques villes et places fortes se trouvaient aux mains des Catholiques. Telles étaient Vézénobres, Mons, Corconne, Sommières, Beaucaire et Montpellier,

A la reprise des hostilités, Vézénobres fut donc tout d'abord au pouvoir des catholiques. Pendant que le duc de Rohan tentait un coup de main sur Montpellier, la garnison de Vézénobres se proposait d'enlever Alais que possédaient les protestants. Pour mener à bien cette entreprise, le marquis de Portes devait joindre les troupes qu'il commandait à celles de M. de Perault.

A cette nouvelle, toute la Gardonnenque fut en émoi, et les garnisons d'Anduze et d'Alais, pour déjouer le projet de leurs adversaires, réunirent leurs efforts et tentèrent de surprendre Vézénobres. Elles furent repoussées et poursuivies par les troupes royales jusque sous les murs d'Alais. Profitant de ce succès, le baron de Perault frappa d'une lourde contribution de guerre les communes comprises dans la partie basse de la viguerie : Lédignan, Aigremont, Cassagnoles, Cardet, etc.

Cependant Montmorency qui commandait dans le Languedoc, ayant été appelé dans le Vivarais, le duc de Rohan, généralissime des protestants, résolut de profiter de son absence pour essayer une seconde fois de s'emparer de Vézénobres.

Retirée dans le fort, la garnison de Vézénobres tient bon et refuse opiniâtrement de se rendre. Rohan demande alors à Alais, à Anduze et à Nîmes du secours, et après avoir reçu des munitions et du canon qui fait un terrible ravage dans les remparts, la place au bout de trois jours de siège, est forcée de se rendre. Le vainqueur signale sa victoire par un acte de vandalisme.

Désespérant sans doute de pouvoir conserver cette place, et craignant de la voir retomber aux mains des Catholiques, il fit raser les murs de la forteresse et se retira.

Vézénobres perdit, dès lors, ses remparts et devint ainsi une ville ouverte. La révocation de l'édit de Nantes (1685) produisit de nouveaux désordres.

A peu près vers la même époque, naquit d'une pauvre famille de paysans au mas de Roux, hameau des Tavernes, commune de Ribaute, Jean Cavalier qui devait être le chef non moins célèbre qu'audacieux des Camisards. Dès que le jeune Cavalier fut en état de garder les bestiaux, son père le loua comme goudat ou auxiliaire de berger chez M. Lacombe, propriétaire à Vézénobres.

Après un assez court séjour dans ce pays, Cavalier s'en va à Anduze pour apprendre l'état de boulanger. Il fonde ensuite une boulangerie à Carnoulès; mais devenu suspect pour ses opinions religieuses, deux procès, l'un au civil, l'autre au criminel, lui sont intentés, et il s'enfuit aussitôt à Genève. Il y passe deux années, retourne en France, où il assiste aux réunions séditieuses que tiennent dans les grottes des Cévennes les camisards, et devient en peu de temps général des Fanatiques. Voici comment il est dépeint par Ménard, qui avait commencé son histoire de Nîmes du vivant même de Cavalier : « C'était un petit homme qui avait la tête grosse et enfoncée dans les épaules, les yeux grands et vifs, les cheveux longs, blonds et abattus, le visage large et rougeâtre, une mine basse, mais l'esprit fin et délié, avec beaucoup de prudence, d'adresse et de fermeté. Il était prédicant et prophète, et en faisait les fonctions dans la plupart des assemblées même après qu'on lui eut déferé le commandement d'une troupe; ce qui lui donna un relief considérable parmi les Camisards, et le fit regarder comme un homme extraordinaire, suscité de Dieu pour le rétablissement de la religion prétendue réformée. Les uns le com-

paraient à Gédéon, les autres à l'un des Machabées, quelques uns à Zisca qui avait délivré la Bohême de l'oppression des papistes, et quelques-autres l'appelaient le Ragotzki du Languedoc. »

On s'accorde à dire que Vézénobres a toujours été un pays calme, bien dirigé par les principaux chefs de famille. Dans la guerre des Camisards, on ne trouve parmi les rebelles aucun Seigneur, aucun membre de la noblesse ou de la bourgeoisie de Vézénobres. Nulle part il n'est rapporté que les catholiques de cette localité aient été outragés et mis à mort, que les prêtres y aient été persécutés, comme cela se vit malheureusement dans presque toutes les autres communes de la Gardonnenque. Ce n'est pas qu'il n'y eût dans le pays quelques mauvaises têtes, mais les malintentionnés étaient retenus par la bourgeoisie plus clairvoyante et plus circonspecte.

Cavalier connaissait fort bien la contrée, et il avait établi ses magasins de munitions et ses ambulances dans les cavernes d'Yeuset (Euset). L'une de ses plus belles victoires est sans contredit celle qu'il remporta, en 1704, à quelques kilomètres de Vézénobres au *devès* de Martignargues, tout près de la Droude.

A suivre.

J. RÉDIER.

LES CORRESPONDANTS DU CHANOINE DELACROIX

M^{sr} BESSON (suite et fin)

III

L'éternité dura quelques mois. Au milieu de quelle lutte pour résister aux assauts plus violents de son démon littéraire, vous le devinez ! C'est que la mention qui honorait *Fléchier* et les compliments qui affluaient à Bagnols mettaient l'écrivain en joie et doubleraient les forces du tentateur.

En un mot, l'abbé Delacroix n'était plus aussi sûr de lui, l'énergie de son ancienne résolution faiblissait, et, chaque jour, perdait du terrain. « Maintenant, écrivait-il dans ses notes, il faudrait réagir contre la tentation de faire autre chose qui me vient encore de temps en temps. » A l'heure même où il traçait ces lignes, le curé de Bagnols n'en était plus qu'à l'illusion de la lutte. En réalité, la question était vidée, il était vaincu.

Ne venait-il pas d'écrire à M^{sr} Besson que l'idée d'étudier la vie de M^{sr} de Boulogne, évêque de Troyes, le poursuivait depuis qu'il avait lu, en son honneur, une belle page dans le *Tableau de la littérature* de M. G. Merlet ? N'était-il pas allé plus loin, jusqu'à Troyes même, seulement par lettre c'est vrai, mais n'était-ce pas s'engager en quelque sorte ? Son démon lui avait joué ce tour.

Lui, naïvement, croyait avoir terrassé la tentation.

Il espérait du moins que Troyes se tairait et que l'évêque de Nîmes ne dirait rien, ou si peu... ! Il écrivait : « S'ils me disent d'aller de l'avant, je ferai semblant d'obéir ; mais ce ne sera qu'un semblant très probablement ; car je persiste à croire que je ne suis pas en position d'écrire d'une façon digne du peu que je suis devenu. Point de contact littéraire ; pas de livres, assez du moins ; de la rouille qui m'est venue aux doigts ; un temps qui est à tous, etc. etc. » Il s'excusait ainsi, à ses propres yeux, de la démarche tentée par son démon.

Ne se souvenait-il plus des sollicitations de son évêque ? N'entendait-il plus ses paroles d'encouragement : « Donnez un frère à *Fléchier* et je vous ferai vicaire général d'honneur ? »

Une lettre de M^{sr} Besson l'éclaira définitivement.

Nîmes, le 29 décembre 1884.

« Mon cher doyen,

« J'approuve hautement votre projet d'écrire la vie de M. de Boulogne. Mettez-vous sans retard à ce travail. J'en parlais l'autre jour en déjeûnant, après l'ordination, avec le P. de Vulchier et les deux chartreux que je venais d'ordonner avec les prêtres de mon diocèse. Il me vint en pensée que la bibliothèque de Valbonne possédait les œuvres de l'illustre évêque de Troyes. Je le demandai, on me l'affirma et le prier me dit que l'ouvrage était à votre disposition. Ce sera plus sûr d'aller le prendre à Valbonne que de venir le chercher ici. J'ignore s'il est à l'évêché ou au séminaire. Je le possédais dans ma bibliothèque particulière, mais on me l'a pris, comme beaucoup d'autres choses, car la bibliothèque de l'évêque de Nîmes, moins sacrée encore que celle des cardinaux, est au pillage du vivant même et sous les yeux de son propriétaire.

« Très affectueusement,

† Louis, év. de Nîmes. »

Le juge avait rendu son arrêt : C'était le travail forcé. L'abbé Delacroix écrivit ces mots : « il faudra donc essayer mollement de ce travail dont je n'espère pas grand'chose. »

Succomber après dix-neuf ans de résistance et en être réduit à dire avec Piron :

Et j'avais cinquante ans quand cela m'arriva !

C'était dur. D'un autre côté, l'auteur de *Fléchier* me paraît avoir eu connaissance de ce vers de Casimir Delavigne :

Nous avons trop d'auteurs qui n'ont fait qu'un ouvrage !

Alors pourquoi tant hésiter ? L'approbation épiscopale était nette : elle ressemblait à un ordre. La conscience en repos, le curé n'avait qu'à s'incliner et à se mettre à l'œuvre.

En même temps, des communications intéressantes arrivaient de Troyes. Reculer était impossible. L'abbé Delacroix ne pensa plus qu'aux recherches. Avignon, Troyes, Paris, Montpellier livrent des trésors ; Chartreux, Barnabites, Sulpiciens, Oratoriens offrent leurs services. Lui, se passionne pour son héros. Comment un tel homme a-t-il été oublié ? Est-ce parce que la Révolution a passé sur l'éclat de ses grâces, ou bien parce qu'il a existé un financier du même nom ?

Dans la ferveur du travail il voit Mgr Besson qui l'accueille gaiement :

— Ah ! vous voilà, mon cher chanoine ! ou en êtes-vous de *Boulogne* ?

— A l'admiration, Monseigneur.

Rentré dans son cabinet, le curé de Bagnols se remet à l'œuvre avec entrain. Il a reçu de nouveaux encouragements, et n'y a-t-il pas au bout de ses efforts un beau titre à effet ?

Commencé, en janvier 1885, *M^r de Boulogne* paraissait à la fin de la même année. L'auteur adressa le premier volume dont il put disposer à Mgr Besson. Puis, au repos, il regarda s'il ne voyait rien venir du côté de Nîmes. Ne voyez-vous rien venir ? demandait-il à ses amis. La mésaventure de *Fléchier* allait-elle se renouveler ? Rien ne venait. Il y avait de quoi emprunter le langage de Francaleu :

Peste soit de ces coups où l'on ne s'attend pas !
Voilà mon *livre* au diable et mon *beau titre* à bas !

Un vicaire général, M^r Gilly, le rassura par lettre.

« Nîmes, le 22 décembre 1885.

« Mon cher Ami,

« Nous sommes, en ce moment, Monseigneur et moi, et Mgr plus que moi, accablés de besogne. C'est à quoi j'attribue le retard que vous avez subi à recevoir, de la part de Sa Grandeur, l'accusé de réception de votre volume.

« Venez voir Monseigneur, comme vous avez l'habitude de le faire, et vous serez *certainement* très bien reçu. Mgr s'excusera auprès de vous de ne vous avoir pas félicité. Il vous aime bien, croyez le, je le sais ; s'il y a eu, entre vous, quelques nuages insignifiants, Monseigneur a trop d'esprit pour ne pas vous estimer comme l'un des prêtres les plus distingués de notre diocèse, et pour ne pas vous aimer comme l'un des plus sympathiques. etc.

« Pour moi, j'ai lu avec bonheur *presque* tout votre volume et j'en ai été enchanté.

« Bien à vous en N. S.

« GILLY, vic. gén. »

Cette lettre prouvait que le livre était sauvé. Mais le titre de vicaire-général d'honneur, l'Évêque se réservait-il d'en faire la surprise ? Trois mois après, une lettre de Mgr Besson parvenait au curé de

Bagnols. Portait-elle la récompense dans ses flancs ?
Vous pouvez en juger :

« Nîmes, le 16 mars 1886.

« Mon cher Ami,

« C'est l'envie de vous faire une bonne lettre qui m'a jusqu'à présent empêché de l'écrire. J'ai lu votre *Boulogne* assez pour en être content, pas assez encore pour en parler avec pertinence. Laissez-moi le relire pendant le Carême, pour m'indemniser un peu du jeûne et de l'abstinence. On lit dans les leçons du temps, que l'œil, l'oreille, le cœur, le corps doivent jeûner. Mais il n'est pas défendu de se récréer et de se charmer l'esprit par de bonnes et agréables lectures, surtout quand on n'y trouve, comme dans votre étude sur l'abbé de Boulogne, que des leçons très pratiques de dignité sacerdotale, d'honneur chrétien, de prudence et de courage, bien utiles à méditer aujourd'hui.

« Je voudrais m'en expliquer un peu plus au long et c'est pourquoi je vous demande encore un petit délai, qui ne dépassera pas les fêtes de Pâques.

» Très affectueusement,

« † Louis, év. de Nîmes. »

Certes ces lignes étaient flatteuses ! Mais la sanction, le titre ? Il est vrai que l'Évêque annonçait une *bonne*, c'est-à-dire une grande lettre. Cela ne sous-entendait-il rien ? Et pour avoir été attendu plus longtemps l'honneur n'arriverait-il pas avec plus de solennité ?

Enfin, la bonne lettre arriva.

» Nîmes, le 29 avril 1896.

« Mon cher Doyen,

« Vous voulez bien dans votre préface parler d'un prélat qui vous a demandé d'écrire une étude sur *M^r de Boulogne*. Permettez-moi de revendiquer l'honneur de cette demande et de me féliciter de l'avoir faite. Votre livre répond de tout

point à mon attente. Il est d'un bout à l'autre, du plus vif intérêt. Vous ne vous perdez point dans les longueurs ni dans les digressions ; mais vous caractérisez, en quelques mots heureux et toujours justes, les personnages avec lesquels votre héros a vécu, les temps difficiles et si diverses qu'il a traversés, les circonstances politiques et religieuses dans lesquelles il a exercé une véritable influence soit par ses discours, soit par ses écrits. C'est l'histoire de cinquante années sous le nom d'un homme qui a joué un grand rôle dans notre France, avant, pendant et après ce qu'on appelait, il y a quelques années encore, dans la langue du peuple, la grande révolution.

« M. l'abbé de Boulogne voulut la prévenir. Prédicateur cher à la cour, mais détesté des courtisans, il conseilla les réformes, tança les mœurs, et se montra un vrai docteur, un vrai moraliste, en dépit des entraînements de son siècle qui courait à l'abîme sans l'apercevoir.

« Pendant la Terreur, il échappa à la mort, mais non à la prison. La prison des Carmes, encore toute trempée du sang des martyrs, semblait lui présager le même sort. Il en sortit cependant et continua auprès des victimes de la tyrannie son rôle de consolateur, se trouvant sur le passage des condamnés pour les absoudre, disant la messe en secret dans les familles fidèles, exposant cent fois sa tête tantôt à l'exil, tantôt à l'échafaud, et prenant le premier la plume sous le Directoire pour défendre la religion et la société. Le prédicateur est devenu polémiste, Le clergé constitutionnel le redoute, le clergé insermenté l'admire, il est l'oracle de la France ressuscitée avec le 18 Brumaire, le Concordat et le Code civil.

« Mais le conquérant qui la gouvernait voulait gouverner aussi la religion et les prêtres. M. de Boulogne dont il avait fait un évêque ne tarda pas à lui déplaire. Il fut emprisonné en 1811 comme il l'avait été en 1794, et il ne fallut rien moins que la chute de l'empire et l'intervention de l'empereur de Russie pour délivrer en 1814 le glorieux confesseur de la foi.

« Rendu au diocèse de Troyes, à la France, aux belles-lettres, M. de Boulogne vécut encore dix ans et servit dans la gloire comme il l'avait fait dans la disgrâce, la religion et

la patrie. Louis XVIII l'avait fait pair de France ; Pie VII l'avait fait archevêque. On regretta pour lui le chapeau. Mais il y a deux siècles que la Bruyère a dit de Bossuet :

« Quel besoin a Bénigne d'être cardinal ? »

« Je ne partage point l'avis de ceux qui disent que M. de Boulogne était oublié. Qui donc l'avait oublié si ce n'est ceux qui ne connaissent pas l'histoire, s'imaginant que le monde a commencé avec eux, comme d'autres s'imaginent que le monde finira le jour où ils achèveront de vivre. Hélas ! rien n'est nouveau sous le soleil, et le soleil de demain éclairera, comme celui d'hier, les épreuves de l'Eglise, sans changer le cœur de ses persécuteurs. C'est à nous à étudier les modèles de la foi, du courage et du dévouement, pour les reproduire dans notre conduite. M. de Boulogne nous donne par ses exemples de grandes leçons : il ne quitta point la France pendant la persécution religieuse ; il s'entendit avec M. Emery pour conseiller l'obéissance aux lois dans tout ce que les lois n'offraient rien de contraire à la loi de Dieu ; il persuada la soumission et prêcha la paix ; mais sa fidélité à l'Eglise fut inébranlable. « Le Vatican disait-il, peut être démoli, mais le Saint-Siège restera debout. »

« Il nous est bien permis de profiter aussi des fautes de M. de Boulogne. L'évêque de Troyes avait trop loué l'empereur, et on ne saurait l'excuser en disant que ces compliments à outrance étaient commandés. Rien ne commande la flatterie à un évêque. Dans le siècle où nous sommes trop de dynastie se succèdent sur les mêmes trônes, trop de partis occupent tour à tour le pouvoir, pour qu'on puisse se compromettre en les comblant de louanges. Après cent ans bientôt de révolutions, l'Eglise de France en est encore à se demander qui lui assurera enfin le respect, la justice, la liberté et la paix. On entrevoit dans un prochain avenir des persécutions nouvelles. Ce sera, sous une forme ou sous une autre, les mêmes soupçons contre notre patriotisme, les mêmes railleries contre nos mystères, les mêmes obstacles à l'exercice de notre culte et à l'indépendance de nos fonctions sacrées. Que Dieu nous donne et des évêques comme Boulogne et des prêtres comme l'abbé Emery. Les biographies de

l'abbé Emery se multiplient, toujours avec une nouvelle édification et un nouveau charme. Boulogne a la sienne aujourd'hui, mais on ne la recommencera pas, parce qu'il n'y a rien à y ajouter. L'évêque de Nîmes est fier de compter parmi ses prêtres l'auteur de ce bel ouvrage, et il le prie d'agréer, avec ses félicitations les plus sincères, l'expression affectueuse de ses plus dévoués sentiments.

† LOUIS, év. de Nîmes. »

Bonne lettre assurément ! Mais l'évêque n'aurait-il rien oublié ? Fallait-il donc rafraîchir la mémoire du prélat ? Après une longue discussion tout intérieure, le pour et le contre bien pesés, l'abbé Delacroix jugea bon de se porter à la rencontre des honneurs qui ne venaient pas vite, fallût-il pousser au besoin jusqu'au cabinet de Mgr Besson. Le titre de vicaire général d'honneur ne vaut-il pas un voyage ?

Pensez-vous que l'auteur de *Boulogne* franchit sans émotion le seuil de cet évêché où allait se jouer le sort de son titre honorifique ? Il ne respira librement qu'après l'accueil souriant de son évêque : ne l'avait-il pas embrassé ? Moins fort peut-être que ne l'eût fait Mgr Cart, ni sur les deux joues, mais enfin, il l'avait embrassé. C'était un succès. N'était-ce pas le présage de la réussite. ?

Une conversation s'engagea ; la plus gaie, la plus amicale, la plus spirituelle, la plus drôle des conversations ! L'évêque riait, raillait, s'amusait ; le curé souriait, plaisantait, espérait. Le premier prolongeait visiblement l'entretien dans le dessein de lâcher au bon moment une confidence agréable ; le second faisait bonne contenance afin de ne pas effaoucher les dispositions favorables qui lui annonçaient un prochain triomphe. Enfin l'abbé Delacroix

vit ou crut voir voltiger sur les lèvres de Mgr Besson le mot attendu.

— Le succès de votre *Boulogne*, mon cher doyen, est la récompense légitime de votre travail. Mais vous avez droit à une autre : je souhaite à *Boulogne* le prix que *Fléchier* aurait dû obtenir à l'Académie Française.

L'Académie Française ? L'abbé Delacroix était venu là dans le cabinet de son évêque, pour être renvoyé à l'Académie Française !

— *M. de Boulogne*, répliqua-t-il avec un effort sur lui-même, n'est point un livre académique. L'évêque de Troyes était trop batailleur, et l'Académie aime la paix.

— Vous n'auriez que plus de mérite à cueillir des lauriers, mon cher ami. Essayez, l'Académie vous couronnera et votre évêque vous fera vicaire général d'honneur.

Cette fois l'horizon s'éclairait. L'historien entrevoyait dans le lointain, les calendes grecques ; il murmura en se dressant :

— Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras.

L'évêque rit, mais l'auteur de *Boulogne* était joué.

Rentré chez lui, le chanoine Delacroix prit note de l'aventure. Il se promit encore de ne plus écrire. Toutefois

Il ne dit rien de l'accident fatal
Et s'en fut tu longtemps, comme on peut croire,
Si quelques mois après.

Quelques mois après, Mgr Besson était mort et le curé de Bagnols jetant une poignée de fleurs sur sa tombe racontait, ou plutôt *écrivait* dans la *Revue du Midi*, cette aventure simplifiée.

Oyez donc, mes amis, vous qui écrivez, et croyez en Robert ; ne jurez jamais de ne plus écrire.

IV

Cependant, avant la mort de Mgr Besson, malgré la promesse faite à son *Boulogne*, l'abbé Delacroix avait repris la plume. Il l'avait fait sans crier gare, et c'est sans avertissement préalable qu'il lança son *Manuel de la vie sacerdotale au temps présent*. Tout avait été mené rapidement, mais sans exagérer le temps consacré au travail. Le curé de Bagnols ne ressemblait pas à ce brave homme

Qui va, vient, veille, sue et se tourmentant bien,
Travaille nuit et jour, et jamais ne fait rien.

Lui ne travaillait que quatre heures par jour, et pendant ces quatre heures il faisait quelque chose, le faisait vite, et le faisait bien.

N'est-ce pas à cause de cela que rappelant dans son *Manuel* la parole de Mgr Dupanloup : « La France se meurt faute de se lever matin ! » il ajoute : « Moi je dirais : le clergé français ressaisirait le flambeau des lettres et des sciences s'il voulait étudier quatre heures par jour. »

Pour sa part, il ressaisissait le flambeau. C'était, en ce moment, pour le promener sur certaines physionomies qui ne pouvaient mettre de la bonne grâce à montrer leurs verrues. Le nouveau livre découvrait, sans égards à l'âge ou au rang, tout ce qu'il était utile de corriger : *castigat ridendo mores*. Mais les châtiés étaient-ils obligés de rire ? Je ne sais, toutefois certaine baronne, ayant constaté qu'ils ne riaient pas, le fit savoir à l'auteur du *Manuel*, de plaisante manière : « Je tiens à vous prouver, mon-

sieur le doyen, écrivit-elle, que les vieilles comtesses, voire même les vieilles baronnes ont l'esprit mieux fait que messieurs les curés en venant vous remercier de la bonne leçon que vous leur donnez. » En effet, l'abbé Delacroix n'épargnait pas plus les douairières que les séminaristes, les chanoines et les évêques.

Dans le monde ecclésiastique on ne s'abordait plus sans se demander : Avez vous lu Baruch ? Je veux dire le *Manuel*. — Et comme l'écrivait un malicieux chanoine de la Basilique-Cathédrale qui, à Bagnols même, pendant les vacances avait un peu prophétisé sur le berceau du *nouveau venu*, l'opinion s'en préoccupait contradictoirement. « Les plus chatouilleux et les plus timides, disait-il, s'étonnent un peu des hardiesses de son langage ; mais la masse des lecteurs *non prévenus* aiment ses franches allures surtout en les voyant toujours s'unir au charme d'une diction du meilleur goût.

« Pour mon compte, j'ai lu ce cher livre dans tous ses détails et je le trouve irréprochable ; d'ailleurs, ici même, à Nîmes, il gagne du terrain tous les jours, et *malgré une haute affirmation contraire* l'on commence à croire qu'il s'acclimatera parfaitement en dehors du diocèse. »

L'abbé Delacroix que ne préoccupait plus le titre de vicaire général d'honneur, savait bien que le *Manuel* avait à craindre de hautes critiques, mais il avait décidé de brûler ses vaisseaux. C'était fait : ils étaient brûlés. Son démon lui disait à l'oreille :

Attendez-vous, monsieur, à d'horribles tempêtes !

En conséquence, les tempêtes ne le surprisent pas. Il avait enrichi ses conseils d'anecdotes piquantes et de portraits pris sur le vif. Des portraits ! on en voyait partout, et combien s'y reconnaissaient ? Telle

fut l'émotion de la première heure qu'on ne voyait pas autre chose. De telle sorte que si l'on s'abordait en se disant : avez-vous lu le nouveau livre du curé de Bagnols ? — la réplique était : certainement, comment trouvez-vous le portrait d'un tel ? — Et Mgr Besson ? — Ah ! Mgr Besson.....

Certes, oui, l'évêque de Nîmes se trouvait dans la galerie et il se reconnaissait. On disait même, et on peut le croire, que Mgr Besson, ennemi des miroirs fidèles ou non, était parti de là pour prononcer la haute affirmation, révélée à l'auteur du *Manuel* par le chanoine X.

— Mais ce livre ne vaut rien ! il n'aura pas dix lecteurs hors du diocèse, aimait à répéter le prélat railleur.

Monseigneur en était-il bien convaincu ! On en doutait, car il ne craignait pas d'interroger certains personnages et de dire : « avez-vous lu telle page ? elle me vise ; telle anecdote ? J'en suis le héros. Plus loin, c'est encore moi. Je crois bien qu'il m'a mis partout ! » L'auteur n'était pas nommé, mais Sa Grandeur était trop bien renseignée pour n'avoir pas lu le livre. Il lui arriva même de le relire pour mieux se reconnaître.

Par exemple, l'abbé Delacroix ne reçut ni félicitations ni confidences de son évêque. Heureusement, M^r l'abbé Gilly, vicaire général, se montra complaisant pour lui, et lorsque le livre eut fait sa trouée, il lui dut la scène de la réconciliation. Vous m'excuserez de la rappeler.

Mgr Besson s'était reconnu en lisant ce passage du *Manuel* : « Rasez-vous tous les jours si cela ne vous ennue pas ; deux fois par semaine au moins. Rasez-vous vous-même si vous pouvez. Quel ennui d'être à la merci d'un barbier, si barbier il y a dans

le village ! C'est le tourment de quelques évêques en tournées pastorales. Ils voudraient se faire raser mais le barbier est au champ ; et voilà notre prélat obligé de partir pour la paroisse voisine avec une barbe de huit jours. Le curé qui le reçoit sur la porte de son église augure mal de l'humeur d'un homme à la figure rébarbative, et c'est à peine s'il peut assembler ses feuilles pour lire son compliment. »

Quelque temps après avoir fait cette lecture, l'évêque de Nîmes dont « l'esprit ne manquait pas de cœur » vint de la Chartreuse à Bagnols avec une barbe de huit jours.

— Faites moi venir un barbier, dit-il en embrasant sur les deux joues, vous lisez bien, sur les deux joues, son critique dont les yeux cherchaient les yeux du prélat.

— Monseigneur n'a donc pas trouvé à se faire raser ?

« Là dessus grand éclat de rire de part et d'autre », a écrit l'auteur du *Manuel*, dans ses *Tribulations*, sans ajouter cependant le dernier mot de Mgr Besson. Cette parole manque, ce me semble ; tolérez que je la rétablisse.

— Mon cher Ami, ne faites jamais de prophétie. J'ai eu le malheur de prédire l'insuccès de votre livre ; et je me suis fait un renom de mauvais prophète. Vous me direz que je ne l'ai pas volé, je le sais....

— Mais, Votre Grandeur me permettra de le lui rappeler, Dieu se sert quelquefois de mauvais prophètes.

— Et c'est pour cela, sans doute, que ma prédiction vous a fait lire. Et voilà pourquoi je suis, à cette heure, la vieille barbe la plus célèbre de France !

L'évêque avait repris la gaieté d'avant le *Manuel*, et il se mit à conter encore quelque histoire de barbier de village.

Tous les modèles de l'abbé Delacroix n'eurent pas l'esprit de Mgr Besson. On s'y attendait bien un peu. L'abbé Fabre, devenu plus tard évêque de Saint-Denis, Ile de la Réunion, l'annonça dans le bel article qu'il fit publier par la *Défense*. « Bien des gens, je le suppose, écrivit-il, ceux surtout qui sont les originaux des nombreux portraits dessinés par le peintre, auraient dispensé volontiers M. Delacroix de ce genre de mérite. Pour nous qui avons vu défiler ces divers personnages, et qui en avons reconnu plus d'un au passage, nous serions bien fâché que l'auteur eût renoncé à ces légitimes agréments, et qu'il eût gardé pour lui ces anecdotes qui égayaient son sujet, dont il nous garantit l'authenticité — et où ne manque pas le sel. » Bien que venant de Paris cette étude était fort élogieuse, mais l'analyse la plus complète et la plus fine louange vint d'outre-mer. Mgr Fuzet, adressa de la Réunion à Bagnols une lettre remarquable destinée à être publiée intégralement. L'a-t-elle été ? je l'ignore. Elle vaut la peine de l'être. La voici :

ÉVÊCHÉ DE SAINT-DENIS

(Ile de la Réunion)

Saint-François, 30 novembre 1888.

« Cher Doyen,

« Je reçus votre *Manuel de la Vie Sacerdotale au temps présent*, au moment de mon départ pour la Réunion. Je me promis de lire pendant la traversée ce livre qui allait me rappeler parmi les chères images que j'emportais des rivages de la patrie, les aimables souvenirs de ce coin de notre douce Occitanie où nous nous sommes si souvent rencontrés. Mais comment lire quand on a sous les yeux les ravissants spec-

tacles qu'offre la Méditerranée de Marseille aux bouches du Nil, avec les fles et les cités fameuses, les volcans, les montagnes et les détroits célèbres dans la fable et dans l'histoire que l'on côtoie ou que l'on aperçoit de loin dans l'azur du ciel et des flots ? Puis, voici Port-Saïd et les premières impressions de l'Orient, le canal de Suez et la mer rouge avec la grande figure des Pharaons, des patriarches, de Moïse, l'immensité du désert dont le silence et l'immobilité semblent écouter encore la voix de l'Éternel et dont l'horizon toujours embrasé semble garder encore l'éclat de tous les feux du Sinaï qui, dresse là-bas, à peine visibles, ses cîmes sacrées ; voici Aden à la fois citadelle et caravansérail, le rocher le plus pittoresquement peuplé qui se puisse imaginer. Après avoir dépassé le terrible Gardafui, je croyais avoir quelques jours de solitude propice à la lecture, au milieu de l'Océan Indien. Cependant nous passons près de la côte des Somalis où les chefs arabes qui commandent à cette tribu avide de pillage ont élevé de loin en loin de hautes tours pour guetter la proie qu'ils attendent des tempêtes et des naufrages. Tandis que nous admirons les donjons de ces seigneurs musulmans et les misérables huttes de leurs noirs tenanciers, les Seychelles enveloppées des rayons d'or du soleil couchant se présentent à nos regards comme des corbeilles de verdure flottantes, pleines des fruits et des fleurs des tropiques. Et nous respirions encore le parfum de la végétation embaumée de ces petites fles que nous touchions à Saint-Denis : je n'avais pas eu le temps de lire le *Manuel de la vie sacerdotale*.

« Le plaisir que je m'étais promis sur mer, je n'ai pu le goûter sur terre que de longs mois après mon entrée dans mon diocèse. Aujourd'hui, mes premières visites pastorales achevées et l'été venu avec la fin de novembre, je prends quelques jours de repos à la campagne. C'est en votre compagnie, cher doyen, que je me suis tout d'abord délassé. Vous m'avez plu, vous m'avez instruit, vous m'avez charmé. En me promenant votre livre à la main dans les allées ombragées de grands filaos et de lianes en fleurs, qui serpentent sur les flancs de la montagne de Saint-François, je

croyais vous entendre en ces causeries enjouées et savantes où nous nous sommes plus d'une fois oubliés sous les pins du Mont-Cotton.

« Vos *Contes et Nouvelles*, votre *Histoire de Fléchier*, votre étude sur *M. de Boulogne* vous ont valu les éloges des maîtres de la littérature française. Votre *Manuel* ne vous fera pas déchoir dans leur estime. Sans doute un jeune humaniste, cet âge est sans pitié, pourrait vous reprocher quelques phrases incorrectes ou négligées plus qu'il ne sied, il pourrait même pousser le pédantisme jusqu'à vous reprocher d'attribuer à Horace un vers de Juvénal, et la pudeur jusqu'à se voiler la face au récit de votre vieille demoiselle errant sur les bords d'une rivière. Ces légères imperfections, cette distraction, ce récit n'enlèvent rien aux mérites de votre style si facile, si varié, si vivant, si personnel qui donnent au *Manuel de la vie sacerdotale* une saveur littéraire bien rare en ces sortes d'ouvrages. Vous avez, parmi tant de matières à embrasser, choisi vos sujets et les avez traités avec un art accompli. Rien n'est omis, bien que vous vous soyez gardé de descendre en ces profondeurs ou de vous étendre en ces longueurs où écrivain et lecteur se perdent souvent. Vous parlez pour des gens instruits et leur rappelez des devoirs connus. L'essentiel était de les leur rappeler à grands traits, vifs et alertes afin de les mieux graver dans la mémoire. Rien ne languit. Vous courez sur les sommets et nous faites découvrir une vaste étendue de pays. On vous suit avec autant de plaisir que de profit. Le profit vient de ce que tous les devoirs de Religion, de société et d'administration sont parfaitement expliqués ; le plaisir vient de ce que votre livre est un livre écrit pour le temps présent. Ce n'est pas une œuvre banale. Elle est pleine d'originalité et de vie. Je ne m'étonne pas que vous ayez déjà reçu les félicitations de M. Branchereau et de Dom Piolin, de *Saint-Sulpice* et du *Monde*. Il ne serait pas impossible cependant qu'on vous accusât de trop d'originalité, de trop de vie. Certains héros de vos plus jolies anecdotes sont si connus, qu'on n'a pas besoin de *clef* pour les désigner ; vos portraits sont si parlants qu'ils apprennent à tous vos lecteurs le nom du curé ou du vicaire que vous

avez peint. Vous ne pouvez échapper à cette nécessité du talent de peindre d'après nature. Parmi les quarante ou cinquante auteurs contemporains qui ont publié des ouvrages analogues au vôtre, beaucoup ont donné des portraits : je gage que ceux qui vivent autour d'eux n'ont pas manqué de mettre des noms au bas de leurs toiles. Vous avez peint comme eux, mais avec tant d'art que vos figures sortent de la réalité pour devenir impersonnelles, et elles se font applaudir par ceux-là même qui s'y reconnaissent. En passant, avec une respectueuse révérence toutefois, vous portrez même les évêques et les prêchez un peu. Ces pages ne seront pas les moins goûtées des vicaires et des curés. Je ne vous en blâme pas ; je profiterai plutôt de vos portraits et de vos prêches, et je vous assure que si un de mes doyens fait des livres comme les vôtres, je ne manquerai pas, suivant vos conseils, de lui donner des éloges... et de l'avancement, s'il est d'ailleurs, encore comme vous, aussi bon curé que bon écrivain. Il est vrai que peut-être il aura lu votre excellent chapitre sur l'ambition des prêtres et qu'il me répondra : « O vanité ! les postes aussi convoités qu'incapables de rassasier ceux qui les convoitent, que sont-ils, sinon des ombres fugitives ? Où sont maintenant les titulaires jalouxés de tant de grandes places ecclésiastiques ? »

« Je ne finirais pas de dire combien votre *Manuel* me plaît, nonobstant quelques phrases que vous corrigerez, le vers d'Horace que vous rendrez à Juvénal, quelques traits que vous adoucirez, quelques autres que vous supprimerez ; nonobstant, je tiens à vous le dire, votre manière de voir sur l'action politique du clergé qui serait chez nous, au temps présent, pleine de périls pour le succès du ministère pastoral.

« Ces *desiderata* de perfection sont peut être déjà remplis. Car, si je suis bien informé, votre première édition, c'est un grand succès, a été vite épuisée et vous avez préparé une seconde. Bien sûr que vous avez donné satisfaction à vos censeurs dans la mesure voulue. N'oubliez pas, en effet, cette parole de La Bruyère : « Il n'y a pas d'ouvrage accompli qui ne fonde entièrement au milieu de la critique, si son auteur

voulait en croire les censeurs qui ôtent chacun l'endroit qui lui plaît le moins. »

« Avec mes félicitations, agréez, cher Doyen, l'assurance de mes sentiments bien affectueux.

† FRÉDÉRIC, évêque de St-Denis. »

Ces grandes amitiés, ces correspondants illustres font l'éloge et la gloire de l'abbé Delacroix. Mais moi que ferai-je après avoir transcrit tant de signatures épiscopales ? Oserai-je, sans rougir, mettre ci-dessous la griffe du pauvre ramoneur qui a noirci ces pages ?

Je l'ose, puisqu'il le faut, mais n'allez pas me mettre dans le cas de briser ma plume, à l'imitation de mon héros.

Peut-être, encore comme lui, après l'avoir brisée la retaillerais-je.

LOUIS BASCOUL.

L'AGRÉGATION DE PHILIPPE RENAUD

Odon raviva dans ma mémoire le pâle souvenir de Simonetto, me représenta, la douce figure juvénile de ce studieux qui s'était retiré dans la province près de sa mère veuve pour herboriser et mourir.

(GABRIEL D'ANNUNZIO)

Dans une maison de famille de la rue de l'Abbé Grégoire, Philippe Renaud a retrouvé sa chambrette, laissée en juin dernier. Avec l'automne voici la reprise des cours et la rentrée des étudiants que les vacances avaient dispersés. En prévision des mois d'hiver et des brumes parisiennes, ils ont largement pris contact avec la terre natale, humé le clair soleil, exercé leurs muscles à tous les genres de sports que favorise la villégiature.

Pourquoi Philippe s'en est-il allé passer l'été au château de Légny, en Basse Normandie? Désireux de s'affiner au contact d'une société qui n'est pas la sienne, et aussi d'utiliser pratiquement ses premiers grades, il a obtenu, sur la recommandation du R. P. Curis, directeur de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul dont il fait partie, la périlleuse mission de hisser jusqu'aux honneurs du baccalauréat ès-lettres deux jeunes étourdis à qui faisaient défaut les plus élémentaires principes de l'enseignement classique. Philippe a courageusement mené à bien sa tâche ingrate. Il a travaillé, avec ses élèves, et plus qu'eux. Un nombre respectable de

louis et une fatigue physique lui sont revenus, comme prix de ses mois d'exil.

Car ç'a été vraiment pour Philippe un exil, et il en a senti toute la peine. Pour la première fois de sa vie, il n'a point pris ses vacances en Languedoc, aux Bordes, modeste commune située en plein vignobles, à égale distance de Nîmes et de Montpellier.

Comme il entrevoit à bref délai le terme de ses études, il a remis à l'année qui vient le plaisir d'aller embrasser sa vieille mère, pour qui il est tout et qui est tout pour lui. Licencié en grammaire, en voie de concourir pour l'agrégation des lettres, Philippe se voit, dans un passé bien vivant, élève de l'école communale, petit paysan en blouse et à la tête nue. Il voit la paysanne qui est sa mère, si bonne, si tendre, et surtout soucieuse et prompte aux alarmes. Le père est mort tandis qu'il achevait ses classes au collège. Vaillant et robuste, il remuait sa terre, jetait ses semences, rentrait ses récoltes, se reposait de la moisson par la vendange et des semailles par les labours d'hiver. Quel tempérament salubre et bien équilibré ! Une pneumonie due à l'imprudence, avait eu cependant raison de tant de force et de volonté. Philippe accourait, en ce moment, de Montpellier, fier de son titre fraîchement conquis de bachelier, orgueilleux pour la joie qu'il apportait aux siens. A la gare d'Artinel, où il descendit radieux, il éprouva une vive déception : la carriole paternelle n'était point là. Il hâta le pas, sur la route vicinale, puis par les raccourcis cailouteux. Au lieu des mains tendues qu'il s'apprêtait à serrer, il ne vit, devant les demeures des Bordes, que des visages consternés qui semblaient redouter son approche, et annonçaient un malheur. Le père l'attendait pour mourir. Gaston Renaud eut un sur-

saut de joie et de vie envoyant son Philippe, et ce fut le dernier de son agonie.

Quels souvenirs ! Philippe aime à en savourer l'amertume. Cette mort inopinée l'avait laissé en une situation précaire et de graves embarras. Le père parti, la mère allait-elle demeurer seule à la tâche ? Philippe ne pourrait-il lui être d'aucun secours ? Avoir tant étudié, dépensé tant d'argent, et se retrouver inutile, se sentir impuissant ! N'avait-il point ses muscles de paysan, et son sang généreux ? Aussi alerte et souple qu'autrefois, bien qu'un peu pâli par la réclusion du collège et l'effort cérébral des derniers mois, il brûlait d'envie de se remettre au travail de la terre. Mais ç'eût été frustrer le père de l'ambition de toute sa vie. Ç'eût été avouer l'inutilité des sacrifices réalisés. Courageuse, sa mère avait été la première à lui dire : « Continue, mon Philippe, ces études où tu réussis si bien. Tant que je serai là, la maison marchera. Quand il faudra le secours d'un bras d'homme j'appellerai le Caudrot, qui est un bon journalier, et je m'arrangerai bien pour lui payer son salaire. »

Philippe ne demandait qu'à être rassuré. Il s'empressa d'aller prendre l'avis de l'abbé Soulatge, l'humble desservant dont les cheveux avait blanchi et le dos s'était voûté au service des paroissiens des Bordes. Pour Philippe son cœur de vieillard gardait une prédilection. C'est lui qui avait distingué, entre les autres, cet enfant à l'œil vif, aux cheveux moutonnant sur un front ouvert. Et il avait dit à Gaston Renaud : « Il faudrait envoyer votre enfant au collège, mais rien ne presse encore. Je lui montrerai les éléments. » Et sur-le-champ Philippe était devenu l'hôte habituel du presbytère, le compagnon de solitude de l'abbé Soulatge. S'il possédait si bien les principes de

grammaire et les règles du latin, c'est à ses leçons sans apprêt et sans prétention qu'il le devait. Pour ses débuts, au collège ecclésiastique de Valferrand, il avait obtenu, entre plusieurs nominations, un beau prix de thème latin. A dix-neuf ans, il ne comptait plus ses succès. L'excellent garçon qu'il avait toujours été aurait pu entrer haut la main au Séminaire. L'abbé Soulatge savait, depuis deux ans, que Philippe n'y entrerait point. Des idées qu'il s'était faites l'en avaient détourné. Il s'était cru de ceux qui peuvent honorer la vertu et servir la religion dans le monde. Il aspirait à étendre son instruction, à conquérir des diplômes, à se faire un nom dans quelque situation libérale. Il se montrerait alors franchement chrétien, prêcherait d'exemple, exercerait autour de lui une influence heureuse.

Il est beaucoup de tels jeunes gens qu'un vent d'utopie arrache à la terre natale, sans les donner à Dieu.

Philippe, dans ses heures de réflexions, a jugé sévèrement ces calculs de son adolescence, cette ambition germée au cœur d'un fils unique de paysans, de quitter la maison paternelle, de s'élever au-dessus des siens, de se faire une carrière. Il sait aujourd'hui de quelles déceptions ses débuts furent abreuvés. A un jeune homme sans fortune s'ouvre la seule porte de l'enseignement public. Une surveillance dans un collège de sous-préfecture, tel doit-être d'abord son objectif, car elle lui permettra d'ébaucher la préparation de la licence. Mais pour un métier agréable, ce n'est point un métier agréable. Vient ensuite le concours pour l'obtention d'une bourse d'étudiant à l'université voisine. Puis, la licence obtenue, il faut viser à l'agrégation.

Les meilleures années de sa jeunesse, Philippe les

a usées à la poursuite d'un idéal qui toujours semblait fuir devant lui. A l'heure où ses anciens camarades de l'école primaire des Bordes, revenus de la caserne, cherchent à se créer un foyer ou élèvent déjà une naissante famille, il est bien peu avancé lui-même avec le congé qu'il obtint l'année précédente pour poursuivre l'agrégation. De Montpellier, dont il s'imagine avoir épuisé les ressources intellectuelles, il a gagné Paris. Il s'est inscrit aux cours de grammaire. Mais la concurrence acerbe avec laquelle cette branche est suivie l'a effrayé. Lui qui ne connut jamais de défaite, il désespère de percer dans cette foule. C'est pourquoi, en revenant de Normandie, il est allé donner son nom pour les études des classes supérieures. L'enseignement de la littérature à des jeunes gens lui paraît plus enviable que l'initiation des enfants au rudiment. Toujours épris de générosité, de loyauté, il espère trouver là une meilleure occasion d'exercer un apostolat laïque. Son âme est restée virile, son caractère languedocien est le diamant que rien n'a pu entamer. Ni les espoirs déçus, ni les ambitions avortées, ni tant d'efforts demeurés stériles ne l'ont découragé. Il garde une imperturbable confiance dans sa force. Il s'est donné si souvent à lui-même des preuves de sa vigueur paysanne, de sa santé, de son audace, qu'il se reprend à de vastes espoirs. Le calme se fait dans son âme ; ses nerfs se détendent ; une sérénité se répand dans son cerveau. Une tranquillité limpide succède à la fièvre du voyage. Dans sa chambrette d'étudiant il goûte des émotions reposantes. Il rêve d'un monde aimé, de paysages intimes, d'horizons familiers. Des visions de Languedoc embellissent son sommeil.

Il voit, dans des poudroiements de soleil, des

champs de blé mûrs, et, dans un mirage verdoyant, des clos de vignes où scintillent la pourpre et l'or des raisins. Il assiste aux vendanges après avoir vu la moisson. Il entend le trémolo des grillons, la sourdine des insectes sous l'herbe, toute la chanson des champs. Il revoit les humbles demeures du hameau, la plupart dissimulant leur porte sous le rideau d'un pied de glycine ou de de chèvre-feuille, ou sous le pavois d'une vigne vierge aux longues traînes. Il se dit que là, du moins, il avait goûté des jours heureux. Il se reproche d'avoir recherché le séjour tumultueux des villes. Il n'est pas éloigné de l'idée d'un soudain retour aux Bordes. Mais il est maintenant trop avancé pour oser reculer. Tout lui commande de repousser la tentation du découragement. Le but, douze années poursuivi, a beau reculer sans cesse, il faut l'atteindre. Jamais il ne céda devant l'obstacle. Il reprendra, avec plus d'ardeur, sa préparation finale.

Le travail, dit-on, mène à tout, triomphe de tout. Mais il est un travail latent, héréditaire, accompli par les ascendants, dont profitent étrangement les générations suivantes. A ceux qui ont des aïeux, tout est plus aisé, même l'étude. Dans leur cerveau, façonné aux habitudes intellectuelles par l'effort de leurs pères, se produit plus facilement l'œuvre d'intégration, de réflexion, d'analyse. Au fils des champs plus dure est la besogne et plus ingrat l'effort. Tout lui est à créer. Il a tout à faire. Sa fortune littéraire doit tout entière sortir de lui. Il faut qu'il en construise l'édifice pierre à pierre. Il n'y a pas d'égalité possible entre les moyens qu'il s'est donnés, et les ressources accumulées dont ses concurrents plus favorisés disposent.

Philippe a compris, depuis longtemps, que le tra-

vail, — même violent, insensé, — n'est pas tout, et qu'à celui qui s'épuise en efforts il manque néanmoins toujours quelque chose.

Pour acquérir ce qu'il lui manque, il a recherché les centres intellectuels, Montpellier d'abord, puis Paris, au-dessus duquel il n'est rien. Et, depuis une année, il vit ici une vie féconde en jouissances d'esprit, à laquelle cependant il se sent originellement inférieur.

Comme il brûle d'impatience de terminer enfin d'interminables études, il se laisse persuader d'aller s'implanter en un milieu qu'on lui dit plus favorable. Il ira à Berlin. La science française a reconnu une rivale dans la science allemande. Elle veut l'égaliser, la surpasser, la vaincre. Elle va lui emprunter ses propres armes. Chaque année, d'entrepreneurs jeunes gens se rendent dans les villes universitaires d'au-delà du Rhin. Philippe, à leur exemple, s'installe à Berlin. Il parle assez l'allemand pour expliquer à des enfants la grammaire française. Il donnera des leçons, afin de pouvoir suivre lui-même celles de l'université. Il multiplie ainsi ses efforts, ajoute à son labeur. Il fait preuve, selon sa coutume, d'une énergie sans égale. Bientôt, il obtient des succès. Il est admis à faire une conférence, et il y gagne une ovation. Entraîné dans une taverne d'étudiants, il vide une chope d'honneur parmi les *hoch*, les chansons et les formidables *Gaudeamus igitur*, qui sont l'expression ordinaire de la gaieté tudesque.

Nos vainqueurs veulent bien accepter dans leurs rangs l'élite de leurs vaincus. Mais Berlin réserve aux poitrines françaises une homicide revanche. Ses brumes engorgent les bronches : son vent glacial mord les tissus. Plantes d'air pur et de climat tempéré, nous n'y saurions vivre impunément.

Si loin de son Languedoc aux tièdes automnes, aux hivers salubres, Philippe a senti se rompre en lui cet heureux équilibre physique qui faisait sa santé. Malgré de tardives précautions, il a contracté la maladie dont on ne guérit point. Sa gorge, ses bronches, ses poumons sont en feu. L'air d'Allemagne les déchire, les endolorit, les met hors de combat. Bientôt il lui faut en écrire l'aveu à sa mère, et, malgré la rude saison, reprendre d'urgence le chemin du pays natal.

Quand Scipion Caudrot, venu à la gare d'Artinel, avec la carriole qu'il conduisait maintenant à titre de valet de Madame Renaud, vit descendre du train ce monsieur pâle, à la figure tirée, aux jambes fourbues, au dos courbé, il ne reconnut pas Philippe. La mère, elle, eut vite compris toute l'étendue du mal dont son fils lui avait cependant caché les symptômes. Pénible aussi fut l'impression des anciennes des Bordes, qui épiaient, curieuses, la figure cachée dans les plis du tartan, et aussi des jeunes qui apparaissaient devant l'*airette* d'argile battue, à l'abri du toit avancé.

Les démonstrations sympathiques ne manquèrent point autour du malade. Des paroles d'espoir lui furent prodiguées, qui étaient surtout à l'adresse de sa mère. Mais, mieux que tous, voisins et amis, la terre généreuse et bienfaisante, dès son arrivée au village, avait réussi à rassurer Philippe. Il avait senti monter des blés en herbe, et tomber des amandiers aux fleurs précoces ces douces paroles : « Te voilà donc, Philippe, toi qui aimais tant ton pays et qui cependant l'avais quitté ; toi qui, en des descriptions colorées, vantais les délices de ta terre natale. Ton départ, tes longues absences nous avaient chagrinés, mais nous nous étions fait une raison à la pensée

qu'un jour tu nous reviendrais. Où pouvais-tu être mieux qu'ici ? Toujours tu nous as aimés, et cependant tu nous as fui. Tandis que, plus sages et plus pratiques, d'autres continuaient à jouir de ce séjour, tu es parti à la recherche de nous ne savons quelle beauté lointaine et fugace. Ici tu eusses trouvé la seule beauté vraie, qui réside en la nature. Regarde, Philippe, de quel heureux site tes ancêtres avaient fait élection pour y édifier leur demeure. Il est bien tard pour venir t'y fixer. Dès son lever, le soleil rougeoie aux vitres de ta chambre, et il les dore encore de ses rayons couchants. Ici, il n'est pas d'hiver. Jamais les arbres n'y sont complètement dénudés. Les oliviers gardent leur sombre verdure parmi les assises de gravats, et les hyeuses continuent à parer la croupe ravinée des *serres*. Vois ces clairs taillis et ces hautes futaies de chênes. Aux heures ensoleillées, les *puechs* entièrement boisés reluisent d'un vert vivace, aveuglant. Bientôt le printemps précoce émaillera les gazons et les mousses des fleurs que tu aimais : jacinthes bleues, narcisses jaunes d'or, cyclamens roses, parnassies aux sortes si multiples qu'un de tes poètes a dit qu'on essaierait en vain de les nombrer (1). Pourquoi, Philippe, n'est-tu pas semblable à ces fleurs, seul réfractaire à l'universel renouveau ! Il n'est donc point, pour l'homme, après chaque hiver, de rajeunissement périodique. Il n'en est plus pour qui abuse, ainsi que toi, des forces exquises départies pour la nature. Pourvu qu'il ne soit point trop tard, ô Philippe, par t'en déclarer convaincu ! Remets-t-en aux choses familières à ton enfance pour

(1) *Sæpe ego digestos volui numerare colores
Nec potui : numero copia major erat.*

OVIDE, *Fastes*.

panser, soulager, et, qui sait ? guérir peut-être ta cruelle blessure..... »

Subjugué par la voix éloquente de la terre natale, Philippe s'efforce de concilier les pratiques d'une cure d'air et le régime du sport champêtre avec la défaillance de ses forces. Aussitôt que la cloche de la chapelle a fait entendre le chant matinal de *l'angelus*, il se lève hâtivement et se jette dans les sentiers des champs comme on court à un joyeux rendez-vous. N'y a-t-il pas, dans la plaine encore humide de son bain de rosée, des plantes à cueillir, des insectes dans les bois, et sur le flanc des monts les échantillons de mille variétés minérales. Il va, martelant de son bâton ferré les cailloux des sentiers, souriant à la fleurette qui scintille dans l'herbe, caressant de la main les sauges des talus, saluant le filet d'eau qui tombe d'une fissure de roche dans un réservoir de mousse, où suivant le vol effaré des moineaux pilards que met en fuite un émouchet aux ailes démesurées qui décrit ses grands cercles dans l'azur.

D'exquises jouissances envahissent son esprit. Le paysage, qui change sans cesse, est toujours également reposant. Tantôt Philippe erre sans but précis parmi les lacis inextricables des sentiers campagnards. Tantôt il s'enfonce en des solitudes dé lui connues : gorges, ravins, asiles sauvages où se plaît sa mélancolie silencieuse. Ici il trouve à propos un lit de mousse ou de serpolet, avec, pour oreiller, une touffe de thym. Là, il se donne au contraire le plaisir d'une ascension violente et d'une suée hygiénique. Partout il apporte sa préoccupation nouvelle, qui est d'étudier l'histoire naturelle. C'est pourquoi, à la terre trop grattée, trop fatiguée, dont il aime cependant la mâle senteur, il préfère la richesse vierge des *serres* et des *puechs*. Des sentiers inviolés des bois il

rapporte des récoltes inespérées de myosotis, de gentianes, d'aconits, de scabieuses. Il se fait de volumineux herbiers. Il passe les heures brûlantes de la journée à des classements qui le passionnent. Il revit les joies du matin en attendant celles que le soir lui promet avec le retour des travailleurs, une chanson aux lèvres, et la sortie des troupeaux aux *clarines* sonores, puis les *Angelus* qui tombent lentement des clochers d'alentour, suivis de l'incendie d'étoiles sans nombre et du clair de lune ruisselant sur la paix des êtres endormis.

Il a semblé à la mère de Philippe que la guérison de son fils était devenue possible. Mais tout le hameau garde les appréhensions de la première heure, et les tristes pressentiments. Après le salubre été, viendra l'automne, toujours cruel aux poitrines malades, l'automne avec ses nuits fraîchissantes, ses rosées matinales et la rareté de ses beaux jours. Voici le déclin des mois, l'alanguissement rapide de l'année, le tournoiement incessant des feuilles tombantes, la morte saison, comme on dit, qui est aussi la saison de mort.

Philippe a ressenti, dans ses bronches, de perfides atteintes. Alourdi, maintenant, le dos rond, il renonce à la marche, et esquisse à peine de brèves promenades. Il s'asseyait parmi les vieillards, sous le cintre des porches. Les mains allongées sur ses genoux, il écoute leurs causeries. Il a des faiblesses, des frissons. Il lui faut le pétilllement des sarments dans l'âtre, et de fréquents bols d'un lait généreux, fleurant la marjolaine.

Les regains sont fauchés partout. Le rouge-gorge a fait entendre son indiscret appel. Si la porte est presque toujours fermée, chez la triste Madame Renaud, la croisée de la chambre reste continuelle-

ment ouverte. Philippe ne quitte point sa couche. Il se laisse aller, sans lutte, presque inconscient des ravages du mal. Il succombe enfin ; il se meurt quand il vient à peine de découvrir qu'assurément il eût fait bon vivre.

Dès qu'on apprit, dans le hameau, le deuil de Madame Renaud, on courut lui prodiguer des consolations. Presque toutes les anciennes, ses voisines, adressèrent aussi quelques paroles au défunt. — « Demain, dit l'une, tu seras couché là-bas, où il y en a plus de jeunes que de vieux d'étendus. » — Une autre, en se signant, s'écria : « Que Dieu te conserve, Philippe ! » — Quant à l'abbé Soulatge, sa dernière parole, après avoir fermé les yeux à son élève chéri, avait été celle-ci : « Mon pauvre agrégé, va ! »

E. BOUISSON.

L'Administrateur-Gérant : GÉRAIS-BEDOT.

Nîmes. — Imprimerie Gervais-Bedot, rue de la Madeleine, 21.

LES DEUX SIÈGES DE SOMMIÈRES

EN 1625

Cette relation inédite, inconnue tout au moins aux historiens de Languedoc, au marquis d'Aubais, et au plus récent historien du duc de Rohan, et que ne mentionnent ni le P. Lelong ni les bibliographies spéciales, — est conservée, je ne sais par quel hasard, dans les papiers du prélat-diplomate, M. de Marquemont, qui fut ambassadeur à Rome, et mourut archevêque de Lyon et cardinal. Elle se trouve mêlée, en copie, aux copies des dépêches échangées entre l'ambassadeur et la cour de France, dans le recueil de ces dépêches de la Bibliothèque d'Amiens. Elle contient nombre de renseignements intéressants sur un des épisodes les plus célèbres et les plus dramatiques de l'histoire de la petite ville languedocienne, et mérite à ce titre d'être tirée de l'oubli.

L. G. PÉLISSIER. (1)

Relation de ce qui s'est passé à la prise de la ville de Sommières par le sieur de Rohan et reprise par mil hommes du Régiment de Picardie envoyés par Monsieur de Vallençay le 6 juillet 1625.

Le sieur de Rohan ayant fait dessein d'entreprendre sur la ville et chasteau de Sommières envoya dans ladicte ville de Sommières un nommé de Dieu capitaine du régiment de saint Blancard pour solliciter la foy des habitants dudict Sommières et

(1) Nous remercions M. Péliissier, le savant professeur à la Faculté des lettres de Montpellier, de son intéressante communication, et nous espérons qu'elle ne sera pas la dernière. N.D.L.D.

les attirer dans le parti et intelligence dudict sieur de Rohan ; ce que ledict de Dieu obtint desdicts habitants et comme il est à croire fort aysément de sorte que de leur consentement et intelligence le 6^m du présent le sieur de Rohan se rendit sur les deux heures du matin à la porte du Bourguet où il fit jouer un pétard qui enfoncea ladicte porte sans * trouver résistance ny aucune deffence.

Aussy tost qu'il fut entré Freton qui fait l'office de mareschal de camp auprès de lui passa jusques au chasteau où il fit appliquer un pétard à la porte de la Vignasse, mais le bonheur voulut que ce pétard estant trop violent il ne fit que son trou dans la porte et alla rejaillir contre un mur qui est à la porte auquel il fust attaché, alors ceux du chasteau que le bruit du premier pétard avoit faict mettre sur leurs armes tirèrent à la déffence de leur porte et tuèrent le pétardier nommé Rotier et le sergent Roch lequel commandoit soixante hommes du régiment de Picardie que Mons^r de Valençay avoit quelques jours auparavant jettés dans ledict chasteau, boucha l'ouverture que le pétard avoit faicte avec une pièce de bois, et Freton voyant le peu d'effect de son premier pétard en demanda un second et sur ce mesme temps luy furent tirées des mousquetades ; l'une lui coupa son pistolet proche de la poignée, l'autre le blessa au genouil et le mit hors de combat.

La suite faict veoir que le dessein dudict sieur de Rohan estoit d'assiéger et affamer ledict chasteau si le pétard ne réussissoit pas. En effect si tost que le jour commença à poindre, il fit faire des barricades fort avancées le long des chemins qui vont de la porte de la ville le long des murailles par le dehors jusques à la porte de derrière du chasteau appelée la porte du secours et dans lesdictes barri-

cadés il mist force gens pour empescher l'entrée de ladicte porte, et luy avec le reste de ses troupes se tint au-dedans de la ville ayant ferme croyance que le bas Languedoc n'estoit point assez suffisant pour s'opposer à ce dessein qu'il s'imaginoit d'autant plus asseuré que d'heure à autre il y arrivoit des nouvelles troupes des Sevennes, qu'il sçavoit qu'il ni avoit nulles troupes à la campagne pour le Roy et que ledict chasteau n'estoit pas bien munitionné de vivres et pour tesmoignage de cette grande confiance il avoit mandé à toutes les Sevennes de venir acheter le sel du magasin du Roy, dont il voulut faire argent à quatre livres le nunot au lieu qu'il se vend douze.

La nouvelle de cette surprise fut portée à Monsieur de Valançay sur les 7 heures du matin lequel à l'instant ordonna pour le secours du chasteau mil hommes du régiment de Picardie, commandez par le sieur de la Vergne ayde de camp et capitaine audict régiment et par les sieurs de la Passe et Brissailles aussy capitaines, par quatre lieutenants savoir les sieurs de Paillage, Descrimis, Bosquet et Croze et ordonna aussy au sieur Destre capitaine des Carabins qui sont auprès de luy dy mener sa compagnie et tous ensemble partirent deune heure après le commandement donné et allèrent tous en grande haste jusques à la veu dudict chasteau à desseins d'estre recogneus de ceux du dedans, puis passant par dessous le chasteau de Boisseron, ledict sieur de la Vergne, chemin faisant, assembla ses compagnons et résolurent ensemble ce qu'ils avoient à faire.

Leur résolution fut d'aller droict au lieu où estoit la batterie de monsieur le prince pendant le siège puis de là jetter dans le chasteau par la porte du secours une troupe de 300 hommes commandée par le sieur

de Brisailles et par le sieur de Massaincosme et Bosquet, et en après allèrent au chasteau de Ville-vieille tant pour rafraichir leurs gens qui n'avoient peu (*sic*) ni mangé de tout le jour que pour avoir une retraicte assurée et conserver ce lieu avantageux au moyen duquel il pourroit à toute heure jeter des gens et des munitions dedans ledict chasteau, et ainsi qu'il fut résolu, il fut exécuté, s'estant pour cet effect le dict sieur de la Vergne avancé jusques à ladicte batterie de monsieur le Prince, en ayant remarqué quantité de mazures, petites maisons et buissonnières liés à propos à loger des mousquetaires pour commander toute la descente qui vat à la porte du secours. Il y envoya tout d'un temps des gens pour s'en saisir et ordonna au sieur de Brisaille de tirer droict à la porte du secours qui luy montra et de passer sur le ventre aux ennemis qui les gardoient et que l'on voyoit paroistre sur leurs armes et en estat de se bien deffendre l'assurant qu'il feroit tant tirer sur eux de toutes parts qu'ils quitteroient la place avant qu'il fust à eux comme il arriva. Car ledict sieur de Brisaille n'eust pas plustost faict avancer le sergent la Roche qui menait les enfans perdus de sa troupe que tous les nostres criant secours secours et tirant tous à mesme temps, les ennemis effrayés commencèrent à lascher le pied, de telle sorte qu'ils donnèrent libre accès pour arriver à ladicte porte où lesdicts sieurs de Brisaille, de Massaincosme et de Bacquet arrivèrent incontinent avec leurs troupes et se jettèrent avec leur troupe jusques au pied de la muraille pour faciliter leur entrée dans le chasteau où il se trouva prou de difficulté à cause que cette porte du secours estoit clause de quatre portes murées les unes après les autres lesquelles il falloit ouvrir, de

façon que pendant ce temps et pour ne perdre aucun moment ceux de dedans présentèrent quelques échelles pour monter par dessus les premières murailles où les nostres entrèrent peu à peu ; et ledict sicur de la Vergne voyant qu'il y allait, remonta d'où il estoit descendu pour faire tenir ses troupes prestes à soubstenir quelque effort qu'il peust arriver de la part dudict sieur Rohan pour empescher ledict secours.

La suite de ces assaillans donna l'alarme si chaude dans la ville que les principaux d'entre eux vindrent presque avec toutes leurs forces faire un effort contre ce secours et alors l'escarmouche s'échauffa de toutes parts laquelle dura de 5 à 6 heures pendant lequel temps les nostres eurent tousiours l'avantage n'ayant perdu que cinq hommes au nombre desquelz estoit le sergent Beaumont de la m de camp digne d'estre regretté pour son courage (*sic*) où au contraire les ennemis en perdirent plus de huict et vingt et entre autres le capitaine de Dieu qui estoit venu débaucher les habitants de Sommières et un autre capitaine auquel l'on n'a pu scavoïr le nom. Ce de Dieu fut fouillé et fut trouvé dans sa pochette quantité de lettres et papiers et entre autres deux minutes d'une lettre qu'il avait escrites de Sommières à Monsieur de Rohan pour laseurer que les habitants de la ville estoient résolus d'employer leurs vies et leurs biens pour son service et autre chose de pareille substance qui tesmoigne comme ilz avoient délibéré de le recevoir et de luy obéir.

Ce qu'on peut remarquer de plus considérable en toute ceste action est qu'outre qu'elle fut vive et prompte, il ny eut rien d'ordonné qui ne fut très excellemment exécuté, sans qu'il arrivast jamais

parmi eux aucune petite confusion ni désordre tant la correspondance estoit grande entr'eux.

Comme aussi faut remarquer qu'il y a quatre grandes lieux de chemin tout montueux depuis Montpellier jusques à Sommières et que les troupes partirent entre huit et neuf du matin et jettèrent le secours dans le chasteau entre une et deux, et de plus qu'ils donnèrent sans prendre haleine et sans se reposer aucunement et qu'ils demeurèrent attachés à l'escarmouche jusques à la nuit.

Sur la fin de cette escarmouche le sieur de Marsillac envoya deux soldatz au sieur de La Vergne lu (*sic*) mandant qui le conjuroit de lui envoyer du pain, parce que en tout le chasteau il ny avoit pas de quoy nourrir un seul homme n'ayant que du bled dont il faisoit de la farine et d'icelle des petits gasteaux. A quoy le sieur de La Vergne promit de donner ordre à l'heure mesme, et lors il fit retirer toutes les troupes à Villevieille pour se rafreschir et depescha a mesme temps vers monsieur de Valençay pour le prier de luy faire tenir quantité de pains tant pour le chasteau que pour ses troupes, ce que ledict seigneur de Valançay promist pour le lendemain midy précisément et en envoya cependant six chevaux chargés.

Mais pour revenir à ce qui se passoit dans la ville aussytost que ledict sieur de Rohan ouït la première salve du secours, il s'en alla à mesme temps hors la ville et au delà de la rivière estant de long temps en coustume de faire la guerre et la fuir ; mais lui ayant esté dict qu'il n'y avoit que deux cens hommes en tout le secours, lesquelz estoient entrez dans le chasteau, il rentra sur cette créance dans la ville et demanda à souper mais il fut remarqué qu'il avoit l'esprit tellement occupé et le cœur si faible qu'il

ne pouvoit rien avaler et rejettoit tout ce qu'il avoit dans la bouche et pour tesmoignage d'une profonde et stupide resverie a peyne fut-il hors de la table qu'il demanda à souper et sur ce qu'on luy dict qu'il venoit de sortir de table il dict qu'il ne s'en souvenoit pas et sur cette instance luy ayant esté rapporté qu'il y avoit quantité de gens à la campagne qui se battoient contre les siens et quilz pouroient forcer la ville et les surprendre dedans, il monta promptement a cheval et ayant le pied à l'étrier [ordonna] que toutes les troupes quittassent la ville sur les onze heures et les suivissent à petit bruit de peur qu'on allasse après luy, ce quilz observèrent très soigneusement autant pour leur considération que pour la sienne pendant quilz pouvoit estre ouys des nostres mais après ilz prirent la fuite avec un très grand désordre.

Il a esté obmis cy-dessus que le sieur de Saint-Bonnet, gentilhomme de Sevenne, duquel le sieur de Rohan avoit fait prendre le frère prisonnier et le sieur Hector de Lunel se trouvèrent en ladicte action où ilz firent très vaillamment.

Quant à ceux de la garnison et particulièrement quant aux officiers, ils se [fol 184 v°] comportèrent tous si courageusement qu'on ne scauroit donner aucun advantage aux uns sur les autres que celui de la poste en laquelle ils se trouvèrent avoir esté mis, car les uns se trouvèrent plus avancés que les autres et de ceux là fut le sieur d'Estré qui combattit à pied avec ses carabins et fit des merveilles avec eux, et les sieurs de Faurie et Palaye lesquelz ont grandement signalé leur courage en cette occasion.

Le sieur de Rohan se retira à Sauve ayant laissé ladicte ville en liberté et tout le pays avec moins d'appréhension de ses entreprises.

LA CARÈNE

Trainant vers l'inconnu leurs épouvantes vagues,
Dans un ciel indolent, lourd, fantastique et noir,
Les nuages errants semblent, dans l'air du soir,
Des monstres effarés s'étirant sur des vagues.

D'aucuns, précipitant d'imaginaires dragues,
Font de l'abîme un vaste et magique entonnoir :
D'autres, tentant de fuir un immense éteignoir,
Fondent dans un éclair d'espérons et de dagues.

L'un court, l'autre s'agite, un autre, au loin, se tord ;
C'est le heurt sans l'affront, la lutte sans la mort ;
C'est le frissonnement du silence qui plane.

Tandis que le croissant de la lune, soudain,
Trahit, dans cette horreur froidement diaphane,
Une carène d'or émergeant de l'Éden.

ABEL LETALLE.

Extrait de *l'Orbe enchanté*, en préparation.

POÈTES RHODANIENS

III

M. FRÉDÉRIC MISTRAL

M. Mistral a lui-même raconté ce que le public doit connaître de sa vie. Le lecteur curieux n'a qu'à se reporter à la notice autobiographique qui sert d'introduction aux *Iles d'Or*. Le livre de M. Paul Mariéton complète les renseignements donnés par le félibre de Maillane. (1) Nous ne dirons donc rien ici de l'homme ; d'ailleurs, M. Mistral vit encore et tout donne l'espoir que longtemps il exercera autour de lui sur la terre du Rhône, l'action réconfortante et douce de son génie « *amistadous* » :

Boufara sempre lou mistrau
E resclantira dins sa glori
Lou noum de Frédéri Mistrau. (2)

Vie heureuse que celle-là ! pleine de labeur infatigable, d'affection constante et de véritable patriotisme ; — vie cachée, que couronne une vieillesse noblement portée, une gloire vaillamment conquise, une estime constamment méritée..

A Maillane, l'auteur de *Mireille* n'habite plus aujourd'hui le *mas peirenau* ; mais l'*oustau de Fre-*

(1) Terre provençale

(2) Sext. Michel,

deri (1), ouvert à tous, comme autrefois la librairie provençale de la rue Saint-Agricol, « où l'Europe littéraire a passé » (2) reste, sinon le sanctuaire, au moins le musée rétrospectif du Félibrige. Exil et politique à part, c'est l'Hauteville-House de notre Victor Hugo rhodanien. Alphonse Daudet y vécut en frère, même après *Tartarin* ; Charles Gounod vint y chercher l'inspiration des mélodies de sa *Mireille*.

Dans cet asile rustique, Mistral a connu le rare bonheur d'arranger sa vie comme son rêve. Là, il a rencontré

La *Muso* bello e puro e lindo e vaigo,
 Que l'esperit counçeu e que desiro,
 Que lou pincèu retrais, que lou poueto
 Dins si vesioun eternamen evoco,
 La *Muso* atrivarello.....(3)

On admet aujourd'hui que « pour bien comprendre un écrivain, il faut le replacer dans le pays, dans le milieu qui l'ont produit, lui et son œuvre. » (4) Nous avons déjà appliqué cette théorie de l'ambiance au plus méridional de nos félibres, — à Roumanille — celui qui imprima le plus avant dans son âme, dans son cœur, dans sa vie et ses œuvres, le sceau particulier du pays et du milieu.

M. Mistral, lui aussi, est une incarnation de la Provence ; non point exclusivement passionnelle, comme Théodore Aubanel, ou modestement ter-

(1) Mesto Eysseto, d'Arles.

(2) P. Mariéton, op. cit. — La maison où vécut Roumanille occupe l'emplacement de la demeure cardinalice de Pierre de Luna, abbé de Mont-Major, qui fut, sous le nom de Benoît 13, le premier antipape d'Avignon. cf. *Nerto*.

(3) *Pouèmo dou Rose*.

(4) Emile Deschanel.

rienne, comme Roumanille; mais une haute personification de la poésie, de l'art, de l'histoire, de la langue, — idiosyncrasie intellectuelle de la race et du climat.

Mistral !

Ce nom sonore qui retentit en un souffle de poétique enthousiasme, inséparable de ceux de *Mirèio* et de *Calendau*, résume le félibrige tout entier, dans son acception la plus élevée. Ce qui ne veut point dire que l'érudit du *Trésor* ne soit à ses heures, amoureux, mélancolique, patriarcal ou bon compagnon, en actes, en prose ou en vers... Mais chut ! Contentons-nous d'étudier Mistral sur le vif, d'après nature, et honni soit qui mal y pense !

•
•

Me sièu escarta dins la soulitudo,
E ie sièu resta.....

F. MISTRAL (1)

Voici donc l'enfant gâté du Midi, le Roi des félibres, l'Empereur de Provence. Ici, M. Mistral porte tous ces titres. Essayons de dire, pourquoi le peuple les lui attribue, dussions-nous faire pâlir les étoiles du firmament parisien.

Des cailloux de la Crau aux pâturages alpestres du Ventoux, des salines marécageuses de Peccais aux châtaigneraies cévenoles, des îles d'Hières aux roches de Condrieu, Mistral symbolise la renaissance du langage méridional et son œuvre, même inachevée, constitue déjà une encyclopédie provençale par le

(1) *Is clo d'or*. p. 478.

verbe et par la réalité des choses, puisqu'après le *trésor du félibrige*, le musée arlésien en voie de formation est destiné à divulguer exotériquement les doctrines et les idées du poète qui nous donna *Mireille*, *Calendal*, *Nerte* et le *Rhône*.

Nous disions, à propos de Roumanille, qu'à lire les *Cascareleto*, on ne perd jamais de vue la terre. C'est autre chose quand on fréquente les œuvres mistraliennes qui ont suivi *Mirèio*. Aucune des cadettes ne ressemble l'ainée, et pour le public, la seule *Mistraleto* sera longtemps l'humble *chato* du mas *di Falabrego* (1). De l'aimable enfant de la Crau à la symbolisante *Angloro* du Rhône, — de 1859 à 1896 — que de chemin parcouru ! quelle ascension vertigineuse : « *me sièu escartà dins la soulitudo...* »

Plait-il au lecteur d'en refaire les étapes ?

Un linguiste contemporain classe les œuvres de M. Mistral en quatre groupes :

Les travaux de jeunesse, parmi lesquels le petit poème des *Moissons* (1848) ; —

Mireille et *Calendal*, de 1852 à 1866 ; —

Les Iles d'or et *Nerte*, de 1874 à 1884 ; —

Enfin de 1889 à 1896, le *Trésor du félibrige*, la *Reine Jeanne* et le poème du *Rhône* (2).

Il faut y joindre la *traduction* de la Bible (3), la rédaction de *Mémoires* inédits et une active collaboration à diverses publications périodiques, telles notamment que l'*Almanach provençal* ou l'*Aioli*.

N'est ce point tout le renouveau provençal, con-

(1) Dans le midi, les aînés, garçons ou filles, portent en diminutif le nom patronymique.

(2) M. E. Portal : *letteratura provenzale moderna*. Palermo 1893 (en Italien).

(3) V. *Armana prouv.* — Celui de 1898 donne le 24^e chap. de la *Génèse* : Eliézer et Rebecca.

densé dans un labeur de bénédictin ? Une bibliothèque patiemment formée à la gloire des idiomes néo-latins, dialectes morts, qui portent avec leur mère-grand la langue latine, la peine des amères déconvenues de ceux qui tablèrent sur l'efficace des diplômes pour s'ouvrir la porte des fonctions lucratives.

— Sésame ! ouvre toi !

Hélas ! la porte reste close, obstinément, et sur le seuil glacé, le jeune *Fo-Hi*, de Francisque Sarcey tenant embrassé le *bachelier* de Jules Vallès, meurent de faim après avoir été nourris de latin et de grec...

C'est que... *nascuntur poetæ* ; Jean Reboul, Louis Veuillot, Jasmin, Alphonse Tavan, l'humble cultivateur, (1) n'avaient point, chez les Philistins, tourné la lourde meule des études classiques ; pourtant, ils surent écrire, ils surent chanter ;

C'est que... sur tous les degrés de l'échelle sociale on rencontre des *intellectuels* : sans être bachelier, même *moderne*, Shakspeare, un garçon boucher, a laissé, tout comme le docteur Jules Lemaitre, quelques pièces de théâtre ; Adam Billaut, le menuisier de Nevers, *chevilla* au XVII^e siècle des chansons qui valent celles du licencié Richepin ;

C'est que... bonnes gens. il n'y a pas que les robins, les pédagogues, les morticoles ou les curés qui aient besoin de fourrer le nez pendant cinq, six, sept, voire huit ans

Dins de libre latin escur coumo la pégo ; (2)

C'est que... les diplômes ne confèrent par institu-

(1) Un des sept fondateurs du félibrige, V. *Mireio*, chant 6.

(2) A. Bigot : *li bourgadieiro*.

tion aucun droit au génie, pas plus que *l'ortographe* ne donne le style ;

C'est que... toujours, le présent vécu du passé et nourrit l'avenir ;

C'est que...

Je reviens à M. Mistral qui nous amène sa gentille *Mireille*.

*
* *

Ce premier poème avait coûté à son auteur sept années de travail. Il parut en 1859 (1).

Mistral allait avoir trente ans.

L'Académie française, sous la présidence de V. de Laprade, couronna l'œuvre provençale comme « utile aux mœurs. »

Jean Reboul, de Nîmes, avec Adolphe Dumas (2), furent auprès de Lamartine les parrains du félibre et lui portèrent bonheur. Cinq ans plus tard, le Théâtre Lyrique représentait *Mireille*, opéra comique de Gounod.

Tous nos lecteurs connaissent la fable de ce touchant poème : — les idylliques amours de Vincent et de Mireille, traversés par la haine sauvage d'Elzéar (*Ourrias*), contrariés par les parents de la fillette qui s'enfuit à travers la Crau ; la mort accidentelle de l'enfant dans la vieille église des *Saintes Maries*, sous les yeux de Vincent désespéré.

(1) L'édition princeps, imprimée chez Seguin (Avignon) librairie Roumanille, ne porte ni dédicace, ni avant propos. — On lit dans les *Iscolo d'Or*, la belle pièce à Lamartine dont quelques vers forment dans les éditions postérieures, l'épigraphe de *Mireille* :

Te counsacré Mirèio es moun cor, es moun amo,
Es la flour de mis an,
Es un rasin de Crau...

(*Iscolo d'or*)

(2) V. *Mirèio*, chant. 6.

La terre provençale se déroule en panorama le long des douze chants de *Mirèio* ; aucun détail de mœurs n'est omis.

Du premier bond, M. Mistral se plaçait au premier rang. S'il n'était ni Virgile, ni même le Tasse, — l'assimilation est de Lamartine, — il était au moins, nous le verrons plus loin, le Milton de notre Provence. Sens exquis de la nature, sincérité de l'impression, richesse du sentiment, pureté du langage, fraîcheur pittoresque d'un sujet tout champêtre, nouveauté des tableaux, choix des motifs, à propos des épisodes, rien ne manquait à cette œuvre inattendue qui révélait une prestigieuse virtuosité.

Le mérite littéraire, le côté artistique, l'emportait encore sur la composition imaginée : strophe limpide, harmonie impeccable, rythme savant, termes choisis, miraculeuse facilité, métrique variée, lyrisme débordant, ton familier sans bassesse, style partout opulent. Seule, la rime trahissait par endroits la jeunesse de l'auteur qui depuis, à l'exemple de Milton dans son *paradise lost*, l'a supprimée, non sans avoir au préalable prouvé jusqu'à l'évidence qu'il n'avait sur ce point secondaire rien à envier à personne, pas même à Théodore de Banville, le mirifique rimeur des *odes funambulesques*.

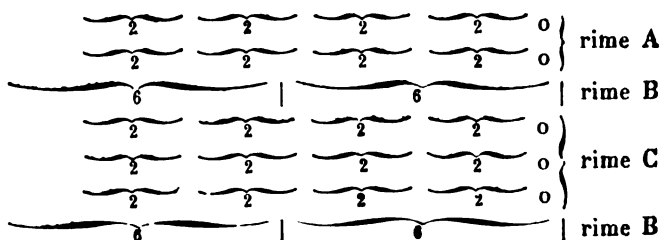
De *Mireille* date la strophe mistralienne sur laquelle on nous permettra d'insister au point de vue technique.

Qui n'a point entendu M. Mistral réciter un passage de *Calendal* ou de *Mireille* ne saurait se rendre exactement compte de la variété, de la souplesse avec lesquelles l'incomparable artiste manie, sans trace apparente de fatigue, son incomparable instrument. Ronsard, souvent si heureux dans ses rythmes, n'a jamais rien agencé d'aussi harmonieux. Pour trouver des combinaisons approchantes, il

faut remonter aux lyriques grecs, en passant par les troubadours du moyen âge.

La strophe de Mistral forme dans son développement un système soutenu de sept vers qui nombrent en tout soixante-quatre syllabes, plus cinq résolutions atones séparées par deux tonalités pleines, rimant ensemble au troisième et au septième vers. Ces deux derniers vers frappent chacun douze syllabes ; les cinq autres huit seulement (1). La période est parfaite, pondérée en deux membres inégaux de 28 et de 36 pieds. Nous avons déjà remarqué que la tonique 28 répond en écho de rime à la tonique 36. En français, cette strophe paraîtrait plutôt molle, étant donnés les fréquents *e* muets qui veloutent notre langue. Vainement on chercherait dans Malherbe, Corneille, Racine, La Fontaine, Quinault ou J.-B. Rousseau, un arrangement aussi magistral. Cette trouvaille, qui suffirait à immortaliser son auteur, vaut la strophe alcaïque des anciens. La construction, simple autant qu'élégante, produit un équilibre savant mais facile à retenir ; la conclusion se résout en harmonique forte, la grâce de l'octosyllabique étant étayée sur l'énergie du grand alexandrin. Les deux premiers vers chantent sur la même assonance féminine ; une seule rime atone (non pas

(1) En voici la formule, le *monstre*, pour parler l'argot professionnel :



muette) relie pareillement les trois vers qui suivent la vingt huitième syllabe.

Voici deux exemples, l'un choisi dans *Calendau*, le second emprunté à *Mireille* :

E zoù ! coumenço la bataio ;
 A grand balans, la destrau taio,
 Destressounant lou baus que i'a milo an que dor ;
 Lou ferre, à grand balans, s'encarno
 Dins l'aubre dur que s'esbadarno,
 E l'escourrau, pousoun dis arno,
 Enterrigo lou ferre e plouro en degout d'or.
 (*Calend. ch. 7*).

Cantas, cantas, magnanarello,
 Que la culido es cantarello ;
 Galan soun li magnan e s'endormon di très ;
 Lis amourié soun plen de fiho
 Que lou beù tems escarabiho,
 Coumo un voù de bloundis abiho
 Que raubon sa melico i roumanin dou grès. (1)
 (MIR. CH. 2)

La richesse des mots, — dans *Calendau* surtout, — répond à la vigueur du vers et à l'éclat soutenu des images.

*
 * *

Quoi qu'en dise M. Mistral, on a beaucoup parlé de *Mireille* en dehors de la Crau (2) ; son frère puiné,

(1) Nous supposons que les lecteurs de la *Revue du Midi* sont assez familiers avec le provençal pour n'avoir pas besoin de traduction.

(2) En foro de la Crau se n'es gaire parla. (*Mireio* ch. 1.)

en revanche, malgré ses chevaleresques emprises, est bien moins connu, même en Provence, et l'opéra dont M. Maréchal a écrit l'intéressante partition, ne saurait donner de *Calendau* une notion suffisante : le libretto s'écarte trop du poème.

Calendal, c'est l'imagination toute pure ; la poésie forte, savoureuse, mûrie, en pleine possession de ses moyens et de ses effets ; — moins de fraîcheur que *Mireille* ; en retour, plus d'élévation, plus d'élan ; une chanson de geste écrite de verve par un trouvère érudit ; le chercheur du *Trésor* perce déjà sous le poète.

La Provence légendaire, « héroïque » (1) se révèle au lecteur, en même temps que la nationalité, l'énergie propre de la race : *Nous sian di de sauva l'amo de la Prouvenço, e faù que la sauvèn !* (2) M. Mistral tient parole.

Ici, l'art du poète est plus consommé, par suite moins accessible à la foule ; la pensée s'ennoblit ; la forme un peu paysanne de *Mireille* s'idéalise, s'éthérise vers l'épopée savante. L'hymne au terroir natal se transmue en apothéose académique.

— Un jeune homme de Cassis, *Calendal*, veut à tout prix mériter le cœur de celle qu'il aime en rêve ; il vient à elle, après de fantastiques prouesses, réclamer triomphant la récompense promise à son héroïque amour. La jeune femme lui raconte son histoire ; elle ne peut appartenir à *Calendal*, unie qu'elle est déjà au comte Séveran.

Eh bien ! le jeune provençal ira défier le comte, époux indigne de celle que *Calendal* identifie à la fée Estérelle et qui, dans les solitudes du mont Gibal, vit loin de Séveran dont elle a horreur.

(1) J. B. Gaut : littér. et poésie prov. Aix. 1889,

(2) *Armana prouv.* 1876.

Cependant, Calendal a rencontré le comte ; il lui fait le récit de ses aventures et la confidence de son culte pour Estérelle. Les huit chants de cette longue narration tissent une brillante trame d'épisodes merveilleux tant pour le fond que pour la forme : évocations fulgurantes de vertu, de prouesse, et d'idéal. Jaloux dans sa perversité, Séveran essaie de salir celui qu'il ne peut égaler en vaillance ; il tente d'énervier Calendal en le plongeant dans la fange des voluptés sensibles. Le héros tient tête à l'épreuve, il résiste, il triomphe. Les poignards le menacent ; on le jette en prison, tandis que le méchant comte vole à la poursuite de sa femme dont il connaît maintenant la retraite.

Le prisonnier a brisé ses chaînes. Il s'embarque, et longeant la côte d'azur, court annoncer à Estérelle le sort qui la menace. Séveran incendie les forêts du Gibal sur le sommet duquel la comtesse et Calendal se sont réfugiés. Les habitants de Cassis accourent et les sauvent. Séveran trouve la mort au milieu des flammes qu'il a allumées.

Dans nos écoles, nous condamnons les enfants de quinze ans, à éplucher, sous forme de *versions*, certains auteurs étrangers qui jamais ne publièrent rien qui, en intensité poétique, équivaille le récit des exploits de Calendal (1). Sa lutte, par exemple, contre les pins séculaires du Ventour, lutte âpre, sauvage comme la nature alpestre. Nul n'avait pu accomplir cette titanesque entreprise. Soutenu par la pensée d'Estérelle, Calendal gravit la montagne ; il

(1) L'Allemagne a depuis longtemps fondé des chaires pour l'enseignement des langues romanes, y compris leurs dialectes et sous-dialectes. L'auteur de cet article est en relations avec un professeur très distingué de l'Université de Bonn qui parle le provençal et connaît le félibrige mieux que ne le connaissent nos écoliers auxquels on fait balbutier Schiller ou Milton.

salue, plein d'émoi, les géants qui hérissent les crêtes ; puis la cognée en main, le bûcheron épique commence l'œuvre de destruction ; sans relâche, il la poursuit neuf jours durant :

Ai ! bèu gigant, vièi soulitàri,
Que d'un segren invoulountàri
Me boulegas lou cor, perdoun ! emai salut !...
E zou ! coumenço la bataio... (1)

A quoi bon citer, à quoi bon analyser ?

C'est le texte, le texte intégral qu'il faut suivre pour apprendre à connaître tout ensemble la Provence, le provençal et le félibre dont l'inspiration ne se ralentit pas un moment au cours d'une œuvre de si longue haleine. A d'autres la maigre satisfaction de rédiger, chant par chant, l'inventaire des beautés dont *Calendal* étincelle princièrement, des pieds à la tête.

*
* *

Sept ans pour *Mireille* ; autant pour *Calendal* qui parut en 1866 et passa presque inaperçu : *me sieù escarta dins la soulitudo...*

Les *Isclo d'or* portent la date de 1875. Elles renferment tout ce que M. Mistral a écrit en vers depuis 1850, outre les deux poèmes dont nous venons de parler. En tête du volume, l'auteur donne l'explication de la carrière qu'il a voulu tenir, ou, — comme il le dit — « il éclaircit ses commencements, ses sources. » *Calendau* était orné du portrait de l'au-

(1) *Calendau*, ch. 7.

teur ; les *Isclo* nous offrirent une biographie écrite par le félibre. (1) M. Mistral y trace le tableau de sa première jeunesse, depuis le beau jour de Notre-Dame de septembre 1830, où il naquit à Maillane, au pays d'Arles, dans la vaste plaine que barrent au midi les Alpilles azurées ; son enfance villageoise ; le vieux *mas* où mourut son patriarche de père ; l'école campagnarde ; le pensionnat d'Avignon où il rencontra Roumanille ; le nom de *Mireille* que sa mère lui apprit ; les vieilles chansons que la bonne femme lui répétait en tournant le fuseau ; la lecture de Virgile et d'Homère ; la première églogue traduite en vers provençaux :

Lis ounbro en s'aloungan cabusson dins la plano...(2)

Les *Iles d'Or* répondent bien à leur mélancolique épigraphe, empruntée à l'épître d'Horace aux Pisons : *multa renascentur quæ iam cecidere* ; outre l'espoir de la renaissance provençale, ces mots n'éveillent-ils pas un écho de l'évangélique *colligite fragmenta* ? Feuilles d'automne, les poésies diverses de ce volumineux recueil, composent une anthologie, un herbier de fleurs coupées, mais ensoleillées encore, comme les îles d'Hières, par les rayons caressants de l'amour, de l'enthousiasme et de la douleur, « ces Iles d'Or de notre existence. » (Mistral).

Chansons, poèmes, sirventès, rêves, plaintes, contes, sonnets, épithalames, saluts, toasts, cantiques, tout s'y rencontre. Relevons quelques titres, au hasard de nos souvenirs. Parmi les poèmes : *le Tam-*

(1) *Lis Isclo d'Or*, recuei de pouesio diverso. Avignon, Roumanille, 1876. — Le portrait qui accompagne *Calendau* est dessiné par Hébert, gravure de Gaillard.

(2) Majoresque cadunt...(Virg. Eglog. 1.)

bour d'Arcole, la fin du moissonneur, la princesse Clémence ; un choix de *sonnets* traduits de Pétrarque ; au milieu des saluts, la *dédicace de Mireille* à Lamartine ; dans les chansons, l'*Hymne au Soleil*, à Roumanille,

Grand soulèu de la Prouvenço...

dont les orphéonistes d'Avignon ont vulgarisé le refrain et dont la musique appartient à Kucken (air du bivouac) ; le *Rénégat*, d'un beau rythme berceur ; le puissant *Porto-aigo* (l'aqueduc) sur la mélodie *o pescator dell'onda* ; dans l'écrin des *sirventès*, la *Coupe*, offerte aux provençaux par leurs frères les poètes de Catalogne : « *Coupo santo!* sainte coupe débordante qui verses à pleins bords l'enthousiasme et l'ivresse des forts ! »

La Comtesse :

Ah ! se me voulien segui !

Les *filz d'Orphée*, dédiée à Joseph Autran, pièce d'un fier souffle et d'une construction savante ; la voici tout entière :

Sian li felen de la Gréço inmourtalo,
Sian tis enfan, Orfièu, ome divin !
Car sian ti fièu, o Prouvenço coumtalo,
E nosto capitalo
Es Marsiho, qu'en mar vèi jouga li doufin !

*

De nosti paire canten la glori,
Que dins l'istori
An fa soun trau !
E que de longo, nous dien li libre,
Soun resta libre,
Coumo la mar et lou mistrau !

* *

Ounte lou jour se levo, ounte s'esconde,
 Inmensi mar, pourtas nosti marin ;
 Mai li païs li plus riche dou mounde,
 Eme tout soun abounde,
 Fan jamai oublida lou son dou tambourin !

* * *

Afeciounado e galoio, Marsiho,
 Qu'au grand soulèu travaio, iver-estièu,
 Ten à la bouco uno flour de cacio,
 E noun plego li ciho
 Que davans lou trelus de la Maire de Dieù !

Citons encore : *l'éloge de Jasmin* ; dans le reliquaire
 des rêves, la *Communion des Saints*, à Charles
 Gounod :

« Elle descendait, en baissant les yeux »...

les *plaintes* nous traduisent les : « *chiare, fresche e
 dolci acque* » de Pétrarque ; *la mort de Lamartine*
 évoque ce semeur magnanime « des paroles de
 Dieu » que M. Mistral appellè

O moun mestre,
 O moun paire !

Enfin, la ballade de « *Margai* », tirée du poème des
moissons, œuvre de la prime jeunesse (1848) :

Margai de Vau Meirano,
 Trefoulido d'amour,
 Davalo dins la plano,
 Dos ouro davans jour ;
 En descendènt la colo,
 Es folo :
 Ai bèu, — dis, — lou cerca,
 L'ai manca !

Al ! tout moun cor tremolo !
 Roussignoulet, cigalo, teisas-vous !
 Ausès lou cant de la bello d'Avoust !

Comme D. Gomez, il nous faut en passer, et des meilleurs !... pour feuilleter rapidement le *Trésor du félibrige*, auquel le solitaire de Maillane ne consacra pas moins de dix ans. Ce monument élevé à la gloire de la nation provençale parut dès 1878. (1)

Il renferme la nomenclature de tous les mots appartenant à tous les dialectes du Midi, — de Nice à Bayonne, de Limoges à la Mer ; sens propre et sens figuré ; diminutifs, augmentatifs, péjoratifs qui prêtent aux langues néo-latines tant de vigueur, de couleur ou de charme ; variétés dilectales, archaïsmes, racines, étymologies grâces auxquelles on peut rectifier Littré en beaucoup d'endroits ; synonymie, paradigmes verbaux, technologie agricole, maritime, artistique et mécanique ; histoire naturelle, minéralogie, botanique ; toute la géographie, l'histoire, la littérature provençale ; surnoms locaux et personnels ; proverbes, adages, locutions populaires ; usages et coutumes ; la biographie des hommes célèbres du Midi, en un mot, une librairie portative, préparée avec ferveur par un poète doublé d'un érudit, qui, dans son patriotisme, a su trouver le secret de rendre intéressante la lecture d'un volumineux dictionnaire. Miracle de patience qui sous-entend à chaque ligne un miracle d'amour. (2)

(1) *Lou trésor dou félibrige*, dictionn. prov. français, 2 vol., grand in-4° 2361 pp. — *L'Armana* pour 1879, donne l'article *Roland*, tiré de cette œuvre immense. Précédemment d'autres extraits avaient paru ; les mots en *aire* et en *adou* ; lou *blad*, ann. 1875, p. 57.

(2) L'Académie française a décerné à M. Mistral, pour son dictionnaire, un prix de 10.000 francs.

Mais le savant restait fidèle au culte de la Muse. En 1884, paraissait *Nerto*, nouvelle provençale, en neuf chants (1).



Nerto est le nom roman du myrte.

Ecrit en vers de huit pieds sur rimes plates — c'est-à-dire deux à deux

Comme les vers classiques et les bœufs...

— ce petit poème, alerte, ravissant, accessible à tout le monde, repose, venant après le fier *Calendal*.

« *Mirèio* es lou tipe de la chato de Prouvenço talo

« que l'on la rêvo quand la jouinesso nous enèbrio...

« lou valènt *Calendau* es lou tipe incarna de nosto

« raço masculino, lou beu juvenome que, pancaro

« gasta per uno fausso educacioun, aspiro libramen

« à touto causo que crèi bono e counquièr virila-

« men touti sis aspiracioun. *Mirèio* es la gràci, *Calen-*

« *dau* es la voio ; l'uno es la beutà, l'autre es la

« forço ; *Mirèio* encanto, *Calendau* nous boulego,

« nous enausso, nous emporto (2). » Le premier,

c'est la voix de la nature ; le second, l'âme de la patrie. *Nerto* à son tour fait la peinture romantique du passé provençal, le tableau

en vers galoi et famihé

de la Provence médiévale (3). La *nouvelle* se rattache directement à la lignée du gai savoir ; on peut lui

(1) *Nerto* ; Paris. Hachette. 1884.

(2) *Arm. prouv.* 1868, Chroniq. félibr.

(3) *Nerto*, prologue. — Au frontispice, le dessin des ruines de *Château Renard*, dressant le squelette symbolique de ses vieilles tours écoulées.

reprocher une érudition trop débordante, hantise du *trésor* peut-être. Le procédé est toujours celui de *Mireille*, dérivé lui-même de Virgile : il consiste à encadrer, un peu artificiellement, dans la trame d'une action imaginaire, l'histoire, la légende, la langue, les mœurs et les croyances religieuses de tout un peuple :

Mireille, le Midi physique ;

Calendal, le Midi légendaire ;

Nerte, le Midi archéologique ;

L'intrigue rappelle *Damon et Henriette* : le seigneur et la Nonne ; le bon Dieu et le Diable, car Satan apporte ici sa pierre : « *lou diable porto péïro* ».

Pour cadre, Château-Renard, Arles, Avignon sous l'antipape Benoît XIII. Mistral nous informe qu'il a cueilli sa nouvelle

Au clar país de la Tarasco

A Mount-majour, au trau di Masco.

Nous le croyons sur parole, d'autant que la lecture de *Nerto* ne constitue point un temps perdu. Tant s'en faut : le lettré y trouve son compte ; l'antiquaire s'y promène en rêvant à travers de belles ruines ; le lecteur ordinaire s'amuse et s'attache aux jolis détails d'une miniature moyen-âge, où le Diable, dûment encorné, précipite le dénouement de l'aventure, mais grâce aux bons anges, perd finalement la partie engagée. Précisons le sujet :

Pons, baron de Château-Renard, ruiné par le jeu, a voué au diable sa fille Nerte ; le pacte sera exécutoire après treize ans révolus. A son lit de mort, le loup-garou de père révèle à sa fille l'horrible marché dont elle est le gage ; désespoir de l'enfant. Pons, pour tirer Nerte des griffes du Maudit, dépêche la

jeune fille au pape d'Avignon. En ces temps-là Benoît XIII, jadis Pierre de Luna, abbé de Mont-Major près d'Arles, se voit depuis cinq ans assiégé dans son palais apostolique par les bandes limousines et *franchimandes* de Boucicaud. Pons découvre à sa fille qu'un passage souterrain met Avignon en communication avec Château-Renard sous le lit de la Durance. Le pape pourra de la sorte échapper aux assiégeants et, reconnaissant du service à lui rendu par Nerte, il indiquera à la pauvre petite un moyen de conjurer le diable. Nerte se rend à la cour pontificale par le chemin secret. Avec elle, Mistral nous fait les honneurs de la ville des papes, ce qui nous vaut la description du Palais des *Doms* :

Encavala sus l'aspro roco,
Lou Castelas, qu'i nivo toco,
Encimelavo dins lou cèu
Sus l'esquinau de si arcèu,
L'espetaclouso carraduro
De si sèt tóurre en pèiro duro,
Que retrasien en s'enarcant
Uno demoro de gigant.
Au flume qu'a si pèd raiavo,
Lou mounumen se miraiavo,
Segnoureiant de soun autour
La plano inmènso d'alentour ;
Dins li flour de si fenestrasso
Venien crussi li tartarasso,
E de gros vou de martelet
S'ausien quila dins li merlet.

(ch. 2. *lou papo*)

Nerte est sortie de terre au milieu du palais. Rodrigue de Luna, le jeune neveu du pape, l'introduit auprès de Benoît XIII. Incendie de la demeure

pontificale : dernière bénédiction du dernier pape avignonnais ; Benoît s'enfuit par le souterrain ; Rodrigue et Nerte l'accompagnent.

Le pape conseille à Nerte de se cloîtrer dans le couvent de Saint-Césaire d'Arles. Arrivée du Roi Louis II de Naples et de Provence ; l'escorte royale et le cortège pontifical. Arles, Mont-major et la lagune du *grand-clar*. Le *lion* d'Arles. Une maison bourgeoise au xiv^e siècle ; détails de mobilier (1). Mariage du roi Louis avec Yolande ; fêtes, cadeaux, tournois ; le combat du lion aux *Arènes* ; les arlésiennes (2) ; Rodrigue terrasse le lion.

Nerte, religieuse à Saint-Césaire ; l'abbaye du *grand-couvent* ; prise d'habit présidée par Benoît XIII. — Rodrigue, à main armée, envahit le cloître ; — orgie des soldats et des mariniers à l'hôtellerie de l'*Epée* ; cuisine arlésienne : *aïoli*, *poivrons* et *gardiano*. Assaut du monastère ; enlèvement des nonnes ; les *Aliscamps*

Plèn de miracle e de mistèri
Plèn de capello emai de cros...

Nerte se sauve à travers la plaine d'Arles. Le chant sixième nous transporte, au lever du soleil, à l'ermitage de Saint-Gabriel, près de Tarascon (*Nerto*, ch. 6. p. 280). L'*angelus* ; l'extase : l'Ange et l'Ermite ; Notre-Dame de Château : hagiographie provençale. — Nerte se réfugie auprès de l'ermite, tandis que Rodrigue, livré aux pratiques de l'occultisme, se terre dans le manoir diabolique des sept péchés capitaux, dans la contrée de Laurade, près du bois de Saint-Gabriel. L'ermite ne permet point à Nerte

(1) *Nerto*. ch. 4. p. 190. — (2) *Ibid.* p. 208.

de partager sa solitude. La malheureuse nonne, victimes des sorcelleries de Rodrigue, finit par découvrir l'inferral castel :

— Où sommes nous ?

— En Paradis ! s'écrie le jeune homme.

— Je suis sacrée, Rodrigue.... j'appartiens à Dieu pour toujours.

Trois coups retentissent à la porte. Les treize ans sont accomplis. Satan réclame sa proie. Rodrigue lutte avec Lucifer ; tempête ; signe de croix ; le charme s'évanouit ; Rodrigue et Nerte, ensevelis sous les ruines du château montent ensemble en Paradis. Une vision révèle à l'ermite de Saint Gabriel la mort de Nerte et la conversion de Rodrigue *in extremis*.

Nous planons, on le voit, dans le domaine irréel de la fantaisie. Le joli roman que *Nerto* ! Un jour ou l'autre, il tentera la verve musicale d'un compositeur et le grand public applaudira la nouvelle partition avec plus de plaisir encore que la *Mireille* de Gounod. Toutefois, si la donnée semble vieillotte, les minuties archéologiques d'une exécution amusante rachètent et dissimulent en partie le peu d'originalité du fond ; à lire, notamment, la petite église romane de S. Gabriel, entre les oliviers ; — le lever du soleil ; — les sept salles du château maudit ; — les Aliscamps ; la maison de maître Boisset, etc.

Nerto nous achemine vers la composition dramatique. Nous y arrivons avec *la Reine Jeanne*, tragédie en cinq actes (1890) que nous analyserons dans un prochain article.

(à suivre)

J. BALLIVET

RACINE EN LANGUEDOC

Le Languedoc a eu l'insigne honneur de posséder pendant plus de deux ans, Jean Racine et c'est la ville d'Uzès qui a eu tout particulièrement cette bonne fortune. Pourquoi Racine est-il venu à Uzès ? Était-ce parce qu'il y avait là un oncle, vicaire général et prieur des chanoines de l'église Cathédrale ? Certes, s'il n'avait pas eu cet oncle dans cette ville, il en aurait probablement choisi une autre. La véritable raison la voici. L'auteur austère d'*Athalie* et d'*Esther*, au sortir du collège d'Harcourt, s'était mis à se dissiper quelque peu. Oh ! pas trop ! C'était d'ailleurs, la faute—et passablement—de ce jovial La Fontaine qui l'entraînait dans les cabarets d'art libre et fol du *Mouton blanc* et de la *Pomme de Pin*. Les parents comme de juste, s'inquiétèrent et envoyèrent vers la fin de 1661 le galant, mais très respectueux ami des jeunes comédiennes, prendre le vert chez l'excellent oncle Sconin, du diocèse d'Uzès.

Il partit de Paris, par une froide matinée de Novembre, en prenant le coche de Lyon, d'où il sortit moulu quelques jours après, pour s'embarquer sur le bateau faisant le service de cette ville à Avignon. A cette époque, les bateaux du Rhône avaient une renommée universelle de rapidité ; ils faisaient bien leurs douze lieues par jour, à la descente. Le jeune Racine ne tarda pas à débarquer à Pont Saint-

Esprit, pour de là reprendre le coche de cette ville à Nîmes, passant par Uzès. Il avait fait le voyage de Paris, en compagnie de deux mousquetaires, originaires du Pont Saint-Esprit, qui avaient obtenu un congé de quelques mois. Les voyageurs s'étaient séparés avec promesse formelle de se revoir. Racine pour mieux voir le pays était monté à côté du conducteur de la diligence ; il l'interrogeait souvent mais comme ce dernier ne parlait que le patois du Languedoc, il eut toutes les peines du monde à se faire comprendre, même en se servant d'expressions empruntées à l'espagnol et à l'italien, et le jeune poète qui aimait à s'instruire ne put lui arracher aucune parole, si ce n'est quelques exclamations, qui motivaient toute une série de coups de fouet à ses mules. Heureusement qu'à Bagnols, un voyageur était monté sur la banquette des bagages, Racine en profita pour lui faire toutes sortes de questions sur le pays qu'il allait habiter. Lorsqu'il découvrit Uzès, il fut charmé de l'aspect pittoresque, de sa situation, de ses nombreux clochers, de la majesté des grosses tours du Duché, sa curiosité s'éveilla encore ; il voulut connaître le nombre des habitants de la ville, les usages de la population, ses mœurs et ne craignit pas de glisser à son voisin quelques questions incidentes sur les dames du lieu.

Racine, en arrivant à Uzès alla habiter la maison de son oncle, le chanoine. Cette maison n'existe plus aujourd'hui, elle a été démolie comme beaucoup d'autres qui avoisinaient la cathédrale. On croit cependant qu'elle était située au sud-est de l'église, en face le pavillon désigné sous le nom de pavillon de Racine, qui n'était séparé d'elle que par un jardin, dont une partie est devenue promenade publique. De sa fenêtre, Racine pouvait jouir d'une

vue charmante, sur les collines avoisinantes couvertes d'aliziers, de chênes verts, de pins, et sur le frais vallon de la Fontaine d'Eure dont la nature contraste si bien avec celle des garrigues, qui semblent naître au milieu des vertes et fraîches prairies.

On a peu de renseignements sur l'état physique du jeune Racine. Cependant, d'après des notes trouvées aux archives de l'ancien évêché, on prétend qu'il était d'un physique agréable, que sa figure était à la fois pleine de douceur et de majesté, que son profil était régulier, sa taille au-dessus de la moyenne, son front découvert et haut, sa physionomie sereine, son œil animé et son teint un peu mat. Une belle chevelure brune retombait sur un collet de batiste tout uni et n'ayant point de gland à ses deux bouts, un vrai collier d'ecclésiastique ; sa toilette était à l'avenant, c'est-à-dire d'une simplicité qui sentait la gêne. L'habit noir était de drap, il dessinait une taille bien prise, mais il était râpé ; le manteau mourait de vieillesse ; les bas étaient de grosse laine ; les souliers très forts ; il aimait beaucoup la marche et s'en allait souvent rêveur à travers champs, pensant sans doute à autre chose qu'à la médiocrité de sa bourse. »

Racine devait achever à Uzès ses études théologiques et y attendre quelque fonction ecclésiastique, quelque bénéfice. Il fit bien sa théologie — sans passion aucune — mais n'entra point dans les ordres ; ce n'était point sa vocation. Les muses l'attiraient et au fait n'avait-il pas déjà produit dès 1660 une ode intitulée la *Nymphe de la Seine*, publiée par lui à l'occasion du mariage du Roi, ode qui lui valut les félicitations de Colbert et de Chapelain, cet arbitre si déchu depuis du Parnasse. Du reste, le

désordre relatif de sa vie passée ne s'atténua que très doucement à Uzès. Dans le midi, c'étaient la splendeur trop violente du ciel, l'air parfumé et tentateur des collines, et non plus La Fontaine qui lui tournaient la tête et le cœur. Voici, d'ailleurs, ce qu'il écrit à ce dernier.

« Je ne me saurais empêcher de vous dire un mot des beautés de cette province. On m'en avait dit beaucoup de bien à Paris, mais sans mentir, on ne m'en avait encore rien dit au prix de ce qui en est et pour le nombre ou pour l'excellence ; il n'y a pas une villageoise, pas une savetière qui ne disputât de beauté avec les Fouillon et les Manneville. Toutes les femmes y sont éclatantes et s'y ajustent d'une façon qui leur est la plus naturelle du monde.... » Tels sentiments ne sont pas pour déplaire à nos méridionales. Il avait laissé à Paris, un ami de collège, M. Levasseur, auquel il écrivait, comme à la Fontaine, ses impressions en Languedoc. Un de ses oncles, M. Vitart, qui habitait Paris, reçut aussi de ses lettres, ainsi que Mlle Vitart sa cousine. Cette correspondance a été publiée par son fils Louis.

Dans une lettre adressée à la Fontaine, à la date du 11 novembre 1661, Racine relate les péripéties de son voyage « pendant lequel il avait soin, à l'entrée de la nuit, de prendre le galop devant les autres (ses compagnons de voyage) pour aller retenir le meilleur lit pour lui et se ménager le meilleur morceau à table. » Le poète n'était donc pas seulement rêveur et contemplatif ; les bons lits et la bonne chère avaient pour lui des attraits qui valaient bien ceux du ciel étoilé et des lunes claires.

Notre contrée enchante cependant le poète :
« Les campagnes du Languedoc, dit-il, sont cou-
T. XXXV, 1^{er} Novembre 1898.

vertes d'oliviers qui portent les plus belles olives du monde. » Il voulut goûter de ces olives : « Je voulus, dit-il, en cueillir quelques-unes au premier olivier que je rencontrai, et je les mis dans ma bouche avec le plus grand appétit qu'on puisse avoir, mais Dieu me préserve de sentir jamais une amertume pareille à celle que je sentis ! J'en eus la bouche toute perdue pendant plus de quatre heures durant ; et l'on m'a appris depuis qu'il fallait bien des lessives et des cérémonies pour rendre les olives douces comme on les mange. L'huile qu'on en tire sert ici de beurre et j'appréhendais bien ce changement ; mais j'en ai goûté aujourd'hui dans les sauces, et sans mentir il n'y a rien de meilleur. On sent bien moins l'huile qu'on ne sentirait le meilleur beurre de France. Mais, c'est assez vous parler d'huile, et vous pourriez me reprocher, plus justement qu'on ne faisait à un ancien orateur, que mes ouvrages sentent trop l'huile..... »

Dans une autre lettre à la Fontaine toujours, il écrit : « Serait-il possible que les muses eussent plus d'empire en ce pays, que sur les rives de la Seine ? »

Mais, le patois de nos populations le dérouté ; il a parfois quelque peine à se faire comprendre. C'est aussi qu'ayant besoin de petits clous à brochettes pour tendre des rideaux ou de la tapisserie à sa chambre, le valet de chambre de son oncle, lui apporte incontinent trois bottes d'allumettes. Me serait-il permis avec mille précautions de vous confier certaine historiette ? Je m'y hasarde ; c'est d'ailleurs Racine que je vais vous citer : « J'avais commencé, dès Lyon, à ne plus guère entendre le langage du pays et à n'être plus intelligible moi-même. Ce malheur s'accrut à Valence et Dieu vou-

lut qu'ayant demandé à une servante un.... pot de chambre, elle mit un réchaud sous mon lit. Vous pouvez vous imaginer les suites de cette mauvaise aventure.... » Voilez-vous la face, solitaires de Port-Royal ! Il est certain que les austères pensionnaires de cette retraite ne furent pas avertis de cette lettre, sans quoi il est probable qu'ils eussent conseillé à son oncle d'envoyer le jeune homme chercher ailleurs des bénéfices. Cependant le voici plus sérieux : « Il faut, lui dit-il, que j'abrège mon discours sur cette *matière* : *Domus mea, domus orationis*. C'est pourquoi vous devez vous attendre que je ne vous en parlerai plus du tout. On m'a dit : « soyez-aveugle » Si je ne le puis être tout à fait il faut du moins que je sois muet. Car, voyez-vous, il faut être régulier avec les réguliers, comme j'ai été loup avec vous et les autres loups vos compères. Adiousias. » On comprendra facilement que la *matière* dont il s'agit n'était autre que le beau sexe du crû.

A l'occasion d'un voyage à Nîmes, où il était venu en compagnie d'un Révérend Père du chapitre d'Uzès assister le 14 septembre 1662 fête de l'exaltation de la croix, à la pose d'une croix sur la place de la Belle-Croix, en présence de Mgr Cohon, il raconte à M. Levasseur d'une façon charmante ses impressions sur Nîmes et la fête à laquelle il prit part. « Le feu de joie fut beau, selon lui, quoique les devises aient été fournies par les jésuites, lesquelles devises ne valaient rien du tout, se hâte-t-il d'ajouter. » Il aurait bien dû nous les faire connaître ; nous aurions pu ainsi mieux en juger. Mais le feu de joie et les fusées n'attirèrent pas seuls son attention. A la lueur des feux de bengale, des formes ravissantes, des visages charmants apparaissaient autour

de Racine et lui donnaient des vertiges. « Vous auriez eu autant de peine à vous en défendre que j'en avais » continue-t-il. Mais par malheur le révérend père ne le quittait pas, « Il aimait si peu à rire, ajoute-t-il, qu'il fallait être sage avec lui ou du moins le faire....! » Ce petit soupir de tristesse, mêlé d'une si amusante hypocrisie est tout un poème. La fin de la lettre est fort flatteur pour la ville de Nîmes qu'il trouve « aussi belle, aussi *polide* que les plus belles villes de France ». Les arènes le font pâmer d'étonnement, mais cependant il ne trouve pas, à mon avis, des accents suffisants pour dépeindre cet admirable monument :

« C'est un grand amphithéâtre un peu ovale, tout bâti de prodigieuses pierres, longues de deux toises, qui se tiennent là depuis seize cents ans sans mortier et par leur propre pesanteur. » Corneille en aurait parlé autrement ; décidément Racine n'avait ni les feux de l'enthousiasme, ni la puissance violente, ni le génie de l'auteur du *Cid*, qui savait si bien remuer les cœurs. On est dans sa jeunesse ce que l'on doit être un jour ; le bouton est encore fermé, mais tout le parfum n'en est pas moins contenu dans la corolle mystérieuse.

Il n'oubliait cependant pas sa cousine, Mlle Vitart, et lui adressait plusieurs lettres pleines de grâces et de galanterie, mais toujours sans chaleur, « Vous sautez, s'il vous plaît, que ce n'est pas à présent, une petite affaire pour moi que de vous écrire..... La raison de cela est que je suis un peu plus éloigné de vous que je n'étais. Quand je songeais que je n'étais qu'à quatorze ou quinze lieues, cela me mettait en train et c'était bien autre chose quand je vous voyais en personne. C'était alors que les paroles ne me coûtaient rien et que je causais d'assez bon cœur ;

au lieu qu'aujourd'hui je ne vous vois qu'en idée ; et quoique je songe assez fortement à vous, je ne saurais pourtant empêcher qu'il n'y ait cent cinquante lieues entre vous et votre idée. Ainsi, il m'est un peu plus difficile de m'échauffer ; et quand mes lettres seraient assez heureuses pour vous plaire, que me sert cela ? J'aimerais mieux recevoir un soufflet ou un grand coup de poing de vous, comme cela m'était assez ordinaire qu'un grand merci qui viendrait de si loin. » Mlle Vitart, après la lecture de cette lettre, se prit à boudier son beau cousin, ce qui désespérait Racine, qui lui risqua encore deux lettres lesquelles restèrent encore sans réponse. Du coup il changea son arme d'épaulé, et lui écrivit en vers :

Que votre colère est charmante
Belle et généreuse Amarante !
Qu'il vous sied bien d'être en courroux !
Si les grâces jamais se mettaient en colère,
Le pourraient-elles faire
De meilleure grâce que vous ?

La boudeuse cousine n'en fut pas autrement touchée et ne lui répondit pas plus en vers qu'en prose. Racine qui était très sensible faillit faire une maladie du silence obstiné de Mlle Vitart. Il ne sait à quoi attribuer sa disgrâce, et s'en plaint continuellement à son ami Levasseur. Mais, il continue à écrire au père de la jeune fille. Au mois de juin, il regarde de sa croisée le vivant tableau de la moisson et le dépeint d'une manière non moins vivante à M. Vitart : « Le blé est aussitôt coupé, lié et battu. Vous verriez un tas de moissonneurs rôtis par le soleil qui travaillent comme des démons ; et quand ils sont hors d'haleine, ils se jettent à terre au soleil

même, dorment un *miserere*, et se relèvent aussitôt. » Il redoute fort la chaleur : « Il faudrait dit-il, se résoudre à fondre comme du beurre, n'était un petit vent frais qui a la charité de souffler de temps en temps. » Bien plus — avec peu aimable dans la bouche d'un poète — il n'aime point les cigales. Qu'en pensez-vous Mistral, Marieton, Carrère et Fouquier ? Racine blaguait nos cigales, le barbare ! tandis que son ami La Fontaine les aimait dit-on, et en tout cas s'est inspiré d'elles pour faire une de ses plus jolies fables. Après s'être plaint de la surabondance du soleil de Juillet, il ajoute : « Pour m'achever je suis tout le jour étourdi d'une infinité de cigales qui ne font que chanter de tous côtés, mais d'un chant le plus perçant et le plus importun du monde. Si j'avais autant d'autorité sur elles qu'en avait le bon saint François, je ne leur dirais pas, comme il faisait : *Chantez, ma sœur la cigale* ; mais je les prierais fort bien d'aller faire un tour jusqu'à Paris ou à la Ferté-Milon, si vous y êtes encore pour vous faire part d'une si belle harmonie. » Malheureusement, les gentilles petites bêtes n'ont jamais pu s'acclimater au bois de Boulogne, ni au jardin du Luxembourg.

La vie monotone d'Uzès, dans la compagnie non moins monotone de son oncle le vicaire général, avait fini par désenchanter Racine et à lui faire regretter Paris. Son enthousiasme avait aussi singulièrement baissé à l'endroit du beau sexe méridional qu'il avait mis jadis sur le même pied que les Fouillon et les Manneville. Il trouvait maintenant qu'à Uzès : « Excepté trois ou quatre personnes qui sont belles, on n'y voit presque que des beautés fort communes. » Et puis son désenchantement ne venait-il pas aussi un peu de ce que son bénéfice se faisait

singulièrement attendre? Que de raisons pour trouver tout enlaidi autour de soi!

Cependant Racine faillit devenir amoureux à Uzès et presque à l'ombre du camail de son oncle, car ce fut à l'église qu'il rencontra une jeune fille fort bien faite, comme il le dit lui même et d'une taille fort avantageuse : « Elle passait (suivant son expression) pour une des plus sages et je connais beaucoup de jeunes gens qui soupirent pour elle du fond de leur cœur. » L'idylle ne dura que ce que durent les roses, l'espace d'un matin. On aurait pu s'attendre à mieux de la part d'un poète, vers passionnés, chants d'amour, manifestations ardentes sous le soleil du Languedoc. *Desinit in piscem*. Racine s'était emballé trop tôt, il n'avait pas étudié d'assez près l'objet de sa tendresse, il ne l'avait vue que de quelques pas, au milieu de la foule et voulut approfondir : « Son teint me paraissait vif et éclatant, ses yeux grands et d'un beau noir. J'en avais toujours une idée assez tendre et assez approchante d'une inclination... enfin je voulus voir si je ne métais point trompé dans l'idée que j'avais d'elle, et j'en trouvai une occasion fort honnête. » Racine, au sortir de l'église, un jour s'approcha d'elle et lui parla « sans autre dessein, dit-il, que de voir quelle réponse elle lui ferait » La jeune fille répondit d'un ton fort doux et fort obligeant ; l'étincelle de l'amour allait se faire sentir en lui, lorsqu'une remarque le sauva. Il s'aperçut, en l'approchant de plus près, qu'elle avait sur son visage des tâches de rousseur. « Cela changea bien mes idées, s'écrie-t il », « Je fus bien aise de cette rencontre qui servit à me délivrer de quelque commencement d'inquiétude, car je m'étudie maintenant à vivre plus raisonnablement et à ne pas me laisser emporter à toutes sortes d'objets. » Racine était très

positif pour un poète, et il n'admettait de taches de rousseur que sur le Pont du Gard.

Cette amourette une fois anéantie, il se mit à étudier sérieusement passant son temps avec son oncle, S. Thomas et Virgile. Il n'avait plus en vue alors que le petit bénéfice, qui décidément lui tenait au cœur ; mais singulière coïncidence, au moment où il s'apprêtait, sous le patronage de son oncle, à aller se faire tonsurer à Avignon, il terminait un petit ouvrage poétique intitulé les *Bains de Vénus*, qui malheureusement a disparu. Il écrivait à ce sujet à M. Levasseur : « Je vous envoie ma pièce..... Ecrivez-moi en détail ce que vous pensez des grâces, des amours et de toute la cour de Vénus qui y est dépeinte. Si vous le montrez n'en dites pas l'auteur. Mon nom fait tort à tout ce que je fais, etc., etc. » M. Levasseur s'empessa au contraire à ne pas lui obéir ; il montra les *Bains de Vénus* à tous ses amis, qui en connurent bien vite l'auteur, puis il lui adressa des louanges exagérés, frisant l'ironie, ce qui mit le comble au désespoir de Racine, qui dans la suite, détruisit son œuvre. Le voilà en froideur avec son ami Levasseur, à propos des *Bains de Vénus*. Il lui faut à tout prix une affection lointaine. Il cherche alors à renouer une correspondance avec sa cousine Vitart ; il lui écrit donc de nouveau ; sa lettre fut dictée à moitié par l'amour propre piqué, à moitié par une tendresse attristée :

« Je suis donc tout à fait disgracié auprès de vous ; depuis plus de trois mois, vous ne m'avez pas donné la moindre marque que vous me connaissiez seulement. Pour quelle raison votre bonne volonté s'est-elle sitôt éteinte?... Une seule de vos lettres par mois aurait suffi pour me tenir de la meilleure humeur du monde ; et dans cette belle humeur, je

vous aurais écrit mille belles choses ; les vers ne m'auraient rien coûté, et vos lettres m'auraient inspiré un génie extraordinaire ; c'est pourquoi, si je ne fais rien qui vaille, prenez-vous en à vous-même. On dit que vous allez passer les fêtes à la campagne avec bonne compagnie, je ne m'attends pas à les passer si à mon aise :

J'irai parmi les oliviers,
Les chênes verts et les figuiers,
Chercher quelque remède à mon inquiétude.
Je chercherai la solitude
Et, ne pouvant être avec vous
Les lieux les plus affreux me seront les plus doux. »

L'entêtée cousine ne répondit pas plus à cette tentative de réconciliation, qu'aux lettres précédentes. Pour se consoler il écrivit au père des banalités, lui narrant la vie régulière de son oncle, ses habitudes, son ménage de chanoine. Il lui avoue qu'il aurait bien besoin des prières d'une de ses tantes religieuse, mais qu'il ne veut pas les lui demander, « résolu qu'il est à en faire un jour beaucoup pour les autres, s'il devient pricur à bénéfice et sans qu'on les lui demande. » Puis, il se jette à bride abattue au milieu de détails domestiques et se *glorifie* avec une certaine satisfaction de ses progrès dans les sciences gastronomiques, ressemblant sous ce rapport un peu à Horace. Il déclare être « fort habile dans l'ordonnance d'un diner, cherchant en cela à se rendre digne de son oncle qui, voulant *traiter* son évêque dans un *grand appareil*, était allé à Avignon pour y acheter des provisions. »

C'est dans la même lettre qu'il se prend tout à coup d'une belle colère contre la vie monastique et

les moines en général, apparemment en souvenir d'un certain dom Côme avec qui il voulait traiter d'un bénéfice, mais dont les ruses et les artifices le désolaient depuis longtemps. « Je vous prie de m'envoyer les *Lettres provinciales*, écrit-il à son oncle Vitart, comme pour lui demander un antidote contre la bile. Nos moines sont de sotsignorants qui n'étudient point du tout ; aussi, je ne les vois jamais et j'ai conçu une sainte horreur pour cette vie fainéante de moine que je ne pourrais pas bien dissimuler. Pour mon oncle, il est fort sage, fort habile homme, peu moine et grand théologien. » Heureusement pour lui que Madame de Maintenon, sa protectrice, n'a jamais connu cette lettre, que ne désavouerait pas Voltaire, mais que seul un moment de mauvaise humeur, occasionné par le roué dom Côme, lui avait dicté. Les moines, dans la suite ont été autrement glorifiés par Chateaubriand, Montalembert et même Victor-Hugo.

Dans d'autres lettres il regrette Paris, « sa vie intelligente et libre. » Il se console, en bon philosophe de voir de plus en plus s'évanouir son bénéfice. Chapelle ou prieuré n'étaient plus pour lui qu'un vain rêve à la Perrette, et après s'être comparé à Cicéron se plaignant à Atticus de son isolement, il se met résolument à chercher des sujets dramatiques qu'il puisse traiter.

Le voilà donc à l'œuvre, dans le petit pavillon qui lui servait de cabinet de travail. Il semble avoir trouvé sa voie. Il ne fera pas encore là *Phèdre* ou *Andromaque*, mais il s'inspirera des guarrigues de la fontaine d'Eure et de celle qui avoisinent le pont des Charrettes pour esquisser sa *Thébaïde*. L'on assure aussi qu'il y travailla aux premiers actes des *Frères ennemis*. Puis armé de ce bagage, de ses

notes, d'idéalité et de couleur puisées au soleil de Languedoc, de teinte cléricale même, il partit pour Paris sans tambour ni trompette, au printemps de 1663, avec l'assurance intime de faire des chefs-d'œuvres et de conquérir le grand Roi lui-même. Là s'arrête la vie de Racine dans notre beau midi.

ADOLPHE PIEYRE.

LA DÉMOLITION DES REMPARTS DE NIMES

(1774-1790)

On sait, par l'excellent travail de M. F. Germer-Durand, (1) qu'à la veille de la Révolution française Nîmes était encore enceinte de murailles dont les unes, — de l'époque romaine, — remontaient à 15 ans avant l'ère chrétienne, les autres au Moyen-Age et au XVII^e siècle.

Le 1^{er} Octobre 1774, (2) M. de Meude (3), lieutenant de maire, fit au conseil de ville un exposé saisissant de l'inutilité de ces fortifications pour une cité comptée parmi les principales du royaume, — soit à cause des monuments antiques qu'elle renferme, soit en raison du nombre de ses habitants et de l'importance de ses fabriques de bas, d'étoffes de soie ou de laine, — et de l'entrave que les murs mettaient à la communication des habitants de l'intérieur avec ceux des faubourgs devenus plus considérables que la ville même :

« Les vœux communs des citoyens de la ville et de ceux des faubourgs, — dit-il, — leur font désirer depuis longtemps d'avoir la libre faculté de pouvoir se

(1) *Enceintes successives de la ville.....* (Nîmes, Catélan, 1874). Le plan dressé par l'auteur et joint à son travail sera utilement consulté.

(2) C'est dès 1774, et non en 1785 seulement comme l'a dit M. Germer-Durand, qu'on demanda la démolition des remparts.

(3) Il habitait la rue Séguier que, dans mon enfance, j'ai entendu appeler rue de Meude. Sur ce personnage, voy. Michel, *Nîmes et ses rues*, II, 335.

communiquer, tant la nuit que le jour, moins pour l'agrément qu'ils y trouveraient que pour l'utilité de leurs fabriques et pour les secours que les malades du dehors ne peuvent se procurer. D'ailleurs, tel habitant aurait besoin de conférer avec des ouvriers du dehors pour la perfection de certaines opérations de fabrique, ou pour accélérer les expéditions, qu'il ne peut rien ordonner, la communication étant interceptée, ce qui cause un préjudice très considérable au commerce.

« Les murs d'enceinte de la ville sont d'autant plus inutiles qu'ils ne sauraient, par leur forme et leur faiblesse, être considérés comme murs de défense ; et fussent-ils regardés comme tels, ils ne seraient pas moins inutiles et préjudiciables à la ville et à ses habitants.

« Inutiles pour servir de défense, parce qu'on n'aura jamais à craindre que l'ennemi y arrive, moins encore que le citoyen soit assailli par des révoltés ou par aucun soulèvement, ni trouble. La sagesse du gouvernement, la docilité des habitants, leur amour pour le bien, et leurs propres intérêts, sont autant de garants assurés de leur fidélité envers le roi et la patrie, et de la concorde et de la bonne intelligence qui règne et régnera toujours parmi eux.

« Indépendamment de l'inutilité de ces murailles, il résultera de grands avantages de leur démolition :

« 1° L'emplacement de ces murs et celui des fossés dont ils sont entourés fournira un terrain précieux, propre à bâtir des maisons qui contribueront à l'embellissement de la ville ; l'on y trouvera des rues et des places dont elle est entièrement dépourvue, objets d'autant plus intéressants que Nîmes est surchargée d'habitants dans l'intérieur qui, cherchant journellement à s'établir au loin, préféreront un

beau local qui se trouvera au centre. Il est même des particuliers riches, dont la résidence est incertaine, qui se fixeront par la facilité de ces emplacements.

« 2° Il en résultera encore un autre avantage plus considérable pour la ville en ce que les maisons du dehors, que nous avons dit plus considérables que celles du dedans, ne paient aujourd'hui des charges que comme champs et jardins au lieu qu'elles seraient comprises dans le compois dont la réfection, a déjà été déterminée par la communauté, et sujettes à la taille, ainsi que celles de la ville extraordinairement chargées et qui par ce moyen seront sujettes à une moindre imposition.

« 3° Cette opération rendrait la salubrité à l'air infecté et malsain dans les temps de sécheresse par le croupissement des immondices dans les fossés. Des monuments anciens qui font honneur à la ville par leur beauté inimitable seraient alors découverts à l'étranger toujours avide et curieux de les voir et de les considérer, monuments qui, négligés aujourd'hui, seraient indubitablement bien entretenus si l'habitant pouvait se flatter de jouir librement de leur vue et d'en voir jouir l'étranger.

« 4° Indépendamment du bien que procurerait cette démolition, aucunes maisons ni édifices de l'intérieur de la ville n'en recevraient aucune sorte de préjudice, mais au contraire elles en seraient plus riantes, plus commodes et augmenteraient en valeur. Tous ces avantages bien reconnus ne sont contrariés par aucun inconvénient, pas un particulier ne peut être grevé, et tous, tant du dedans que du dehors, désirent avec ardeur l'exécution de ce projet qui ne peut constituer en frais, puisque le produit des décombres sera plus que suffisant pour

le déblaiement et la construction d'un aqueduc dans les fossés de la hauteur et dans les proportions qui seront indiquées, lequel servira à porter dans un dehors éloigné les immondices de la ville, au moyen de quoi l'emplacement en entier des murs et des fossés restera à inféoder à un prix fort haut, vu sa position, au profit de qui il appartiendra. » (1)

Sur ce, le conseil invita les consuls à solliciter du roi des lettres-patentes autorisant la démolition.

Les murailles étaient, d'ailleurs en piteux état.

Deux mois plus tard, en effet, le 9 Décembre, on constate que « la tour et la pièce occupant le dessus du péristyle entre les deux portes de la Couronne (2) sont en telle vétusté qu'elles menacent une ruine très prochaine. La nuit du 5 au 6, le couvert et partie des murs latéraux, l'un au midi, l'autre au nord, ont croulé d'eux-mêmes ; pour prévenir la chute du restant et les malheurs qui auraient pu en résulter, l'on a été forcé de faire démolir le pourtour des murs de lad. pièce construits en carreaux de pierre de taille de six *pouces* d'épaisseur sur une hauteur de dix *pieds* (3) jusques à l'arrasement de la maçonnerie au-dessous, laquelle à deux *pieds* d'épaisseur et qui paraît d'une assez bonne construction pour pouvoir rester dans l'état sans courir risque d'aucun fâcheux accident. Mais la tour contre laquelle cette pièce était adossée, et qui se trouve avoir environ quatre *toises* (4) et demie en élévation au-dessus de la

(1) *Arch. mun.* LL, 43.

(2) Il y avait donc là une double porte. — Il existe encore une partie de l'un des piliers de la porte de la Couronne dans l'immeuble du café Peloux.

(3) Le *pied*, égal au tiers du mètre, se subdivisait en douze *pouces*.

(4) La *toise* équivaut à deux mètres.

hauteur actuelle des murs déjà mentionnés, est dans le plus mauvais état. » (1).

Chirol, architecte, et Pascal, maçon, vérifient les lieux et rapportent que les murs de la tour sont « crevassés en plusieurs endroits et sur chaque parement tant intérieur qu'extérieur, que la charpente du couvert et du plancher est entièrement pourrie et vermoulue par vétusté, au point qu'on ne peut y marcher dessus, qu'il est à craindre que le tout ne fasse chûte incessamment et qu'à ce sujet il convient démolir le couvert, plancher et principalement les murs, jusques à la hauteur actuelle du restant des remparts. »

Chirol rapporte encore « que le couronnement du tour de ronde des remparts de la susd. porte en tirant entre le midi et le couchant, le long de la rue Saint-Thomas (2), menace ruine prochaine sur environ vingt-sept à trente toises de longueur ; que les pluies dernières ont occasionné deux éboulements considérables dans cette partie ; que le rempart à droite et à gauche de la porte de Saint-Gilles (3) menace aussi ruine sur presque toute sa hauteur sur dix-huit toises de longueur à droite et quinze toises de longueur à gauche en sortant par lad. porte de Saint-Gilles, faisant en tout trente-huit toises de longueur, lesquelles surplombent de vingt-deux pouces sur la hauteur de cinq toises deux

(1) *Arch. mun.* LL. 43.

(2) La rue Saint-Thomas venait aboutir, derrière les remparts, le long du grand café actuel de l'Esplanade, à la porte de la Couronne, au point où la rue actuelle de la Couronne débouche sur le boulevard.

(3) Etablie à peu près à l'angle du Palais de Justice actuel, en face la rue Briçonnet qui est l'ancien chemin de Saint-Gilles, à cela près que cet ancien chemin a été usurpé en partie par les propriétaires de l'immeuble appartenant aujourd'hui aux Dames de Saint-Maur.

pieds; qu'à gauche de lad. porte et à environ trois pieds au-dessus du seuil du pavé du pont, il est survenu un éboulement causé par les pluies formant une brèche d'environ quatre pieds en carré de laquelle il se détache journellement des pierres; que la construction intérieure paraît très mauvaise, le mortier s'étant rendu en terre par vétusté. »

Une commission du conseil ordinaire va elle-même se rendre compte de la chose et trouve, en effet, « que le chemin du tour de ronde le long de la rue Saint-Thomas menace une ruine très prochaine y ayant au sol dudit chemin, sur la longueur de trente toises, une lézarde d'un pouce et demi d'ouverture, et au parement intérieur du mur un déversement ou surplomb d'environ huit pouces sur la rue Saint-Thomas, plus deux éboulements tels que les a désignés le s^r Chirol, — que cette rue étant continuellement pratiquée il est à craindre qu'il n'arrive quelque fâcheux accident tant aux maisons voisines qu'aux passants, ce qu'il importe de prévenir par une prompte démolition en laissant néanmoins le parement extérieur du rempart dans l'état actuel pour laisser une clôture suffisante à la ville, — que le rempart à droite et à gauche de la porte de Saint-Gilles menace aussi ruine par vétusté sur une longueur d'environ 33 toises, lesquelles surplombent de 22 pouces du côté du fossé, — qu'à gauche de la porte il s'est ouvert une brèche considérable de laquelle il tombe journellement quantité de pierres et terres, — que pour mettre cette partie en état de sûreté il convient de démolir led. mur jusques à deux toises au-dessus des berms en terre dans le fossé afin de laisser une clôture suffisante à la ville... » (1).

(1) La *berme* était un espace laissé entre le rempart et l'escarpe du fossé pour recevoir les terres qui pouvaient s'ébouler.

Le conseil approuve donc « la démolition déjà faite du pourtour des murs de la tour et pièce de la porte de la Couronne » et, « vu le péril éminent (sic) », il décide « de continuer les démolitions des couvert, plancher et murs dans le même endroit jusques à la hauteur actuelle du restant des remparts, comme aussi le couronnement des tours de ronde des mêmes remparts dans la même partie tirant du midi au couchant le long de la rue Saint-Thomas sur la longueur de 27 à 30 toises, en observant néanmoins de laisser en l'état qu'il est le parement extérieur du mur.... de faire démolir les remparts à droite et à gauche de la porte de Saint-Gilles dans la longueur indiquée jusques à deux toises au-dessus des hermes ou terres bordant le fossé et de faire réparer la brèche ou ouverture qui est faite à gauche de lad. porte de Saint-Gilles... »

Le 9 février 1775, l'intendant permet de faire ces démolitions « par économie ; » le 9 mars, tout étant terminé, le conseil nomme une commission de vérification des états de dépense (1).

Vingt mois s'écoulent et le 29 octobre 1776 on annonce au conseil qu'il s'est ouvert « plusieurs brèches considérables aux murs de la ville ; » elles proviennent « de la vétusté des murs qui sont corrompus, sans fondation, et reposent à nu sur le terrain des fausses brayes (2), principalement ceux qui sont à l'aspect du Sud et de l'Ouest qui menacent une ruine très prochaine... Il est à craindre qu'il arrive quelque fâcheux accident... La ville est hors d'état de supporter la dépense de la reconstruction

(1) *Arch. mun.* LL. 43.

(2) La *fausse braye* était une seconde enceinte terrassée comme la première et qui n'était pas séparée par un fossé, mais dont le terre-plein joignait l'escarpe de la première enceinte.

desd. parties de murs qui se porterait au delà de 100.000 liv...» On observe que la démolition des murs d'enceinte, « que tous les habitants désirent depuis longtemps, affranchirait la communauté de l'entretien onéreux et dispendieux desd. murs, des portes, des logements des portiers. » On renouvelle les considérations précédemment invoquées et on sollicite de rechef l'autorisation de procéder à la démolition.

On insiste encore unanimement le 2 juilllet 1780 « à cause de l'agrandissement journalier des brèches » et de l'augmentation croissante des faubourgs (1).

Trois ans après, — les lenteurs administratives, on le voit, ne sont pas chose nouvelle, — l'intendant de la province, M. de Saint-Priest, écrit enfin aux consuls nimois (29 juillet 1783) :

« Voici le moment, Messieurs, où l'on peut espérer d'obtenir de Sa Majesté la permission de démolir les murs de votre ville et vous ne devez pas douter du plaisir que j'aurais à concourir à vous faire accorder cette grâce. L'intention du roi est qu'elle tourne au plus grand avantage des citoyens et à l'embellissement de la ville. C'est ce qui m'avait engagé à vous demander des plans.... Je vous avouerai franchement que ceux qui m'ont été adressés m'ont paru laisser bien des choses à désirer et que j'ai cru devoir commettre M. Reymond, (2) dont les talents supérieurs peuvent être déjà connus à plusieurs de vous, pour rectifier les idées que j'avais pu avoir et pour vous faire part des siennes. Ne regardez, je vous prie, les plans qu'il vous

(1) *Arch. mun.* L.L. 44.

(2) J. A. Raymond, architecte, né à Toulouse en 1742, mort à Paris en 1811.

communiquera de ma part que comme un premier aperçu, car mon intention est et sera toujours de me concerter avec vous pour ne présenter au roi qu'un plan qui sera généralement reconnu utile et agréable à tous les citoyens et qui pourra être exécuté sans des réclamations valables.....L'économie est l'article dont il faut le plus s'occuper ; il ne s'agit point ici de se jeter dans de grandes dépenses auxquelles je ne saurais me prêter, mais de trouver dans la vente des terrains et dans la démolition des murs une compensation avec ce qu'il en coûtera pour les ouvrages à faire. Le plan à arrêter doit être général et définitif, mais il ne s'exécutera que par parties...(1)

Raymond soumet, en effet, au conseil ordinaire deux projets côtés A. B. et C. D. Le 7 août, le conseil se prononça pour le plan A. B. avec quelques corrections indiquées par le géomètre Bancal et dont Raymond tint compte dans un nouveau plan qu'on approuva le 20 du même mois ; on décida en même temps de «supplier S. M. d'agréer la dédicace de la place royale et du cours principal qui y conduit, ainsi que Monsieur et Monseig. le comte d'Artois pour les deux autres cours qui aboutissent à la même place,—que les six rues qui divisent la circonférence porteront les noms des six ministres de S. M., ainsi que les autres places et cours les noms de Mgr le Maréchal duc de Biron, gouverneur de Languedoc, le comte de Périgord, C^{te}. en chef de la province, le Vte de St-Priest, les archevêques de Narbonne, Toulouse et Albi, l'évêque de Nîmes, le Cte d'An-

(1) *Arch. mun.* L. L. 45, f^o 217.

gevolliers et du Prince de Rohan-Rochefort, gouverneur de la ville. » (1)

Raymond estimait la dépense à 217.000 livres. Or, il résultait du tableau des revenus et des charges de la ville que le produit des subventions laissait un excédent net de 27.000 livres par an ; il y avait en caisse 30.000 liv. On pouvait donc commencer avec environ 60.000 liv. et continuer ensuite au moyen du revenu net ou d'un emprunt qu'on pourrait porter à 350.000 liv. afin d'effectuer quelques réparations à l'Amphithéâtre, ce qui ne devait pas influencer « sur les contribuables aux tailles. » (2)

On présente donc nouvelle requête au roi le 17 Mars 1786. Les maire et consuls demandent l'autorisation, pour pouvoir entreprendre ces ouvrages : 1° d'employer les matériaux de démolition des murs à la construction des aqueducs projetés ; 2° la libre disposition des terrains sur lesquels les murs et les fossés ont été construits. Ils se déclarent en état de justifier par des chartes, lettres-patentes et autres titres, que « c'est la communauté qui a fait construire ses murs et remparts et que la propriété lui en a été reconnue et confirmée, tant par les anciens souverains du Comté de Nîmes que par les rois prédécesseurs de Sa Majesté, avec offre de prouver ladite propriété, s'il en est besoin, par nombre de « titres qui ne laisseront aucun doute sur la légitimité de son droit. Ils sollicitent, avec l'autorisation de démolir les murs d'enceinte et de clôture et celle de disposer des matériaux de démolition, l'approbation des plans de Raymond et de la dénomination

(1) *Arch. mun.* L. L. 46. Dans le même registre, sous la date du 24 février 1786, se trouve la dénomination de toutes les rues et places nouvelles prévues au plan Raymond.

(2) *Arch. mun.* L. L. 46.

donnée aux voies projetées, conformément à la délibération du 24 février 1786, la libre disposition de ce qui pourra rester de l'emplacement des murs, tour de ronde, fossés et remparts, l'attribution au Museum de la ville « des antiquités qui méritent d'être recueillies, » trouvées dans les fouilles, la permission d'acheter les maisons ou terrains nécessaires à l'exécution des ouvrages, l'exemption des droits d'amortissement, même du droit d'indemnité, sur ces acquisitions. (1)

Le 24 juillet suivant, on affirme de nouveau les droits de la ville sur les murs, fossés et leurs dépendances, et le conseil s'en rapporte à la justice éclairée du roi (2)

La décision se fait attendre et le temps continue son œuvre destructive. Les eaux pluviales filtrent dans le grenier à sel et causent un préjudice considérable « par les pierres qui se détachaient des parapets des remparts. » Pour remédier à cet inconvénient, il faut « nécessairement abattre la partie supérieure du mur d'enceinte de la ville où le grenier à sel est adossé et ce jusqu'au niveau d'un glacis dont l'écoulement des eaux pluviales était arrêté par cette partie de mur. » La dépense, s'élevant à 81 liv., est faite (3).

Enfin, le 5 septembre 1786, le Conseil d'état du roi rend un arrêt (4) qui permet aux consuls :

De faire démolir les murs d'enceinte et de clôture;

De disposer de ces murs ainsi que du tour de ronde et fossés en dépendant, même des matériaux de dé-

(1) *Arch. mun.* O. O, 147.

(2) *Arch. mun.* L. L, 46.

(3) *Arch. mun.* L. L, 47, 3 sept. 1786. Voir plus loin ce que dit Marignan à ce sujet.

(4) *Arch. mun.* O. O, 147.

molition, pour les employer à la confection des ouvrages désignés dans le projet Raymond qui est approuvé à la condition que les travaux commenceront dans les six mois de la date de cet arrêt ;

La démolition des murs et la vente des matériaux ne pourront être faites qu'au fur et à mesure de l'avancement des ouvrages qui seront déterminés, chaque année, par délibération de la communauté ;

La dénomination des nouvelles voies est ainsi arrêtée : n° 1 du plan, place de Louis XVI ; 2, cours de la Reine ; 3, cours de Monsieur ; 4, cours d'Artois ; 5, rue de Miroménil ; 6, rue de Vergennes ; 7, rue de Breteuil ; 8, rue de Ségur ; 9, rue de Castries ; 10, rue d'Angiveller ; 11, rue, place et cours de Calonne ; 12, place des Arènes ; 13, place et rue de Biron ; 14, place et rue de Périgord ; 15, place et rue de St-Priest ; 16, cours et plan de Balainvilliers ; 17, place et rue de Dillon ; 18, rue et cours de Brienne ; 19, plan et cours de Balore ; 20, place de Rohan ; 21, place Pierre de Bernis ; 22, rue Septimanie ; 23, rue des Consuls ; 24, rue du Commerce ; 25, rue Euterpe, rue Thalie et rue Melpomène ; 26, rue Agrippa ; 27, Maison Carrée ; 28, rue de Julie et rue d'Auguste ; 29, place des Cevennes ;

Les consuls peuvent vendre, au profit de la ville, des portions de terrains inutiles, en donnant la préférence aux riverains, à la condition d'employer le produit de la vente aux ouvrages projetés, le roi se réservant d'imposer un cens sur les terrains des murs et remparts ;

Pour les nouvelles constructions, on devra se conformer aux alignements indiqués par le plan ; les façades de ces constructions « seront uniformes pour les dimensions, élévations et décorations dont les dessins seront donnés par Raymond ; »

Permission est donnée d'acquérir les terrains et maisons nécessaires. Les antiquités découvertes dans les fouilles appartiendront au musée « que les maire et consuls se proposent de former » ; un inspecteur sera nommé pour surveiller ces fouilles (1).

On écrit immédiatement à Raymond, architecte, de hâter son voyage en province, « à l'effet de pouvoir traiter avec lui à raison de la direction des ouvrages » (2), et cependant rien n'est encore commencé le 4 août 1787. L'établissement des aqueducs qui doivent être construits sur l'emplacement des murs et dans les fossés, d'après les plans de Raymond, étant le premier objet dont on doive s'occuper, on reconnaît « que la construction ne pourrait en être entreprise qu'après la construction des lavoirs qui doivent être substitués aux fossés » qui servaient « dans le moment à cet usage » et dont Raymond, devait envoyer les plans. On pourrait bien — disaient nos édiles, — s'occuper de la démolition des parties des remparts où « il ne doit être fait aucun ouvrage », de façon à procurer à la ville « une plus grande circulation d'air » et du travail aux nécessiteux, par exemple « la partie des remparts du faubourg de Rey depuis la maison de M. de *Rangueil*, jusques à celle du sieur *Arnaud* et depuis la tour *Vinatière* (3) jusques vis-à-vis la maison du sieur *Bonafoux* » ; mais les termes de l'arrêt du 5 septembre 1786 semblaient s'y opposer. L'intendant, qui était de passage à Nîmes, put se rendre compte que les fabriques se trouvaient « dans de tristes circons-

(1) C'est l'origine de notre musée lapidaire.

(2) 3 Nov. 1786, *Arch. mun.* LL, 47.

(3) Cette tour se trouvait sur la ligne actuelle du trottoir de la place des Arènes, même en face la rue Cité-Foulc. Elle était carrée.

tance », et, pour procurer du travail aux ouvriers inoccupés, il approuva (1).

On procède alors à la démolition de cette partie. Bientôt on fait observer que, « pour démasquer l'Amphithéâtre, » on pourrait continuer « à partir de lad. tour Vinatière jusques aux maisons appartenant à la ville situées près la porte Saint-Antoine, » et qu'on pourrait aussi « vendre les matériaux à 22 sous la charretée attelée de trois mules ; » on présente requête en ce sens à l'intendant (2).

Cependant le projet relatif aux aqueducs du pourtour de la ville est approuvé et l'adjudication des travaux va amener au plus tôt la démolition du mur d'enceinte « depuis la porte de la Bouquerie jusqu'à la porte Saint-Antoine. » Cette démolition laissera vacante plusieurs parcelles de terrain pour l'acquisition desquelles les riverains ont la préférence. Pour les engager à « embellir promptement les façades de leurs maisons, » le conseil propose de fixer le prix du terrain cédé à quinze livres la toise carrée, le tiers de la somme restant entre les mains de l'acquéreur en raison de « l'instance pendante au Conseil entre la ville et le Domaine en raison du cens que ce dernier prétend devoir être assis sur ce terrain. » (3).

Pour certaines considérations, ce prix est, en définitive, élevé à 16 livres, sauf remise du quart aux acquéreurs en cas qu'il y eut un cens (4). Mais l'intendant ordonne la vente par adjudication (5). Personne ne se présente pour faire des enchères, mal-

(1) *Arch. mun.* LL. 47.

(2) 2 Sept. 1787, *Arch. mun.* LL. 47.

(3) 18 Avril 1788, *Arch. mun.* LL. 47.

(4) 10 Mai 1788, *Arch. mun.* LL. 47.

(5) 30 Juin 1788.

gré trois affiches successives, et les riverains faisant leur soumission « chacun en droit soi » à 16 livres, l'intendant est prié de consentir à la vente amiable (1).

A ce moment, la démolition était faite « depuis la maison Bonafoux jusqu'à la porte Saint-Antoine ; » les terres de la plateforme (2) avaient été enlevées (3), et les matériaux des remparts, « partie prenant près la gardette de la porte d'Alais et se terminant vis-à-vis les possessions de M. Bruguier » étaient adjugés (4).

Lorsque la Révolution éclate, il ne reste guère plus de l'ancien mur d'enceinte que la porte des Casernes et le corps de garde joignant qu'on démolit pour la commodité de « la classe d'habitants aisés qui fréquentent les spectacles » (5), et le tambour de la porte de la Couronne, avec le logement du portier, que le Club des Amis de la Constitution démolit à ses frais et dépens en 1791 (6).

..

Une voix s'éleva contre cette démolition, celle d'un notaire de Nîmes, Charles Marignan.

Marignan habitait sa maison de la rue des prêcheurs, en face la bourgade (7).

(1) 13 Janvier 1789, *Arch. mun.* LL. 47.

(2) La plate-forme était un reste des fortifications de 1629 ; elle était près de la porte de Saint-Gilles, sur l'emplacement d'une partie du Palais de Justice actuel.

(3) 11 Juin 1788, *Arch. mun.* LL. 47.

(4) 4 Août 1788, *Arch. mun.* LL. 47.

(5) 11 Avril 1789, *Arch. mun.* LL. 48.

(6) Pétition du 14 Janvier et soumission du 19, *Arch. mun.* P. 4 ; — délib. mun. 2^e reg. p. 287, et 3^e reg. p. 7. — *Arch. dép.* 4 L. 2, 2, n^o 102, et 1. L. 4, 2, n^o 176.

(7) Elle formait l'angle de la rue des prêcheurs (aujourd'hui rue des Lombards) qu'elle confrontait du levant, et la rue de la ferrage qu'elle confrontait du nord. Elle porte aujourd'hui le n^o 25.

En 1777, à la demande de Paul Rabaut, le pasteur du Désert, il rédigea un mémoire en révocation ou cessation de renouvellement de la Déclaration du roi qui défendait aux protestants d'aliéner leurs biens sans la permission du gouvernement.

Il publia, en 1788, un projet de délibération du Tiers-Etat inséré par Linguet dans ses *Annales Politiques* et condamné par le Parlement de Paris le 17 décembre.

Comme « député » de la ville de Nimes, il fit, à l'assemblée du Tiers-Etat de la sénéchaussée, une « motion » contre l'article 3 du chapitre 1^{er} du cahier des doléances exprimant le vœu « que les lois soient librement consenties par la Nation dans les Etats-généraux ; » il voulait que cette disposition fut circonscrite aux lois fiscales.

Ses registres, actuellement au pouvoir de M^e Degors, notaire à Nimes, constatent qu'il n'a pas reçu d'acte du 8 juin au 1^{er} août 1790. Cette lacune est expliquée par la note suivante qu'il a consignée dans son 30^e registre : « A la nouvelle de ma mort répandue par Tournal, gazetier d'Avignon (1), lorsqu'à l'époque de la bagarre de Nimes, 13-14-15-16 Juin 1790, je me poignardai pour éviter d'être pendu comme tant d'autres qui l'étaient au suspensoir de la lanterne de la maison de ville, où j'étais enfermé, (ainsi que m'en menacèrent Jalaquier le boucher et Million le digne secrétaire du Tribunal révolutionnaire) poignard que je n'enfonçai à cinq reprises dans mon sein que d'après cette opinion que *la mort sans le supplice est moins que la mort avec le supplice*, le couvent des religieuses

(1) Sur Sabin Tournal, rédacteur du *Courrier d'Avignon*, voir mes *Lundis révolutionnaires*... p. 145.

Sainte-Marie d'Avignon, rue Philonarde, où j'étais connu, fit faire un service solennel pour le repos de mon âme. »

Marignan n'était pas au bout de ses tribulations : « Le lendemain [28 janvier 1793], — dit-il à la suite d'un acte du 27, — je quittai Nîmes et me retirai à Aramon d'où je ne revins que le 20 prairial, arrêté en vertu d'un mandat d'arrêt du comité révolutionnaire de Nîmes du 3 du même mois et conduit à cet effet dans la citadelle où je restai jusques après le 9 thermidor qui me procura un élargissement d'abord provisoire du.... et enfin définitif le 26 fructidor (1). Dans le mois de brumaire suivant, je fus nommé juge de paix du canton d'Aramon et j'y ai resté comme tel, après plusieurs démissions et réélections, jusques au mois de prairial an V que je donnai ma dernière démission, en vertu de la loi qui permet d'opter aux notaires qui avaient accepté des places de juge, et vins reprendre à Nîmes mes anciennes mais bien moins nombreuses fonctions de notaire.... Comme les événements de cette nature tiennent à des choses importantes, quoique quant à moi elles ne soient que singulières, j'ai le projet de faire copier dans mon prochain registre les pièces probantes de ma conduite trop énergique sans doute eu égard à mon obscure position et à la faiblesse de mes moyens (2) ».

Il continua, en effet, le notariat jusqu'au 16 décembre 1815, date de sa mort ; il avait alors 75 ans (3).

(1) Renseignements conformes à ceux consignés dans mon *Histoire de la Révol. franç.*.... IV, 535.

(2) Le registre suivant, le 31^e, est incomplet ; on a détruit la partie finale où se trouvaient probablement les pièces annoncées.

(3) L'acte de décès a été enregistré le 18 Déc. ; la femme de Marignan était née Louise Boissier.

*
*
*

Le « mémoire sur la demande de la ville de Nîmes en démolition de ses remparts, » que nous reproduisons ci-après, est transcrit dans le 24^e registre des minutes de Charles Marignan, p.p. 718-738, entre deux actes datés du 13 Déc. 1785. Le tableau qu'il y fait de la situation physique et civile de la ville est précieux à plus d'un titre ; les indications qu'il donne sur les remparts, leur état, les maisons de la ville et des faubourgs, les feux, les facultés des habitants, leurs mœurs, la répartition des fortunes dans une cité où « on ne compte pas vingt maisons à dix mille livres de rente, » sont d'un intérêt capital.

Marignan trouve que Nîmes a « assez d'objets d'agrément » sans se lancer dans des dépenses extraordinaires pour créer des places ou des promenades publiques nouvelles. C'est un timoré : il craint pour la sûreté de la ville. Il redoute un débarquement d'étrangers en raison de la proximité de la mer. Mais Nîmes démantelée lui apparaît surtout comme livrée aux fureurs du peuple des faubourgs qui est dans la proportion des 5/8^e et enclin au vol, au pillage, au meurtre, à l'impudicité. Car « le corps et le cœur de la société sont dans la cité, » et les faubourgs fourmillent de « cette populace qu'un rien émeut et soulève parce qu'elle n'a rien à perdre. » Il considère, en un mot, la démolition des remparts comme nuisible et dangereuse aux points de vue politique, moral et civil. L'opération lui paraît enfin onéreuse pour les finances municipales en raison de la nécessité qu'elle entraînera d'augmenter le personnel de l'octroi pour éviter la con-

trebande, le nombre des corps de garde et des soldats de service, les guets, etc.

La manière de voir de Marignan était évidemment celle de la société à laquelle il appartenait, ennemie des innovations, économe à l'excès, quelque peu aristocratique, convaincue de sa supériorité intellectuelle et peu disposée à se mêler à la foule. Cet état d'esprit à la veille de la Révolution devait être noté.

A suivre.

F. ROUVIÈRE.

MADELEINE

J'avais conduit au cimetière
La dépouille d'un nouveau-né,
Sans avoir aperçu, derrière
Le cercueil de l'abandonné,

Personne qui parût le suivre.
Par un temps si rude et si froid,
Par des chemins couverts de givre,
Qui donc eût suivi ce convoi ?

Le convoi d'un tout petit être
Dont la mère cherche la nuit,
Paria même avant de naître,
De la débauche triste fruit !

Or j'en étais à la prière
Où le prêtre, en termes émus,
Demande à Dieu pour sa misère
La gloire des jeunes élus...

Soudain j'ouïs cette parole :

- Une mère est là, vous priant
- De lui passer, pieuse obole,
- L'eau bénite pour son enfant.

- Sur la dépouille bien-aimée
- Elle voudrait répandre un peu
- De cette eau, par vous animée
- D'une vertu qui vient de Dieu ! »

Et je vis une adolescente —
Seize ans ! peut-être pas encor ! —
Etendre sa main bénissante
Après moi sur le petit mort ;

Prendre dans ses doigts de la terre
Et la jeter sur le cercueil
Que recouvre, ainsi qu'un suaire
Mouillé de pleurs. un blanc linceul...

Puis, à genoux près de la fosse
De son enfant, elle priait..
Le deuil de sa honte précoce
Dans le repentir la broyait !

Je dus m'éloigner, l'âme pleine
D'angoisse, et priant Dieu, si bon,
Que sur la pauvre Madeleine
Il fit descendre son pardon.

J. MAGNEN.

LES CORRESPONDANTS DU CHANOÏNE DELACROIX

MONTALEMBERT

L'Abbé Delacroix ayant publié dans la *Revue Catholique du Languedoc*, une étude sur les *Moines d'Occident*, le gérant, M. L. Bedot, eut l'idée d'envoyer au comte de Montalembert la livraison contenant l'article du vicaire de la cathédrale. Le noble historien remercia le bienveillant critique et, dès lors, entretenit avec lui la correspondance suivante.

I

La Roche-en-Breny (Côte-d'Or), le 5 novembre 1860.

Monsieur l'Abbé,

Je viens de recevoir le numéro de la *Revue du Languedoc*, qui contient l'article que vous avez bien voulu consacrer aux *Moines d'Occident*. J'ai été extrêmement sensible à cette marque de votre sympathie et j'ai à cœur de vous en remercier.

Votre approbation m'est d'autant plus précieuse que l'entière indépendance de votre jugement ressort des critiques partielles que vous avez loyalement énoncées. Comme vous l'avez très justement remarqué nous ne pensons pas de même sur la liberté de conscience, et vous ne reconnaissez pas, comme moi, le devoir pour un écrivain catholique qui veut servir honorablement la vérité, de protester contre la funeste

T. XXXV, 1^{er} Novembre 1898.

29

école qui domine le clergé depuis dix ans, qui lui a fait perdre tout ce qu'il avait gagné de 1830 à 1850 et l'a rendu à la fois dupe et complice du césarisme napoléonien. — Bien loin de me froisser, ces différences d'opinion exprimées avec une modération si digne ajoutent à la reconnaissance que je vous dois et dont je vous prie d'agréer l'expression en même temps que l'hommage de mon respect.

CH. DE MONTALEMBERT.

En ce qui concerne la *liberté de conscience* et l'impossibilité absolue où se trouvera de plus en plus le catholicisme de se défendre au sein de la société moderne sur un autre terrain que celui-là, je prends la liberté de vous indiquer dans la vie récemment parue du P. de Ravignan, par le P. de Pontlevoy, les pages 282, 302, 314, 328 et 402 du tome I.

La tendance qui se manifeste dans cette lettre persiste dans toute la correspondance qui va suivre. Bien qu'elle atteigne des personnages que j'aime je ne retranche rien, me contentant de placer, ici ou là, quelques observations ; le lecteur saura faire la part du feu et celle de la justice.

Le 28 août 1861, l'abbé Delacroix, grisé par la lecture des discours de Montalembert, nouvellement réimprimés, écrivit, d'enthousiasme, une lettre qui annonçait au comte un nouvel adhérent. Il reçut cette réponse :

II

La Roche-en-Breny (Côte-d'Or), le 5 septembre 1861.

Monsieur l'Abbé,

J'espère que vous avez eu la conscience du bien que vous me faisiez en m'écrivant votre lettre du 28 août, car il me

serait tout à fait impossible de vous remercier autant que je le voudrais pour la consolation qu'elle m'a procurée. Je reviens d'un lointain voyage en Autriche, en Hongrie et en Pologne. J'y ai été comblé de marques d'une sympathie qui s'adressait certainement bien moins à ma personne qu'aux idées dont j'ai été depuis trente ans le champion. Mais aucune ne m'a été plus au cœur que le témoignage d'adhésion qui me vient si spontanément de vous. J'en ai doublement joui parce qu'il émane d'un prêtre et d'un jeune homme ; or, aujourd'hui, c'est au sein du clergé et de la jeunesse qu'on trouve le moins de sympathie pour des convictions généreuses et des dévouements indépendants.

Vous me faites l'honneur de me dire que vos opinions sur l'ensemble de ma carrière et sur les principes que j'ai toujours défendus sont partagées par *beaucoup d'autres* ; je crains que vous ne vous fassiez illusion à ce sujet. Mais illusion ou certitude, ce n'est pas à moi qu'elle profitera. J'ai fait mon deuil de la vie publique, pendant le peu de temps qu'il me reste à passer ici-bas, et d'ailleurs je ne crois pas aux restaurations. Ma seule ambition désormais est de conquérir l'approbation de quelques âmes généreusement chrétiennes et d'obtenir le secours de leurs prières après ma mort. — Je vous range parmi ces amis désintéressés du soir de ma vie et je vous renouvelle l'expression de ma gratitude. — Puisse-t-il vous être donné de professer et de propager les doctrines dont vous êtes maintenant pénétré. Nous marchons vers de bien mauvais jours : il ne faut pas trop s'en plaindre ni s'en effrayer, car c'est le glorieux privilège du clergé catholique de se retremper dans l'épreuve. Sachons seulement reconnaître que cette épreuve est nécessaire pour purifier le clergé français des souillures qu'il a contractées depuis dix ans. Je ne parle pas de sa pureté morale ; il n'a jamais été plus irréprochable sous ce rapport mais en revanche je dois dire que je ne connais pas d'époque dans l'histoire de l'Église Gallicane où il ait subi un abaissement intellectuel et politique aussi complet. Faites-moi la grâce de croire que ce jugement ne m'est inspiré par aucun ressentiment personnel : je proteste devant Dieu que je n'ai jamais pris conseil de mon

intérêt ou de mon amour-propre en défendant les causes que j'ai cru justes ; et j'ai la prétention de juger ce qui se passe autour de moi avec l'impartiale équité de l'histoire. Mon ancienne vénération pour l'ancien clergé français, tel que je l'ai connu dans ma jeunesse, a subi une première atteinte quand j'ai vu son enthousiasme puéril pour la République de 1848 : mais qu'était-ce que cette aberration passagère auprès de l'inexcusable prostration où il s'est vauté, depuis dix ans, devant le pouvoir absolu ? Et par quels motifs, grand Dieu ! Il faut bien le dire, par des motifs misérables, par l'amour des faveurs et de la protection de César, par peur de la lutte et de la liberté, et surtout par suite de la contagion des théories perverses qui lui ont été quotidiennement prêchées par les pitoyables courtisans de la force et du succès. Aucun avertissement ne lui a été épargné ; mais sourd à toutes les leçons du passé et des événements contemporains, il l'a été également à la voix de ses plus vaillants défenseurs, comme de ses interprètes les plus glorieux. Aux Dupanloup, aux Lacordaire, aux Gratry, aux Falloux, aux Broglie, aux Foisset, il n'a pas rougi de préférer les Veillot, les Rupert, les Coquille. Et encore aujourd'hui, plus *attrapés* que sincèrement *indignés* ou *affligés* de tout ce que nous voyons, les dix mille prêtres qui sont abonnés au *Monde* s'imbibent tous les jours de ce fanatisme servile qui leur fait rêver comme l'idéal de la société chrétienne un césarisme orthodoxe qui mettra le maire et le gendarme à leurs ordres. Dieu merci, ce régime, qui n'a jamais prévalu dans le passé, prévaudra encore moins dans l'avenir. Mais on pourrait verser des larmes de sang en songeant au rôle magnifique qu'aurait eu le clergé, au milieu de l'ignominie universelle, s'il avait su rester, sous l'empire, ce qu'il paraissait être devenu sous Louis-Philippe, calme, digne, indépendant et libéral ! — Me voici au bout de mon papier et j'aurais encore mille choses à vous dire. Veuillez ne voir dans cet épanchement de ma franchise qu'une preuve incontestable de ma reconnaissance et de la confiance que vous m'inspirez. — Je serai toujours charmé d'avoir de vos nouvelles et de suivre ainsi votre carrière, mais je vous demande surtout de me procurer

la satisfaction de vous connaître personnellement, en venant me voir, soit à Paris où vous irez certainement un jour ou l'autre, et où je passe les mois de février, mars, soit ici, si jamais vous portiez vos pas vers la Bourgogne. Croyez en attendant à ma respectueuse considération.

Ch. DE MONTALEMBERT.

Le clergé ne méritait pas la sévérité dont l'accablait la prose quelque peu vive du noble correspondant de l'abbé Delacroix. En dehors des amis de Montalembert, les Parisis, les Pie, les Plantier, et tant d'autres, étaient loin de se montrer serviles. Et le *Monde*, s'il n'était pas « libéral, » n'avait sûrement pas les bonnes grâces de l'empire autoritaire : son tort était, aux yeux de beaucoup, de succéder à l'*Univers*. Ce dernier avait été supprimé par décret pour avoir publié l'encyclique de Pie IX qui condamnait la politique italienne de Napoléon III et la fameuse brochure le *Pape et le Congrès*. A ce moment même, la censure impériale interdisait à Louis Veuillot d'écrire dans n'importe quel journal politique ; Mgr Pie venait de flétrir l'empire en termes historiques ; Mgr Plantier, après d'autres écrits vibrants, avait publié une lettre pastorale retentissante pour justifier la conduite du clergé vis-à-vis du gouvernement et au sujet de la question romaine, etc.

Mais je n'ai pas à rappeler ici des faits bien connus, je n'ai qu'à publier des lettres parfois piquantes du compagnon d'armes du P. Lacordaire.

En 1860, le célèbre religieux, malgré son état de faiblesse qui demandait un repos absolu et des soins prolongés, avait composé et prononcé son discours de réception à l'Académie française. Il s'en était suivi une crise qui révélait le complet épuise-

ment du Père. Rentré à Sorèze au commencement de février 1861, il ne tarda pas à être condamné par les médecins. Montalembert voulut se jeter dans les bras de son ami, il en avertit l'abbé Delacroix par la lettre suivante :

III

La Roche-en-Breny (Côte-d'Or), ce 21 septembre 1864.

Monsieur l'Abbé,

J'ai reçu votre seconde lettre et le petit volume destiné à M^{lle} de Montalembert qui me charge de vous remercier très cordialement.

Je suis à la veille de passer par Nîmes en me rendant à Sorèze pour voir le P. Lacordaire. A moins d'obstacle imprévu, j'arriverai à Nîmes par le train venant de Lyon à 6 heures du matin mardi 24. Je compte y passer la matinée pour visiter les monuments de cette ville que je ne connais pas. Je serai heureux de faire cette visite avec vous si vous avez quelques moments disponibles. Je vous prie de ne prévenir personne de mon passage à Nîmes, car je n'ai ni le loisir ni le désir de voir qui que ce soit, excepté mon ancien collègue Reboul.

Au revoir donc, Monsieur l'abbé, et en attendant, agréez la nouvelle assurance de mes sentiments affectueux et reconnaissants.

CH. DE MONTALEMBERT.

Reboul élu à Nîmes, avait siégé à la chambre des représentants du peuple à côté de Montalembert qui ne l'oublia jamais. De là cette exception faite en faveur du poète de *l'Ange et l'enfant*.

Le petit livre dont M^{lle} de Montalembert remercie l'abbé Delacroix, est celui des *Nouvelles*.

Moins de deux mois plus tard la *Revue du Langue-*

doc expirait. Le rédacteur en chef fit part de cette mort à son illustre ami qui versa tardivement une larme sur la défunte.

IV

La Roche-en-Breny (Côte-d'Or) 29 décembre 1861.

(Fête de saint Thomas de Cantorbéry)

Monsieur l'Abbé,

Je me reproche de ne pas vous avoir déjà remercié de votre lettre du 4 nombre et surtout de ne pas vous avoir exprimé le chagrin que m'ont causé la condamnation et la suppression de la *Revue catholique du Languedoc*. Je voulais aussi vous prier de remercier M. l'abbé Ravanis de l'honneur qu'il m'a fait en me citant dans la livraison du 30 septembre que j'ai trouvée ici en revenant de mon triste voyage de Sorèze. Ce voyage me laisse un bon souvenir, celui de l'accueil que vous m'avez fait à Nîmes et de l'heureuse transformation que vous m'avez annoncée comme incontestable chez quelques-uns de vos confrères. Mais voici l'*Ami, de la religion* tombé entre les mains du pouvoir ; et le *Monde* va devenir plus que jamais l'unique oracle de ce clergé qu'il a divisé, désarmé et déshonoré ! La disparition de l'*Ami*, la dissolution de Saint-Vincent-de-Paul, la mort du P. Lacordaire, ce sont là trois coups inégalement mais cruellement graves ! Je ne sais vraiment où chercher à l'heure qu'il est des symptômes encourageants ; et cependant je sens bien qu'il ne faut pas désespérer des jeunes gens pleins d'ardeur et de bonne volonté comme vous et vos amis. Ah ! si vous étiez plus nombreux, si un dixième seulement de vos confrères et de vos contemporains était animé de la noble ardeur qui enflammait le jeune clergé de 1830 à 1850, tout serait sauvé. — Mais ils ont été trempés depuis 1850 dans le venin quotidien de l'école fanatique et servile : et l'on ne voit encore aucune trace sincère de conversion. — J'ai suivi

avec beau coup d'intérêt toutes les péripéties de la lutte de M l'évêque de Nîmes avec les coryphées de la démocratie impériale: j'ai beaucoup admiré sa réplique à M. Rouland qui restera dans l'histoire de notre temps. Mais pourquoi donc s'obstient-il à nous traiter de *folliculaires*, nous tous qui, à l'instar de Chateaubriand, de Royer-Collard, de Tocqueville, de Lacordaire, et des plus nobles caractères de ce temps, avons écrit dans des journaux ; saint Paul lui-même aurait probablement publié ses épîtres dans les journaux, s'il y en avait eu de son temps. Et que deviendraient l'évêque de Nîmes et tous ses collègues si tous les folliculaires se donnaient le mot pour ne jamais parler de lui ?

Mille amitiés, je vous prie, à mon ancien collègue Reboul qui a dû jouir de voir ses vers en si bonne compagnie et à coté de ceux qui immortaliseront La Prade.

Croyez à ma reconnaissance et à ma respectueuse considération.

CH. DE MONTALEMBERT.

A quelques jours de là, le bouillant libéral imprima des pages très vives contre l'école dite ultramontaine. L'ancien rédacteur en chef de la *Revue du Languedoc* prit la liberté de lui faire certaines observations auxquelles le comte répondit :

V

Paris, ce 31 mars 1862.

De toutes les marques de sympathie que vous m'avez accordée, aucune ne m'a plus touché que la franchise des observations contenues dans votre lettre du 29. — Mais veuillez croire que, en écrivant les quatre pages que vous avez blâmées, je n'ai agi qu'à bon escient et d'après les conseils formels des deux juges que j'aime surtout à consulter, M. l'évêque d'Orléans et M. de Falloux. Ils pensent comme moi et comme le P. Lacordaire que les ménagements,

dont on a usé à l'égard des auteurs de la grande palinodie catholique, sont la principale cause du mal que nous déplorons et dont les conséquences lamentables sont si visibles. Vous auriez mille fois raison, cher abbé, s'il y avait le moindre signe du *retour* auquel vous croyez chez ces grands coupables. Quant à moi je serais le premier à ensevelir dans le silence et l'oubli tous nos dissentiments si j'étais en présence, non pas même d'un aveu ou d'un repentir *public*, mais d'un regret silencieux et d'un changement quelconque. Mais bien loin de là, je vous défie de me citer *un seul* d'entre les auteurs de tant d'invectives et de tant d'extravagances qui fasse mine de s'améliorer. Ne les voyez-vous pas tous les jours dans leur *Monde* et dans leur *Revue du Monde catholique* saisir toutes les occasions de s'acharner contre la justice et la liberté, et de froisser tous les sentiments honnêtes et généreux comme ils l'ont fait dans leurs articles du 5 février et du 24 mars contre le P. Lacordaire : et celui-ci n'avait-il pas mille fois raison de dire que « malgré les leçons des événements, ils se dupent encore, dans leur chute, du mal qu'ils ont fait et de la honte dont ils sont couverts. »

Je n'en suis pas moins sincèrement reconnaissant de vos avertissements et je vous prie instamment de me conserver votre affectueuse sollicitude en échange de mon cordial dévouement.

CH. DE MONTALEMBERT.

On sait que la *Revue du Monde catholique* venait d'être fondée pour soutenir contre le *Correspondant* la lutte que l'*Univers*, et le *Monde* après lui, soutenait contre l'*Ami de la Religion*. En lâchant une bordée contre ces organes opposés à l'école libérale, Montalembert avait encore une fois joué le rôle de d'enfant terrible.

A une nouvelle lettre de son correspondant Nimois, qui gémissait du triomphe absolu de M. d'Alzon dans son diocèse, le comte répondit :

VI

La Roche-en-Breny, ce 11 octobre 1862.

Monsieur l'Abbé,

Votre lettre du 7 m'a autant intéressé qu'affligé. — Vous voilà convaincu par une douloureuse expérience de l'intensité du fléau que je vous signalais l'an dernier et dont vous sembliez encore douter un peu. Pour moi, je suis de plus en plus persuadé qu'aucun des dangers extérieurs qui menacent en ce moment l'Eglise ne saurait être comparé au mal que lui fait l'odieuse école qui vient de s'implanter dans le journal religieux de votre diocèse. — Je ne saurais m'étonner de voir M. d'Alzon devenir le principal organe de la contagion parmi vous, et vous ne devez pas non plus en être surpris après ce que je vous ai raconté de sa conduite envers moi.

Mais quant à ce qui vous est personnel je ne saurais trop vous recommander la réserve et la prudence. — Il ne peut convenir d'entrer à aucun degré en lutte avec votre évêque, surtout avec un évêque aussi bien famé que M. Plantier. — Tenez-vous sur la défensive et ayez confiance en l'avenir. — Sur le projet d'aller vous établir à Paris, consultez M. l'évêque d'Orléans qui doit se rendre prochainement à Nîmes. *Ne parlez à personne de son projet*, mais tenez-le pour certain. Il est en ce moment chez moi : je lui ai montré votre lettre et l'ai prié de s'intéresser à vous. Quand vous apprendrez son arrivée, allez le trouver de ma part et soyez assuré de son bon accueil.

D'ici au 15 novembre je serai absorbé par les visites de famille et autres que j'attends ici — et si vous voulez bien me prévenir d'avance de vos intentions, je vous renseignerai sur les moyens assez compliqués qu'il faut employer pour franchir la distance qui nous sépare du chemin de fer.

Agréez, Monsieur l'Abbé, la nouvelle assurance de mon respectueux dévouement.

Ch. DE MONTALEMBERT.

Le journal dont il est ici question, *l'Opinion du Midi*, n'agréait plus les articles de l'abbé Delacroix comme il le faisait jadis. La direction, et surtout l'inspiration, avait changé. Le vicaire s'en plaignait et regrettait que l'influence de M. d'Alzon le poursuivît jusqu'aux portes de l'Académie. Ces déboires donnaient un regain à son désir, depuis longtemps éprouvé, de se fixer à Paris, et son ami lui ménageait à ce propos, la connaissance et les conseils de Mgr Dupanloup. Le jeune prêtre manifesta cependant quelque crainte d'être compromis par de tels rapports, aux yeux des personnages les plus influents du diocèse de Nîmes. Montalembert le rassura.

VII

Paris, ce 4 décembre 1862.

Monsieur l'Abbé,

Un court voyage à Paris m'a permis de voir Mr l'évêque d'Orléans et de l'entretenir de vous. Votre lettre lui a plu et tout ce que je lui ai dit de vous l'a intéressé. — Il désire donc vous voir et entretenir ensuite avec vous des relations qui auraient leur importance. Mais il ne désire pas du tout vous tirer de votre diocèse, à moins qu'il n'y ait nécessité absolue. Il fait grand cas de Mr Plantier, tout en appréciant, par une douloureuse expérience, le danger qui lui a été signalé.

Je ne conçois donc pas les scrupules qui vous arrêtent. — Je vous croyais empressé de faire la connaissance personnelle de M. l'évêque d'Orléans et je vous en ai procuré les moyens. — S'il y a des obstacles matériels à ce voyage, rien de plus simple : il faut savoir attendre : car à l'impossible nul n'est tenu. Mais je ne saurais y voir aucun inconvénient moral. Je vous engage seulement à n'en pas parler autour de vous, et à déguiser cette visite à Orléans sous le voile d'une course à Paris.

Je n'ai pas vu les derniers numéros de la *Revue Catholique du Languedoc*, de sorte que je n'ai pu vérifier sur pièces les symptômes douloureux dont vous me parlez : mais je ne vous crois que trop. Je suis habitué en ce genre à toutes les surprises et à toutes les douleurs.

Agréez la nouvelle assurance de ma haute et affectueuse considération.

Ch. DE MONTALEMBERT.

L'abbé Delacroix avait envoyé à son ami les derniers numéros de sa chère *Revue* et le comte avait oublié de les lire ! Et le brillant secrétaire était convaincu du vif intérêt pris à la chronique locale par l'éloquent défenseur des « intérêts religieux ! » *Vanitas vanitatum !*

Après sa visite à Mgr Dupanloup, le jeune prêtre communiqua ses impressions et le résultat de son entrevue à Montalembert qui lui adressa la réponse suivante.

VIII

La Roche-en-Breny, (Côte-d'Or), ce 7 janvier 1863.

Monsieur l'Abbé,

Vous m'avez fait grand plaisir en m'apprenant le résultat de votre visite à M. l'évêque d'Orléans, et je me féliciterai toujours de vous avoir mis en relation avec lui. — Je n'ai pas besoin de vous dire que j'approuve tout à fait la ligne de conduite qu'il vous a conseillée.

Continuez, je vous en prie, à me tenir au courant de tout ce qu'il vous arrivera d'essentiel, et surtout de vos travaux littéraires ou autres. Par la même occasion vous me mettrez à même d'apprécier la marche que suivent les affaires catholiques dans votre pays. Je ne suis pas encore revenu de la tristesse que j'ai éprouvée en apprenant que l'école fanatique

et absolutiste s'était intronisée à Nîmes. Les citations fréquentes que fait le *Monde* de l'*Opinion du Midi* montrent bien que cet organe des chefs de la secte a trouvé un écho docile dans le diocèse de Nîmes. Mais il ne faut plus s'étonner de rien en ce genre.

Croyez à mon respectueux dévouement et remerciez bien mes anciens collègues de leur précieux souvenir.

MONTALEMBERT.

Entre cette lettre et la suivante eurent lieu les élections de juin 1863 pour le Corps législatif. Ces élections furent marquées par la défaite du parti catholique. Les Anatole Lemer cier, Keller, de Mérode, de Mortemart, Augustin Cochin, Armand Fresnau, etc., furent battus. Montalembert essuya un double échec. Défait dans le Doubs, il échoua, dans les Côtes-du-Nord, contre un candidat de la gauche, M. Glais-Bizoin, qui obtint du premier coup la majorité absolue, malgré la présence d'un troisième aspirant à la députation appuyé par le gouvernement et par l'archevêché.

L'abbé Delacroix écrivit à son noble ami une lettre de condoléances, bientôt suivie d'une seconde missive dans laquelle il offrait en quelque sorte la candidature à Montalembert, à Nîmes même. Celui-ci fit une double réponse à son fidèle correspondant.

IX

Maiche (Doubs), ce 22 juillet 1863.

Monsieur l'Abbé,

Je viens bien tard vous remercier de votre lettre de condoléances au sujet de ma défaite électorale. Mais je ne veux pas vous laisser supposer que j'ai été indifférent à votre

souvenir. — Cette défaite était prévue : elle m'a été plus sensible que je ne m'y attendais parce que je vois qu'il y aura quelque chose à faire au prochain Corps législatif, et que le retour à la vie publique de plusieurs de mes anciens amis et compagnons d'armes me fera souvent regretter d'avoir vu finir la mienne, il y a douze ans, aux grands applaudissements de tant de catholiques amoureux du silence et de la servitude. — Quant à présent cette impression est fort tempérée par la sympathie que j'ai retrouvée chez tous les membres du clergé de cette Franche-Comté d'où je vous écris. Ils ont travaillé pour moi avec un zèle et une unanimité dont je suis profondément touché. Mais ils n'ont pu retrouver dans les populations l'ascendant qu'ils exerçaient en 1848 et 1849. Il y a pour cela de trop bonnes raisons que chacun conçoit. — Les dernières élections ont été désastreuses pour la cause catholique, puisque *pas un seul* candidat catholique n'a pu passer. En 1848 et 1849 nous avions eu 180 représentants qui arboraient franchement cette qualité. Voilà ce que nous avons gagné à ce régime impérial qui devait inaugurer la *restauration de la monarchie chrétienne*, selon les adulateurs mitrés. Mais le résultat de ces élections n'en constitue pas moins une défaite pour la politique napoléonienne ; c'est la première qui soit venue interrompre le cours des prospérités scandaleuses de ce règne. A ce point de vue il faut s'en féliciter cordialement.

Je pense que vous êtes trop *méridional* pour songer au voyage de Malines où je compte aller, sauf obstacle imprévu. — Vous me ferez toujours plaisir en me tenant au courant de vos travaux, de votre position, comme aussi de la situation d'esprit où se trouve M. Plantier dont le talent et la renommée constituent une des forces principales de l'épiscopat.

Agréez mon respectueux dévouement.

CH. DE MONTALEMBERT.

X

La Roche-en-Breny (Côte-d'Or), ce 1^{er} décembre 1863.

Monsieur l'Abbé,

En réponse à votre intéressante communication, je puis et je dois vous faire la même réponse que j'ai adressée à tous ceux qui m'ont posé la même question lors des élections du 31 mai dernier. Mes convictions et mes antécédents me font un devoir d'accepter *toute* candidature qui me sera *sérieusement* offerte.

Mais après le double échec que j'ai subi cette année, il m'importe beaucoup de ne pas m'exposer inutilement à un troisième et de ne pas croire trop facilement aux chances d'une lutte sérieuse et utile, sur la parole de quelques amis trop dévoués. C'est ce qui m'est arrivé dans les Côtes-du-Nord où des hommes, pour qui je conserverai une reconnaissance perpétuelle, ont trop cru à l'influence de mon nom et se sont exposés à une défaite regrettable. *Ce n'est pas la défaite que EN SOI je redoute*, c'est une défaite qui mettrait à nu la division et l'impuissance des catholiques. Il n'y a aucun deshonneur à être écrasé par le nombre et la force ; mais il y a un très grand inconvénient à montrer un candidat catholique trahi ou *lâché* par ceux qui devaient l'appuyer. Or tenez pour certain que ce résultat se produira *partout* où le clergé est imbu des idées du *Monde*. Comment voulez-vous que le clergé se mette énergiquement en avant, alors qu'il puise chaque matin ses opinions dans un journal où M. Coquille lui prouve que les discussions législatives n'ont aucune importance, et où M. de Maumigny lui enseigne qu'il n'y a pas autre chose à faire qu'à *attendre* les vengeances de Dieu.

Je crois donc qu'on ferait bien mieux de chercher un candidat que les oracles quotidiens du clergé n'ont point encore démonétisé. — L'honorable M. Béchard qui est du pays, si je ne me trompe, et qui l'a déjà représenté, qui a d'ailleurs fait ses preuves de courage et de talent, me semblerait convenir parfaitement. — Si l'on veut un étranger, j'indiquerais

le vicomte Anatole Lemer cier, qui a été l'âme de tout ce qui s'est fait pour le *denier de Saint-Pierre* ; et que je ne saurais mieux définir qu'en lui appliquant le mot appliqué jadis à saint Anselme : *flos bonorum*. Il est vraiment la fleur des honnêtes gens : en outre, très actif, très intelligent et ayant acquis une vraie facilité de parole.

Ce que vous me dites de l'abbé d'Alzon pique ma curiosité. Je me connais des griefs contre lui : mais je serais vraiment avide de savoir quels sont ceux qu'il croit pouvoir m'imputer. Voyez si vous pouvez sans inconvénient m'éclairer sur ce point. Je vous promets une discrétion inviolable.

Agréez la nouvelle assurance de ma respectueuse considération.

Ch. DE MONTALEMBERT.

L'élection de la deuxième circonscription du Gard qui comprenait tout l'arrondissement d'Uzès et le deuxième canton de Nîmes, eut lieu le 17 janvier 1864. Elle était motivée par l'invalidation de Bravay, élu le 31 mai précédent par 13.116 voix, contre M. Chabanon, député sortant, qui n'avait obtenu que 8.840 suffrages. Après l'invalidation de son concurrent, M. Chabanon fut abandonné à son malheureux sort par le gouvernement qui fit de Bravay le candidat officiel. M. Ferdinand Béchard et M. Boyer avaient posé leur candidature, mais le premier se retira dans le but de faciliter le succès de l'opposition monarchique. Le succès fut celui-ci : au scrutin des 17-18 janvier 1864, M. Boyer obtint 4.811 voix et Bravay 17.130. Montalembert ne comprenant pas cette élection, dont la cause se trouvait dans les affaires locales, surtout dans l'avance d'un million consentie à la ville de Nîmes par Bravay pour l'adduction des eaux du Rhône, demanda des explications à son ami.

XI

Monsieur l'Abbé,

Ayez pitié de ma curiosité et soyez assez bon pour me raconter la vérité sur la dernière élection de Nîmes. La lettre que vous m'avez écrite à ce sujet avait éveillé mon intérêt. Je n'ai rien compris à la retraite de M. Béchard, encore moins au triomphe de M. Bravais. Mais voici un article de la *Gironde* qui explique tout par l'attitude de l'évêque et du clergé. Je pense que M. d'Alzon y est aussi pour sa part. Enfin voyez ce que vous pourrez me dire et agrérez d'avance tous mes remerciements avec l'assurance de ma respectueuse considération.

Ch. DE MONTALEMBERT.

L'abbé Delacroix fournit-il les renseignements demandés ! Je l'ignore. Je constate seulement, ici, une lacune de quinze mois dont la correspondance du vieux lutteur et du jeune vicaire.

Un incident qui s'était produit avant la réception de cette dernière lettre avait peut-être aigri l'amitié qui semblait régner entre le comte et l'abbé. M. Delacroix n'avait-il pas sur le cœur, l'échec de sa visite à Montalembert, lors de son voyage à Paris, au moment d'éditer son *Histoire de Fléchier* ?

Quoiqu'il en soit, le 18 mai 1865, le jeune historien annonçait à son illustre ami l'envoi de son livre. Le comte répondit par cet accusé de réception :

XII

Paris, le 30 mai 1865.

Monsieur l'Abbé,

J'ai en effet reçu le volume sur Fléchier que vous m'annonciez dans la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser le 18 courant. J'ai été, croyez-le bien, fort sensible à votre T. XXXV, 1^{er} Novembre 1898.

30

bon souvenir, et dès que j'aurai un moment à moi, je m'empresserai de lire votre ouvrage dont le sujet ne saurait manquer de m'intéresser. Mais je ne veux pas attendre jusque là pour vous féliciter d'avoir entrepris cette étude sur l'une des grandes figures du clergé de France et surtout pour vous remercier de la nouvelle marque de sympathie que vous avez bien voulu me donner en me l'adressant.

Agréez, je vous prie, Monsieur l'abbé, l'assurance de ma considération très respectueuse.

Ch. DE MONTALEMBERT.

Trois ou quatre mois après, une autre lettre fort élogieuse dissipait tout cuisant souvenir et guérissait la blessure faite à la naïveté du bon provincial par le procédé du grand seigneur qu'était parfois Montalembert.

XIII

..... 1865.

Monsieur l'Abbé,

Je vous avouerai que je n'avais pas d'abord l'intention de vous lire tout à fait, vu le peu de temps que me laissent mes travaux personnels ; mais une fois la lecture de votre livre commencée, j'ai dû aller jusqu'au bout. Je vous ai lu d'abord avec attention, puis avec intérêt, enfin avec satisfaction et profit. Je vous avoue que vous m'avez révélé Fléchier, ce qui est pour moi d'autant plus honteux que j'occupe, m'a-t-on dit, son fauteuil à l'Académie.

C'est vous qui me l'avez fait connaître et aimer. Vous n'avez point grandi votre héros outre mesure, vous n'avez pas caché ses petites faiblesses et en cela il ne me paraît que plus aimable sans cesser d'être édifiant et d'occuper une grande place dans les rangs des illustres prélats du XVIII^e siècle. Enfin votre style me paraît excellent et tout à fait à l'abri des défauts en vogue.

Permettez-moi cependant de joindre un reproche à ces éloges : ma sincérité l'exige. J'ai vu avec peine les efforts que vous faites pour pallier la révocation de l'Edit de Nantes et la guerre des Camisards : après tout ce sont là les deux grandes hontes de notre histoire. Vous dites en parlant du supplice d'un chef des Camisards: «Après quoi il fut pendu.» Cette façon de parler est bien cavalière et me semble tout à fait digne des modernes apologistes de la Terreur.

Croyez-moi, cher abbé, l'Eglise ne gagne rien à user de la violence dans la conversion des âmes ; tôt ou tard cette façon d'agir retombe lourdement sur elle-même et lui est imputée à crime.

Veillez excuser la liberté de ce langage, elle vous prouve d'ailleurs le cas que je fais de vos œuvres.

Agréez l'hommage de ma considération très distinguée.

C^{te}. DE MONTALEMBERT.

Cette dernière lettre, envoyée quant à la minute au *Correspondant*, par l'abbé Delacroix justement flatté des éloges de son ami et heureux de les rendre publics, fut gardée par la rédaction de la revue libérale. Craignit-on de publier les jugements portés par Montalembert sur la politique de l'Eglise ? et, d'ailleurs, la politique critiquée ici est-elle bien celle de l'Eglise ! Gardait-on le manuscrit de peur que l'auteur de *Fléchier* n'eût recours à une autre feuille pour rendre public un jugement trouvé compromettant pour Montalembert déjà quelque peu suspect ? L'auteur avait du reste été prévenu par l'abbé Delacroix de cette communication et n'avait donné aucun signe de désapprobation. Il se peut aussi que le *Correspondant*, avec lequel l'abbé Delacroix ne fut pas heureux, n'ait pas reconnu en lui un disciple actif ou suffisamment éprouvé de son école... Celui-ci n'avait pas, avant tout, montré patte blanche. Affectait-on simplement de ne pas

accorder à cette lettre l'importance que lui attachait le destinataire ? La voie des suppositions est large, mais garder le manuscrit, n'était-ce pas étroit ? L'auteur de *Fléchier* le réclama vainement.

Cette lettre n'est donc publiée que sur une copie certifiée très exacte par l'abbé Delacroix.

Sur ces entrefaites, l'abbé historien s'avisa, conseillé par de nombreux amis, de chercher quelque gloire du côté de l'Académie française. Il eut de puissants soutiens. Naturellement, Montalembert fut prévenu de la chose : il apprit en même temps que *Fléchier* avait ouvert les portes de l'Académie de Nîmes à son auteur et que Mgr Plantier avait nommé le vicaire de sa cathédrale chanoine d'honneur. Mais l'illustre comte était malade ; il ne put pas même répondre personnellement à la lettre de son correspondant et il dut déléguer sa fille qui écrivit le billet suivant à l'abbé Delacroix devenu curé de Milhaud.

XIV

La Roche-en-Breny (Côte-d'Or), 12 février 1866.

Monsieur le Curé,

Mon père plus souffrant en ce moment que d'habitude ne peut pas répondre lui-même à la lettre que vous lui avez fait l'honneur de lui adresser le 5. Il me charge de vous en remercier et en même temps de vous féliciter de la double promotion que vous voulez bien lui annoncer et qui était si bien méritée. Lors de son retour à Paris qui aura lieu dès que sa santé le lui permettra, il s'informera de ce qui a été fait tant à l'*Académie* qu'au *Correspondant* pour augmenter le succès de votre livre dont il a déjà eu l'occasion de vous entretenir et pour lequel il conserve une vive sympathie.

Mon père vous prie, Monsieur le Curé, d'agréer la nouvelle assurance de sa respectueuse considération.

MADELEINE DE MONTALEMBERT.

Toujours malade, le comte ne put s'occuper du vote académique, et une série de contrariétés obligèrent l'abbé Delacroix à attendre un jour plus favorable.

Après cette date, je n'ai pas retrouvé trace de la correspondance de Montalembert. Le vicaire de la cathédrale, quelque peu malgré lui, s'endormait au village... sur les lauriers de l'Académie de Nîmes.

Il était à Bagnols, et on touchait à l'aurore de 1883, lorsque Mgr Besson, de spirituelle mémoire, le réveilla.

LOUIS BASCOUL.

LA VEILLÉE DES MORTS

Déjà tout est bien mort, plus une feuille aux branches,
Plus un chant dans les bois, plus un vol dans les airs.

ANDRÉ LEMOYNE.

I

En cette mi-automne, le soleil descend rapidement dans la brume d'un ciel gris. Un mistral furieux gronde par les rues. Dans son attente de plusieurs heures, Jules Bareigne est sur le point de perdre patience. Sans doute, il n'ignore pas qu'après l'office de la Toussaint, l'on doit célébrer les Vêpres noires. Il vient d'entendre le premier glas de la fête des Morts. Cependant, Léna n'est point raisonnable de tant tarder à rentrer. Mais, la voici. Tandis qu'elle prépare le repas du soir, il ira au cimetière, porter ces deux couronnes d'immortelles et ces deux bouquets de roses d'automne.

Car, demain, suivant l'usage, la population de Fraicheville envahira le champ des morts, pour la visite des tombes, lisant les épitaphes, nommant par leur nom chacun de ceux qui y sont couchés. Il faut parer les tertres modestes sous lesquels re-

posent le père, Louis Bareigne, et la mère Elisa Lyslette.

Julot sait comment se doit célébrer le souvenir des morts. Il se rappelle les usages si longtemps pratiqués, au nom de la famille, par sa sœur Eugénie. Pour honorer le père et la mère, elle n'avait pas de pareille. L'an passé, elle avait encore rempli cette fonction de piété filiale. Il ira lui-même, cette année. Junie n'est plus là. La pauvre fille s'est imaginé que son frère « avait changé » à son endroit. Elle a cru lire, dans les yeux de sa belle-sœur Léna, je ne sais quel sentiment de froideur et d'aversion. Elle s'est fâchée, elle s'est plaint. Finalement, elle a quitté le vieux toit paternel pour s'en aller demeurer, là-bas, à l'autre extrémité du bourg. Elle vit de son travail, seule, en une chambre qu'elle s'est louée.

Depuis, on ne s'est point revu, si ce n'est de loin, en s'évitant, dans la rue. Lui n'est jamais allé chez elle. Elle n'est plus revenu chez lui. Pourtant elle n'a que lui, pour toute famille. Et elle paraissait beaucoup chérir le petit Lisé, son filleul.

C'est à Julot à faire aujourd'hui ce que faisait Junie. Léna ne saurait le suppléer auprès des vieux : elle n'est pas de leur sang. Ses morts à elle reposent au cimetière du bourg voisin.

En ces jours, un père, une mère attendent, sous leur tertre de terre humide, qu'un fils les visite. Julot se presse vers le cimetière. L'enfant se cramponne à lui et exige une part de fleurs à porter. Ils vont tous deux, le visage au vent, aussi vite que le permettent les cinq ans de Lisé.

Voici les pins sombres, témoins impassibles du serrement de cœur qu'éprouva Julot, au jour où il

mena le deuil des siens. Voici, derrière le rideau des cyprès, la solitude morne, le champ onduleux et ses cent mamelons, sortes de vagues vertes sur une mer de gazon, de chiendents et d'épines. Julot compare ce préau infécond, cette jachère que des fossoyeurs lugubres ne cessent de retourner et d'ensemencer vainement, aux champs fertiles que, chaque jour, il défriche lui-même. Ne dirait-on pas un héritage morcelé à l'infini, dont les stèles funéraires délimiteraient les lots, ou un village liliputien dont chaque pierre sépulcrale formerait une maison.

Il y a, entre la nécropole et le bourg, de touchantes affinités. La campagne, dont les aïeux retournèrent le sol, n'est point aussi chère à leurs descendants que le champ où ils reposent, car celui-ci est fait de leur substance. Ainsi que le dit une vieille chanson, « la terre de la patrie est faite de ceux qui y sont enterrés. »

Julot a reconnu la tombe de son père. Il s'affale, l'âme navrée, le cœur gros, Tout un passé revit soudain dans sa mémoire. Il revoit la douce et forte image du disparu. Il lui vient d'abord comme un sentiment de sourde révolte. Comment tant de sagesse, tant de force se sont-elles évanouies ? Mais il n'est pas possible, que de l'honnête homme que fut son père il ne reste plus rien, si ce n'est le bon renom de ses œuvres. Non, non, la mort n'est pas l'anéantissement. Ce n'est même pas le sommeil rigide et glacé que nous pourrions croire. Sous la terre, en cet instant, il se réveille. le père. Il converse avec son garçon. Comme autrefois, il lui parle de tout ce qu'il aima, en sa vie, de ses champs, de sa maison, et surtout des enfants qu'il a laissés. Le père se réjouit sans doute de sentir si près de lui

son aîné. Cet enfant qui court, inconscient entre les tombes indifférentes, c'est aussi son sang, l'espoir des Bareigne, l'héritier futur de ce nom honnête qui est gravé sur sa stèle.

Mais, un reproche ne monte-t-il pas du fond de « la bonne demeure » dont le père est devenu l'hôte ? Sur cette entrevue touchante, quelque chose d'atristant ne plane-t-il pas ? Point d'interrogation, reproche muet, déchirement d'une âme ?

Le père, assurément, est fâché de ne point voir Junie à côté de Julot.

II

Le champ où dorment les morts est pareil à celui que cultivent les vivants. Il est friand des pluies d'automne. Les ondées de novembre assainissent le sol et rafraîchissent les semences. Les larmes filiales du jour des Morts sont, aux pères défunts, comme une douce et bienfaisante rosée.

Junie n'a point attendu à ce jour, pour pleurer ses parents, qui s'en sont allés. Depuis des mois qu'elle a quitté la maison paternelle, sa vie n'est plus qu'une angoisse continuelle. Chaque jour, à chaque heure du jour, et surtout pendant les tristes insomnies des nuits froides, elle a ressenti vivement le regret de ses morts. Repoussée par ceux des vivants qui lui étaient les plus chers, elle a cherché un refuge dans le souvenir des défunts.

Elle n'a point eu garde d'oublier le rendez-vous de cette soirée funèbre. L'Eglise pense aux morts : le prêtre prie pour les morts. Une enfant à des

devoirs aussi. Parmi les rafales du mistral, elle a entendu la plainte des âmes, leurs gémissements éperdus. Elle va, elle accourt à leur aide. Leur délivrance est peut-être au prix de sa prière. Ses larmes sont peut-être l'or qui achèvera de solder leur dette ; son empressement pieux, ses fleurs, la couronne de chrysanthèmes et la gerbe de *multipliantes*, — ces dahlias du pauvre, — sont peut-être la menue monnaie de leur bonheur.

Elle hâte le pas. Pour cette abandonnée, le bourg est un désert. Là-bas, au contraire, tout est peuplé. Si le mistral lui mord la face, un froid plus vif lui glace les moëlles. Elle pense à cette mort qui est si froide, à ces défunts qui ont tant froid, qui clament leur plainte dans les branches des noirs cyprès. Elle se glisse, parmi ces visages recueillis, ces pas respectueux, ce silence affairé de la veille des Morts. Ni les sanglots échappés à une douleur récente ne la détournent, ni le murmure des prières alternées ne la distrait.

La voici chez les siens. Elle s'agenouille d'abord sur la tombe de sa mère. Elle s'est envolée, cette âme si chère, vers les divines régions. Elle a été mise en possession des justes récompenses que Dieu doit à la vertu. Ou si Dieu, encore, lui tient rigueur, pour les faiblesses, peut-être, qu'elle eut pour sa fille, celle-ci priera tant et priera si bien, que l'épreuve aura son terme. D'autres disent, pensant à leur mère : « Elle était si bonne ! elle doit-être bienheureuse. » Et ils cessent de prier pour elle. Ils délaissent le culte sacré des morts.

Comment Junie ne prierait-elle pas ? Elle revit un passé plein de charme. Sa mère ! elle en ressent l'affectueuse bonté ; elle revoit son sourire, ses ges-

tes familiers ; elle croit ressaisir l'accent de sa voix.

A cette enfant qui murmure sa plainte sur le tertre maternel, vous ne persuaderez jamais que ses paroles ne vont pas à leur adresse, qu'il n'y a pas quelque part une survivance d'une mère tendre, qui les écoute et en jouit. Et tandis que tout son pauvre corps est penché sur cette tombe, il lui semble qu'une voix sort de terre, bien basse, mais aussi bien douce, une voix caressante qui répond à la sienne.

Mais, quoi ? est-il vrai ? Oui, il est bien certain. Une voix angélique a troublé la solitude sacrée. Cette voix a dit des mots d'autrefois : « Tata Junie » ! Et de petits bras ont, comme jadis, enlacé le cou de l'ouvrière éplorée. C'est Lisé, espiègle parmi les tombes mêmes, en qui s'est précisé tout à coup le vague souvenir de caresses reçues et rendues. Mais Lisé n'est pas seul. La rude main de Julot a pressé celle de sa sœur. Pas une parole n'a été prononcée, mais il suffit.

Le père et la mère sont bien heureux, là-haut dans la vie lumineuse du ciel, et aussi en bas, dans le faible et précaire demi-sommeil de la tombe, de voir leur garçon et leur fille unis, comme autrefois, dans le même souvenir pieux.

Julot et Junie s'oublieraient facilement au champ des morts, allant du père à la mère et parant de concert les deux tombes.

Mais, on vient fermer le cimetière. Les morts aiment la solitude. Les vivants, au contraire, en souffrent trop. Par un accord tacite, la sœur, conduite par Lisé, rentre dans la demeure de son frère qui fut et qui redevient la sienne. Léna ne trouve point une parole à lui dire, mais une cordiale

étreinte est sa manière à elle d'exprimer ses sentiments. Le glas qui sonne à l'église du bourg les surprend autour du souper qui s'achève, en face du foyer qui pétille, devisant à l'envi sur les défunts aimés, énumérant leurs mérites, rappelant les particularités mémorables de leur vie et les circonstances qui accompagnèrent leur trépas.

C'est la première veillée d'hiver. D'autre la suivront, toutes pareilles. Ce bonheur paisible, cette joie familiale, ce sont les vieux qui l'apportèrent à leurs enfants, la veille de la fête des Morts.

E. Bouisson.

PETIT SOLDAT

I

LA ROUTE

Sous l'implacable soleil , la route , l'aveuglante route flamboie.....

Elle flamboie, droite, régulière, toujours pareille, interminable, faisant défiler ses bornes kilométriques, longue, longue..... l'éternelle route, sans commencement ni fin.

L'épaisse poussière blanche , craque sous les lourds brodequins, elle monte, fine, impalpable et blanchit tout , poudrederizant les hommes et le paysage.

Blancs sont les sacs et les vêtements — blancs aussi les cils, sourcils, barbes et moustaches, — blanches les chevelures sous les blancs couvre-nuques.

Et les platanes du bord de la route, les maigres oliviers, tout cela couvert de poussière; de la fine poussière blanche qui étouffe les hommes las et, sous la sueur qui pleut de la visière trop lourde leur colle au visage une masque blafard de Pierrot râlant....

Le petit soldat va ; il va toujours.

Cassé en deux, baissant les épaules sous, le sac, une main à la bretelle du fusil pendu à l'épaule, la musette et le bidon ballant sur les reins, ayant dans les oreilles, l'éternel cliquetis de la chaînette de la gaine qui, à chaque pas, tressaute sur le couvercle de fer battu, le petit soldat marche, marche toujours, le regard à terre, ne voyant du paysage que la trace des gros clous, et des lourds talons dont la route est couverte...

Parfois, un homme tombe, foudroyé de chaleur, asphyxié, par la poussière, étouffé par les six courroies qui lui serrent le col.

Pendant, les capotes dégrafées, déboutonnées, manches retroussées, laissent voir des poitrines nues, des bras velus, toute une chair sur laquelle coule la sueur, par ruisselets, par nappes, par ondes.

Inexorables, le soleil et la ronte, continuent. Leur double flamme grandit toujours, elle s'accroît, elle s'avive, prenant plaisir à martyriser, ceux qui s'en vont vers l'horizon, dans les lourdes capotes, sous le sac, harnachés de cartouchières, les pieds brûlés par la fatigue, la raison fondue par l'atroce chaleur, les sens évaporés, disparus, évanouis, laissant marcher toujours la machine, la bête, l'être sans regard, sans voix qui de son mouvement mécanique et toujours pareil, marche, marche toujours, sans savoir, sans comprendre et à la fin, sans sentir...

Parfois (lorsque cela est permis par les officiers) un loustic moins fatigué que ses camarades, ou bien un désespéré atrocement las et qui ne veut pas tomber, entonne une chanson de route.

C'est d'abord un couplet murmuré à mi-voix un chant qui se traîne péniblement sur une aile, comme

un oiseau migrateur qui à bout de force s'abat sur le rivage d'une mer enfin traversée. Puis c'est une rumeur qui grandit, un bruit rythmé qui enfle et se propage. Alors les regards se rallument, les lèvres crispées se dessèrent, de la main gauche, on allonge une tape au sac et d'une voix mal assurée, on reprend au refrain en s'arrêtant au milieu des mots pour respirer et sous l'impulsion donnée, tout s'anime et tout marche d'un mouvement régulier...

« Jeanneton prend sa faucille....

Deux cents voix reprennent :

— « Faucille; faucille »

— « Jeanneton prend sa faucille

« Et s'en va couper du jonc !....

Le chœur :

— « Et s'en va couper du jonc....

La vie qui s'en était allée, revient. Les conversations commencent; la route, le soleil, le sac, les pieds meurtris, tout cela est blagué, et la fatigue diminue, emporté par le rythme enchanteur.

— « En chemin elle rencontre »

— « Rencontre, rencontre »

— « En chemin elle rencontre »

« Trois jeunes jolis garçons. »

— « Trois jeunes jolis garçons. »

Tout renaît, tout ressuscite et lorsque, arrivé à l'étape la musique entonne une marche bien scandée, sous le vent de gloire que soufflent les clairons sous les clameurs des cuivres, un frisson passe, irrésistible.

En entrant dans la ville, ou parfois, des remparts mangés de lierre, une tour écroulée, un château aux

ogivales fenêtres font revivre du passé, aux notes héroïques des trombones une flamme s'allume dans les yeux et les illettrés, les montagnards engourdis, les pâtres hébétés, tous, les petits soldats venus des villes ou des hameaux, les bergers et les étudiants, les mineurs et les gommeux, riches ou pauvres, ceux qui savent et ceux qui ignorent tout, sentent sous la mamelle gauche un battement plus rapide.

Des souvenirs planent. Les villes conquises, les triomphes, les noms des victoires, dont l'or rutilé sur le drapeau, les épopées lointaines, tout un vol de gloire secoue au-dessus du régiment comme des ailes frémissantes.

Et sur les portes, les femmes, les rieuses jeunes filles, regardent dans la poussière, passer les petits soldats aux pantalons couleur de sang....

(sera continué)

JULES PERROUX.

CHRONIQUE

Pour nos Missionnaires d'Orient et de Terre-Sainte.

CROISADE

en faveur du protectorat de la France (1).

Le protectorat de la France, en Orient, est sérieusement menacé par le voyage plein d'apparat de l'Empereur allemand.

Son but avoué est de nous supplanter, là-bas, dans la situation prépondérante et privilégiée que nous y occupons, depuis des siècles, et que nous reconnaissons les capitulations et les traités internationaux.

Notre influence, déjà hâtue en brèche par tant d'autres nations qui en convoitent le précieux héritage, est menacée de disparaître, si nous ne faisons un vigoureux effort pour la maintenir.

Nous savons que le gouvernement français se préoccupe de cette situation et comprend la nécessité d'agir de tout son pouvoir pour assurer l'intégrité de notre patrimoine national dans le Levant.

De son côté, le Saint-Père vient de reconnaître et d'affirmer solennellement nos droits séculaires, dans sa lettre historique au cardinal Langénieux et dans son récent discours à nos pèlerins ouvriers.

Il appartient donc maintenant à tous les bons Français, et surtout aux catholiques, non seulement de seconder tous ces efforts réunis, mais d'apporter un concours efficace au maintien de notre influence nationale et religieuse en Orient.

L'honneur de la France et le bien de la religion sont en

(1) Mgr Charmetant ayant fait appel à notre patriotisme pour publier la circulaire suivante, nous n'avons pas cru, de ce point de vue, devoir lui refuser ce service, qui en est un rendu surtout à la cause française en Orient.

jeu. L'humanité elle-même y est intéressée, car, comme l'a dit notre Joseph de Maistre (1), la mission providentielle de la France est d'exercer dans le monde, et en particulier en Orient, « une véritable magistrature », de protéger les petits contre les grands, les faibles contre les forts ; et l'illustre penseur ajoutait, dans une étonnante prévision de l'avenir : « que l'affaiblissement de la France serait un des plus grands maux qui puissent arriver à l'humanité..., le germe de deux siècles de massacres, la sanction des maximes du plus odieux machiavélisme, l'abrutissement inévitable de l'espèce humaine.... »

Quand l'empereur Guillaume visitera cet Orient, dont il voudrait faire une colonie allemande, il trouvera partout nos œuvres françaises solidement établies à Constantinople, à Beyrouth, à Damas, à Jérusalem, en Égypte.

Il constatera que nous avons là des Universités, des séminaires, des orphelinats, des établissements professionnels et agricoles, des hôpitaux et des dispensaires pour les malades, et plus de six mille écoles où plusieurs milliers de missionnaires, de religieuses, de prêtres dévoués initient, chaque année, aux éléments de la langue française et aux principes de notre civilisation, près de quatre-vingt mille jeunes Orientaux de toutes nations, de toutes langues et de toutes religions (2) !

Il verra par lui-même que nos établissements religieux sont les vraies citadelles du protectorat de la France, et que nos vaillants missionnaires sont les ardents propagateurs de notre influence nationale dans ce Levant où il n'y a qu'un mot : *Frangi*, pour désigner, dans toutes les langues orientales, le chrétien et le Français.

(1) *Correspondance*, lettres des 15 et 26 août 1794.

(2) Le nombre et la vitalité de nos œuvres françaises frappent tous les étrangers qui parcourent l'Orient et surtout la Palestine. Entre autres témoignages, voici, d'après le *Waterland*, le grand journal de Vienne, celui d'un prélat autrichien, Mgr Zschoké, envoyé en Terre-Sainte, l'année dernière, pour y visiter les diverses œuvres de la Palestine :

« Je n'ai pas été peu surpris de voir tout ce que la France a pu faire en si peu de temps à Jérusalem.

« Le *curatorium* de l'hospice autrichien a toutes les peines du monde pour assurer l'existence de soixante-dix lits, alors que les catholiques français font surgir une œuvre après l'autre dans cette ville sainte de Jérusalem, sans compter les sacrifices qu'ils font

Mais en rendant témoignage, malgré lui peut-être, au dévouement apostolique et au rôle patriotique de nos prêtres et de nos religieuses, il constatera, non sans joie, hélas ! que nos établissements restent précaires et trop souvent impuissants, parce que nous manquons de ressources nécessaires pour les développer, pour rendre notre action efficace et féconde, en face des autres sectes qui surabondent de tout, dans un pays où les populations très pauvres subissent si facilement le prestige de l'or...

Notre budget ordinaire atteint à peine quelques centaines de mille francs, au total, là où il nous faudrait plus d'un million, chaque année, pour donner à nos œuvres d'apostolat l'extension nécessaire, si nous ne voulons pas voir décliner, dans ces contrées, le prestige et l'influence de la France.

Il y a donc, plus que jamais, urgence et nécessité à venir efficacement en aide aux missionnaires et aux religieuses que la presse de tous les partis est unanime à proclamer les vrais propagateurs de notre influence nationale. Ils vont soutenir seuls, là-bas, le choc que l'Empereur se propose de porter au protectorat de la France. Les laisserons-nous dans l'abandon et la détresse, au moment précis où ils rendent à la religion et à la patrie tant d'incomparables services ?...

Nous ne le pensons pas : nous avons au contraire la confiance d'être efficacement soutenus par tous les bons Français qui ont au cœur l'amour de la religion et le culte du vieil honneur national !

La situation, bien que compromise, n'est pas perdue : un vigoureux effort peut la relever et l'affermir. Nous avons là-bas nos missionnaires qui veillent, qui gardent nos positions acquises et attendent le supplément de ressources qui leur permettra de développer leurs œuvres

chez eux en faveur des écoles et universités catholiques de leur pays ; et ce sont encore ces mêmes catholiques français qui envoient dans le monde entier des missionnaires et des religieuses, qui élèvent partout, *avec l'argent français*, des églises, des maisons religieuses et des écoles.

« Toutes les autres nations, *la nation allemande comprise*, ne sont que des pygmées à côté de la nation française, qui, sur le terrain religieux, est un véritable géant ».

d'apostolat pour assurer définitivement la prépondérance française.

Mais il n'y a pas de temps à perdre : le moment n'est plus aux tergiversations. Il est des heures où il faut savoir s'imposer des sacrifices pour la religion et la patrie !

Si nous n'agissons pas, dès aujourd'hui, avec élan et générosité, demain, il sera trop tard ! Notre place sera prise, notre effacement irréparable, et les derniers vestiges de l'action chevaleresque de la France dans le monde auront disparu avec son protectorat des chrétiens en Orient.

Nos pères ont tout quitté pour aller, dans ce même Orient, donner leur sang et leur vie à une cause si belle.

Nous ne demandons pas un sacrifice aussi héroïque aux croisés de nos jours : qu'ils s'enrôlent, dès aujourd'hui, dans notre Œuvre si française, et qu'ils lui fassent, non une aumône ordinaire, mais une offrande en rapport avec leur position, avec l'urgence des besoins présents, et avec leur esprit de foi et de patriotisme.

Et, nous en avons la certitude, nous triompherons du grave péril qui menace présentement la France en Orient ; et notre influence séculaire continuera à s'affirmer et à grandir, pour le plus grand bien de la religion et de la patrie !

A nous les cœurs vaillants ; à nous les âmes généreuses. La France en produit toujours, même en nos temps troublés !

C'est le moment de se compter, de s'unir et d'agir.

Dieu le veut : Dieu le veut :

F. CHARMETANT,

Directeur général de l'Œuvre d'Orient.

On est prié d'envoyer sans retard les offrandes, souscriptions et adhésions, à Mgr Charmetant, rue du Regard, 20, à Paris.

BIBLIOGRAPHIE

LE PROFESSEUR BOISSIER DE SAUVAGES

Par l'abbé Rafélis de Broves.

J'ai commencé la lecture de ce livre, je l'avoue, avec résignation et pour ainsi dire par devoir professionnel ; mais bientôt je l'ai continuée et achevée rapidement y trouvant plaisir et profit des premières aux dernières pages.

Et d'abord le professeur Boissier de Sauvages a une physionomie singulièrement attrayante. Il débute à Alais et continue sa carrière à Montpellier. Doué d'une activité prodigieuse qui lui valut le surnom de l'homme aux 14 métiers, poète badin dans son jeune âge il devient bientôt « médecin fameux, grand savant, philosophe, physicien botaniste, mathématicien, électricien, chimiste, que sais-je encore ? » Il s'intéresse à tout, et par là est fort intéressant lui-même. Pendant 20 ans, il est l'intendant du jardin royal à Montpellier, il crée à nouveau ce jardin. Il est l'ami et le défenseur de Linné. La botanique lui doit des progrès sensibles. Pendant 30 ans (1734-1766), il est professeur de médecine prend vivement partie dans les discussions médicales de son temps sur le principe de la vie, sur la théorie des fièvres, de la rage. Il contribue à faire triompher l'inoculation de la petite vérole qui précéda et prépara la vaccine de Jenner. Là où l'abbé Nollet a échoué, il obtient des guérisons merveilleuses par l'application de l'Electricité naissante, montrant tout le parti qu'on peut tirer de ce nouvel agent.

Les esprits à culture large étaient plus nombreux à cette époque que de nos jours où trop souvent chacun s'ingénie à cultiver un petit coin de la science bien clos, sans jeter un coup d'œil au-dessus de sa haie, ignorant de parti pris tous ses voisins. Le mathématicien ne veut rien savoir en dehors de ses x , le chimiste s'enferme dans son laboratoire, le naturaliste méprise l'archéologue qui le lui rend bien. On ne lit que des ouvrages spéciaux, on n'a de rap-

ports qu'avec ses confrères les plus proches. Mais au XVIII^e siècle, un Boissier de Sauvages, entretenait des relations suivies, échangeait des milliers de lettres avec Linné, Boerhaave, Helvétius, La Condamine, Tronchin, Séguier. Il agite toutes les questions et les traite toutes avec supériorité.

Pour expliquer les productions aussi variées d'un esprit encyclopédique il faut être soi-même apte à tout comprendre et c'est là le premier mérite de son biographe, M. l'abbé Rafalis de Broves. Le second c'est d'être très clair, très ordonné, très méthodique : il fallait bien l'être en un ouvrage qui fait revivre un homme dont l'activité fut particulièrement féconde et compliquée. Enfin il fallait dans cette étude, troisième mérite, éviter l'ennui. Ce n'était peut-être pas aisé. B. de Sauvages sauf dans sa prime jeunesse fut vraiment un personnage grave et imposant qui ne se déridait guère même en famille. D'ailleurs la science n'est pas folâtre. Eh bien, M. l'abbé Rafelis de Broves a trouvé le moyen de faire un livre agréable à lire, un livre de bonne humeur, le livre d'un homme qui jouit d'une bonne santé physique et morale. Ce livre qui se déroule régulièrement dans un ordre méthodique, d'un style clair et alerte est parsemé d'anecdotes typiques, d'expressions heureuses qui lui donnent une saveur piquante. Voyez en particulier la première thèse de B. de Sauvages sur la guérison de l'amour, voyez un peu partout les luttes du professeur contre ses adversaires avec des détails pleins d'humour, avec la note satirique, l'ironie ou le coup de griffe, tout cela bien amalgamé avec le fond très grave des questions scientifiques formant un tout bien vivant et presque gai.

Je ne ferai à l'auteur que deux petits reproches. Il a laissé dans son propre texte quelques fautes d'impression et surtout il a dans ses citations abusé du (sic).

Pour la moindre négligence de style pour la moindre différence d'orthographe, un sic prudent placé entre parenthèses nous avertit que l'auteur n'accepte pas la responsabilité du mot précédent.

On le voit cela n'est pas grave et n'enlève rien aux solides qualités de l'auteur : érudition, clarté, malice.

JULES GAL.

LETTRÉS ET NOTES SUR L'ABBÉ VOLLOT, ancien élève de Saint-Sulpice et de l'Université de Tubingue, professeur en Sorbonne, par l'abbé *Tapie*, chanoine honoraire, directeur du Petit-Séminaire de Paris, in 18 carré, 232 p., Paris, de Soye, 1898.

Les souvenirs dont est formé ce nouvel ouvrage du biographe de M. l'abbé Petit, n'ont rien perdu de leur vivacité après trente années écoulées depuis la mort de l'abbé Vollot. Les monuments que l'amitié élève gagnent à être élaborés dans de longs recueils. Il en est d'eux comme de toute œuvre de sentiment intense : ils ne viennent bien que si l'on s'y met à plusieurs fois.

Deux lettres adressées à la *Semaine Religieuse de Paris*, et datées de Tubingue, au cours d'un voyage, contiennent le tout d'une trop brève vie. Mais, de ces lettres, les *post-scriptum* font peut-être le principal intérêt, puisqu'ils nous révèlent le bon prêtre, l'ami fidèle, le fils, le frère, l'oncle, à travers l'épistolier point banal, que fut l'abbé Vollot.

Veut-on savoir comment, dans une de ses lettres, ce nouveau Perreyve jugeait le premier ? « Si l'abbé Perreyve écrivait-il, n'avait été qu'un homme de talent, on le regretterait moins amèrement. Nous ne manquons pas aujourd'hui de beaux diseurs. Mais il y avait en lui des convictions, une ardeur et, en même temps, une simplicité, je ne sais quelle virginité dans sa foi qui était la plus grande de ses forces, et que ses imitateurs ne nous rendront jamais. Son malheur a été d'être l'abbé Perreyve et d'épuiser trop tôt, non pas son zèle, mais ses moyens d'action, ses succès et lui-même ».

Tachez d'oublier qui parle ici et de qui il parle. Vous aurez la ressemblance exacte de l'abbé Vollot. Tel il se révéla à chacune de ses étapes : élève des Lycées de Paris et lauréat des concours généraux ; élève de Saint-Sulpice, et combien distingué sous la soutane, combien délicat, combien bon avec simplicité, modeste jusqu'à la timidité, de prime abord séduisant chacun, et néanmoins fort réservé dans ses choix et fort difficile en ses rares amitiés.

Le jeune prêtre fut destiné à l'enseignement de Sorbonne. Suivant l'exemple des bons exégètes, ses devanciers, dont nous ne pouvons point ne point nommer Mgr Gilly,

il alla séjourner en Allemagne, à Tubingue, s'initiant à des études encore peu répandues parmi nous, en devinant la méthode, y dégageant surtout, des trésors de vérité, d'étranges amoncellements d'erreurs. Ce qui, avant et après lui, fut pour d'autres un stage charmant, lui fit toujours l'effet d'un pénible exil, subi par devoir. Vivre loin des siens, en pays hérétique, froid et brumeux ; se mêler, oh ! combien peu ! aux fêtes, aux repas, aux « beuveries théologiques » de MM. de la Faculté : ce lui fut une terrible épreuve. « C'est effrayant, écrit-il, ce que fume et ce que boit l'*Exégète*. » Il écrit encore, et assurément ne pensait-il pas dire si vrai, qu'il étudie son hébreu quotidien, et qu'il pioche son allemand « à mort ».

Les lettres de France sont un insuffisant antidote au mal qui le mine. On lui prescrit successivement de la cuisine française, puis l'air et les eaux de France. Il ne retrouve à Menton et aux Eaux-Bonnes, que juste ce qu'il lui fallait de forces pour monter sur sa chaire de Sorbonne, et y faire deux belles leçons d'Écriture Sainte. L'on aimait à se féliciter de posséder un successeur sympathique des Perreyve et des Ozanam. Mais, comme eux, et comme ces enfants trop jolis, trop purs, trop intelligents, il se déroba, pour ainsi dire, à la vie et à la gloire, laissant irréalisées les espérances des siens.

La destinée paraîtra moins injuste envers cette douce victime, si l'on considère que, vivre dans le souvenir de ses amis, et, par eux, dans le cœur de toute une génération, c'est encore, c'est vraiment vivre.

Et le mérite tout particulier du livre que nous venons de parcourir, c'est croyons-nous, que tout lecteur de M. l'abbé Tapie deviendra un admirateur nécessaire de l'abbé Vollot, envieux de leur impérissable amitié.

E. BOUISSON.

L'Administrateur-Gérant : GERVAIS-BEDOT.

Nîmes. — Imprimerie Gervais-Bedot, rue de la Madeleine, 21.

UNE ACADEMIE A CAVAILLON

AU XVII^e SIÈCLE

Les guerres religieuses qui remplirent les trois quarts du xvi^e siècle et une partie du xvii^e dans le Comté-Venaissin, troublèrent profondément les populations de cette province. La ville de Cavaillon, voisine du Luberon où les Religionnaires avaient établi deux de leurs plus fortes places d'armes, y prit une part active et fournit un nombreux contingent d'officiers et de soldats à l'armée catholique.

Quand la paix eut été définitivement conclue, en 1660, par l'intervention de Louis XIV, les milices pontificales furent licenciées, et les Cavaillonnais qui avaient fait campagne rentrèrent dans leurs foyers. Il y avait parmi eux des gentilhommes appartenant à d'anciennes familles, qui consacrèrent leurs loisirs à la culture des belles lettres et surtout de la poésie galante. L'ombre de Pétrarque hantait sans doute ce pays que le souvenir de Philippe de Cabasole lui faisait aimer, et elle y suscitait des vocations poétiques. On s'inspirait des œuvres du chantre de Laure, on essayait de les imiter. Une preuve manifeste de cette préoccupation nous est donnée par Loys de Pérussis, l'auteur des *Discours des guerres de la Comté de Venaissin*, après la mort

T. XXXV, 1^{er} Décembre 1898,

31

de sa première femme, Marguerite de Pane, dans la plus touchante oraison funèbre que puisse faire entendre l'amour conjugal. « J'espère, dit-il, moyennant la divine grâce, continuer la bonne mémoire que je retiens de son nom et amour, à l'exemple de ce docte et chrétien Pétrarque qui tant aima sa dame Laure. » Sa douleur éveilla un écho attendri dans le cœur de ses amis ; un chanoine qui sacrifiait aux Muses, l'abbé de Novi, composa plusieurs sonnets sur ce sujet.

Loys de Pérussis était seigneur de Caumont ; il remplit à Avignon la charge de Viguiier ; mais il résidait fréquemment à Cavaillon où il avait un frère prévôt du Chapitre, et des cousins dont la descendance a subsisté jusqu'à nos jours.

La recherche des antiquités était aussi fort en honneur dans cette ville dont l'ancien emplacement et le territoire étaient alors très riches sous ce rapport. On sait que l'antique *Cabellio*, un des principaux habitats de la tribu des Cavares, était située sur la colline appelée jadis *Mont-Caveau*, et aujourd'hui *Montagne de Saint-Jacques*. Une colonie massaliote s'en étant emparée, vainqueurs et vaincus descendirent dans la plaine, sur les bords de la Durance, dans le quartier qu'on nomme à présent *Le Cagnard*. Les Romains agrandirent son enceinte du côté où est la ville actuelle, et y érigèrent des monuments dont un seul existe encore. C'est un arc, ou plutôt, d'après M. Jules Courtet, une porte triomphale qui s'appuyait aux remparts. Longtemps enclavé dans les bâtiments du Palais épiscopal, ce monument orne maintenant la promenade du *Clos*. De nombreuses villas avaient été construites dans la campagne. Dans les ruines de ces édifices, comme sur le plateau, sur les pentes et au pied de Saint-

Jacques, furent souvent découverts des fragments de mosaïques, des médailles marseillaises et romaines, des débris de statues et des inscriptions grecques et latines, avec une grande quantité de poteries gauloises, grecques, romaines et arabes. Une tradition locale veut que la ville des Cavares ait été détruite par les Sarrasins ; je croirais plutôt, d'après les tessons de vaisselle qu'on trouve de nos jours encore au sommet de la colline, qu'après avoir ruiné la ville basse, quelque horde de ce peuple de proie établit son camp en ce lieu escarpé d'où elle pouvait fondre sur les pays voisins pour les razer, et conserva, pour s'y loger et s'y fortifier, ce qui restait du vieil oppidum gaulois.

Toutes ces reliques des anciens âges offraient une abondante moisson aux collectionneurs cavaillonais.

A côté des archéologues, qu'on appelait alors des *antiquaires*, il y avait des jurisconsultes distingués, des avocats exercés aux joutes du prétoire, des théologiens, des moralistes, et planant, si je puis ainsi dire, au-dessus de cette société d'érudits et de lettrés, un évêque alliant le zèle pastoral et la science théologique à l'amour de l'antiquité classique.

Pendant quarante-deux ans, du 4 septembre 1665 au 18 janvier 1707, le siège épiscopal de Cavaillon fut occupé par Jean-Baptiste de Sade. C'était un prélat d'une grande piété et d'une haute intelligence ; il composa plusieurs ouvrages très remarquables sur l'Écriture-Sainte. L'épitaphe que les administrateurs de l'hospice qu'il avait fondé firent graver sur son tombeau, le comparait à Salomon pour la sagesse, et disait, au sujet des livres qu'il a écrits, qu'il pratiquait ses préceptes, *quæ scriban-*

tur digna faciens. Il eut la pensée de grouper, dans une association présidée par lui, les hommes de savoir et d'esprit qui faisaient l'ornement de sa ville épiscopale ; il forma ainsi à Cavaillon une *Académie* dont l'existence, depuis longtemps oubliée, m'a été révélée par la lettre suivante publiée dans le *Mercurie Galant*, au mois de septembre 1678 :

« Je n'ose croire, Madame, ce qu'on m'a fait voir écrit de Cavaillon, terre du Pape, qu'il s'y est formé une espèce d'Académie composée de personnes d'un très grand mérite. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette Académie a choisi quatre jours de la semaine pour s'assembler, et que M. l'Évêque de Cavaillon en est directeur. Ce prélat est bien fait de corps et d'esprit, jeune et de qualité.

« M. de Saporta y donne de temps en temps des marques de cette étude galante qui perfectionne les honnestes gens. C'est un gentilhomme du Languedoc qui vit en ce pays-là en véritable sage et en galant philosophe, comme on y a vu vivre autrefois le fameux Pétrarque.

« M. le Protonotaire de Grâce y donne des leçons très fructueuses en qualité de sçavant antiquaire ; il les soutient par cette quantité de curieuses médailles dont on sçait qu'il est richement muni.

« Les préceptes chrestiens y sont insinuez avec beaucoup de succès par M. de Pérussis, gentilhomme d'une vertu consommée et véritable imitateur de M. de Renty.

« M. de Malespine donne dans les affaires de palais, et fait des rapports très judicieux sur les procès qu'on tache ensuite de terminer par les soins de MM. de l'Assemblée, au grand profit de ceux de la ville. C'est un gentilhomme d'un esprit très éclairé.

« La Philosophie n'y est pas oubliée. M. Raymond, très sçavant médecin, s'y distingue par ses conférences sur les opinions de Descartes et par le plaisir qu'il procure à l'égard des expériences.

« Quelques jeunes gentilhommes y viennent aussi pour écouter et pour y faire voir des pièces de galanterie ».

L'Académie de Cavaillon ne comprenait certainement pas que les membres nommés dans la lettre du correspondant du *Mercure Galant* ; sans compter les jeunes gentilshommes qui venaient lire leurs essais poétiques dans cette société, il y avait à Cavaillon des familles où le talent littéraire, ainsi que le goût des sciences et des arts, étaient héréditaires, et où l'évêque de Sade avait dû recruter des collaborateurs ; je citerai seulement les d'Agar, les de Novi et les de Bus.

Les d'Agar, très ancienne et très noble maison qui comptait parmi ses ancêtres un ministre de Charles II d'Anjou, roi de Naples et de Sicile, avaient pour chef, au commencement du *xviii^e* siècle, Paul-Antoine d'Agar, auteur lyrique, dont le jésuite Jean-Baptiste Belli a fait un grand éloge. La peste ayant régné à Cavaillon pendant une partie de l'année 1631 avec une grande violence, ce poète, qui fut emporté lui-même par le fléau, composa une touchante élogie, en forme de lamentation, sur la désolation de ses compatriotes. Voici la première strophe de cette pièce qui fait une allusion soutenue à la *Harpe*, dont les remparts de Cavaillon représentent la figure.

Versa est in luctum cithara mea.

Chère cité dont les murailles
Forment une harpe à nos yeux,
Verrons-nous que l'azur des cieux
Se remplisse de funérailles ?

Verrons-nous qu'un air pestilent
 Y cause un mal si violent ?
 Que la peste y soit infinie ?
 Et comme à l'entour d'un cercueil,
 Verrons-nous que ton harmonie
 Ne soit plus que plainte et que deuil ?

Paul-Antoine d'Agar a laissé d'autres compositions, en langue provençale, dont les plus estimées sont : *La bèlo païsano mignardo*, *Lou rasteloun*, *Lou capitani fanferlu*, qui ont été imprimées.

César d'Agar, fils de Paul-Antoine, joignait à la réputation d'un poète distingué celle d'un excellent musicien, doué d'une belle voix. Il est souvent cité dans les délibérations du Chapitre de Notre-Dame des Doms pour le concours qu'il prêtait, à titre gracieux, à la maîtrise métropolitaine dans les grandes fêtes de l'année.

Un hasard heureux m'a fait retrouver, dans un cahier de chansons accompagnant les noëls de Michel Tornatoris, que j'ai découverts en 1884 dans la couverture d'un registre de notaire, un sonnet provençal de César d'Agar, mis en musique par Sauveur Intermet ; je le publie ici avec d'autant plus de plaisir que c'est vraisemblablement la seule des œuvres de ce gentilhomme qui lui ait survécu.

Tusiès bèn trop badin de faire uno mestresso
 Et de tant désirar estre son servitour ;
 Jamay, jamay n'auras em'èlo que dolour
 Sans'estre soulagea jamay d'uno alégresso.
 Demande li un plésir ou bèn une caresso,
 Dira que voou gardar tout entier son ounour ;
 Te fara de bèu-bèu quand li saras entour,
 May quand non te vèira rira de ta tristesso.
 En istan servitour ièu voudrièu mestrisar,

Autramen me fara l'amour désespérer ;
Vaqui per que non sièu ligat dins sa cordèlo.
Les fihos an gran gàu d'aver de servitour,
Aquo li fay charra entr'elos tout lou jour !
De se vèire servi li càulo la cervèlo.

J'ai dit que ce sonnet avait été mis en musique par le chanoine Intermet ; Je dois faire connaître en quelques mots ce qu'était ce musicien, très célèbre de son temps, aujourd'hui complètement oublié.

Sauveur Intermet, né en 1570, avait fait ses études théologiques au Séminaire que les Pères de la Compagnie de Jésus dirigeaient à Avignon. En 1612, il fut nommé chanoine prébendé à l'église collégiale de Saint-Agricol. Ses compositions n'avaient pas seulement un grand succès local, on les connaissait dans toute la France, et lorsque Louis XIII vint à Avignon, le 10 novembre 1622, il exprima tout d'abord à M. Thomas de Berton, premier consul de cette ville, le désir d'entendre l'illustre maëstro, « l'un des orphées de ce temps ». On avait prévu ce désir en chargeant Intermet d'organiser un orchestre et un chœur de cent-vingt musiciens pour exécuter une cantate sur la place du Change. Le roi prit tant de plaisir en l'écoutant, dit l'auteur de la *Voye de laict*, qui nous a laissé le récit de cette solennité, « qu'il tesmoigna de parole que si la nuict qui s'approchoit ne l'eust arraché de là, il s'y fust arrêté beaucoup davantage ».

Annibal Gantez, musicien très renommé qui fut maître de chapelle à Notre-Dame des Doms, dans son livre *l'Entretien des Musiciens*, cite Intermet parmi les maîtres qui, en fait d'art musical, avaient conservé les bons et solides principes des anciens ; mais dans son *Traité théorique et pratique de musi-*

que, Antoine Parran dit qu'il n'a composé que de la musique gaillarde. C'est là une erreur que je me félicite de pouvoir rectifier. Intermet a surtout produit de la musique d'église, des messes et des motets, et s'il employa parfois son talent à contrepointer des poésies un peu gauloises, c'était comme passe-temps et divertissement d'esprit. En cela, il sacrifiait au goût de son siècle pour la littérature galante. C'était comme une mode qui régnait dans toutes les classes de la société et même dans le clergé.

Ce n'était pas toutefois une règle sans exception ; l'homme le plus illustre à qui la ville de Cavaillon ait donné le jour, le vénérable César de Bus, fondateur de la Congrégation de la Doctrine chrétienne, s'était adonné pendant sa jeunesse à la culture des belles lettres. Comme il avait des aptitudes remarquables pour la poésie, il s'appliqua surtout à développer ce don naturel et y réussit pleinement. Il composa même plusieurs tragédies qu'il fit représenter dans sa ville natale ; mais ses biographes assurent qu'il en puisa toujours les sujets dans les récits de l'histoire sainte et dans les traits les plus moraux de l'histoire profane.

M. le chanoine de Novi avait aussi la réputation d'un littérateur ayant un commerce très chaste avec les Muses. Le sonnet suivant, un de ceux que lui inspira la mort de Mme de Pérussis, donne une idée du ton habituel de ses compositions.

Mort, horreur des humains, qui par outrecuydance
As occis de ton dard celle de qui le corps
Git dessous ce tombeau, tes desseins, tes efforts
Dessus elle n'auront jamais nulle puissance.

Tu pensais effacer la vertu, la prudence,
La beauté, la douceur que dedans et dehors

Elle avoit ; mais tels dons, comme divins trésors,
Ne sont pas obligés de rendre obéissance ;

Et bien qu'en Paradis l'esprit soit transporté,
Dieu fera son renom, sa grâce et sa bonté
Vivre éternellement en ce val transitoire,

Parce qu'à le servir son cœur fut curieux.
Ainsi doncques, ô Mort, tu n'auras point aux cieux,
Ny dans ce monde cy honneur de ta victoire.

Si on rapproche ces vers de ceux de César d'Agar, on voit que pour le tour des idées, comme pour les formes du langage, le provençal a subi, depuis deux siècles, bien moins de changements que le français.

Comme César d'Agar, M. de Novi était musicien ; il quitta Cavaillon pour aller à Avignon diriger la maîtrise de la Métropole ; mais sur la fin de 1578 il fut rappelé dans son pays natal par l'évêque Christophe Scoti, qui le nomma chanoine et maître de chapelle.

C'est d'ailleurs un des titres d'honneur de Cavaillon d'avoir produit plusieurs maîtres de l'art musical ; ceci est connu ; mais ce qui ne l'est pas, c'est que cette ville a devancé des localités plus importantes de nos contrées pour la fabrication des instruments de musique. Au xvi^{me} siècle il y avait des facteurs d'orgues à Cavaillon, et il n'y en avait point à Avignon, puisque c'est à Cavaillon que les Cordeliers d'Avignon s'adressèrent pour la construction de leur orgue (1). La patrie de Castil Blaze et de Joseph d'Ortignes pourrait prendre pour armes parlantes la

(1) Archives départementales de Vaucluse. Fonds des Cordeliers, *Mélanges*, tome 1^{er}.

harpe dont le hasard a donné la forme à son enceinte.

Si l'auteur de la lettre du *Mercure galant* avait connu l'histoire littéraire et artistique de Cavaillon, il eut été moins surpris de voir une Académie établie dans cette petite ville ; il faut toutefois lui savoir gré d'avoir signalé son existence, sans quoi, elle eut probablement toujours été ignorée.

Je ne saurais, pour le moment, faute de documents, donner de plus amples détails sur cette Compagnie, et dire notamment jusqu'à quelle époque elle a subsisté ; mais je puis fournir des renseignements intéressants sur les académiciens nommés dans la lettre précitée.

La famille de Saporita, originaire de Saragosse, vint se fixer à Montpellier au commencement du xv^m^e siècle, et donna des professeurs célèbres à l'école de médecine de cette ville. Des alliances appelèrent quelques-uns de ses membres en Provence et dans le Comté Venaissin. Pierre-Joseph de Saporita, seigneur de Châteauneuf-lez-Moustiers et de Beaurepos, était capitaine de dragons, mais il avait quitté le service depuis quelques années, quand il épousa, en 1681, Vérane de Raymond, fille d'un médecin distingué de Cavaillon. C'est ce gentilhomme qui donnait à l'Académie des leçons « d'honnête galanterie. »

Le protonotaire Jean-Gaspar de Grasse, qui s'était adonné à l'étude des antiquités, et spécialement à la science des médailles, était docteur en droit canonique, chanoine de la cathédrale, pénitencier papal, et devint vicaire-général du diocèse en 1682. Son père, Gaspard de Grasse, seigneur en partie de Thorrenc, l'avait eu de son mariage avec Jacqueline de Gabrielli, fille de Barthélemi de Gabrielli de Gubio, d'origine italienne.

Sa vocation pour l'archéologie lui fut révélée par la découverte de nombreuses médailles et d'autres objets antiques faite à Cavaillon, en 1672, dans la terre de la Crau appartenant à M. d'Agar de Puyricard. Il aida l'évêque Jean-Baptiste de Sade à en former un petit musée.

L'abbé de Grasse a laissé des notes très intéressantes sur l'histoire de son temps ; elles nous ont été heureusement conservées et font aujourd'hui partie des collections manuscrites de la bibliothèque publique d'Avignon. A côté de particularités et d'anecdotes concernant la famille de cet érudit, la société cavaillonnaise et le clergé local, on trouve dans ce *Journal* des faits historiques d'un intérêt plus général, des nouvelles politiques et jusqu'à des épigrammes quelque peu séditieuses, telles que celle-ci :

Ce roi de gloire couronné,
Plus sage que César, plus vaillant qu'Alexandre,
Qu'on dit que Dieu nous a donné,
Hélas ! s'il le vouloit reprendre !

On voit par ces vers que les populations comtadines ne pardonnaient pas à Louis XIV sa querelle avec le pape Alexandre VII et l'occupation d'Avignon.

L'académicien Pérussis, dont les « préceptes chrétiens » avaient un si grand succès, était, je crois, Julien-François de Pérussis, seigneur du Baron, qui avait épousé, en 1643, Catherine de Malespine. Le fief du Baron, ou plutôt d'Albaron, dans la Camargue, avait été apporté dans sa famille par sa mère, Anne de Gombert, qui l'avait reçu en dot.

La bibliothèque du Musée-Calvet possède un vo-

lumineux recueil de lettres adressées de Paris à François de Pérussis par un correspondant de la *Gazette de Hollande*. Il est question dans ces lettres des campagnes de Louis XIV en Hollande, dans les Flandres, en Espagne, et on y trouve aussi des nouvelles de divers autres Etats. Cela prouve que les pieux sentiments de M. de Pérussis ne l'empêchaient pas de s'intéresser aux affaires temporelles de ce monde.

Le baron de Renty, à qui il est comparé, avait pris une part glorieuse aux guerres de Lorraine ; mais à l'âge de 27 ans, il déposa son épée pour se consacrer uniquement aux œuvres de charité ; il racheta beaucoup de chrétiens captifs, se dévoua dans les hôpitaux au service des malades, et fut un des fondateurs de la société des *Frères Cordonniers*.

Une branche des Malespine, ancienne famille avignonnaise appartenant à la noblesse de robe, s'étant transplantée à Cavaillon, y donna plusieurs générations de juriconsultes. Celui qui figure dans la lettre du *Mercur* était le beau-frère de François de Pérussis. A une grande science juridique il joignait une qualité assez rare chez les disciples de Thémis ; il mettait tous ses soins à éteindre les procès et à concilier les plaideurs, et ses collègues de l'Académie le secondaient dans cette œuvre philanthropique.

Le médecin Raimond, qui s'occupait de philosophie, appartenait à une famille qui a doté Cavaillon d'une dynastie de praticiens habiles dans l'art de guérir. J'en ai connu le dernier représentant.

Il ne faut pas s'étonner de voir une petite ville, renommée seulement aujourd'hui par l'excellence de ses produits horticoles, posséder au xvii^e siècle une de ces sociétés savantes qu'on ne rencontre ordinairement que dans les grands centres de popu-

lation ; bien que n'ayant que peu d'importance par le nombre de ses habitants, elle empruntait un certain relief à l'Evêché dont elle était le siège, et autour duquel se groupaient un collège de chanoines, un clergé assez nombreux et plusieurs établissements religieux. Il s'était d'ailleurs produit dans nos contrées méridionales, depuis le commencement du siècle, un mouvement littéraire qui se faisait sentir dans les plus modestes localités. Barjavel, le savant bibliophile carpentrassien, dans la préface d'un poème héroï-comique de Remerville, *L'Autel dépouillé et rétabli*, attribue l'initiative de ce mouvement à Malherbe qui habita vingt ans la ville d'Aix. Sans doute, l'influence de ce poète, réformateur de la langue française, et l'exemple du cénacle de beaux esprits qui vit le jour dans la rue *Courteissade*, ne furent pas sans action sur la renaissance des lettres en Provence ; mais la société de l'Hôtel de Rambouillet et la création de l'Académie française y contribuèrent aussi dans une large mesure. Il est certain que les relations amicales de l'évêque de Grasse, l'académicien Godeau, qui était un des oracles du salon de la célèbre Julie, avec Modeste de Villeneuve, évêque d'Apt, furent pour beaucoup dans la fondation de l'Académie de cette ville. Quant à l'Académie d'Arles, dont M. l'abbé Rance a écrit l'histoire avec autant d'élégance que d'érudition, elle me paraît être un produit spontané du génie local, à en juger par le titre qu'elle se donna à sa naissance et qui est un souvenir des Cours d'amour ; ce ne fut qu'en 1668, lorsqu'elle devint société royale par lettres patentes de Louis XIV, que *l'Académie du bel esprit et de la galanterie* s'appliqua « à travailler à la pureté du langage et à traiter avec élégance toutes les matières de science et d'éloquence, »

L'Académie créée par Jean-Baptiste de Sade participait au mouvement général des esprits dans les diverses provinces de la France, mais avec ce caractère spécial que les études religieuses, philosophiques et morales, sous la direction de ce savant et pieux prélat, y occupaient une place privilégiée et y recevaient une application pratique ; aussi peut-on dire d'elle, si elle eut une existence éphémère, qu'elle passa en faisant le bien.

GUSTAVE BAYLE.

DEUX SONNETS

Sur un Faune du parc public

Faune de marbre, ô vieil ami, je te salue !
Mon âme adolescente, en des songes lointains,
Evoqua bien souvent, sur les livres latins,
Les cornes de ton front et ta face poilue !

Dans l'éveil amoureux et vibrant des matins,
Ayant surpris l'éclair d'une chair entrevue,
J'imaginais ton rire et ta course éperdue
Et — déjà — je rêvais de tes tremblants butins !

Or je t'ai retrouvé dans ce parc : marbre gris ;
Une nymphe sans cœur que de force tu pris
D'un dieu jaloux sur toi déchaina la colère

Et l'ironique sort en ce lieu t'a porté
Où tu peux, dans la nuit silencieuse et claire,
Entendre les amants gémir de volupté !!!

*
* *

Matin d'automne

L'automne et sa langueur enchantent le matin.
Le site où de venir à l'aube j'ai coutume
M'offre, avec un sourire encor voilé de brume,
Ses rocs, son herbe maigre et ses touffes de thym.

Le grand calme s'emplit du murmure incertain
De la ville qui tout là bas s'éveille et fume.
Dans l'air vibrant et pur, ivresse que l'on hume,
Sonnent des pas, et fuse un clair rire lointain.

L'heure est exquise, fine, et propice à songer.
L'automne si languide et le matin léger
L'imprègnent de douceurs subtiles et charmantes

Et le pâle soleil, qui monte et resplendit,
Crible d'une clarté grêle d'or attiédi
Le reverdissement jeune des vieilles plantes...

Laurent COSTER.

QUESTION DES EAUX A NIMES

NOUVELLE ADDUCTION D'EAU

Travaux récemment exécutés

Lorsqu'en 1871 le système commença à fonctionner, on fonda sur lui les plus grandes espérances. « Cette question des eaux de Nimes, s'écriait » le rapporteur de la commission des eaux le 1^{er} » décembre 1871, est aujourd'hui finie et sa solution » inespérée sera l'éternel honneur de ceux qui » unissant leurs efforts dans une action énergique » pour assurer la prospérité du pays, votèrent le » projet Dumont, avec cette conviction que le » mieux est souvent l'ennemi du bien. Bientôt » Nimes rapidement transformée par un large système de distribution n'aura plus rien à envier » aux grandes cités industrielles dont elle pourra » devenir la rivale ».

Mais peu après des travaux importants durent être ajoutés, ainsi que nous l'avons déjà dit, à ceux déjà faits :

Canalisation intérieure en 1873. réservoir Bonfa en 1879, réservoir supérieur en 1881, remplacement du ciment par la fonte sur 2 kilomètres en 1883, etc.

T. XXXV, 1^{er} Décembre 1898.

32

En regard même de ces travaux complémentaires, l'optimisme du rapporteur de 1871 semble bien exagéré. A entendre les récriminations qui s'élèvent de toutes parts, on se demande même si le système n'est pas condamné ? Nous ne le pensons pas, mais nous n'avons jamais cru que tout fut pour le mieux dans le meilleur des systèmes.

Aussi, dès 1893, soumettions-nous au Conseil municipal un rapport de M. l'Architecte, directeur des travaux publics qui constatait sans exagération mais aussi sans faiblesse les imperfections reconnues, les défauts de notre mode d'alimentation en eau filtrée ; le rapport insistait sur l'insuffisance de la quantité d'eau élevée. Les auteurs des premiers projets avaient considéré qu'un volume de 12 à 14,000 mètres cubes suffirait pendant longtemps à une population de 70,000 âmes, car ce tube correspond à 200 litres par habitant et par jour.

D'ailleurs, ce chiffre de 200 litres par habitant doit être majoré dans la proportion du débit des eaux de la source qui captées à une altitude de 51^m, 17, alimentent toute l'année quarante-huit bornes-fontaines à jet continu et la fontaine monumentale de l'Esplanade ; or bien rares sont les villes qui disposent d'un volume d'eau semblable.

Mais il n'y a pas à discuter avec les désirs du public, avec des besoins chaque jour croissants, qui d'ailleurs sont absolument conformes aux données de l'hygiène la plus élémentaire. Les prises d'eau se sont donc multipliées, les ménagères ont pris l'habitude commode de ne plus descendre jusqu'à la borne-fontaine voisine, tous les propriétaires de jardins, grands ou petits, beaucoup d'industriels se sont empressés de s'abonner pour des quantités parfois considérables et les 200 litres n'ont plus suffi, du moins pendant l'été.

Il avait bien été dit, en 1889, que les deux machines pourraient fonctionner simultanément et élever ainsi 25.000 mètres cubes, mais l'expérience a démontré que, pour plusieurs raisons, notamment le faible diamètre de la conduite de refoulement et sa pose défectueuse, cette promesse ne pouvait être tenue : chaque essai était suivi d'une casse.

Il fallait donc mettre les machines à même de refouler 20.000 mètres cubes au minimum, aviser aux moyens d'assurer le débit de 270 litres à la seconde, dans la conduite d'adduction ; il fallait tout d'abord demander à la galerie de filtration la quantité d'eau nécessaire.

La Commission technique nommée par arrêté municipal du 3 novembre 1893 pour examiner divers travaux d'assainissement et composée d'ingénieurs et d'hygiénistes à la compétence desquels il a été rendu maintes fois hommage, étudia d'une façon très minutieuse la question des eaux et lui donna dans son rapport du 15 février 1894, une série de solutions approuvées par le Conseil municipal et passées depuis dans le domaine de l'exécution.

Pénétrée de l'insuffisance de l'alimentation actuelle, la Commission voulut s'assurer tout d'abord que les chiffres affirmés par le service des eaux et indiqués par l'enregistreur mécanique des coups de piston (13.000 mètres cubes par jour) n'étaient pas au-dessus de la vérité. Pour procéder à cette détermination, elle fit fermer pendant toute une journée les prises branchées sur les conduites principales et put ainsi évaluer pendant le fonctionnement des machines l'exhaussement du niveau, en tenant compte de toutes circonstances accessoires. La Commission affirma que le débit actuel était bien de 13.000 mètres cubes ; elle conclut non moins nettement à la

nécessité de le porter à 20,000 mètres cubes au minimum.

Pour cela, il fallait permettre aux deux machines de fonctionner simultanément ; les clapets des pompes trop massifs ébranlaient les organes de la machine, on les a remplacés par d'autres plus légers, à ressort et en plus grand nombre ; le corps de pompe a été transformé ; le réservoir d'air de dimensions trop exigües a été sensiblement augmenté de manière à éviter les variations de la charge dans la conduite à chaque coup de piston ; les anciennes chaudières ont été remplacées par six chaudières neuves présentant une surface de chauffe plus considérable ; d'autre part la cuvette de Comps a été surélevée de plusieurs mètres ; le réservoir de Meynes a été supprimé, la charge directe de la conduite allant de la cuvette au réservoir Bonfa.

Ces différents travaux, très délicats de leur nature, ont été exécutés avec tout le soin désirable, sans autre interruption du service, que celles que rendait nécessaire l'adaptation des parties nouvelles à l'ensemble du système.

La Commission technique, une fois les travaux terminés, s'est transportée à Comps où elle a constaté l'heureux résultat des transformations opérées, le fonctionnement régulier de deux machines marchant simultanément et élevant 22.000 mètres cubes d'eau.

Ajoutons qu'une troisième machine de 190 chevaux avec pompe refoulant 135 litres à la seconde, a été commandée au Creuzot et va être installée dans quelques semaines.

Quant à la canalisation, les travaux neufs ont consisté dans l'emploi du ciment armé, système Bonna pour une seconde conduite de 1.900 mètres, allant

de l'octroi du chemin d'Avignon au réservoir Bonfa, et dans l'emploi de la tôle d'acier recouverte de ciment armé pour une nouvelle conduite de refoulement, suivant une pente plus régulière que l'ancienne et un tracé plus direct.

Ces deux canalisations n'ont donné lieu à aucune plainte depuis leur établissement ; elles sont d'ailleurs garanties par un cautionnement de 50.000 fr. pendant cinq années.

Enfin, en ce qui concerne la galerie de filtration, le projet consistait à creuser plusieurs puits le long du Rhône et en amont de la galerie, pour les relier entre eux jusqu'à cette dernière au moyen de larges tuyaux.

Mais cette partie des travaux n'a pu encore être exécutée, car elle était subordonnée au recreusement de la galerie sur 250 mètres à un mètre de profondeur.

Cette opération ne peut se faire qu'à basses eaux et plus de deux ans se sont écoulés sans que le niveau des eaux soit descendu assez bas ; la sécheresse exceptionnelle de l'été dernier a enfin permis de faire le recreusement. Malheureusement c'est l'époque de l'année où l'on a le plus besoin de s'alimenter en eau. Le moyen d'enlever le gravier sans troubler l'eau qui jaillit du fond de la galerie comme d'une source ? Aussi quelles malédictions pendant le mois qu'a duré ce travail ! Désagréable à la vue et au goût, ce breuvage ne présentait pourtant aucun danger pour la santé des consommateurs. Il y a trois ans, nous avions purgé le fond et les parois de la galerie de filtration des dépôts et vases qui s'y étaient formés pendant vingt-cinq ans ; actuellement il ne s'agissait plus que d'abaisser le niveau du plafond. D'ailleurs, les premiers jours seuls ont accusé

une eau assez trouble ; au fur et à mesure que les ouvriers s'éloignaient du point où la galerie communiquait avec les puisards, ils donnaient plus de temps à l'eau pour laisser déposer le sable en suspension, et depuis fin septembre, l'eau a repris sa transparence habituelle.

Le niveau du Rhône a été si bas en septembre que nous avons dû installer une pompe d'abord, deux ensuite, au milieu de la galerie pour élever l'eau jusque dans les puisards des machines ; nous étions en présence d'une situation exceptionnelle, puisqu'elle ne s'est produite que trois fois depuis vingt-cinq ans ; mais il est facile d'y parer avec un supplément momentané de dépenses.

Ajoutons, pour donner une idée de l'ensemble des travaux exécutés dans ces dernières années, que des vannes d'isolement ont été posées sur plusieurs points essentiels de la canalisation intérieure.

Jusqu'à ces derniers mois, en effet, un tuyau se cassant à l'intérieur de la ville, toute l'eau tenue en réserve dans le bassin s'échappait et le service se trouvait interrompu jusqu'à complète réparation ; désormais par un simple jeu de vannes, le quartier où s'est produit la casse sera isolé des autres, qui n'en seront nullement affectés.

Enfin, suivant un vote récent du Conseil municipal, le nombre des bouches d'eau dans la ville va être sensiblement augmenté.

L'ensemble de ces travaux dont les premiers remontent à trois ans aura coûté la somme de 71.000 francs.

Les interruptions du service : casses

Une observation générale dont on n'a pas tenu suffisamment compte est la suivante : les travaux qui avaient pour but d'emmener à Nimes une plus grande quantité d'eau sont à peu près terminés ; la plupart ont pris fin dans le courant de la présente année. Leur établissement s'est fait au milieu de mille difficultés, résultant surtout de ce qu'il fallait autant que possible éviter l'interruption du service des eaux. Toutes précautions ont été prises à cet effet. Mais pourtant il a bien fallu interrompre le service quand le moment est venu de doubler le réservoir d'air par lequel passe toutes les eaux ; il a bien fallu l'interrompre pour rattacher la nouvelle conduite de refoulement aux machines ; il a bien fallu l'interrompre pour surélever de plusieurs mètres la cuvette de Comps ; il a bien fallu l'interrompre pour établir dans l'intérieur de la ville une nouvelle conduite parallèle ou à peu près à l'ancienne ; il a bien fallu l'interrompre pour fixer les vannes d'isolement dont il vient d'être question. Conséquence : une période de durée variable pendant laquelle chaque fois, les abonnés manquaient totalement d'eau ; privation que l'on mettait le plus souvent sur le compte de la défectuosité du système ou de la mauvaise administration du service, alors que ces interruptions n'avaient pour but que l'amélioration du régime ; d'ailleurs l'adaptation n'a jamais pris que le temps reconnu comme le minimum irréductible.

Il est vrai que, en plus, il y a les casses.

Que de fois n'a-t-on pas répété pendant l'été dernier : le maire nous a promis une eau plus abondante que jamais et jamais nous n'avons été plus mal servis !

Entendons-nous : ce que le Maire a promis, la Commission technique l'avait promis avant lui, c'était de modifier, d'améliorer l'ancien système de manière à le rendre capable d'amener à Nîmes une quantité d'eau de 20 à 23.000 mètres cubes soit, 300 litres par habitant et par jour : eh bien, cette promesse a été tenue ! Nul ne peut contester que, pendant plusieurs semaines consécutives, cette quantité n'ait été amenée dans notre ville.

Il est donc démontré que les machines remaniées peuvent élever 23.000 mètres cubes par jour et que le débit de la canalisation est suffisant pour évacuer cette quantité dans le temps voulu : c'est ce qu'on vérifié et constaté M. M. les membres de la Commission technique.

Nous n'avions pas promis autre chose.

1° La quantité d'eau ? Elle existe suffisante presque toujours dans la galerie, grâce à l'approfondissement de 1 mètre, grâce au puits nouveau déjà foré et à ceux qui sont à faire en amont de la galerie ; dans tous les cas, une machine de secours amènera l'eau aux puisards quand le niveau du Rhône sera exceptionnellement bas :

2° Les machines ? elles ont fait leurs preuves : chacune séparément élève 16.000 mètres ; les deux fonctionnant ensemble élèvent 23.000 mètres cubes ; de plus, d'ici à peu de temps sera installée la 3° machine de la même force que les deux premières, qui parera à toutes les éventualités de réparations.

3° La canalisation ? elle a été doublée sur les points

faibles, en particulier des machines à la cuvette ;

4° La cuvette ? surélevée, elle assure le débit demandé ; enfin de nombreuses ventouses chassent l'air des tuyaux ; des vannes et clapets rendront des services multiples.

Mais alors ?

Oui, il y a les casses.

Le Maire n'a pas promis qu'il n'y en aurait plus.

Les casses tiennent à tant de causes que les fabricants, les fournisseurs de tuyaux quelconques (M. Bonna excepté) prévoient un certain pourcentage de tuyaux cassés.

Il y a d'abord la malfaçon, malgré laquelle la fonte résiste parfois à un essai, mais dont le premier phénomène favorable a vite raison ; il y a une certaine usure qui, à la longue, produit son effet sur les parties les moins solides ; il y a l'action des eaux extérieures, des pluies qui s'infiltrant dans le sol des fossés où sont couchés les tuyaux, parviennent à faire le vide tout autour, parfois sur une longue étendue, en sorte que la conduite (le fait a été souvent remarqué) ne repose plus sur rien et casse ; il y a les brusques changements de température bien connus et redoutés de tous ceux qui ont des conduites en fonte ; il y a l'excès de pression résultant de la surélévation de la cuvette ; il y a les ébranlements de diverse nature, les violents coups de bélier ; il y a d'autres causes encore.

Il y aura donc toujours des casses : nous avons cru, avec la Commission technique, faire beaucoup pour les rendre moins fréquentes. Ne pouvant les faire cesser définitivement, nous estimons que le seul remède à la situation actuelle est, non pas de trouver une solution nouvelle, mais de parer à l'absence des eaux pendant la période de 1, 2, 3 ou

4 jours qui, suivant les cas, est nécessaire pour réparer la casse et reprendre le service ; pour cela, il faut demander le secours de sources d'eau complémentaires.

NOUVEAUX PROJETS

Notre histoire locale nous apprend, disait mélancoliquement le rapporteur de la Commission des Eaux en 1868, que, sur cette question si grave, l'heure de la solution prochaine a toujours fait éclore de nouveaux projets, dont le premier inconvénient a été l'ajournement de celui qui touchait à son exécution.

Les choses n'ont pas changé depuis trente ans.

En matière de travaux publics, disait un ministre, ce qui est fait ne compte pas. A Nîmes, on a bien voulu reconnaître l'utilité de ce qui a été fait pendant ces dernières années ; mais on désire mieux et cela à très juste raison. Aussi les projets abondent-ils !

Nous allons les décrire successivement. Ce sont :

- 1° L'adduction des eaux du Gardon par la pente naturelle ;
- 2° L'établissement d'un nouveau réservoir ;
- 3° Une nouvelle canalisation, projet qui d'ailleurs comporte plusieurs solutions ;
- 4° La consolidation de la conduite actuelle avec du ciment armé ;
- 5° L'élévation des eaux de Grézan ;
- 6° L'élévation des eaux de la Fontaine ;
- 7° Des machines de secours à la Fontaine et dans le territoire de Grézan.

1° *Adduction des eaux par la pente naturelle.*

Nombreux ont été depuis 60 ans les projets se proposant de conduire à Nîmes les eaux du Gardon par la pente naturelle, et il faut reconnaître qu'ils ont souvent tenté nos concitoyens et qu'ils ont été accueillis avec faveur par l'opinion publique.

Déjà, dans son rapport de 1853, M. Nadault de Buffon faisait remarquer que l'idée la plus simple, en fait de conduite d'eaux, consiste à les amener, par *leur pente naturelle*, mais il ajoutait aussitôt que ce système est impraticable quand il s'agit du Gardon, par rapport à Nîmes. On comprend, disait-il, que pour trouver un point de dérivation d'où les eaux puissent arriver par la seule déclivité du sol, il faut nécessairement aller à une très grande distance, en amont. On voit en même temps, par une simple inspection de la carte, qu'il faut franchir un massif énorme de montagnes rocheuses que la nature semble avoir interposées entre la rivière et la ville comme une barrière infranchissable.

Indépendamment de ces difficultés physiques, il en existe de plus graves encore dans les oppositions unanimes et persévérantes des communes et des usiniers. Des enquêtes sérieuses sont ouvertes par l'autorité administrative, chaque fois qu'on veut recourir aux eaux de cette provenance, et l'intérêt des opposants étant considéré comme d'un ordre supérieur à celui des demandeurs nouveaux, les autorisations sont toujours excessivement restreintes. Le rapport de M. Brunel fait au Conseil municipi-

pal, dans la séance du 11 août 1853, est très intéressant à consulter sur le sujet spécial qui nous occupe; c'est à ce rapport que nous allons emprunter quelques détails sur les projets présentés, en même temps que les réponses et objections de M. Nadault de Buffon.

Nous ne citerons que pour mémoire le projet de M. l'abbé Simil, qui avait consacré de nombreuses années à l'étude de cette question et qui proposait de relever l'étiage du Gardon à Charlot, au moyen d'un énorme barrage de 30 mètres de hauteur, et de conduire les eaux, ainsi relevées à l'aide d'un percé de 5 à 6.000 mètres, à la hauteur demandée pour leur distribution dans la ville. Ce projet ne soutint pas l'examen.

M. Foëx proposait d'élever aux abords de Russan, un barrage en pierres de taille de 4 à 5 mètres de haut et de construire un aqueduc souterrain qui, prenant naissance sous le premier rocher, taillé à pic, sur la rive droite du Gardon, traverserait les montagnes qui séparent ce point de la ville de Nîmes à des profondeurs variant de 15 à 20 mètres. M. Foëx supposait qu'en barrant les graviers à une certaine profondeur, on pourrait obtenir des eaux souterraines qui coulent en quelque sorte à l'état latent; mais on n'eut pas de peine à démontrer que le gravier du Gardon, peu profond dans cette partie, ne recouvre pas de courant d'eau; c'est au contraire par l'effet des dérivations latérales opérées dans les crevasses du calcaire néocomien que les eaux se perdent pendant l'été pour reparaitre beaucoup plus bas dans une direction perpendiculaire à l'axe du torrent.

M. Jouvin, ingénieur en chef en retraite, voulait amener à Nîmes, au pied de la Tourmagne, les eaux

du Gardon dérivée, en amont de la ville d'Anduze, à la jonction des deux branches de Saint - Jean et de Mialet : il n'y avait plus ainsi qu'un court percé de 2.500 mètres, mais il fut démontré que le débit serait insuffisant et que la dépense serait trop considérable (plus de 6 millions).

M. Talabot aurait voulu établir une rigole à pente latérale au chemin de fer d'Alais, qui devait prendre les eaux du Gardon près d'Anduze et amener environ 10.000 mètres cubes d'eau à Nîmes, moyennant deux millions et demi.

M. Valz proposait une dérivation des eaux du Gardon vers Boucoiran, mais son projet échoua devant les difficultés que présentait l'exécution de la percée souterraine entre La Calmette et Nîmes, qui était d'environ 14.000 mètres avec plusieurs puits profonds.

M. Perrier, depuis inspecteur des Ponts et Chaussées, crut qu'il serait possible de donner à la rigole projetée par M. Valz une direction moins désavantageuse.

La rigole partant du canal Calvières à Boucoiran était à ciel-ouvert jusqu'à la courbe de Labaume, se développant sous les villages de Sauzet, St-Génies, La Rouvière, La Calmette, elle passait en souterrain le faite qui sépare la combe de Labaume de celle de Charlot, se retrouvait à ciel-ouvert jusqu'au mas de Mangeloup ; à partir de ce mas, jusqu'au bas de la route départementale de Nîmes à Uzès, elle était de nouveau en souterrain, et, enfin, de ce point à Nîmes, à ciel-ouvert.

Elle avait une longueur totale de 30.772 mètres, dont 8.072 en souterrain, avec 31 puits de 25 à 50 mètres de hauteur ; la pente uniforme était de 30 centimètres par 1.000 mètres ; la dépense totale de tous

les ouvrages était évaluée à 2.400.000 fr., le volume d'eau fourni à la ville devait être de 300 litres par seconde, soit 26.000 mètres cubes par 24 heures. Ce projet, d'ailleurs bien étudié, échoua par l'opposition des usiniers et des communes voisines du Gardon.

Malgré ces échecs successifs, un de nos concitoyens, doué d'une foi robuste et d'une ténacité remarquable, cherche depuis plusieurs années à alimenter la ville de Nîmes en eau potable venue du Gardon par la pente naturelle. Déjà, il y a trois ans, nous avons accompagné M. Chardon et plusieurs personnalités s'intéressant à ses travaux, dans la région du Gardon. Sur tels points, les données de M. Chardon, au sujet de l'existence d'une importante nappe d'eau, étaient assez vraisemblables ; sur d'autres, elles ne reposaient que sur des impressions qu'était seul à ressentir M. Chardon. A la suite du rapport que nous présentâmes au Conseil municipal, le 24 février 1896, celui-ci fut d'avis qu'il y avait lieu de laisser M. Chardon poursuivre ses expériences, s'il le jugeait convenable ; mais la ville ne prenait aucun engagement au sujet des travaux de toute nature qui pourraient être faits par lui, des dépenses qu'il pourrait exposer ; en donnant acte à M. Chardon de ce qu'il déclarait agir dans un esprit de désintéressement absolu et de charité pour les pauvres, à qui il abandonnait par avance ses honoraires, le Conseil stipulait formellement que cette constatation ne pouvait l'engager à un remboursement ou à une responsabilité quelconque, ni l'obliger même à faire ces travaux d'adduction ou autres en cas de découverte d'une abondante quantité d'eau.

M. Chardon se mit à l'œuvre. Un premier insuccès, après un travail d'une certaine durée, ne l'a pas

découragé, et remontant le cours du Gardon, il présente aujourd'hui une nouvelle solution qu'il prétend victorieuse et définitive.

D'après une communication faite à la presse, il aurait découvert dans le lit desséché du Lauriol, en face la borne kilométrique 17 de la route de Nîmes à Moulins, un surgeon qu'il considère comme une branche souterraine du Gardon. Le rendement de cette source aurait été trouvé de 96 litres à la seconde, soit 8,294 mètres cubes par 24 heures, débit que l'on affirme devoir être au moins double si, à la source même la prise était agrandie et dégagée et l'eau recueillie dans un canal étanche au lieu de s'écouler dans une rigole caillouteuse facilitant l'infiltration ; si l'on tient compte, d'autre part, de la sécheresse exceptionnelle de l'été dernier, le rendement de la source devrait être beaucoup plus considérable en temps ordinaire.

De plus, M. Chardon fait exécuter une tranchée longue de 300 mètres, au fond de laquelle sera ménagé un aqueduc de 2 mètres de large sur 3 de profondeur, afin de prendre l'eau du Gardon et l'amener souterrainement dans le lit même du Lauriol. Au jour de la visite de l'auteur de la communication, le Gardon donnait, à l'endroit même de la prise de M. Chardon un débit de 339 litres par seconde, soit 29,289 mètres cubes par 24 heures. Donc, concluait-on, en réunissant les deux débits, c'étaient 37,583 mètres cubes d'une eau excellente et infiniment supérieure à l'eau du Rhône comme pureté, qui pourraient être dirigés par 24 heures sur Nîmes, par la pente naturelle, le point de jonction des eaux à amener étant supérieur à l'altitude des hauts quartiers de notre ville.

Sur l'invitation de M. Chardon, nous nous sommes

rendu avec trois Ingénieurs : MM. Hérisson, Maroger et Poitevin, sur son chantier, pour nous rendre compte de visu de l'état des lieux.

Nous avons commencé par suivre, à partir de la route nationale, le lit approfondi du Lauriol, mais il nous a été impossible de constater, en présence de M. Chardon, un rendement supérieur à 40 litres, quoique, dans l'intervalle entre les deux vérifications, des pluies fussent tombées en assez grande abondance.

Quant à la tranchée de 300 mètres en cours d'exécution, elle ne pourra amener souterrainement les eaux du Gardon dans le lit du Lauriol, [qu'à la condition expresse qu'elles soient retenues par un barrage établi dans le Gardon ; mais ce barrage que M. Chardon reconnaît indispensable, n'aura d'utilité que s'il a une certaine hauteur ; dans ce cas les eaux seront rejetées dans la branche qui est située plus à l'est, du côté de Saint-Chaptes et que les fortes pluies auront bientôt recreusée : c'est une question de savoir si le débit de 339 mètres restera alors ce qu'il est aujourd'hui ?

Autre objection : les eaux recueillies directement dans la rivière, aujourd'hui limpides, seront troublées à la moindre crue ; elles reçoivent d'ailleurs les impuretés de nombreuses communes, et il est de jurisprudence constante au conseil supérieur d'hygiène de France de refuser l'approbation à tout projet d'adduction d'eau destinée à la consommation des habitants, lorsque cette eau n'est pas filtrée.

Reste la question de la pente. La côte 62 figure sur la carte de l'Etat-major, au pied du pont qui traverse le Gardon, à quelques centaines de mètres de la prise projetée et le nivellement que nous avons fait faire ces jours derniers établit, en effet, que la hauteur

des eaux à l'endroit même de la prise est un peu au-dessus de 60 mètres. Le point de jonction des eaux du Gardon et du Lauriol sera donc à 60 mètres d'altitude. Or, le réservoir Bonfa est à la côte 69.

M. Chardon prétend qu'une différence de niveau de 3 mètres entre le point de départ et le point d'arrivée, c'est-à-dire sur un parcours de 16 kilomètres est suffisante. Cela est admis couramment par les ingénieurs pour des conduites de larges dimensions, mais c'est bien peu pour une canalisation à faible diamètre. En adoptant une pente générale de 6 mètres, les eaux arriveraient à Nimes à 54 mètres d'altitude, c'est-à-dire qu'elles auraient besoin d'être refoulées au réservoir Bonfa par une pompe les élevant de 15 mètres : la pente naturelle a donc besoin d'un correctif.

M. Chardon estime la dépense à 2 millions, en gros, mais il y a 12 kilomètres de percée à travers le massif montagneux de Dions à Nimes. Le projet Perrier réduisait, il est vrai, les souterrains à une longueur de 8,000 mètres, mais la rigole suivait aussi une route beaucoup plus longue et d'ailleurs, partant de Boucoiran, elle pouvait suivre un plan sensiblement plus élevé. La traversée du massif qui produit la pierre de Baruthel ne sera certainement pas facile à entamer, et le devis de la dépense, qui d'ailleurs n'a pas été encore sérieusement étudié, peut occasionner bien des surprises.

Enfin, il est un argument d'une autre nature qu'il nous est impossible de ne pas faire valoir. En aval du point où l'on se propose de pratiquer la prise, existe depuis plus de trente ans une concession qui attribue au canal d'irrigation de Beaucaire une quantité de 2 mètres cubes et demi à la seconde ; or, pendant la période d'été le débit du Gardon n'est plus

T. XXV, 1^{er} Décembre 1898.

que de 1,500 litres. Notre attention a déjà été appelée sur cette considération que toute prise nouvelle d'eau au Gardon ou dans le voisinage de son cours appellera inévitablement les protestations ou réserves du séquestre du canal.

Nous n'avons pas à insister. Nous nous sommes donné la mission de faire valoir tous les arguments favorables ou défavorables à chaque projet ; nous insisterons d'autant moins que les expériences en cours se font en dehors du territoire de la commune de Nîmes, et sans que les représentants aient donné la moindre autorisation ou fait la moindre promesse.

2° Projet de nouveau réservoir.

Nous avons expliqué comment, il y a quelques années, l'Administration municipale pour alimenter d'eau potable un plus grand nombre de maisons et l'élever aux étages supérieurs, avait dû construire un nouveau réservoir rue Bonfa. Ce bassin qui a coûté 250.000 fr., a une capacité de 12.000 mètres cubes. Or, nous savons que cette quantité, au moins pendant la moitié de l'année, ne représente guère plus de la moitié de la consommation journalière.

Nous avons fait établir le devis de la dépense d'un nouveau réservoir de 20.000 mètres cubes, avec canalisations en ciment, achat de terrains, etc... la dépense dépasse 500.000 fr. Ce serait peu si le service des eaux pouvait assurer que la réparation des casses quelconques ne durera jamais plus d'un jour ; mais il faut dans certains cas, plus d'un jour pour permettre l'écoulement des eaux avant de procéder à la jonction des tuyaux. La réserve d'eau ne sera

suffisante que tout autant qu'elle garantira la consommation pendant trois ou quatre jours, mais alors il faut tripler ou quadrupler les Chiffres du devis ; les services rendus seraient-ils en proportion de la dépense engagée ? Enfin, le nouveau réservoir devrait être aussi élevé que le réservoir Bonfa et, pendant qu'il se remplira, la canalisation sera exposée aux mêmes risques, qui résultent aujourd'hui d'une forte pression.

3° Nouvelle conduite d'adduction.

Voici une solution qui semble préconisée par beaucoup : si l'une des conduites casse, il n'y a qu'à mettre en charge la seconde. On voudra bien reconnaître pourtant que la nouvelle conduite sera soumise, elle aussi, aux cas de force majeure, aux phénomènes naturels qui influent sur toutes les canalisations et que, malgré toutes les précautions, il pourra y avoir, il y aura sûrement des casses ; notons aussi que très souvent, une nouvelle casse se produit à la reprise du service, conséquence de l'ébranlement inévitable, du brusque changement de température, etc... ; il est donc très possible, quand un tuyau aura cédé à la pression dans l'une des conduites, que l'autre canalisation cède à son tour, au moment de la mise en charge, précisément parce qu'elle n'aura pas servi depuis un certain temps et qu'elle aura été en quelque sorte surprise par le poids des eaux, par la nouvelle température.

Sans insister autrement, préoccupons-nous de la dépense. Elle variera suivant deux éléments, suivant que l'on emploiera des tuyaux en fonte à l'ex-

clusion des tuyaux en ciment ou suivant qu'on emploiera des tuyaux en ciment armé pour lesquels, en dehors de l'économie réalisée, l'Administration municipale ne cache pas ses préférences.

La dépense variera aussi, mais d'une façon moins sensible suivant que l'on suivra le tracé actuel, de l'autre côté de la route, ou suivant que la conduite passera par la route de Beaucaire, plus courte de 2 k. 500.

1^{re} SOLUTION : TRACÉ DE MEYNES

Tuyaux de fonte.

Partie comprise entre la cuvette et Meynes et autre partie entre le Pont de justice et l'octroi d'Avignon avec emploi de tuyaux frettés.

10.700 mètres à 100 francs..... 1.070.000 fr.

Partie entre le réservoir de Meynes et le Pont de justice avec emploi de tuyaux non frettés.

12.876 mètres à 80 francs..... 1.030.080

Deux robinets-vannes de 0^m,800.. 8.000

Travaux accessoires : ventouses, décharges, ouvrages d'art, etc..... 45.920

Somme à valoir pour imprévus... 46.000

Montant du projet..... : 2.200.000 fr.

2^{me} SOLUTION : TRACÉ DE MEYNES

Tuyaux en ciment armé et tôle.

Partie entre la cuvette et Meynes (ciment armé recouvrant tôle de 0^m,006 d'épaisseur).

7.800 mètres à 90 francs.....	702.000 fr.
Partie entre Meynes et l'octroi d'Avignon (ciment armé recouvrant tôle de 0 ^m ,002 d'épaisseur).	
15.776 mètres à 55 francs.....	867.680
Deux robinets-vannes de 0 ^m ,800.	8.000
Travaux accessoires : ventouses, décharges, ouvrages d'art.....	46.320
Somme à valoir pour imprévus...	46.000
Montant du projet....	<u>1.670.000 fr.</u>

3^{me} SOLUTION : ROUTE DE BEAUCAIRE

Tuyaux de fonte.

Partie comprise entre la cuvette et Saint-Vincent,
avec emploi de tuyaux frettés.

7.000 mètres à 100 francs.....	700.000 fr.
Partie entre St-Vincent et l'octroi d'Avignon, avec emploi de tuyaux non frettés.	

14.076 mètres à 80 francs.....	1.126.080 fr.
Deux robinets-vannes de 0 ^m ,800.	8.000
Travaux accessoires : ventouses, décharges, ouvrages d'art.....	45.920
Somme à valoir pour imprévus ..	45.000
Montant du projet.....	<u>1.925.000 fr.</u>

4^{me} SOLUTION : ROUTE DE BEAUCAIRE

Tuyaux en ciment armé et tôle.

Partie comprise entre la cuvette et la route
de Beaucaire (ciment armé recouvrant tôle de
0^m006 d'épaisseur).

5.000 mètres à 90 francs.....	450.000 fr.
Partie entre Jonquières et Saint-Vincent (tôle de 0 ^m ,005 d'épaisseur).	
2.000 mètres à 85 francs.....	170.000
Partie entre St-Vincent et l'octroi d'Avignon (tôle de 0 ^m ,002 d'épaisseur).	
14.076 mètres à 55 francs.....	774.180
Deux robinets-vannes de 0 ^m ,800.	8.000
Travaux accessoires : ventouses, décharges, ouvrages d'art.....	51.820
Somme à valoir pour imprévus..	46.000
Montant du projet.....	<u>1.500.000 fr.</u>

4° Consolidation de la conduite d'adduction avec ciment armé.

Ce projet paraîtra peut-être insuffisant ; on ne manquera pas de dire qu'il s'agit encore d'un raccommodage, d'un rapiécage : il est évident, en effet, que l'on n'aura ainsi que du vieux consolidé. Reste à savoir si, par ce procédé, on ne serait pas à peu près entièrement garanti contre toute éventualité de casse, si même on ne le serait pas d'une façon plus certaine qu'avec une conduite toute neuve. La dépense n'atteindrait pas 1 million.

La partie de conduite comprise entre St-Gervasy et le Pont-de-Justice ne cassant jamais, on n'y toucherait pas. Il ne resterait donc à s'occuper que de la consolidation des autres parties d'une longueur totale de 17.840 mètres ; sur cette étendue, la cana-

lisation actuelle serait recouverte de ciment armé dans les conditions suivantes :

1° Partie en fonte entre la cuvette et le réservoir de Meynes.

7.600 mètres à 45 francs.....	342.000 fr.
-------------------------------	-------------

2° Partie en ciment entre le réservoir de Meynes à Saint-Gervasy.

7.140 mètres à 55 francs.....	392.700
-------------------------------	---------

3° Partie en fonte entre le Pont-de-Justice et l'octroi du chemin d'Avignon.

2.800 mètres à 45 francs... ..	126.000
--------------------------------	---------

Total.....	860.700 fr.
------------	-------------

Somme à valoir pour travaux im-
prévus.....

39.300

Total.....	900000 fr.
------------	------------

5° Eaux de Grézan.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que date le projet d'élever, sur les collines qui dominent la ville, les eaux de la plaine et en particulier celles de Grézan. Le rapport de Nadault de Buffon en faisait déjà mention, mais cet ingénieur se déclarait insuffisamment édifié.

Après diverses tentatives, un traité à forfait intervint entre la ville et M. Prunier, ingénieur civil. L'expérience devait avoir pour premier effet de donner la mesure exacte de la nappe d'eau souterraine; elle devait ensuite continuer pendant trois mois

sans interruption pour prouver la persistance et le renouvellement des eaux découvertes.

Or, le Conseil municipal constata, à la date du 10 août 1867, que la machine n'avait pas fonctionné avec continuité, par suite de ruptures et d'accidents successifs, l'action la plus durable ne s'était prolongée que 3 ou 4 jours seulement.

D'autre part, soit que par suite des réductions successives qu'avait subies le puits de forage (simple sondage à partir de 23 mètres), son diamètre fut devenu insuffisant, soit que la pompe employée n'eut pas été assez puissante, la quantité d'eau élevée ne fut que de 2.200 à 3.000 litres à la minute ; pourtant il avait été constaté que le niveau de l'eau, après s'être promptement abaissé de 10^m,70, une fois cette profondeur acquise, demeurerait invariable.

Aussi, dans la même séance où le Conseil donnait acte à M. Prunier de la résiliation de son traité, le Maire de Nîmes développait-il le projet de « creuser, autour du puits Prunier, un puis en maçonnerie de 4 mètres de diamètre pour substituer un canal d'élévation suffisant au tube trop réduit obtenu par M. Prunier ». Et, en effet, en novembre 1867 on avait creusé un autre puits qui ne tarda pas à s'effondrer ; on en commençait un troisième ; les travaux duraient depuis plus d'un mois lorsque le banc de poudingue de 50 centimètres, situé à 10 mètres de profondeur, céda le 10 janvier 1868 et le cylindre en maçonnerie qui reposait sur lui et formait le revêtement intérieur du puits, descendit tout entier après avoir arraché les boulons qui le tenaient suspendu.

On constata tout de suite que le puits qui, avec le matériel d'épuisement devait coûter 30.000 francs,

en avait à ce moment coûté environ 48.000 et qu'il n'avait atteint encore que la moitié de sa profondeur.

Que faire ? Le Conseil, dans sa séance du 30 janvier 1868, ne voulut pourtant pas abandonner l'expérience; écartant toutes autres combinaisons, il s'adressa encore à M. Prunier, doublé de M. Lasnier; ils s'engageaient à établir, avant le 1^{er} mai 1868, sur le puits tubulaire déjà creusé, une pompe mue par une machine à vapeur et capable d'élever 6.000 litres d'eau par minute, prenant toutes les dépenses à leur charge et ne devant rien recevoir en échange, quels que fussent leurs déboursés, si la couche aquifère ne fournissait pas un minimum de 2.500 litres par minute (3.600 mètres cubes par 24 heures). Le minimum atteint, la ville devait leur payer une somme fixe de 20.000 francs.

Les choses en restèrent là, et le 8 août 1868 le Conseil adoptait le projet Dumont.

Quoi qu'il en soit, il faut bien reconnaître que l'expérience n'avait pas été concluante, qu'en tout cas, elle n'avait pas été poussée assez loin, et beaucoup de bons esprits sont tentés de la reprendre aujourd'hui.

Pourtant, les partisans des eaux de Grézan semblent avoir modifié leur thèse.

Il ne s'agit plus d'alimenter la ville de Nîmes avec les seules eaux de la plaine; on ne prétend plus que, à lui seul, le volume de ces eaux puisse donner une satisfaction complète aux besoins de notre cité. Il s'agit simplement de remédier aux inconvénients des casses sur la conduite des eaux du Rhône et au besoin d'augmenter parallèlement la quantité amenée dans les réservoirs.

D'après M. Poitevin, « le sous-sol de la plaine de

« Nîmes est traversé par quatre nappes d'eau superposées à des profondeurs différentes : la première d'une puissance de 2^m,70 alimente généralement tous les puits de la ville ; la deuxième a 2^m,15 d'épaisseur ; la troisième a 0^m,75 et la quatrième a 4^m,75 ». Cette dernière nappe se rencontre de 17 à 22 mètres de profondeur et repose sur un fort banc d'argile d'une épaisseur indéterminée, puisqu'on a essayé de le traverser au moyen d'un sondage que l'on a abandonné à 54 mètres de profondeur. Si l'on creusait, ajoute-t-il, un puits jusque sur ce banc d'argile, on aurait, avec la quatrième nappe, une réserve d'eau considérable ; un puits de 3 mètres de diamètre donnerait 6 à 7.000 mètres cubes d'eau par 24 heures, avec un dénivellement de 12 mètres au plus.

M. Poitevin a fait l'expérience sur un puits à roues du quartier de Grézan de 8^m,80 de profondeur ; après un travail d'épuisement de 24 heures produisant 800 mètres cubes, le niveau du puits est resté stationnaire avec une hauteur d'eau de 4 mètres.

Enfin, un avantage incontestable de ce projet (si l'on peut trouver une quantité d'eau suffisante), c'est que, n'élevant l'eau qu'à 40 et quelques mètres au lieu de 80 mètres comme à Comps, la machine de Grézan pourrait être mise en mouvement toute l'année, concurremment avec l'une des machines de Comps et réaliser une économie de moitié sur la dépense de charbon.

De toute façon, la machine élévatoire de Grézan pourrait rendre des services appréciables en cas d'interruption du service sur la conduite des eaux du Rhône : reste à savoir quelle est la quantité d'eau que l'on trouverait à élever, sans épuiser les puits de la plaine, sans s'exposer à des procès ?

Le forage de cinq puits de 0^m,60 dans la plaine entraînerait une dépense maxima de. 30.000 fr.

La machine élevant 10.000 m. c. au réservoir Bonfa, chaudières, construction, etc 170.000

Les tuyaux en ciment armé (2.000 m. à 50 francs) et accessoires..... 100.000

Le projet coûterait donc au total.... 300.000 fr.

6° Elévation des eaux de la Fontaine.

La Commission technique avait songé à utiliser les eaux de la source, mais la comparaison de la dépense en charbon pour une même quantité d'eau, élevée de 80 mètres à Comps ou de 24 mètres à la Fontaine, avait montré qu'il faudrait pouvoir prendre cette eau dix mois par an, pour que l'économie faite sur le combustible compensât les frais d'entretien et et les intérêts de l'installation projetée.

La Commission avait donc renoncé à cette idée, mais elle avait, dans son programme, demandé l'installation d'une machine de secours qui, en cas d'accident dans le service des eaux du Rhône, refoulerait l'eau de la source au réservoir Bonfa. Une expérience préalable devait être faite. Elle l'a été, l'an dernier, dans des conditions singulièrement probantes, à la fin de l'été, après une sécheresse, autrement persistante que celle de l'année courante, pendant laquelle les pluies répétées du mois de mai ont maintenu un niveau normal et permis d'assurer l'alimentation des bornes-fontaines à débit continu jusqu'à fin septembre.

Or, du 20 au 30 septembre 1897, une pompe élévatoire a pris journellement plus de 6 000 mètres cubes, abaissant le niveau de la source de 1 mètre environ, exactement de 51 ^m, 16 à 50 mètres.

D'autre part, les travaux de M. Dumas, basés sur les observations faites deux fois par jour sur la hauteur des eaux de la source au déversoir et confirmés par les relevés pluviométriques faits à l'École normale, établissent que le débit de la Fontaine a été, en 1894, de 10.667.673 mètres cubes ; de 24.829.373 en 1895 ; il a diminué sensiblement en 1896, pour se relever en 1897. Si l'on déduit de ces chiffres l'apport des fortes crues, il reste encore une moyenne de 6.570.000 mètres cubes, soit 48.000 mètres cubes par 24 heures.

Dans ces conditions il est permis d'affirmer que, pendant les trois quarts de l'année, une pompe qui élèverait 10 ou même 12.000 mètres cubes d'eau par 24 heures, durant quelques jours, ne changerait en rien l'aspect de la Fontaine et ne lui demanderait pas un effort exagéré ; si des casses doivent se produire, au moment des plus fortes chaleurs, il n'est pas admissible que l'on arrive à un complet épuisement de la source en deux ou trois jours, le service des réparations pouvant être organisé de façon à avoir accompli son œuvre en très peu de temps. Au surplus les casses ne sont pas aussi nombreuses qu'on veut bien le dire : il n'y en a eu que cinq pendant l'année 1898.

Mais une machine à la Fontaine va déparer notre promenade, le bruit en sera désagréable, la fumée horrible ? Aussi, depuis plusieurs mois, la municipalité s'est-elle préoccupée de l'installation, dans une des caves, qui avoisinent la source, d'une pompe électrique ; cette pompe reliée à une usine génératrice d'é-

lectricité ne fonctionnerait qu'en cas de casse. Donc, en dehors des frais de premier établissement, pas d'autres dépenses que le coût de l'énergie électrique, compensée d'ailleurs à peu près par l'économie de charbon qu'entraînerait le chômage des machines de Comps.

Plusieurs devis ont été demandés ; quoiqu'ils diffèrent assez sensiblement sur divers articles, le total est à peu de chose près le même, il s'élève à 50.000 fr.

Parmi les avantages de cette solution, il convient de signaler celui d'une exécution immédiate sans qu'il soit nécessaire d'attendre les formalités toujours longues d'un emprunt ; les fonds nécessaires pourraient être pris tout de suite sur les disponibilités de l'exercice courant.

7° Machines de secours à la Fontaine et à Grézan.

Reste une dernière combinaison, c'est celle qui consiste à laisser de côté toute idée d'adduction d'eau lointaine, qu'elle vienne du Gardon ou du Rhône, à négliger tout projet de construction de nouveau réservoir, mais à demander à la canalisation actuelle tout ce qu'elle peut donner, c'est-à-dire 22 ou 23.000 mètres cubes d'eau et à parer aux éventualités de casses, par un système indépendant et suffisant en tout état de cause pour un fonctionnement de quelque durée.

Or, avec la machine de secours de la Fontaine, il faut reconnaître : 1° Que l'on n'est pas absolument assuré d'un rendement suffisant pendant la période variable de sécheresse au cas possible de casses suc-

cessives et 2° ; que l'on ne peut raisonnablement pas installer à la Fontaine une pompe devant élever plus de 10 à 12.000 mètres cubes d'eau par jour. Mais alors, puisque la consommation d'été a une tendance à dépasser 20.000 mètres cubes, il faudra donc interrompre une partie des services publics, l'arrosage en particulier, et les plaintes de se renouveler ; et comme d'autre part les bas quartiers auront l'eau à leur disposition, ils continueront à s'en servir pour tous leurs besoins, arrosage des jardins, etc..., et ce seront les seuls habitants des hauts quartiers et des étages élevés qui souffriront de la pénurie d'eau, qui ne voudront pas en être privés même pendant un jour ou deux.

Dans ces conditions, au prix il est vrai d'une dépense considérable pour un résultat très relatif, une seconde machine de secours pourrait être établie dans la plaine, aussi rapprochée de la ville que possible et à l'est, pour éviter la contagion des couches aquifères. En ne demandant à cette machine que 10.000 ou 12.000 mètres cubes par jour, on éviterait des recherches difficiles, dangereuses, coûteuses, de la nature de celles qui ont été faites il y a trente ans ; une expérience relativement simple dirait vite si l'on peut compter sur ce débit et la ville en cas d'interruption du service normal, serait assurée de trouver dans les efforts combinés des pompes de la Fontaine de Grézan, de quoi satisfaire à tous ses besoins et éviter les récriminations des plus exigeants de ses abonnés.

Nous avons indiqué plus haut la dépense qui correspondrait à l'établissement d'une machine élévatrice dans la plaine ; le devis approximatif est de 300.000 francs.

Mais rien ne s'oppose à ce qu'on applique à Gré-

zan le système préconisé pour la Fontaine, c'est-à-dire l'élévation des eaux par l'électricité. Dans ce cas, la dépense des tuyaux étant la même (100.000 fr.), les frais de forage des puits, la construction et l'installation électrique pourraient ne pas dépasser 100.000 francs.

On aurait ainsi pour 250.000 francs (50.000 francs la Fontaine et 200.000 francs Grézan) deux pompes de secours en cas de casse de la canalisation des eaux du Rhône, pompes puisant à deux sources différentes et capables d'élever 20.000 mètres cubes par jour.

E. REINAUD.

NOTES SUR L'ART

NEUVIÈME EXPOSITION DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS

Très peu de jours séparent l'heure même de la parution de ces quelques lignes et celle où les portes de la galerie Jules Salles se fermeront sur la neuvième exposition de la société des Amis des Arts. Le travail est donc déjà fait de dresser le catalogue des œuvres présentes. Il est tard pour dire le détail des portraits et des paysages, des scènes d'intérieur et des natures mortes, des cartons aquarellés et des bustes, trois semaines ayant entendu l'exégèse appliquée ou légère des quotidiens, la grosse caisse et le cornet à piston de l'amateur riche qui a acheté, les propos confits du vernissage, les irrévérences du jour où il pleut. Aussi, pour ne rien répéter, me bornerai-je à faire un bref décompte des quelques envois les plus dignes de remarque, et, à en découvrir, si possible, la signification.

Seulement, que saurons-nous par l'aquarelle, *Un coin du Pont-Royal*, de M. Harpignies, ou, par *Le val du Lud à Cracoles*, de M. Dardoize, qui sont des peintures sérieuses, je veux dire exécutées par des bons ouvriers et par des convaincus ? Quel enseignement découlera de la *Liseuse* que M. Carolus-Duran nous montre, nue devant un rideau rouge ? Du paysagiste Harpignies nous retiendrons qu'il connaît l'anatomie de l'arbre aussi bien que les

maîtres de Padoue et de Florence connurent l'anatomie du corps humain. Fera-t-il oublier Corot, que ses contemporains accusaient de ne savoir dessiner un saule ? — Vous ne voyez que l'arbre dans la forêt, sur la dune vous ne faites pas souffler le vent ni vibrer la lumière, celle dont vous avez à peindre la grâce vivante, vous la figez dans le convenu des poses et de l'éclairage. Que pouvons-nous accepter de vos leçons, qui sont les leçons conventionnelles et étroites ? Pouvons-nous nous satisfaire de votre art de mort, alors que nous savons la vie prodigieuse de la nature et quels arts son exemple quotidien fortifie ?

Tournons-nous alors, vers la nature et vers la vie, vers les œuvres qui enferment une part, si petite soit-elle, du tout animé et expressif. Parce que la nature est diverse, ces œuvres seront variées, parce que la vie est intense, extérieure, ou bien calme et toute morale, elles seront tour à tour joyeuses, mélancoliques, claires ou sombres. Et, les moyens d'expression, de même que l'expression elle-même, seront parfois opposés et contradictoires, parce que « toute formule nouvelle, même inférieure aux anciennes, leur est préférable, comme un sarrau neuf, mal coupé peut-être, vaut mieux qu'une guenille dorée, superbe, usée et trouée par deux générations de rois (1). »

L'art du portrait, que la plupart des écoles anciennes de peinture pratiquèrent avec une si magnifique variété, ne resplendira probablement pas d'une gloire pareille dans les musées qui conserveront la moderne peinture française. Sur le lit bas de forme empire où Louis David a accoudé le charme néo-ro-

(1) Félicien Rops. — Lettre publiée par la *Revue Encyclopédique*.
T. XXV, 1^{er} Décembre 1898.

main de Mme Récamier, il semble que tout un idéal sommeille. Je ne veux ignorer ni Ingres, ni Ricard et pas plus Ferdinand Gaillard qu'Elie Delaunay ; mais ces peintres furent seulement, disons d'eux ce que Baudelaire disait de Manet, « les premiers dans la décrépitude de leur art. » Le xix^e siècle, pionnier de terres nouvelles, épris de généralisations ou de recherches techniques plutôt que d'intime psychologie, a détourné son attention de l'art des Clouet et des Latour. A ce point que M. Bonnat joue les Hyacinthe Rigaud auprès de M. Félix Faure — lequel il est vrai, joue les Louis le Grand.

Cependant, quelques bons artistes s'efforcent à dérouler les bandelettes qui immobilisent le portrait moderne. Ils ont fait descendre la lumière dans les cachots de bitume, ils écartent les draperies officielles, ils insufflent la vie d'aujourd'hui à leurs effigies contemporaines. Le jour où M. Alexis Lahaye peignit le *Portrait de M. Jean P.*, il fut permis de le compter parmi ceux-là.

Qu'on transporte par la pensée, à côté de ce *Portrait de M. Jean P.*, le cadre dans lequel M. Charles Jalabert a inscrit les traits de *Mlle H. R.* Pour mieux éclairer l'esprit de ces Notes, pour souligner toute ma pensée, nous allons confronter les deux œuvres, étudier rapidement leur conception et leur fin. Notez bien que *Mlle H. R.* et *M. Jean P.* sont à souhait pour le parallèle. Je présume qu'il n'y a entre eux grande différence d'âge ou de situation sociale ; il n'est guère possible d'en admettre d'autre que de caractère, et les caractères de tels enfants... Or, qu'a fait M. Jalabert ? A-t-il lancé son modèle après un cerceau, dans une allée dorée et verte ; l'a-t-il, comme l'eut fait Chardin, placé, attentif, devant la fragile architecture d'un château de cartes,

ou bien encore, a-t-il penché son visage sourieur et rose sur l'enluminure savamment naïve d'un album de Greenaway ? Rien de tout cela. Au contraire, M. Charles Jalabert, qui est un peintre très bien, a assis *Mlle H. R.* dans la pénitence d'une pose distinguée, arrondissant son bras suivant les meilleurs principes d'une très parfaite distinction ; puis, d'une brosse bienséante, il s'est évertué à polir des joues, à lisser des cheveux, à lustrer des étoffes, à ennuyer enfin *Mlle H. R.* comme doivent l'ennuyer son institutrice anglaise ou son professeur de piano.

Maintenant, qu'a fait de son côté M. Lahaye ? M. Lahaye qui est, à ses bonnes heures, un peintre tout court, a vu le petit *Jean P.* qui allait à la promenade. *Jean P.* qui avait ce jour-là un beau chapeau tout neuf, un brillant costume de velours bleu et une magnifique dentelle, qui s'en allait sous les platanes jouer au ballon avec ses camarades, Jean P. avait une face ronde et toute épanouie. Le peintre alors prit ses pinceaux, et tout en laissant le gamin s'amuser et rire, il fixa sur sa toile la jeunesse et la joie, la vanité puérile et l'insouciance, l'éclat du soleil dans les frondaisons estivales, ses reflets dans les boucles blondes de l'enfant, toute la vérité et toute la vie. N'est-ce pas cet art du portrait, tel que le conçoit M. Alexis Lahaye, qui est l'art véritable du portrait ? Et ne l'aurons-nous pas justement défini, cet art véritable du portrait, lorsque nous aurons dit qu'il est l'expression, non pas d'une ressemblance immédiate et en quelque sorte photographique, mais de toute la manière d'être, de la personnalité complète, physique et morale, permanente ou fugitivement caractéristique, du modèle ?

Ainsi, les deux portraits par lesquels se manifeste, pour la première fois en public, M. Louis Saintu-

rier. L'un est celui de *M. M. P.* L'autre, qualifié *Etude*, est en réalité un portrait du peintre, un de ces doubles altiers, fins ou simplement bonhommes, qui attestent, aux murs de son atelier, les fréquentes causeries de l'artiste avec lui-même, les perspicaces examens, les multiples interrogations du plus varié, du plus intelligent et du plus docile des modèles. Ici, la poudre ambrée des crayons de couleurs fait surgir un masque fier comme celui d'un cavalier de Hals, des yeux hautains dans la pénombre, une bouche dédaigneuse sous la moustache qui retombe. Mais le *Portrait de M. M. P.* est le morceau capital de l'exposition de M. Louis Sainturier. Une figure, alors, silencieuse, de jeune homme qui lit et médite, assis en travers d'une large toile, noir et blanc sur le fond incertain. Tout à l'heure je prononçais, à propos d'une simple ressemblance matérielle, le nom de Hals. J'aurais pu, relativement à l'ensemble de l'œuvre, dire Van Dyck. Maintenant je ne puis taire, en parlant du *Portrait de M. M. P.*, l'influence whistlerienne. Mais M. Louis Sainturier est un tout jeune homme, et, pour qui n'ignore pas ce qu'est une personnalité d'artiste, comment elle se forme, quelles barrières il lui faut franchir, quels liens trancher, il ne reste plus qu'à le féliciter de telles contingences. Elles ne demeureront pas et compteront tout de même. Le peintre s'en affranchira et s'en souviendra. Pour le moment, ces influences étant reconnues et défalcation en étant faite, il reste une vision large et noble, aristocratique, dirais-je, si le mot ne prêtait à des rapprochements fâcheux, il reste une faculté rare de dégager la signification du modèle et de le montrer dans son expression totale d'action et de pensée ; il reste une technique savante et souple, un métier personnel et complet

bientôt. M. Louis Sainturier, qu'on le retienne, sera un des meilleurs peintres de demain.

Hormis les cadres de M. Alexis Lahaye et de M. Louis Sainturier, la figure humaine ne suscite guère d'intérêt, à l'exposition de la galerie Jules Salles, que décorativement stylisée par M. Botkine, interprétée par le poétique breton qu'est M. Legoùt-Gérard, ou par M. de Beaumont, ou bien encore par M. Assezat de Bouteyre. Je retiendrai seulement les deux derniers de ces artistes, M. de Beaumont qui a peint *Le musicien* et M. Assezat de Bouteyre, pour une toile, *Apôtre de la douceur* qui offre des qualités de dessin et d'expression.

Le musicien de M. de Beaumont, un jeune homme revêtu d'un ample vêtement noir, aux cheveux flottants, qui joue de la guitare — dans une chambre minuscule, estampes sur les murs, glace qui réfléchit le calme dehors au-delà des rideaux verts, porte qu'entr'ouvre ou que referme silencieusement quelque grande sœur dévoteuse — est ici pour imposer l'admiration envers le professeur que fut Gustave Moreau. Chaque fois que parmi de la peinture, une peinture vous frappe par son aspect, volontairement sombre et chaud, de peinture de musée, et que, l'ayant examinée de près, vous êtes charmé par un dessin sévère et hiératiquement distingué, précis et pittoresque, par de l'érudition et par de la poésie, par de l'intimité et par du rare, cherchez au catalogue les ascendants artistiques de l'auteur. Vous trouverez le peintre de l'*Hélène* légendaire et symbolique, le voyant de l'*Apparition*. Écartez alors dans la peinture susdite, si votre œil est capable de cette soustraction, ce qui est la part de l'imitation littérale, du respect imposé pour les maîtres anciens ; il restera toujours une science accomplie de

la ligne, une probité artistique, un don d'évoquer et d'émouvoir. « Écoutez ici la chanson bien douce — qui ne chante que pour vous plaire... »

A M. Assezat de Bouteyre, je ne puis m'empêcher de reprocher la série un peu trop longue de ses ancêtres. En art, tout au moins, il est préférable de ne pas remonter aux croisades et rien ne vaut plus que s'être fait soi même. Pour comble de malheur, la famille de M. Assezat de Bouteyre s'est fort mésalliée ; elle eut l'honneur inappréciable, il est vrai, de compter parmi ses membres Rembrandt, le jour où son génie sublime conçut *Les Pèlerins d'Emmaüs*, mais par la suite des temps et des esthétiques, sous Jean Grave, sous Renan et sous Léon Tolstoï, sous l'anarchisme, le christianisme scientifique et l'amour intégral, elle acquit M. de Uhde, M. Dagnan-Bouveret et même, horreur, M. Jean Béraud. *L'apôtre de la douceur* vient un peu tard dans un monde un peu vieux : mais il n'est, je l'espère, qu'un accident ; son auteur appliquera à d'autres sujets ses excellentes qualités de fin dessinateur et de peintre patient.

Trois portraits, un intérieur et une scène de vie doucement dramatisée viennent de nous servir à mesurer, dans la peinture de figures, les plus hauts sommets atteints par l'exposition de la galerie Jules Salles. La note de la peinture de paysage est plus basse. Il se peut que le *Calme du soir* de M. Legoùt-Gérard, que *Les foins* de M. Labitte, que les *Gelées d'automne* et le *Lever de lune* de M. Chudant soient des œuvres plus égales de métier et d'impression, plus complètes, que n'importe lesquelles parmi toutes celles réunies par la société des Amis des Arts. Mais leur puissance d'émotion reste assez faible. Au contraire, d'autres toiles qui sont immé-

dialement sympathiques, qui vous prennent et vous retiennent un certain temps, accusent des inégalités, décèlent des faiblesses regrettables. Il n'est guère possible de retenir autre chose que le flamboiement des blés de juin dans les *Moissonneurs* de M. Paz de Ligny ; il y a une eau qui clapote, péniblement mouvante, dans *La Seine au Pont-Royal* de M. Madeline ; M. Willaört dit une Bruges qui semble revivre, dans la polychromie aigue de ses demeures et de ses beffrois.

La remarque générale — que je ferai à propos de cette neuvième exposition de la société des Amis des Arts, et pour conclure — est sur la force de pénétration des idées nouvelles. Je sais bien que l'acceptation des idées est inconsciente chez la plupart, qu'il y a là surtout une affaire, je ne dirai même pas de snobisme, d'habitude et que l'admiration, ainsi que le dénigrement, est surtout facile à celui qui ignore. Mais, dans une humble exposition de province, les murs sont recouverts, de la cimaise aux frises, par de la peinture qui était hier encore de la peinture révolutionnaire, de la peinture d'artistes tenus pour dangereux ou pour malades. Il est bien certain que si Manet, Claude Monet ou Pissarro étaient à Nîmes, dans leurs œuvres, ils n'auraient guère d'autres succès que de rires convulsifs. Seulement, pour la douce vengeance de ces hauts artistes, les amateurs éclairés, les connaisseurs distingués se meuvent dans une atmosphère d'art qui est celle qu'ils créèrent. Les amateurs éclairés, les connaisseurs distingués, que le mot seul d'impressionnisme met dans des états pareils à celui de M. Drumont lorsqu'il entend appeler Dieu : Jehovah, se pâment parfois devant des œuvres qui ne sont que

les plats postiches d'œuvres très conspuées et, toujours, devant de la peinture qui ne serait point exactement telle qu'elle est si de hardis novateurs n'avaient frayés à l'art des voies nouvelles.

Il est une destinée fatale à laquelle les esprits réactionnaires n'échappent jamais. Ils ne veulent pas, ils ne peuvent pas hausser leurs esprits et leurs cœurs vers ce qui est original et ce qui est puissant. Plutôt, ils se mettent en colère ou bien ils rient ; ils dardent l'insulte ou ils organisent le ridicule. Alors ils placent leur admiration en actions de tout repos. Il y a toujours un Octave Feuillet pour tenir la place de Balzac, M. Bouguereau peint des allégories comme Puvis de Chavannes et l'on peut fort aisément se pénétrer de symboles en lisant M. Hugues le Roux.

LÉOPOLD CHANEL.

LE PÉAGE DE SAINT-GILLES

AU XIV^e SIÈCLE

L'établissement des droits de péage, perçus au port de Saint-Gilles, sur le Rhône, doit remonter à la fin du x^e siècle, époque à laquelle le comte Raymond de Toulouse céda, à l'abbaye, l'entière juridiction de la ville et de son territoire. L'abbé et ses religieux en jouirent en commun.

Lors de la création du grand prieuré de l'ordre de Saint-Jean, un quart des revenus du péage fut attribué au grand prieur, et plus tard, lorsque l'abbaye tomba en commende, le chapitre, qui eut alors des intérêts distincts de ceux de l'abbé commendataire, perçut la moitié des droits de port.

De quelle importance étaient ces droits ? Quelques rares documents nous l'apprennent, mais ils ne remontent pas à une époque bien reculée.

C'est ainsi que le chapitre affirma, le 11 février 1543, la partie du péage qui le concernait, 63 livres par an ; le 18 juin 1545, 51 livres ; le 3 novembre 1564, 40 livres. Ce qui suppose un total général de revenus de 126 livres, en 1542 ; 102 livres, en 1545 ; 80 livres, en 1564.

Dans le siècle suivant (12 juillet 1678), le revenu de la moitié appartenant au chapitre était de 120 livres, soit pour tout le péage 240 livres.

L'exploitation des péages établis sur les fleuves

ou dans les ports, soumise à l'arbitraire de leurs propriétaires ou de leurs fermiers, donnait naissance à de nombreuses malversations. Des plaintes générales s'élevèrent de toutes parts, et elles furent si pressantes, que Henri IV, au commencement du xvii^e siècle, envoya des commissaires pour réprimer les déprédations qui se commettaient journellement.

Cette inspection des commissaires royaux permit au Roi, de publier un règlement concernant les droits de péage à percevoir sur le Rhône et sur l'Isère.

Ce règlement édicte de sages dispositions. Il enjoint aux marchands, ou autres voituriers, de prendre, à leur départ, un certificat des officiers du lieu où ils font leur chargement, indiquant la quantité, la qualité, le poids ou la mesure des marchandises.

Il leur recommande, en abordant le port, de présenter le dit certificat au fermier, qui, dans aucun cas, ne pourra retenir les bateaux ou les radeaux.

Si les bateaux portent plus de marchandises que celles indiquées sur le certificat, le surplus sera confisqué, et les voituriers condamnés à l'amende.

Les fermiers seront tenus de donner une quittance des droits qu'ils percevront.

Ce règlement, du 24 septembre 1608, fut suivi de la confirmation, par les commissaires royaux, des droits de péage perçus au port de Saint-Gilles (3 juillet 1610).

Plus tard, pour faire disparaître les péages indue-ment établis, un arrêt du Conseil d'État du 17 novembre 1661, enjoignit aux propriétaires de tous péages, de représenter leurs titres de propriété et leurs tarifs.

Soit que ces prescriptions n'aient eu aucune suite,

soit que de nouveaux péages aient été créés, un autre arrêt du Conseil d'État (24 avril 1717) ordonna, de nouveau, la production des titres de propriété.

Quels étaient les droits primitivement perçus au port de Saint-Gilles ! Nous l'ignorons, car le tarif original ne nous a pas été conservé.

Notre savant confrère, M. Bigny - Bondurand, a publié, dans la Revue *Nemausa* (1), un tarif en langue romane, très court, et qui ne concernant que l'entrée ou la sortie des navires, ne cite que deux ou trois espèces de marchandises (2).

Ce texte remonterait au XII^e, ou au XIII^e siècle.

Un autre document intitulé : *Sencec lo peage de Saint-Gille*, datant du commencement du XIV^e siècle, écrit aussi en langue vulgaire, nous paraît être une copie fidèle du véritable tarif du péage.

Cette pièce, précieuse à divers titres, a été extraite, le 24 mars 1445, d'un livre antique placé dans une armoire de la salle capitulaire de l'abbaye. Ce livre, qui contenait la règle du monastère et la liste des obits que les religieux devaient célébrer, portait la date de l'an 1324.

C'est de cette pièce qu'a été tirée, au XVI^e siècle, par le commis des archives du roi, Parades, la copie dont nous donnons le texte. Il peut se faire que les copistes l'aient un peu altéré, non point dans sa nature, mais dans la forme de plusieurs mots languedociens.

Un autre tarif, élaboré en 1608, après la confirmation de la propriété du péage, n'est que la traduction française du texte de 1324 ; il a été imprimé en 1717, en forme de placard in-folio, et porte en tête les armes de France.

(1) *Nemausa*, t. I^{er}, p. 322.

(2) *Archives départementales du Gard*, H., 30.

Nous publions d'abord le texte languedocien du xiv^e siècle, laissant aux philologues le soin d'apprécier les richesses qu'il peut contenir, et comme nous ne voulons pas le surcharger de notes, nous donnerons après, comme traduction, le texte français de 1608.

Les Coutumes de St-Gilles, publiées par le savant archiviste M. Alexandre de Lamothe, ne donnent aucun renseignement sur les droits de péage. Nous y lisons seulement ce qui suit :

« De leudis et pedagiis :

« Decima septima demanda, sur laquala a estat dit : que sy lo d. abbat avia ren fach, ou empausat de novel sur los d. peages et partanages, que tot seria et es revocas et reduit al premier et degut estat (1).... »

Le 22 avril 1732, un arrêt du Conseil d'État du Roi, supprimait le péage du port de Saint-Gilles et tous les droits perçus sur l'étendue du territoire de cette ville.

C'est le dernier document que nous avons trouvé, sur cette matière, dans les *Archives départementales*.

PROSPER FALGAIROLLE.

(1) *Mémoires de la Société scientifique et littéraire d'Alais*, t. IV, p. 180.

SAINT-GILLE

Sencec lo peaige de Saint Gille.

1. Premièrement, tota specia (1 dona per carga que ez trez quintaulx 5 s. tz
2. Item, tota aultré mercaderie en balas dona per cascune bala 4 d. t.
3. Item, cascuna carga de sera (2) dona 2 s. t.
4. Item, tota generacion de peys (3), ou de car salade dona lo 25 c.
5. Item de fromaiges salllatz semblablement lo.. 25 c.
6. Item, tota fusta, excepta de radelz et de navilis noys, dona lo 5 c.
7. Item, tot navily noy la preméyre vez ou une vez, tant solament, dona 5 s. t.
8. Et dona doux ramas las meilhors.
9. Item tot aubre de quinta nacion que sie de navegy ou de navely, dona a la premiere vez 5. s. t.
10. Exceptat aubre de nau, que dona millesolz, ou 50 l. t.
11. Item totz radelz donnont trez traux que las dos son devez de foras et la ter del miech luoc, et toutes las ramas (4).
12. Item, tota generacion de poysson fres de la grand forma, comma ton, esturion, emperador, delphin, et ainsy dez autres, dona 1 d. t.
13. Item, toute fusta que porta poma, orangee, cictrons lymons, dona per cascuna vez et asint de tota poma, exceptat de migranea per douz xii^a (5) dona 1 d. t.
14. Item tota fusta que porta vaysselle de terrc, coma olas, péchiers, et aisint de tota semblabla causa dona per cascuna fusta trez pessas, la premieyra es de las plus

(1) Epicerie.

(2) Cire.

(3) Poisson.

(4) On doit lire : Item, tous radeaux donnent trois pièces, savoir ; les deux qui sont dehors et la pièce du milieu, et toutes les rames.

(5) Douze douzaines.

grandas, et la secondo ez de las mechanas, la tersa nom es de las majorn, me de las menors, mays justa l'arbitrii del portanier

15. Item, tota feramenta per cascun quintal dona. 1 d. t. et aisin de tota specia de metailh.

16. Item, de amelas, ris menudes, dona per cascuna bala..... 4 d. t.

17. Item, per oly per cascuna saumada, dona.... 12 d.

18. Item, de casolh, mostarda, eruga, grez (1), rusca (2), et aisin de totas las semblabla causas dona per quintal..... 1 d. t.

19. Item, de pelz de guans, de vertz de gris et desturoolz, et ainsin de tota semblabla causa dona per carga... 5 s. t.

20. Item, de molas de molins et de barbiers, per cascuna..... 1 d. t.

21. Item, de peyra crue (3) dona per pessa, un poucher.

22. Item, tota barca que vin ou vinaigre porta, dona de doz vaisselz une emyna del melhor, justa la discrétion delz seuhors

23. Item, de figas per cascun sportun dona..... 2 d. t.

24. Item, d'avelanas per cascun quintal dona..... 2 d.

25. Item, de sebas, d'ailhs, se dona per xua que sye mesclade ou en fony (4)..... 2 d. t.

26. Item, de furas (5) dona per cascuna..... 1 d. t.

27. Item, de pega dona per quintal..... 2 d. t.

28. Item tout home. tota femna de aultra nacion de pays, comma pagans, eregins, jusuyoyz, sarrazins, et ainsin de totas semblablas devon 6 s. t.

29. Item, per cascuna douzena de banastas dona.. 12 d. t.

30. Item, de banastas per douzeua..... 12 d. t.

31. Item, de cabasses grans pér cascune lyasse. 2 d. t.

32. Item del panez (6) per cascune lyasse.... 2 d. t.

33. Item, de cordes grandes pour lyasse..... 2 d. t.

34. Item, de las petitas per lyasse..... 2 d. t.

(1) Tartre.

(2) Ecorce de chêne.

(3) Propre à aiguiser.

(4) Dérivé peut-être de *Fonde* et *Fondeque*, bazar ou entrepôt, d'après La Corne de Sainte-Palaye t. VI, p. 253, 254.

(5) Furet.

(6) Papiers.

35. Item, de bestias bocquunas, rossacines, ou egues (1), azes, rossins, dona per cascuna..... 12 d. t.
36. Item de motons, de fedes, per cascun..... 1. d. t.
37. Item, per saumadas de conilz (2), de las perdrises et de tous aultres auceiz, dona per saumada, justa la providencia del portanier..... 2 d.
38. Item, de faysan, per cascun 2 d.
39. Item, de falcons, et de totz autres auceiz cassans, exceptat esparvier, dona per cascun..... 2 d. t.
40. Item, de cuers de buos egatins, per cascun. 1 d. t. (3).

(1) Juments.

(2) Lapins.

(3) *Archives départementales du Gard. G., 1224.*

II

LE PÉAGE DE SAINT-GILLES

EN LA PROVINCE DE LANGUEDOC (1).

Qui.... sera levé et perçu à la forme du règlement fait par Sa Majesté, le 23 septembre 1608, et suivant la sentence donnée provisionnellement par Messieurs les commissaires députés par sa dite Majesté, pour le règlement des dits péages, le long de la rivière du Rhône, ainsi que si-après est contenu :

1. Sçavoir, pour chacune charge ou sommée qu'on appelle d'Epicerie pesant quatre quintaux, cinq sols.

2. Pour balle de toute autre marchandise emballée, quatre deniers.

3. Pour charge de cire, deux sols.

4. Pour toute sorte génération ou nature de poisson salé, ou chair salée, la vingt-cinquième partie, revenant à quatre pour cent.

5. Pour fromage salé de même qualité, quatre pour cent.

6. Pour douzaine d'ais ou post grandes de noyer, trois sols.

Pour douzaine de moienes ais noyer, deux sols.

Pour douzaine d'ais de sapin grandes et fortes, un sol.

Pour douzaine d'ais de sapin des foibles et minces, six deniers.

7-8. Pour toute barque, ou bateau neuf, grand ou petit la première fois seulement qu'il passe, y compris les rames et tout l'attirail, six sols.

9. Pour tout arbre de bateau, grant ou petit, de quelle région ou païs qu'il soit, la première fois qu'il passe, 5 sols.

10. Pour tout arbre de grand navire de mer ou galère, de la grand forme, cent sols.

11. Tout radeau complet, sans distinguer ni séparer, ou

(1) A cette époque (1608), le chapitre percevait la moitié des droits, Messire Pierre d'Esparbès Lussan grand prieur de Saint-Gilles un quart, Messire Barthélemy de Chaumont abbé, l'autre quart.

mettre à part les ais qu'ils appellent post, et y comprenant les rames, payera trois livres dix sols tournois.

12. Pour chacune pièce de poisson de la grande taille ou forme, comme thon, esturion, dauphin, empereur, et tels autres pour pièce, un denier.

13. Pour toute barque ou batteau chargé de pommes, oranges, citrons, limons et autres fruits, excepté la migraine qui ne doit rien, sera payé pour grosse, sçavoir douze douzaines, six deniers.

14. Pour toute barque ou batteau chargé de vaisselle de terre sera payé trois pièces de la dite vaisselle, sçavoir la première la grande forme, la seconde de la moyenne et la troisième des moindres.

15. Pour quintal de fer ou ferraille, un denier.

Pour toute sorte de métal excepté l'or, l'argent qui ne doivent rien, pour quintal, un denier.

16. Pour balle d'amandes, ris menus, quatre deniers.

17. Pour charge d'huile, un sol.

18. Pour quintal de moutarde, lie sèche qu'ils appellent grêze, ruche d'arbres, un denier.

19. Pour charge de paux à faire gans, cinq sols.

Pour charge de vers de gris, cinq sols.

20. Pour chacune meule de moulin ou de barbier, un denier.

21. Pour chacune pierre gueux propre à éguiser et affiler, deux deniers.

22. Pour barque ou batteau chargé de vin ou vinaigae, une urne, valant un barral, du dit vin ou vinaigre.

23. Pour chaque grand cabas ou sportun de figues, deux deniers.

24. Pour quintal de noix, avelaines, ou grosses noysettes, deux deniers.

25. Pour douzaine de rez ou tresses d'oignon ovaux, deux deniers.

26. Pour chaque fure ou furon de chasse, un denier.

27. Pour quintal de poix a poisser, deux deniers.

28. Pour homme ou femme étrangers étans payens, juifs, sarrasins et telle sorte de gens, cinq sols.

29. Pour douzaine de banaste ou banaston, douze deniers.

30-31. Pour liasse de grand cabas, deux deniers.

T. XXV, 1^{er} Décembre 1898.

35

32. Pour liasse de paniers, deux deniers.
33. Pour liasse de grandes cordes de jong, deux deniers.
34. Pour liasse de petites cordes, un denier.
35. Pour chacune bête, soit bœufs, chevaux, juments, mullets, mulles, ou asnes, douze deniers.
36. Pour chaque mouton ou brebis, un denier.
37. Pour charge de lapins, perdrix, et autre gibier, deux deniers.
- 38-39. Pour chacun faisan et autres oyseaux de chasse, excepté l'esparvier, deux deniers.
40. Pour chacun cuir de bœufs, chevaux et juments, un denier.

Tout ce que dessus sera levé par manière de provision, attendant plus ample règlement, soit général, soit particulier, qui pourra être fait cy-après par S. M.

Extrait tiré des registres de Messieurs les commissaires à Aiguesmortes, le 28 juillet 1610, VIANES, greffier, signé.

Collationné sur l'extrait remis au greffe de l'intendance de Languedoc, en exécution de l'arrêt du conseil, du 24 avril 1717, SIRIÉ, signé. (1).

(1) *Archives départ. du Gard. — Même liasse.*

NOEL !

Noël ! Noël ! La nuit s'avance,
L'étoile sainte brille au ciel ;
Partout c'est un cri d'espérance,
Bientôt minuit ! Noël ! Noël !

.... Dans sa mansarde solitaire, près d'un feu à demi éteint, à la lueur de sa lampe fumeuse, l'écrivain penché sur sa tâche, fait sans relâche courir sa plume, vite, aussi vite que le lui permettent ses doigts que le froid engourdit.

Travaille ! Travaille ! Pauvre ilote de la pensée ! Fais jaillir de ton cerveau l'idée neuve qui transformera l'obscur écrivain d'aujourd'hui en l'homme célèbre de demain.

Alors, chacun te fêtera ; les heureux et les puissants du monde brigueront tes visites et se disputeront ta présence : O puissance du génie ! O gloire, de quels rayons tu enveloppes ceux que tu couronnes de ton auréole ! Route presque toujours abrupte et difficile de la renommée, combien ont glissé sur tes pentes, où sont morts de lassitude en chemin. Mais, quelle ivresse ne saisit point les courageux et les prédestinés qui peuvent parvenir jusqu'à tes sommets lumineux !

.... Ciel ! La lampe va s'éteindre ... Quitte ton travail pour l'alimenter avec tes dernières gouttes d'huile. Ne faut-il pas que demain ton ouvrage soit achevé ? Le journal ne t'attendra point pour paraître, et sa rétribution quelque minime qu'elle soit, t'est nécessaire, tu le sais pauvre homme, ne fût-ce que pour payer ton misérable gîte.... O triste et implacable réalité ! Gloire ! Gloire immortelle, que tu es loin encore !

.... Vite ! Vite ! A l'ouvrage ! De ce feuilleton sans importance, peut dépendre ton avenir ! Transforme l'intrigue

banale : imprime à ce récit toujours si ordinaire l'incontestable empreinte du talent.

.... La plume t'échappe des mains. Tes doigts glacés se refusent à la manier plus longtemps. Courage ! Courage ! Qui sait ? Tu touches au but, peut-être. La voie de la fortune et des honneurs va s'ouvrir devant toi, mais il faut percer le rocher qui t'en sépare : Courage ! Tu l'as ébranlé, tu l'ébranles encore. Ne sens-tu pas qu'il tremble sur sa base ? Quelques coups de pic, et tu vas le faire rouler à tes pieds. Allons, un suprême effort, et bientôt tes débris te formeront un pedestal !

.... Quoi ! Tu t'arrêtes de nouveau : L'inspiration t'a abandonnée.... Avec désespoir, tu presses dans tes mains, ta tête brûlante de fièvre et vide de pensées. Courage ! La mine d'or ne peut-être épuisée ; il y a si peu de temps que tu l'exploites. Retrouve le filon, écrivain, et poursuis ton œuvre !

.....

« Étendue à l'ombre des lataniers, effeuillant des fleurs de nancleas, c'est ainsi que tu as laissé ton héroïne. Viens la retrouver dans cet Eden du Bengale, où la gigantesque végétation équatoriale est à peine suffisante pour tamiser les flots de lumière dont le soleil d'Orient baigne cette terre privilégiée.

A travers le feuillage découpé des palmiers, l'on aperçoit un ciel plus éblouissant que le ciel d'Italie. Des nuées de bengalis peuplent les branches touffues des baobabs, et les oiseaux mouches, ces petites fleurs vivantes, voltigent parmi les fougères arborescentes, ou disparaissent entièrement dans le calice des azalées. »

.....

.... Tu t'interromps encore ? Pour arriver, il faut plus d'ardeur à l'ouvrage : Lutter ! Lutter toujours, jusqu'à ce que le but soit atteint.

Lutter, hélas, contre le découragement, qui, trop souvent vient envahir ton âme ; lutter contre le froid qui engourdit ton corps.

.... Au dehors, le givre est venu recouvrir les volets vermoulus de la fenêtre, et le vent entre à présent librement dans la pièce, par la porte disjointe et le toit dégradé C'est en vain que tu souffles sur les charbons presque entièrement consumés, que, parmi les cendres, il reste encore dans l'âtre ; ils ont donné toute la chaleur dont ils étaient capables, maintenant, leurs rares étincelles ne peuvent plus produire aucune flamme.

Que faire ! Cherche dans la fiction l'oubli de la réalité. — Hélas, comment composer, quand un frisson mortel secoue tout votre être ? Comment évoquer la radieuse apparition qui se joue dans les massifs d'ébéniers au bord du Gange, quand vous êtes parvenu à ce degré d'insensibilité où le froid paralyse toutes vos facultés.....

.... Des rues monte dans l'air une rumeur sourde, un murmure confus de voix, tandis que retentit le joyeux carillon des cloches qui se répondent d'église en église, confondant leur hymne d'allégresse.

Va te mêler à la foule joyeuse, écrivain, va, et peut-être ce contact t'aidera à dissiper les sombres préoccupations qui te viennent assaillir de toutes parts. La marche fera de nouveau circuler le sang dans tes veines, et l'air frais de la nuit rafraîchira ta tête endolorie. Va ! Suis le flot humain qui t'entraîne. Engage-toi avec lui sur les grandes voies brillamment éclairés ! Eh quoi ! Tes jambes fléchissent ? C'est la faim qui maintenant t'aiguillonne.

Courage et patience, pauvre hère, ! La nuit est à moitié achevée et c'est à peine, tu le sais, s'il te reste de quoi subvenir à tes repas du lendemain. Réfrène cette faim malencontreuse ! Suis, te dis-je la foule ; gravis avec elle les degrés de l'église.

.... Sur la porte du temple, le bruit houleux a cessé, et, troublant seule le silence recueilli qui règne sous les grandes voûtes, une voix d'homme entonne l'hymne solennel de la Nativité.

Sur l'autel inondé de lumières, voilé par des nuages d'encens, le prêtre célèbre les saints mystères, tandis que les cloches sonnant à toute volée se mêlent aux sons prolongés de l'orgue qui soutient la voix humaine répétant aux fidèles :

Minuit, chrétiens, c'est l'heure solennelle
Où l'homme-Dieu descendit jusqu'à nous.

.... Appuyé contre un pilier, dans une immobilité rigide que fais-tu, écrivain, devant cette scène vieille de dix-huit siècles, et que les ans n'ont pu effacer ni vieillir ! Tu songes ou tu pries ?....

.... An dehors, par la porte entr'ouverte, l'on aperçoit le ciel maintenant clair et étoilé. Elles sont là toujours se-reines et immobiles, ces étoiles, témoins muets du grand mystère. Tu es là parmi elles, étoile divine et mystérieuse qui guidas les Mages à travers l'Asie jusqu'au pied d'un berceau. O poëme véritable ! Quelle plume saurait te retracer ?.... Cette idée si vainement cherchée, cette épopée insaisissable, écrivain, en voilà le texte. Laisse maintenant libre cours à ton religieux enthousiasme !.... Mais quel génie humain saurait rendre en des accents dignes de son sujet, cette naissance miraculeuse, et cette accumulation de merveilles.

.... O prodige ! Une puissante inspiration t'anime. La Muse t'a soudain comblé de tous ses dons ; la poésie n'a plus de secrets ni de rigueurs pour toi, et la rime suit la pensée !.... Chants lyriques et dignes des immortels poètes qui enfantèrent la Jérusalem et la Divine Comédie ! Vision enchanteresse, es-tu vraiment l'éclosion du génie ? Oh ! N'es-tu point un rêve ?....

.... Non ! Non ! Ecrivain, ne crains pas le réveil ! Car il n'y aura qu'un pas de ta vision dernière à l'éternel sommeil.

MARIE DE PARSEVAL.

EN VACANCES

J'avais pris envers notre zélé directeur un engagement qui me semblait facile à remplir. Je l'avais accepté volontiers : la tâche me paraissait douce de vous entretenir d'une institution qui mérite toutes les sympathies comme toutes les louanges, et pour laquelle je me sens une tendresse, qui, pendant quatorze ans, fut quasi paternelle.

Ma promesse a été divulguée par la mention suivante sur la couverture : « Aux prochains numéros :..... *La Chambre Musicale*, PAUL CLAUZEL..... »

Il y a longtemps. Cette annonce, qui remonte au 1^{er} octobre 1897, s'est, depuis, exactement renouvelée chaque mois, me rappelant inutilement ma parole, que je n'oubliais pas, me notifiant une sorte de mise en demeure toujours inefficace.

Je ne me flattais pas que cet avis pût contribuer, du moins par le nom de l'auteur, à gagner l'abonné, ni que mon silence fût susceptible de causer quelque désillusion au lecteur ordinaire. Et je me laissais aller au train accoutumé de mes occupations journalières, quand un fait significatif est venu tout à coup secouer ma répréhensible indolence. La direction, lasse d'un débiteur, sinon récalcitrant ou malheureux, négligent du moins au-delà de toute mesure, a biffé le morceau sur le numéro du 1^{er} août dernier. Mon amour-propre ne saurait accepter cette

remise, et mon cœur saignerait s'il me fallait renoncer à rendre l'hommage qui lui est dû à une œuvre aussi méritoire qu'utile. Je viens donc confirmer ma promesse en m'excusant de mes retards et solliciter un dernier délai nécessaire pour m'acquitter comme il convient.

J'avais, en partant pour les vacances, formé la résolution de consacrer à ce travail quelques heures de mes loisirs. J'avais, dans ce but, emporté quelques notes brèves. Je reviens sans une ligne de plus. Qu'il me jette la pierre, celui qui, durant ces rapides jours de congé, n'a pas tout sacrifié au besoin de reposer l'esprit et de revivifier le corps.

Soyez indulgent, cher lecteur, et, en attendant le reste, prenez ceci comme gage de ma bonne volonté : ni novation, ni à-compte, mais simple hors d'œuvre. Puisse-t-il vous mettre en goût !

Avez-vous souvenance de ce gascon (les *Cadets* viennent de remettre la GASCogne en honneur) que le chansonnier faisait se lamenter à peu près ainsi ? « J'ai soixante ans...et je n'ai pas vu Carcassonne. » Il ne voulait pas mourir et cependant il mourut sans avoir vu Carcassonne.

Je n'en suis pas tout-à-fait là ; mais j'avoue humblement, si c'est un crime ou une tare, que je suis casanier. A mon âge, qui est déjà loin de la jeunesse, j'ai bien voyagé ; mais, il y a quelques semaines, malgré des velléités assez sérieuses et réitérées, malgré force résolutions avortées, je n'étais jamais sorti de France, jamais je n'avais eu à me munir d'un passe-port, jamais je n'avais franchi la frontière,

Cette année, la tarentule de la curiosité, de l'extranéité, m'a piqué plus profondément. Ce que j'ai dans les veines de sang tarasconnais (car j'en ai)

s'est mis à bouillir. L'exemple de Tartarin, mon ancêtre, me poussant ainsi que le souvenir de ses *Aventures prodigieuses*, la Suisse m'a invinciblement attiré et conquis.

Mais, en vieux rat méfiant, j'ai voulu m'éloigner le moins possible de ma retraite, afin de me sentir là-haut moins dépaysé et de pouvoir, au besoin, regagner plus vite mon logis.

Renseignements pris, les amis, les guides, les cartes consultées, j'ai jeté mon dévolu sur les Alpes valaisannes. Presque autant que la Savoie, c'est encore la France. Et, dans le Valais, c'est Salvan que j'ai choisi pour l'honorer spécialement de ma présence, Salvan, la station de montagne la plus proche d'un chemin de fer..... et de chez moi, le centre et la route de nombreuses excursions, au goût de chacun, périlleuses ou difficiles, commodés ou sans danger.

Nous voilà partis. Je dis : nous ; car, vous le devinez, je ne me serais pas hasardé seul dans cette lointaine expédition.

Tout concourt à rendre la fuite désirable. Nîmes se dépeuple. Le soleil darde. L'eau manque. La poussière étouffe.

Première halte : Grenoble, le matin. On a une impression inattendue de vive fraîcheur. C'est désagréable. Déjà ! Faudrait-il sitôt regretter la canicule du Midi et sa température constante de fusion ? Les montagnes suintent l'humidité. Le ciel est gris..... et maussade. Et le poète a pu dire que le nôtre était monotone à force d'être pur. Le *Déraciné* de la plaine souffrira-t-il à ce point et va-t-il courir de tels dangers de sa transplantation ? Aperçu et noté, à titre d'encouragement, quelques Nimois dans le train.

Chambéry ! La pluie, qui menaçait, commence à tomber. Elle tombe même dru.

Aix-les-Bains ! Pluie persistante. Les nuages, de plus en plus épais, sont de plus en plus bas et enveloppants. Des ondées intermittentes et peu espacées font rage. C'est glacial si près de notre canicule. C'est triste si peu loin de l'azur immaculé de notre horizon. Les baigneurs sont remisés. Les touristes sont vainement en quête d'un abri convenable.

Les villes d'eaux veulent le soleil.

Parmi les courageux rencontrés sous l'averse ou pendant une courte éclaircie, quelques Nimois encore, un peu de notre Esplanade ou de nos Boulevards.

Essayons d'échapper à ce déluge. A mesure que nous fuions, nous trouvons un ciel plus serein. Bientôt le soleil se dépouille de ses nuages ; il reparaît radieux, non brûlant. Les belles montagnes de la Savoie courent au-devant de nous et nous saluent au passage leur verdoyante et superbe majesté. Nous traversons rapidement les fraîches et profondes Gorges du Fier.

Annecy se remet à neuf et s'embellit à la moderne pour conquérir les touristes.

Son lac, plus coquet que grandiose, d'une poésie plutôt triste, d'une pureté incomparable, est plus vert que jamais. Nous en faisons le tour obligatoire, toujours avec des compatriotes inopinément rencontrés. Nous allons mollement sans brise, délicieusement enveloppés d'une tiède chaleur, doucement bercés par les barcarolles habituelles des ordinaires chanteurs et guitaristes italiens. Mais, au retour, grand Dieu, quelle furie ! Nous sommes vivement assaillis par un vent du nord impétueux et froid. Il s'élève sans crier gare, souffle à outrance et balaye le pont. Il est de force à rendre jaloux le Mistral de nos garrigues et de la Provence, et de taille à vaincre le

plus vigoureux qui ait jamais fait danser les cailloux de la Crau.

Par bonheur, il ne règne que sur l'eau. Nous abordons ; nous en sommes débarrassés.

Sous un magnifique soleil couchant le train qui nous emporte serpente dans la montagne sur des courbes sinueuses, avec une sorte de roulis lent et moëlleux. Par des rampes raides ou des pentes rapides, il halète ou se précipite.

Annemasse, zone neutre ! Envahissement du cosmopolitisme le plus divers et le plus effréné.

La nuit est venue doucement, nuit calme, mais obscure, sans lune et sans étoiles. Au loin, scintillent les mille feux d'une grande ville, Lausanne.

Ici, Evian ! « Pauvres gens (disent les curieux de « vant la gare), qui vont se casser le nez partout. « Tout est plein ? » Nous tentons la fortune (il n'y a pas moyen de faire autrement) et vérifions vite ce fâcheux présage.

Ah ! quel plaisir... de voyager !

Le premier hôtelier que nous implorons nous répond avec une bienveillance satisfaite que chez lui tout est occupé. Il ne lui reste rien de libre, rien, qu'un appartement retenu par un colonel qui vient en famille pour sa saison annuelle. Nous parlentons. Nous ne faisons que passer. Une nuit nous suffira. Le colonel n'est pas arrivé. Il n'arrive pas. Il n'est pas signalé. Il n'arrivera pas : notre train était le dernier. L'hôtelier paraît faiblir. Nous envahissons l'appartement du colonel. Demain, quand l'ennemi se présentera, nous aurons déguerpi.

Bonsoir, mon colonel.

Le lendemain, dès que nous nous sommes mis en état de céder la place (le colonel télégraphie qu'il a, hier, manqué le chemin de fer et qu'il accourt),

nous faisons une matinale promenade au bord du lac. Ce lac le plus bleu a sa parure des beaux jours, sillonné par toute une flottille, grands et confortables bateaux, barques légères et coquettes.

Chaque pas nous ménage une joyeuse surprise, nombre de visages connus, une foule de compatriotes, des groupes d'amis, une vraie colonie nimoise. Décidément il est difficile de se dépayser. Que de santés que l'on ne soupçonnait pas délabrées à ce point !

Tel est l'encombrement que des baigneurs d'Evian, qui cependant avaient pris toutes leurs dispositions, n'ont pu se loger encore dans la ville. Ils sont, en attendant les places promises, sur la rive opposée, obligés de venir chaque jour, par la traversée du reste facile du lac, pour suivre leur traitement. Le malheur d'autrui rend le nôtre plus supportable.

Nous quittons, selon notre itinéraire, ce séjour à la fois tant et si peu hospitalier.

Saint - Gingolph ! Ville mixte, mi - française, mi-suisse, disent les guides. Rien autre ne vous avertit que vous touchez à vos limites.

La frontière ?..... Nous l'avons dépassée ? Où ? Quand ? Aucun signe extérieur, aucun ouvrage militaire, rien, pas même une pulsation plus vive du cœur, ne m'a prévenu que nous quittons la terre de France. La frontière n'est-elle qu'une ligne idéale, conventionnelle ? Serais-je à ce point libre-échangiste ou internationaliste ? Il n'est donc pas plus pénible que cela de s'expatrier..... pour un temps ? J'imagine qu'un peu plus au nord ou au sud ce doit être autre chose.

Le Bouveret ! Douane suisse, pas méchante, pas

indiscrète, à peine curieuse. Il ne faut pas rebuter l'étranger qui draine par ici l'aisance et la fortune.

Pour vous épargner les regrets, vous conserver le souvenir et donner l'illusion de la patrie qui s'éloigne, on vous laisse dans le même train, les mêmes wagons P.-L.M. Mais, à Saint-Maurice, sice n'est pas un brusque changement de décor, on s'aperçoit qu'insensiblement les montagnes ont grandi : elles sont plus boisées et plus vertes ; les eaux qui en descendent sont plus nombreuses, plus larges et plus rapides. Et subitement apparaissent figuration et accessoires nouveaux.

Ce n'est plus l'antique bicorné de notre Pandore. Un géant magnifique (comme une sentinelle avancée), dans un costume compliqué mais tout reluisant, est planté devant la gare, ainsi que tout bon gendarme. Cela donne la vision de quelqu'un des plus beaux de nos anciens Cent-Gardes ressuscité. Des soldats suisses, avec leur casque à double petite visière, s'agitent en tous sens. Toutes les langues de la Tour de Babel se croisent et se mêlent, sans étouffer heureusement le français le plus pur dans son plus doux accent.

Arrive le train qui doit nous emporter : J. S. (Jura-Simplon). Ces deux lettres ne permettent plus l'erreur et vous affirment que vous êtes désormais en la possession de nos voisins. Il paraît, ce convoi, une masse énorme dans sa longue suite d'immenses et lourds wagons, bien faits pour laisser voir le paysage, avec leurs promenoirs, leurs larges et hautes ouvertures : roulottes luxueuses à l'usage des touristes, avec de larges filets superposés pour les paquets légers et peu encombrants, croit le Français discret, pour tous les sacs les plus gonflés et les plus volumineux bagages, au gré de l'anglais

sans gêne. L'insulaire égoïste ne se contente même pas d'empiler sur les filets jusqu'à la voûte ; il étale sur les banquettes. Tandis que vous cherchez à vous caser, supposant que ces lourdes valises gardent les places de voyageurs qui vont revenir, l'Anglais, sans vergogne, son Bædecker en main, indique à son compagnon les curiosités de la route.

« Pissevache, cascade de Pissevache ! » clame-t-il.

A peine sommes-nous à peu près installés pour notre petit parcours que le train stoppe à la station de *Vernayaz-Salvan*.

C'est bien Vernayaz ; mais ce n'est pas Salvan : Salvan est là-haut, au sommet de cette montagne, nous dit-on, à 6 kilomètres de distance, ou plutôt à 1 heure 1/2 de marche ; une cinquantaine de lacets à franchir sous bois, 950 mètres à gravir. Et le soleil déjà décline.

Nous demandons un équipage convenable. On n'aperçoit qu'une rangée de petites voitures découvertes, basses et courtes, à une seule bête. Elles sont sur ressorts, juste assez pour qu'on les dise suspendues, point trop de crainte de la casse. Des brancards droits, épais, serrés dans un harnachement aux courroies multiples et résistantes les assujettissent fortement à l'animal, de façon que le véhicule fasse pour ainsi dire corps avec l'attelage pour éviter balottements et secousses dangereux, fatigants ou désagréables.

— C'est 10 francs, Monsieur. — Bien ! »

Il y a deux banquettes. Nous nous apprêtons à nous en accommoder tous les quatre : le cocher conduit le mulet par la bride.

« Une voiture ne peut monter que deux personnes. — Ah ! Et les bagages ? — Ce char vous les portera : 6 francs. — Alors, c'est 26 francs en tout ? — Et les pourboires. — Entendu ! »

Et l'on grimpe, on grimpe, on grimpe toujours. On halète rien qu'à voir la raideur de la rampe. On sue rien qu'à voir peiner l'attelage et le cocher. Nous savons qu'il y en a ainsi pour quatre-vingt-dix minutes environ. Nous comptons attentivement les lacets. Nous consultons à la dérobée notre montre. Et l'on prend forcément patience à mesurer exactement le temps et le chemin. On se rassure à constater la solidité des bêtes et leur prudence éprouvées pour le moins autant que celles des conducteurs. Elles rasant sans dévier et sans broncher la montagne et se cognent plutôt le front au tournant du rocher que de couper court au risque de côtoyer le précipice. Elles ne manquent surtout pas les repos habituels.

Tout à coup la quiétude progressive s'effarouche et hésite. La crainte reparait. Une voiture chargée de voyageurs descend, que nous allons rencontrer sur cette pente étroite. Les deux attelages sont proches. Ils croisent lentement et avec grande précautions jusqu'au moyeu des roues ; mais là, c'est l'arrêt ou le choc inévitable. Quand ils sont comme emboîtés, il faut soulever l'un des véhicules pour parfaire le passage périlleux. C'est le nôtre qui quitte terre pendant quelques secondes. Nous sommes du côté montagne (chacun sur sa droite, selon les règlements habituels), et ne risquons pas la chute profonde. J'en éprouve un intime contentement. Serait-ce de l'atavisme, ô Tarbarin ?

Mais pour descendre, quand nous partirons (prévision toute naturelle et peu souriante), nous serons du côté ravin. — Nous descendrons à pied. — Es-tu content, mon prudent aïeul ?

Du reste, c'est ainsi, paraît-il, que font tous ceux qui ont leurs jambes : *pedibusse cum jambisse*. La route est ombragée, agréable et peu pénible à la des-

cente. La sûreté des bêtes est telle cependant (nous l'avons vérifié plus tard) qu'elles descendent paisiblement, même la nuit, sans lanterne et sans accident.

La limite du temps fixé pour notre ascension approche enfin. Arrivent les derniers lacets. Ah ! voici le sommet de la montagne. Tandis que nous sortons de l'ombre des grands arbres qui nous a couverts jusqu'ici et que d'autres montagnes plus hautes surgissent à nos yeux, le chemin s'étend plus plat devant nous.

A droite, croule une immense avalanche noirâtre, qui, brusquement arrêtée dans sa chute, se tasse et s'écrase : un pic gigantesque, sans cesse grandissant avec l'exploitation de la carrière, de débris d'ardoise dont les faces polies miroitent, sous certain jour, comme un ruissellement d'humidité.

A gauche, se profilent les *roches moutonnées* avec leurs si curieuses *marmîtes glacières*. Elles ont ce nom parce qu'elles ont l'aspect d'un troupeau dont les bêtes tantôt cheminent en ordre régulier, tantôt se pressent, s'enchevêtrent et se culbutent, semblables aux vagues qui pointent, glissent, se poursuivent, se joignent et s'enroulent.

Quelques tours de roue, et nous apercevons émergeant d'une fraîche et riante vallée un clocher autour duquel s'est groupé Salvan.

Le clocher d'une église ! Nous en sommes tout réconfortés et tout joyeux, nous qui avons la préoccupation de ne trouver, là, ni église, ni prêtre.

C'est bientôt l'heure du souper : vraie fourmilière que la place où caquètent les hôtes en attendant de la cloche l'appel du cuisinier. En venant ici, je croyais m'isoler entre ciel et... neiges éternelles. Nous tombons dans le bruit et le mouvement d'une sorte de capitale.

Heureusement que notre logement était dès longtemps retenu ; sans cela, nous retrouvions les résistances voilées sous l'avenante courtoisie de l'hôtelier débordé, les tribulations mouvementées et les gênes provisoires des baigneurs d'Evian.

Le cosmopolitisme règne, ici, en maître ; mais les Suisses y sont en nombre. Salvan, est le coin des Alpes adopté par les Genevois. La proximité et la facilité relative des communications les y attirent, les familles surtout dont le chef, retenu par ses affaires, peut régulièrement venir passer le dimanche et les fêtes avec les siens. Aussi, comme il domine, par là, le verbe très haut et très sonore qui caractérise et dénonce le Genevois et surtout la Genevoise !

Un écrivain en renom, un Genévois, vient de consacrer son dernier ouvrage à célébrer sous des noms supposés, s'entend (il change *Salvan* en Vallanches, et ainsi de suite), Salvan et ses environs, ses excursions et ceux qui les premiers les tentèrent et les réussirent. Ce volume s'étale et court partout, dans les magasins et les salons du pays, en vente ou en lecture, le *Là-Haut* de M. *Edouard Rod*.

Nombreux aussi sont les Français, mais plus discrets assurément. Pour mieux se reconnaître, ils ont eu la patriotique idée de se décorer d'un grand nœud de ruban tricolore. Peut-être est-ce à cela, manifestation bien légitime et innocente, que nous devons la douce trêve si rigoureusement observée autour de nous d'un silence absolu sur l'affaire Dreyfus et tous ses appendices.

Pas l'ombre d'autres Nimois que nous, par exemple. Et nous nous sentirions complètement dépaysés, si le hasard intelligent d'un imprévu et heureux voisinage n'avait rapidement fait naître une cordiale

sympathie entre nous et de bons Français de Paris avec lesquels de communes amitiés ont rendu les relations plus faciles et plus suivies.

Quant aux Anglais, c'est toujours comme la muscade : on en trouve partout ; partout ils sont chez eux.

« Mademoiselle, un peu d'air, s'il vous plaît ! Un « peu d'air ! » Cette exclamation insistante et impérative avec un fort accent britannique part d'un groupe d'Anglaises, confinées dans un coin de la salle à manger et bien emmitouflées, à l'adresse de la femme de chambre qui ferme une fenêtre donnant courant d'air sur le dos de jeunes personnes. Celles-ci arrivent toutes suantes d'une lointaine excursion et désirent ne se point exposer à la bronchite. Il fallut rouvrir la fenêtre. Ce n'est là qu'un faible échantillon de l'aimable savoir-vivre de nos voisins et voisines d'Outre-Manche.

Je me garde de vanter le climat tempéré de cette station estivale : abritée des vents du Nord par les montagnes, elle est ainsi garantie contre les brusques variations de l'atmosphère, désagréables ou dangereuses, contre les refroidissements nocturnes trop sensibles ; l'affable politesse des indigènes envers les étrangers (c'est naturel, du reste : ils en profitent... honnêtement) ; la propreté, la régularité, l'adresse du service, sous une direction vigilante et discrète (je parle de ce que nous avons personnellement constaté), dans l'*Hôtel-Pension*, où l'étiquette de l'*Hôtel* est atténuée par la familiarité de la *Pension* ; les eaux si pures et si fraîches qu'elles convertiraient l'alcoolique le plus servent : on leur reproche bien certains méfaits physiologiques ; on les accuse de certains accidents corporels ou intellectuels ; on affirme aussi que seuls les indigènes y

seraient exposés par l'usage prolongé au moins jusqu'à la troisième génération.

Chut ! Si je vous présentais le tableau achevé, vous prendriez pour une réclame de commande ou pour un enthousiasme factice le récit spontané et le ressouvenir naturel d'un agréable et bienfaisant séjour.

Je ne saurais omettre cependant les traits qui donnent à ce coin des Alpes sa physionomie particulière.

Le calme de l'atmosphère, après les courses de la journée, dans cet air salubre et vivifiant, assure un sommeil réparateur. On le savoure avec délices pour se refaire des insomnies désolantes et fatigantes de nos étés. La nuit bonne paraît courte quand le réveil est apporté par la voix grave du pieux et matineux Angélus.

Bientôt perce un bruit d'abord indéfinissable, cri ou musique d'un singulier instrument, genre d'appel sur une sorte de trompette. C'est le chevrier communal qui rassemble le troupeau. En quelques minutes, des centaines de chèvres viennent l'entourer.

Le voilà parti vers les plus hautes montagnes où l'herbe est plus épaisse et plus fraîche, suivi docilement par toutes ces bêtes folâtres qui font joyeusement sonner leurs traditionnelles clochettes légèrement aplaties. Il est si habitué à leur obéissance et à leur docilité, qu'il ne prend nul souci de les compter, de les gourmander, de les rassembler. Il file en tête, sans avoir besoin de se retourner pour les appeler, sans le secours du chien fidèle et obligé de nos troupeaux pour activer les paresseuses qui traînent ou les gourmandes qui s'attachent aux buissons. Aucune, à ce qu'on assure, ne s'est jamais perdue.

C'est réjouissant de le voir, le soir, dévaler, d'un pied aussi sûr et aussi léger que les innombrables pattes qui le suivent, les pentes rapides, toujours en tête de son effectif au complet. Les clochettes, plus follement agitées des chèvres plus frétilantes, annoncent de loin le retour attendu et gaiement suivi des yeux par les curieux massés sur la place où doit avoir lieu la dislocation. Tous, les enfants d'abord, se précipitent pour distribuer les caresses et le pain à ces bêtes heureuses de se faire choyer. Chacune ensuite regagne, sans hésitation et sans erreur, son étable, et reçoit de sa maîtresse nouvelles caresses et pâtée, tandis qu'elle tend patiemment, aux mains qui les allègent et les vident, ses mamelles peu à peu depuis le matin plus lourdement goufflées.

Pendant ce temps, les travailleurs, pour se reposer des rudes labeurs du jour et se rafraîchir sous la nuit qui tombe doucement, arrivent à pas lents, en bras de chemise ou en blouse bleue, s'asseoir sur une longue poutre ronde qui s'allonge par terre près du vieux chalet du cordonnier, dont le marteau actif fait entendre sans cesse ses coups secs et précipités. On dirait une rangée d'oiseaux alignés sur leur perchoir. Rares et brèves sont les conversations; mais la fumée d'un tabac grossier s'active en petits éclairs et en vapeurs légères dans les pipes courtes et noires.

Le cordonnier est l'ouvrier le plus occupé de l'endroit, parce que le plus utile, vraiment indispensable. C'est chez lui une sollicitation ininterrompue de clients obligés. Ne vous avisez pas de négliger ses bons offices. Bien vite vous vous en repentiriez. Les clous rayés qu'il enfonce, du plus grand matin au soir le plus tardif, dans les semelles, sont moins pour les garantir que pour permettre les courses

en montagne, comme en forêt, comme en prairie. Sans eux, les rochers et les neiges sont aussi impraticables que les prés et les forêts. Sans eux, parmi les aiguilles de pins, les feuilles sèches, les pentes moussues ou gazonnées, il est impossible de grimper ; pour y descendre, sans eux, il faut renoncer à ses jambes et se laisser glisser, au risque de quelque mésaventure, quelque éraflure malséante, sur la partie la plus centrale et la plus rembourrée de notre individu.

La presse de la pratique, en la saison, ne permet pas au cordonnier de quitter son tabouret. Aussi, comme il est toujours là, ne trouve-t-on pas à sa porte, ainsi qu'à celle des autres marchands (car il y a des magasins à Salvan), le cordon de la cloche fixée extérieurement pour appeler le boulanger, le boucher, l'épicier et tout autre, qui, sans souci de l'indiscret ou du voleur inconnu, laisse sa maison ouverte et vaque tranquillement dehors à ses affaires, prend un peu de repos ou s'abandonne à un brin de causerie. Tandis que l'étranger ne distingue aucun son particulier, nul d'entre eux ne se méprend sur le timbre qui le somme. Il accourt pour servir le client, fort surpris, dans les premiers temps, après avoir trouvé la porte ouverte et constaté l'absence du patron, de sentir sur ses talons se hâter le marchand qui vient de la place, tandis qu'on le croit dans son logis suffisamment par lui, sinon étroitement, surveillé.

Aux pieds vos fortes chaussures clouées, votre bâton ferré à la main, vous entreprenez, non sans quelque émoi, vos promenades et vos excursions. Vos appréhensions naturelles se dissipent vite. Je ne vais pas jusqu'à dire, comme les détracteurs frondeurs ou blasés, que la Suisse actuelle est un vaste trucage.

On a bien imprimé, ces jours-ci, que ses clochettes caractéristiques, et dont elle fait un usage exclusif, se fabriquaient à Carpentras, qui, du reste, fournirait de *sonnaïlles*, non-seulement la Suisse latine, mais encore toute la Provence... et la Catalogne... et l'Italie... et l'Amérique, le Texas, le Mexique, la République Argentine ? Mais cet ouvrier, de Carpentras, qui se vante, ainsi que le conte l'écrivain, doit être quelque Normand ou quelque Gascon égaré sur les confins de la Provence, dans le voisinage et presque dans l'atmosphère de la Cannebière.

Il faut néanmoins répéter que la vigilance ingénieuse de l'homme et l'intérêt de ses habitants rendent ces contrées tous les jours plus praticables. A moins d'être un alpiniste féroce, on ne se plaint pas des facilités qui la font progressivement et sans cesse plus accessible, jusqu'aux extrémités qu'il plaira à la nature de garder inviolables et aux dangers qu'elle ne permettra jamais, même au Roi de la Création, si fier et si présomptueux, si habile et si tenace soit-il, sinon d'atténuer, du moins de vaincre et de supprimer entièrement.

Commencez par les prairies pour vous aguerrir et graduellement vous entraîner.

Des chemins insoupçonnés conduisent dans tous les sens et comme à votre insu vos pas doucement captivés, sans qu'une fondrière, un ruisseau, un fossé vous surprenne ou vous arrête. L'herbe haute les dissimule ; une passerelle prévenante, un pontceau discret les traverse. Pas le moindre saut : une disposition artificieuse du terrain, de petits degrés utilement arrangés vous en évitent jusqu'à la préoccupation.

Puis, dans la forêt la plus épaisse, vous ne trouverez pas un coin, si fourré soit-il, si propice au

recueillement, où vous puissiez perdre votre route en dehors de sentiers rebattus.

Pas un mur ne vous coupera la vue ou la marche que vous n'y découvriez un passage ménagé parmi ses pierres disjointes ou disposées en escalier à votre intention.

Tout rocher, si rude et si escarpé qu'il apparaisse à distance, vous invite à l'escalade, plus ou moins commode mais toujours possible, avec les entailles et surtout les cavités qui sollicitent et assurent vos pas. A l'usage des touristes, le pic du carrier les a dessinées peut-être. Les pieds obstinés des premiers excursionnistes les ont d'abord tracées ; et insensiblement les accentuent les efforts et le poids de ceux qui, chaque jour plus nombreux, imitent leurs audacieux devanciers.

Cela est supportable, agréable même pour les novices.

Ceci est plus grave.

La solitude qui vous semble la plus inviolée et que vous souhaitez la plus discrète, le rocher qui vous paraît le plus abrut et le plus réfractaire aux accommodements industriels, réservent une déception à vos désirs de retraite, à votre soif de recueillement. Eux aussi ont été pénétrés par la civilisation. Soudain frappe vos yeux étonnés une boîte aux lettres toute brillante sous sa couleur et son vernis rafraîchis avec l'indication de la levée prochaine.

Perchés sur un *sex* (*rocher*), vous contemplez la vue magnifique des gorges profondes et vertigineuses ; vous vous avancez prudemment sur la pointe et jusqu'aux bords pour plonger votre regard et vous admirez avec saisissement le torrent qui se précipite avec fracas, rongéant les rochers et roulant des blocs de pierres, à quelques centaines de mètres

au-dessous de vous. Un câble de fer frôle votre tête; Un monte charge le suit; et monte lentement, et majestueusement descend le bois débité par une scierie hydraulique qui grince au fin fond du ravin.

Cela est susceptible de contrarier, de couper l'admiration et de produire un désenchantement au moins partiel. Et ce n'est pas tout.

Au détour d'un lacet, gémit un ariston trainard avec ses cartons fendus et graisseux. A l'ombre d'un rocher, un accordéon poussif exhale ses hoquets inégaux. Au près d'une cascade écumante et bruyante, un orgue de barbarie aux roues édentées bredouille une valse quelconque de quelque opérette jadis en vogue. L'artiste ambulancier, qui guette le promeneur, est fort ménager de sa peine et de son instrument usé outre mesure. Il ne donne que quelques coups de soufflet, quelques tours de manivelle, juste assez pour vous surprendre et vous apitoyer, pour obtenir la petite pièce blanche de cette si commode monnaie de Suisse. Sa détresse apparente, vraie ou simulée, la charité nécessaire, expliquent et excusent cette profanation.

Mais n'entendez-vous pas, parmi le léger bruissement des feuillages, le bourdonnement presque imperceptible des insectes, les grignotements des écureuils, le tac-tac des piverts, les fébriles agitations continues de l'air, les menus et perpétuels susurrements de toute la création, sous le clair et doux rayonnement de cette voûte étoilée, dans le calme serein de cette tiède atmosphère, n'entendez-vous pas percer froidement comme une vrille aigüe l'exaspérant trémolo, strident et sec de l'irritante mandoline? Crime irrémissible de lèse-nature! Arrière le barbare insensible et sourd à la poétique harmonique de l'univers! Peste soit du fâcheux, gâcheur sans art de

l'idéale beauté des choses ! Maudit soit le lourdaud, pédant et sot donneur de sérénade !

Et tous ces fils de télégraphe ou de téléphone, pat-tes multiples d'araignées gigantesques et hideuses, qui s'allongent dans les airs, se croisent en tout sens, pour se réunir au poste et se mettre à couvert sous ce grotesque chapeau chinois, où ces bêtes répugnantes semblent tisser leurs toiles perfides et meurtrières ? Qu'en pense l'esthétique la plus indulgente ? Faut-il tolérer ces horreurs et les absoudre à raison de leur utilité ? Pas un chalet, pas un hôtel, pas un marchand qui se respecte, n'en est dépourvu. Il faut bien faciliter les relations, abréger les distances, économiser le temps et la peine, contenter la pratique pour l'attirer.

La jeunesse, les mondains, trouvent à satisfaire leur exubérance et leurs habitudes de plaisirs. Le bal fait concurrence aux excursions ; les accessoires de cotillons les plus perfectionnés, les plus à la mode n'étonnent personne dans cette retraite.

Les concerts les plus copieux et les mieux composés servent de prétexte et de but à la bienfaisance la plus raffinée.

Vous ne comprenez pas comment peut se trouver le piano du dernier modèle où vous avez eu quelque peine à atteindre et à faire monter votre malle. On vous expliquera que cet instrument volumineux est veu minutieusement désarticulé pièce par pièce et que le facteur habile l'a sur place savamment reconstitué, soigneusement rétabli.

Si, à leur première découverte, ces anamolies vous surprennent et vous choquent, vous en recevrez bientôt, à l'usage plus commode et plus agréable, certaine satisfaction.

Mais on voit bien que tous ces adoucissements à

la rudesse primitive de la nature, toutes ces distractions frivoles des grandes villes, ne sont point, en général, du goût des Anglais endurants, intrépides, graves et prudes. Ils admettent encore la bicyclette (quand elle est praticable), à cause des services qu'elle rend et parce que, désireux de toutes les aises de la vie, ils sont aussi partisans de tous les exercices du corps, amateurs de tous les sports.

La concession faite, c'est un spectacle toujours divertissant de les voir, rarement seuls, ordinairement par bandes plus ou moins nombreuses, guêtres aux jambes et sac au dos, dans accoutrements si indifférents aux sexes qu'ils vous laissent incertains sur ceux qui en sont affublés, sans souci des difficultés ou des périls de la route, en plaine ou en montagne, dans la poussière ou la boue, sous le soleil ou la pluie, accomplissant méthodiquement la tâche journalière qu'ils se sont imposée, tant de chemin, tant d'heures de marche, tant de pas à la minute ou à la seconde.

On rapporte que des fils d'Albion s'étaient flegmatiquement offert la curiosité d'une ascension dans le monte-charge des gorges du Trient dont nous venons de parler. Singulière montgolfière peu rassurante surtout, pour un voyage aérien d'un demi-kilomètre environ, aller et retour ! Est-ce assez original ?

Un soir d'obscurité noire (ceci, nous en fûmes témoins), dans notre promenade habituelle entre le *souper* et le *coucher*, nous longions, sur la route qu'il borde, un rocher à pic. Nous le connaissions bien pour l'avoir dépassé chaque jour. Nous le tenions pour une clôture infranchissable. Tout à coup un frôlement furtif suivi d'un léger éboulis nous arrête : on eût dit la fuite rapide de quelque

bestiole effrayée par notre passage. Nous levons la tête et n'apercevons rien. Alors, un bon père de famille, qui se promenait aussi par là avec les siens, plus clairvoyant évidemment ou plus avisé que nous, d'interpeller ainsi la forme humaine plutôt soupçonnée sans doute qu'entrevue par lui :

« Avez-vous fait votre testament ? »

« Non, monsieur. Vous voulez quelque chose ? »

« Oui. »

« Quoi ? »

« Tout. »

« Tout ? Ce ne serait pas encore bien lourd. »

L'avertissement prudent et charitable n'eut d'autre effet que ce colloque humoristique.

Quelques minutes après, nous distinguons sur la cime deux minces silhouettes. Puis, un glissement de sylphe met devant nos yeux ébahis une petite *miss* avec son jeune et fluet camarade. Ils venaient d'opérer de conserve une de leurs expéditions nocturnes favorites. Nous les avons, dès le début, distingués parmi les plus lestes. Avant plus ample connaissance, nous avons déjà nommé *la grimpeuse* cette demoiselle pour son extraordinaire et stupéfiante agilité.

Excentricité pure que tout cela ! Imprudence gratuitement audacieuse plus encore qu'utilement intrépide, sans honneur ni profit, semble-t-il !

Mais, comme disent les Anglais, selon le mot que rappelait naguère un membre de l'Académie française, un maître de la poésie et du roman contemporains, « là où il y a une volonté, il y a un chemin. »

N'est-il pas naturel dès lors et peut-on s'étonner que les Anglais fournissent le plus fort contingent des victimes alpestres ? Ils font songer à cet insu-

laire, qui suivait le dompter avec l'espérance et la certitude de le voir quelque jour dévorer par ses bêtes ; mais, dans l'hypothèse inverse, changés de spectateurs en acteurs du drame attendu,

M. André Theuriert, expliquant l'excellente formule de Michelet : « La montagne est une initiation », ajoutait excellemment aussi : « Cet exercice de la faculté de vouloir est une des plus précieuses initiations de la montagne. Elle nous habitue ainsi à lutter contre les difficultés matérielles de la vie, elle nous enseigne que l'effort donne seul du prix à l'existence. »

PAUL CLAUZEL.

A suivre.

AUX COMBATTANTS

DU CORPS FRANC DES VOSGES TOMBÉS

POUR LA PATRIE

Honneur à vous ! Fils de la France
Qui voyant votre mère aux mains de l'étranger,
Alors que le troupeau n'avait plus de berger,
Et qu'on ne luttait plus que pour sa délivrance
Accourûtes la protéger.
En dogues vigilants vous gardiez l'espérance
Quand tant de citoyens, dans la triste occurrence,
N'avaient hélas ! qu'un but : s'éviter la souffrance
En se dérochant au danger.
Nul ne vous obligeait à sortir de vos terres,
A quitter vos foyers et la famille en pleurs ;
Nul ne vous obligeait, sublimes volontaires,
A venir affronter la lutte et ses douleurs.
Mais le sang des aïeux coulait dans vos artères,
Mais l'Histoire de France a de ces caractères
Et votre sœur était Jeanne de Vaucouleurs.
Grâce à vous, le drapeau de France flotte encore
Rouge de votre sang, sa blancheur le décore
Et le bleu du Ciel même adorne ses couleurs.
Aujourd'hui dans les airs s'épanche un doux arôme.
Comme Titus, César veut plaire au genre humain.
Le rameau d'olivier qu'il agite en sa main
Est béni de la main du Pontife de Rome,
Et ces deux majestés feront la loi demain
Car la Divinité veut le bonheur de l'homme.

Cependant je le dis tout bas :
Si jamais, de rechef, là-bas
Pour notre Alsace rachetée
La victoire était disputée,
Je serais un autre Tyrtée
Pour chanter de nouveaux combats.

L'homme propose et Dieu dispose ;
Sous ses arrêts courbons nos fronts.
Que jamais tambours ni clairons
Ne lancent des airs fanfarons
Au sol où votre corps repose,
Où nous-mêmes reposerons.

Fasse Dieu qu'à la voix des bardes
Tombent les murs de Jéricho,
Et qu'on n'entende plus l'écho
Retentir des coups de bombardes !

Reposez-vous donc en paix sous le bleu firmament !
Que votre tombe soit fleurie,
Héros à qui pieusement
La France, de vous tant chérie,
Dresse aujourd'hui un monument.
Et devant tous, en ce moment,
Souffrez que ma voix attendrie
S'élève à son tour et s'écrie :
Celui qui meurt pour la Patrie
Vit au Ciel éternellement.

J. RÉDIER

BIBLIOGRAPHIE

ETUDE sur les abbés et le monastère de Saint-André de Villeneuve-lez-Avignon, par l'abbé M. MÉRITAN. — Avignon 1898.

Le travail de M. Méritan, sur cette abbaye, véritable sentinelle des bords du Rhône, en face de la cité des Papes, fera plaisir à tous ceux qui aiment les récits du passé. L'auteur s'appuie sur les meilleurs documents, mettant à profit les anciens historiens comme Dom Maur Chantelou et les contemporains, tels que Mgr Fuzet, M. Goiffon, etc., sans compter les nombreux manuscrits.

La sépulture de sainte Casarie, dans la grotte du mont Andaon, sur lequel se trouve le monastère, ne peut être mise en doute. Les moines s'établirent « *tout contre la Baume* » et y restèrent depuis le sixième siècle jusqu'à la Révolution.

Après une rapide analyse des fortunes diverses de la communauté, M. Méritan s'attache à l'étude des prérogatives de ses abbés, de la vie intime du monastère et de ses biens.

Les abbés de saint André possédaient la seigneurie des lieux de Saint-André d'abord, puis celles des Angles de Thouzon et de plusieurs terres en Provence, dans la vallée du Sault, dont la plus importante fut celle de Saint-Trinit. Le pot de terre a toujours été menacé par le pot de fer, le monastère fut souvent inquiété par les seigneurs; les abbés eurent alors recours au pariage royal, qui en donnant l'égalité des droits et des possessions, à un puissant tel que Philippe-le-Bel, devait rendre les seigneurs plus circonspects.

Le nombre des moines varie suivant les siècles, la moyenne est d'environ cinquante. L'âge d'or fut le xiii^e et le premier quart du xiv^e. L'élection canonique par les moines, ou la nomination directe du Pape, désignèrent le chef spirituel et temporel de la communauté, l'abbé. Quand les biens des monastères devinrent les récompenses des ser-

vices rendus, ou les encouragements aux services à rendre, la régularité eût à souffrir des abbés commendataires. Heureusement, l'usage des vicaires-généraux qui les remplaçaient, permit aux religieux de suivre avec plus d'exactitude, leur règle de saint Benoît. Le voisinage d'Avignon, cité papale, fit arriver à la dignité d'abbé, des hommes dont les noms ne furent pas sans éclat.

Parmi les différentes charges, notons celle de l'*hospitaller*, qui donnait le vivre et le couvert aux pauvres de passage, dans l'hospice bâti près du couvent. Les hommes seuls pouvaient y séjourner la nuit.

L'auteur termine son étude, par un état détaillé des possessions du monastère, qui ne compte pas moins de quatre-vingt-sept lieux, où les religieux avaient des intérêts à sauvegarder. On ne saurait trop louer M. Méritan de ses patientes recherches, la synthèse claire et intéressante, qu'il en a composée, est d'une lecture attachante et fort instructive. Puisse-t-il nous donner encore beaucoup de ces pages documentées, sur la psychologie sociale des vieux temps morts, ils peuvent toujours nous apprendre à bien vivre.

Abbé F. DURAND.

L'Administrateur-Gérant : GERVAIS-BEDOT.

Nîmes. — Imprimerie Générale, rue de la Madeleine, 21.

TABLE PAR SUJETS TRAITÉS

HISTOIRE RÉGIONALE ET LOCALE

	Pages
Un Napoléon en Cévennes ou le mystère de Saint-Félix et Taupessagues, <i>Ernest Durand</i>	26 176 et 221
Miniatures provençales, <i>Ed. Bondurand</i>	113
Notes sur les deux monuments romains de Saint-Rémy de Provence, <i>J. Boudin</i>	169
Comment on devenait « Seigneur » au xvi ^e siècle , <i>Fr. Rouvière</i>	189
Le Château ducal d'Uzès, <i>d'Albiousse</i>	201 et 336
Vézénobres, <i>E.-J. Rédier</i>	264 et 353
Mémoire relatif à l'émigration de Mgr Cortois de Balore, <i>J. Simon</i>	277
Les deux sièges de Sommières en 1635, <i>L.-G. Pélissier</i>	393
Racine en Languedoc, <i>Adolphe Pieyre</i>	422
La démolition des remparts de Nîmes, <i>Fr. Rouvière</i>	436
Une académie à Cavaillon au xvii ^e siècle, <i>G. Bayle</i>	497
La question des eaux à Nîmes, <i>E. Reynaud</i>	513
Le péage de Saint-Gilles au xiv ^e siècle, <i>P. Falgairolle</i> ..	553

LITTÉRATURE

Compte-rendu des travaux de l'Académie de Nîmes pendant l'année 1897, <i>Gustave Fabre</i>	39
L'hérésiarque, drame, <i>Henri Mazel</i>	48
Une collection nouvelle des Vies des Saints, <i>J. Rocafort</i>	58
Prose biblique. Un soir à Gomorrhe, <i>Léo Larguier</i>	65
La France de la vigne et de l'olivier, <i>J. Rocafort</i>	185

	Pages
La première biographie de Saint-François-d'Assise , <i>E. Bouisson</i>	130
Poètes rhodaniens : Joseph Roumanille, <i>J. Ballivet</i>	149
Les correspondants du chanoine Delacroix , <i>Louis</i> <i>Bascoul</i>	234, 363 et 457
La mort du soldat, <i>Alph. Henry</i>	255
Quelques noms d'auteurs, monologue, <i>C. Chante</i>	329
L'agrégation de Philippe Renaud, <i>E. Bouisson</i>	381
Poètes rhodaniens : Frédéric Mistral, <i>J. Ballivet</i>	401
La veillée des morts, <i>E. Bouisson</i>	4 8
Petit soldat, <i>Jules Perroux</i>	485
Noël, <i>Marie de Parseval</i>	563

ARCHÉOLOGIE

Le Gard préhistorique, <i>Frère Sallustien</i>	316
--	-----

MORALE ET ÉDUCATION

De quelques oblitérations du sens moral, <i>M. Enjalbert</i>	214
L'enseignement primaire en France, <i>A. Carayon</i>	283

ART

Notes sur la IX ^e exposition de la Société des Amis des Arts, <i>Léopold Chanel</i>	544
---	-----

SCIENCES

Alcoolisme latent ou inconscient, <i>D^r Reboul</i>	67
---	----

VOYAGES

Au Tonkin, <i>Général Bertrand</i>	1
Une excursion en Chine, <i>Général Bertrand</i>	297
Une journée à Russan, <i>A. Carayon</i>	21
En vacances, <i>Paul Clauzel</i>	567

TABLE PAR SUJETS TRAITÉS

595
89

POÉSIES

	Pages
Devant la mer, <i>R. Février</i>	19
Une idée lumineuse, <i>H. B.</i>	98
Les étrennes à Douce, <i>Saint-Quirin</i>	124
Pressentiment, <i>Marie de Parseval</i>	143
Croquis de plage, <i>Henry Bauquier</i>	168
L'Apôtre, <i>Mario Pécherat</i>	261
La Carène, <i>Abel Letalle</i>	400
Madeleine, <i>J. Magnen</i>	455
Deux sonnets, <i>L. Coster</i>	511
Aux combattants du corps franc des Vosges, <i>J. Rédier</i> ..	589

TABLE PAR NOMS D'AUTEURS

	Pages
ALBIOUSSE (LIONEL D')	
— Le Château ducal d'Uzès	201 et 336
BASCOUL (LOUIS)	
— Les correspondants du chanoine Delacroix	234 353 et 457
BALLIVET (J.)	
— Poètes Rhodaniens } Joseph Roumanille.....	149
— Poètes Rhodaniens } Frédéric Mistral.....	401
BAUQUIER (HENRY)	
— Croquis de plage (poésie)	168
BAYLE (GUSTAVE)	
— Une académie à Cavaillon au XVII ^e siècle	497
BERTRAND (GÉNÉAL)	
— Au Tonkin	1
— Une excursion en Chine	297
BONDURAND (ÉDOUARD)	
— Miniatures provençales	113
BOUDIN (J.)	
— Notes sur les monuments romains de Saint-Rémy de Provence	169
BOUISSON (E.)	
— La première biographie de Saint-François d'Assise	130
— L'agrégation de Philippe Renaud	384
— La veillée des morts	478
CHANTE (C.)	
— Quelques noms d'auteurs, monologue comique.	329
CARAYON (ARMAND)	
— L'enseignement primaire en France	283

TABLE PAR NOMS D'AUTEURS

597

	Pages
CHANEL (LÉOPOLD)	
— Notes sur la IX ^e exposition de la société des Amis des Arts.....	544
CLAUZEL (PAUL)	
— En vacances	567
COSTER (LAURENS)	
Deux sonnets.....	511
DURAND (ERNEST)	
— Un Napoléon en Cévennes ou le mystère de Saint-Félix et Taupessargues.....	26, 176 et 221
ENJALBERT (M.)	
— De quelques oblitérations du sens moral.....	214
FALGAIROLLE (PROSPER)	
— Le péage de Saint-Gilles au xiv ^e siècle.....	553
FABRE (GUSTAVE)	
— Compte-rendu des travaux de l'Académie de Nîmes pendant l'année 1897.....	39
FÉVRIER (RAYMOND)	
— Devant la mer (poésie).....	19
HENRY (ALPHONSE)	
— La mort du soldat.....	255
LARGUIER (LÉO)	
— Prose biblique. Un soir à Gomorrhe.....	65
LETALLE (ABEL)	
— La Carène (poésie)	400
MAZEL (HENRI)	
— L'Hérésiarque, drame.....	48
MAGNEN (J.)	
— Madeleine (poésie).....	455
PARSEVAL (MARIE DE)	
— Pressentiment (poésie).....	143
— Noël.....	463
PERROUX (JULES)	
— Petit soldat.....	485
PÈCHERAL (MARIO)	
— L'Apôtre (poésie)	261

	Pages
PÉLISSIER (L.-G.)	
— Les deux sièges de Sommières en 1625.....	393
PIEYRE (ADOLPHE)	
— Racine en Languedoc.....	422
REBOUL (D^r)	
— Alcoolisme latent ou inconscient.....	67
RÉDIER (E.-J.)	
— Vézenobres.....	264 et 353
— Aux combattants du corps franc des Vosges (poésie).....	589
ROCAFORT (JACQUES)	
— Une collection nouvelle des Vies des Saints....	58
— La France de la vigne et de l'olivier.....	485
ROUVIÈRE (FRANÇOIS)	
— Comment on devenait « Seigneur » au xvi ^e siècle.	489
— La démolition des remparts de Nîmes.....	436
REINAUD (ÉMILE)	
— La question des eaux à Nîmes.....	513
SAINT-QUIRIN	
— Les étrennes à Douce (poésies).....	124
SALLUSTIEN (FRÈRE)	
— Le Gard préhistorique	316
SIMON (JOSEPH)	
— Mémoire relatif à l'émigration de Mgr Cortois de Balore	277

L'Administrateur-Gérant : GÉRAIS-BEDOT.

Nîmes. — Imprimerie Générale rue de la Madeleine, 21



UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 02319 4429



